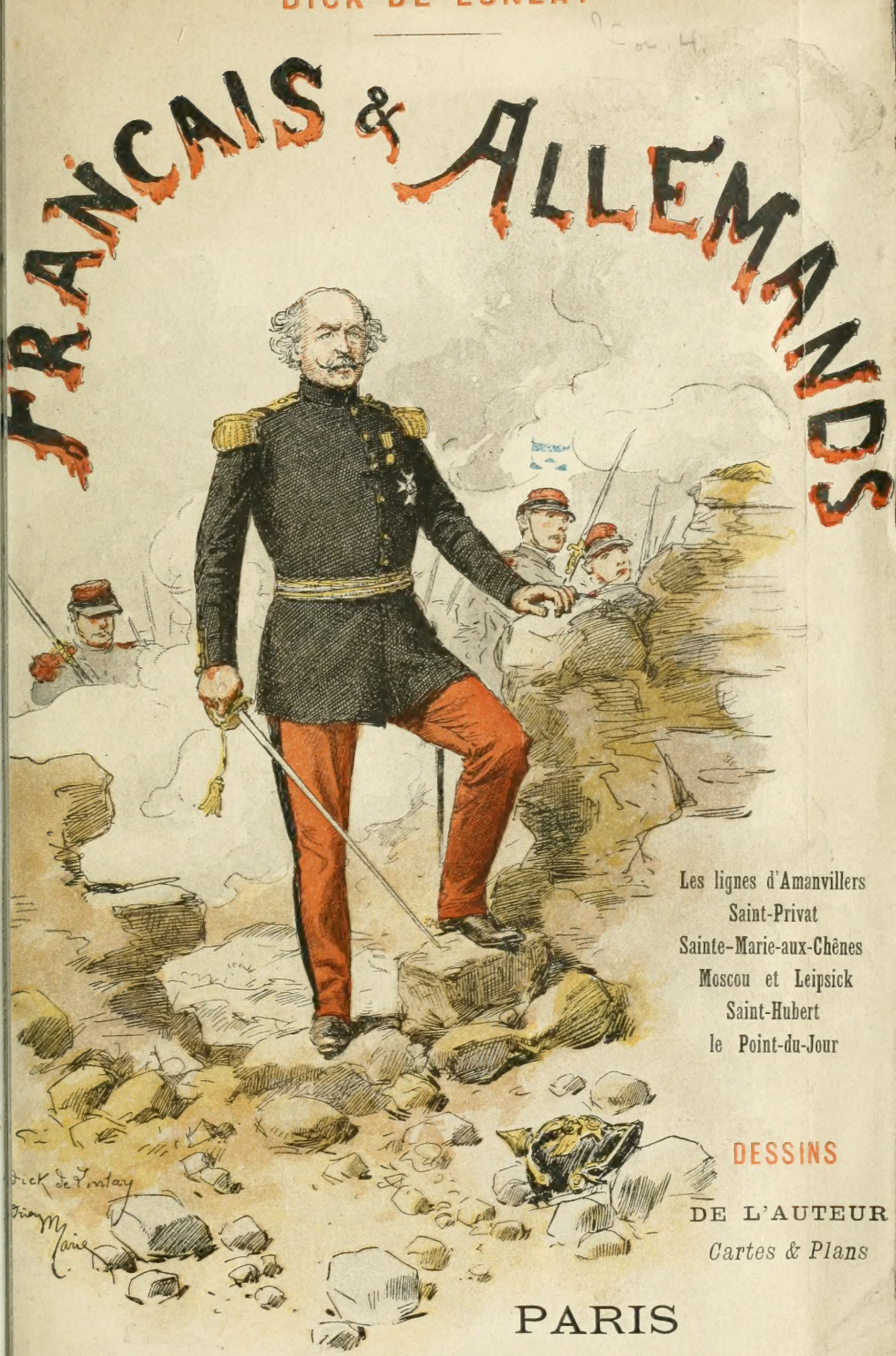
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

DICK DE LONGAY

FRANÇAIS & ALLEMANDS



Les lignes d'Amanvillers
Saint-Privat
Sainte-Marie-aux-Chênes
Moscou et Leipsick
Saint-Hubert
le Point-du-Jour

DESSINS
DE L'AUTEUR
Cartes & Plans

PARIS

GARNIER Frères, Libraires-Editeurs, 6, rue des Saints-Pères

A M. Camille Dreyfus
Dick de Lonlay

I

FRANÇAIS

ET

ALLEMANDS

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

I. — Niederbronn, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Reims, Buzancy, Beaumont, Mouzon, Bazeilles, Sedan.

(Honoré des souscriptions des ministères de la guerre et de l'instruction publique)

II. — Sarrebrück, Spickeren. La retraite sous Metz, Pont-à-Mousson, Borny.

(Honoré des souscriptions des ministères de la guerre et de l'instruction publique)

III. — Gravelotte, Rézonville, Vionville, Mars-la-Tour, Saint-Marcel, Flavigny.

(Honoré des souscriptions des ministères de la guerre et de l'instruction publique.)

IV. — Les lignes d'Amanvillers, Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes, Montigny-la-Grange, Moscou, Saint-Hubert, le Point-du-Jour.

SOUS PRESSE :

V. — Le blocus de Metz, Servigny, Noisseville, Peltre, Ladonchamp.

EN PRÉPARATION :

VI. — La 1re armée de la Loire. Les Aubrayes, Châteaudun, Coulmiers, Beaume-la-Rolande, Loigny, etc...

48615 f

DICK DE LONLAY

FRANÇAIS & ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

Vol. IV

Les lignes d'Amanvillers. — Saint-Privat.
Sainte-Marie-aux-Chênes. — Montigny-la-Grange.
Moscou. — Saint-Hubert. — Le Point-du-Jour.

(DESSINS, CARTES ET PLANS DE L'AUTEUR)

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1888

148661
21/2/19

AU MARÉCHAL CANROBERT

Ancien commandant en chef de l'Armée d'Orient.

Ancien commandant du 3e corps de l'Armée d'Italie.

Ancien commandant du 6e corps de l'armée du Rhin.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Permettez à un ancien guide de la garde de vous offrir la dédicace de ce volume, qui contient la relation de la bataille de Saint-Privat, dont l'histoire vous a déjà proclamé le héros.

Si, par une fatalité peut-être sans précédent, la fortune des armes n'avait pas alors déserté nos drapeaux, le nom de Saint-Privat était de ceux qui s'inscrivent à côté des noms glorieux de Denain, de Fontenoy, de Valmy, d'Iéna et de Solferino. Mais il n'était que destiné à symboliser à jamais ce que peuvent contre la supériorité du nombre et la puissance des engins, des soldats français commandés par un chef tel que le héros de Zaatcha et d'Inkermann.

Gloire à vous, MONSIEUR LE MARÉCHAL, *qui, en cette lutte épique, avez, au moins, sauvé le renom de notre vieille armée.*

Et veuillez accepter la dédicace de ce modeste livre, comme le témoignage profond de l'adoration et du dévouement que professent les soldats français, pour le brave des braves des armées de Crimée et d'Italie, pour le chef sans peur et sans reproche du 6e corps de l'armée du Rhin.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Votre très dévoué et très obéissant serviteur.

DICK DE LONLAY.

Paris 20 novembre 1888

OUVRAGES CITÉS

AMBERT (général). . . *Récits militaires. (L'Invasion.)*
BÉDARRIDES. . . . . *Chronique de la campagne de 1870.*
BONIE (général). . . . . *Cavalerie au combat.*
BRUYÈRE (commandant). . *Historique du 2e régiment de dragons.*
DALLY (lieutenant-colonel). *Journal d'un officier de la brigade Lapasset.*
DELHON-DAHLMANN (capit.). . *Historique du 12e régiment d'infanterie.*
DUBOIS (capitaine). . . . . *Notes d'un officier du 1er voltigeurs de la garde impériale.*
DU CASSE (baron). . . . . *Souvenirs de Saint-Cyr et de l'école d'état-major.*
FROSSARD (général). . . . . *Rapport des opérations du 2e corps de l'armée du Rhin dans la campagne de 1870.*
GABRIEL (abbé). . . . . *Histoire du 12e régiment de dragons.*
GRIMBLOT. . . . . *Histoire anecdotique de l'armée du Rhin.*
HALÉVY (Ludovic). . . . . *L'Invasion. (Souvenirs et récits.)*
X***. . . . . *Historique du 62e régiment d'infanterie.*
X***. . . . . *Id. du 64e Id.*
X***. . . . . *Id. du 65e Id.*
X***. . . . . *Id. du 69e Id.*
X***. . . . . *Id. du 71e Id.*
X***. . . . . *Id. du 90e Id.*
X***. . . . . *Id. du 20e baton de chass. à pied.*
X***. . . . . *Id. du 3e régiment du génie.*
X***. . . . . *Id. du 15e régiment d'artillerie.*
JUZANCOURT (command. de). *Id. du 7e régiment de cuirassiers.*
LACROIX (Désiré). . . . . *Histoire anecdotique du drapeau français.*
LANDAIS (capitaine). . . . . *Historique du 76e régiment d'infanterie.*
LE FAURE (Amédée). . . . *Aux avant-postes.*
Id. *Histoire de la guerre franco-allemande, 1870-71.*
MEISSAS (abbé DE). . . . . *Journal d'un aumônier militaire.*
MICHIELS (Alfred). . . . . *Histoire de la guerre franco-prussienne et de ses origines.*
NOIR (Louis) et SACRÉ. . . *Histoire de l'Invasion.*
PICARD (capitaine). . . . . *Guerre franco-allemande 1870-71.*
QUESNOY (docteur). . . . . *L'Armée du Rhin.*
ROGER DE BEAUVOIR. . . . *Nos généraux.*
SOURDEVAL (capitaine DE). . *Historique du 5e bataillon de chasseurs à pied.*
SPOLL (E.-A.). . . . . *Metz, 1870. — Notes et souvenirs.*
THOMAS (command. C. Max). *Metz.*
V*** (Noé). . . . . *Le Siège de Metz.*
W***. . . . . *Épisode de la bataille de Saint-Privat.*

CHAPITRE PREMIER

La retraite sur les lignes d'Amanvillers

La diane sur le plateau de Gravelotte. — Le général Bourbaki et le 1er voltigeurs. — Le champ de bataille du 16. — On attend. — Retraite des ambulances. — L'ordre de retraite. — Étonnement et fureur de l'armée. — Marche du 2e corps. — Positions des divisions Vergé et Fauvart-Bastoul au Point-du-Jour. — La brigade mixte Lapasset à Rozérieulles. — La division de Valabrègue. — Reconnaissance du 5e escadron du 5e chasseurs. — La division de Forton. — Marche du 3e corps. — La division Montaudon à la ferme de Leipsick. — La division Nayral à Moscou. — Les divisions Metman et Aymard entre Saint-Hubert et Moscou. — La division de Clérambault en avant de Châtel-Saint-Germain. — La division Metman protège la retraite de l'armée. — Le 4e corps. — Le général de Ladmirault à Montigny-la-Grange. — Les divisions de Cissey et Grenier. — La division de Lorencez en réserve. — Aspect des campements français. — Le 6e corps. — La division Tixier. — Le 100e de ligne évacue Rézonville. — De Verneville à Saint-Privat. — Le 9e de ligne. — Incendie des approvisionnements. — Pas de munitions. — Marche de la division Lafont de Villiers. — Arrivée à la nuit à Saint-Privat. — Un maigre souper. — La division Levassor-Sorval. — Reconnaissance du 2e chasseurs d'Afrique et du 3e chasseurs de France. — Deux batteries restées seules sur le champ de bataille. — Marche de la garde impériale. — Une pénible ascension. — Longue étape de la cavalerie de la garde. — La réserve d'artillerie de l'armée. — Le grand quartier général à Plappeville.

Les premières clartés de l'aurore du 17 août 1870 se répandent à peine à l'horizon, que les clairons français sonnent le réveil sur le plateau de Gravelotte. Notre vaillante armée a défendu intrépidement la veille cette importante position et a repoussé, sur tous les points, les colonnes allemandes du prince Frédéric-

Charles, qui ont passé la nuit dans les bas-fonds de Gorze et d'Ars-sur-Moselle.

C'est en vainqueurs, c'est-à-dire avec la conscience d'avoir infligé à l'ennemi un échec éclatant, que nos soldats, après cette rude journée du 16, se sont abandonnés au sommeil. Et, quoiqu'un tel repos n'ait pas été bien long, vu l'heure avancée à laquelle a fini la bataille, la diane ne les trouve pas moins dispos et prêts à reprendre le mouvement en avant. C'est donc avec un nouvel entrain qu'à cette sonnerie matinale toutes nos troupes se mettent sous les armes. Chacun est convaincu que la bataille ne tardera pas à recommencer.

L'atmosphère est encore trop chargée des brumes de la nuit, pour que l'on puisse distinguer nettement les détails des objets qui s'offrent à la vue.

On attend l'arme au pied, ou la bride du cheval passée au bras droit. Les hommes, remplis d'espoir et d'ardeur, ne demandent qu'à marcher en avant.

Le général Bourbaki, accompagné de son état-major, passe devant le front du 1er voltigeurs de la garde, qui s'est avancé jusqu'à la crête du ravin de Rézonville, où il a pris une position d'attente.

« Allons, mes enfants, dit-il à haute voix aux voltigeurs, il faut montrer à l'ennemi que nous sommes maîtres du champ de bataille. »

Bientôt le soleil se lève et éclaire de ses chauds rayons le terrain, qui porte encore la trace de la terrible lutte de la veille. Le sol est à certains endroits complètement piétiné ; on voit çà et là des rangées entières de havresacs, des bidons et d'autres objets de campement abandonnés. Des chevaux morts baignent dans des mares de sang. Les champs sont jonchés de cadavres, mais les blessés ont été tous relevés.

La plaine paraît abandonnée par les deux armées ; çà et là des groupes peu nombreux semblent occupés à recueillir les derniers blessés, qui auraient pu échapper à leurs premières recherches. Les 8e et 67e de ligne, de la division Fauvart-Bastoul[1] (2e division, 2e corps), se mettent en marche pour aller chercher leurs havresacs abandonnés sur le terrain où ils ont campé la veille et se dirigent vers le sud de Rézonville.

Enfin les soldats retrouvent leurs havresacs, dont beaucoup ont été foulés aux pieds ou éventrés par les explosions des obus. Chacun prend le premier venu de ces sacs et se trouve muni tant bien que mal des objets les plus indispensables.

1. Le général de brigade Fauvart-Bastoul avait remplacé, dans le commandement de cette division, le général Bataille, blessé la veille.

Les troupes attendent toujours... déployées à l'entrée du champ de bataille de la veille... Plusieurs heures s'écoulent sans qu'on entende un coup de canon et sans qu'on reçoive l'ordre de se mettre en mouvement.

Cependant les ambulances de la cavalerie du 4e corps évacuent Jarny, ainsi que le château du Moncel, et s'engagent sur la route de Conflans pour se replier sur Metz en passant par Doncourt.

Le bruit se répand bientôt que les coureurs prussiens ont coupé cette route à Étain et qu'ils se sont montrés à Conflans. Cette nouvelle ayant causé du désordre dans la colonne des blessés, la brigade Véron de Bellecourt (division Grenier, 4e corps) s'établit face à l'ouest pour protéger le défilé de ce long convoi.

En même temps on fait évacuer les ambulances de Bruville et de Doncourt.

Peu d'instants, après, à la grande surprise de tous, arrive l'ordre à notre armée d'exécuter un mouvement en arrière et d'aller camper en avant du fort Saint-Quentin, sur une ligne s'étendant du village de Roncourt au plateau de Longeville.

Cette retraite est ordonnée, dit-on, pour que nos troupes puissent se ravitailler en vivres et munitions.

Persuadés que l'armée française a remporté une grande victoire dans la journée du 16, nos soldats trouvent cette marche rétrograde incompréhensible. En apercevant les colonnes de poussière soulevées par les colonnes ennemies en marche dans la plaine de la rive droite de la Moselle, et qui accourent renforcer les troupes de Frédéric-Charles, ces braves gens disent tout d'abord : « Ce sont des Prussiens qui battent en retraite ! » mais bientôt il faut se rendre à la triste réalité.

Ainsi, il va falloir reculer et abandonner le plateau de Gravelotte, maintenu la veille au prix de si sanglants sacrifices.

Notre admirable armée, qui vient, pendant près de douze heures, de lutter avec un courage surhumain, va se replier sur Metz, après avoir couché sur le champ de bataille.

— Aussitôt les ordres du maréchal Bazaine reçus, tous les régiments se mettent en mouvement et s'acheminent vers les emplacements qui leur ont été assignés.

Les chemins sont encombrés par de longues files d'hommes et de voitures.

L'étonnement, la tristesse et l'inquiétude assombrissent tous les visages, ceux des officiers, comme ceux des soldats. On obéit à contre-cœur, on ne s'explique pas le mouvement ordonné, on sent la trahison dans l'air :

« Est-ce la conséquence naturelle de notre victoire, disent les uns, qu'on nous fasse battre en retraite?....

— C'était bien la peine de nous faire tuer, disent les autres, pour nous ramener où nous étions auparavant!...

— Pourquoi cette fuite? ajoute-t-on encore. Nous avons battu hier les Prussiens; nous les battrons aujourd'hui, s'il le faut. »

L'armée entière est prise de lassitude. Elle pense que ses efforts seront désormais stériles; que tout le sang répandu ne profitera pas à la Patrie.

Cette tristesse navre le cœur.

Quelle différence avec la veille !

Au plus fort de la bataille, nos compagnies, quoiqu'à moitié détruites, conservaient cet entrain que donne la confiance dans l'avenir.

Maintenant elles défilent la tête basse, pour prendre les nouveaux campements qui leur sont assignés. Elles ne se détournent même plus des champs cultivés. Elles marchent indistinctement dans les blés ou dans les chemins frayés : rarement sur les routes, qui sont presque constamment encombrées par les bagages, les convois et l'artillerie.

Dans cette marche rétrograde, on voit de vieux officiers pleurer de rage ; ils se croient déshonorés.

De loin en loin, de rares cavaliers plantés dans les champs dévastés, immobiles comme des statues de bronze, indiquent machinalement aux chefs de corps la direction qu'ils doivent suivre.

Tout ce mouvement de retraite s'opère dans la journée du 17, sans que l'ennemi, qui reste sur son terrain de la veille, paraisse vouloir l'inquiéter.

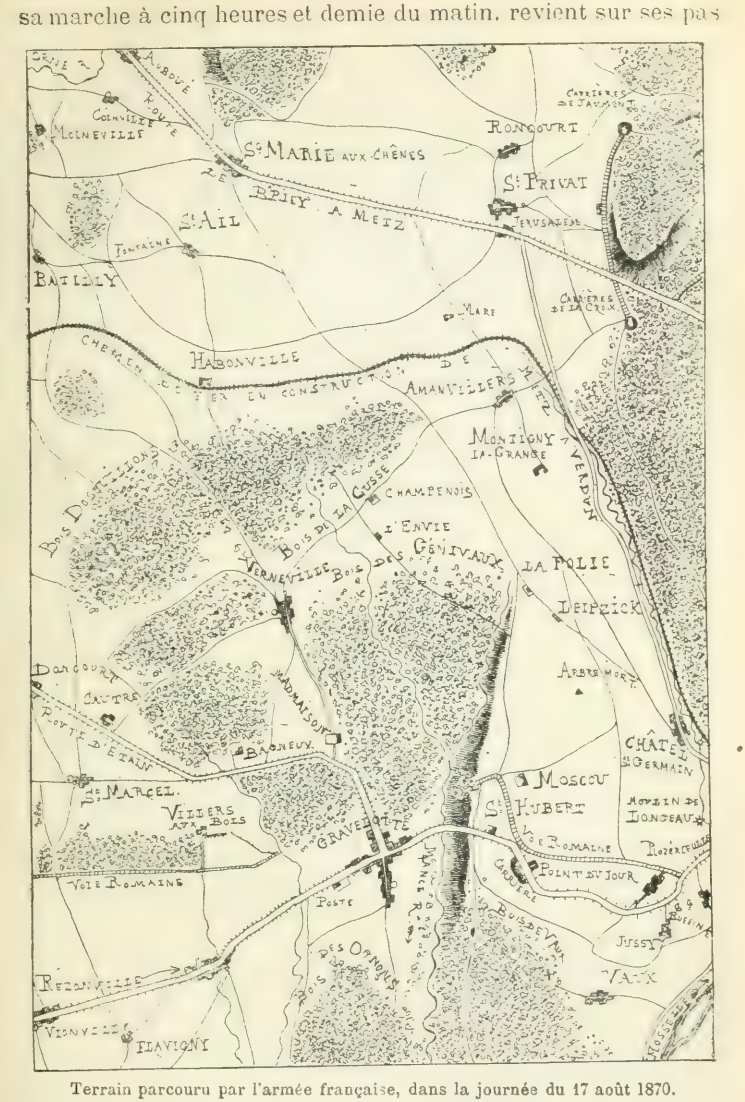
Il prouve bien, comme nous l'avons dit dans le précédent volume, que Bazaine avait à tort parlé de la nécessité de se reconstituer.

Le maréchal déclare, en effet, qu'il n'avait suspendu sa marche sur Verdun qu'afin de se ravitailler et de se réorganiser.

Or, les faits le contredisent : l'armée était si solide et avait si peu besoin de se reformer, qu'on employa la journée du 17 à s'établir sur la nouvelle ligne de bataille, où les corps d'armée ne purent être installés que dans l'après-midi; le 6e corps, destiné à former l'aile droite, ne parvint même à Saint-Privat, comme on le verra, qu'après la nuit tombée.

— Le 2e *corps* doit former la gauche de notre nouvelle ligne de bataille, au nord de la route de Verdun, sur les hauteurs qui existent entre le Point-du-Jour et Rozérieulles. Il commence

sa marche à cinq heures et demie du matin, revient sur ses pas



Terrain parcouru par l'armée française, dans la journée du 17 août 1870.

et rejoint la route impériale, en laissant Gravelotte à gauche. Les batteries reprennent leur place entre les brigades.

Les troupes du général Frossard franchissent de nouveau.

à la suite de la garde, l'étroit défilé que forme la route, au passage du ravin de la Mance.

La marche est fort lente, car, en outre des troupes et du matériel de l'artillerie, qui se croisent en tous sens, la route est couverte par les voitures d'ambulance et par celles de l'intendance et des convoyeurs, vides pour la plupart.

Le 2e corps dépasse l'auberge de Saint-Hubert, la ferme du Point-du-Jour et vers dix heures du matin bivouaque à quelque distance, à gauche de la route, au-dessous du plateau de Rozérieulles.

Vers midi, il reçoit l'ordre d'occuper les crêtes de ce plateau, au-dessus de la route descendant vers Metz, en avant du vallon de Châtel-Saint-Germain.

L'artillerie du 2e corps, qui a reconstitué ses attelages et s'est réapprovisionnée dans la nuit du 16 au 17, monte par le chemin de Gravelotte à Rozérieulles et traverse une ancienne Voie romaine, légèrement en saillie, au delà de laquelle campent toutes les troupes.

La 1re *division* (*Vergé*) s'établit en colonne par brigade, à hauteur du coude de la route et des deux maisons dites de *Belle-Vue* et du *Point-du-Jour*, où elle place son bataillon de chasseurs (le 3e) avec son artillerie.

Ces deux maisons sont mises en état de défense par la 9e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, capitaine Bonnal, et reliées par une tranchée-abri. A droite et à gauche on construit des épaulements pour l'artillerie. Ces travaux durent toute la journée.

En arrière du 3e bataillon de chasseurs se trouve la 1re brigade : le 32e de ligne à droite; à gauche, le 55e de ligne; la droite de ce régiment à cinq cents mètres de la ferme de Moscou, face aux maisons et jardins, garnissant le coude de la grand'route et tournant le dos à la Voie romaine, qui s'enfonce pour gagner Moulins-lès-Metz et Longeville.

La 2e brigade (général Jolivet, 76e et 77e de ligne) campe à hauteur de la ferme de Moscou, et place ses grand'gardes fort en avant de son front, le long de la route de Gravelotte et face au bois de Vaux.

L'artillerie divisionnaire se trouve placée entre les deux brigades, derrière la Voie romaine.

La division Vergé fait ainsi face à la route et au ravin de Gravelotte, prête à se déployer s'il y a lieu.

La journée du 17 se passe sans incident à cette division. Trois heures le matin et trois heures le soir sont employées à l'instruction des hommes rappelés, qui ont rejoint peu de jours au

paravant et ont assisté à la bataille de Rézonville en connaissant à peine le maniemen du chassepot.

Nous en étions là avec notre système de réserve d'alors.

— La 2e *division (général Fauvart-Bastoul)* s'étend à gauche de la 1re, le long de la Voie romaine, sur laquelle sont mises en batterie les pièces de son artillerie, qui dominent le bois de Vaux et les pentes au milieu desquelles circule la route de Verdun.

La 1re brigade est établie en ligne, et campe à quelques pas en arrière de la Voie romaine. Les avant-postes du 12e bataillon de chasseurs, des 8e et 23e de ligne sont placés sur la crête qui domine la route de Verdun.

La 2e brigade, si durement éprouvée la veille, est laissée en seconde ligne sur la lisière du petit bois de Châtel-Saint-Germain, faisant face au bois de Vaux. Le 66e se prolonge à gauche du 67e et s'appuie au village de Rozérieulles. Devant, s'étend un terrain complètement découvert, qui descend rapidement jusqu'aux bois de Vaux et des Génivaux. On aperçoit, au delà, dans un pli de terrain, le village de Gravelotte.

— La *brigade-mixte Lapasset* occupe à gauche du 2e corps l'extrémité du contrefort et la croupe arrondie, qui domine de haut Rozérieulles et Longeau.

Cette brigade, qui a passé la nuit en arrière du bois des Ognons, a vu au point du jour les régiments de la garde qui ont campé sur le champ de bataille, en avant et à droite de Rézonville, opérer un mouvement de retraite. Les troupes du général Lapasset suivent ce mouvement et, se mettant en marche à cinq heures du matin, se dirigent par Gravelotte sur Rozérieulles, où elles arrivent vers midi, après avoir suivi des chemins impossibles. Il a fallu près de quatre heures pour parcourir deux kilomètres.

— La brigade mixte surveille par des grand'gardes du 97e de ligne établies à Sainte-Ruffine et à Jussy les abords de ces deux villages, pour assurer nos communications avec Metz. Dans la soirée, le 3e bataillon en entier de ce régiment va occuper ces deux points importants.

Entre la brigade Lapasset et la 2e division du 2e corps, les batteries de cette division et les deux batteries de 12 de la réserve sont placées sur le plateau, de manière à maîtriser les débouchés et le terrain en avant de cette partie de notre ligne.

Les quatre autres batteries de la réserve (6e et 10e du 15e d'artillerie, 7e et 8e du 17e d'artillerie) sont, en arrière des deux divisions, adossées à la lisière du petit bois de Châtel-Saint-Germain.

Le parc d'artillerie, pour se réapprovisionner sur Metz, est allé camper entre Moulins et Longeville.

— La *division de cavalerie de Valabrègue*, du 2e corps, a reçu à cinq heures du matin l'ordre de rétrograder sur Metz. Le 5e chasseurs à cheval prend aussitôt la tête de cette division, suit vers l'est la Voie romaine, traverse le bois de la Jurée et arrive à la route départementale n° 3, qu'il remonte vers le nord. Cette route est encombrée par les troupes du 3e corps et de la garde, ainsi que par de nombreux équipages militaires.

Aussi, pour hâter sa marche, la colonne de cavalerie quitte-t-elle la route et prend-elle à travers le bois des Génivaux un étroit sentier, qui l'amène dans la vallée de la Mance, petit ruisseau où ont bu, le 15, les chevaux du 5e chasseurs.

On remonte cette vallée vers le nord, jusqu'à la ferme de Chanterenne, où l'on trouve une route libre menant à l'est et que l'on suit jusque dans un ravin encaissé, à l'extrémité duquel se trouve la ferme de la Folie.

Après une halte de courte durée en cet endroit, pendant laquelle les dragons du général Bachelier (7e et 12e régiments) prennent la tête de la colonne, on remonte sur le plateau, que l'on ne quitte plus.

La colonne passe successivement à la ferme de Leipsick, au point géodésique « *Arbre mort* », au point coté 342 sur la carte d'état-major, longe aussi les derrières des campements de la brigade Lapasset et descend au sud de Châtel-Saint-Germain, par la Voie romaine.

La division de Valabrègue campe dans une vallée encaissée: les dragons près du ruisseau qui coule au fond de cette vallée ; le 5e chasseurs à cheval, au-dessus, sur le flanc occidental ; le 4e chasseurs à cheval, qui d'abord a pris position en arrière du Point-du-Jour, près de la 1re division du 2e corps, vient plus tard camper dans le bas de la vallée.

Ainsi établie, la division de Valabrègue est en mesure d'agir, s'il est nécessaire, au débouché du vallon de Châtel, vers Moulins, de concert avec la division de Forton, qui, elle aussi, a pris position, au moulin de Longeau, à droite du 5e chasseurs, vers Rozérieulles: contre ce dernier village bivouaque également le 3e lanciers.

A gauche du 5e chasseurs se trouvent les parcs et les troupes de l'administration du 2e corps.

Une interminable colonne de voitures et de bagages traverse Châtel-Saint-Germain ; les bagages sont, cependant, considérablement réduits depuis la surprise de la veille en avant de Vionville, où bon nombre de voitures ont été abandonnées à

l'ennemi. Le 5e chasseurs à cheval a perdu, pour sa part, quatre voitures à bagages d'officiers et une voiture de cantinière.

Les voitures qu'on a pu sauver arrivent dans la journée. La division de Valabrègue est là, sous le canon du Saint-Quentin, dont les pentes forment le flanc oriental de la vallée. Dans l'après-midi arrive la division de cavalerie de la garde, qui campe au bas des pentes du Saint-Quentin. La journée est assez calme.

Le 5e escadron du 5e chasseurs reste le 17 avec la division Fauvart-Bastoul. Dans la matinée, sur l'ordre du capitaine Mouton, le 1er peloton, commandé par le lieutenant Braux, va chercher l'avoine que l'escadron a jetée la veille, au moment où il se préparait à charger; pendant cette mission, le peloton fait ramasser un certain nombre de blessés français restés sur le champ de bataille. Lorsqu'il a rejoint, le 5e escadron bat en retraite avec la division Fauvart-Bastoul et demeure le reste de la journée sur le plateau de Gravelotte.

— La *division de Forton* avait quitté Gravelotte à cinq heures du matin pour prendre position au moulin de Longeau, dans le ravin de Rozérieulles. Le défilé de la route par où cent mille hommes doivent s'écouler oppose son formidable obstacle à cette division, qui met trois heures pour franchir deux kilomètres.

Vers deux heures de l'après-midi, toute cette cavalerie fait une halte sur Bel-Air et à sept heures du soir arrive à sa place de campement, dans le ravin de Rozérieulles, près des bivouacs de la cavalerie du 2e corps et à côté de la cavalerie de la garde, dont elle est séparée par un petit ruisseau qui traverse le ravin. Oui! ces braves dragons de Murat, ces redoutables cuirassiers de Grammont qui ont détruit la veille plusieurs régiments ennemis, sont répartis dans les faubourgs de Metz!

— A la droite du 2e corps, continuant la ligne de bataille, s'est placé le *3e corps*.

Le maréchal Le Bœuf a reçu le 16, vers huit ou neuf heures du soir, l'ordre de se replier. Le quartier général du 3e corps est établi à une heure du matin à Saint-Marcel, à deux kilomètres en arrière des positions primitivement occupées. Dans la nuit un second ordre prescrit de continuer le mouvement de retraite.

Le 17, au point du jour, le maréchal Le Bœuf, escorté par le 3e escadron du 10e chasseurs à cheval, va bivouaquer entre la ferme de Leipzick à droite et celle de Moscou à gauche. Le campement du quartier général du 3e corps est établi près d'un arbre mort, qui est, comme nous l'avons déjà mentionné, un signal géodésique.

Dans la matinée du 17, le 3e corps, ayant à sa droite le 4e et à sa gauche le 2e, s'établit sur le plateau qui fait face à Gravelotte. Ses quatre divisions occupent les fermes de Moscou, de Leipzick, de la Folie et le bois des Génivaux : les divisions Montaudon (1re) à droite, Metman (3e) à gauche, Nayral (2e) au centre, Aymard (4e) en réserve avec le gros de l'artillerie et de la cavalerie.

Division Montaudon. — Au point du jour, cette division qui a bivouaqué autour de Gravelotte quitte ce campement pour aller reprendre ses havresacs déposés la veille en avant de ce village, afin d'accourir plus rapidement au secours de la garde impériale.

Les troupes font le café sur place. A six heures du matin la division se met en marche et, après une halte des plus courtes contre Verneville, va camper par bataillon en colonne, face à l'est, en arrière de Montigny-la-Grange entre la ferme de la Folie et celle de Leipzick. On occupe à peu près le même emplacement que le 15.

L'artillerie divisionnaire (5e, 6e, 8e batteries du 4e d'artillerie) s'établit près de la ferme de Leipzick.

Le 3e bataillon du 62e de ligne qui était resté au convoi rejoint alors son régiment.

La *division Nayral* (ancienne division de Castagny) a, le 16 août au soir, appuyé sur Villers-aux-Bois, où elle a établi son bivouac vers onze heures du soir.

Le 17, au point du jour, ordre lui est donné de battre immédiatement en retraite. La division quitte cet emplacement et revient sur ses pas, passe derrière le bois des Génivaux et se dirige par Verneville, les fermes de Chanterenne et de Leipzick, vers Rozérieulles.

A une heure de l'après-midi, les régiments du général Nayral viennent établir leur camp entre Verneville et Châtel-Saint-Germain à l'ouest et près de la ferme de Moscou, faisant face à l'auberge de Saint-Hubert et à Gravelotte.

La 3e et la 4e division du 3e corps sont placées à gauche, en avant de la ferme de Moscou ; la 1re division est à droite, face au bois des Génivaux.

Le 19e et le 41e de ligne (1re brigade) sont placés en première ligne, le 7e bataillon de chasseurs à droite de ce dernier régiment.

La 2e brigade est en seconde ligne : le 69e à droite près de Leipzick, le 90e à gauche.

Le 5e escadron du 10e chasseurs, attaché à la division Nayral, dresse ses tentes en arrière et à droite de cette division, à

quelques mètres du chemin de grande communication venant de Verneville et à cinq cents mètres à l'est de la ferme de Leipzick.

L'artillerie divisionnaire (9e, 11e et 12e batteries du 4e d'artillerie), qui n'a pas eu occasion, la veille, de tirer le moindre coup de canon, et qui a bivouaqué à Saint-Marcel, va parquer auprès de la ferme de Moscou.

La *division Aymard*, qui a établi son bivouac à l'est de Saint Marcel, face à Rézonville, se réunit le 17 à cinq heures du matin et reprend la direction de Metz.

Le 2e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui vient de quitter la ferme de Constantine, où il a passé la nuit, prend la tête de la division Aymard.

Cette division va, vers deux heures du soir, se former en bataille, sur le plateau, qui s'étend de Châtel-Saint-Germain à Gravelotte; la droite de la division est à trois cents mètres en arrière et à hauteur de la ferme de Moscou.

Le 60e est à droite, le 44e à gauche, un peu en arrière de cette ferme; la 2e brigade (80e et 85e régiments d'infanterie) est à gauche; le 11e bataillon de chasseurs à pied s'est établi, en deuxième ligne, à trois cents mètres environ derrière cette même ferme, avec le 2e escadron du 10e chasseurs à cheval et l'artillerie divisionnaire (8e, 9e et 10e batteries du 11e d'artillerie).

Dans la journée, le 3e bataillon du 60e de ligne reçoit l'ordre d'aller s'établir dans le bois des Génivaux, situé en avant de la ferme de Moscou.

La *réserve d'artillerie du 3e corps* (7e, 10e batteries du 4e d'artillerie, 11e et 12e batteries (12 rayé) du 11e d'artillerie, 1re, 2e et 4e du 17e d'artillerie) et le parc du génie sont établis en deuxième ligne au centre de la position.

Division de Clérambault. — Le 1er escadron du 10e chasseurs à cheval quitte son bivouac de la route d'Étain à quatre heures du matin, avec le 3e chasseurs à cheval, et se met en marche en prenant la direction de Verneville.

Un peloton de cet escadron est dispersé en tirailleurs sur le flanc gauche de la colonne. On aperçoit dans le lointain une division ennemie. La brigade légère de Bruchard, ainsi réduite à six escadrons, fait tête de colonne à droite et, après avoir été rejointe par le peloton, dispersé en tirailleurs, elle fait une courte halte vers six heures du matin et arrive, vers une heure de l'après-midi, en face du château de Verneville, où sont déjà installés les dragons du général de Clérambault et les bagages des 2e, 3e et 10e régiments de chasseurs à cheval.

A deux heures du soir, la brigade légère remonte à cheval et, vers cinq heures, campe entre Amanvillers à droite et Châtel-Saint-Germain à gauche, le dos tourné au bois de Châtel.

A quatre heures du matin, la division de dragons du général de Clérambault a levé son camp; quelques escadrons cherchent à faire boire leurs chevaux aux environs : les uns à Urcourt, d'autres très loin, à Verneville.

A cinq heures du matin, la 3e batterie du 17e d'artillerie à cheval, qui faisait partie de la réserve d'artillerie du 3e corps, est attachée, sous les ordres du lieutenant-colonel Delatte, à la division de Clérambault.

Sur ces entrefaites, les dragons montent à cheval, partent, se dirigent sur Bruville et, se formant en échelons par escadron, parcourent le champ de bataille.

On n'aperçoit rien. La division de Clérambault reste quelque temps en position, puis se retire, en passant sur un terrain où sont abandonnés beaucoup de sabres de cavalerie.

Après une halte de une heure à Verneville, cette division va camper au-dessus de Châtel-Saint-Germain et s'adosse au bois de ce nom. En avant et un peu à droite se trouve la ferme de Leipzick. Il faut faire une bonne demi-lieue et descendre une pente excessivement escarpée pour avoir de l'eau.

On entend sur la gauche retentir une canonnade très éloignée.

— La *division Metman*, qui a été chargée, en cas d'attaque, de protéger la retraite, arrive la dernière et campe à côté de la ferme de Moscou.

Cette division a protégé le mouvement rétrograde de notre armée, mouvement qui a duré toute la journée du 17.

Dès le petit jour, la cavalerie de la garde et les zouaves de la garde sont passés derrière les troupes du général Metman et se sont engagées sur la route d'Étain en passant par la Malmaison : à ce moment ces troupes reçoivent l'ordre, afin de soutenir et de protéger la retraite de l'armée, d'aller se placer en bataille sur le plateau qui s'étend entre les bois de la Jurée et la route de Verdun. Elles y restent jusqu'à neuf heures du matin.

Le 6e escadron du 10e chasseurs à cheval a pris position au point du jour en avant de la division Metman, dans l'angle compris entre les deux routes de Verdun, en avant de la ferme de Constantine. Un peloton est porté à un kilomètre en avant, avec mission de surveiller les mouvements des Allemands.

On voit des masses ennemies d'infanterie et de cavalerie derrière le bois des Ognons, sur la route de Gorze à Vionville, se dirigeant rapidement du côté de Verdun, par Doncourt. L'escadron

de chasseurs reste dans cette position jusqu'à deux heures de l'après-midi.

A ce moment, les deux brigades déployées de la division Metman reçoivent l'ordre de battre en retraite en échelons, toutes les troupes ayant achevé leur mouvement rétrograde. Ces deux brigades traversent la route d'Étain, le ravin de Gravelotte, le bois des Génivaux et remontent sur le plateau de Châtel-Saint-Germain, entre les fermes de Leipzick et de Moscou.

La 3e division dresse ses tentes au nord-est de la ferme de Moscou, dans laquelle le général Metman a installé son campement.

A mille mètres environ en avant et au pied des pentes du plateau de Châtel-Saint-Germain, se voient les masses sombres du bois des Génivaux, où sont placées les grand'gardes de la division, jusqu'au petit ruisseau de la Mance, qui tombe dans la Moselle, près d'Ars.

Le 1er et le 2e bataillon du 71e de ligne bivouaquent en colonne, en arrière du 59e; le 3e bataillon de ce premier régiment couvre l'espace qui s'étend entre la division Metman et le quartier général établi à l' « Arbre mort ».

On exécute à la hâte des travaux de défense.

— A la droite du 3e corps, le général de Ladmirault, avec le *4e corps*, continue la ligne par Montigny-la-Grange et Amanvillers. Ce dernier village est situé au pied d'une petite chaîne de hauteurs rocheuses, dans lesquelles on exploite de nombreuses carrières.

La partie orientale de ces hauteurs est couronnée par des bois portant le nom de bois de Vigneulles, bois de Saulny, forêt de Jaumont. La partie occidentale, dont le village de Saint-Privat-la-Montagne occupe le point culminant, est au contraire dénudée. Le chemin de fer de Metz à Verdun, encore inachevé, suit le pied de ces collines. D'un côté, il descend vers Metz par le ravin de Châtel-Saint-Germain ; de l'autre, il décrit une courbe pour se diriger vers Habonville et Jouaville.

Le général de Ladmirault établit son quartier général à Montigny-la-Grange et fait camper le 4e corps sur deux lignes. La première s'installe face au sud-ouest, à droite et à gauche d'Amanvillers : la 1re division (de Cissey) entre le coude du chemin de fer et le village de Saint-Privat ; la 2e (Grenier) entre Amanvillers et Montigny. La seconde ligne, formée par la cavalerie et par la 3e division (de Lorencez), constitue la réserve et occupe les hauteurs en arrière d'Amanvillers et du chemin de fer en construction de Metz à Verdun.

Ce n'est qu'à huit heures du matin, le 17, que le général de Ladmirault a reçu l'ordre de battre en retraite. Pour décider les soldats à accepter avec résignation ce mouvement en arrière, on leur dit qu'il n'y a plus de munitions.

Dès le matin, des reconnaissances de hussards des 2e et 7e régiments ont été envoyés sur le champ de bataille; elles rendent compte que les Prussiens se portent sur Bruville, et paraissent vouloir nous couper la route de Verdun par Conflans-en-Jarnisy et Étain.

On déjeune au camp et le départ commence à neuf heures du matin. La division de cavalerie (2e, 7e hussards, 3e et 11e dragons) quitte le bivouac meurtrier de Doncourt et se met en marche à dix heures. Elle est chargée de flanquer le 4e corps d'armée, dont la marche rétrograde est lente et circonspecte; la distance à parcourir est de dix à douze kilomètres.

Le 7e hussards couvre le flanc gauche du 4e corps, dans la direction de Briey.

— La *division de Cissey*, partie la première, arrive sans encombre entre les villages de Saint-Privat et d'Amanvillers, et établit aussitôt son campement. Vingt-quatre heures de repos sont accordées aux troupes pour se remettre des fatigues de la veille.

Au point du jour, la 6e compagnie du 20e bataillon de chasseurs à pied, commandée par le lieutenant Cremadello, est allée prendre la garde des prisonniers rassemblés à Bruville et les a conduits à Doncourt, où se trouvait le reste du bataillon, un peu sur la droite de la route de Metz à Étain.

Les trois batteries divisionnaires (5e, 9e et 12e du 15e d'artillerie, qui ont été ramenées à Doncourt pendant la nuit, suivent le mouvement rétrograde de leur division et vont camper, dans l'après-midi, le long et à gauche du chemin d'Amanvillers à Saint-Privat.

Le 17 août, à minuit, la *division Grenier* ayant reçu l'ordre de prendre les bivouacs sur lesquels elle a été dirigée le matin, les troupes se rendent aussitôt à Doncourt: le 1er bataillon du 98e de ligne ne quitte toutefois la ferme de Gréyère que vers deux heures du matin et y laisse même sa 1re compagnie, qui ne rallie le régiment qu'à huit heures à Doncourt.

Vers midi, la division de Lorencez, revenant du plateau de Bruville, sur lequel elle a couché, traverse Doncourt et continue sa marche vers Jouaville. On emmène sous escorte quelques centaines de prisonniers appartenant tous au Xe corps allemand.

Peu après le passage de la 3e division, les troupes du gé-

néral Grenier reçoivent l'ordre de partir pour Amanvillers. La marche est très lente, car on se règle sur les allures des ambulances, auxquelles le 5e bataillon de chasseurs à pied sert d'escorte. Le 3e dragons protège le flanc droit de la colonne. Les trois batteries divisionnaires (5e, 6e et 7e du 1er d'artillerie) suivent le mouvement.

Arrivée à Jouaville, la division Grenier dépasse la division de Lorencez, qui s'est déployée, face au sud, pour repousser l'ennemi s'il essayait de nous suivre. Du reste, on n'aperçoit rien de suspect à l'horizon.

La division atteint vers quatre heures le village d'Amanvillers et campe, faisant face à Saint-Ail, au bois de la Cusse et à Verneville.

Peu de temps après son arrivée, elle voit défiler devant elle tout le 6e corps qui abandonne Verneville, où il s'était d'abord établi, pour aller s'installer, à droite du 4e corps, sur les hauteurs de Saint-Privat.

— La *division de Lorencez*, qui est arrivée trop tard, le 16 août au soir, pour prendre part à l'action, a bivouaqué sur le champ de bataille, face au bois des Ognons.

A six heures du matin, quelques avis font craindre un retour offensif des Prussiens. Toute la division de Lorencez prend les armes, est déployée avec son artillerie (8e, 9e et 10e batteries du 1er d'artillerie), en arrière de son bivouac; mais l'ennemi ne se présente pas. A trois heures et demie du matin, la 10e batterie (capitaine Desveaux) a rejoint les troupes de la 3e division, en arrivant de Bruville.

A sept heures du matin, arrive l'ordre de partir pour Amanvillers; mais, peu de temps après, on annonce que des colonnes ennemies marchent vers Bruville; le mouvement en arrière de la division de Lorencez est arrêté : les trois batteries prennent position sur la crête près du village de Bruville et à l'extrême droite de la ligne de bataille. Les chevaux de cette artillerie, sellés le 15 août, à une heure de l'après-midi, restèrent harnachés cinquante-quatre heures.

Cette nouvelle alerte est encore fausse : aussi, vers neuf heures du matin, le mouvement sur Amanvillers est-il repris. La division de Lorencez traverse le village de Gravelotte et marche sur Doncourt, où elle reprend ses havresacs.

La 1re brigade (général Pajol, 15e et 33e de ligne) se met en marche la première, traverse Verneville, Amanvillers, la route de Briey et va camper en avant de Norroy: le 33e, la gauche appuyée à la route de Briey ; le 15e de ligne se trouve de l'autre côté de cette chaussée.

Le 2e bataillon de chasseurs établit, vers six heures du soir, son bivouac, entre le bois de Lorry et celui des Rappes, sur le prolongement du plateau de Plappeville, vers le nord-ouest. Au pied des flancs très escarpés de ce plateau, et en arrière du 4e corps, coule un ruisseau, qui, d'Amanvillers, se jette dans la Moselle, en passant par Châtel-Saint-Germain.

La 2e brigade (général Berger, 54e et 65e de ligne), qui forme l'arrière-garde, s'est arrêtée à Doncourt et voit défiler devant elle les deux premières divisions et la 1re brigade de la 3e division du 4e corps.

La brigade Berger se met en marche à son tour vers six heures du soir, le flanc droit protégé par le 11e régiment de dragons, qui a été placé à l'extrême arrière-garde.

En arrivant à hauteur d'Amanvillers, un spectacle magnifique s'offre aux regards. De tous côtés, jusqu'où la vue peut s'étendre, apparaissent des bataillons français : les armes sont placées en faisceaux, les baïonnettes étincellent au soleil couchant et mêlent leurs reflets aux uniformes variés des différents corps d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie.

L'enthousiasme, que les batailles de Borny et de Rézonville ont ravivé, augmente encore : tout le monde prévoit que cette brillante armée n'a pas été réunie là en vain, et que le lendemain sera un jour de bataille et de victoire !

Et cependant, ce lendemain même, l'armée française devait être à peu près surprise, et chaque corps d'armée, après une lutte héroïque, mais sans général en chef, qui sût en coordonner les mouvements, allait être refoulé sous les murs de Metz, pour ne plus en sortir !

Le passage à travers Amanvillers ne se fait qu'à grand'peine; tout le village est encombré. La 2e brigade reprend la route de Lessy, par laquelle elle est arrivée l'avant-veille, et vient camper à huit heures du soir, à un kilomètre environ d'Amanvillers, entre les bois de Châtel et de Vigneulles, dans le triangle marqué par les fermes Saint-Vincent, Saint-Maurice et le Chêne-de-la-Vierge.

— Partie à huit heures du matin pour se rendre à Amanvillers en passant par Verneville, la *réserve d'artillerie* du 4e corps (11e et 12e batteries du 1er d'artillerie ; — 6e et 9e du 8e d'artillerie ; — 5e et 6e du 17e d'artillerie) est arrivée à deux heures à sa destination et campe près du château de Montigny-la-Grange.

— La division de cavalerie débouche sur le plateau vers quatre heures du soir et établit son bivouac, la gauche s'appuyant au village d'Amanvillers et la droite non loin de Saint-Privat.

— Le 6e corps, qui a été très éprouvé dans la journée de la veille et se trouve dépourvu de réserve d'artillerie, a été envoyé, on se le rappelle, par ordre du maréchal Bazaine, à l'aile droite, dans la position de Verneville, pour se trouver moins exposé, dans le cas où l'on aurait à livrer une nouvelle bataille.

A neuf heures du matin, le maréchal Canrobert arrive à Verneville pour reconnaître ses positions. Le commandant du 6e corps les trouve, avec juste raison, défectueuses et presque impossibles à défendre à cause des bois de la Cusse, des Géniaux, de la Jurée et de Doseuillons, dont elles sont entourées. Il demande donc au maréchal Bazaine à se placer, plus en arrière, à Saint-Privat-la-Montagne, formant ainsi l'extrême droite de la ligne de bataille de l'armée française. Cette demande agréée, le maréchal Canrobert dirige ses troupes vers la nouvelle position; mais les routes sont encombrées par le 4e corps, et ce n'est qu'à la nuit que le 6e corps arrive à Saint-Privat.

— La *division Tixier* a employé la matinée du 17, depuis le point du jour jusqu'à six heures, à relever les blessés et les morts. Les ambulances se transportent sur le champ de bataille de la veille et font leur devoir.

A six heures du matin, la division Tixier reçoit l'ordre de prendre position sur les hauteurs de Saint-Marcel. Le 4e de ligne se retire le premier. Arrivé à ce village, le 1er bataillon de ce régiment reprend ses positions de défense de la veille et les tient pendant une heure.

Le 10e de ligne suit ce mouvement et se porte sur Saint-Marcel, gardant ses derrières par des lignes de tirailleurs échelonnés, face au village et va s'établir en ligne déployée sur les hauteurs qui sont au dessus.

Après une halte de deux heures, la brigade Péchot se remet en marche par sa gauche et se dirige vers Verneville pour y bivouaquer.

Le 1er bataillon du 4e de ligne est reparti à la suite de son régiment toujours en arrière-garde, mais dès lors en colonne à distance entière par division.

On marche dans cet ordre jusqu'à midi, en se dirigeant vers le nord-est.

Dès onze heures du matin, on traverse les différentes troupes du 6e corps d'armée déjà campées à Verneville, le dos tourné vers ce village.

Vers midi, la brigade Péchot reprend sa place en première ligne par un « en avant en bataille », par colonnes de division.

Là, elle est rejointe par la 2e brigade (général Le Roy de Dais).

Les 1er et 3e bataillons du 100e de ligne, partis chacun du point

où ils ont combattu la veille, sont venus se réunir sur l'emplacement de leur bivouac du 16 au matin, près de Villers-aux-Bois, et se dirigent sur Verneville, en compagnie du 12e de ligne.

Plus tard, le 100e de ligne est rallié par son 2e bataillon. Ce bataillon, sous les ordres du colonel Grémion, occupait encore le 17 au matin le village de Rézonville, qu'il avait mis en état de défense, c'est-à-dire que des barricades existaient aux débouchés des rues, et que les maisons étaient crénelées.

On s'attendait à un retour offensif de l'ennemi.

Enfin, à cinq heures du matin, le bataillon du 100e de ligne reçoit l'ordre de se replier sur Verneville pour y rejoindre son régiment; les hommes mettent aussitôt sac au dos et s'éloignent rapidement dans la direction du nord-est.

Ce malheureux village de Rézonville présente alors un aspect des plus lamentables. Les habitants éplorés fuient leurs demeures en emportant sur des chariots et à dos d'homme tous les objets de quelque valeur; les femmes, les enfants poussent des gémissements; les bêtes des fermes, sorties de leurs étables et effrayées de ce bruit inaccoutumé, courent affolées par les rues.

Mais revenons à la division Tixier, qui vient de se trouver réunie à Verneville; au moment même où cette division établit ses grand'gardes, elle reçoit un nouvel ordre de mouvement vers Saint-Privat.

La 6e compagnie du 1er bataillon du 4e de ligne est alors chargée de la garde de cent dix-sept prisonniers prussiens qu'elle conduit au quartier général du 6e corps d'armée.

Le départ pour Verneville s'effectue, vers quatre heures du soir et après une halte de quatre heures environ, en colonne et suivant l'ordre de bataille des différents corps.

On marche d'abord pendant une heure, puis l'on fait une nouvelle halte de deux heures pour laisser passer les troupes du 4e corps.

Le troisième départ amène la division Tixier, à la nuit, à Saint-Privat-la-Montagne, village important situé sur un plateau élevé, à quinze kilomètres au nord-ouest de Metz, sur la route de cette ville à Briey. Les convois divisionnaires sont installés à Saint-Privat même.

La brigade Péchot (4e et 10e de ligne) campe à cinq cents mètres à l'est de ce village; le 12e de ligne (brigade Leroy de Dais) au nord.

Le 9e bataillon de chasseurs a suivi le mouvement de sa division et après avoir traversé les villages de Saint-Marcel et

l'Amanvillers est allé dresser ses tentes, au nord de la route de Briey, à hauteur du hameau de Jérusalem.

Le 100e de ligne, dont le 3e bataillon forme l'arrière-garde de tout le convoi du 6e corps d'armée, arrive seulement vers dix heures et demie du soir à hauteur du village de Saint-Privat. Ce régiment, n'ayant pas d'indication de campement, se place entre le 25e et le 28e de ligne de la division Levassor-Sorval (6e corps).

Toutefois, vers quatre heures du matin, le 100e de ligne, rallié par son brigadier, le général Le Roy de Dais, et le 12e de ligne vont dresser leurs tentes à l'extrémité du 6e corps, vers le village de Roncourt.

Les quatre batteries de 4 rayé du 8e d'artillerie attachées à la division Tixier ont suivi le mouvement de cette division.

La 5e batterie se met en marche pour Verneville à six heures du matin et y établit son campement ; elle en décampe par suite d'une fausse alerte, repart vers quatre heures et arrive à dix heures du soir près de Saint-Privat-la-Montagne, par une nuit profonde.

La 7e batterie gagne le château de Villers-aux-Bois, traverse le défilé de Verneville et campe au delà de ce village. Elle se remet en marche vers quatre heures et à la nuit close campe près de Saint-Privat-la-Montagne.

La 8e batterie s'est mise en mouvement à cinq heures du matin, et rejoint les autres batteries du 8e d'artillerie attachées à la division Tixier. Elle arrive avec celles-ci sur le plateau près de Saint-Privat, où ces batteries parquent aussitôt.

Quant à la 12e batterie, qui a été laissée le matin à la disposition du général Aymard, commandant la 4e division du 3e corps, elle rejoint les autres battteries de la division Tixier et parque avec elles près de Saint-Privat.

— La *division Bisson*, on se le rappelle, était composée du seul 9e de ligne. Le 17, à dix heures du matin, les deux portions de ce régiment, qui ont été séparées pendant la lutte de la veille, se réunissent à Verneville, où se trouve massé, dans un espace des plus restreints, tout le 6e corps.

La partie du 9e de ligne campée à Rézonville s'est mise en marche à cinq heures du matin; celle qui était campée en avant de Gravelotte, à huit heures et demie.

Vers deux heures de l'après-midi, une fausse alerte fait prendre les armes au 9e de ligne, qui attend des ordres.

A trois heures et demie le camp de Verneville est levé. On se met en marche à travers champs et l'on vient camper à neuf heures du soir, près de Saint-Privat-la-Montagne. Le

régiment est établi en bataille, sur une ligne partant de Roncourt et passant à cinq cents mètres environ à droite de Sainte-Marie-aux-Chênes, face au village de Montois, sa droite à environ trois cents mètres de Roncourt. A gauche du 9e de ligne se trouve la 3e division (général Lafont de Villiers), du 6e corps; ce régiment n'a personne à sa droite et il forme l'extrémité de toute la ligne française.

Division Lafont de Villiers. — Le 17 août au matin, les colonels de cette division reçoivent l'ordre d'envoyer des corvées pour toucher des vivres à l'administration. Ces corvées trouvent l'administration dans le plus grand désordre : tout le monde prend ce qui lui plaît sans bons. Les corvées de la division Lafont de Villiers rapportent du biscuit, du sucre, etc... et de l'avoine pour les chevaux, tout cela sans la moindre écriture comptable.

Un moment après, une épaisse fumée apparaît dans la direction de l'emplacement des vivres : c'est l'administration militaire qui fait brûler tout ce qui reste de vivres sous le prétexte qu'elle n'a pas de moyens de transport pour les enlever : cependant, un moment auparavant, sont partis pour Metz seize ou dix-huit attelages *haut-le-pied*, qui auraient bien pu être employés au transport des vivres que l'on fait brûler. Triste et stupide auto-da-fé, qui doit le lendemain coûter tous les bagages du 6e corps.

Cependant l'artillerie est allée à Metz pour y faire ses approvisionnements en munitions; les caissons d'artillerie et d'infanterie partis pendant la nuit de la bataille reviennent dans la matinée du 17 complètement vides! On n'a trouvé dans la place ni une gargousse, ni une cartouche!!....

Au matin, la division Lafont de Villiers se met en marche et se dirige de Gravelotte sur Verneville. Elle sort de la grande route peu de temps après son départ, se forme en colonne par division à demi-distance et chemine à travers champs, à gauche de la route. A onze heures, elle prend position près du château de Verneville et s'y arrête trois heures.

Cette marche aurait pu donner d'excellents résultats; mais pour cela il aurait fallu s'avancer rapidement et ne pas perdre un temps infini à faire rallier les corps, par les portions de troupe égarées pendant les différentes phases du combat de la veille. Des ordres bien donnés auraient permis ces ralliements vers cinq heures du matin, tandis que le 6e corps est obligé de faire à Verneville une halte de plusieurs heures pour rallier les portions de corps éparses de tous côtés.

Le moment où la portion du 94e qui est restée avec le colonel de Geslin, retrouve les tronçons des trois bataillons qui ont

suivi le général Colin est un moment de véritable bonheur pour tous, au milieu des pénibles préoccupations dues à l'imbroglio dans lequel on est plongé : ce sont des serrements de main, des embrassades qui présentent un tableau des plus touchants.

Pendant cette halte, le bruit lointain de la canonnade et le déchirement strident des décharges des mitrailleuses se font entendre sur la gauche et dans la direction de Gravelotte : le 3e corps donne la chasse à quelques partis ennemis, qui se montrent entre ce village et les pentes boisées du bois des Ognons.

A deux heures, la division Lafont de Villiers quitte le plateau de Verneville et se remet de nouveau en marche, vers le nord-est, toujours dans le même ordre que le matin.

La division passe entre le bois Doseuillons et le bois de la Cusse, tourne à droite pour longer la lisière de ce dernier bois et traverser la voie du chemin de fer en construction de Metz à Verdun, entre le bois de la Cusse et le village d'Habonville.

Après avoir franchi la route de Metz à Briey, à environ un kilomètre en avant de Saint-Privat-la-Montagne, on arrive, à la nuit, devant ce village et on établit le campement, non sans avoir perdu une heure au moins à prendre des alignements.

La division Lafont de Villiers est établie dans l'ordre suivant : les deux brigades sont placées à cent mètres de distance l'une de l'autre, parallèlement à la route de Metz à Briey, qui passe entre elles deux ; les régiments sont placés dans l'ordre inverse de chaque brigade.

Le 75e de ligne se trouve en première ligne et à l'extrême droite de l'armée, entre Saint-Privat-la-Montagne et Roncourt ; ce régiment couvre son flanc droit par deux compagnies de grand'garde regardant principalement le village de Montois-la-Montagne ; aucun travail défensif n'a été fait dans Roncourt.

Les habitants affirment que les bois situés à notre droite ont été rendus par eux impraticables.

En arrière du 75e se trouvent, à cinq cents mètres derrière Roncourt, le 9e de ligne sous les ordres du général Bisson et une brigade de cavalerie légère composée du 2e chasseurs d'Afrique et du 3e chasseurs de France.

Le flanc gauche du 75e est appuyé à la route de Metz à Briey par Saint-Privat-la-Montagne et Sainte-Marie-aux-Chênes. Le 91e, conservant sa place de bataille naturelle, est à gauche de ce premier régiment et campe au pied de Saint-Privat.

Le colonel Daguerre du 91e, ayant été blessé la veille et évacué de l'ambulance de Rézonville sur Metz, le lieutenant-colonel Champion prend le commandement du régiment.

Le 93e et le 94e campent en arrière de Saint-Privat. Les

batteries divisionnaires du général Lafont de Villiers (5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie), ainsi que la 7e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, capitaine Belfort, ont suivi le mouvement de leur division en passant entre les bois Doseuillons et de la Cusse, sur la droite d'Habonville, et arrivent à Saint-Privat à huit heures du soir.

Les campements sont à peine installés, que les hommes de la division Lafont de Villiers se répandent dans ce village pour y chercher quelques provisions : la plus grande partie reviennent les mains vides et se contentent de pommes de terres cuites à l'eau.

Chacun croit qu'on va pouvoir retremper ses forces dans un sommeil réparateur. On se berce d'une vaine illusion : vers onze heures du soir, une fausse alerte vient encore jeter l'alarme dans les camps et tenir tout le monde dans l'anxiété d'une attaque qui n'a pas lieu.

— La *division Levassor-Sorval* a, de son côté, pris position en première ligne, à cinq cents mètres au sud de Saint-Privat-la-Montagne, reliant la gauche du 6e corps à la droite du 4e.

Le 25e de ligne, par suite d'une erreur, avait reçu, le 17, l'ordre de reprendre l'emplacement qu'il occupait le matin du 16 à six heures. Ce régiment lève le camp et se porte sur cet emplacement. Il n'y trouve personne et revient au point où il a passé la nuit.

A trois heures de l'après-midi, le 25e de ligne se remet en marche sur Saint-Privat-la-Montagne, en suivant la route de Verneville. Il arrive vers neuf heures du soir à cette première localité et y campe face au sud et ayant ce village à dos.

— Le 28e de ligne, on se le rappelle, avait la veille au soir, à l'issue de la bataille, occupé Rézonville avec le 100e de ligne. A onze heures du soir, le colonel de ce dernier régiment avait apporté, de la part du maréchal Bazaine, l'ordre pour le 28e de se barricader dans ce village et de s'y défendre à outrance, afin de protéger par une résistance extrême les mouvements de marche du lendemain.

Le colonel Lamothe du 28e fait aussitôt prendre les armes à son régiment et passe le reste de la nuit à assigner à chacun son poste et à pénétrer officiers et soldats de la rude tâche et du devoir suprême que l'on a à remplir. Les rues de Rézonville sont barricadées, et les maisons ainsi que les clôtures sont crénelées.

De nouvelles mesures prises par le commandant en chef empêchent de donner suite à ces préparatifs de défense.

Le 28e de ligne, prévenu le 17, à quatre heures du matin,

évacue Rézonville et suit à son rang la marche du 6e corps d'armée.

Ce régiment, ainsi que le 70e de ligne, qui constitue avec lui la brigade de Chanaleilles, se dirige lentement vers Verneville, traverse une partie du champ de bataille de la veille, arrive vers dix heures du matin à ce village et prend position sur un plateau, le dos à la ferme principale dépendant du château de ce nom.

Vers midi les troupes de la brigade de Chanaleilles font un changement de front sur la gauche, qui est appuyée au parc. Sur l'annonce de la présence de l'ennemi, le 1er bataillon du 28e de ligne est envoyé de grand'garde à une ferme à proximité de Gravelotte.

A trois heures du soir, la brigade de Chanaleilles prend les armes : le 6e corps se met en marche sur Amanvillers et Saint-Privat-la-Montagne. Cette marche s'effectue en colonne par division depuis Verneville jusqu'à Saint-Privat.

Le 70e de ligne est placé en queue du 6e corps et est soutenu par deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, qui forment son extrême arrière-garde. En outre, son flanc gauche est couvert par une forte ligne de tirailleurs.

A la nuit, ce régiment vient établir son campement parallèlement à la route d'Amanvillers à Saint-Privat, sa droite vers ce dernier village.

De son côté, le 28e de ligne dresse ses tentes en avant et à gauche de ce même village.

Le 1er bataillon de ce régiment, qui est resté en arrière, en raison de son service de grand'garde, ne rejoint que fort tard dans la nuit et reprend son emplacement à gauche du 2e bataillon, qui a le 3e à sa droite. Le régiment s'est donc formé, par inversion, à droite en bataille, le dos au village et faisant face à la campagne.

Les deux batteries de 4 rayé attachées à la division Levassor-Sorval (7e et 8e du 18e régiment d'artillerie, chef d'escadron Kesner, capitaines-commandants Charpaux et Boyet) campent en avant et un peu à droite de Saint-Privat-la-Montagne.

— La cavalerie attachée au 6e corps et qui se compose seulement du 2e chasseurs d'Afrique, commandé par le général du Barail et du 3e chasseurs de France, sous les ordres du général de Bruchard, s'établit en arrière de Saint-Privat, près de la grand'route de Metz à Verdun par Briey.

Les chasseurs d'Afrique sont arrivés le matin même vers cinq heures à Doncourt et en repartent une heure après pour Verneville. A neuf heures, le régiment fait la grand'halte

devant la ferme de Caulze, arrive à dix heures et demie à Verneville et campe au sud de ce village.

Après une vive alerte qui a lieu vers trois heures de l'après-midi, le 2e chasseurs d'Afrique se remet en marche pour Saint-Privat, où il arrive vers onze heures du soir et campe à l'ouest de ce village.

De son côté, dans la nuit du 16 au 18, le 3e chasseurs de France a reçu des ordres pour lever le bivouac dès la pointe du jour et se rendre à Verneville. Le régiment doit suivre des chemins de traverse. — Du château de Villers-aux-Bois à la Malmaison, il traverse des bois; de la Malmaison à Verneville, des terres labourées.

A dix heures et demie, il arrive au château de Verneville, établit son campement à l'ouest et est rejoint à cet endroit par le 2e chasseurs d'Afrique.

A midi, le 4e escadron du 3e chasseurs de France part en reconnaissance du côté de la Malmaison, à la nouvelle d'un engagement que des paysans viennent d'annoncer. En arrivant à cet endroit, le régiment est reçu par plusieurs décharges des mitrailleuses françaises de notre 3e corps placées en batterie à la ferme de Moscou et rentre aussitôt au camp.

Le colonel Pelletier, qui a quitté le régiment le 14 août au soir, à cause de sa blessure reçue le même jour à Borny, rejoint le 17 son régiment à Verneville.

A deux heures, la cavalerie reçoit l'ordre de lever le camp pour marcher à quatre heures sur Saint-Privat-la-Montagne.

La marche de Verneville à Saint-Privat, bien que ne présentant qu'un parcours de cinq kilomètres, est des plus difficiles, car elle ne s'opère qu'au milieu des terres labourées. La colonne de cavalerie traverse le chemin de fer en voie de construction de Metz à Verdun et atteint Saint-Privat, le même soir, à dix heures et demie.

Le 6e corps tout entier occupe cette position, qui s'étend jusqu'à Roncourt et Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le campement du 3e chasseurs de France est établi sur le versant ouest du coteau, qu'occupe Saint-Privat, à la droite des chasseurs d'Afrique et en arrière de plusieurs lignes d'infanterie.

— Les 5e et 6e batteries du 19e d'artillerie (chef d'escadron Loyer, capitaines-commandants Jaubert et Bédarrides), attachées aux chasseurs d'Afrique du général du Barail, avaient établi, le 16 au soir, leur bivouac à cinq cents mètres environ et à l'ouest du village de Bruville.

Le 17, au point du jour, les croassements des corbeaux attirés

à proximité par l'odeur des charniers de Rézonville et de Vionville tiennent lieu de réveil-matin à ces deux batteries.

A peine sur pied, les artilleurs constatent, avant tout, avec quelque étonnement mêlé d'émotion, qu'ils se trouvent seuls et fort isolés, très en avant de l'armée repliée.

Deux simples batteries à cheval ont donc, de leur bivouac, tenu tête aux Prussiens! Et les journaux d'Allemagne ont chanté les merveilles du 16 août!

Du côté de nos artilleurs, il n'y eut pas grand mérite, il est vrai, à garder un poste d'honneur trop peu périlleux; car l'ennemi, vertement étrillé, n'a pas eu le dessein, avant l'arrivée des renforts accourant par la rive droite de la Moselle, de sortir du massif des bois de Mars-la-Tour et de Gorze.

Notre artillerie se porte du côté de Verneville, où, avant dix heures du matin, elle rejoint les chasseurs d'Afrique, dont elle a été séparée la veille, dans le désordre qui s'est produit à la suite de la charge du plateau d'Yron contre la cavalerie prussienne.

A six heures du soir, les deux batteries quittent Verneville pour Saint-Privat-la-Montagne, où elles n'arrivent qu'à la nuit noire, vers dix heures du soir, et bivouaquent au nord de ce dernier village.

— Les 9e et 10e batteries du 13e d'artillerie (12 rayé), chef d'escadron Brunet, capitaines-commandants Lequeux et Lippmann, forment à elles seules la réserve d'artillerie du 6e corps, où elles ont été envoyées le matin même sous les ordres du lieutenant-colonel de Montluisant.

Ces deux batteries vont camper au sud du village de Saint-Privat-la-Montagne, où elles arrivent vers neuf heures du soir.

— *La garde impériale*, destinée à former la réserve générale, va camper entre les deux forts de Plappeville et de Saint-Quentin, à environ neuf kilomètres de Saint-Privat-la-Montagne.

Dès l'aube du 17 août, les divisions Deligny et Picard se rallient et reçoivent l'ordre d'opérer un mouvement de retraite sur Metz.

La 2e brigade (général Le Poitevin de la Croix, 2e et 3e grenadiers) de la 2e division marche en tête avec la 3e batterie du régiment monté d'artillerie de la garde, passe par Moulins et vient bivouaquer entre Longeville et le Ban-Saint-Martin. Les 4e et 6e batteries montées établissent leur campement avec la division Picard entre les forts Saint-Quentin et de Plappeville. La 3e batterie les rejoint dans l'après-midi.

La 1re division (général Deligny) a reçu également l'ordre de se retirer en suivant l'ancienne Voie romaine.

Les deux premiers bataillons du 4e voltigeurs, qui ont bivouaqué sur le champ de bataille, quittent leurs positions à cinq heures et vont rejoindre le 3e bataillon, qui se trouve à Gravelotte.

Après un repos d'un quart d'heure, la 2e brigade (général Garnier, 3e et 4e voltigeurs) se met en marche la première.

La 1re brigade (général Brincourt, bataillon de chasseurs, 1er et 2e voltigeurs) suit le mouvement.

Le 3e bataillon du 1er voltigeurs, qui a passé la nuit en grand garde au débouché du ravin de Gorze, a été relevé à trois heures et demie précises.

La brigade Brincourt se réunit à six heures et demie en arrière de Rézonville sur le terrain qu'elle occupait la veille et se met en marche à sept heures et demie.

A onze heures du matin, la division Deligny fait la grande halte, en arrière de Gravelotte, sur les crêtes près de la ferme du Point-du-Jour, où elle a campé le 15 août au soir.

Après un repos de deux heures, la retraite continue : la division Deligny passe successivement à Châtel-Saint-Germain, au moulin de Longeau, à Lessy, et arrive à trois heures et demie sous le fort Saint-Quentin, dont elle doit occuper le versant nord.

L'état-major, qui doit avoir reconnu le terrain, dit qu'il n'y a pas d'eau à côté de l'endroit où la division Deligny va camper : on fait remplir les bidons, puis, au lieu de monter sur le plateau du Saint-Quentin par la route, on donne l'ordre aux troupes de grimper par des hauteurs à pic.

Les hommes, fort chargés, portant de l'eau, sont obligés de s'arrêter à chaque instant pour souffler : ils sont embarrassés par des vignes, des murs, des clôtures de toutes sortes, qu'il faut franchir ou contourner : chasseurs à pied et voltigeurs arrivent en haut du Saint-Quentin dispersés, éreintés, après avoir mis le double de temps que par la route, et une fois sur le plateau on trouve à quelques pas de l'endroit où l'on est campé de l'eau en quantité : l'état-major avait reconnu le terrain!!

La division Deligny campe, ainsi que nous l'avons dit, sur le versant nord du plateau que couronne le fort Saint-Quentin et formée sur deux lignes: en première ligne, la 2e brigade: en deuxième, la 1re brigade, (le bataillon de chasseurs ayant à sa droite les 1er et 2e voltigeurs).

L'après-midi de cette journée est employée par les artilleurs

des batteries montées de la garde à réorganiser les attelages et à remplacer les munitions consommées.

Les quatre batteries du régiment d'artillerie à cheval de la garde qui forment la réserve d'artillerie du général Bourbaki campent également sur le Saint-Quentin.

—Après une nuit sans sommeil, aux premières heures du jour, on sonne à cheval dans les campements de la cavalerie de la garde. Cette cavalerie avec ses deux batteries se met en mouvement sous le commandement de son chef, le général Desvaux; elle traverse Gravelotte, quitte à la Malmaison la route de Conflans et se dirige en longeant les bois vers Verneville.

La division traverse ce village, puis Amanvillers; on descend par les Rappes et le bois du Châtel, puis on remonte les rampes escarpées de la gorge que l'artillerie peut à peine gravir en doublant les attelages: on fait une halte d'environ deux heures sur le haut du plateau, près de la ferme de Saint-Maurice, pour laisser manger les hommes et les chevaux.

On se remet ensuite en route; vers quatre heures, on arrive enfin sur la croupe du plateau de Plappeville, où l'on pense établir le bivouac; mais, sur de nouveaux ordres, on fait rétrograder et redescendre la division Desvaux par Lessy et les gorges de Châtel-Saint-Germain.

Là, la division trouve ces routes étroites et escarpées tellement encombrées par des voitures et les équipages de pont, qu'elle se voit presque dans l'impossibilité d'avancer.

Enfin, après une marche extrêmement pénible, par une chaleur étouffante, les hommes et les chevaux tombant de besoin, la division Desvaux arrive au point où elle doit décidément établir son bivouac. C'est dans une très mauvaise position, sur la droite de la route de Châtel-Saint-Germain à Moulins-lès-Metz, au fond du vallon de Sey et non loin du moulin de Longeau, où se trouve déjà bivouaquée depuis longtemps la division de Forton, qui a également quitté le matin le champ de bataille de Rézonville.

—A cinq heures du matin, les 11e et 12e batteries du 13e d'artillerie (12 rayé), appartenant à la réserve générale d'artillerie de Metz, qui ont pris une part efficace à la bataille de la veille, partent de Gravelotte, s'engagent sur la route de Verneville, tournent le bois des Génivaux et arrivent par Châtel et Lessy sur le flanc oriental du Saint-Quentin, vers une heure et demie de l'après-midi. Là, elles se réunissent aux 5e, 6e, 7e et 8e batteries de leur régiment, qui arrivent au même moment de Metz sous les ordres du colonel Salvador, ainsi qu'aux 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e batteries du 18e régiment à cheval (colonel Tous-

saint), qui appartiennent aussi à la réserve générale d'artillerie.

— Déjà, dès cinq heures du matin, le grand quartier général s'est transporté au village de Plappeville, à la sortie duquel sont campés les deux escadrons d'escorte : 1er du 2e chasseurs à cheval (capitaine-commandant Danloux) et 5e du 5e hussards (capitaine en second Guillouzic).

Le mouvement que l'armée française vient d'exécuter est donc un changement de front en arrière, pendant lequel on a pivoté sur le 2e corps, dont la gauche occupe Rozérieulles, presque aux portes de Metz

On reçoit à la nuit l'ordre d'établir immédiatement des mémoires de propositions permettant de remplir les vacances que les combats du 15 et du 16 ont faites dans presque tous les corps. Ce travail doit être envoyé dès le réveil aux commandants des corps d'armée.

CHAPITRE II

La journée du 17 août.

La division Metman protège la retraite. — Reconnaissance du 2e escadron du 2e chasseurs à cheval. — Les uhlans. — Le champ de bataille. — Épaves de la lutte. — Le soldat français et le blessé prussien. — La canonnade. — Les Prussiens occupent Rézonville. — Léger engagement du 71e de ligne et du 7e bataillon de chasseurs. — Les mitrailleuses. — Villages encombrés par les blessés. — A Doncourt. — Enterrement des généraux Legrand, Brayer, du capitaine de Saint-Preux et du sous-officier Henry. — L'abbé de Meissas. — Blessés évacués sur Metz. — Dans les lignes françaises. — Destruction des approvisionnements. — Abandon des blessés. — A Mogador. — Arrivée des Allemands. — Mort de la sœur Sainte-Claire. — Le capitaine Genevey-Montaz sur le champ de bataille. — Surprise des Prussiens en voyant notre retraite. — Revue passée par le roi Guillaume. — Plan d'attaque des Allemands pour le 18. — Télégrammes mensongers. — Marche des corps allemands. — Marche de la Ire armée allemande du 15 au 17 août. — Steinmetz arrive en face du corps de Frossard. — Engagements de tirailleurs. — Tentative de Manteuffel sur Metz. — La garnison du fort de Queuleu. — Reconnaissance d'un peloton à cheval du 15e d'artillerie sur Grigy. — Trait audacieux du brasseur Hiller. — Attaque par les Allemands du fort de Queuleu. — Un rapport stupéfiant de Manteuffel. — Formation des quatre bataillons de la Moselle. — La garnison de Metz.

Ce vaste mouvement rétrograde des cinq corps de l'armée française ne fut pas inquiété par les Prussiens.

La division Metman, chargée de protéger la retraite, eut à peine quelques coups de fusil à tirer.

Vers neuf heures du matin, ce général réquisitionne le 2e escadron du 2e chasseurs à cheval, qui a passé la nuit dans le verger de la maison de poste de Rézonville et qui s'apprêtait à rejoindre son régiment, détaché au 6e corps. Cet escadron est aussitôt envoyé en reconnaissance, le long du bois de Gorze, par le commandant de la 3e division du 3e corps.

La 2e division de l'escadron part aussitôt en tirailleurs (le 4e peloton en soutien par le flanc à soixante mètres du bois de Gorze; le 3e peloton en tirailleurs).

Les Prussiens, à douze cents mètres environ de la maison de poste de Rézonville et à hauteur du village de ce nom, abandonné dès le matin, sortent des bois et, après s'être massés, au nombre de douze à treize bataillons, exécutent un grand mouvement tournant dans la direction de Saint-Privat-la-Montagne.

Pas un coup de fusil de leur part ni de la nôtre. Ordre a été donné de ne pas tirer.

La 2e division de l'escadron du 2e chasseurs étant rentrée, la 1re division va à son tour en reconnaissance sur la droite de la route de Metz à Mars-la-Tour, en avant des bois du château de Villers; la 2e division suit comme troupe de soutien.

Contre Rézonville, se détache un peloton de cavaliers dont le schapska en toile cirée et les fanions blancs et noirs des lances décèlent des uhlans prussiens. Leurs chevaux se livrent à un mouvement perpétuel d'entrecroisement.

Partout on aperçoit des traces de la lutte acharnée de la veille; au bord des routes, les grands peupliers sont brisés par les obus; dans les champs, des ruines fumantes; contre Rézonville, de nombreux cadavres, reconnaissables à leur pantalon rouge, gisent sur le terrain que foule le sabot des grands mecklembourgeois des uhlans prussiens; partout des débris émiettés : fouillis d'armes brisées, de havresacs éventrés, de vêtements souillés, de livrets déchirés, de plaques, de torsades, de bidons, de harnais, etc....

Nos chasseurs à cheval, tout en continuant leur reconnaissance, aperçoivent quelques-uns de nos troupiers marchant isolément à travers champs, selon leur mauvaise habitude, à la recherche du bois, de la paille ou de l'eau. Ils vont donner en plein dans les cavaliers ennemis qu'un pli de terrain cache à leurs yeux. Aussi, dès le premier avis de ce voisinage, rebroussent-ils chemin et rejoignent-ils leurs corps, plus vite qu'ils ne les ont quittés.

Un de ces troupiers vient pourtant de trouver un fantassin allemand, atteint d'une balle à la jambe; il le conduit aux

ambulances de Gravelotte, en le soutenant de la façon la plus touchante.

Les chasseurs l'avertissent comme ses camarades du voisinage de l'ennemi. Comprenant alors la nécessité de presser le pas un peu plus que la compagnie du pauvre éclopé ne permet de le faire, il pousse celui-ci vers le talus de la route et le faisant asseoir :

« Ah bien, mon pauvre ami, lui dit-il, si tes camarades sont si près que ça, c'est à eux de te reconduire. Pour moi, je dois veiller à ce qu'ils ne me reconduisent pas aussi. »

Et il part, laissant là, et tout étonné, le soldat allemand, qui n'a pas compris un seul mot des paroles de son compagnon.

Cependant la division de chasseurs à cheval avance toujours et touche presque à Rézonville, quand quelques coups de feu partis des maisons indiquent que ce village est occupé par l'ennemi.

Rentré de reconnaissance, le 2e escadron du 2e chasseurs à cheval repart de la maison de poste de Gravelotte pour rejoindre son propre régiment. Il s'arrête par ordre jusqu'à cinq heures du soir à la ferme de Moscou, quartier général du maréchal Le Bœuf. Enfin, vers sept heures, après avoir traversé le village de Verneville, il rejoint son régiment, qui marche sur Saint-Privat-la-Montagne, en compagnie du 6e corps d'armée, auquel il vient d'être attaché.

Comme on vient de le voir, déjà les Prussiens nous observent. Revenus de leur panique, ils sont sortis des bois, comme des bandes de loups qui auraient fui devant des chasseurs intrépides et qui retrouveraient seulement de l'audace alors que le danger s'éloigne.

Puis bientôt après un roulement sourd se fait entendre au loin, sur la rive droite de la Moselle : c'est celui du canon.

Tout à l'horizon s'élèvent des flocons de fumée opaque et blanchâtre : ce sont des obus allemands qui éclatent au-dessus du fort de Queuleu.

— C'est le général Metman qui a été chargé, comme nous l'avons dit, de couvrir la retraite de toute l'armée, avec sa seule division (3e du 3e corps).

A mesure que nous reculons, les Prussiens avancent et, en vue de la division Metman, on aperçoit très distinctement sept bataillons ennemis, qui se dirigent sur Rézonville, déjà occupé par des partis de uhlans. Ils vont occuper la route de Verdun, que notre armée abandonne sans combat, et prendre définitivement possession des débouchés de la vallée d'Ars. Mais comme s'ils n'étaient pas en force, puisqu'ils ont été chassés la

veille de toutes leurs positions, ces bataillons n'osent pas encore attaquer nos troupes en pleine retraite.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied, commandant Rigaud, et le 71e de ligne, colonel d'Autebart de Férussac, forment l'extrême arrière-garde de la division Metman.

Ces deux troupes sont portées en avant du bois des Ognons, à cheval sur la route d'Ars, en première ligne, et font face à ce bois, dont la lisière est garnie de tirailleurs ennemis qui entament une fusillade nourrie contre nos lignes.

Cependant, cette arrière-garde se replie à son tour, après avoir seulement perdu deux hommes appartenant au 71e de ligne, et s'engage sur cette fameuse côte des Génivaux dont la chaussée caillouteuse est surplombée des deux côtés par de hauts rochers abrupts. Ce site est des plus sauvages : on dirait d'un de ces coins de route peints par Salvator Rosa.

Quand nos troupes ont atteint le haut de la côte, les chasseurs à pied du 7e bataillon font halte et se couchent à plat ventre, fouillant du regard la vallée de la Mance et les bois.

De temps à autre un bruit aigre déchire l'air : ce sont des mitrailleuses du 3e corps, qui tirent sur des colonnes allemandes essayant de déboucher de Gravelotte. Les officiers et les chasseurs sont furieux de la retraite inqualifiable qu'on vient de leur faire exécuter.

« Tous ces bois-là, dit un jeune capitaine à ses hommes, en leur montrant de la pointe de son sabre à poignée d'acier les sombres profondeurs des bois des Ognons et de Vaux, grouillent de Prussiens qu'on aurait pu déloger hier et qui vont nous tomber dessus au premier moment. Pas aujourd'hui, il est trop tard : les Prussiens n'attaquent que le matin.

« On leur envoie de temps à autre une volée de mitrailleuses dans le bois plutôt pour les prévenir qu'on les observe que pour autre chose. Ah! s'ils avaient osé ce matin, ils nous auraient mis dans un joli pétrin! Mais jamais ils n'ont pu s'imaginer qu'on serait assez bête pour engager toute une armée dans ce chemin creux des Génivaux, mêlée avec des blessés, des convois de toute nature et dans un désordre... Quelques tirailleurs postés dans tous ces bois qui longent la route, une division de cavalerie et du canon, et c'en était fait de l'armée. Nous l'avons échappé belle ; nous étions tous nettoyés. Mais les Allemands ont cru à un piège, et c'est ce qui nous a sauvés. »

Si les Prussiens, en effet, avaient profité du moment où notre armée battait en retraite pour l'attaquer, la situation eût été plus que compromise.

Comme on l'a vu, le désordre était extrême; l'encombrement

rappelait celui des journées précédentes, notamment entre les plateaux de Gravelotte et du Point-du-Jour.

Bien que des milliers de blessés aient été évacués sur Metz, tous les villages de la contrée regorgent de victimes de la lutte de la veille.

A Gravelotte, à Rézonville, à Saint-Marcel, à Butricourt, à Doncourt-en-Jarnisy, au-dessus de presque toutes les portes, on a improvisé avec une serviette blanche et deux bandes d'étoffe rouge le drapeau de la convention de Genève. La chaleur étant étouffante, les fenêtres sont ouvertes et on aperçoit couchés sur la paille, dans les salles basses, de nombreux blessés.

A Doncourt-en-Jarnisy, on enterre à la hâte le cadavre du fils du général Henry, jeune sous-officier de dragons, tué la veille auprès du général de Ladmirault, dont il était le porte-fanion.

Dans ce même cimetière, trois autres fosses destinées à deux généraux et à un officier d'état-major s'ouvrent près de la porte ; en dehors, le long du mur, du côté du midi, des paysans travaillent à creuser une longue tranchée pour les soldats.

Mais bientôt les troupes françaises évacuent rapidement Doncourt-en-Jarnisy, se dirigeant dans la direction de la ferme de Cautre et de Gravelotte.

Encore quelques minutes, et il ne reste plus dans le village qu'environ quatre cents blessés que l'on abandonne à l'ennemi. Un sous-intendant, deux ou trois médecins militaires, restent avec eux, ainsi que M. l'abbé de Meissas, chapelain de Sainte-Geneviève et aumônier de la division Metman.

Ce digne prêtre va choisir dans une grange voisine, entre un certain nombre de blessés, deux officiers capables de supporter le transport et les installe sur sa petite voiture de bagages, qu'il renvoie à Metz sous la conduite de son ordonnance.

Il regarde ces officiers s'éloigner avec la plus vive satisfaction et dit à ceux qui se trouvent avec lui :

« En voilà au moins deux que les Prussiens ne garderont pas ! »

L'abbé de Meissas, après avoir recruté une dizaine d'infirmières volontaires dans la population féminine de Doncourt, grâce à la bonne volonté de Mlle Thiébaud, habitante de cette localité, commence sa tournée dans les maisons et les granges où l'on a mis des blessés. Beaucoup de ces pauvres gens se montrent inquiets de la retraite de l'armée et supplient qu'on les transporte du côté de Metz.

Mais les voitures manquent et le petit nombre de celles qu'on a pu réquisitionner dans le village ou aux alentours ne font

qu'aller et venir pour ramener à Doncourt les malheureux que l'on retrouve sans cesse sur le champ de bataille, épuisés par la perte de leur sang, jointe à la privation de toute nourriture et de toute boisson depuis la veille.

Des blessés prussiens se trouvent mêlés dans les ambulances et même sur les voitures, avec les blessés français. Deux chirurgiens ennemis, reconnaissables à leur casque à pointe, sont venus spontanément se joindre à nos médecins militaires pour donner indistinctement leurs soins aux soldats des deux nations.

A ce moment, le maire de Doncourt s'approche de l'aumônier de la division Metman:

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, on a laissé ici les corps de deux généraux, à qui j'ai fait faire des cercueils. On ne sait ce qu'est devenu notre curé, qui devait faire l'enterrement, voulez-vous le remplacer?

— Certainement. Faites-les porter à l'église, je vais m'y rendre, répond M. de Meissas, et il se rend à l'église, dont l'aspect est des plus lugubres.

Qu'on imagine sur le pavé du sanctuaire, au milieu de cette église absolument déserte, deux cercueils de bois grossier, couchés côte à côte, sans seulement un drap pour les couvrir.

En se penchant, on lit crayonné, sur l'un : *Général Legrand*, sur l'autre : *Général Brayer*.

Aidé d'un jeune garçon, l'abbé de Meissas parvient à trouver dans la sacristie un rochet, une étole ainsi que le rituel et récite les prières d'usage, dont l'écho se perd dans les profondeurs de la nef et que Dieu seul peut entendre.

Puis, il faut s'occuper du transport au cimetière, entreprise des plus difficiles dans le désarroi où se trouve le village de Doncourt-en-Jarnisy.

Le maire est rentré chez lui: les hommes qui ont apporté les cercueils ont disparu; on ne trouve nulle part de voiture. Enfin arrive une prolonge à fumier attelée d'un mauvais cheval boiteux : c'est tout ce que les réquisitions pour le transport des blessés ont laissé de disponible.

Les cercueils sont, à raison de la forme étroite du véhicule, chargés bout à bout : l'abbé de Meissas marche devant avec l'enfant de chœur; le maire suit seul par derrière, maintenant de la main, dans la côte assez raide qui conduit au cimetière, le funèbre chargement de la prolonge.

En arrivant au bord des fosses, on trouve le cercueil de l'officier d'état-major, le capitaine de Saint-Preux, aide de camp du général Brayer, qu'on a porté là, sans songer à le faire

passer par l'église; les dernières prières sont dites pour les trois morts et les premières pelletées de terre commencent à résonner sourdement sur le bois des cercueils.

L'abbé de Meissas reprend sa tournée près des blessés, mais il y en a un si grand nombre, que vers deux ou trois heures de l'après-midi il en a à peine vu la moitié. A ce moment, il est tout heureux d'apercevoir, arrivant par la grand'route, le curé de Doncourt, en compagnie d'un autre ecclésiastique.

Le curé de Doncourt est allé voir sa mère, logée dans le voisinage, pour la rassurer contre les inquiétudes d'un pareil moment ; désormais, il ne doit plus quitter la paroisse et il se charge du soin des blessés. Son compagnon, qui parle allemand, lui sera d'un grand secours vis-à-vis de ceux de l'armée ennemie.

Ces assurances rendent la liberté à l'aumônier de la division Metman, qui songe à partir aussitôt pour Metz. Cependant il a vu chez tous nos blessés une telle inquiétude de l'arrivée des Prussiens, un tel désir d'être transportés ailleurs, qu'il voudrait bien en soustraire au moins quelques-uns à la perspective de la captivité.

Mais comment faire? Le village n'a plus de chevaux; la malheureuse bête qui a traîné au cimetière les corps des généraux Legrand et Brayer est absolument incapable d'un plus long effort et on est à six lieues de Metz.

Cependant l'abbé de Meissas finit par découvrir une fort belle prolonge appartenant à un meunier, qui possède également deux bons chevaux et il fait réquisitionner le tout : homme, bêtes et véhicule par le maire de Doncourt.

Enfin, après bien des pourparlers, la voiture est enfin attelée et chargée de paille; il n'y a plus que les blessés à y mettre. Pauvres gens! Tous veulent venir et on ne peut guère en prendre plus de douze ou quinze. Pour n'en pas chagriner inutilement un trop grand nombre, l'abbé de Meissas entre au hasard dans une salle basse, où il s'en trouve seulement une vingtaine.

« Qui veut venir avec nous à Metz? Il y a une voiture à la porte.

— Moi, moi, moi! »

Et tous de faire effort pour se lever. Les uns s'acheminent déjà clopin-clopant vers la porte, d'autres se traînent seulement, d'autres enfin tendent péniblement les bras en disant

« Aidez-moi à me soulever. Une fois sur mes jambes je marcherai bien, allez. »

Seuls, un ou deux moribonds n'ont pas bougé; ils continuent

de râler, et leur regard déjà terne semble toujours fixer la même solive chargée de toiles d'araignée, qui pendent au-dessus d'eux.

Il faut, hélas! à côté de ceux-là, en faire recoucher, les consolant comme on peut, deux ou trois autres que le premier coup d'œil révèle comme incapables de supporter le transport. Ces malheureux mourront sans doute dans les vingt-quatre heures.

Après bien des efforts, des soupirs et des cris, la prolonge a enfin au grand complet son triste chargement et on se met en route.

Bientôt on traverse une partie du champ de bataille. Déjà les hommes ont été relevés, car on n'en voit point tout d'abord. Il en reste pourtant, mais en petit nombre, et atteints seulement de blessures légères. Les voitures d'ambulance ne les ont pas vus, ou bien elles ont chargé de préférence ceux qui se trouvent dans l'impossibilité absolue de marcher. Aussi ces pauvres gens voyant les uhlans commencer à battre la campagne, en sont-ils réduits à se cacher de leur mieux.

C'est pour eux une excellente fortune que de voir arriver une voiture où les uniformes français se reconnaissent d'assez loin, juste dans un moment où les cavaliers ennemis ne sont plus en vue. Aussi commencent-ils à se montrer aux coins des bois et à surgir derrière les haies, n'osant crier, mais gesticulant comme les télégraphes aériens et s'avançant clopin-clopant dans la direction de la prolonge.

L'abbé de Meissas pousse deux ou trois pointes au-devant d'eux pour les décharger de leurs havresacs, les presser de jeter leurs armes et les faire arriver autant que possible à la voiture sans retarder une marche pour laquelle l'approche de la nuit commence à devenir inquiétante.

On les case comme on peut, devant, derrière, sur les brancards; pouvant tous être assis, ils tiennent beaucoup moins de place que ceux qui forment le chargement principal.

Deux ou trois sont obligés de suivre à pied, mais on leur promet qu'ils alterneront avec les autres; ils se tiennent des mains à la prolonge ; les pieds suivent non sans peine ni sans fatigue. Mais, ne pouvant quitter le champ de bataille autrement, ils s'estiment encore heureux de le quitter ainsi.

Le plus dur, pour les blessés français, est de se séparer de leurs chassepots, mais l'abbé de Meissas insiste pour qu'ils soient jetés dans les champs, car l'abandon de ces armes lui semble indispensable à la sécurité de ses compagnons dans le cas où ils seraient arrêtés par l'ennemi.

A cette époque on n'avait pas encore vu, il est vrai, comme

cela arriva plus tard, des compagnies entières d'infirmiers allemands avec le pistolet à la ceinture en même temps que le brassard au bras et leurs chirurgiens présidant à l'enlèvement de nos blessés le revolver au poing. Mais ils avaient pour agir ainsi une excellente raison... la raison du plus fort.

Quand on approche de Gravelotte, un des blessés se plaint tellement des secousses de la voiture, que l'abbé de Meissas songe à le laisser là ; il prend donc les devants pour aller à l'ambulance établie dans une grande ferme s'informer si on peut le garder, quitte à donner à la place un autre blessé plus capable de supporter le mouvement du transport. Mais il voit, dès en arrivant, que l'on procède à l'évacuation de tous les blessés restés dans le village.

Une vingtaine de prolonges déjà chargées de leur monde sanglant et gémissant sont sur la route ou dans la cour de la ferme, prêtes à se mettre en marche.

Les médecins militaires se disposent à partir avec elles, et racontent à l'aumônier de la division Metman que, dans la journée, un colonel prussien est venu réclamer les blessés de son armée et qu'il a engagé vivement à emmener les Français, déclarant ne pas répondre de leur sûreté.

L'ennemi est donc bien maître de tout le champ de bataille de la veille. Jusqu'où se prolonge son domaine dans la direction de Metz? C'est ce qu'on ignore et c'est ce qui inquiète, d'autant plus fort que la nuit commence et qu'un quart d'heure plus tard on peut donner dans une troupe, en pleines ténèbres, sans savoir sur qui on tombera.

Pourtant, le convoi part, et, après avoir dépassé Gravelotte, monte la côte tournante des Génivaux, où la route est bordée à droite par des champs au niveau de la chaussée, à gauche par des talus escarpés comme les falaises des bords de l'océan.

Une obscurité profonde enveloppe déjà la campagne; on peut entendre au loin le bruit de la marche du convoi, mais on ne verrait pas à dix pas le drapeau d'ambulance, détaché de la porte de la grande ferme de Gravelotte, que porte, marchant en tête de la première voiture, un jeune prêtre du clergé de Metz.

On n'a encore rencontré personne : inquiet de cette solitude, l'abbé de Meissas, qui est à cheval — les aumôniers militaires sont montés —, pousse quelque peu en avant et marche en éclaireur, lorsque, sans rien entendre, il voit assez distinctement deux ou trois hommes qui gravissent en toute hâte les flancs du talus, sur sa gauche; en les suivant du regard,

il aperçoit au sommet, se détachant sur le fond plus clair du firmament, la silhouette d'une sentinelle avec son fusil. Mais l'abbé de Meissas n'en voit guère que la tête et rien n'indique à laquelle des deux armées appartient le poste qui évidemment se trouve là-haut.

L'aumônier n'avance qu'avec précaution, prêtant l'oreille au *Qui vive?* dont, selon l'usage des nations civilisées, l'envoi d'une balle doit être précédé; nulle voix ne se fait entendre. Mais, au même moment, débouche sur la droite, à cinquante mètres à peine, un fort détachement de cavalerie. Le bruit des sabots des chevaux, amorti quelques instants auparavant par la mollesse du terrain, résonne tout à coup sur le macadam de la chaussée : il est facile de reconnaître que ces cavaliers viennent au petit trot du côté du convoi de blessés.

Quand cette patrouille est à portée de voix, l'abbé de Meissas demande, non sans émotion :

« Êtes-vous Français?

« Oui, oui, » répond une voix mâle.

Les blessés sont dans les lignes françaises et hors des mains de l'ennemi.

J'espère que les lecteurs me pardonneront la longueur de ce récit qu'il était pourtant urgent de donner, pour mieux faire ressortir combien fut brillante et dévouée la conduite de nos aumôniers militaires de l'armée de Metz.

— Les éclaireurs prussiens, pendant la marche rétrograde de nos troupes du plateau de Gravelotte sur les lignes d'Amanvillers, sont aussi témoins du sacrifice inutile et insensé des vivres et des approvisionnements de notre armée.

A leur sortie de Metz, nos troupes avaient emmené trois mille trois cent quatre-vingt-dix voitures, qui portaient sept cent cinquante mille rations de pain, de biscuit et de farine et deux cent mille rations d'avoine, soit quatre jours et demi de vivres pour les hommes et les chevaux.

En outre, de grands approvisionnements en outils avaient été préparés par l'intendance générale entre Verdun et Metz.

On a vu la veille toutes ces voitures, charrettes et prolonges autour du village de Gravelotte.

Devant la retraite précipitée de nos troupes et devant le grand nombre de nos blessés, ordre est donné de décharger toutes ces voitures pour emmener ces pauvres victimes de la guerre. Toutes les provisions qu'elles contiennent sont déchargées dans les champs au-dessous de Gravelotte.

L'ennemi approchant de plus en plus, et bien que la division Metman, qui occupe le défilé d'Ars, soit en position d'arrêter

toute attaque, le maréchal Bazaine prétend que les Allemands vont culbuter la division Metman et faire main basse sur les approvisionnements qu'elle protège.

Les ennemis n'y songent même pas. N'importe, il faut détruire d'abord, détruire avant tout. Le maréchal commande de détruire par le feu ces précieuses ressources d'alimentation et d'équipement. A ne s'en tenir qu'à cet acte, il ne semble vraiment pas que nous fussions mal pourvus de vivres.

Un vaste brasier s'allume : une épaisse fumée s'élève dans l'espace. On jette pêle-mêle dans les flammes les caisses de biscuit, les vivres de campagne : sucre, riz, farine, café, les effets de campement, le linge, les chaussures. On engage ceux qui veulent en emporter à en prendre autant qu'ils voudront.

Aussitôt des soldats du train, des artilleurs se précipitent pour soustraire aux flammes ces précieuses denrées et rapportent : qui un sac de café ou de riz, qui des pains de sucre. Ce sera du moins autant qui profitera à quelques-uns, et le tout est transporté sur les caissons d'artillerie ou sur les voitures du train.

L'énorme bûcher flamboie jusqu'au soir, dénonçant à l'ennemi l'incomparable sottise du général en chef.

Un tel spectacle n'offrait-il pas le tableau d'une déroute, et ne devait-il pas porter un découragement fatal dans l'esprit de nos soldats, qui n'avaient encore subi aucune défaite?

Non loin de ce bûcher, on voyait répandus dans les champs toutes sortes d'effets de campement : des bidons, des gamelles, des couvertures, qui pourtant auraient été précieuses, surtout pour les soldats du 2e corps, qui, la veille, avaient vu tout leur campement détruit et lacéré par les obus ennemis.

Pourquoi ce gaspillage? On n'a jamais pu l'expliquer par la suite, car on avait parfaitement le temps de tout ramener en arrière.

— Les voitures avaient été déchargées, comme on vient de le voir, pour emmener des blessés, et toutes les provisions entassées dans les champs bordant la route furent détruites. Encore n'avait-on pu évacuer tous les blessés, et un grand nombre d'ambulances avaient-elles été laissées sans moyens de transport dans tous les villages où avaient été amenés nos braves soldats mis hors de combat, et notamment à Rézonville.

Loin de s'occuper de ces pauvres blessés, Bazaine commit une autre faute encore plus grave, une faute cruelle qui attestait son manque de cœur et qui témoignait d'une indifférence pour le bien-être de ses soldats allant jusqu'à la cruauté.

Vers une heure de l'après-midi, notre arrière-garde s'était

portée de Rézonville sur Gravelotte sans être inquiétée: nous laissions derrière nous, dans le premier village, les maisons remplies de blessés que torturaient à la fois la douleur et l'inquiétude, et que nous n'avions pas enlevés faute de moyens de transport, abandon toujours douloureux et auquel il ne faudrait se résoudre que bien exceptionnellement. Tous ces braves gens qui avaient payé de leur sang la victoire de la veille furent lâchement abandonnés et se trouvèrent prisonniers, quand les Allemands, occupant le plateau, envahirent les ambulances, où ils se comportèrent avec leur brutalité habituelle.

Bazaine récompensait ainsi de leur bravoure, en les laissant au pouvoir de l'ennemi, des hommes, qui avaient chèrement payé le droit d'être traités avec plus d'humanité.

Nous avions quitté complètement le champ de bataille du 16 août, presque comme des vaincus, et déjà, dans la soirée, les Prussiens venaient prendre possession du village de Gravelotte, qu'ils étudiaient, pour en tirer parti dans la nouvelle bataille qu'ils méditaient déjà.

En évacuant Gravelotte, dans la journée du 17, nous avions laissé, dans la ferme de Mogador, située sur un point culminant, à l'extrémité du village, environ deux cent cinquante blessés, auxquels s'étaient joints encore d'autres malheureux, groupés dans les maisons voisines; quelques médecins militaires étaient restés avec eux, comme d'autres étaient restés à Rézonville, à Doncourt, à Saint-Marcel, etc.

Les Prussiens attachaient une extrême importance à la possession du point stratégique de la ferme de Mogador.

Parmi les blessés déposés dans cette ferme, se trouvent des officiers prussiens, entre autres le major von Heistz des cuirassiers du régiment de Magdebourg. Des uhlans suivent de près le départ de nos dernières troupes de Gravelotte.

Le major prussien fait alors parvenir un mot au commandant des uhlans, qui entre seul dans l'ambulance et s'empare de quelques voitures qui s'y trouvent pour transporter tous les blessés prussiens; mais un nombre égal de voitures est rendu aux Français, une heure après, avec des témoignages de reconnaissance pour les soins dont les blessés prussiens étaient l'objet.

Vers sept heures et demie du soir, le commandant des uhlans engage le médecin français, qui dirige l'ambulance de la ferme de Mogador à évacuer ses blessés le plus tôt possible sur Rézonville; notre compatriote lui objecte qu'il n'a pas assez de moyens de transport, que la nuit arrive, et que beaucoup de ses blessés sont difficilement transportables. L'officier prussien

en parait fort affecté; il craint qu'il ne leur arrive malheur et fait comprendre au médecin français que la position que celui-ci occupe peut être, le lendemain, le théâtre d'une nouvelle bataille et qu'il sera bien difficile de protéger l'ambulance.

Dans la nuit, notre compatriote reçut des moyens de transport et put diriger, non pas sur Rézonville, mais sur Metz, tous nos blessés; des voitures de l'Internationale partirent de Metz à deux heures du matin et vinrent chercher les derniers blessés.

Au moment du départ de ce dernier convoi, les troupes prussiennes, massées sur le champ de bataille de Rézonville, déployaient déjà leurs lignes; les blessés français arrivaient à Metz, que le canon de la grande bataille du 18 août commençait à se faire entendre.

— Dans cette journée du 17 août, une pauvre petite sœur trinitaire, qui, en religion s'appelait sœur Sainte-Claire, périt victime de son dévouement.

Un convoi de blessés avait évacué précipitamment Rézonville. Nos pauvres blessés, enlevés à la hâte, s'entassaient dans les fourgons et sur les cacolets.

Que de cris, que de douleurs, que de souffrances! Et pourtant, la sœur Sainte-Claire, qui depuis quarante-huit heures n'a pas eu une seconde de repos, trouve moyen d'aller d'un bout à l'autre de cette sinistre colonne, d'apporter à l'un une goutte d'eau, à l'autre une bonne parole, de soutenir de ses faibles bras cette tête qui s'incline, de replacer dans une position moins pénible ce malheureux amputé de la veille et qui, dans une heure peut-être, sera mort. Puis, elle part elle-même sur le dernier cacolet.

Hélas! à peine une demi-lieue plus loin, une balle vient frapper la vaillante trinitaire, au moment où elle appuie encore contre sa poitrine le blessé placé à côté d'elle.

Un régiment de uhlans disperse et fait prisonnière l'ambulance, et quelques blessés français légèrement atteints sont seuls assez heureux pour leur échapper.

Pauvre sœur Sainte-Claire! Elle repose maintenant dans un sillon perdu de la Lorraine, mais son souvenir restera vivant, jusqu'au dernier jour, dans tous les cœurs qu'elle a soulagés!

— Dans l'après-midi du 17 août, un capitaine du 32e de ligne, M. Genevey-Montaz, était transporté par les Prussiens à l'ambulance de Rézonville. Cet officier, blessé grièvement et mis pour toujours hors de service dès les premières heures du 16, était resté étendu, pend ant toute la durée de l'action, à quinze

pas du centre d'une batterie prussienne, établie sur le bord d'un petit plateau entre Rézonville et Mars-la-Tour.

Pendant son transport à l'ambulance, le capitaine Genevey-Montaz rencontre le roi de Prusse et l'interpelle en passant, le prenant pour un général quelconque.

Le souverain arrête aussitôt son cheval, et, sur la demande du blessé, donne l'ordre d'aller quérir l'ambulance pour recueillir quelques autres officiers blessés, abandonnés sans secours sur le terrain, et vante en termes énergiques la bravoure des soldats français.

— Singulière contradiction : la retraite ne s'effectuait, dit-on, que pour ravitailler l'armée et pour donner le temps de conduire les blessés à Metz, et l'on débutait par brûler les vivres et par abandonner les blessés!

Le lieutenant-colonel Fay s'est demandé, dans son intéressant ouvrage: *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, ce qu'aurait produit une attaque des Prussiens, pendant que notre armée battait en retraite : «... Nous aurions été témoins d'une affreuse panique et peut-être d'une déroute fatale! »

Fort heureusement les Prussiens ne songèrent pas à nous attaquer. Cet inexplicable mouvement des Français, après la bataille de la veille, comblait tous leurs vœux; il leur donnait le temps de faire entrer en ligne les renforts, qui leur étaient nécessaires.

Les Prussiens étaient loin de s'attendre à ce mouvement de retraite de Bazaine.

Le soir du 16 août, après la fin de la lutte, le prince Frédéric-Charles était allé passer la nuit à Gorze. Il en revint sur le champ de bataille dès quatre heures du matin.

L'aube commence à éclairer la campagne. De leurs campements, les Prussiens aperçoivent une ligne de tirailleurs à capotes grises et pantalons garance jusqu'au delà de Rézonville, et entendent la voix des officiers français qui donnent des ordres.

Un peu avant six heures, le roi Guillaume arrive de Pont-à-Mousson, où il a transporté son quartier général, et chevauche devant les rangs de ses troupes, accompagné du prince Frédéric-Charles. Ils ignorent encore si les Français ont conservé leurs positions de la veille, et si ceux-ci vont prendre l'offensive pour mettre à profit leur supériorité numérique et l'avantage du terrain.

Toute l'armée prussienne est persuadée que nous pouvions encore gagner Châlons : « Si le maréchal Bazaine s'était avancé sur la route de Briey le matin du 17 ou même dans la

nuit du 17 au 18, dit Borbstœdt, les Allemands n'auraient pu lui faire obstacle, et il n'aurait plus été question que de savoir si la IIe armée allemande parviendrait, les jours suivants, à diriger contre ses bataillons une attaque de flanc et à le détourner de Verdun. Son immobilité près de Metz, pendant toute la journée du 17, permit à ses adversaires de réunir devant lui des forces supérieures, pour couper entièrement sa ligne de retraite sur Châlons. »

Le mouvement considérable qu'on apercevait au loin dans les camps français, dès les premières heures de la matinée du 17, intrigua fortement les états-majors allemands.

Pendant que nos troupes s'ébranlent pour aller occuper les positions indiquées, le prince Frédéric-Charles, très inquiet, envoie des uhlans en éclaireurs. Ces cavaliers signalent bientôt l'étrange évolution de nos corps d'armée. Ils les ont vus se retirer, puis disparaître. Le prince Frédéric-Charles, à cette nouvelle, craint que l'armée française ne se soit dérobée.

Mais d'autres escouades viennent confirmer le témoignage des premiers éclaireurs et annoncent que les troupes de Bazaine ont abandonné Rézonville.

Les princes allemands ne peuvent en croire leurs oreilles. « Mais alors nous ne sommes pas battus! » s'écrie Frédéric-Charles. De nouvelles reconnaissances ont lieu, avec de plus forts détachements: elles montent sur le plateau, s'approchent près de Gravelotte par les ravins et les bois, et constatent que les derniers traînards français évacuent ce village.

Au même instant, une vive lueur s'élève dans le ciel, en arrière du clocher de l'église: ce sont les approvisionnements de notre armée qui sont livrés aux flammes.

— Ce fut néanmoins assez tard dans la journée que les Prussiens se hasardèrent à monter sur le plateau.

Pendant que Bazaine, qui accusait par ses dépêches le manque de vivres, livre ainsi aux flammes les denrées alimentaires dont il prétend manquer, le roi Guillaume passe paisiblement en revue les nombreux escadrons qu'il a amenés et ceux qui ont combattu la veille; ensuite il visite les régiments d'infanterie dans leurs bivouacs. Cavaliers et fantassins le saluent par de bruyants hourras. Comme nulle attaque ne paraît à craindre, on leur permet de faire la soupe.

Les princes ne peuvent avoir l'intention de livrer bataille avec les régiments affaiblis du 16 : ils veulent employer exclusivement toute la journée du 17 à concentrer devant Metz la plus grande partie de la Ire, et de la IIe armée, pour frapper le lendemain, avec ces forces réunies, un coup décisif.

Le plan d'attaque est combiné sur les lieux mêmes, avant midi. On décide que cinq corps de la IIe armée, deux de la Ire et la garde royale seront groupés sur les plateaux.

Le roi Guillaume se réserve le commandement en chef, assigne l'aile gauche au prince Frédéric-Charles, l'aile droite au général von Steinmetz. Les généraux de Moltke et von Stiehle assistent au conseil. Après la décision, Frédéric-Charles engage avec de Moltke un entretien particulier qui dure deux heures et pendant lequel on fixe en détail les opérations de la IIe armée.

Quand toutes ces mesures pour le lendemain ont été prises, le roi de Prusse retourne dans l'après-midi à Pont-à-Mousson et Frédéric-Charles s'établit à Bruxières, où il a transporté son quartier général.

Le 16 au soir, la bataille de Rézonville ne paraissait pas une victoire à l'état-major prussien : voici en effet le télégramme qui était adressé au général von Steinmetz :

« L'ennemi a été attaqué aujourd'hui, pendant son mouvement de retraite, à Rézonville, par le IIIe corps venant de Gorze. Le Xe corps, trop avancé vers l'ouest, est ramené en arrière. »

De là à un succès il y a loin. A quatre heures du matin, nouveau télégramme :

« Le IIIe et le Xe corps se sont maintenus hier dans leurs positions, mais il est urgent qu'ils soient soutenus, aussitôt que possible, au point du jour. »

Mais, lorsqu'il est bien constaté que les Français se retirent et abandonnent, sans coup férir, les positions qu'ils ont si fermement défendues la veille, l'état-major allemand s'empresse de télégraphier à Berlin la nouvelle de la victoire :

« ...L'ennemi, malgré sa supériorité numérique, *a été rejeté* sur Metz, après une lutte très vive de douze heures... Sa Majesté le Roi a félicité aujourd'hui les troupes sur le champ de bataille, sur lequel elles se sont *victorieusement* maintenues. »

Tout en se félicitant du résultat, à coup sûr imprévu, de la lutte et de cette retraite des Français, qui lui permet de changer sa défaite en victoire, l'état-major prussien se hâte d'expédier des ordres, afin d'appeler sur le champ de bataille toutes les troupes qui sont assez rapprochées pour prendre part à la nouvelle action que l'on prévoit.

De la IIe armée allemande, les IIIe et Xe corps, les 5e et 6e divisions de cavalerie, les débris des dragons de la garde et la 25e division du IXe corps sont en position : ce sont les troupes qui ont pris part à la bataille du 16.

Ce jour-là même, dès onze heures du soir, l'état-major allemand a expédié des ordres pour activer la marche des troupes.

La seconde division (18e) du IXe corps arrive le 17 au matin à l'ouest du bois de Vionville.

Le XIIe corps (saxon), commandé par le prince héritier de Saxe, se trouvait à Pont-à-Mousson, le 16. Dans la soirée, le prince Albert de Saxe reçoit à son quartier général l'ordre de se mettre en marche : à deux heures du matin, les troupes quittent leurs bivouacs et arrivent vers trois heures de l'après-midi, entre Mars-la-Tour et Puxieux, après une marche de vingt-cinq kilomètres.

La garde royale campait à Bernécourt, lorsque l'ordre arrive au prince Auguste de Wurtemberg de prendre par Beney, Saint-Benoit en Woivre et Chambley jusqu'à Mars-la-Tour, de façon à former la gauche du XIIe corps.

Partie à cinq heures du matin, la garde effectue en dix heures une marche de trente-cinq kilomètres et débouche vers trois heures de l'après-midi à l'ouest de Mars-la-Tour.

Des deux autres corps de la IIe armée, le IIe est à Buchy, le IVe à Saizeray, à trente-huit kilomètres environ du théâtre de l'action : il est donc possible de les faire venir, mais l'état-major prussien juge sans doute que les forces dont il dispose sont insuffisantes, car il ne modifie pas ses ordres antérieurs : le IVe corps est maintenu dans la direction de Toul, le IIe doit se rendre à Pont-à-Mousson, où il constituera la réserve. (Nous verrons plus loin que, sur la demande expresse du général von Fransecki, commandant du IIe corps, cette dernière prescription fut modifiée.)

— Comme on ne voit plus de Français sur la rive droite de la Moselle, la Ire armée reçoit l'ordre de concourir aussi aux opérations et nous devons suivre ses mouvements depuis la bataille de Borny.

Le 15, le général von Manteuffel, commandant le Ier corps d'armée, adressa au maréchal Bazaine à Metz une lettre demandant une suspension d'armes. Cette lettre est reçue par le général Coffinières de Nordeck, gouverneur de la place, qui ne voit aucun inconvénient à autoriser l'armistice, mais ne juge pas à propos d'en prévenir le maréchal Bazaine. Sur la demande du général von Manteuffel, la suspension d'armes est portée à vingt-quatre heures, le commandant en chef de l'armée demeurant toujours dans la même ignorance.

Il ne sera pas inutile de citer ce fait que le ministre de la guerre était à Paris mieux renseigné que le maréchal Bazaine sur ce qui se passait sous le canon des forts de Metz.

« Il est constant, disait-il au Corps législatif, que l'armée du général von Steinmetz, qui tenait le centre de l'armée prus-

sienne, a éprouvé des pertes telles que le commandant de cette armée a été obligé de demander un armistice pour enterrer ses morts et enlever ses blessés. *Les Prussiens ont voulu aussi par là gagner du temps !* »

Le général de Montauban, comte de Palikao, voyait plus juste à Paris que le général Coffinières à Metz : les Prussiens voulaient gagner du temps. Il importait, en effet, à la suite de la bataille, de donner un peu de repos aux troupes, avant de leur faire faire autour de la place le mouvement tournant destiné à réunir la Ire armée à la IIe. L'armistice consenti par le général Coffinières de Nordeck écartait tout danger d'attaque des Français : il permettait aux VIIe et VIIIe corps allemands de se concentrer au sud-est de Metz, à Courcelles-Chaussy, à Pange, à Orny, à Verny et à Avancy.

Le général von Manteuffel devait provisoirement rester sur la rive droite de la Moselle avec le Ier corps d'armée jusqu'à l'arrivée de Sarrelouis du général lieutenant von Kummer, commandant la 3e division de réserve.

Dans la soirée du 15, il est prescrit au VIIIe corps de partir d'Orny et de se diriger à la première heure, le 16, sur Lorry et Arry; le VIIe corps doit suivre ce mouvement par Pommerieux : la 1re division de cavalerie occupe Pouilly, Marly et Fey, de façon à couvrir, du côté de Metz, cette marche de flanc; la 3e division de cavalerie forme l'arrière-garde entre Courcelles et Mécleuves.

Le 16, le quartier général de la Ire armée est transféré à Coin-sur-Seille; vers une heure, le général von Steinmetz est informé que la bataille est engagée dans la direction de Gorze et reçoit l'ordre de laisser passer, avant ses troupes, le IXe corps que nous avons vu arriver, en partie du moins, assez à temps pour prendre part à l'action engagée ce jour-là.

A huit heures du soir, des instructions venues de Pont-à-Mousson prescrivent de passer la Moselle, le 17 au matin : au VIIe corps par Ars-sur-Moselle, d'où il doit se diriger sur Gravelotte et le bois de Vaux; au VIIIe par Novéant, Gorze et Rézonville. La 1re division de cavalerie demeure sur la rive droite de la Moselle, prête à traverser la rivière et chargée de surveiller le terrain du côté de Metz; la 3e division de cavalerie reste plus en arrière.

Vers une heure de l'après-midi, les VIIe et VIIIe corps occupent le ravin d'Ars entre le bois de Vaux et le bois des Ognons. La brigade von Woyna, qui tient la tête de cette armée, est aussitôt attaquée par de nombreux tirailleurs français.

En même temps, à la vue de ces fortes colonnes ennemies

qui sortent du bois des Ognons et se dirigent sur Gravelotte, une batterie de mitrailleuses de notre 3e corps ouvre aussitôt le feu contre elles.

Par ordre du général Vergé, les mitrailleuses de la 6e batterie du 5e d'artillerie se portent aussitôt à côté de l'auberge du Point-du-Jour et font quelques salves, mais sans réussir à arrêter la marche de l'ennemi, qui continue jusqu'à la nuit.

En même temps, on peut voir à une distance de deux mille cinq cents mètres en avant du Point-du-Jour, les Prussiens élever un long épaulement dans le but d'y abriter leurs batteries, sur la crête reliant Gravelotte, qui sont sur la gauche et en avant de nous.

Une reconnaissance que le général von Steinmetz fait personnellement au sud de Gravelotte lui permet de découvrir les troupes françaises campées au midi. Un soleil splendide éclaire leurs tentes.

Près de la route de Gravelotte, sur les hauteurs qui dominent le ravin, là où se trouvent les fermes de Saint-Hubert et du Point-du-Jour, le commandant en chef de la Ire armée allemande aperçoit des lignes d'infanterie et des mitrailleuses, qui gardent le sommet du couloir; dès qu'une patrouille allemande se montre quelque part, elles lui adressent une volée de projectiles.

Dans l'après-midi on entend également, à plusieurs reprises, des salves de mitrailleuses tirant sur les Prussiens, qui ont poussé une reconnaissance en avant d'Amanvillers. Mais bientôt l'action ne tarde pas à s'arrêter.

Les nouvelles forces ennemies s'échelonnent au bas des plateaux, dans les positions occupées la veille au soir par les régiments qui ont combattu, et, sans perdre un instant, se déploient à gauche des positions occupées par les Allemands le 16, pour préparer le champ de bataille où elles doivent amener notre armée à se battre le 18.

— Pour détourner l'attention de la garnison de Metz, dont on ignore l'importance, et pour l'empêcher de faire des sorties, le général von Steinmetz prescrit au Ier corps de « faire une démonstration sur la place », puis d'envoyer dans la direction de Vaux une brigade de son corps d'armée pour soutenir le VIIe corps d'armée et s'opposer à une tentative des Français sur Ars.

Le général von Manteuffel décide de bombarder le 17 le fort de Queuleu et de l'enlever, si cela est possible, par un hardi coup de main.

La défense de ce fort est confiée au colonel Merlin, du 1er du

génie, qui a sous ses ordres l'état-major et les 2e et 3e bataillons du 2e de ligne, quatre compagnies du 1er régiment du génie, une compagnie des francs-tireurs de la Meurthe, deux batteries de l'artillerie de la garde mobile et la 7e batterie du 15e régiment d'artillerie (capitaine-commandant Stoffel).

Cette dernière batterie, désormais attachée avec sa division (3e du 2e corps, général de Laveaucoupet) au service de la place de Metz, est divisée en deux parties : l'une, qui comprend presque tous les conducteurs et les chevaux, est affectée aux travaux de l'arsenal de Metz et bivouaque sur la courtine Saint-Vincent ; l'autre, qui comprend tous les servants et la plus grande partie des cadres, en tout soixante-dix hommes environ, reste attachée à la défense du fort de Queuleu.

Déjà la veille, un peloton à cheval du 15e régiment d'artillerie a été envoyé en reconnaissance, sous les ordres du lieutenant en premier de France, vers le village de Grigy, avec une compagnie d'infanterie. Accueillie par une vive fusillade, cette reconnaissance est obligée de se replier au plus vite, en entendant sonner la retraite par ordre du commandant du fort.

Ce même jour, un brasseur messin, nommé Hiller, homme doué d'une force prodigieuse, accomplit une véritable prouesse. Non loin de la porte des Allemands, il capture à lui tout seul deux voitures de farine escortées par trois soldats prussiens, qui ont eu l'audace ou la maladresse de s'aventurer trop près de la place.

Dans l'après-midi, le 1er bataillon du 2e de ligne quitte le fort Bellecroix pour se rendre à Metz, où il s'installe dans la halle et contribue au service intérieur de la ville.

Le 17 août, vers cinq heures du soir, une fumée blanche s'élève sur la lisière du bois de Pouilly, à trois mille mètres environ du fort de Queuleu, et un obus passe en sifflant au-dessus du parapet.

C'est une batterie prussienne établie en avant de Pouilly qui vient d'ouvrir le feu. Bientôt une seconde batterie se démasque en avant du château de Mercy-le-Haut.

Le fort de Queuleu est battu en brèche par l'artillerie de campagne du 1er corps allemand, qui a pris position sur les hauteurs s'étendant de la Grange-aux-Bois au télégraphe de Mercy-le-Haut, où des emplacements pour les pièces ont été préparés par les soins des pionniers.

Une grêle de projectiles pleut de cinq heures et demie à huit heures du soir sur ce brave fort, qui répond de son mieux au feu de plus en plus vif de l'ennemi.

La 7e batterie du 15e d'artillerie se fait remarquer dans ce

violent combat d'artillerie; la demi-batterie de gauche sert des pièces de siège; celle de droite fait feu avec ses pièces de 4 qui ont été installées sur l'immense cavalier du fort et tire soixante-quinze coups. Le brigadier Crétinon, chef de pièce, est cité, en cette occasion, pour sa conduite énergique.

Quelques-uns de nos obus portent en plein sur une batterie ennemie; d'autres jettent le désordre dans une colonne d'infanterie qui se dirige sur Novéant, pour y franchir, sans aucun doute, la Moselle.

Les projectiles allemands, au contraire, bien que le tir ait été allongé, portent à peine jusqu'au glacis du fort : la plupart tombent dans la Seille.

Cette canonnade ennemie produit peu d'effet. Le chef de musique du 2e de ligne, M. Lègues, est blessé ; un soldat de ce régiment est tué par la chute d'une pierre et deux autres sont blessés.

A la nuit tombante, les Allemands se retirent après avoir reconnu qu'avec les ressources dont ils disposent ils ne peuvent attaquer sérieusement.

Le 17 au soir, le général von Manteuffel adresse, néanmoins, de la ferme Saint-Thiébault (au sud de Magny-sur-Seille) le triomphal rapport suivant au général von Steinmetz :

« Metz a été canonné par toute l'artillerie du corps d'armée à une distance de quatre à cinq mille pas. Vers cinq heures, il semblait y avoir des incendies sur plusieurs points. A cinq heures et demie, on aperçut de la poussière sur la route qui vient de Metz sur la rive gauche ; elle semblait être produite par des colonnes en retraite...»

Ce rapport est presque incompréhensible à cause de son exagération. Nous venons de raconter la tentative dont il fait l'objet. Quant au « bombardement de Metz », aux « colonnes en retraite », aux « incendies », tout cela n'a existé que dans le..... rapport du général von Manteuffel.

— Ce même jour, quatre bataillons d'infanterie, dits *bataillons de Metz* ou de la Moselle, sont formés avec des détachements des 11e, 27e, 46e, 86e et 88e de ligne, etc..., envoyés pour rejoindre leurs régiments au 5e corps et qui ont été coupés dans Metz.

Ces quatre bataillons, réservés à la défense de la place, sont commandés : le 1er par le chef de bataillon Drouet, major au 44e de ligne ; le 2e bataillon, par le commandant Fischer, chef de bataillon au 88e de ligne, qui a amené avec lui un détachement de sept cent cinquante hommes du 88e de ligne partis de Cahors avec le capitaine Prendergast.

Le 3e bataillon est commandé par le chef de bataillon Outhier,

du 98e de ligne; le 4e bataillon, par le chef de bataillon Thoni de Reinach, du 73e de ligne.

Ces quatre bataillons, qui furent licenciés le 28 octobre, tinrent garnison dans Metz avec deux bataillons de garde mobile et les dépôts des 1er et 17e d'artillerie.

Le 3e bataillon de Metz était *campé*, c'est-à-dire en partie sous la grande tente, sur l'emplacement du gymnase de Metz, entre la gare *Devant les Ponts* et la porte Serpenoise. Une de ses fractions occupait la redoute du Pâté, qui était attenante à cet emplacement, ayant un de ses flancs presque appuyé à la route de Magny.

Ce bataillon était commandé par un chef de bataillon de chasseurs à pied et, ainsi que les trois autres, se trouvait sous le commandement supérieur du général de Verkly. Il avait même été formé dans chacun d'eux une section de partisans, composée de volontaires choisis parmi les isolés des *petits dépôts* de régiment dont étaient formés ces bataillons de Metz.

Ces isolés, officiers et soldats, étaient, soit des convalescents sortis des ambulances, soit des hommes venus au dernier moment de corps spéciaux ou permanents d'Afrique, tels que des soldats d'infanterie légère en congé, qui n'avaient pu rejoindre leurs bataillons, des prisonniers de guerre français échangés après Sedan (etc., etc.).

La section de partisans du 3e bataillon de Metz eut pour chef pendant près d'un mois, de la mi-septembre à la mi-octobre, le lieutenant Coumès, du 93e de ligne.

Ces bataillons contenaient des éléments qu'on aurait pu utiliser bien mieux qu'on ne le fit. On n'en tira aucun parti.

Les sections de partisans elles-mêmes qu'on aurait pu, au moins, faire concourir à des opérations de ravitaillement et qui ne demandaient qu'à marcher, furent laissées dans la plus complète inaction.

CHAPITRE III

La veille de la bataille.

Occupation des lignes d'Amanvillers par l'armée française. — Le 9e corps se porte de Verneville à Saint-Privat. — Point de ralliement. — Mauvaises positions de notre armée. — Le 6e corps est dépourvu de tout. — Effectif des combattants français. — Construction de tranchées-abris sur le front de notre armée. — Description de la position. — Les vallées de la Mance et de Châtel-Saint-Germain. — Le bois des Génivaux. — Les fermes sont mises en état de défense. — Excellentes positions du 2e et du 3e corps. — Le village de Saint-Privat-la-Montagne. — Le terrain entre ce village et Sainte-Marie-aux-Chênes. — Pénurie d'artillerie au 6e corps. — Seule préoccupation de Bazaine. — La retraite sur Metz et non sur Verdun. — Reconnaissance du colonel Lewal. — Une négligence volontaire. — Un principe militaire. — Trahison évidente. — La retraite sur Verdun et Paris empêchée. — Un homme sinistre. — Haine de Bazaine contre Napoléon III. — Bazaine nommé commandant en chef sous la pression de l'opinion publique et de la presse de l'opposition. — *Compromettre ses rivaux.* — Frossard compromis à Forbach et à Rézonville. — Haine de Bazaine contre Canrobert. — Un loyal soldat. — La vallée de la Moselle vue du Saint-Quentin. — Discussion sur la marche des Allemands. — L'opinion d'un grenadier de la garde. — Un repos de vingt-quatre heures. — Vente des cantines des officiers tués. — Vente des chevaux pris à l'ennemi. — Réparation des vêtements, des harnachements et des équipements. — Marche de l'armée allemande. — Les dispositions d'attaque. — Instructions du roi Guillaume. — Un vaste mouvement tournant. — Les bivouacs français le 17 au soir. — Deux alertes de nuit.

L'armée française, dans la soirée du 17 août, a occupé, d'après les ordres du maréchal Bazaine, les fameuses lignes d'Amanvillers.

Toutefois, le 6e corps, placé en flèche à Verneville, comme on le sait, a changé son campement. Le maréchal Canrobert, ayant objecté que cette situation l'isole au milieu de grands bois, dans lesquels peut se glisser l'ennemi, a obtenu de se porter sur l'extrême droite entre le village de Saint-Privat et celui de Roncourt.

Ce corps d'armée, formant l'aile droite, tient par sa droite le village de *Roncourt* et par son centre les hauteurs devant *Saint-Privat-la-Montagne* (divisions Lafont de Villiers et Bisson : cette dernière se composant d'un seul régiment, le 9e de ligne). Il étend sa gauche (division Levassor-Sorval) dans la direction d'Amanvillers jusqu'à la Mare, en face de Saint-Ail et d'Habonville : la division Tixier, placée en retour d'angle à l'extrême droite, fait face au nord, pour surveiller les débouchés de bois de ce côté.

A sa gauche, le 4e corps, qui, avec le 6e, a principalement soutenu la lutte du 16, tient *Amanvillers*, *Montigny-la-Grange*, avec les divisions de Cissey et Grenier en première ligne, la division de Lorencez en deuxième, et a des avant-postes à la ferme de *Champenois*.

Le 3e corps, à sa gauche, occupe le prolongement du plateau de Rozérieulles vers le nord, son front couvert par les fermes de la *Folie*, *Leipzick* et *Moscou* (noms de lugubre présage) s'étend dans la direction du Point-du-Jour et occupe très fortement par de l'infanterie et de l'artillerie le *bois des Génivaux*, qui est en avant de ses positions. Il met les fermes en état de défense et exécute quelques tranchées-abris et plusieurs épaulements pour batteries.

Le maréchal Le Bœuf place sa division de cavalerie, abritée par des crêtes, en arrière de la ligne des fermes.

Enfin, plus à gauche encore, le 2e corps couronne le plateau jusqu'à *Rozérieulles* et occupe avec un bataillon du 97e le village de *Sainte-Ruffine*.

La garde, postée beaucoup trop loin du champ de bataille et campée au col de *Lessy*, entre les deux forts de *Plappeville* et du *mont Saint-Quentin*, sous prétexte qu'elle doit former la réserve, est à deux lieues et demie de l'aile droite.

« La réserve d'artillerie, disait l'ordre du jour, suivra la garde et s'établira sur le plateau de Plappeville, entre le fort Saint-Quentin et le col de Lessy... C'est là que l'artillerie des corps d'armée devra compléter ses munitions. »

Les pièces et les munitions de réserve se trouvent ainsi un peu plus loin encore de l'aile droite que la garde elle-même.

Le point de ralliement est aussi indiqué à l'extrême gauche

entre l'auberge de *Saint-Hubert* et le *Point-du-Jour*. La division de cavalerie de Forton se trouve ainsi reléguée à une distance énorme, au fond de la vallée, au moulin de Longeau. La division de cavalerie du Barail peut seule rendre des services, étant postée en arrière de Saint-Privat, à droite de la route de Briey.

— Cet ordre de bataille, qui serait incompréhensible sans les secrètes intentions de Bazaine, étonne, contriste les hommes intelligents de l'armée.

Comme on le voit, le maréchal commandant en chef a tout combiné pour perdre encore la bataille prochaine.

Dans ce but, il a installé son quartier général à Plappeville, loin du champ de bataille le plus probable. Cette position est trop en arrière des différents corps de notre armée pour que le commandant en chef puisse être mis rapidement en communication avec elle et pour s'opposer avec succès aux tentatives de l'ennemi. De la sorte, il échappera aux demandes de secours et aux observations.

Cette étrange attitude et le soin de maintenir la garde fort éloignée de la droite, point périlleux de la bataille, prouvent que Bazaine a tout prévu et laissent voir combien le projet de continuer la retraite sur Verdun, par la route de Briey, est, en réalité, loin de son esprit.

— Nos corps d'armée, le 17 au soir, sont donc établis sur les plateaux qui dominent la rive gauche de la Moselle, et présentent une ligne allant du sud au nord, depuis Rozérieulles, au-dessus de Moulins-lès-Metz, jusqu'à Saint-Privat-la-Montagne. Cette ligne, de dix à douze kilomètres de longueur, couronne les hauteurs qui s'élèvent au-dessus des plaines de la Woëvre, à droite de la route de Verdun, en venant de Metz. Sa gauche, protégée par les feux du fort du mont Saint-Quentin, est appuyée à un ravin profond et difficile. Sur notre front, le ravin de la Mance nous garantit de toute surprise.

La droite s'étend jusqu'aux villages de Saint-Privat-la-Montagne et de Roncourt, occupés par notre 6e corps. Ce corps est le moins bien pourvu d'artillerie[1], le plus mal placé comme position défensive, et cependant c'est celui que les Prussiens ont le plus d'intérêt à tourner et à refouler.

L'ensemble de nos troupes est adossé à Metz. Nos soldats vont donc se battre, le dos tourné à l'Allemagne, vers laquelle

1. La moitié des batteries attachées au 6e corps était restée au camp de Châlons. En outre, le 6e corps n'avait ni parc du génie, ni son contingent de compagnies de sapeurs, quoique le grand parc de l'armée et le génie de la réserve eussent pu lui venir en aide

lis marchaient naguère, et les Allemands, le dos tourné à la France, comme s'ils en venaient.

Notre armée, en ligne, avec ses quatorze divisions et demie d'infanterie, en y ajoutant la cavalerie, l'artillerie et le génie, ne compte pas plus de cent quarante-sept mille hommes, ainsi répartis :

2e corps (moins la 3e division, général de Laveaucoupet), renforcée de la brigade mixte Lapasset (5e corps)..	14.800	hommes.
3e corps.....	43.500	—
4e corps.....	31.800	—
6e corps.....	32.400	—
Garde impériale.....	18.500	—
Cavalerie de réserve (moins la brigade Margueritte).....	4.400	—
Réserve d'artillerie, génie, etc... ..	2.380	—
Total...	147.780	hommes.

— Cette journée du 17 août, si bien employée par les Prussiens, n'est pas non plus perdue pour l'armée française. Celle-ci, sentant qu'elle ne peut compter sur l'appui de son général en chef, qu'une volonté fatale l'enveloppe comme un noir réseau, fait ses préparatifs de défense avec l'instinct puissant de la conservation.

Partout nos soldats creusent rapidement, surtout sur les points les plus exposés, des fossés de tirailleurs, dressent des épaulements et mettent à profit tous les accidents du terrain. Des tranchées-abris relient les fermes et les villages situés sur le front des troupes. Les issues des bois sont obstruées par des abatis.

Les hauteurs occupées par nos troupes se prêtent d'ailleurs à une énergique défense. Les groupes de collines et de plateaux; à l'ouest de Metz, sont coupés par deux vallées transversales du nord au sud et au sud-est.

La plus rapprochée de la place n'est qu'à deux mille cinq cents mètres environ du Saint-Quentin. Resserrée entre des pentes très raides, cette gorge part des environs d'Amanvillers et aboutit, dans la vallée de la Moselle, à Moulins-lès-Metz. Malheureusement nos derrières sont adossés à ce profond vallon et à des bois qui gênent l'action de la cavalerie.

A deux mille cinq cents mètres à l'ouest du ruisseau de Châtel-Saint-Germain se trouve la vallée de la Mance, qui

commence à l'est de Verneville et descend, de plus en plus escarpée, jusqu'à la route de Verdun, d'où elle s'infléchit vers le sud-est, pour aboutir à Ars. C'est là comme une sorte de fossé naturel, qui protège une partie du front de la ligne française. Le terrain compris entre ces deux vallées se termine à la Mance par des pentes rapides; l'inclinaison est, au contraire, à peu près nulle à l'est.

Cette disposition obligeait l'ennemi à s'avancer à découvert et nous permettait d'occuper solidement nos positions. Aussi, dans la journée, les fronts des corps d'armée du général Frossard et du maréchal Le Bœuf (2e et 3e) se couvrent-ils de tranchées-abris; on utilise les enclos, les carrières, les ravins, les fossés : toutes ces défenses sont solidement reliées, et sur plusieurs points forment plusieurs étages de feux.

Les murailles des deux maisons du Point-du-Jour sont crénelées, reliées par un parapet en terre et appuyées de part et d'autre par quelques travaux.

Les deux divisions Vergé et Fauvart-Bastoul, ainsi que la brigade Lapasset, profitent d'excavations de carrières existant au delà de la route et s'étendant en avant pour y placer leurs grand'gardes et jeter des petits postes le plus loin possible.

Juste au centre de la ligne occupée par le 3e corps, un bois de hêtres, de chênes et de sapins, le bois des Génivaux, touffu, obscur, enchevêtré, dresse hardiment ses troncs antiques et ses épais feuillages.

On dirait une espèce de citadelle construite par la nature. Quatre bataillons du 3e corps s'y embusquent et attendent l'ennemi, qui sera contraint de passer à droite et à gauche de ce bois, pour venir attaquer notre front.

Malheureusement d'autres bois se trouvent aussi en avant de la vallée de la Mance, offrant à l'ennemi un abri pour rallier ses bataillons. Mais, de ces bois au ravin, il y a un espace découvert.

Si les positions occupées par les 2e et 3e corps se prêtent à une vigoureuse défense, il n'en est pas de même de celles que tiennent, plus au nord, le 4e et surtout le 6e corps.

Aucun obstacle en avant de leur front ne peut arrêter les Allemands. Le village de Saint-Privat-la-Montagne est, il est vrai, bâti sur un mamelon élevé et offre une excellente position défensive. Ses maisons solides et massives, les murs de pierres qui entourent les jardins et les vergers, la pente du sol qui étage les constructions l'une au-dessus de l'autre, lui donnent l'air d'une place forte, mais ce relief de terrain ne constitue pas un avantage suffisant.

D'ailleurs, si la maçonnerie dont sont faits les murs des maisons de Saint-Privat présente quelque solidité et se prête même à une certaine résistance, leur toiture offre le plus grand danger; car, outre sa légèreté, qui ne rend point la partie supérieure de l'habitation à l'épreuve des projectiles de l'artillerie, cette toiture recouvre généralement d'énormes greniers remplis de fourrage, destinés à devenir la proie des flammes aux premiers coups de canon et à précipiter ainsi l'incendie du village.

Devant ce village, un terrain nu et incliné se déploie au nord et à l'ouest jusqu'à Roncourt et Sainte-Marie-aux-Chênes, et rien ne doit faire obstacle au vol terrible des balles et des obus. Pour arriver à portée de fusil, les troupes prussiennes seront obligées de parcourir les deux tiers de ce terrain, sans aucun abri naturel ou factice.

Toutefois, ces deux derniers villages, distants d'environ deux à trois mille mètres de Saint-Privat, offrent à l'ennemi un appui sérieux si on ne les occupe pas solidement. Aussi le maréchal Canrobert donne-t-il l'ordre de porter le lendemain un régiment, le 94e, à Sainte-Marie-aux-Chênes et continue-t-il sa ligne jusqu'à Roncourt; mais la droite de l'armée française se trouve ainsi beaucoup trop étendue derrière le village de Saint-Privat; de brusques talus, descendant vers la Moselle, permettent d'abriter les réserves jusqu'au moment ou elles peuvent être utiles.

Le général de Ladmirault ne peut remuer la terre, comme les commandants des 2e et 3e corps : il n'est arrivé que tard avec le 4e corps sur les positions qui lui sont assignées.

Quant au maréchal Canrobert, il n'a pas son parc du génie, demeuré à Châlons, et les quelques pelles et pioches placées entre les mains de ses soldats ne peuvent faire grande besogne.

Cependant, comme toutes les nobles créatures qui se sentent en danger de mort, cette armée trahie est résolue à se défendre avec un indomptable courage.

— Tout à la fois se tourne contre nous : la position la plus importante, celle qui doit avoir à supporter les plus sérieuses attaques de l'ennemi est occupée par le 6e corps, qui a le moins de moyens de résistance : non seulement ce corps d'armée n'a pas tout son effectif, mais il lui manque une partie de son armement et toute sa cavalerie.

Formé au camp de Châlons, puis envoyé à Nancy le 5 août, renvoyé à Châlons le 7, il a été appelé à Metz en toute hâte le 9. Trois de ses divisions et un régiment de la quatrième sont seuls arrivés avec leurs batteries; l'interruption des lignes

ferrées a fait rester en arrière trois régiments de cette dernière division, ainsi que son parc et son artillerie de réserve ; nous venons de dire qu'il manquait d'outils ; son artillerie est de moitié inférieure à celle des autres corps. Le 17 au soir, le maréchal Canrobert n'a que onze batteries, en comptant deux batteries de réserve qui lui ont été envoyées, tandis que le 3e corps compte cent vingt pièces, le 2e et le 4e quatre-vingt-dix.

Le maréchal Canrobert ne dispose pas d'une seule mitrailleuse ; Bazaine devrait lui envoyer un supplément considérable de bouches à feu, mais il n'en fait rien.

Enfin, obligé de marcher pendant toute la journée du 17, le 6e corps, qui a combattu le 16, ne pourra se ravitailler ni en vivres, ni en munitions et devra soutenir, le lendemain 18 août, tout l'effort de la bataille avec des caissons à moitié vides.

« Les soldats, dira plus tard le maréchal Canrobert, en parlant de ce véritable combat de géants du 18 août 1870, se sont battus toute la journée, sans avoir ni mangé, ni bu. »

Cette situation de Saint-Privat et de Roncourt commande donc la plus sérieuse attention au maréchal Bazaine : la position de Saint-Privat doit être d'autant plus solidement défendue qu'elle tient la dernière route de Verdun, celle de Briey. Pour parer à toutes ces causes d'infériorité, il n'est qu'un moyen, tout indiqué : placer les réserves en arrière de l'aile droite.

Appuyés à de formidables positions, les 2e et 3e corps n'ont pas besoin d'être soutenus ; mais le 6e, exposé à un mouvement tournant, très imparfaitement protégé, réclame impérieusement une seconde et puissante ligne.

L'urgence est d'autant plus grande, que le champ de bataille est très étendu et que l'on ne peut songer à faire venir des troupes de renfort d'un point à un autre. Les dispositions adoptées au début de l'action doivent fatalement être maintenues jusqu'à la fin.

C'est un axiome, une règle sans exception en art militaire que chaque aile d'une armée doit avoir pour protection un obstacle naturel, comme un bois ou marais, un cours d'eau, un ravin ou être défendue par une artillerie puissante qui en tienne lieu. Elle doit, dans tous les cas, pouvoir compter sur l'appui de troupes suffisamment mobiles et assez bien disposées tactiquement, pour pouvoir contrecarrer les entreprises de l'ennemi contre elle. On sait, en effet, que contre une aile c'est ordinairement la forme de l'enveloppement qu'affectent ces entreprises.

Le maréchal Bazaine n'ignore pas ces règles, et s'il a laissé

le maréchal Canrobert au dépourvu, ce n'est pas sans intention. Tous les hommes clairvoyants s'étonnent, s'inquiètent de *cette faute*. Il n'y a pas de faute : il y a seulement un odieux calcul. Bazaine n'a jamais songé à garder la route de Briey, comme le 16 il ne s'est préoccupé que d'assurer sa retraite sur Metz, de rentrer dans cette place et d'y rester immobile en feignant d'être bloqué. C'est pour cette raison que le 17 il a placé la garde à plus de dix kilomètres du 6e corps, entre Plappeville et le Saint-Quentin.

Le 17 au soir, le commandant en chef transmet à un des officiers supérieurs du grand état-major, le colonel Lewal, un brillant soldat d'Afrique, d'Italie et du Mexique, l'ordre de réunir, dans la matinée du 18, les sous-chefs d'état-major des différents corps, afin d'opérer avec eux une grande reconnaissance dans le but de choisir, *en arrière* des positions alors occupées par les troupes, des emplacements sous le canon des forts.

La retraite sous Metz, avant même que le premier coup de fusil de la bataille du 18 ait été tiré, est donc arrêtée dans la pensée du maréchal Bazaine, et ce mouvement en arrière n'est pas une simple éventualité, c'est le résultat d'une conviction bien établie, indépendante pour ainsi dire des événements qui vont se succéder.

Pour preuve, il suffit de rappeler cette dépêche datée du lendemain, 18 août, dix heures du matin, et adressée au maréchal Canrobert : « Si, par cas, l'ennemi, se prolongeant sur notre front, semblait vouloir attaquer sérieusement Saint-Privat-la-Montagne, prenez toutes les dispositions de défense nécessaires pour y tenir et permettre à l'aile droite de faire un changement de front, afin d'occuper les positions en arrière, si c'était nécessaire, positions qu'on est en train de reconnaître. *Je ne voudrais pas y être forcé par l'ennemi*, et, si ce mouvement s'exécute, ce ne sera que pour rendre les ravitaillements plus faciles et donner une plus grande quantité d'eau aux animaux et permettre aux hommes de se laver. »

Mais alors, puisque le 6e corps ne doit tenir à Saint-Privat « que pour permettre à l'aile droite de faire un changement de front », sans attendre d'y être forcé par l'ennemi, pourquoi livrer bataille ? A quoi bon aux seize mille victimes du 16 en ajouter onze mille pour masquer une retraite décidée à l'avance ?

Une autre négligence volontaire va faciliter l'œuvre des Allemands. L'extrémité de la droite française n'atteint que le village de Roncourt ; un peu au delà serpente la rivière de l'Orne, qui va se jeter dans la Moselle. On devrait en occuper les bords,

s'en former un rempart : Bazaine ne vient même pas inspecter les lieux. Les Saxons, le lendemain 18, profiteront de son *oubli* pour tourner et déloger le 6e corps vers la fin du jour.

— La conduite de toute la campagne, depuis la prise de commandement de Bazaine, devait être basée sur un principe qu'enseignent les règlements militaires et dont la non-observance entraîne des peines graves : ce principe, le voici :

Tout commandant d'armée doit surtout se préoccuper de n'être jamais rejeté sur une place forte et bloqué par l'armée ennemie.

Il ne doit entreprendre aucune opération lui faisant courir le risque d'être entouré, et il doit toujours tendre à maintenir son armée libre d'opérer en rase campagne, avec ses voies de retraite assurées.

Le seul fait de s'être *volontairement* laissé acculer dans un camp retranché est un acte de haute trahison.

Un général qui exécute les règlements militaires peut être battu, jamais il n'est cerné. Or, ces règlements prescrivaient au maréchal de s'éloigner de Metz au plus vite, après la glorieuse journée de Rézonville (16 août 1870).

A partir de ce moment, la trahison de Bazaine apparaît brutale, patente; elle s'impose, elle n'est plus discutable, elle saute aux yeux.

C'est un éclair sinistre, illuminant la trame ténébreuse de ce terrible drame de Metz.

Vainqueur, et *se disant tel dans son rapport*, le maréchal ne poursuit pas sa victoire. Loin de là, il se retire.

Mais où?

Sur Verdun, par les routes d'Étain et de Briey, qui sont libres?

Non.

Sur Metz? Mais le règlement le lui défend! Mais il va se faire cerner! Mais c'est le blocus qui commence! Il le sait. Il le veut ainsi.

Cette fois, plus d'excuses possibles : « *Défense de se laisser cerner*, disent les règlements militaires, *en s'appuyant à une place forte ou à un camp retranché!* »

Il ne reste donc plus à Bazaine qu'un parti à prendre, puisqu'il ne veut pas culbuter l'ennemi, alors qu'il n'a plus qu'à pousser de l'avant pour précipiter les ennemis dans les ravins de Gorze et les jeter dans la Moselle : c'est de se replier sur Verdun.

Il n'a plus qu'une journée devant lui; le mouvement de l'ennemi est fortement accentué : pas un doute à concevoir.

Demain la voie sera coupée. Il faut partir sans délai : ... et le

maréchal se replie sur Metz pour livrer les deux voies dont il est le maître!

Mais en est-il réellement maître? Oui certes! Il est à Gravelotte, fortement assis sur cette position. C'est le point de bifurcation de la route directe et de la route d'Étain. Plus en arrière est la route de Briey, absolument libre et hors de portée de l'ennemi.

Donc, voies ouvertes, et ennemi hors d'état de poursuivre. Toute la journée du 17 est consacrée au repos par nos adversaires. Pas un mouvement dans cette armée battue qui ne se sent pas en mesure d'agir et qui attend ses réserves pour engager la bataille le lendemain.

Bazaine aurait été *suivi* et non *poursuivi*. Il ramenait à la France cent cinquante mille hommes, qui, joints aux cent quarante mille de Mac-Mahon, auraient formé, pour couvrir Paris, une armée de plus de trois cent mille hommes, en y versant le corps Vinoy.

Paris et trois cent mille hommes de bonnes troupes!

C'était le salut!

Toutes ces levées qu'on improvisa et qui manquèrent de cadres auraient porté l'effectif de cette belle armée à cinq cent mille combattants, ayant des officiers expérimentés et de vieux soldats comme noyau solide.

Jamais l'investissement n'aurait eu lieu. Mais un homme ne voulait pas qu'il en fût ainsi. Bazaine voulait la perte de l'Empire; il voulait être seul arbitre des destinées de la France vaincue, commander la seule armée qui resterait à notre pays : il voulait être dictateur.

Et il se repliait sur Metz pour conserver intacte une armée assez forte pour traiter de la paix avec l'ennemi et imposer son chef aux partis. Il comptait réaliser ce plan.

Il attira Mac-Mahon dans un piège, en lui annonçant que l'armée de Metz marchait vers le nord, cherchant à se dégager, ce qui obligea le maréchal de Mac-Mahon de courir à son aide.

Et Bazaine ne bougeait pas de Metz.

Mac-Mahon écrasé, son armée capturée, Bazaine, comptant que Paris allait capituler, se crut maître de la situation. Mais Paris tint énergiquement et la France se battit longtemps encore.

Le maréchal s'était pris à son propre piège. Manquant de vivres, à bout de ressources, il fut obligé de capituler, sans même parvenir à traiter de la paix.

Et c'est par sa fatale résolution du 16 août au soir que Bazaine entra définitivement dans la voie de la trahison.

Ce soir-là, nous le répétons, le maréchal déchainait sur sa

patrie toutes les calamités qui sont la suite des grandes défaites.

Comment cet homme taré, connu au Mexique comme le pillard le plus effronté, devint-il général en chef de l'armée du Rhin?

Napoléon III savait que le maréchal avait convoité d'être empereur à Mexico. Il avait envoyé au Mexique le général Castelnau, avec pleins pouvoirs, pour arrêter au besoin le maréchal.

Il savait que cet homme était plein de colère et de haine contre une dynastie dont le chef l'avait empêché, lui, Bazaine, de devenir souverain.

Et l'empereur lui confiait un commandement suprême! Pourquoi?

Parce que l'opinion publique et la presse, surtout la presse de l'opposition, auraient été froissées de ce que Bazaine n'eût pas le commandement supérieur. On ne voyait en lui qu'un général vainqueur à Puebla, à Mexico, à Oajaca, vainqueur partout et toujours au Mexique, obligé à la fin de se retirer par ordre du gouvernement français; mais cette retraite était considérée comme simple mesure politique et le prestige militaire du chef restait intact.

— Un incident d'une physionomie toute particulière se produisit le 17 août dans l'exécution des plans du maréchal et mit en quelque sorte, par ce fait même, la signature à son crime.

Au Mexique, Bazaine avait une façon tout à fait originale de procéder. Il chargeait les généraux qu'il jalousait des missions les plus dangereuses, leur refusait les moyens d'exécution, leur donnait des instructions vagues, non compromettantes pour lui, les plaçait dans la nécessité d'agir de la façon la plus fâcheuse pour leur réputation, les désavouait ensuite et exécutait le coup de main facile en raison des ressources qu'il accumulait dans ce but. Après quoi, il faisait grand bruit de sa victoire et de l'insuccès de ses lieutenants.

Compromettre ses rivaux, telle fut toujours son incessante préoccupation.

A Forbach, nous l'avons vu, jalousant Frossard, ne lui envoyer aucun renfort à temps.

A Rézonville, Bazaine laisse encore Frossard supporter seul, au début, le poids de l'attaque, avec son corps d'armée (2e), décimé par le combat du 6 août et diminué de la division de Laveaucoupet, laissée à la garde des forts de Metz.

Frossard, accablé par deux défaites, lui paraît suffisamment perdu dans l'opinion, le maréchal Le Bœuf est dans une défaveur complète, mais Canrobert, le héros de Zaatcha, d'Inkermann et de Magenta, est populaire dans l'armée et dans la popu-

lation. Peut-être, à un certain jour, cette popularité d'un collègue nuira-t-elle au maréchal Bazaine! Celui-ci, en outre, exécrait le loyal Canrobert, dont la présence à l'armée de Metz était un reproche vivant et constant de sa triste conduite.

Que fait alors le misérable Bazaine? Il désigne le corps de Canrobert (6e), qui est très affaibli par la lutte du 16 août, dont l'artillerie comprend à peine quelques batteries, pour aller s'installer à droite de notre ligne de bataille.

C'est-à-dire que, dans le dessein de Bazaine, la bataille sera perdue. Puis, il ordonne au 6e corps, trop faible d'effectif, de s'étendre jusqu'à la rivière de l'Orne, qui doit le couvrir, mais Canrobert aura, par ce fait, un front trop étendu, il demandera à le restreindre.

Bazaine y consentira. Comme cette rivière est un appui indispensable, ne pas y établir son flanc est une faute stratégique.

Canrobert en endossera la responsabilité. Il serait pourtant facile de permettre au commandant du 6e corps de s'étendre en lui donnant comme renfort une division et des canons dont il manque.

Mais Bazaine veut la défaite et la veut par son rival.

Calcul odieux! Calcul déjoué!

Canrobert se couvrit de gloire par une défense admirable. Bazaine fut condamné.

— Dans la soirée du 17, les officiers du grand état-major général vont observer la contrée du haut du plateau où s'élève le fort Saint-Quentin. De cette position élevée on embrasse un immense et admirable panorama.

La Moselle, le chemin de fer et la ville de Metz en forment les premiers plans. Tout à gauche, la plaine de Thionville s'étend arrosée par les méandres de la Moselle; puis c'est le fort Saint-Julien, frère puiné du Saint-Quentin, la côte et le fort de Queuleu que contourne la Seille et derrière lesquels on voit de tous côtés des bois, que des officiers d'artillerie observent à la lunette.

Les grenadiers de la garde sont campés tout près de là, et s'occupent déjà de leur repas du soir.

« Croiriez-vous, dit à ses camarades un vieux soldat du 3e grenadiers, que ces c...-là, quand nous les pressions trop hier, nous faisaient signe qu'ils voulaient se rendre, puis, lorsque nous nous approchions sans défiance, ils nous tiraient dessus à bout portant. C'est ainsi qu'ils ont assassiné notre brave lieutenant Fabrègue et beaucoup de camarades.

« Le soir, ces Prussiens maudits ont voulu recommencer,

mais bernique, cette fois-là, nous leur sommes tombés sur le poil à la baïonnette et nous leur avons rudement travaillé les côtes, la mienne en est faussée! »

Cependant une discussion très animée s'est élevée au milieu du groupe des officiers d'artillerie.

« Je vous répète qu'ils vont vers la frontière, dit l'un.

— Oh! mon commandant, regardez la direction de la poussière : ils en viennent au contraire et se dirigent vers le pont de Novéant.

— Pas du tout, fait un troisième, ce sont des convois qui retournent en Allemagne.

— La poussière ne serait pas si considérable : c'est de la cavalerie et de l'artillerie. »

Sur la droite, en effet, on aperçoit une longue traînée de poussière, nuée menaçante, qui paraît se diriger vers la Moselle.

Un grenadier, celui qui discourait tout à l'heure, examine, lui aussi, ces nuages de poussière; ses yeux valent une lorgnette.

« *Ça*, dit-il le plus tranquillement du monde, *c'est de l'ouvrage pour demain.* »

Ce grenadier a dit le véritable mot de la situation.

— Cette journée du 17 août se passe dans le plus grand calme. Un repos de vingt-quatre heures est accordé aux troupes. Les voitures régimentaires sont envoyées à Metz en ravitaillement de vivres et de munitions.

On fait l'inventaire des *cantines* (caisses à bagages) des officiers morts et l'on procède à la triste exposition de tous les objets qui vont être vendus à la criée. Tout cela est étendu par terre, sur le gazon. Un officier fait les fonctions de commissaire-priseur. La vente commence.

Une chemise de flanelle. Six paires de chaussettes. Deux caleçons en toile. Les poésies d'Alfred de Musset. Une douzaine de paires de gant. Un petit briquet en argent. Une paire de pantoufles. Une carte d'Allemagne.

Une carte! chose rare! Aussi les enchères s'élèvent-elles à des prix extravagants! 51 francs la carte! On avait encore des illusions à ce moment-là! C'était une carte de l'Allemagne du Nord, excellente pour le Brandebourg et la Poméranie.

Un encrier de poche. Un porte-cigares très bien garni. Une demi-livre de chocolat (de chez Marquis, messieurs, il est de chez Marquis! ajoute le commissaire-priseur). Une lorgnette, une bonne lorgnette. Un caoutchouc. Une paire de revolvers. *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, etc., etc.

Tous les officiers sont là, rangés en cercle, autour du commissaire-priseur, et achètent. Rien de plus triste que cette vente,

et cependant, de temps en temps, une plaisanterie éclate et fait rire. On est si bien prêt à mourir pour son propre compte qu'on s'habitue à la mort des autres.

Dans la soirée, nouvelle vente aux enchères. C'est la vente des chevaux de prise appartenant aux escadrons qui ont chargé en avant de la Voie romaine et sur le plateau d'Yron.

Il y a là plusieurs centaines de chevaux prussiens. Le prix minimum est fixé à cinquante francs. Les plaisanteries, cette fois, sont tout à fait de saison et vont comme un feu roulant.

Cagliostro, des écuries du marquis d'Hertfort, dix ans et demi, se monte et s'attelle, hautes actions, 53 fr. 75.

Amusette, jument de pur sang, par *Monarque* et *Hollande*, appartenant à Mme X..., de Paris, sept ans, 117 francs.

Bismarck, cheval de berline dépareillé, hors d'âge, provenant du haras de Warzin, 62 francs[1].

— Les régiments occupés à se reformer, à resserrer les rangs, ne savent rien, absolument rien, de ce qui se passe autour d'eux. On répare le désordre de la tenue, on reprise les habits déchirés et taillادés par les projectiles et les lames allemandes; on rajuste les harnachements, comme on peut, avec des lanières de cuir et des bouts de ficelle.

— Tandis que sur la ligne française les travaux de défense se continuent, les Prussiens prennent rapidement leurs positions de combat.

L'ennemi, d'après les rapports et autres documents allemands, n'ayant pas (et nous le croyons sans peine) considéré la journée du 16 comme pleinement décisive pour lui, a résolu d'attaquer l'armée française le 18.

A cet effet, pendant toute la journée du 17, il s'occupe de concentrer ses masses et réunit, par des marches convergentes, sept corps d'armée, auxquels vient s'ajouter, dans la soirée, un autre corps (le numéro II); ce qui, avec la cavalerie, porte ses forces agissantes à un effectif de *deux cent trente mille hommes*.

De ces huit corps d'armée, les IIe et IIIe ainsi que la garde royale prussienne n'ont pas encore combattu. Le roi de Prusse exerce le commandement en personne.

Du fort Saint-Quentin, on aperçoit distinctement les mouvements des colonnes allemandes. Des avis importants les signalent; le général Montaudon (1re division du 3e corps), est averti par ses grand'gardes des approches de l'ennemi.

Il s'empresse d'en informer son chef direct, le maréchal Le Bœuf, qui, lui-même, en rend compte au commandant en chef.

1. *L'Invasion*, par Ludovic Halévy.

Mais, comme celui-ci n'a pas voulu croire, le 16, à l'attaque des Allemands en avant de Rézonville, il se refuse à ajouter foi aux nombreux rapports qui lui arrivent de toutes parts. Rien, comme on l'a vu, n'est donc modifié dans les dispositions adoptées.

Tandis que le maréchal Bazaine manque ainsi à tous ses devoirs de commandant en chef, après avoir négligé, le 16, la règle de guerre, la plus incontestable, qui prescrit de frapper l'ennemi quand il n'est pas en bonne mesure, le roi de Prusse, le général de Moltke et le prince Frédéric-Charles dirigent les colonnes allemandes de manière à couper à l'armée française sa ligne de retraite sur Verdun et à la rejeter définitivement dans Metz.

Les dispositions générales d'attaque arrêtées par eux sont les suivantes : à leur gauche, le XIIe corps (Saxons) doit, par un grand mouvement tournant, chercher à prendre à revers, en la débordant par Roncourt, la droite française établie à Saint-Privat[1]. La garde royale doit aussi coopérer à ce mouvement en prenant position en première ligne, en avant des Saxons et en face des troupes de Canrobert.

Les autres corps, formant le centre et la droite de leur ligne, devront n'attaquer que quand ce mouvement de leur aile gauche sera bien dessiné et jusque-là se borner à canonner la ligne française.

Le général de Moltke et le roi de Prusse étaient arrivés, on s'en souvient, le 16 au soir, sur les hauteurs en arrière de Flavigny.

Après un rapide examen du champ de bataille, le grand état-major allemand avait aussitôt arrêté les premières dispositions, qui furent modifiées le 17 au matin, lorsque l'on eut l'assurance que les Français se mettaient en retraite. Des reconnaissances envoyées sur leurs traces transmettaient au fur et à mesure les renseignements et amenaient des changements successifs. Le général de Moltke, le prince Frédéric-Charles et le général von Steinmetz se réunirent plusieurs fois, pour discuter et arrêter les détails de l'opération.

1. Un mouvement tournant et un mouvement de conversion sont deux.

Dans le *mouvement tournant*, on se porte sur les derrières ou le flanc d'une des ailes de l'ennemi, en le débordant, abstraction faite de la direction suivie et de la formation employée pour cela.

Dans la *conversion*, qui n'est, en somme, pour la grande tactique que l'ancien ordre oblique, une troupe en déborde une autre qui lui est opposée, sans que les deux fronts adverses cessent de se regarder, par conséquent dans l'ordre déployé.

Comme on le voit, dans le cas du *mouvement tournant*, c'est l'ordre de marche qui est le moyen de manœuvre. Dans la *conversion*, c'est un simple pivotement sur l'une des ailes de la ligne, qui ne change pas le dispositif de l'ordre de bataille.

Dans la nuit du 17 au 18, les renseignements les plus complets sont envoyés par le roi, et le prince Frédéric-Charles adresse aux chefs de corps les ordres suivants :

1° *Au commandant du IXe corps* (général von Manstein) : « Le corps de la garde reçoit l'ordre de marcher sur Amanvillers par Verneville, afin d'attaquer l'aile droite ennemie, si elle la rencontre. Dans le cas où la ligne française s'étendrait vers le nord, au delà du front du IXe corps, éviter tout engagement sérieux, jusqu'à ce que la garde ait attaqué par Amanvillers. »

2° *Au commandant en chef de la garde* (prince de Wurtemberg) : « L'ennemi semble s'être formé en bataille sur les hauteurs du bois de Vaux, vers Leipzick. Le corps de la garde accélèrera sa marche, passera par Verneville jusqu'à Amanvillers et attaquera vigoureusement l'aile droite de l'ennemi. Le IXe corps doit se porter en même temps contre la Folie. La garde pourra prendre également par Habonville. Le XIIe corps a ordre de marcher sur Sainte-Marie. »

3° *Au commandant du XIIe corps* (prince royal de Saxe) : « Le XIIe corps marchera sur Sainte-Marie-aux-Chênes, en se faisant couvrir par de la cavalerie vers Briey, et au delà de Conflans, et en poussant, s'il est possible, des cavaliers jusque dans la vallée de la Moselle, pour y couper le chemin de fer et le télégraphe de Thionville. Le 18, vers midi et demi, les VIIe, VIIIe, IXe corps et la garde attaqueront l'ennemi, qui est en position de Leipzick au bois de Vaux. Ils seront soutenus en seconde ligne par les IIIe, Xe, XIIe et IIe corps. »

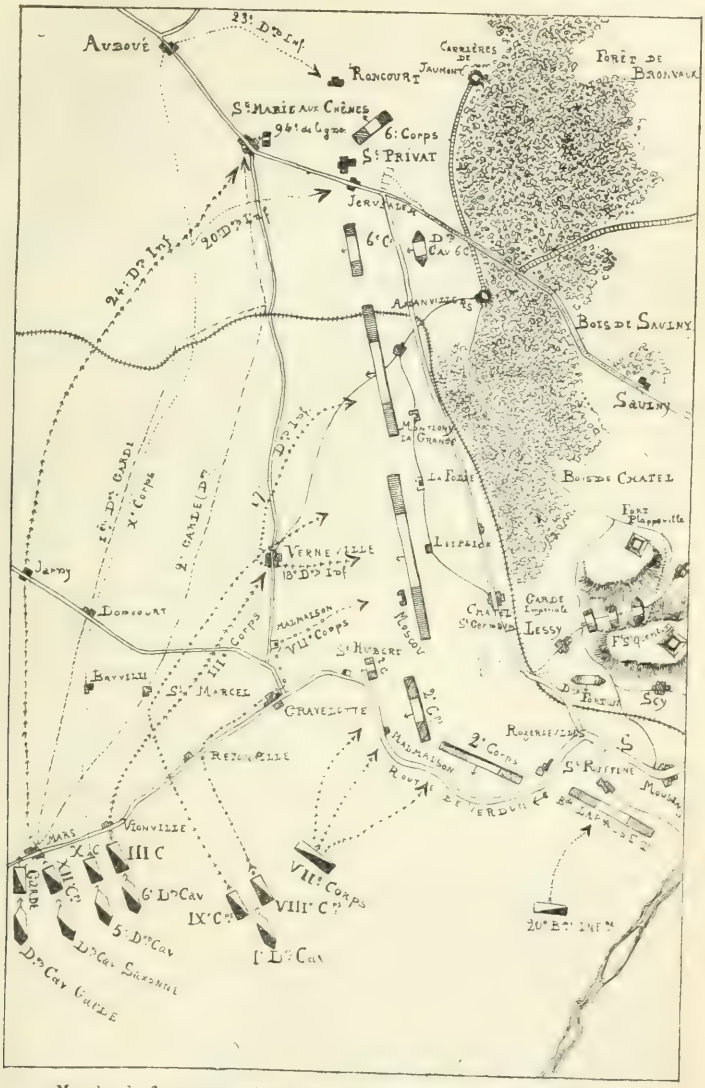
(Nous avons déjà dit que le IIe corps ne devait pas prendre part à la bataille du 18. Le général von Fransecki, qui le commandait, demanda au roi l'autorisation de marcher. Elle lui fut accordée. A deux heures du matin, le IIe corps quitta donc Pont-a-Mousson, et arriva à Bruxières (au sud de Mars-la-Tour) vers onze heures, après une marche d'environ trente kilomètres.

4° *Au commandant du Xe corps* (von Voigts-Rhetz) : « L'ennemi est en position sur les hauteurs de Leipzick et du bois de Vaux. Il y sera attaqué aujourd'hui, savoir : par la garde, par Amanvillers; par le IXe corps, par la Folie; de front, par les VIIe et VIIIe corps. Les corps suivants avanceront en deuxième ligne en soutien de la première : le XIIe corps sur Sainte-Marie, le Xe corps sur Saint-Ail, le IIIe sur Verneville, le IIe corps sur Rézonville. »

En résumé, contre la gauche française, l'ennemi dispose de trois corps, dont un en réserve ; contre la droite, de cinq corps, dont trois en seconde ligne.

Cette simple énumération des forces montre, dès l'abord, que

c'est contre notre droite que va porter le principal effort. Pour



Marche de flanc exécutée le 18 août au matin par l'armée allemande devant les lignes d'Amanvillers.

les Prussiens en effet, le but poursuivi, c'est d'empêcher notre retraite de Metz sur Verdun; c'est pour retarder ce mouvement

que le 14, à Borny, le général von Goltz a attaqué notre 3e corps; c'est pour nous disputer la route de Rézonville à Verdun que la bataille de Rézonville a été livrée le 16; c'est enfin pour nous enlever la seule route qui nous permette de nous rabattre vers l'ouest, celle de Briey, que les Allemands vont engager cette action, la plus meurtrière de cette sanglante campagne, pour laquelle ils mettent en ligne près de deux cent cinquante mille hommes (chaque corps prussien est fort de trente à trente-cinq mille hommes).

Le roi Guillaume, témoin pour la première fois d'une de ces tueries d'Allemands et de Français dont il est l'artisan, se tient sur l'arrière-scène, à Gravelotte, à la tête de quelques troupes d'élite.

L'ensemble des forces teutonnes, on le sait, monte à plus de *deux cent cinquante mille hommes*, la fleur en grande partie de l'armée allemande; nous en avons, de notre côté, à peine *cent vingt mille!*

— Le 17 à la nuit, l'armée française occupe enfin ses positions des lignes d'Amanvillers. Les bivouacs établis en étages sur les flancs du plateau de Rozérieulles, à la lisière des bois, étincellent de milliers de feux; leur éclat produit un effet magique au milieu de la profonde obscurité qui les environne. A cette clarté, un peuple de soldats s'agite, cuisinant et se chauffant.

Le souper est bientôt expédié avec un appétit d'affamés; puis, le café pris et la pipe fumée, on se glisse de très bonne heure sous les tentes et on se livre enfin à la volupté d'un repos bien gagné.

— La nuit du 17 au 18 est d'abord assez calme; mais, vers une heure du matin, alors que nos braves troupiers dorment à poings fermés, presque toute l'armée est éveillée par une alerte des plus vives.

D'abord lointain, confus et faible, le cri « Aux armes! » parti d'Amanvillers se rapproche du Point-du-Jour, où il arrive à être formidable, répété par chaque sentinelle avec violence. Alerte extrêmement sérieuse.

Les vedettes n'ont, hélas! que trop bien vu. Les bois placés en avant de nos lignes se remplissent de Prussiens.

Aussitôt les sonneries se font entendre dans la nuit noire. Les hommes sortant de leurs tentes se précipitent sur leurs faisceaux dans les tenues les plus incorrectes. Quelques coups de fusil retentissent.

Tout le monde est attentif. Les officiers recommandent aux hommes d'être calmes et de ne pas faire feu sans savoir pourquoi. L'oreille tendue dans la direction des bois de la Cusse et

des Génivaux, on cherche avidement à distinguer les bruits confus qui arrivent dans le silence de la nuit : roulements de caissons, piétinements de chevaux, sonneries lointaines du clairon.

Pas d'ordre. On ne bouge pas.

Au bout d'un quart d'heure, on s'aperçoit qu'il n'y a rien à craindre. Peu à peu le calme s'est rétabli. Les hommes replacent leurs armes où il les ont trouvées en se répétant les uns aux autres : « Il n'y a rien! Il n'y a rien! »

Ce nouveau cri, fort à gauche, va en se perdant par degrés et successivement jusqu'au point de départ du premier cri : « Aux armes! » On ne saurait mieux comparer cet effet, la nuit, qu'à une vague qui, partie du large, vient échouer à la plage pour retourner à l'endroit d'où elle est venue et disparaître.

On se rejette sous la tente, tout botté et tout sanglé. De mauvais plaisants promettent une seconde alerte pour le reste de la nuit.

Effectivement, à deux heures du matin, nouvel appel aux armes; chacun se lève malgré son incrédulité. La nuit est chaude et étoilée. Au bout d'un instant, on se recouche de nouveau.

CHAPITRE IV

Le matin avant la bataille.

La matinée du 18 août. — La diane. — Départ des voitures régimentaires pour Metz. — Les troupes allemandes se mettent en mouvement. — Leur aspect. — Diversité d'uniformes et de drapeaux. — Huit corps d'armée allemands. — *Deux cent cinquante mille Allemands* contre *cent vingt mille Français.* — Premiers mouvements de l'ennemi. — Tâtonnements. — Reconnaissances de la cavalerie française. — Les éclaireurs ennemis. — Reconnaissance du 2e chasseurs d'Afrique sur Montois. — Chevau-léger saxon fait prisonnier. — Reconnaissance du 2e chasseurs de France au delà de Sainte-Marie-aux-Chênes. — L'ennemi s'avance dans la vallée de l'Orne. — Reconnaissance des dragons de Clérambault, du 3e chasseurs de France et du 7e hussards. — Les maréchaux Bazaine et Le Bœuf sont avertis. — Reconnaissance du capitaine Danloux, du 2e dragons, le 17 au soir. — Rencontre d'une ambulance. — Établissement de batteries prussiennes à Gravelotte. — Mouvements des colonnes allemandes en arrière de Gravelotte. — Une réponse de Bazaine. — Les Prussiens entrent dans le bois des Génivaux. — Formation des lignes françaises, établissement de tranchées-abris et d'épaulements. — Engagement, dès quatre heures du matin, des grand'gardes du 2e corps. — Formation de la brigade de Letelier-Valazé. — La 9e compagnie de sapeurs du 3e du génie met la ferme du Point-du-Jour en état de défense. — L'ennemi débouche des bois. — Marche des Allemands vers notre droite. — L'action est imminente. — L'ennemi à Valleroy. — L'ennemi à Verneville. — L'artillerie du IXe corps allemand s'établit en avant de Champenois. — Inaction coupable de Bazaine. — Sa négligence à reconnaître le terrain. — Absence d'ordres et de direction. — Ordre confus donné à Bourbaki. — L'armée française attend l'attaque des Allemands.

Le 18 août, au point du jour, la diane réveille nos troupes sur les plateaux de Rozérieulles et de Saint-Privat, où elles ont

passé la nuit : toutes ces allègres fanfares de tambours et de clairons, ces aubades de trompettes s'élevant en symphonies des bois d'alentour, rappellent la perspective de la réalité. Or, cette perspective est un combat, qui ne peut même tarder au delà de la matinée ; car notre armée a toujours affaire aux deux flambeaux des troupes prussiennes, à von Steinmetz et au prince Frédéric-Charles, opérant de concert.

Un gai et chaud soleil vient ranimer les corps et les esprits, et chacun se laisse aller à l'oubli des fatigues des jours précédents et de l'insomnie de la dernière nuit. On se réorganise peu à peu. La décision au rapport du 18 au matin prescrit le départ, si on n'est pas attaqué.

Les colonels préparent leur travail de propositions pour les récompenses à faire décerner à ceux qui se sont le plus signalés dans les épreuves de la journée du 16.

Vers huit heures du matin, l'ordre est donné par les commandants des corps d'armée de mettre à la disposition de l'intendance toutes les voitures régimentaires servant au transport des bagages des officiers pour aller à Metz chercher des vivres de campagne.

Le rassemblement de ces voitures se fait difficilement et le convoi ne se met en marche qu'à onze heures, sous la protection de détachements de cavalerie. Ces détachements accompagnent aussi les prolonges d'artillerie, qui vont prendre à Metz un ravitaillement de munitions. Tous les bagages sont laissés sur place.

On ne s'attend donc pas à une bataille pour ce jour-là? On pense, au contraire, qu'après le retour de ce convoi l'armée française reprendra son mouvement de retraite sur Verdun par les routes de Briey et de Thionville.

A neuf heures, la cavalerie reçoit l'ordre de tenir les chevaux sellés et chargés, sans, toutefois, abattre les tentes.

On déjeune à la hâte.

— Il s'est enfin levé, ce jour fatal qui aurait du éclairer une victoire de la France et qui n'éclaira qu'une retraite.

Dès quatre heures, le mouvement des forces allemandes commence vers le nord. De ce moment jusqu'à six heures, suivant la place où elles ont bivouaqué, ces forces se mettent en mouvement. Les troupes françaises ayant pivoté sur leur gauche pour former une ligne au sommet du plateau de Rozérieulles, les corps allemands pivotent sur leur droite, pour venir se déployer devant elles.

Le prince Frédéric-Charles passe les troupes rapidement en revue et se met à la tête du IIIe corps : il doit commander

l'aile gauche de l'armée allemande, tandis que le général von Steinmetz dirigera la droite.

Aussi loin que la vue peut s'étendre, la campagne est couverte de bataillons allemands; une innombrable artillerie sillonne les routes et même les sentiers impraticables en apparence; la cavalerie couvre les champs; l'infanterie, dans son ordre immuable, défile en bandes étroites sur l'un des côtés des routes pour laisser le passage libre aux canons, aux caissons, aux fourgons, aux charrettes réquisitionnées, aux voitures d'ambulance.

Quelle diversité d'uniformes! Chasseurs saxons avec la crinière noire rattachée sur le côté du petit shako à étoile d'argent, Prussiens avec le casque à pointe en cuir bouilli, Hessois portant le léopard comme cimier, uhlans noirs, cuirassiers blancs, houzards rouges, fourmillent sur les routes, et se répandent dans la campagne.

C'est la première bataille où vont figurer des contingents de presque toute l'Allemagne. Les drapeaux qui flottent au-dessus des régiments indiquent leur nationalité.

Ici, l'on voit le drapeau noir et blanc de la Prusse, blanc comme un linceul et noir comme la nuit, ou le drapeau de la Confédération du Nord, noir, blanc et rouge, mêlant aux funèbres couleurs prussiennes la teinte éclatante du sang ; là, ondulent la banderole blanche et verte de la Saxe, le pennon blanc et rouge de Hesse, puis les enseignes variées de Mecklembourg, de Brunswick, du grand-duché d'Oldenbourg et des villes hanséatiques.

Les sons majestueux d'une musique lente et grave marquent le pas de ces bataillons, sur lesquels planent les sombres dieux de la guerre.

Cinq corps d'armée allemands et deux divisions de cavalerie doivent former les lignes de bataille; les IIIe et X^e^ corps et deux divisions de cavalerie, décimés dans l'affaire du 16, ont reçu, on le sait, l'ordre de se tenir en arrière, comme troupes de réserve.

Le IIe corps presse le pas, pour venir appuyer au sud les IIIe et X^e^. C'est une masse de plus de deux cent cinquante mille hommes qui s'ébranle, traînant avec elle huit cent vingt-deux pièces d'artillerie.

Ces divers corps devraient former un ensemble de deux cent soixante-dix mille hommes, mais trente mille envahisseurs ont été tués ou blessés dans les combats précédents : huit mille à Spickeren, cinq mille à Borny et dix-sept mille à Rézonville.

A six heures du matin, le roi Guillaume arrive de Pont-à-Mous-

son, où il a passé la nuit, et s'établit sur les buttes de Flavigny pour prendre le commandement suprême de l'armée; il est accompagné du général de Moltke.

C'est contre la droite française que doit se porter l'effort principal des Allemands. L'armée prussienne devra, en effet, enlever, sous le feu des batteries françaises, le plateau en pente douce qui s'élève de Saint-Ail et de Sainte-Marie-aux-Chênes jusqu'à Saint-Privat-la-Montagne, sur une longueur de deux kilomètres; arrivée au sommet du plateau, elle sera maîtresse de la route de Metz à Briey.

A six heures du matin, les Saxons du XIIe corps se sont dirigés vers Jarny; des détachements de cavalerie éclairent dans toutes les directions; la 23e division d'infanterie tient la tête, la 24e est en seconde ligne, la réserve d'artillerie du corps suit.

La garde royale, sous les ordres du prince Auguste de Wurtemberg, s'avance en arrière du XIIe corps : afin d'éviter l'encombrement, elle ne s'ébranle qu'à neuf heures; son objectif est Doncourt, à droite du XIIe corps.

Le IXe corps doit gagner Saint-Marcel. A huit heures et demie du matin, il atteint la route d'Étain et fait halte.

A dix heures du matin, le prince Frédéric-Charles, averti que les Français ont abandonné la route d'Étain-Conflans et qu'ils ont pris position sur le plateau d'Amanvillers, prescrit aux trois corps (XIIe, garde et IXe) un changement de direction à droite, de façon à faire face au plateau : Verneville et la Folie sont indiqués au IXe corps; la garde servira de soutien au IXe corps; les Saxons (XIIe corps) marcheront sur Batilly.

— Chose étonnante! ce jour-là, notre armée ne fut pas surprise! J'entends l'armée, car le maréchal Bazaine, très occupé, paraît-il, à Plappeville, à vérifier des comptes, fut surpris, lui, d'entendre retentir tout à coup, vers onze heures du matin, une canonnade diabolique.

De grand matin, nos reconnaissances de cavalerie ont parcouru la lisière des bois et les villages environnants; elles ont signalé la présence de nombreux éclaireurs prussiens.

En face de notre 6e corps, des cavaliers ennemis se montrent, à Montois, à Auboué et à Saint-Ail.

A sept heures, des détachements composés chacun de quatre cavaliers et un brigadier sont envoyés autour de Saint-Privat, dans toutes les directions.

A neuf heures, le boute-selle est sonné au bivouac de la cavalerie du 6e corps, qui se compose seulement du 2e chasseurs d'Afrique et du 2e chasseurs de France. Ces deux régiments

sont aussitôt à cheval. Les généraux du Barail et de Bruchard hâtent le départ.

Les chasseurs d'Afrique se dirigent rapidement vers Montois; les éclaireurs allemands, coiffés du casque en cuir à haute chenille noire et portant l'uniforme bleu de ciel galonné de blanc, fuient à leur approche : ce sont des cavaliers saxons du 1er régiment de chevau-légers de la garde royale; mais un de ces cavaliers est fait prisonnier près du village de Roncourt; aux renseignements qui lui sont demandés, il répond qu'il n'en peut donner aucun, attendu que, depuis Mayence, il n'a pas vu son corps d'armée; il sait cependant que, près des escadrons d'éclaireurs, vient toujours une force considérable, et, pour lui, l'armée prussienne n'est pas éloignée.

Le 2e chasseurs de France, de son côté, guidé par un paysan en blouse bleue, envoyé par le maire de Sainte-Marie-aux-Chênes, qui chemine sur un cheval nu à côté du colonel Pelletier, dirige sa reconnaissance sur Sainte-Marie-aux-Chênes.

Entre ce dernier village et Auboué, la colonne atteint la route de Briey, puis se jette à gauche dans des terrains très accidentés. Des pelotons du 3e escadron sont envoyés en éclaireurs dans la direction de Cornville et du bois de Rondeseillé.

Après avoir traversé les flancs et le fond d'un ravin, le 2e chasseurs de France fait halte sur un plateau d'où l'on découvre tout le pays environnant. Le paysan qui sert de guide indique alors au colonel Pelletier les villages de Serry et de Moineville, situés sur la rive droite de l'Orne, et qui fourmillent de casques à pointe.

En outre, les éclaireurs se replient sur le gros de la colonne et annoncent que des masses prussiennes s'avancent du côté de Batilly. Le régiment se replie et rentre dans Saint-Privat, faisant évacuer, sur son passage, tous les villages envahis par les maraudeurs du 6e corps.

Le sous-lieutenant Fongond est laissé avec son peloton en observation à Sainte-Marie-aux-Chênes, que quelques cavaliers saxons viennent déjà de visiter.

— A deux heures du matin, la division de dragons du général de Clérambault (3e corps) a envoyé en reconnaissance tous ses pelotons d'éclaireurs, qui signalent sur toute la ligne un mouvement de l'ennemi se formant en bataille sur notre front.

Comme le 14, les Prussiens sortent des bois et des villages afin de réunir leur ligne.

Dès cinq heures du matin, les maréchaux Bazaine et Le Bœuf sont prévenus; ce dernier croit tout d'abord à un mouvement

de retraite de la part des Allemands. Le général Changarnier croit aussi à ce mouvement. Tous les pelotons de dragons sont rentrés à six heures, ainsi que les 6e et 2e escadrons du 3e chasseurs de France qui ont battu l'estrade en avant de la ferme de Leipzick et rendent également compte de la marche de l'ennemi.

Vers huit heures, la division de Clérambault monte vivement à cheval, par alerte.

A neuf heures, elle prend un premier emplacement vers l'entrée du défilé de Châtel-Saint-Germain et fait face à la ferme de Moscou. Cet emplacement est indiqué : « *L'Arbre mort.* » La formation de la division de dragons est en échelons de régiment.

De son côté, le 1er escadron du 7e hussards opère une reconnaissance dans la direction de Gravelotte et signale au retour un mouvement considérable de troupes ennemies.

Toutes ces pointes de cavalerie, comme on le voit, constatent unanimement que l'ennemi, débouchant à la fois de notre extrême droite et de notre extrême gauche, vient compléter l'investissement de notre ligne sur Gravelotte, qui paraît être le centre de ces deux conversions.

— Déjà, la veille au soir, le maréchal Le Bœuf a été averti de la marche en avant de l'ennemi. Le 17 août, en effet, vers huit heures du soir, une reconnaissance d'éclaireurs du 2e dragons, commandée par le capitaine Danloux, envoyée sur Gravelotte, a rencontré une ambulance française qui retournait à Metz. Les médecins racontent à cet officier qu'un colonel prussien est venu renvoyer cette ambulance de la ferme de Mogador, où elle était établie, affirmant qu'il était obligé de construire une batterie à Gravelotte et que, par conséquent, il ne pouvait laisser aucun blessé dans un aussi dangereux voisinage. Ce renseignement a été porté à dix heures du soir au maréchal Le Bœuf, qui l'a aussitôt communiqué au maréchal Bazaine.

— Le 18, à sept heures du matin, on aperçoit du quartier général du 3e corps de grandes colonnes ennemies qui, marchant déployées dans les plaines basses situées en arrière de Gravelotte, se dirigent de gauche à droite, en faisant un grand mouvement de conversion ; d'autres troupes nombreuses, à l'uniforme sombre et au casque étincelant, sortent du bois de Vaux.

Frappé de cette marche qu'il distingue à grande distance, le maréchal Le Bœuf en prévient immédiatement le maréchal Bazaine, qui répond « de s'établir solidement sur la position et de la conserver à tout prix ».

A neuf heures du matin, le maréchal Le Bœuf renouvelle son avertissement.

En effet, vers huit heures, alors que nos troupes attendaient, l'arme au pied, sur le plateau de Rozérieulles, ne voyant devant elles que le ravin escarpé de la Mance dont le versant qui leur fait face est couronné par les arbres touffus du bois des Génivaux, sur une longueur de plus d'une lieue, — nos troupes, disons-nous, ont aperçu tout à coup une sorte de grouillement sous les taillis. La base des arbres devient plus noire, puis des milliers de points brillants sont apparus.

Ce sont les Prussiens qui établissent leurs lignes de bataille. Nos troupes prennent les armes et essaient en vain d'incendier le bois des Génivaux.

De huit heures et demie à neuf heures et demie, les lignes françaises se forment: l'on construit des tranchées-abris pour placer des troupes en avant de l'artillerie du 3e corps, qui forme une énorme batterie s'étendant, suivant la crête du plateau, presque parallèlement à l'ancienne Voie romaine

De son côté, le 1er escadron du 10e chasseurs à cheval a pris position vers huit heures du matin, en arrière et à environ quatre cents mètres de l'*Arbre mort*, le dos tourné au bois de Châtel-Saint-Germain, et y établit son bivouac à côté des dragons de la division de Clérambault, avec ordre de se tenir prêt à marcher.

Bientôt nos chasseurs aperçoivent distinctement des colonnes prussiennes, qui suivent la route de Verdun et se rabattent sur Verneville.

A neuf heures on sonne à cheval : en même temps on sonne la distribution. Dragons et chasseurs reçoivent pour quatre jours de lard et de biscuit.

— Dès quatre heures du matin, les grand'gardes du 2e corps ont commencé à tirailler et ont prévenu que des forces considérables commençaient à défiler devant elles.

Au jour, on signale de forts mouvements de troupes ennemies du côté des villages de Vaux et d'Ars-sur-Moselle. Au moyen des ponts de ces derniers villages, les Prussiens communiquent avec une extrême facilité d'une rive à l'autre de la Moselle.

A cinq heures du matin, la brigade Letelier-Valazé (division Vergé) s'apprête au combat.

Le 1er bataillon du 32e de ligne (colonel Merle) est déployé en tirailleurs, en arrière d'une chaussée qui couvre le front du régiment. Deux compagnies sont envoyées en grand'garde tout près des positions occupées par l'ennemi.

Les 2e et 3e bataillons de ce régiment, formés en colonnes serrées par division, sont portés en arrière et placés en réserve.

Le 55e de ligne s'est déployé, moins quelques compagnies conservées en réserve, le long de la route de Verdun, à gauche de la ferme du Point-du-Jour, formant l'extrême gauche de la ligne de bataille.

Ce régiment a, à sa droite, le 3e bataillon de chasseurs à pied et les 5e et 6e batteries du 5e d'artillerie, qui, ayant leur gauche au Point-du-Jour, s'étendent dans la direction de la ferme de Moscou. Dès le matin, des corvées sont envoyées aux grand'gardes, pour la construction des tranchées-abris, le barrage et la destruction de la route de Gravelotte. En même temps la 9e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie (capitaine Bonnal) commence à construire un petit retranchement entre les deux corps de bâtiment de la ferme du Point-du-Jour pour abriter les compagnies du 3e bataillon de chasseurs, qui doivent servir de soutien aux batteries placées en cas d'attaque.

A dix heures et demie, les grand'gardes de la brigade Letelier-Valazé sont obligées de reculer et de venir s'appuyer sur leurs propres régiments (3e bataillon de chasseurs, 32e et 55e de ligne).

— Depuis le matin du 18, le mouvement en avant de l'ennemi n'a pas cessé un seul instant ; de nombreuses colonnes prussiennes défilent sans discontinuer sous les yeux des soldats du général Frossard et se portent de leur droite vers leur gauche. Elles débouchent des bois de Vaux, des Ognons et de Vionville sur différents points, prenant toutes la même direction vers le nord, hors de portée de nos batteries.

Les premières colonnes se sont dirigées sur Gravelotte et l'ont dépassé sans s'y arrêter. Elles sont venues se masser derrière le bois de la Mance et celui des Génivaux. Leurs éclaireurs n'ont pas encore dépassé la Mance.

L'artillerie s'est arrêtée en formation de rassemblement, très en vue, à hauteur de Gravelotte, mais hors de portée.

Plus de deux heures s'écoulent dans ces conditions sans qu'un coup de fusil soit tiré.

La bataille ne s'engage pas encore.

Les colonnes ennemies continuent sans cesse à se porter vers la droite de l'armée française (il en arrivera ainsi jusqu'à sept heures du soir) et prennent successivement les emplacements qui leur ont été assignés.

Une grande action est imminente. Elle ne peut faire doute pour qui veut voir et réfléchir. Les rapports des colonels du

2e corps sont concluants. Les forces qu'ils ont devant eux ne sont qu'un masque destiné à couvrir et à protéger le mouvement général de l'armée prussienne, dont le principal effort va se porter à notre extrême droite, contre le 6e corps, que commande Canrobert.

— A dix heures et quart du matin, le maréchal a informé le commandant en chef de l'apparition de quelques troupes ennemies à Valleroy; des paysans venus au quartier général du 6e corps annoncent que les bois sont garnis de troupes allemandes dont le nombre augmente depuis la veille au soir, et que l'ennemi n'a fait aucun feu de bivouac pour ne pas trahir sa présence.

— Pendant la matinée du 18, tout d'abord on ne signale rien d'inquiétant au 4e corps. La sécurité sur ce point paraît tellement complète, qu'une crête qui se trouve à quinze cents mètres au sud-ouest d'Amanvillers n'est pas même occupée par une grand'garde, bien qu'on puisse de cet endroit observer les bois de la Cusse et des Génivaux.

Vers neuf heures du matin, on aperçoit dans la plaine qui s'étend en avant et à gauche d'Amanvillers des nuages de poussière, produits évidemment par des troupes en marche. Est-ce l'armée allemande ou un corps français qui est en marche?

La quiétude dans laquelle restent les camps français fait penser que la dernière supposition est la vraie. Elle ne sera que trop tôt et trop malheureusement démentie.

Cependant, le cantinier du 5e bataillon de chasseurs (division Grenier, 4e corps), parti depuis la veille pour aller s'approvisionner à Moulins-lès-Metz, où il a passé la nuit, affirme, lorsqu'il rentre au camp vers dix heures, qu'il a vu très distinctement de fortes colonnes prussiennes en marche du côté de Saint-Marcel et de Doncourt-en-Jarnisy.

En même temps, quelques hommes du 64e de ligne, qui, trompant la surveillance des avant-postes de Champenois et de l'Envie, sont allés jusqu'à Verneville, reviennent en toute hâte, serrés de près, disent-ils, par des dragons prussiens.

Un instant, on croit à une fausse alerte.

Il n'en est rien, malheureusement : c'est l'avant-garde du IXe corps prussien, qui, vers dix heures, est venue occuper Verneville, d'où bientôt partiront les premiers coups de cette lutte formidable. Les Français ayant, dès la veille, abandonné ce village, l'avant-garde allemande y entre sans coup férir. Elle aperçoit alors devant elle une partie de notre camp, sur les hauteurs d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange.

Ne voyant, devant lui, aucun préparatif sérieux de défense, le général von Manstein prend rapidement ses dispositions pour

commencer l'action et fait avancer l'artillerie de la 18e division jusque sur une butte qui domine la ferme de Champenois.

—Pendant ce temps, le maréchal Bazaine est resté tranquillement à son quartier général de Plappeville et ne paraît nullement se douter de l'orage terrible qui va s'abattre sur lui et ses troupes.

Dès le matin, cependant, et comme on l'a vu, il a été avisé de l'approche des colonnes ennemies. Les renseignements successivement envoyés par les commandants des 3e et 6e corps, depuis dix heures du matin, ne peuvent lui laisser aucun doute sur l'imminence d'une attaque sérieuse, ni même sur le point principalement menacé.

L'ennemi, en effet, défile en masses profondes en avant des positions de l'armée française, en se portant de la gauche à la droite. C'est la droite française que, par une manœuvre facile à prévoir, les Allemands prennent pour objectif, afin de couper au maréchal la route de Briey, la seule communication que celui-ci conserve encore avec l'Est.

A l'approche d'une lutte formidable, quand l'ennemi, considérablement renforcé, va tenter un dernier effort pour achever l'œuvre commencée par les batailles du 14 et du 16 août, Bazaine ne juge pas à propos de visiter le terrain, ni de parcourir les positions sur lesquelles il a établi son armée pour y recevoir le combat.

Plus tard, il est vrai, il a déclaré qu'il connaissait le terrain et qu'il avait passé une partie de la matinée du 18, sur une hauteur, entre les fermes de Moscou et de Leipzick, à observer les mouvements de l'ennemi.

Le maréchal paraît ici confondre la matinée du 18 et celle du 17, où, en se portant de Gravelotte à Plappeville, il s'arrêta, en effet, quelques instants auprès de ces fermes, à voir défiler plusieurs régiments d'infanterie.

D'ailleurs, en raison de l'étendue de la ligne comme de la configuration du terrain mamelonné et coupé de bois qu'occupaient ses troupes, le commandant en chef, placé entre les fermes de Moscou et de Leipzick, ne pouvait découvrir les emplacements des 2e et 3e corps et ne voyait nullement sa droite, clef de la position, par où il annonçait à l'empereur qu'il devait déboucher le lendemain.

Puisqu'il prévoyait une bataille défensive, pourquoi ne pas parcourir, en l'examinant dans ses détails topographiques, le théâtre où elle devait s'engager, afin de reconnaître les points faibles et de prendre ses dispositions pour en augmenter les défenses naturelles?

S'il eût agi ainsi, son coup d'œil militaire et son expérience auraient reconnu tout de suite que la position de l'armée, très solide à la gauche, suffisamment forte au centre, n'offrait plus à la droite d'autre avantage que celui de dominer sensiblement le terrain en avant, sans présenter, ni sur le front, ni sur le flanc du 6e corps, d'obstacle de nature à arrêter les mouvements de l'ennemi.

C'est vers sa droite, point à la fois le plus faible et le plus important de sa ligne de bataille, que se seraient alors tournées ses principales préoccupations; c'est dans cette direction qu'il eût dû masser ses réserves d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie, au lieu de les laisser inutiles derrière sa gauche. Et s'il eût agi ainsi, n'avons-nous pas le droit de supposer que cet emploi judicieux de ses forces dans cette journée mémorable du 18 août 1870 eût exercé, sans aucun doute, une influence décisive sur l'issue de la bataille?

Au contraire, pendant cette matinée du 18, Bazaine demeure tranquillement à son quartier général, sans voir aucun des commandants de corps d'armée, sans donner aucune instruction en vue des redoutables éventualités qui se préparent et dont il vient d'être prévenu.

Cependant, vers dix heures, il envoie un de ses officiers d'ordonnance, le capitaine de Mornay-Soult, prévenir le général Bourbaki, commandant la garde impériale, qu'il le laisse libre de ses mouvements et d'engager ses réserves, comme il le jugera convenable.

Mais, comment le général Bourbaki, placé en arrière du théâtre de l'action, ignorant la marche de la lutte, manquant de ces renseignements précis, qui sont adressés au général en chef et qui lui permettent de reconstituer toutes les phases du combat, va-t-il pouvoir s'éclairer, prendre une résolution mûrement réfléchie?

« Je ne comprenais cette liberté, a dit plus tard le général Bourbaki, que dans un sens très relatif, car ce n'est pas la coutume qu'il en soit ainsi. »

Toutefois, malgré la coupable indifférence du commandant en chef, sur toute la ligne de bataille française, on se met partout en mesure et l'on attend.

Le clairon Murat, du 13e de ligne, et le chasseur Hamon aux, du 5e bataillon (4e corps), s'emparent d'une batterie prussienne, en avant du bois de la Cusse (18 août 1870).

CHAPITRE V

Premier engagement du 4e corps.

Le premier coup de canon prussien. — Le premier blessé français. — Le corps de la division de cavalerie du 4e corps est bombardé. — Frayeur et débacle des chevaux. — Les tentes et les bagages sont incendiés. — Mouvements de la cavalerie. — Obus enterrés. — L'infanterie du 4e corps se porte en avant. — Les chasseurs à pied en tirailleurs. — Les bois de la Cusse et des Génivaux. — Positions de la division Grenier avant la bataille. — L'ennemi est signalé. — Le commandant Commerçon, du 13e de ligne, aux avant-postes. — L'artillerie de la division Grenier se porte en avant. — La fusillade. — Le village d'Amanvillers est bombardé. — Déploiement de la brigade Pradier. — Formation de la brigade Véron de Bellecourt. — La division de Cissey s'avance au pas gymnastique. — Positions des brigades de cette division. — L'artillerie divisionnaire. — Le 20e bataillon de chasseurs en soutien. — Les recommandations. — Le brisquard et le conscrit. — Belle conduite des batteries du 15e d'artillerie. — La division de Lorencez se porte en réserve. — Les brigades Pajol et Berger. —

L'artillerie divisionnaire. — La réserve d'artillerie du 4e corps. — Violent combat d'artillerie entre le IXe corps allemand et le 4e corps français. — L'artillerie allemande, prise en flanc par nos obus, est décimée. — La batterie de mitrailleuses du capitaine Saint-Germain décime une batterie allemande. — Les Hessois dans le bois de la Cusse. — Prise d'une batterie par le clairon Murat, du 13e de ligne, et le chasseur Hamoniaux, du 5e bataillon. — Mort du sergent-major Bobant, du 13e de ligne. — Deux pièces allemandes sont enlevées par les attelages de notre artillerie. — Belle conduite du 5e bataillon de chasseurs. — « *Le bataillon Canrobert.* » — Violence du feu ennemi. — Les batteries du 4e corps français sont écrasées. — Le commandant Putz est démonté. — Retraite des batteries de la division de Cissey. — Retraite des batteries du général Grenier. — Leurs pertes. — Retraite et pertes des batteries de la division de Lorencez. — Mort du commandant d'artillerie Heurtevent-Prenier. — Retraite des batteries de la réserve. — Belle conduite de la batterie Albenque (6e du 17e d'artillerie). — La batterie Cahous (7e du 17e d'artillerie) est décimée. — Sauvetage par l'infanterie du canon le *Philtre.* — Premières pertes du 54e de ligne. — L'infanterie du général de Ladmirault soutient seule la lutte contre l'artillerie ennemie.

Vers onze heures et demie du matin, le premier coup de canon de la formidable bataille des lignes d'Amanvillers ou de Saint-Privat-la-Montagne (Gravelotte pour les Allemands) est tiré par le IXe corps prussien.

Le lieutenant-général baron von Wrangel a, on se le rappelle, occupé Verneville avec la 18e division d'infanterie et a porté aussitôt deux bataillons dans le bois de la Cusse qui se trouve sur le front des positions occupées par le général de Ladmirault. En même temps son artillerie prend position devant Verneville, entre les bois de la Cusse et des Génivaux, sur la hauteur où est bâtie la ferme de Champenois.

Pendant que l'ennemi prend ainsi ses dispositions de combat, la plus grande tranquillité ne cesse de régner dans les campements du 4e corps français.

Tout à coup un petit nuage blanc apparaît au niveau de la crête du bois de la Cusse, qui se trouve en face du camp de la division de cavalerie du 4e corps, que commande le général de Gondrecourt. C'est une batterie ennemie qui, avec une rare audace, est venue s'établir à quinze cents mètres environ d'Amanvillers, sur la lisière du bois de la Cusse.

Une détonation se fait entendre, et, en même temps, un obus éclate, au beau milieu des tentes du 2e hussards, atteint en pleine poitrine le brigadier sellier Têtu et le blesse grièvement. Grand désarroi parmi les trois ou quatre ouvriers selliers, qui,

groupés autour du brigadier, assis sur leurs talons, travaillaient à raccommoder les selles endommagées du combat de l'avant-veille au plateau d'Yron.

Après ce premier obus, un second, puis un troisième, puis une véritable grêle de projectiles. Le clocher d'Amanvillers prend feu. Plusieurs de ces obus tombent dans la ferme de Montigny-la-Grange, où est installée l'ambulance du 4e corps. On n'a que le temps de détacher les chevaux, de sauter en selle et de se former en bataille en avant du front de bandière.

Les hommes à pied, sous une pluie de projectiles, essayent d'enlever les tentes et les bagages. Malheureusement l'absence des voitures régimentaires, envoyées à Metz, ne permet de rien enlever; toutes les tentes ainsi que les bagages des officiers sont laissés au bivouac.

La grêle d'obus redouble. Des chevaux de main, restés à la corde, sont éventrés; d'autres, fous de terreur, brisent leurs entraves, s'échappent et se mettent à galoper à l'aventure dans la plaine.

Le camp de la division de cavalerie est incendié et brûlé, pour ainsi dire, sous les yeux de nos soldats. Les tentes, les cantines, les bagages, tout est renversé, détruit, dispersé. La ruine des officiers est complète : il ne leur reste plus que ce qu'ils ont sur leurs épaules. Il en est de même pour les hommes, qui sont montés en selle nue, laissant tout au bivouac : porte-manteaux, tentes, cordes d'attache, entraves, etc...

La division de cavalerie s'est formée en bataille, derrière le chemin de fer en construction de Metz à Verdun : la brigade légère en première ligne : à droite, le 2e hussards; à gauche, le 7e hussards; en seconde ligne, les 3e et 11e dragons.

La position de ces escadrons devient intenable. Ils sont là comme une cible offerte au feu de l'ennemi.

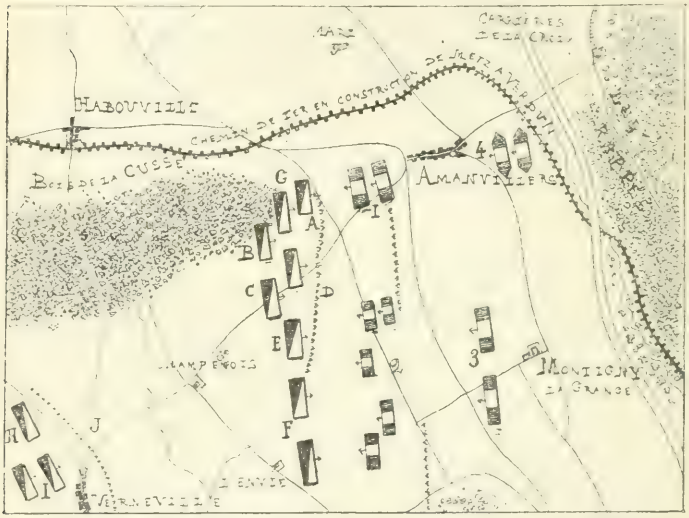
Depuis ce moment jusqu'à huit heures du soir, la division de cavalerie placée en arrière des batteries d'artillerie et de la première ligne d'infanterie commence à manœuvrer — peloton à droite et à gauche — afin de donner moins de prise aux projectiles ennemis, dont une quantité considérable tombe à quelques mètres en avant ou en arrière de son front.

La terre étant détrempée par des pluies récentes, le plus grand nombre de ces obus s'enterrent sans éclater, ce qui explique le peu de pertes subies par la division dans cette journée, malgré le feu nourri et incessant auquel elle est exposée durant de longues heures.

Pendant toute la durée de l'action, les régiments de dragons et de hussards ne cessent d'évoluer dans la zone comprise entre

les villages d'Amanvillers et de Saint-Privat, soit en avant, soit en arrière de la voie ferrée en construction de Metz à Verdun.

— Cependant le signal de l'attaque est donné. Le feu s'engage sur tout le front du 4e corps par une violente canonnade, comme le 16 à Rézonville; les colonnes ennemies du IXe corps s'ébranlent de toutes parts, avec l'intention évidente de faire un effort sur notre droite pour la tourner. Afin de la protéger, le maréchal Canrobert fait occuper sur son front le village de Sainte-Marie-aux-Chênes par le 94e de ligne.



POSITIONS OCCUPÉES PAR LE 4e CORPS (général DE LADMIRAULT) (18 août 1870).

1. Division de Cissey. — 2. Division Grenier. — 3. Division de Lorencez.
4. Division de cavalerie de Gondrecourt.

A. 84e, 85e régiments allemands. — *B*. *G*. 49e brigade. — *C*. Deux bataillons du 84e. — *D*. Artillerie du IXe corps. — *E*. 2e régiment hessois. — *F*. 18e division. — *H*. 50e brigade. — *I*. IIIe corps. — *J*. Artillerie du IIIe corps.

L'infanterie de notre 4e corps se forme rapidement en avant. Les hommes se glissent, pour ainsi dire, en rampant dans les sillons. Les chasseurs à pied se répandent en tirailleurs dans la vallée de la Mance. Les batteries divisionnaires et la réserve d'artillerie, qui sont restées attelées depuis la double alerte de la nuit précédente, sont parties aussitot en avant et sont allées s'établir au sommet d'une crête demi-circulaire qui s'étend d'Amanvillers à Saint-Privat.

Au premier coup de canon, la division Grenier a marché à l'ennemi. La division de Cissey prend la droite et se relie à la gauche du 6e corps, tandis que la division de Lorencez accourt se former en réserve près d'Amanvillers.

— La 2e *division du 4e corps* (général Grenier) était campée, par bataillon en masse et par inversion, au sud d'Amanvillers, en avant de la ferme de Montigny-la-Grange, où le général de Ladmirault avait établi son quartier général, avec l'ambulance de son corps d'armée.

En avant de ce campement s'étend un plateau nu, terminé à l'horizon par deux bouquets de bois (ceux des Génivaux et de la Cusse), à un kilomètre environ l'un de l'autre : plusieurs fermes isolées (Champenois, l'Envie) se montrent en avant et sur la droite ; à quatre ou cinq cents mètres, celle de Montigny-la-Grange, qui servit d'ambulance pendant la journée et qui fut incendiée le soir par les obus prussiens.

Dès huit heures du matin, des éclaireurs ennemis se sont montrés aux avant-postes. La 2e division est avertie officiellement qu'elle doit s'attendre à être attaquée. Cependant rien n'est changé au service ordinaire ; les hommes mangent leur soupe, et même avec plus de tranquillité que d'habitude.

A onze heures du matin, les soldats se forment pour l'appel devant les faisceaux. Les commandants des compagnies du 13e de ligne se préparent à passer leur revue, quand le capitaine Bourguignon, de ce régiment, qui est de grand'garde avec sa compagnie (1er bataillon, 2e compagnie), fait, par un sergent, prévenir son chef, le commandant Commerçon, qu'il aperçoit dans le lointain une masse considérable d'ennemis : infanterie, cavalerie, artillerie.

Cet officier supérieur conduit aussitôt le sergent au colonel Lion, qui, étant à table, répond : « Ah ! vous voyez des Prussiens partout ! »

Le commandant Commerçon monte aussitôt à cheval et se dirige au galop vers sa grand'garde. A moitié chemin, il rencontre le capitaine Bourguignon, qui venait lui-même confirmer les premiers renseignements de son sergent et l'adresse au général Véron de Bellecourt, commandant la brigade.

Arrivé à la grand'garde, le commandant Commerçon, à l'aide de sa lunette, aperçoit en effet, tantôt se défilant derrière les bois, tantôt derrière de légers mouvements de terrain, un corps d'armée dont il n'a ni le pouvoir, ni le temps d'apprécier la force. C'est le IXe corps prussien qui se dirige de Verneville contre Amanvillers.

Le danger est imminent, l'attaque certaine. Le commandant Commerçon prescrit aux hommes de la grand'garde d'ouvrir le feu à dix-huit cents, à deux mille mètres même, non pas que le tir doive être efficace, mais pour donner l'éveil aux régiments de la 2e division, et il se dirige vers son bataillon à bride abattue. A peine le rejoint-il, que déjà les obus pleuvent sur le campement du 13e de ligne.

Chose incroyable, déplorable, les voitures des régiments, sauf celles des états-majors, sont allées à Metz d'après les ordres donnés le matin même; aussi tous les bagages des officiers sont-ils abandonnés et lacérés ou brûlés par les obus.

Cette avalanche de projectiles n'étonne nullement les soldats de la 2e division. Déjà même, avant la fusillade des grand' gardes du 13e de ligne, l'alarme leur a été donnée par quelques vedettes de cavalerie, qui sont revenues au galop pour annoncer l'approche de l'ennemi.

Les chefs de corps, sans attendre l'heure habituelle de midi, font aussitôt sonner l'appel.

Le lieutenant-colonel de Lerminat et le chef d'escadron Vigier font atteler rapidement les trois batteries divisionnaires du 1er d'artillerie (5e, capitaine de Saint-Germain, mitrailleuses), 6e et 7e (4 rayé, capitaines Erb et Prunot), qui sont parquées près du 5e bataillon de chasseurs.

Des paysans, fuyant devant les Prussiens, arrivent à ce moment même et confirment le dire des vedettes.

Quelques coups de canon se font entendre dans la direction du sud; au même instant une violente fusillade éclate aux grand'gardes du 13e de ligne.

La division Grenier rompt les faisceaux, et se forme rapidement en bataille, sur son front de bandière, en avant de la ferme de Montigny-la-Grange.

A peine ces dispositions sont-elles prises que les obus ennemis tombent en abondance au milieu des tentes de la 2e division et sur le village d'Amanvillers.

La brigade Pradier se déploie sur deux lignes. En première ligne, à six cents mètres de Montigny-la-Grange et face à la ferme de l'Envie, un bataillon du 64e et le 2e bataillon du 98e; cette première ligne occupe une rangée de peupliers, d'où elle commence une vive fusillade contre les huit batteries prussiennes postées sur la croupe qui d'Amanvillers descend jusqu'au nord-est de Verneville. Les compagnies d'Azémar et Gérard, du bataillon du 64e, s'avancent à bonne portée de l'artillerie ennemie et lui font éprouver des pertes très sérieuses.

A trois cents mètres en arrière de cette première ligne, se

forment les deux bataillons du 64e, ainsi que le 1er et le 3e bataillon du 98e, ce dernier bataillon occupant la gauche.

Les deux régiments, 13e et 43e de ligne, de la brigade Véron de Bellecourt, se sont également formés en bataille, dès les premiers coups de feu.

Le colonel Lion, du 13e de ligne, envoie aussitôt le 1er bataillon (commandant Commerçon) à la rencontre de l'ennemi sur le plateau découvert. Outre la résistance qu'il doit opposer aux Prussiens, la mission de ce bataillon est de protéger une batterie d'artillerie placée à sa droite et commandée pour le moment par le chef d'escadron Maucourant. Le commandant Commerçon fait déployer son bataillon, avec une compagnie de soutien à droite et à gauche. Le 3e bataillon (commandant Guéden) se porte également en avant.

Le 2e bataillon (capitaine adjudant-major Geoffroy), avec le colonel et le drapeau, ainsi que le 43e de ligne, attendent, l'arme au pied, le moment de marcher.

Comme nous l'avons dit, les batteries de la division Grenier, qui étaient déjà prêtes, au moment où l'alarme a été donnée, se sont portées aussitôt au trot vers la crête, qui arrête la vue en avant de Montigny-la-Grange. Le 5e bataillon de chasseurs les accompagne pour les soutenir.

En arrivant sur cette hauteur, on aperçoit, en effet, des colonnes d'infanterie s'avançant entre le bois de la Cusse et le bois des Génivaux.

Les plus rapprochées sont à douze ou quinze cents mètres de nos troupes.

L'artillerie allemande semble déployée contre Montigny. Plusieurs pièces ennemies changent de position aussitôt qu'apparaissent les trois batteries du lieutenant-colonel de Lerminat, afin sans doute de faire face à celles-ci.

Les batteries divisionnaires s'arrêtent et se placent ainsi :

La batterie de Saint-Germain (5e, mitrailleuses), en avant de Montigny-la-Grange, à la ferme de Champenois.

La batterie Prunot (7e, 4 rayé), en avant d'Amanvillers, le long de la ligne des crêtes, sur un plateau qui descend à Verneville, sur la pente gauche de ce plateau.

La batterie Erb (5e, 4 rayé), sur la pente droite de ce même plateau, séparée de la batterie Prunot par un intervalle de cent vingt mètres environ. La section de droite est abritée dans un chemin creux ; les deux autres sections se trouvent en avant de la ligne des crêtes, qui, en cet endroit, s'infléchit vers Amanvillers.

Il est recommandé aux capitaines-commandants de modérer

leur tir, les munitions qui sont au parc n'étant pas en quantité considérable.

Les trois batteries françaises commencent vers midi un feu très rapide. L'ennemi répond aussitôt. Son tir est d'abord très violent du côté de Verneville : il établit huit batteries en avant de ce village, ses tirailleurs se glissent même jusqu'à huit cents mètres de nos pièces.

Les régiments de la brigade Véron de Bellecourt (13e et 43e de ligne) ayant fait avancer plusieurs compagnies déployées, les chasseurs à pied du 5e bataillon appuient à droite pour faire place à celles-ci, et comme nos « vitriers » suivent, dans cette marche de flanc, le chemin de la Folie à Habonville, ils se rapprochent sensiblement du bois de la Cusse, dont la lisière paraît fortement occupée par l'infanterie ennemie, qui s'est jetée dans ces taillis.

Le chemin de fer, qui décrit, derrière la division Grenier, une courbe dont Amanvillers occupe le sommet, se dirige, à droite de cette division, vers le bois de la Cusse, dont l'angle est coupé par une tranchée à peu de distance d'Habonville.

Une maison de garde-barrière, située en avant du bois, indique le point où le chemin, sur lequel sont placés les chasseurs du 5e bataillon, coupe la voie ferrée.

La division de Cissey vient prendre position à droite de la division Grenier, à cheval sur le chemin de fer.

Le commandant Carré, du 5e bataillon de chasseurs à pied, organise définitivement la ligne de tirailleurs qui doit occuper le chemin, en la formant de quatre compagnies : à droite, la 2e, capitaine Régnier ; au centre, la 3e, capitaine Chédeville, et la 1re, lieutenant Dumarest ; à gauche, la 5e, lieutenant de Traversay. La 4e, qui a passé la nuit à la grand'garde, et la 6e sont laissées en réserve, à quelques cents mètres en arrière.

— Au premier coup de canon, la *division de Cissey* (1re du 4e corps) s'est portée en avant, déployée sur deux lignes, entre Amanvillers et la gauche du 6e corps.

Vers le milieu de la nuit du 17 au 18, l'alerte avait été donnée dans cette division : les troupes s'étaient portées aux faisceaux, puis tout était rentré dans le calme. Le matin, toutes les voitures des corps avaient été requises pour aller chercher des vivres à Metz : ce convoi devait être mis en route avant midi. Les voitures partent, vers onze heures, pour le rendez-vous. Dans les campements, les hommes mangent ou se reposent : on complète les munitions ; les chefs de corps établissent les différents mémoires de propositions, qui leur sont demandés par le général de division, pour les journées des 14 et 16 août.

Vers onze heures et demie, le canon se fait entendre à peu de distance, sur notre ligne tout entière, avec une extrême violence : l'ennemi vient de prendre l'offensive.

Les troupes se rassemblent précipitamment, prennent les armes à la hâte et reçoivent l'ordre de se porter en avant.

Les bataillons partent sans sacs et marchent au pas gymnastique, dans la direction du canon, laissant au camp les tentes dressées, les bagages des officiers et les havresacs de la troupe sous la garde des hommes malingres ou indisponibles et des vaguemestres.

La division de Cissey, après avoir parcouru près d'un kilomètre, à une allure des plus rapides, arrive couronner les hauteurs qui appuient leurs deux extrémités, l'une à Saint-Privat et l'autre à Amanvillers.

La crête de ces positions domine tout le terrain placé en avant du bois de la Cusse, dont l'angle saillant fait face au milieu de notre ligne.

La brigade de Goldberg se place en première ligne : le 57e à droite, le 73e à gauche.

Les deux premiers bataillons du 73e prennent position à droite de la tranchée du chemin de fer en construction de Metz à Verdun, dans une dépression de terrain que dominent les positions de l'ennemi et où ils essuient aussitôt un feu violent de mousqueterie : le 3e bataillon du 73e oblique à gauche et va se placer dans la tranchée du chemin de fer, d'où il dirige ses feux sur l'artillerie prussienne. Ses tirailleurs, déployés à gauche de la tranchée, se relient à ceux de la division Grenier. La position du bois de la Cusse placée en avant de ce bataillon est déjà occupée par l'infanterie ennemie.

A droite des deux premiers bataillons du 73e, le 57e est rangé en bataille.

La 1re brigade (1er et 6e de ligne) se trouve en arrière et un peu à gauche de ces deux régiments: le 1er de ligne, derrière le 57e, est placé en réserve dans un terrain découvert, que viennent labourer les obus et la mitraille de l'artillerie prussienne. Le 6e de ligne, placé à mi-côte, appuie sa droite à la tranchée du chemin de fer et sa gauche à environ trois cents mètres de là.

Notre feu commence aussitôt, très vivement nourri, vers le bois de la Cusse, d'où part une fusillade non moins vive de la part des Allemands.

L'artillerie de la division de Cissey, composée des 5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie, et qui a conservé ses chevaux attelés depuis la double alerte de la nuit précédente, est

partie aussitôt au trot. Conduite par le lieutenant-colonel de Narp et le chef d'escadron Putz, elle va se placer, après un parcours d'un kilomètre environ, en avant, au sommet d'une crête à demi circulaire, qui s'étend d'Amanvillers à Saint-Privat, dans l'ordre suivant : à gauche, en avant d'Amanvillers, un peu en avant du chemin de fer, la 5e batterie (4 rayé), capitaine-commandant Boniface; au centre, la 9e batterie (4 rayé), capitaine-commandant Gibouin; à droite, non loin des Mares et se reliant au 6e corps, la 12e batterie (canons à balles), capitaine en second Reuflet.

Le 20e bataillon de chasseurs a accompagné, sous les ordres du capitaine Delherbe, l'artillerie comme soutien et s'est fractionné en deux parties.

La première, commandée par le capitaine Delherbe, comprend les 1re, 2e et 3e compagnies; la seconde, sous les ordres du capitaine adjudant-major Leclerc, se compose des 4e et 5e compagnies (la 6e n'est pas encore revenue de Metz).

Chacune de ces fractions est placée en soutien, de chaque côté de la ligne de batteries de la division de Cissey, celle du capitaine Delherbe à gauche et celle du capitaine Leclerc à droite.

Les chasseurs se couchent à plat ventre dans les sillons, inspectant la vallée d'un œil scrutateur, ainsi que le bois de la Cusse qui leur fait face et d'où l'on s'attend, à chaque minute, à voir sortir les Prussiens. Ils parlent à voix basse, le doigt sur la détente du chassepot.

Bientôt la lisière du bois s'estompe de petites fumées blanchâtres.

Quelques balles passent en sifflant au-dessus des chasseurs.

— Attention, les enfants, dit un jeune lieutenant, en se retournant vers ses hommes. Si vous les voyez sortir, regardez-moi et au commandement de : Feu ! visez tranquillement, sans vous presser, à la ceinture; mettez les hausses à cinq cents mètres et ne tirez qu'au commandement. Vous entendez, sergent?

« Oui, mon lieutenant, » répond une moustache grise.

L'officier qui parle ainsi est un tout jeune homme; il se tient debout, en avant de ses hommes couchés dans les sillons : il sait que d'une minute à l'autre il peut tomber mortellement frappé et pourtant son regard est calme, sa voix ne trahit pas moindre la émotion; il n'a même pas l'ivresse du combat, car il fume tranquillement son cigare, en regardant le bois, comme ferait un touriste.

« Il paraît qu'il va-z-y avoir du coton? demande un jeune soldat au vieux sergent que l'officier a interpellé.

— Mais oui, mon fils, répond le vieux brisquard, que tu vas saluer les balles, tout à l'heure.

— Vous verrez voir, » fait le petit chasseur d'un air crâne.

Tout à coup une détonation retentit : un obus vient d'éclater en avant des chasseurs; la maîtresse branche d'un peuplier tombe avec toute sa frondaison, et le projectile, en faisant explosion, a creusé un trou profond. Personne n'est atteint.

L'artillerie française se met en devoir de répondre aux batteries ennemies.

Le lieutenant-colonel de Narp ordonne de commencer le feu. Alors commence un horrible tintamarre. Nos trois batteries ouvrent le tir avec un ensemble effrayant, à moins de douze cents mètres, dans la direction d'Habonville, sur des masses profondes d'infanterie ennemie, qui cherchent, à diverses reprises, en longeant la lisière du bois de la Cusse, à s'emparer des hauteurs d'Amanvillers.

Prises en flanc par notre artillerie, les colonnes allemandes sont refoulées plusieurs fois, laissant le terrain noir de cadavres.

Afin d'éteindre le feu de notre artillerie, qui décime son infanterie, la batterie ennemie, qui a engagé l'action et qui a cessé de tirer, recommence son feu; elle prend la 5e batterie du 15e d'artillerie en flanc, à sept cents ou huit cents mètres; mais la section de gauche lui répond, lui tient tête victorieusement, et, avec ses deux pièces de 4, réduit au silence les six pièces Krupp des Allemands.

Sur notre droite, un corps nombreux de uhlans essaye alors de tourner la batterie de canons à balles du capitaine Reuflet, mais deux mitrailleuses dirigées de ce côté l'empêchent d'exécuter ce mouvement.

Vers midi, les batteries ennemies se taisent définitivement sur ce point et l'infanterie est rejetée dans l'intérieur du bois de la Cusse.

— La *division de Lorencez* (3e du 4e corps) était campée, on se le rappelle, derrière le bois de Châtel-Saint-Germain, à un kilomètre environ d'Amanvillers.

Le 18, vers onze heures et demie du matin, les régiments qui la composent, prenaient les armes pour l'appel de midi, quand tout à coup des coups de canon éclatent dans la plaine : ce sont les Prussiens qui attaquent les divisions de Cissey et Grenier, en avant de Montigny-la-Grange et d'Amanvillers.

La division de Lorencez lève promptement son campement,

et, laissant sur place les havresacs de la troupe ainsi que les bagages des officiers, se porte au pas gymnastique à Amanvillers, où elle se déploie en réserve, dans la direction de Montigny-la-Grange à Saint-Privat, faisant face au bois de la Cusse.

Le 2e bataillon de chasseurs accourt le premier au canon, guidé par son commandant de brigade, le général Pajol, fils aîné du célèbre général de cavalerie du premier Empire, accompagné de son aide de camp, le capitaine d'état-major Emmanuel Bocher.

Le bataillon, excité par les bruits de la bataille, traverse le bois des Rappes, arrive au sud-est du village d'Amanvillers, franchit le ravin de Châtel-Saint-Germain, se forme en bataille aussitôt après et gravit, au pas de course, sous une grêle de mitraille, le terrain en pente douce qui sépare Amanvillers de Verneville et du bois de la Cusse.

Arrivés au sommet de ce plateau, les chasseurs prennent position, à environ deux kilomètres au nord-est de Verneville et directement en face du bois de la Cusse.

Leur bataillon est en bataille à peu près exactement, face à l'ouest; sa droite est en face de la pointe du bois; elle en est distante d'environ cinq cents mètres; elle est légèrement sur le versant Est du plateau; la gauche est tout à fait sur le sommet. Le terrain qui est en avant, descend un peu en pente douce vers le bois de la Cusse; il n'offre que peu d'abris à l'assaillant; il y a deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied à droite; il n'y a pas de troupes très près à gauche. Une batterie de mitrailleuses et deux pièces de 4 se tiennent à quelques mètres en arrière.

Déjà, vers onze heures du matin, le 3e bataillon du 15e de ligne (brigade Pajol) avait reçu l'ordre d'aller occuper les carrières d'Amanvillers et avait été placé à cheval sur la route de Briey à Metz.

Au même instant, le canon gronde et le régiment, rallié à la hâte, se forme en bataille à la gauche du 6e corps, ayant lui-même à sa gauche le restant de la 3e division du 4e corps (de Lorencez).

Le second régiment de la brigade Pajol, le 33e de ligne, s'est porté au pas gymnastique, en passant par la droite du bois de Saulny, sur Montigny-la-Grange, le 1er bataillon à droite de ce dernier village, le 3e à gauche et le 2e à gauche du 3e.

Une division de cavalerie, celle du général de Gondrecourt, du 4e corps, se trouve à l'extrême gauche du plateau occupé par les 2e et 3e bataillons du 33e.

Deux batteries de 4 sont placées en arrière et près de la crête

du plateau, en avant de ces deux bataillons; deux batteries de mitrailleuses sont en position à gauche, derrière un bouquet d'arbres.

Le 1er bataillon du 33e de ligne a, en avant de lui, une batterie d'artillerie et une de mitrailleuses.

Conduit par le commandant de la 2e brigade, le général Berger, le 54e de ligne vient se placer à droite et en avant d'Amanvillers, du côté qui regarde Saint-Privat-la-Montagne. Le 1er et le 2e bataillon, déployés, sont placés en avant sur une même ligne; le 3e bataillon, en colonne serrée par division, est en réserve, à trois cents mètres en arrière; son flanc gauche touche presque les murs du village d'Amanvillers.

Le général Berger place également en bataille les trois bataillons de son second régiment, le 65e de ligne, entre le village d'Amanvillers et la ferme de Montigny-la-Grange, en arrière du campement du 43e de ligne, sur l'emplacement duquel l'action est engagée.

— L'artillerie de la division de Lorencez (8e, 9e, 10e batteries du 1er d'artillerie) remplit brillamment son devoir, sous les ordres du lieutenant-colonel Legardeur et du chef d'escadron Legrand.

Tout d'abord, dès les premières détonations, la 9e batterie, capitaine Barlot, a pris aussitôt position, presque sur l'emplacement où elle a campé, surveillant le ravin de Châtel-Saint-Germain, avec sa troupe de soutien.

La 8e batterie, capitaine Guérin, prend position avec ses mitrailleuses à gauche et en avant de la ferme de Montigny-la-Grange, face au bois de la Cusse; elle a si peu de place qu'elle peut à peine prendre douze à quatorze mètres d'intervalle par section : elle fait feu une partie de la journée sur des masses d'infanterie, qui, descendant dans une clairière de ce bois de la Cusse, se rejettent dans les fourrés, après chaque décharge des canons à balles, et sortant du bois, en colonne par le flanc, cherchent sans cesse à se reformer.

Nos mitrailleuses dirigent ensuite leur tir sur une batterie qui, placée en avant du bois, tire beaucoup sur elles, mais heureusement trop court, et qui est bientôt réduite au silence; puis enfin deux sections de cette batterie de mitrailleuses luttent contre deux batteries, qui sont venues alternativement s'établir à droite et à gauche de la ferme de Champenois; ces deux batteries n'ont pas même le temps d'ouvrir leur feu, tellement elles ont eu, en quelques secondes, d'hommes et de chevaux jetés par terre. Elles sont obligées de se replier dans un désordre extrême.

La section de droite de la batterie de mitrailleuses observe

toujours le bois et tire sur quelques groupes de fantassins et de cavaliers qui en sortent.

Sur l'avis du général Lafaille, commandant l'artillerie du 4e corps, de faire bien attention, car elle pourrait être surprise par de la cavalerie, dans la position où elle se trouve, et sans troupe de soutien, le capitaine Guérin fait charger les pièces avec des balles multiples et porter sa batterie à cinquante mètres environ en avant.

Là, il aperçoit trois avant-trains abandonnés et beaucoup d'hommes et de chevaux tués ou blessés, appartenant à la batterie dont on vient d'éteindre le feu.

Nous avons dit plus haut que la batterie Baritot avait pris position le matin sur l'emplacement où elle avait campé, surveillant le ravin de Châtel-Saint-Germain.

Vers une heure trois quarts de l'après-midi, cette batterie reçoit l'ordre par un officier d'état-major de rejoindre la division de Lorencez, le plus rapidement possible, et de se placer à gauche d'Amanvillers.

Les pièces ne sont pas remises sur les avant-trains, qu'un second officier d'état-major vient porter l'ordre de se placer à droite du même village.

Le capitaine-commandant Baritot prévient cet officier qu'il se rend aussitôt au trot à Amanvillers et qu'il désire être prévenu, dans le trajet, de la position exacte qu'il doit occuper : il ne revoit plus ces deux officiers.

Après avoir passé le chemin de fer en construction de Metz à Verdun, la 9e batterie est formée en bataille, à intervalles de vingt mètres, et le capitaine en second, qui a été envoyé prendre les ordres du général de division de Lorencez qu'on ne peut trouver, ne revient pas.

Le capitaine Baritot prend sur lui d'aller occuper la crête à droite d'Amanvillers, face au bois de la Cusse. Il est deux heures.

A la droite du bois, se trouve une batterie prussienne à neuf cents mètres environ. La batterie Baritot engage vigoureusement la lutte contre les pièces ennemies et les réduit à peu près au silence.

Enfin la batterie Desveaux (10e, 4 rayé) a pris position sur la route de la ferme de Montigny-la-Grande. La ferme de Champenois est déjà en flammes et de derrière arrive une grêle de projectiles, qui déciment l'infanterie couchée près de la ferme de Montigny, sans qu'il soit possible de distinguer la batterie qui les envoie.

La batterie Desveaux tire néanmoins au juge et à le bonheur,

après un petit nombre de coups, de délivrer l'infanterie de ce tir incommode, contre lequel celle-ci ne pouvait rien.

A ce moment, deux batteries ennemies viennent s'établir en face des pièces de 4 du capitaine Desveaux, puis deux autres, sur une crête un peu plus éloignée. Pendant trois heures environ, la vaillante 10e batterie riposte au feu des vingt-quatre pièces Krupp, qui ne lui font éprouver que de faibles pertes, relativement au nombre de coups tirés.

—Les six batteries composant la *réserve d'artillerie du 4e corps* avaient été parquées sur une ligne droite, passant derrière la ferme de Montigny-la-Grange et allant au village d'Amanvillers.

Ces batteries étaient ainsi parquées, en allant de la droite à la gauche : 11e et 12e batteries du 1er d'artillerie (12 rayé), chef d'escadron Ladrange, capitaines Florentin et Gastine; — 6e et 9e batteries du 8e d'artillerie (4 rayé), capitaines Maringer et Masson; — 5e et 6e batteries du 17e d'artillerie (4 rayé), chef d'escadron Poilleux, capitaines Cahous et Albenque. La gauche de la 6e batterie du 17e d'artillerie était appuyée à la ferme de Montigny-la-Grange et formait l'extrême gauche de la réserve du 4e corps.

Il était onze heures et demie du matin. Tout à coup nos artilleurs entendent sur leur gauche une décharge de mitrailleuses, et peu à peu le feu s'étend sur toute la ligne.

Par ordre du commandant supérieur, les voitures devaient rester attelées jusqu'à midi. Aussi cette précaution permet-elle à la réserve du 4e corps d'entrer en ligne aussitôt que l'ennemi a commencé l'attaque, et bien avant que notre infanterie ait pu former ses lignes de bataille.

Chaque batterie s'engage en se portant en avant de son front.

Les 11e et 12e batteries du 1er régiment (capitaines Florentin et Gastine) marchent tout d'abord en ligne, la batterie Gastine à gauche, mais se perdent bientôt de vue à cause de la forme du terrain.

Les 6e et 9e batteries du 8e (capitaines Maringer et Masson) prennent d'abord position sur un plateau entre Amanvillers et Montigny-la-Grange, mais, vu l'encombrement d'artillerie, au milieu duquel la 9e batterie se trouve, le capitaine Masson la fait appuyer à gauche, vers la ferme de Montigny.

Sous la direction du chef d'escadron Poilleux, la 5e batterie du 17e (capitaine Cahous) s'est portée entre Champenois et Montigny-la-Grange. Le général Grenier, commandant la 2e division du 4e corps, fait placer cette batterie à gauche de la bat-

terie de mitrailleuses du capitaine de Saint-Germain, pour soutenir les troupes d'infanterie déjà formées.

Comme nous venons de le dire déjà, chaque batterie de la réserve s'est engagée en se portant en avant de son front. Celles de droite ayant augmenté leurs intervalles pour combattre, il ne reste plus de place à la 6e batterie du 17e pour s'établir comme les autres batteries à droite de la ferme de Montigny-la-Grange : elle doit passer par derrière pour se porter à gauche.

— La 11e batterie du 1er régiment (capitaine Florentin) reçoit l'ordre du lieutenant-colonel Deville, chef d'état-major de l'artillerie du 4e corps, de s'établir sur l'emplacement même du campement de la 3e division, à cinq cents mètres environ en avant de la ligne, qui va de Montigny-la-Grange à Amanvillers, à hauteur du milieu de cette même ligne.

Une forte batterie ennemie placée à gauche du bois de la Cusse, à l'abri du repli, dans lequel passe le ruisseau de la Mance, prend à partie la batterie Florentin, dès le début de l'action et engage une canonnade, sans autre incident, des deux côtés, que des pertes assez sensibles jusqu'à deux heures de l'après-midi.

L'attaque de la ferme de Champenois par les Prussiens donne alors à la 11e batterie du 1er régiment l'occasion de détourner son tir et de le diriger contre l'infanterie allemande.

Le bois de la Cusse lui-même, lorsque les officiers d'artillerie ont pu se rendre compte de la masse d'infanterie qu'il dissimulait, est pendant longtemps l'objectif de notre tir, notamment lorsque notre infanterie s'est élancée, vers deux heures et demie, pour un vigoureux retour offensif.

Presque aussitôt après, le capitaine Florentin aperçoit sur sa gauche, vers la ferme de Chanterenne, de nombreuses bouches à feu, qui viennent d'ouvrir un feu écrasant qui décime la gauche du 4e corps et la droite du 3e.

— La 12e batterie du 1er régiment (capitaine Gastine) a reçu l'ordre de s'établir, la gauche à hauteur de la ferme de Montigny-la-Grange, et de ne jamais abandonner cette position.

Elle tient parole et jusque vers six heures et demie du soir elle tire contre les batteries prussiennes établies sur deux étages de feu, à droite de Verneville et contre une autre batterie, établie à gauche de Verneville, et un peu en avant, près de la ferme de l'Envie.

— La 6e batterie du 8e régiment épuise rapidement toutes ses munitions ; en outre le capitaine Maringer obtient deux caissons pleins d'un parc qui est derrière Amanvillers.

— La 9e batterie du même régiment (capitaine Masson), défilée

derrière une haie, lutte à seize cents mètres avec une batterie établie en arrière et à gauche de la ferme de Champenois.

— La 5e batterie du 17e (capitaine Cahous) a ouvert son feu contre une batterie placée, près de Champenois, à quatorze cents mètres environ. Le tir admirablement réglé de nos obus la fait taire, mais d'autres batteries arrivent successivement, se plaçant à droite et à gauche de celle-là et plus loin.

Bientôt le général Lafaille fait dire de surveiller les terrains près de Champenois, où les ondulations permettent de masquer des colonnes épaisses de troupes.

— Au commencement de l'action, une batterie prussienne, placée à droite d'Amanvillers, sur le chemin de Verneville, prend notre ligne obliquement : c'est d'abord contre elle que la batterie du capitaine Albenque (6e du 17e d'artillerie) commence le feu.

Après quelques coups à obus ordinaires, armés de fusées percutantes, le capitaine Albenque est assuré que cette batterie se trouve à douze cents mètres de sa position et fait alors ouvrir sur elle un feu violent avec des obus à balles; au bout d'un quart d'heure, nos braves artilleurs ont la satisfaction de voir le désordre se mettre parmi les pièces ennemies, puis ils les aperçoivent se retirer rapidement en suivant le chemin de Verneville: elles tournent à gauche pour aller s'établir, parallèlement à notre batterie, derrière une crête, à hauteur de la ferme de l'Envie. Nos obus les poursuivent pendant tout leur mouvement.

Le combat s'engage de nouveau, très violent, à quinze cents mètres de distance : la batterie ennemie est renforcée considérablement et renouvelle plusieurs fois ses servants.

— Comme on vient de le voir, la canonnade s'est engagée de part et d'autre avec une extrême violence, vers onze heures et demie du matin. L'artillerie de la 18e division prussienne a ouvert le feu de la butte qui domine la ferme de Champenois, puis toute l'artillerie du IXe corps allemand est allée se ranger près des canons déjà pointés, et, au même moment, toutes les colonnes ennemies se sont ébranlées avec l'intention évidente d'écraser notre droite.

Déjà des masses de fumée blanchâtre passent au-dessus des deux armées et bientôt le village de Sainte-Marie-aux-Chênes, où Canrobert a jeté notre 94e, apparaît dans le lointain comme un brasier incandescent.

A cet instant, le IXe corps allemand se porte rapidement vers Montigny-la-Grange. Il a tout d'abord la chance de réussir son mouvement, mais cela ne doit pas avoir une longue durée, car

tout à coup l'artillerie de Ladmirault et celle de Canrobert se mettent à tonner. Toute la côte de Montigny au delà d'Amanvillers semble en feu, puis la canonnade s'étend comme une traînée de poudre et gagne Saint-Privat, faisant ainsi connaître aux Allemands que notre droite s'étend bien au delà d'Amanvillers.

L'ignorance de ces derniers va leur coûter cher. L'artillerie du IXe corps, ayant pris une position oblique pour mieux canonner ce dernier village, est prise de face et d'enfilade par nos pièces et subit des pertes d'autant plus grandes que la distance est moins considérable et par conséquent favorable à notre canon de 4.

L'artillerie allemande est décimée : la 9e batterie ennemie, perd, à elle seule, une centaine de chevaux tués. L'artillerie française continue ce feu meurtrier pendant deux heures, jusqu'à ce que les batteries de la garde royale viennent se poster en face de Saint-Privat et couvrir ainsi le flanc gauche des batteries du IXe corps.

— Les batteries de la division Grenier (batteries Saint-Germain, Prunot et la section de gauche de la batterie Erb), ainsi que la batterie de 12 du capitaine Florentin, de la réserve d'artillerie du 4e corps, ont ouvert un feu convergent du plus meurtrier effet sur les batteries allemandes établies en avant de Verneville.

Les ennemis, avec une rare audace, ont poussé, à quatre cents mètres seulement de nous, une de leurs batteries sur le plateau situé entre les deux bois de la Cusse et des Génivaux.

Le capitaine de Saint-Germain ouvre sur cette batterie un feu rapide avec ses mitrailleuses qui, agissant à bonne portée, font merveille : en même temps les chasseurs du 5e bataillon et les fantassins du 3e bataillon du 13e de ligne, dispersés en tirailleurs, font beaucoup de mal aux tirailleurs allemands postés sur la lisière du bois de la Cusse.

Sous cette grêle de balles de nos mitrailleuses et de nos chassepots, les servants et les attelages de cette imprudente batterie allemande sont décimés : nos canons de 4 démontent plusieurs de ses pièces.

Il est midi et demi : les colonnes d'infanterie de la 25e division (hessoise) qui viennent de Verneville pour secourir la 18e division s'arrêtent devant cet ouragan de plomb et vont chercher un abri au milieu des bouquets d'arbres clairsemés qui forment le bois de la Cusse. L'artillerie allemande se maintient quelque temps en [illegible], mais, après une lutte acharnée, elle est obligée de

changer de position, en abandonnant sur le terrain les six pièces de sa batterie avancée.

Pendant ce combat livré entre la batterie ennemie et les mitrailleuses du capitaine de Saint-Germain, trois vaillants soldats : le sergent-major Bobant et le clairon Murat, du 3e bataillon du 13e de ligne, le chasseur Hamoniaux, de la 2e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, ont puissamment aidé nos artilleurs.

Ces trois hommes, au plus fort de l'engagement de nos tirailleurs contre les masses d'infanterie ennemie cachées dans le bois de la Cusse, n'ont pas obéi au ralliement et sont restés seuls, à plusieurs centaines de mètres en avant de leurs bataillons.

Rampant sur le sol, comme de véritables couleuvres, ils se sont glissés dans un pli de terrain, jusqu'à une vingtaine de mètres seulement de la batterie ennemie : de là ils épuisent toutes leurs cartouches et abattent successivement plusieurs officiers et de nombreux servants.

Enfin les balles ovoïdes des mitrailleuses ont complété l'œuvre de nos tirailleurs : les attelages gisent dans des mares de sang ; les artilleurs sont amoncelés sous les roues et sur les affûts rougeâtres des pièces.

La batterie est réduite au silence et presque abandonnée. A cette vue, le sergent-major Bobant, le clairon Murat et le chasseur Hamoniaux se précipitent vers les pièces ennemies aux cris de : « Vive l'empereur ! Vive la France ! »

Les quelques servants ennemis encore debout s'enfuient alors à toutes jambes dans la direction du bois de la Cusse, qui est situé à peu de distance.

Un seul Allemand, un officier d'artillerie, reste dans la batterie et, le sabre au poing, attend résolument nos soldats. Le sergent-major Bobant se jette sur lui et le désarme, mais une balle partie de la lisière du bois le renverse sans vie. Le chasseur Hamoniaux s'assure alors du prisonnier ennemi, pendant que le clairon Murat se met à cheval sur un canon et sonne la charge à pleins poumons.

A cet appel, le 3e bataillon du 13e de ligne monte sur la crête, conduit par le commandant Guéden et soutenu par la batterie Erb, qui crible d'obus à balles le bois de la Cusse où s'abritent de nombreux tirailleurs allemands.

Une section est aussitôt détachée pour protéger l'enlèvement des pièces prises à l'ennemi et s'avance avec un élan admirable, malgré le grand nombre de balles qui tombent sur elle des bois voisins.

Deux des six pièces enlevées à l'ennemi sont seules en bon état. L'artillerie divisionnaire est aussitôt prévenue : la 9e batterie du 8e d'artillerie envoie deux attelages dirigés par deux conducteurs de bonne volonté, les nommés Koehl et Valentin.

Ces braves gens, sous la conduite du lieutenant Palle de leur batterie, vont atteler les deux pièces ennemies et les ramènent dans les lignes. Cette opération, protégée par la section du 13e de ligne, réussit parfaitement et ces deux canons sont acheminés vers l'arsenal de Metz.

Le clairon Murat et le chasseur Hamoniaux furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur pour ce brillant fait d'armes : le brave sergent-major Bobant, s'il eût vécu, aurait eu certainement la même récompense.

— Pendant ce temps, les compagnies du 5e bataillon de chasseurs, postées le long du chemin d'Habonville, échangent une vive fusillade avec les soldats allemands embusqués sur la lisière du bois de la Cusse.

Le nombre des ennemis augmente de plus en plus : toute la 25e division (hessoise) est venue se joindre à la 18e et lui a apporté un concours opportun.

N'importe, nos chasseurs à pied tiennent tête héroïquement à cette masse de Teutons : nos « vitriers » appartiennent à ce fameux 5e bataillon, qui est toujours pour toute l'armée « *le bataillon Canrobert* », de même que pour le maréchal il est « *Mon cinquième bataillon* » ; tous ces braves gens veulent se montrer dignes de leur ancien commandant.

La 2e compagnie, qui, par suite de l'obliquité du chemin, se trouve la plus rapprochée de l'ennemi, éprouve des pertes sensibles : en quelques instants elle compte trois caporaux et onze chasseurs tués; le sergent-fourrier Lebon, le sergent Magnier, un caporal, un clairon et quinze chasseurs blessés : toutefois, cette brave compagnie réussit à refouler les tirailleurs ennemis, qui tentent, plusieurs fois, de déboucher du bois pour traverser la tranchée du chemin de fer et pour venir occuper la maison du garde-barrière.

De son côté, le 3e bataillon du 13e de ligne, exposé à découvert à un feu de mousqueterie des plus vifs, que dirigent sur lui le 85e fusiliers prussiens et un bataillon hessois, ne peut conserver la position avancée où il se trouve. En outre, il gêne le feu de nos pièces. Aussi le commandant Guéden donne-t-il l'ordre de battre en retraite.

Le bataillon se replie et, après une halte de cinq à six minutes, pour tenir l'ennemi en respect, rejoint le régiment et demeure en réserve jusqu'au soir.

A ce moment, le 2e bataillon du 13e de ligne (capitaine adjudant-major Geoffroy) se porte en avant de la crête et, rencontrant très à propos le fossé de la route de Montigny-la-Grange, se déploie dans cette tranchée. Il ne tarde pas à engager le feu avec de nombreux bataillons prussiens qui viennent de paraître à la ferme de Champenois.

Nos canons et nos mitrailleuses, placés en arrière, tirent par-dessus l'infanterie. Le 5e bataillon de chasseurs à pied et le 43e de ligne combattent à droite et à gauche du 13e de ligne, dont les 1er et 3e bataillons sont en réserve.

La lutte devient très vive : l'ennemi a reçu des renforts et, pour lui résister, les troupes du 4e corps font des prodiges de valeur.

— Il est midi et demi : depuis une heure, la bataille est fortement engagée. A gauche du bois de la Cusse, le duel d'artillerie, un instant interrompu, n'a guère tardé à recommencer. Les batteries prussiennes envoient une quantité d'obus, dont beaucoup vont tomber derrière l'infanterie du 4e corps, jusque dans les campements abandonnés heureusement par nos troupes.

— La bataille du 18 fut surtout un duel d'artillerie qui se propagea rapidement sur toute la ligne et dura la plus grande partie de la journée.

Dans les premiers instants, notre artillerie, comme on l'a vu, avait pu prendre en écharpe les batteries prussiennes de la 18e division d'infanterie et leur infliger des pertes sérieuses.

Cependant les divisions prussiennes arrivent graduellement et déploient leur artillerie à droite et à gauche des premières batteries.

L'ennemi n'avait d'abord que fort peu d'artillerie, sur la droite de notre 4e corps, mais il amène successivement, de chaque côté d'Habonville, des batteries qui se couvrent du remblai de chemin de fer en construction de Metz à Verdun. Ces batteries viennent s'établir sur la droite, derrière des épaulements préparés d'avance, et prennent nos pièces en écharpe.

Vers deux heures, une immense batterie de quatre-vingts pièces environ bat tout l'espace compris entre Amanvillers et Saint-Privat-la-Montagne.

Le nombre des batteries ennemies croît sans cesse. De nouvelles batteries allemandes se démasquent sur la gauche ennemie.

Le feu des tirailleurs ennemis embusqués dans le bois de la Cusse redouble, tandis que quatorze batteries se portent, ventre à terre, sur Habonville et sur les hauteurs qui séparent Verneville du bois des Génivaux, afin de soutenir le IXe corps, forte-

ment engagé. Toute la plaine est noire de troupes et fourmille de casques à pointe.

Bientôt près de deux cents pièces d'artillerie ennemie appuient les mouvements des Allemands.

Les arbres les plus gros sont brisés par les projectiles, comme de simples fétus de paille. Une véritable grêle d'obus tombe dans nos rangs et y creuse de sanglants sillons : dans le même moment on entend, sur notre droite, un autre roulement, sans pouvoir se rendre compte d'abord si ce sont les nôtres ou les Allemands qui occasionnent tout ce vacarme.

Le bruit des détonations, la direction du feu, ne laissent cependant aucun doute sur les points où l'engagement est le plus sérieux.

Il s'agit pour les Prussiens de chasser les nôtres de leurs positions de Saint-Privat-la-Montagne et d'Amanvillers, de nous précipiter dans la vallée de Châtel-Saint-Germain et d'occuper définitivement la route de Briey, qui nous permettait encore de nous porter dans la direction de Verdun et de la Meuse.

Rapidement écrasées par la supériorité numérique et de portée de l'artillerie ennemie, les batteries françaises sont obligées à tout instant de changer leurs positions.

— Après une héroïque résistance, les trois batteries de la division de Cissey se retirent les premières (5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie).

Les 5e et 9e batteries, prises d'écharpe, se reportent un peu en arrière et sont placées en oblique à droite, par rapport à leur première position, pour lutter contre les batteries ennemies de la droite. Ces deux batteries se sont retirées à une centaine de mètres en arrière de la crête, dans une position où elles échappent aux vues des batteries ennemies abritées par le chemin de fer, contre lesquelles elles ont lutté sans succès. Elles n'ont plus de là à s'occuper que des batteries ennemies de la droite ; mais, obligées à un tir rapide contre des forces supérieures, elles épuisent promptement leurs munitions.

Après une heure d'une violente canonnade, la 5e batterie est écrasée et, ne recevant pas de munitions de la réserve, est obligée de se retirer pour se réapprovisionner et compléter aussi ses servants.

La 9e batterie veut continuer quand même la lutte. Le commandant Putz est à cheval au milieu des pièces, encourageant les servants, quand un obus arrive et éventre sa monture, sans toutefois le blesser.

Malgré des prodiges de valeur, la batterie du capitaine Gibouin ne peut tenir longtemps. Bientôt les munitions manquent

en dépit du voisinage de Metz et ne peuvent être renouvelées. Du reste, il n'est pas possible à cette batterie de lutter contre l'énorme supériorité numérique de l'artillerie prussienne.

Enfin, l'explosion du dernier caisson, qui contenait encore quelques obus, force nos artilleurs à se retirer ; mais les attelages sont décimés et il faut aller chercher des chevaux à la réserve pour emmener les pièces.

Les chasseurs à pied du 5e bataillon, exposés à une grêle inouïe de projectiles, sont restés accroupis à droite et à gauche des pièces, dans les sillons, sans pouvoir tirer sur un ennemi, qu'ils n'aperçoivent même pas.

En arrière de la crête, où ces deux batteries avaient pris position, le 1er de ligne attend toujours, les hommes couchés à plat ventre et à peu près protégés par le terrain, qui monte légèrement devant eux.

Plus de soixante bouches à feu écrasent alors, sous leur tir, l'emplacement que viennent d'abandonner les 5e et 9e batteries du 15e d'artillerie : beaucoup de chasseurs du 5e bataillon sont mis hors de combat. Les trois compagnies du capitaine Delherbe sont forcées de se retirer dans la tranchée du chemin de fer, sous une grêle de projectiles.

Là, ils se trouvent un peu à l'abri du feu d'artillerie partant du bois de la Cusse.

A quelques pas des chasseurs, entre la tranchée du chemin de fer et les débris des 5e et 9e batteries du 15e d'artillerie, la 12e batterie du même régiment vient se placer avec une extrême audace, et pendant près d'une heure ses mitrailleuses, dirigées par le capitaine en second Reuflet, exécutent un feu terrible.

L'ennemi concentre alors tous ses feux sur cette batterie restée seule, qui, vers trois heures et demie, est obligée, faute de munitions, de se replier du côté de sa réserve, comme ont dû le faire déjà les 5e et 9e.

— Après une résistance héroïque, les trois batteries de la division Grenier (5e, 6e et 7e batteries du 1er d'artillerie) sont également obligées d'abandonner le terrain de la lutte.

L'ennemi, furieux des pertes que lui ont fait subir les mitrailleuses du capitaine de Saint-Germain (5e batterie), amène, entre le bois de la Cusse et celui des Génivaux, plusieurs nouvelles batteries, qui causent des pertes considérables à cette batterie. Celle-ci doit quitter, vers deux heures, sa première position, elle passe en arrière de la batterie de 12 du capitaine Florentin (11e du 1er d'artillerie, réserve du 4e corps) appuie à droite de cinq cents mètres environ et va se reformer entre les batteries Erb et Prunot (6e et 7e) sur la croupe du plateau.

Là, elle prend son feu sur des masses d'infanterie, qui apparaissent du côté de Verneville, à deux mille mètres environ.

Afin de renforcer notre droite, que prennent en écharpe les batteries prussiennes d'Habonville, la batterie Prunot abandonne sa position pour venir se placer à la droite de la batterie Erb.

Sous le feu croissant des batteries ennemies, les six pièces de 4 du capitaine Prunot sont obligées de se retirer après avoir subi de grandes pertes.

Dans son mouvement de retraite, le capitaine Prunot est blessé d'un éclat d'obus ; le lieutenant en premier Miciol a les deux jambes emportées ; le commandant Vigier, après avoir eu un cheval tué sous lui, est renversé par un nouveau projectile, au moment où il se relève, et a une jambe et un bras fracassés (quatre heures).

L'espace est vide d'artillerie à la droite de la batterie Erb, sur laquelle l'ennemi concentre ses feux. La section de droite (section Scheider) est forcée de se relever (quatre heures et quart).

Les deux autres sections, un peu moins exposées, continuent leur tir.

Le feu ennemi s'accroît encore, s'il est possible. La batterie de mitrailleuses du capitaine Saint-Germain vient de perdre deux officiers, les lieutenants Genet et Feldmann, blessés par des éclats d'obus.

La position de ces deux batteries devient intenable sous la pluie d'obus que concentrent sur elles les batteries ennemies, et toutes deux sont obligées de se retirer, en traversant leur campement du matin, que sillonnent les projectiles allemands.

Les trois batteries ont éprouvé, dans ce duel furieux d'artillerie, les pertes suivantes :

Batterie de Saint-Germain.....	Les lieutenants Genet et Feldmann, blessés. 3 hommes tués, 14 blessés, 20 chevaux tués.
Batterie Erb.....	0 — 6 — 8 —
Batterie Prunot....	Le capitaine Prunot et le lieutenant Miciol, blessés. 0 hommes tués, 16 blessés, 13 chevaux tués.

Le matériel, heureusement, n'avait pas éprouvé d'avarie sérieuse.

— L'artillerie de la division de Lorencez (8e, 9e et 10e batteries) du 1er régiment n'est pas plus heureuse.

La batterie de mitrailleuses du capitaine Guérin (8e batterie), qui a déjà désorganisé plusieurs batteries allemandes, se trouve prise en écharpe, à une distance de deux mille quatre cents à deux mille six cents mètres, par une batterie prussienne, qui est venue prendre position sur la route de Verneville, à gauche de la ferme de Champenois.

Par bonheur, presque tous les coups des artilleurs ennemis sont trop courts et s'arrêtent en avant des pièces : on leur répond pendant une demi-heure, et le général Lafaille, commandant l'artillerie du 4e corps, arrivant de nouveau, engage le capitaine-commandant Guérin à ménager ses munitions. Il lui donne ensuite l'ordre de se tenir en réserve en arrière. Cette batterie se retire, comme beaucoup d'autres batteries, sur la gauche d'Amanvillers.

La batterie Baritot (9e), au moment où elle vient de réduire au silence une batterie ennemie, est elle-même prise d'écharpe par deux nouvelles batteries, qui, en moins d'une demi-heure, la mettent complètement hors d'état de combattre. Cinq hommes sont tués, dix-neuf blessés.

Un caisson fait explosion : pas une voiture de la batterie n'est intacte.

La 9e batterie se retire en arrière d'Amanvillers, se reforme au moyen de sa réserve et vient se placer à gauche de ce village, en arrière de la ligne de Montigny-la-Grange. Il est quatre heures et demie.

La batterie Desveaux (10e) se trouve également dans une situation des plus graves : le terrain en arrière d'elle est complètement balayé par les obus; sa réserve se trouve loin d'elle, sur la route d'Amanvillers; ses munitions sont presque épuisées. Cette batterie est forcée de se retirer un peu, cédant la place à la 6e batterie du 8e d'artillerie qui fait partie de la réserve du 4e corps et que soutient le 1er bataillon du 13e de ligne, sous les ordres du commandant Commerçon.

La batterie Desveaux, une fois ses coffres garnis, va se reporter sur la ligne, lorsqu'on la fait se retirer complètement sur le plateau qui domine Amanvillers, en arrière de la route.

Dans cette journée, les batteries de la division de Lorencez éprouvent les pertes suivantes :

Batterie Guérin.....	0 hommes tués.		2 hommes blessés.	
— Baritot.....	5	—	19	—
— Desveaux...	1	—	5	—

— Les six batteries de la réserve du 4e corps subissent le même sort que les batteries divisionnaires.

La 6e batterie du 8e d'artillerie, que soutient le 1er bataillon du 13e de ligne, commandant Commerçon, cesse bientôt son feu.

Non seulement les munitions sont épuisées, mais dix-huit chevaux gisent éventrés : le sous-lieutenant Lelièvre et trois hommes sont tués et treize blessés.

Les affûts sont brisés, démontés. Le chef d'escadron Heurtevent-Premier, qui dirige les 6e et 9e batteries du 8e d'artillerie, est étendu contre une pièce, avec un bras emporté. On le croit mort, mais il n'est qu'évanoui et on le transporte à l'ambulance, où il succombe quelques instants après.

Les obus prussiens passent par-dessus les têtes des soldats du 13e de ligne et éclatent derrière le 1er bataillon, sans lui faire grand mal. Peu ou pas de fusillade de part et d'autre (quatre heures et demie).

La 6e batterie se retire alors à deux cents mètres d'Amanvillers, de l'autre côté de la route.

Au même moment, la 9e batterie du 8e d'artillerie, ayant également épuisé ses munitions, se retire pour chercher un parc et va se placer contre Amanvillers, après avoir perdu le lieutenant en premier, Palle, blessé, un homme tué et sept blessés.

— La batterie de 12 du capitaine Florentin (11e du 1er d'artillerie), après être restée longtemps sous un feu terrible, reçoit l'ordre de se replier à six cents mètres en arrière, de manière à s'abriter sur la pente qui descend vers le chemin de fer, en bas d'Amanvillers.

Cette batterie a perdu le lieutenant Legoudat, blessé, trois hommes tués et vingt et un blessés.

Le cheval du capitaine Florentin a été blessé grièvement d'abord, puis éventré par un second obus, après que son cavalier avait mis pied à terre.

— La seconde batterie de 12 de la réserve du 4e corps (12e du 1er d'artillerie) combat avec le même acharnement et tire, dans cette seule journée du 18, cinq cent quarante-huit coups de canon.

Le capitaine-commandant Gastine et le lieutenant en second Cheriot sont légèrement blessés; dix-huit hommes sont mis hors de combat.

Les pertes en chevaux s'élèvent à neuf tués et huit blessés.

Vers six heures du soir, seulement, cette batterie reçoit l'ordre de se replier en arrière du chemin de fer en construction de Metz à Verdun et de se mettre en batterie à la gauche de la batterie Florentin.

— La 6e batterie du 17e d'artillerie, que commande le capitaine Albenque, a longtemps tenu tête à l'artillerie ennemie, soutenue par deux batteries à cheval du 3e corps, puis par une batterie de mitrailleuses, qui sont venues s'établir successivement à sa gauche contre la pointe du bois de Châtel.

Vers trois heures, ces batteries s'étant retirées, la batterie du capitaine Albenque reste seule sur ce point, supportant tout l'effort de l'artillerie ennemie.

C'est alors que ses pertes deviennent sérieuses : un homme est tué; deux brigadiers et un servant tombent grièvement blessés; les obus ennemis brisent un affût et quatre roues, mais toutes ces pièces sont remplacées sur le terrain même de la lutte.

A trois heures et demie, la 6e batterie a tiré plus de neuf cents coups de canon; il ne lui reste plus que quarante à cinquante obus épars dans les coffres; ne pouvant plus continuer le combat, cette batterie se retire dans un couvert, derrière la ferme de Montigny-la-Grange, afin de donner quelque repos aux hommes, — ils en ont grand besoin —, pendant que l'on ira au parc chercher de nouvelles munitions.

Tous les coups épars sont rassemblés dans les coffrets d'avant-train des pièces, et avec quatre nouveaux canons que le capitaine en second Hoummela pu se procurer à grand'peine, la batterie rentre de nouveau en ligne, à quatre heures et quart de l'après-midi.

Le capitaine Albenque juge prudent, quelque avantageuse que soit la position, de ne pas s'y placer de nouveau. Plus à droite, en avant de la ferme de Montigny-la-Grange, se trouve une bordure de peupliers, où ce vigoureux officier établit de nouveau sa batterie. Entre les troncs d'arbres, on voit très bien les batteries ennemies.

Entre cinq et six heures, la batterie reçoit l'ordre de se joindre aux autres batteries de la réserve du 4e corps, qui se retirent sur les carrières d'Amanvillers.

Dans cette journée, la 6e batterie du 17e d'artillerie a tiré mille quarante-cinq coups de canon, dont trente à obus à balles. Elle a perdu : un homme tué, sept hommes blessés et huit chevaux tués.

— Pendant cette lutte désespérée de notre artillerie, la 5e batterie du 17e régiment, commandée par le capitaine Cahous, attire sur elle, par sa conduite héroïque, les regards de tout le 4e corps.

Vers quatre heures, les batteries voisines de la réserve du 4e corps ont abandonné la position : n'importe ! la batterie du

capitaine Cahous reste seule à recevoir le feu de trois batteries ennemies et, à la fin, d'une quatrième.

Vers cinq heures du soir, le lieutenant-colonel Deville, chef d'état-major de l'artillerie du corps de Ladmirault, vient donner l'ordre à cette vaillante batterie de se porter en arrière, sur la hauteur, à l'entrée d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange.

Durant ce combat, qui a duré plus de six heures, la batterie est réduite à prendre comme chefs de section un lieutenant, un adjudant et un sous-officier et tire mille trente-trois coups de canon ; elle perd quatre hommes tués et vingt-sept blessés. Treize de ces derniers ont les membres fracturés par des éclats d'obus et neuf de ces malheureux meurent des suites de ces terribles blessures.

Quatre-vingts chevaux de la batterie sont en outre tués ou blessés.

A la fin de l'engagement, le capitaine Cahous est obligé d'employer comme aides des soldats d'infanterie, pour apporter les charges dans la section de gauche, dont presque tous les servants sont tués ou blessés. Ces braves volontaires s'acquittent de cette tâche périlleuse avec beaucoup de zèle et de dévouement.

La retraite de cette batterie s'effectue en deux voyages, car, vu les pertes énormes éprouvées en chevaux, on a été obligé de faire venir une partie des attelages de la réserve, et pourtant aucune pièce du matériel n'est laissée sur le champ de bataille.

En se retirant, la 5e batterie du 17e d'artillerie rencontre des hommes d'infanterie traînant à bras et à l'aide d'un cheval de paysan un canon de 4 français, *le Philtre*, n° 119, qui a été abandonné sur le champ de bataille par sa batterie.

Le capitaine Cahous fait accrocher cette pièce derrière un caisson et la dépose le lendemain à l'arsenal de Metz.

— Malgré la retraite de son artillerie, l'infanterie du 4e corps n'en continue pas moins à défendre ses positions avec une extrême intrépidité. Les batteries ennemies dirigent aussitôt tous leurs coups contre notre ligne de feu, qui se trouve, à peu près à découvert, couchée dans les sillons des champs.

Le plateau est labouré continuellement par les obus prussiens. Ces projectiles éclatent de tous côtés et font de nombreuses victimes dans nos bataillons obligés de rester impassibles sous cette pluie de fer.

Le 54e de ligne (division de Lorencez) perd à ce moment deux officiers. Ce sont : le capitaine adjudant-major Avezard, du 3e bataillon, et le sous-lieutenant Tavella, du 1er bataillon. Tous

deux sont grièvement blessés : il faut les emporter du champ de bataille.

A ce moment, la deuxième ligne de la brigade Pradier (division Grenier), composée du 1er et du 3e bataillon du 98e et de deux bataillons du 64e, traverse la première ligne, composée du 2e bataillon du 98e et d'un bataillon du 64e, la dépasse de trois cents mètres environ, et s'établit à son tour, en première ligne, en conservant le même ordre.

Le feu de l'artillerie ennemie redouble. Le 98e, à lui seul, peut compter ainsi jusqu'à cinq batteries prussiennes, dont une le prend d'écharpe et qui tirent à la fois sur lui.

Deux fois, le feu paraît bien réglé sur nos lignes, et, chacune de ces deux fois, un mouvement en avant d'une centaine de mètres, en changeant la distance, rompt la justesse du tir.

Au dernier mouvement en avant, la première ligne de la brigade Pradier ne se trouve plus qu'à environ huit cents mètres de la ferme de l'Envie, occupée par des fantassins ennemis, et un feu de mousqueterie, bien incertain il est vrai, est ouvert sur nos soldats.

Les tireurs ennemis se trouvant abrités et leur tir étant très irrégulier, le général Grenier fait cesser le feu que quelques bons tireurs du 98e ont ouvert sur cette ferme, parce que cette fusillade, malgré la surveillance des officiers, tend à se généraliser et qu'on consommerait ainsi des munitions avec bien peu de résultats.

Cependant, des colonnes fraiches d'infanterie allemande apparaissent, sortant de tous les ravins, et semblent disposées à tourner le village d'Amanvillers par la droite de notre 4e corps, tandis que vers leur gauche nos soldats aperçoivent des pelotons de cavalerie, encore éloignés, se disposant à charger dans un moment opportun.

Il est quatre heures. Le feu continue sans aucun progrès de part et d'autre. Plusieurs fois, les Prussiens essayent de déboucher du bois de la Cusse ; mais une fusillade meurtrière les fait rentrer, chaque fois qu'ils essaient de se porter sur Amanvillers.

— Ainsi donc, malgré la retraite de notre artillerie, l'infanterie du général de Ladmirault supplée à tout, par son feu de mousqueterie, malgré les pertes considérables que lui font éprouver les nombreuses batteries ennemies, et reste de longues heures, calme et impassible, sous une pluie de projectiles.

L'ennemi ne fait aucun progrès : partout nos vaillants soldats tiennent leurs positions, avec la plus grande énergie.

CHAPITRE VI

Défense de la division Montaudon.

Fausse alerte de la nuit du 17 au 18 août. — Attaque du bois des Génivaux par la 18e division allemande. — Construction de tranchées-abris par le génie. — Les Prussiens débouchent du ravin de Gorze. — La division Montaudon prend les armes. — La brigade Clinchant occupe le bois des Génivaux. — Attaque des Allemands. — Combat d'artillerie. — Pertes de l'artillerie ennemie. — Marche en avant du 51e de ligne. — Pertes de ce régiment. — Engagement du 62e de ligne; ses pertes. — Les 81e et 95e de ligne. — Le colonel Davout, duc d'Auerstaëdt. — Défense du bois des Génivaux. — Pertes du 81e et du 95e de ligne. — Lutte des 5e, 6e et 8e batteries du 4e d'artillerie. — Le général de Rochebouët et le colonel de la Jaille. — Leur carrière militaire. — Combat des 7e et 10e batteries du 4e d'artillerie; leur retraite. — Les 11e et 12e batteries du 11e d'artillerie. — Les 1re, 2e, 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie. — Les 3e et 4e batteries du 17e relèvent les batteries du 4e. — Un combat acharné. — Positions successives. — L'ennemi est maintenu par la division Montaudon.

A la gauche de notre 4e corps, le combat n'est pas moins meurtrier à l'extrémité Nord du bois des Génivaux : la 18e division allemande a voulu enlever cette partie du bois et se porter ensuite sur les fermes de la Folie et de Leipzick; mais la division Montaudon (1re) du 3e corps est solidement établie dans ces positions.

— Dans la nuit du 17 au 18, vers deux heures du matin, la division Montaudon a été réveillée brusquement par une fausse

alerte, causée sans doute par le voisinage des avant-postes ennemis.

A cinq heures du matin, dès le réveil, la division reçoit l'ordre de se tenir prête à combattre.

La 6e compagnie de sapeurs du 1er régiment du génie est envoyée établir des tranchées-abris et des épaulements de batteries sur tout le front de campement de la division, depuis la ferme de Leipzick jusqu'à celle de la Folie.

Vers sept heures du matin, on distingue des colonnes prussiennes sortant du ravin de Gorze et se dirigeant sur la droite de la ligne de bataille de notre 4e corps[1] en suivant les hauteurs au delà de Rézonville, de Gravelotte, de Bagneux et de la Malmaison.

Avant neuf heures, le général Montaudon est prévenu que l'ennemi s'avance sur le bois des Génivaux pour l'attaquer. Aussitôt, il fait lever le camp et envoie les bagages de sa division à Lorry-sous-Plappeville.

Vers neuf heures et demie, les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon du 62e de ligne vont creuser des tranchées-abris sur la crête en avant de la ferme de la Folie, afin de se relier, par la droite, au 4e corps. La 6e compagnie reste comme soutien avec les troupes de ce corps d'armée.

En même temps, le capitaine Kincher, qui commande le 3e bataillon du 51e de ligne, reçoit l'ordre de s'établir avec son bataillon sur cette même crête et de se relier par la gauche à la 2e brigade (général Clinchant : 81e et 95e de ligne de la 1re division qui occupe le bois des Génivaux.

A dix heures, la division Montaudon est sous les armes et, quelques instants après, prend position.

Le 81e de ligne se masse derrière le bois des Génivaux : les 2e et 3e bataillons sont envoyés dans ce bois et y occupent, en se déployant en tirailleurs, toute la lisière Est et Nord.

Le 95e est placé sur la droite. Ce régiment traverse la pointe Nord de ce bois : le 1er bataillon va occuper la ferme de Chanerenne : les 2e et 3e bataillons prennent position dans le bois même. Onze heures et demie sonnaient, dans le lointain, au clocher de Verneville, lorsque les Allemands, qui ont pris position en avant de ce village et établi toute l'artillerie de la

1. « On s'était de plus en plus confirmé au grand quartier général du roi de Prusse, *durant les premières heures de la matinée du* 18, que le gros des forces françaises avait rétrogradé sur Metz et que la droite de la position ennemie devait se trouver à peu près à Amanvillers. » (Relation prussienne). Il est même singulier que les Allemands se soient aussi lourdement trompés sur nos dispositions et qu'ils aient commis la faute de marcher sur le Nord, sans savoir exactement où se trouvait l'armée française, et sans que ce mouvement fut couvert par la cavalerie.

18e division au-dessus de la ferme de Champenois, ouvrent une vigoureuse canonnade sur la division Montaudon et en même temps sur la division Grenier, du 4e corps, car cette canonnade se fait également entendre dans la direction d'Amanvillers.

Au même instant, les colonnes ennemies, qui descendent au-dessus de la route de Conflans, paraissant à portée, la batterie de mitrailleuses ouvre sur elles un tir rapide, qui les fait descendre au plus vite dans le ravin boisé de la Mance.

— L'action s'engage devant la division Montaudon : l'ennemi l'attaque avec énergie dans les positions sur lesquelles elle a bivouaqué.

En avant de Montigny-la-Grange, les batteries françaises et allemandes se livrent un furieux combat d'artillerie : deux batteries de la division Grenier dont une des mitrailleuses, font un feu continu [1].

Les troupes d'infanterie sont massées, presque toutes à l'abri, dans des tranchées et masquées par les bois qui sont à leur gauche.

A deux ou trois kilomètres en avant, près de la route de Conflans, une batterie ennemie arrive au galop, s'arrête, se met en batterie et ouvre son feu avec une extrême rapidité. La ferme de la Malmaison est en feu.

A ce moment, les travailleurs du génie, trop massés, attirent l'attention de l'ennemi, qui leur envoie des obus. Deux pièces divisionnaires sont envoyées sur ce point, dans le but apparent de combattre la batterie ennemie; mais ces pièces qui marchent à découvert deviennent bientôt le point de mire des obus ennemis, avant même d'avoir été mises en batterie, et sont contraintes de se replier au trot, sans avoir tiré un seul coup.

Le long du bois des Génivaux, on aperçoit un nuage de poussière soulevé par une colonne de cavalerie : c'est la division de dragons du général de Clérambault qui se dirige sur la droite.

Montigny-la-Grange est en feu.

— Le général Clinchant, jugeant la situation grave, appelle à

1. Les batteries ennemies couronnaient à ce moment la hauteur qui se prolonge de Verneville à Amanvillers et qui procurait aux Allemands de bonnes positions et un déploiement avantageux. La ligne des batteries françaises, qui leur étaient opposées formait un arc de cercle, qui s'étendait depuis la Folie par Montigny-la-Grange, jusqu'aux hauteurs situées entre Amanvillers et Saint-Privat.

« Les batteries prussiennes eurent beaucoup à souffrir, dans ce moment, des obus des *shrapnels* (L'auteur veut sans doute désigner ainsi des obus à balles), du feu des mitrailleuses et de la mousqueterie, qui partait de divers emplacements bien couverts, tant sous le rapport de la nature, que *sous le rapport de l'art*. »

« L'artillerie prussienne éprouva de grandes pertes, car elle était battue de front, dans le flanc gauche et en partie de revers. » (La *Bataille de Grave olte* (18 août 1870), par le major Hoffbauer.)

lui le 3e bataillon du 51e, le déploie en tirailleurs sur la lisière du bois des Génivaux (à droite) et fait renforcer le 81e par deux de ses compagnies.

En même temps, il porte en avant le reste du 51e. Le 1er bataillon de ce régiment vient alors occuper le sommet et la droite du mouvement de terrain, en avant de la Folie, sur lequel quelques tranchées-abris ont été pratiquées.

Les trois compagnies de droite du 2e bataillon s'établissent, sous le commandement du capitaine Emond d'Esclevin, dans la ferme et dans le jardin de la Folie, où elles se barricadent et dont les murs sont crénelés avec soin.

Les trois compagnies de gauche de ce même bataillon, sous le commandement du capitaine Simonnot, restent en réserve sur leurs positions mêmes, qu'elles ne quittent que vers trois heures de l'après-midi, sur l'ordre du général Clinchant, pour se joindre au demi-bataillon de droite.

Dans cette position, le 51e attend l'ennemi, qui fait, toute la journée, un feu très vif d'artillerie tant sur le bois des Génivaux que sur les fermes de la Folie et de Leipzick, mais sans oser tenter aucune attaque sur ces points.

J'ai toujours pensé, depuis, que les Allemands n'étaient réellement entreprenants que quand ils avaient la certitude d'avoir toutes les chances de leur côté, mais qu'ils étaient très circonspects dans toutes les autres circonstances.

Dans cette journée, le 51e avait eu trois officiers blessés : les lieutenants de Boursetty, Mayence, et le sous-lieutenant Joannès (ce dernier mort des suites de sa blessure); un homme tué, vingt-huit blessés, six disparus, presque tous appartenant au 3e bataillon.

— Le 62e fut également peu engagé ce jour-là; ce régiment était en réserve et disposé en une ligne de bataillons en colonne par division, à distance de peloton.

Vers deux heures de l'après-midi, le colonel Dauphin envoie son 3e bataillon sur la gauche, pour être mis à la disposition du général Clinchant, commandant la 2e brigade (81e et 95e de ligne de la division Montaudon : cette brigade occupe le bois des Génivaux entre les fermes de Chanterenne et de la Folie.

Le général fait établir ce bataillon, en colonne par peloton, sur le côté droit du bois, faisant face à la ferme de l'Envie, puis lui ordonne d'envoyer deux compagnies (les 1re et 2e) en tirailleurs, entre ce bois et la batterie d'artillerie établie en avant de Montigny-la-Grange.

Ces deux compagnies restent toute la journée dans cette position, sous un feu violent d'artillerie; deux autres compagnies

du même bataillon, les 3e et 4e, sont appelées, peu après, à servir de soutien aux 81e et 95e de ligne établis dans le bois des Génivaux et contre lesquels l'ennemi fait de fréquents efforts pour les en débusquer. Ces deux dernières compagnies restent également dans cette position toute la journée et ne la quittent qu'après l'évacuation complète du bois par la brigade Clinchant.

POSITIONS OCCUPÉES PAR LE 3e CORPS (Maréchal Le Bœuf), 18 août 1870.

1. Division Montaudon. — 2. Division Nayral. — 3. Division Metman. — 4. Division Aymard. — 5. Division de Clerambault. — 6. Division Vergé (2e corps). — 7. Division Fauvart-Bastoul (2e corps). — 8. Division de Valabregue (2e corps).

A. 18e division allemande. — *B*. 16e division (VIIIe corps). — *C*. 15e division (VIIIe corps). — *D*. 26e brigade. — *E*. Deux bataillons de la 27e brigade. — *F*. Trois bataillons du VIIe corps. — *G*. 25e brigade. — *H*. 4e uhlans. — *I*. Quatre bataillons de la 27e brigade. — *J*. IIe corps. — *K*. IIIe corps. — *L*. Artillerie du 7e corps. — *M*. 50e brigade. — *N*. Artillerie du IIIe corps.

La 3e compagnie avait eu particulièrement à souffrir des feux de l'artillerie et de la mousqueterie prussiennes. Quant aux deux dernières compagnies du 3e bataillon, elles étaient restées établies en réserve à l'angle du bois le plus rapproché des lignes françaises, avec mission de surveiller toutes les tentatives que l'ennemi aurait pu faire, afin d'opérer sur ce point un mouvement tournant.

Vers quatre heures également, les cinq compagnies disponibles du 2e bataillon ont été envoyées dans un petit bois au-dessous de la ferme de Leipzick, qui était déjà occupé par une fraction du 69e de ligne division de Nayral, 3e corps, et y restent jusqu'au milieu de la nuit : elles n'ont pas à agir, mais elles restent constamment sous le feu de l'artillerie ennemie.

Le 1er bataillon du 62e de ligne, resté le dernier en réserve sur le plateau, est scindé en deux parties : le demi-bataillon de droite rejoint la brigade Clinchant et est placé en soutien, sur le flanc droit du bois, où se trouve déjà le 3e bataillon du régiment. Le demi-bataillon de gauche reste sur le plateau et y occupe, avec le 18e bataillon de chasseurs, les tranchées-abris établies sur ce point, et où viennent tomber, à plusieurs reprises, des projectiles ennemis.

La bataille cesse pour le 62e de ligne à la nuit : le régiment avait perdu dans cette action : un officier blessé mortellement, le sous-lieutenant Tureau, sept hommes tués, trente-un blessés et six disparus.

— Dans cette mémorable journée, la brigade du général Clinchant est la plus engagée de la division Montaudon. Encouragés par leur chef intrépide, l'ancien commandant du bataillon des chasseurs à pied de la garde à Solferino, le *beau Clinchant*, comme on l'appelait alors, les 81e et 95e tiennent avec opiniâtreté la partie Nord du bois des Génivaux ou bois de la Folie, et rejettent les Allemands, qui ne peuvent dépasser la ferme de Chanterenne.

Cette brigade était composée de deux admirables régiments : Le 81e de ligne : colonel Colavier d'Albici ; lieutenant-colonel Sisco; chefs de bataillon Duchan, Grillet et Dousseau.

Le 95e de ligne : colonel Davout, duc d'Auerstaëdt ; lieutenant-colonel Thoumini de la Haulle ; chefs de bataillon Genestet de Planhol, Rozier de Linage et Marion.

Le combat commence, comme on le sait, vers onze heures et demie du matin, par un feu violent d'artillerie, qui se continue sans interruption jusque vers trois heures du soir.

De nombreuses colonnes d'infanterie ennemie se dirigent alors vers la partie Sud-Est du bois des Génivaux : le 2e bataillon du 81e de ligne est attaqué par des forces écrasantes ; mais il se maintient à sa place sur la lisière Est du bois qu'il occupe et oblige l'ennemi à s'arrêter.

Ce bataillon est renforcé aussitôt par le 1er bataillon du même régiment, resté en réserve derrière le bois, puis, comme on l'a vu, par des compagnies du 51e et du 62e de ligne.

De son côté, le 1er bataillon du 95e de ligne, se trouvant trop

avancé à la ferme de Chanterenne, où il est allé prendre position, revient dans la clairière d'où il est parti, et maintient l'ennemi par de rapides feux de salve.

A ce moment, le combat n'est sérieusement appréciable que d'artillerie à artillerie : toutefois, malgré le courage surhumain de la nôtre, il est évident qu'elle ne peut lutter davantage contre la supériorité numérique des batteries ennemies.

C'est alors que les colonnes allemandes, sous la protection de ce tir formidable, cherchent à s'emparer du bois des Génivaux, dont la possession leur permettrait d'arriver à une crête, en arrière de notre ligne, et de couper alors celle-ci.

Jusqu'à la nuit, le bois est criblé et haché par le feu d'une dizaine de batteries ennemies, auquel se joint celui d'une nombreuse infanterie.

Les 81e et 95e de ligne sont alors engagés à fond, entraînés par leurs braves colonels Colavier d'Albici et Davout, duc d'Auerstaëdt. Ce dernier, à peine âgé d'une quarantaine d'années, est un homme d'intelligence et d'action, qui a déjà ajouté de belles pages à la glorieuse histoire que rappelle son illustre nom : Bon sang ne saurait mentir.

Ses brillants services justifient son rapide avancement. En 1859, pendant la campagne d'Italie, capitaine au régiment provisoire de tirailleurs indigènes que commande le colonel Laure, le 3 juin, au combat de Robechetto, la veille de Magenta, il dégage les batteries de réserve du général Auger, un instant compromises, et, s'élançant à la tête de ses hommes, culbute les Autrichiens et leur enlève un canon. En récompense de ce beau fait d'armes, il fut nommé, le 18 juin 1859, chef de bataillon au 23e de ligne : il n'avait pas encore trente ans.

Aussi, le 18 avril 1870, la brigade Clinchant, encouragée par d'aussi vaillants officiers, accomplit des prodiges de valeur.

Toute la journée, les efforts successifs et incessants de l'infanterie allemande, que dirige le général von Blumenthal en personne, viennent constamment se briser devant la ténacité indomptable des braves soldats du 81e et du 95e de ligne, qui, sans perdre un seul pouce de terrain, se tiennent inébranlables sur la lisière du bois des Génivaux et conservent la crête en arrière de la ferme de Chanterenne, position à laquelle l'ennemi attachait le plus grand prix, ainsi qu'il ressort du livre de M. de Moltke.

A la nuit, le combat s'arrête : l'ennemi épuisé se retire sur ce point vers Verneville.

Dans cette affaire, le colonel Davout s'attire des éloges tout particuliers de la part des généraux de brigade et de division

Clinchant et Montaudon et du maréchal Le Bœuf, commandant le 3e corps d'armée.

Cette bataille coûta au 81e de ligne : un officier tué, le capitaine de Neymet ; quatre officiers blessés : le commandant Dousseau, le capitaine de Granrut, les lieutenants Prost et Peteau ; trente-cinq hommes tués ; deux cent quatre blessés et vingt-quatre disparus.

Le 95e, de son côté, avait perdu : deux officiers tués : les lieutenants de Mirascou et Farny ; cinq officiers blessés : les capitaines Lebrun, Augier de la Jallet et Granarols, les lieutenants Agniel et Santolini ; vingt hommes tués et cent trente-deux blessés.

— Le 18e bataillon de chasseurs, attaché à la division Montaudon avait été peu engagé.

Il était resté sur le plateau dans une tranchée-abri, construite par les hommes du bataillon.

Les batteries de la division étaient venues prendre position en avant de cette tranchée, sous la protection de la 1re section de la 1re compagnie et de la 5e compagnie tout entière du 18e bataillon.

Dans cette journée, les pertes de ce bataillon s'élevèrent seulement à trois hommes tués et huit blessés par les obus des batteries prussiennes établies sur la route de Conflans, qui prenaient notre position en flanc.

— Les 5e, 6e et 8e batteries du 4e d'artillerie composaient l'artillerie divisionnaire du général Montaudon.

La 5e batterie, qui se trouve en position derrière la ferme de Leipzick, reste en réserve toute la journée.

Entre neuf et dix heures du matin, les 6e et 8e batteries sont placées, par les ordres du général Montaudon, la première, en avant de la ferme de la Folie, la seconde, entre les fermes de la Folie et Montigny-la-Grange.

Toutes les deux ouvrent le feu à onze heures et demie du matin, contre les batteries prussiennes de Verneville, et soutiennent la lutte, sans s'arrêter un seul instant, jusqu'à cinq heures du soir.

A partir de ce moment, elles se retirent et vont se placer en réserve en arrière de la ferme de la Folie.

Dans la soirée, entre neuf et dix heures, elles viennent bivouaquer sur le champ de bataille, tout près de l'endroit où elles ont campé la veille.

La batterie de mitrailleuses (8e avait tiré, dans cette journée, environ trois cents coups par pièce.

La 6e batterie avait perdu trois hommes tués ; cinq blessés ;

un disparu et douze chevaux tués ou abandonnés sur le terrain par suite de blessures.

— Dès onze heures et demie du matin, au moment où le IXe corps prussien a dessiné son attaque en avant de Verneville, le général de Rochebouët, commandant l'artillerie du 3e corps, a aussitôt donné l'ordre au colonel de la Jaille de se mettre en mouvement avec les huit batteries de la réserve d'artillerie de ce corps d'armée.

Quels magnifiques artilleurs que ces deux officiers! Le général de Rochebouët a fait ses premières armes au siège de Rome en 1849. Son intrépidité au bombardement de Bomarsund, dans la Baltique (1854), lui a valu les épaulettes de colonel. De là, il passe en Crimée et s'y signale encore, donnant, comme partout, des preuves d'intelligence et de courage.

Placé à la tête du régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale, il en recrute les cadres avec autant de zèle que de bonheur, montrant, par le choix d'officiers tels que les Berge, les de la Jaille et les de Miribel, la sûreté de son jugement.

On le retrouve ensuite en Italie (1859) prenant part à la bataille de Solferino, où l'artillerie de la garde impériale, qu'il commande, donne magnifiquement, notamment à l'attaque de Cavriana.

Le colonel de la Jaille est, en tous points, digne de son chef. Né à la Guadeloupe et venu très jeune en France, il est entré à l'École polytechnique, en est sorti sous-lieutenant d'artillerie le 1er octobre 1845 et a fait toutes les campagnes de Crimée, d'Italie et du Mexique.

A la mort du général de Lourmel, dont il était officier d'ordonnance (5 novembre 1854), le capitaine de la Jaille, qui vient d'être l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée, passe aux attaques de Malakoff.

Le 27 juillet 1855, devant Sébastopol, un obus éclate si près de lui qu'il en a le visage absolument criblé de grains de sable et de petites pierres et le côté gauche de la mâchoire inférieure fracturé. Cette blessure très douloureuse a été assez longue à guérir; fort heureusement la vue n'en est pas restée endommagée.

En Italie, il commande, à Magenta, une batterie à cheval de l'artillerie de la garde impériale. Il démonte la batterie autrichienne qui défendait le pont du Naviglio-Grande, et ouvre ainsi le passage aux zouaves et aux grenadiers de la garde. Écrasé par des masses ennemies, le capitaine de la Jaille leur tient tête longtemps avec ses six petits canons rayés. Mais, débordée sur sa droite et sur sa gauche par des chasseurs tyro-

liens, qui ont pu cheminer à travers les blés sans être vus, la batterie se trouve subitement enveloppée et envahie.

Les sections de droite et de gauche peuvent se retirer, mais la section du centre n'a pas le temps d'amener les avant-trains et tombe entre les mains de l'ennemi. Le vaillant adjudant qui la commande est frappé d'un coup de baïonnette au cœur et en mourant entoure de ses bras le bronze dont la garde lui a été confiée.

Sans perdre un instant, le capitaine de la Jaille, avec un peloton de servants à cheval, charge les Autrichiens, qui ramenaient ses deux canons, et parvient à en reprendre un. Dans cette circonstance, vraiment critique, il fait preuve d'une admirable énergie, d'un sang-froid merveilleux, en tenant jusqu'au dernier et en faisant des efforts prodigieux pour ressaisir ses deux pièces.

Le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angely, qui commandait le corps de la garde impériale, le félicita vivement pour sa belle conduite pendant la bataille de Magenta.

A Solferino, il reçoit sur le champ de bataille les compliments de l'empereur lui-même (24 juin 1859).

Au Mexique, le commandant de la Jaille se signale encore devant Puebla, comme chef d'état-major de l'artillerie du corps expéditionnaire. Aussi est-il nommé lieutenant-colonel le 13 août 1863 et colonel à sa rentrée en France, après avoir été cité deux fois : la première, au combat de San-Lorenzo (17 mai 1863) ; la seconde, lors de la reddition de Oajaca (10 février 1865).

— Voilà les deux officiers remarquables auxquels obéit l'artillerie du 3e corps, le 18 août 1870 ! (7e et 10e batteries du 4e d'artillerie, 11e et 12e batteries du 11e d'artillerie, 1re, 2e, 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie).

A peine la bataille a-t-elle été engagée, que les 7e et 10e batteries du 4e d'artillerie, qui se sont d'abord formées en bataille, en arrière de l'emplacement de leur camp, reçoivent aussitôt l'ordre d'aller s'établir en batterie du côté de la ferme de la Folie.

Ces deux batteries se portent au trot près de cette ferme en la laissant à gauche et prennent position en ligne, la 7e à droite, la 10e à gauche.

Elles ouvrent tout de suite le feu, d'abord à dix-neuf cents mètres, sur une batterie située à l'angle du bois de la Cusse, près de la ferme de Champenois, puis sur une batterie placée à gauche de la première, sur la lisière du même bois.

Ces batteries allemandes et d'autres encore à notre gauche, qui ont déjà exercé de grands ravages de notre côté, répondent par un feu violent et bien dirigé.

Les 7e et 10e batteries éprouvent des pertes sensibles en hommes et en chevaux, et se voient obligées de se retirer vers midi et demi, pour se réorganiser. La 7e batterie est même obligée d'abandonner sur place une pièce, dont les attelages ont été tués, mais qu'elle revient chercher quelque temps après.

Ces deux batteries, après s'être reformées, se reportent ensuite sur la même ligne, mais un peu plus à droite et recommencent, à deux mille mètres, leur feu qui dure jusqu'à quatre heures du soir, et dans cette position, à la droite du 7e corps, secondent puissamment les efforts de la division Montaudon.

Vers quatre heures de l'après-midi, elles se retirent alors sur un plateau en arrière et s'y mettent en position : les pièces sont disposées en éventail de manière à parer aussi à une attaque qui viendrait de notre gauche et se tiennent prêtes à tirer à mitraille.

Dans cette journée, leur approvisionnement de combat a été presque entièrement consommé.

Les pertes de la 7e batterie s'élèvent à : un chef de section grièvement blessé; un chef de pièce blessé; cinq hommes tués et sept blessés. Celles de la 10e batterie à : un officier blessé; un homme tué et six blessés.

Onze chevaux de la 10e batterie ont été tués, dont deux successivement éventrés par les obus, sous le capitaine commandant.

— Les 11e et 12e batteries du 11e régiment, armées de pièces de 12, se sont placées sur la même ligne que les deux batteries précédentes, et causent des pertes cruelles à l'infanterie du général von Blumenthal.

— Au moment où le IXe corps allemand commençait son attaque contre les positions d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange, par la trouée de Verneville, entre les bois de la Cusse et des Génivaux, les 1re et 2e batteries du 17e d'artillerie reçoivent l'ordre de prendre position en réserve, au sommet du plateau de Rozérieulles. Elles s'établissent aussitôt en bataille, la droite à peu près à hauteur de la ferme de Leipzick, leur front à peu près parallèle au chemin, qui, de cette ferme, descend au village de Châtel-Saint-Germain : la 1re batterie occupe la gauche. En arrière se trouve le ravin boisé qui descend en pente douce vers Châtel-Saint-Germain.

Dans cette position, les deux batteries peuvent facilement, suivant les circonstances : ou se porter, à droite, vers Montigny-la-Grange, ou, à gauche, vers Moscou et le Point-du-Jour, positions qu'il est important de conserver pour couvrir la route de Metz, que certainement l'ennemi va attaquer avec furie.

Plusieurs batteries prussiennes établies près de Gravelotte et

sur la droite de ce village, au-dessus du ravin des Génivaux couvrent de feux les abords de ce ravin, tout l'espace compris entre les fermes de Leipzick et de Moscou et le plateau que traverse la route de Metz à Gravelotte, à gauche de cette dernière ferme.

Il est impossible aux 1re et 2e batteries du 17e d'artillerie (capitaines de Maillier et Gebhart) de répondre à ce feu, vu la distance (trois mille mètres environ). Elles doivent donc se borner à rester spectatrices pendant la première partie de la journée.

En même temps que ces deux batteries, les 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie, mises en mouvement sous le commandement du chef d'escadron Robert, sont allées prendre position sur la droite de la ferme de Leipzick, pour répondre, au besoin, au feu de l'ennemi, qui occupe la route de Metz à Verdun, par Mars-la-Tour, près de la ferme de Saint-Hubert.

Les batteries prussiennes ont à peine ouvert le feu, que les 3e et 4e batteries (capitaines Limbourg et Loire), conduites par le lieutenant-colonel Delatte, se portent, par ordre, au galop, entre les fermes de la Folie et de Montigny-la-Grange, et tirent sur des batteries établies à environ quinze cents mètres à droite de la ferme de Champenois.

Ces deux batteries remplacent dans cette position les 7e et 10e batteries du 4e d'artillerie, lesquelles, comme nous venons de le voir, n'ont pu s'y maintenir. Aussi les batteries du 17e ont-elles soin de s'arrêter en arrière de la crête, de manière à être couvertes, précaution que n'ont pas prises les batteries du 4e, qui étaient installées sur cette crête avant elles.

Le lieutenant-colonel Delatte fait, en outre, prendre aux pièces des intervalles de trente à quarante mètres, et abriter les caissons derrière un rideau d'arbres, à environ cent cinquante mètres en arrière.

De cette façon, les 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie peuvent se maintenir dans cette position, que les batteries du 4e n'ont pu conserver. Celles-ci, grâce à l'efficacité du tir des pièces du lieutenant-colonel Delatte, qui ont détourné sur elles tous les feux des batteries ennemies, peuvent revenir chercher un canon de la 7e batterie qu'elles ont dû abandonner sur le champ de bataille.

Jusqu'alors, le commandant Robert a donné la hausse de quinze cents mètres; il la réduit à quatorze cents, quand l'artillerie prussienne se porte à gauche de la ferme de Champenois. Cette artillerie revient un peu plus tard sur la droite de cette ferme, et plus nombreuse qu'auparavant, un peu en

arrière de sa position primitive, ce qui nécessite l'emploi de la hausse de seize cents mètres.

Enfin, quand ces batteries ennemies paraissent s'éloigner, on augmente successivement la hausse jusqu'à dix-huit cents mètres.

Ces mouvements de l'artillerie ennemie ont évidemment pour but d'empêcher les deux batteries du 17e d'artillerie de régler leur tir qui, cependant, ne doit pas être sans efficacité.

Malgré toutes les mesures prises pour économiser les munitions (le tir n'ayant lieu qu'au commandement des chefs de section), les charges deviennent rares et on doit cesser le feu vers trois heures de l'après-midi : il ne reste plus que cinq à six coups par pièce.

Les deux batteries se retirent alors entre les fermes de la Folie et de Leipzick. Le lieutenant-colonel Delatte a fait prévenir une heure auparavant le général de Berckheim qu'il va être obligé de quitter le champ de bataille par suite du manque de munitions et qu'il fait en vain chercher les réserves des batteries.

Le général de Berckheim lui apprend que ses réserves se trouvent à Lorry, avec le parc du 3e corps d'armée. Les chefs de la ligne des caissons vont aussitôt à Lorry pour les chercher.

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Delatte fait demander au général l'autorisation d'aller occuper un plateau à une faible distance de sa position, de l'autre côté de la vallée de Châtel-Saint-Germain. Les 3e et 4e batteries se mettent en route sur la réponse affirmative du général et, en arrivant de l'autre côté de la vallée, rencontrent trois caissons envoyés par les réserves et quatre par le parc.

Les deux batteries se partagent alors ces munitions et se mettent en batterie sur le plateau dont nous avons parlé dans une position des plus favorables et d'où elles continuent leur tir avec la plus grande efficacité.

Ainsi donc, comme nous venons de le voir, le IXe corps prussien est vigoureusement contenu ; il doit se borner à maintenir ses positions, en attendant que l'action prenne plus d'importance à l'une des deux ailes.

CHAPITRE VII

Défense de la division Nayral.

La division Nayral prend les armes. — Tentative infructueuse d'incendier le bois des Génivaux. — Positions de combat de la division Nayral. — La 2e brigade se porte en première ligne. — Le 69e entre dans le bois des Génivaux. — Le 1er bataillon du 69e contourne le bois. — Premier engagement. — Le 90e de ligne entre dans le bois. — La 1re brigade en seconde ligne dans les tranchées-abris. — Le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval. — La batterie prussienne de la Malmaison bombarde le bois des Génivaux. — Patrouilles allemandes détruites dans le bois. — Attaque ennemie repoussée. — Belle conduite et mort du capitaine Drapier, du 90e. — Le sous-lieutenant de Mauduit et le sergent Aley, du 69e. — Pertes du 41e de ligne. — Retraite des batteries de la division Nayral. — 9e, 11e et 12e batteries du 4e d'artillerie. — Les obus prussiens n'éclatent pas dans les terres détrempées. — La 11e batterie attelle ses chevaux de selle pour sauver ses pièces. — Les mitrailleuses refoulent l'infanterie ennemie. — Les 1re et 2e batteries du 17e d'artillerie arrivent en renfort. — Marche en arrière de la crête de Châtel. — La 1re batterie du 17e surveille les attaques de l'ennemi sur Saint-Hubert. — Retraite de ces deux batteries. — La division de Clérambault. — Sa position pendant la bataille. — Son rôle inactif.

Dans la nuit du 17 au 18, une alerte, aussitôt apaisée, a mis en émoi les bivouacs de la division Nayral.

Aussitôt après le réveil, les tentes sont roulées, le café pris et les troupes, l'arme au pied, attendent un ordre de mouvement.

Dès huit heures du matin, de nombreuses colonnes prussiennes défilent impunément à trois ou quatre mille mètres de nos positions; un peu plus tard, les sapeurs de la 10e compagnie du 1er régiment du génie essaient, mais inutilement, de mettre le feu au bois des Génivaux.

Vers onze heures et demie, une violente canonnade se fait entendre du côté de Verneville et d'Amanvillers; la division Nayral prend ses dispositions de combat, en avant de ses bivouacs, sur le terrain compris entre la ferme de Leipzick à droite et celle de Moscou à gauche, faisant face à la route de Conflans à Metz.

Le général Nayral, secondé par son chef d'état-major, le colonel Bonneau du Martray, l'ancien sous-chef d'état-major du maréchal Forey, au Mexique, dispose sa division sur deux lignes.

La 2e brigade, qui a pour mission d'occuper une partie du bois des Génivaux, est portée en première ligne.

Le commandant Crémieux envoie les 3e et 4e compagnies du 1er bataillon du 69e de ligne occuper la ferme de Leipzick et la mettre en état de défense; les quatre autres compagnies essaient d'occuper la pointe Nord du bois des Génivaux; mais cette partie du bois étant impénétrable, même à l'infanterie, le bataillon contourne la lisière pour trouver un endroit accessible.

Arrivés à la pointe extrême du bois, en vue du village de Verneville, les soldats du commandant Crémieux se trouvent à l'improviste en face d'une grosse colonne ennemie. La 1re compagnie, lancée en avant, est obligée de se replier devant ces forces trop supérieures.

La 2e compagnie arrête l'ennemi par trois feux de peloton exécutés avec le plus grand sang-froid. Le colonel Le Tourneur, qui a accompagné le 3e bataillon, donne alors l'ordre d'abandonner cette position intenable et les quatre compagnies viennent s'établir dans un petit bois à l'ouest de la ferme de Leipzick.

Le 2e bataillon du 69e (commandant Carcanade) creuse une tranchée-abri sur la lisière Sud-Ouest du petit bois de Leipzick et s'y établit.

Dès huit heures du matin, le 3e bataillon (capitaine Quivy de l'Étang) est allé occuper le bois des Génivaux.

— A gauche de ce bataillon se trouve le 90e de ligne tout entier avec son colonel, le vaillant de Courcy, qui a pris le commandement de la 2e brigade depuis la blessure du général Duplessis à Borny.

Le 1er bataillon est à droite, le 3e à gauche, le 2e au centre. Les compagnies de ces bataillons sont réparties dans ce bois et forment une longue chaine : les compagnies Lacassin et Guilbert sont en tirailleurs dans le bois à droite de la Clairière, avec le 69e à droite et en soutien du 7e bataillon de chasseurs à pied (division Metman). Le bois de droite est occupé par le 81e et le 95e de ligne (division Montaudon).

— La 1re brigade de la division Nayral se trouve encore en seconde ligne. Dès huit heures du matin, des travailleurs pris dans les régiments d'infanterie ont creusé, sous la direction des sapeurs du génie, quelques tranchées-abris, un peu en avant du front de bandière du camp de la veille.

Le 19e et le 41e de ligne et le 15e bataillon de chasseurs (colonels de Launay, Saussier et commandant Lafouge), presque entièrement couverts par les petites tranchées que viennent de pratiquer les hommes, sont déployés en ligne de bataillons en colonne, à distance de peloton, et servent de soutien à l'artillerie divisionnaire, qui est établie entre les fermes de Leipzick et de Moscou.

Le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui sert de cavalerie divisionnaire, se forme en bataille, en arrière de la droite de la seconde ligne et en avant, à l'est, de la ferme de Leipzick.

— Ainsi donc, à la division Nayral, tout était prêt quand les premiers coups de canon se sont fait entendre vers onze heures et demie du matin.

A midi, la bataille devient générale; c'est surtout une canonnade très intense.

Pendant toute la journée, le 69e et le 90e conservent, toute la journée, leurs emplacements dans le bois des Génivaux. Les soldats supportent avec fermeté le violent feu de la puissante batterie prussienne du VIIIe corps, qui couronne la hauteur de la Malmaison. Ce feu, heureusement, n'a d'effet que sur les arbres qui abritent ces deux régiments.

L'ennemi envoie d'abord, à chaque instant, de nombreuses patrouilles, qui cherchent à pénétrer dans la partie du bois où se trouve le 3e bataillon du 69e de ligne; là, elles sont accueillies presque à bout portant par une vive fusillade partant des embuscades de ce bataillon : aucune de ces patrouilles ne peut retourner pour rendre compte de sa mission, car tous les ennemis qui les composent, sont tombés morts ou blessés : aussi, pendant les premières heures de l'engagement, l'ennemi se garde-t-il bien d'attaquer cette partie du bois.

Cependant, dans l'après-midi, le feu violent de l'artillerie du

VIIIe corps allemand redouble ; le bois des Génivaux est criblé d'obus : de tous côtés les arbres sont brisés et tombent avec fracas.

Croyant notre infanterie ébranlée, les colonnes prussiennes s'élancent à l'attaque du bois, en poussant de formidables hourras; mais, malgré son énorme supériorité numérique, l'ennemi est repoussé avec une extrême vigueur, sur tous les points.

Dans une de ces attaques, une section du 2e bataillon du 90e de ligne, placée dans un endroit qu'elle ne peut défendre à elle seule, paraît faiblir. La compagnie du capitaine Drapier est portée aussitôt sur ce point pour la renforcer dans ce mouvement ; ce brave officier est d'abord blessé : il continue néanmoins à combattre et à encourager les siens, quand deux balles le renversent sans vie.

Sur un autre point, le sous-lieutenant de Mauduit, du 3e bataillon du 69e de ligne, envoyé en tirailleurs avec sa section, essuie, presque à bout portant, plusieurs décharges de mousqueterie et réussit, par son attitude énergique, à mettre l'ennemi en fuite.

Auprès de lui se distingue également un brave sergent du 69e, nommé Aley. Ce vaillant sous-officier, doué d'une intelligence et d'une énergie peu communes, fut décoré pour sa belle conduite et ses anciens services de guerre, comme sergent au 1er zouaves, en Baltique, Crimée, Afrique, Mexique et armée de Metz.

— La 1re brigade de la division Nayral (19e et 41e de ligne), ainsi que le 15e bataillon de chasseurs à pied, qui sont déployés derrière l'artillerie divisionnaire, ne prennent que peu de part à la journée du 18. Mais, tandis que le canon tonne sur toute la ligne, ces corps sont excités par l'espérance de marcher en avant. Ils s'attendent en effet à de grandes manœuvres, comme beaucoup d'autres du reste. Ces manœuvres manquèrent et, à la nuit close, ils reçurent l'ordre de suivre le mouvement de retraite, qui fut imposé à toute notre armée.

Pendant toute la journée du 18, le 15e bataillon de chasseurs, le 19e et le 41e de ligne sont en butte à tous les obus, qui prennent nos pièces de campagne comme objectifs et qui, dépassant souvent leur but, viennent semer la mort dans les rangs de notre infanterie. Aussi ces troupes prennent-elles la position *à genou* pour laisser passer cette pluie de projectiles.

Le 41e perd ainsi plusieurs hommes tués ou blessés par les éclats d'obus. Le sous-lieutenant Sanguinetti est à ce moment fortement contusionné.

Vers deux heures, le tir très juste de l'artillerie prussienne force les batteries de la division Nayral à changer d'emplacement. Celles-ci se retirent donc à environ cinq cents mètres en arrière, et la 1re brigade, qui suit le mouvement, s'établit en arrière de la crête, à hauteur de « l'Arbre mort » (situé entre les fermes de Leipzick et de Moscou). Les obus ennemis vont tomber jusqu'au grand parc de l'armée, dans le bois de Châtel-Saint-Germain, en arrière de notre ligne de bataille.

Le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval, devenu lui-même, pendant un instant, l'objectif du tir de l'artillerie ennemie établie sur la route d'Étain, est forcé d'exécuter un mouvement sur son flanc droit, pour s'abriter derrière la ferme de Leipzick.

— Les trois batteries de la division Nayral (9e batterie (mitrailleuses), 11e et 12e batteries 4 rayé du 4e d'artillerie) ont fait preuve dans cette journée d'un courage et d'un sang-froid remarquables, malgré les mauvaises conditions où elles se trouvent placées.

Ces batteries, pendant toute la journée, sont inondées de feux par huit formidables batteries prussiennes, établies à trois mille deux cents mètres de notre ligne de bataille. Nos artilleurs ne peuvent riposter efficacement à cette distance. Il est impossible d'avancer, à cause du ravin encaissé de la Mance, qui sépare les combattants. Néanmoins nos batteries ne reculent pas; toutefois, elles ralentissent leurs feux, en attendant les colonnes d'attaque.

Ce qui fut, pour notre artillerie, d'un grand secours en cette circonstance, et la sauva d'une complète destruction, c'est que la plus grande partie des projectiles ennemis, tombant sur des terres légères et détrempées par les pluies des jours précédents, s'enfonçaient profondément et n'éclataient pas. De plus, on avait mis de grands intervalles entre nos pièces, intervalles qu'on faisait varier, au fur et à mesure que les pointeurs ennemis rectifiaient leur tir.

Dès onze heures et demie du matin, la 11e batterie du 4e d'artillerie a ouvert son feu sur de profondes colonnes venant de Gravelotte et leur fait éprouver de grandes pertes. La batterie garde cette position jusqu'à trois heures et demie du soir, moment où elle doit se porter en avant, avec ses pièces seulement, pour aller occuper, derrière un épaulement de peu d'importance, une position que vient de quitter une batterie de 4.

Elle opère son mouvement sous une grêle de projectiles, qui lui font perdre quelques hommes et beaucoup de chevaux. Arrivée à son poste, elle ne doit pas tirer et, à la nuit tombante, il ne lui est possible de se retirer qu'après un feu très vif des

batteries de réserve du 3e corps, qui forcent les batteries de l'ennemi à cesser leur feu.

La 11e batterie doit atteler ses chevaux de selle pour pouvoir ramener ses pièces et vient bivouaquer en arrière de « l'Arbre mort » sur les hauteurs de Châtel-Saint-Germain.

De son côté, la 12e batterie du même régiment est d'abord allée remplacer une batterie de 12 de la réserve du 3e corps, établie derrière un épaulement construit à la hâte et dirige son feu sur les batteries ennemies de la Malmaison. La 12e batterie reste deux heures en position, revient à sa première, envoie encore quelques projectiles sur les batteries ennemies, puis va bivouaquer sur les hauteurs de Châtel.

Cette dernière batterie a perdu, ce jour-là : un artificier tué ; cinq hommes blessés ; huit chevaux tués ou blessés.

Vers deux heures environ de l'après-midi, les Prussiens, voyant notre immobilité et nous croyant démoralisés, montrent leurs têtes de colonnes d'infanterie, jusque-là cachées dans les bois situés au delà du ravin profond de la Mance, qui sépare les deux armées.

La batterie de mitrailleuses du 4e régiment d'artillerie (9e) fait alors un mouvement en avant et à gauche, pour mieux voir les assaillants de face et commence un feu à balles, par salves, de la plus grande efficacité, sous les yeux du maréchal Le Bœuf, commandant le 3e corps.

Les colonnes d'attaque ennemies sont, comme on l'a vu, rejetées en désordre dans les bois et ne tentent plus de franchir le ravin.

La 9e batterie perd le 18 : un sous-officier contusionné ; deux chevaux tués et trois blessés. Elle a tiré près de deux cents coups par pièce.

Vers trois heures de l'après-midi, le général de Berckheim, commandant la réserve d'artillerie du 3e corps, voyant que les trois batteries de la division Nayral ne peuvent tenir tête à elles seules à la puissante artillerie prussienne établie en avant de la Malmaison, — le général de Berckheim, disons-nous, donne l'ordre aux 1re et 2e batteries à cheval du 17e (réserve du 3e corps) de se porter à gauche de la ferme de Moscou pour appuyer un mouvement offensif de la division Nayral. Les deux batteries s'y rendent au trot. La 1re batterie (capitaine de Maillier) est en tête dans cette marche de flanc, qu'on dissimule de son mieux aux vues de l'ennemi, en restant au-dessous de la crête du plateau et en longeant la lisière du bois de Châtel.

Les projectiles ennemis, passant par-dessus cette crête,

viennent pourtant éclater le long de la colonne ; un fragment d'obus blesse même à la nuque un conducteur de la 2e batterie et tue un cheval de trait.

La 1re batterie, arrivée à hauteur de l'emplacement qui lui est désigné, y trouve des batteries fort éprouvées et est accueillie par un feu d'obus des plus intenses.

C'est ici le lieu de remarquer, nous le répétons, combien, dans les terres molles, les fusées percutantes prussiennes produisaient peu d'effet : le projectile s'enfonce et n'éclate pas. Sans cette heureuse circonstance, on ne peut s'imaginer les pertes qu'eût subies la 1re batterie : la position que celle-ci vient d'occuper se trouve être à peu près le centre d'un arc de batteries prussiennes, de deux mille mètres à peu près de rayon, et établi sur les pentes à l'ouest du bois des Génivaux et à la lisière du bois de Vaux.

La 2e batterie (capitaine Gebhart) a été laissée en réserve en arrière, et, pour ne pas recevoir les projectiles qui manquent la 1re et viennent tomber entre le derrière de ses avant-trains et le bois, elle a eu soin, tout en restant en dessous de la crête, d'appuyer à gauche vers la Voie romaine.

Nos pièces de 4, ne pouvant produire beaucoup d'effet dans cette situation, le colonel de la Jaille pense que la 1re batterie ne peut lutter et qu'elle se compromet inutilement ; il s'agit, en effet, de surveiller surtout les tentatives d'attaque de la ferme de Saint-Hubert et d'être prêt à recevoir les colonnes prussiennes, qui, si elles parviennent à s'en emparer, viendront déboucher sur Moscou et le Point-du-Jour. Aussi la 1re batterie, se repliant de quelques mètres en arrière, se couvre-t-elle de la crête du plateau, en se rapprochant du bois de Châtel.

Dans cette position, quoique exposée au feu, la batterie ne l'attire plus spécialement. Ses officiers, toutefois, ont le soin d'aller reconnaître le terrain en avant et de se tenir, de leur personne, en vue de la ferme de Saint-Hubert, afin que la batterie soit immédiatement portée en avant, si cette ferme est enlevée par l'ennemi. Disons tout de suite que les fermes de Moscou et du Point-du-Jour ne furent évacuées que le 19 au matin, par suite de la retraite de l'armée.

Pour en revenir à la 1re batterie du 17e d'artillerie, celle-ci reçoit l'ordre, vers cinq heures du soir, de se reporter dans sa première position, près de Leipzick. Aussitôt elle cesse son feu, remet ses avant-trains et revient à cette position, par une marche de flanc inverse de la précédente.

La 2e batterie du 17e prend l'ordre de la suite ; dans cette nouvelle marche en colonne, deux chevaux de trait sont tués.

Revenues à leur position première, ces deux batteries se remettent en bataille, face au ravin de la Mance, la 1re batterie à la droite, la 2e batterie à la gauche.

Mais ces mouvements ont attiré l'attention de l'artillerie ennemie, qui est établie au-dessus du bois des Génivaux, à deux mille cinq cents mètres de distance. Elle ouvre aussitôt un feu des plus violents et, pendant une demi-heure et plus, accable d'une grêle d'obus les deux batteries du 17e, qui reçoivent l'ordre de ne pas bouger; ce serait, en effet, dénoncer à l'ennemi que celui-ci leur fait du mal, et il est probable que, dans ce cas, il augmenterait alors ses feux.

Les projectiles allemands ne cessent de tomber, soit en avant, soit en arrière, soit dans l'intérieur des deux batteries du 17e, qui restent longtemps sous ce feu terrible.

Il faut noter le calme avec lequel cette épreuve est supportée par les hommes. La 1re batterie a ainsi au repos: un homme tué, six blessés et quatre chevaux tués. La 2e batterie, au contraire, grâce aux grands intervalles ménagés entre les pièces et à la distance à laquelle on a relégué les caissons à la lisière du bois, n'éprouve aucun dommage.

Comme nous le verrons plus loin, le combat d'artillerie continua jusqu'à la nuit, et le 3e corps coucha sur le champ de bataille.

— A sept heures du matin, la cavalerie du 3e corps a levé son bivouac et s'est tenue prête à monter à cheval.

Elle se compose de la division de dragons du général de Clérambault : chef d'état-major, lieutenant-colonel de Jouffroy d'Abbans; 1re brigade, général de Maubranches, comprenant le 2e dragons, colonel du Paty de Clam et le 4e dragons, colonel Cornat; 2e brigade, général de Juniac, comprenant le 5e dragons, colonel Duchêne, et le 8e dragons, colonel de Boyer de Fonscolombe.

La brigade légère de ce corps d'armée est complètement disloquée. Les 2e et 3e chasseurs à cheval sont allés, sous les ordres du général de Bruchard, se mettre à la disposition du maréchal Canrobert. Sur les cinq escadrons du 10e régiment de la même arme, quatre sont attachés aux quatre divisions d'infanterie du 3e corps. Le 1er escadron seulement, avec le lieutenant-colonel d'Hautefort, qui commande provisoirement le régiment, ainsi que l'état-major, restent seuls avec la division de dragons.

Vers onze heures et demie du matin, le canon commence à tonner sur la droite et reprend avec intensité sur la gauche.

La division de Clérambault monte à cheval et tâtonne pen-

dant quelque temps en avant de son front de bandière. Une batterie est établie sur la gauche de la division, en avant du 1er escadron du 10e chasseurs.

Vers deux heures, la division de Clérambault change de position et se porte au trot sur la droite, en longeant le bois de Châtel-Saint-Germain. On passe près d'ouvrages en terre où est disposée de l'infanterie (71e de ligne et chasseurs à pied).

Après avoir fait un kilomètre dans cette direction, la division se forme en bataille, à deux kilomètres au sud de Montigny-la Grange, en arrière d'un mamelon qui la défile et adossée au ravin boisé de Châtel-Saint-Germain, au fond duquel se trouve le chemin de fer en construction de Metz à Verdun et à la route de Saint-Privat-la-Montagne à Châtel-Saint-Germain.

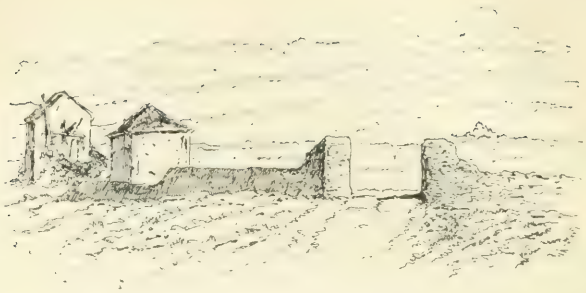
On fait reconnaître le ravin, et on constate qu'en cas de retraite la cavalerie ne pourrait le traverser.

La batterie qui protégeait le 1er escadron du 10e chasseurs a suivi ce mouvement et s'est remise en batterie devant cet escadron. Elle ouvre aussitôt son feu, mais une demi-heure après, vers trois heures, elle est obligée de suspendre son tir.

Par bonheur, les nombreux obus prussiens destinés à cette cavalerie tombent tous sur sa droite ou dans le ravin de Châtel-Saint-Germain.

Un instant, le général de Clérambault dispose les 5e et 6e dragons de la brigade de Juniac pour charger des régiments prussiens que l'on voit s'avancer, mais ne les lance pas.

Toute la journée, la division de dragons assiste à cheval, sans y prendre part, à l'action qui se voit si bien de la hauteur où elle est placée. Tous les villages environnants sont en flammes.



Ruines de la ferme de Moscou, défendue par le 59e de ligne (division Metman), le 18 août 1870.

CHAPITRE VIII

Défense de la ferme de Moscou.

Le général Metman. — Sa carrière militaire. — L'ennemi est signalé. — Le 7e bataillon de chasseurs occupe le bois des Génivaux. — La brigade de Potier en arrière du bois. — Le 7e de ligne contre le ravin de la Mance. — Le 29e se porte aux abords de la ferme de Moscou. — Le 59e dans la ferme. — Le 7e de ligne à « l'Arbre mort ». — Attaque du bois des Génivaux. — Douze Germains contre un Gaulois. — Combat dans les taillis. — Le 3e bataillon du 29e de ligne dégage le 7e bataillon de chasseurs. — Pertes de ce dernier bataillon. — Six attaques successives. — Le Mecklembourgeois pris par le pied. — Ruses déloyales des Allemands — Une compagnie ennemie massacrée par les chasseurs. — Belle défense des trois compagnies de droite du 2e bataillon du 71e. — Leurs pertes. — Le maréchal Le Bœuf à « l'Arbre mort ». — Les 5e, 6e et 7e batteries du 11e d'artillerie sont écrasées sous le feu ennemi. — Mort du lieutenant Rigaud du 11e d'artillerie. — Nombreux obus dans la vallée de Châtel-Saint-Germain. — Incendie de la ferme de Moscou. — Les compagnies du 59e évacuent cette ferme. — La paysanne blessée et son enfant. — Une touchante collecte sous le feu. — Retraite des batteries de

la division Metman. — Le plateau de Moscou balayé par l'artillerie ennemie. — Mort du commandant Bochet, du 59e. — L'éventré. — Tentative ennemie, pour tourner la gauche de la division Metman, repoussée.

Le général Metman, dont la division (3e) occupe le centre de la ligne de bataille du 3e corps, a été officiellement averti, dans la nuit du 17 au 18, que le lendemain matin il sera sûrement attaqué par l'ennemi.

Ce divisionnaire est un de nos officiers supérieurs les plus énergiques. Lieutenant-colonel au 73e pendant la guerre de Crimée, il a combattu à Traktir, où son régiment s'est trouvé au plus fort de la mêlée, et il y a obtenu pour sa brillante conduite les épaulettes de colonel du 35e de ligne et la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Colonel du 3e grenadiers de la garde à Magenta, il enlève à la tête de son beau régiment le pont et la grande redoute de Ponte-Nuovo-di-Magenta et s'y maintient, malgré les vigoureux retours offensifs de l'ennemi. Ce brillant fait d'armes coûta au régiment le tiers au moins de son effectif mis hors de combat, et valut à son colonel la croix de commandeur et les deux étoiles de général de brigade.

— Le 18 août 1870, le général Metman, secondé par son actif chef d'état-major, le lieutenant-colonel d'Orléans, a pris rapidement ses dispositions de combat.

Dès le réveil, la 3e division abat ses tentes et rompt les faisceaux.

Vers six heures du matin, l'ennemi est signalé de tous côtés : ses colonnes s'avancent sur Gravelotte et une nombreuse artillerie vient s'établir à droite et à gauche de la route de Gravelotte à Mars-la-Tour.

L'attaque devenant imminente, la 3e division va occuper ses postes de combat.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied (commandant Rigaud, capitaine adjudant-major Castaing) est désigné pour occuper le bois des Génivaux, en avant de la division, et conjointement avec d'autres fractions du corps, non seulement de la 3e division, mais aussi des divisions Nayral et Montaudon. En conséquence, le 7e bataillon de chasseurs est échelonné dans ce bois, auquel les sapeurs du génie, comme nous l'avons dit, ont essayé vainement de mettre le feu.

En même temps, le général Metman fait établir des tranchées abris et une batterie de position, pour protéger les trois batte-

ries divisionnaires, ainsi qu'une batterie de 12 de la réserve d'artillerie du 3e corps.

La brigade de Potier se porte à cinq cents mètres environ en arrière du bois des Génivaux. Le 7e bataillon de chasseurs est remplacé dans la ligne de bataille par une batterie de position, et un peu plus loin, en arrière et à gauche, par une batterie de mitrailleuses.

Le colonel Cottret, du 7e de ligne, place le 1er bataillon de son régiment dans la ligne de tranchées-abris et en envoie la 6e compagnie en tirailleurs dans le fond du ravin de la Mance, à droite de la batterie de position, pour relier les chasseurs et les tirailleurs, qui sont en avant de la ferme de Leipzick.

Le 2e bataillon du 7e de ligne est à deux cent cinquante mètres en arrière, ayant à sa droite « l'Arbre mort » et devant son centre la batterie divisionnaire de mitrailleuses (5e du 11e d'artillerie).

Le 3e bataillon est à deux cent cinquante mètres en arrière.

A gauche, se trouve, abrité dans des tranchées-abris, le 1er bataillon du 29e de ligne; plus en arrière, dans des trous qui ont été faits par le génie pour contenir chacun de vingt à vingt-cinq hommes, se tiennent, avec le colonel Lalanne, les 2e et 3e bataillons (commandants Amiot et d'Aubigny) de ce régiment.

Plus à gauche encore sont placées les deux batteries de 4 de la division Metman (6e et 7e du 11e d'artillerie), puis, la ferme de Moscou, qui est bourrée de soldats du 59e de ligne. Le reste de ce régiment se déploie, à droite et à gauche de cette construction, sous les ordres du colonel Duez, qui, bien que blessé le 14 août à Borny, a tenu à rester à la tête de ses hommes.

Enfin, les trois compagnies de droite du 2e bataillon du 71e de ligne (brigade Arnaudeau) sont envoyées, sous la direction du capitaine Schmedter, pour occuper le pont et le bois des Génivaux, qu'il importe de ne pas laisser surprendre à proximité de nos lignes.

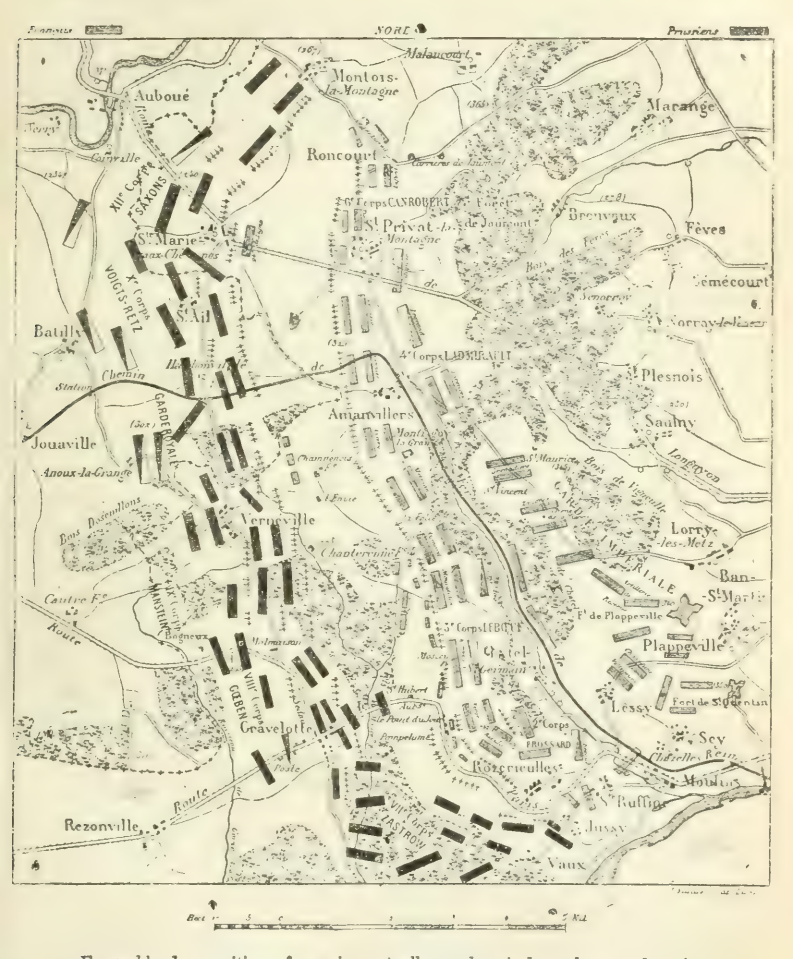
Quant au reste du 71e de ligne, il est placé sous les ordres directs du maréchal Le Bœuf; quittant la 3e division, il va se poster à « l'Arbre mort », où le commandant du 3e corps a établi son quartier général.

Une partie du 6e escadron du 10e régiment de chasseurs, escadron qui est attaché à la division Metman, sa reconnaissance achevée, va, avec la totalité de l'escadron, se placer en bataille derrière cette division. Il conserve cette position jusqu'au milieu de la nuit.

— Vers midi, le feu est ouvert par la batterie de 12 de la réserve d'artillerie du 3e corps établie en avant de la division.

Cette batterie incendie en peu d'instants la ferme de la Malmaison, située à environ trois mille mètres de notre front.

Au même instant, la fusillade s'engage sur la droite de la ferme de la Folie.


NORD
Malaucourt
Montois-la-Montagne
Auboué
Marange
Roncourt
Corps CANROBERT
Privat-la-Montagne
Jouaumont
Breuvaux
Fèves
Sémécourt
Sorrey-le-Vieux
Batilly
St Ail
St Marie-aux-Chênes
Chemin de fer
Station
4e Corps LADMIRAULT
Plesnois
Saulny
Amanvillers
Jouaville
Anoux-la-Grange
Vernéville
Chantrenne
Lorry-les-Metz
Ban-St Martin
Fte de Plappeville
Plappeville
Corps LEBOEUF
Gravelotte
Rozérieulles
Lessy
Fort de St Quentin
Scy
Moulins
Ruffigny
Jussy
Vaux
Rezonville
Route
Poste
Bois de Vaux
Bois de Vigneulle
Bois Dusmulons
Bois de Jaumont
Bois de Vaux
Bois de Rozérieulles
Bois de Jussy
Bois de Rezonville
Bois de Gravelotte
Bois de Vernéville
Bois de Saulny
Bois de Plappeville
Bois de Lessy
Bois de Ruffigny
Bois de Moulins
Bois de Scy
Bois de Jussy
Bois de Vaux
Bois de Rozérieulles
Bois de Gravelotte
Bois de Vernéville
Bois de Jaumont
Bois de Vigneulle

Les batteries de gauche (6e et 7e du 11e d'artillerie) essaient de s'opposer à la mise en position des batteries ennemies entre la Malmaison et Verneville.

Les mitrailleuses de la 5e batterie du 11e d'artillerie tirent sur les nuées de tirailleurs ennemis qui, après avoir dépassé la route de Conflans à Metz, se déploient sur le versant opposé et cherchent à gagner le ravin de la Mance, tout en engageant une vive fusillade avec les tirailleurs du 7e bataillon de chasseurs, des 7e, 29e et 71e de ligne. Cette fusillade dure toute la journée, sans que la position soit forcée, comme nous le verrons tout à l'heure.

Nos quelques bataillons d'infanterie, que le maréchal Le Bœuf a postés dans le bois des Génivaux entre les masses teutonnes, dirigent de là un feu terrible contre la gauche (IXe corps) et la droite (VIIIe corps) des Allemands.

Force est aux Prussiens de les attaquer. Les Français ne sont guère plus de deux mille. Contre cette poignée de braves s'élancent quatre brigades d'infanterie, c'est-à-dire vingt-quatre mille hommes, soit près de douze soldats contre un.

Mais l'immense supériorité numérique des ennemis ne leur sert à rien. Masqués derrière les arbres, nos troupiers les abattent par centaines; chacun de leurs pas, sur la lisière et dans la première zone du bois, est marqué de leur sang.

C'est un trait caractéristique de cette bataille que l'armée tudesque n'avait pas de centre; un habile général en chef eût tiré le plus grand avantage de ce fait exceptionnel et eût posté de nombreuses troupes dans ce bois des Génivaux, d'où elles auraient non seulement porté le ravage et la mort parmi les Prussiens, mais aussi troublé toutes leurs opérations.

L'armée française, par malheur, n'avait pas, on le sait, de commandant en chef, ce jour-là.

Dans cette lutte sanglante au milieu des fourrés et des taillis, le 7e bataillon de chasseurs se fait remarquer par l'énergie de sa défense. La 6e compagnie est en tirailleurs sur la lisière extérieure du bois des Génivaux, reliée à gauche à une compagnie du 7e de ligne. Malheureusement, la 1re compagnie de ce bataillon de chasseurs, qui a reçu l'ordre de rallier la 6e compagnie à droite avec une compagnie du 90e de ligne, ne trouvant pas cette dernière à la place qu'elle doit occuper, se replie.

La 6e compagnie de chasseurs, n'ayant plus de point d'appui à droite, attend de bien constater la présence de l'ennemi, qui s'avance en colonnes profondes, couvertes par des tirailleurs, pour attaquer le bois. Les Allemands peuvent avancer jusqu'à cent cinquante mètres de la ligne de nos tirailleurs, qui, après

avoir fait feu, est obligée de battre en retraite, se ralliant sur la 5e compagnie de chasseurs.

Ce manque de précaution sur la lisière du bois non occupée sur la droite permet à l'ennemi d'entrer en grand nombre dans le bois et de l'occuper avec des forces telles que le 7e bataillon de chasseurs est obligé de battre en retraite. Le désordre se met rapidement dans les rangs; mais, à la lisière intérieure du bois, cette troupe, qui commence à se débander, s'arrête, comme honteuse de cette panique passagère, devant l'attitude énergique du 3e bataillon du 29e de ligne (commandant Amiot). A l'abri de ce bataillon, le commandant Rigaud, aidé de tous ses officiers et payant d'exemple, rallie ses chasseurs, les ramène en avant et en un clin d'œil rejette l'ennemi hors du bois.

Dans cette mêlée sanglante, le 7e bataillon de chasseurs à pied perd : le lieutenant de Farcy, tué; les capitaines Mallarmé, Mariotte, Castaing, et le sous-lieutenant Morel, blessés; dix-huit hommes tués; soixante-dix-sept blessés et vingt-cinq disparus.

Ce vaillant bataillon, appuyé par les compagnies du 29e de ligne, et dirigé par le lieutenant-colonel Isnard, engage de nouveau un combat acharné avec les Allemands, qui ont réussi à s'emparer de la partie du bois placée sur leur flanc droit.

Chaque fois que l'ennemi, beaucoup plus nombreux, croit s'être rendu définitivement maître du bois, nos petits « vitriers » se reforment sur la lisière, rentrent dans les taillis, la baïonnette en avant, et expulsent encore leurs éternels ennemis.

A cinq reprises déjà, nos chasseurs et nos lignards ont été chassés de ces fourrés et y rentrent pour la sixième fois.

Nos troupiers, en gagnant la futaie, aperçoivent un grand fusilier mecklembourgeois pris par le pied comme au trébuchet. D'un coup de sabre-baïonnette, qui, sans doute, a dû dévier, un de nos chasseurs l'a cloué à la racine d'un arbre, qui surplombe le sol. Le sabre-baïonnette s'est brisé dans la plaie; le pauvre diable pousse des cris déchirants. Un sapeur du 29e de ligne parvient à le sortir de cette affreuse position, puis il le dépose près de là, sur le bord d'un ruisseau. On s'imagine la figure reconnaissante du malheureux Allemand.

Quant au sapeur, quelques pas plus loin, il tombe mortellement frappé d'une balle, tirée peut-être par un soldat de la même compagnie que ce Mecklembourgeois.

Les Allemands, pendant cette journée, continuent à avoir recours à toutes les manœuvres déloyales qu'ils ont déjà employées à Borny et à Rézonville : c'est d'abord la crosse en l'air, puis ils imaginent de mettre leurs casques au bout de leurs

fusils, ou de se coucher dans les sillons et de tirer sur nos soldats, quand ceux-ci ont fait feu.

Mais voilà la troisième journée qu'ils se conduisent ainsi, leurs ruses sont connues, la mèche en est éventée, et toute une compagnie prussienne qui s'est rendue coupable d'une de ces ruses peu héroïques est cernée et complètement massacrée, sans pitié ni merci, par les chasseurs à pied du 7e bataillon.

Afin de soutenir ces braves chasseurs, le 3e bataillon (commandant Amiot), puis le 2e bataillon du 29e de ligne (commandant d'Aubigny), sont successivement envoyés dans le bois des Génivaux, qu'ils disputent à l'ennemi jusqu'au soir.

Les trois compagnies de droite du 2e bataillon du 71e de ligne, précédemment détachées pour défendre le ravin de la Mance, ont à subir une lutte très vive, dans laquelle elles ne lâchent pas d'une semelle, mais perdent soixante-trois hommes, dont cinquante-un tués ou disparus et douze blessés.

Le capitaine Schmedter, qui les commande, les lieutenants Poli-Marchetti et Pauvrhomme sont blessés, ce dernier très grièvement.

— Pendant cette première phase du combat, où l'infanterie ennemie a été décimée et n'a pu s'emparer du bois des Génivaux, les Allemands sont parvenus à installer plusieurs batteries de fort calibre et à longue portée sur la route de Gravelotte.

Bientôt ces batteries commencent un feu terrible et le dirigent principalement sur les pièces qui couvrent notre front.

Le maréchal Le Bœuf, entouré de son état-major et suivi de son escorte, se tient au pied de « l'Arbre mort ». De là il dirige la défense de son corps d'armée. Aussi, sur ce point, les obus allemands éclatent-ils sans interruption.

Dans ce duel d'artillerie, la supériorité est bientôt acquise à l'ennemi. Nos projectiles atteignent à peine les batteries prussiennes qui, tirant depuis le milieu du jour, sillonnent et balaient en tous sens le plateau de Moscou.

Par instants, le feu écrasant de soixante-douze pièces prussiennes converge sur les 5e, 6e et 7e batteries du 11e d'artillerie.

Malgré les terrassements exécutés à la hâte pour couvrir nos pièces, il devient impossible à celles-ci de se maintenir et de se réapprovisionner.

Le feu de l'artillerie allemande redouble.

Des caissons sautent; des canons ont leurs affûts fracassés ; sur plusieurs points de nos lignes, le feu de nos batteries est éteint.

A deux reprises différentes, nos artilleurs sont forcés de se

retirer avec leurs avant-trains, tout en laissant leurs pièces sous la protection des tranchées.

Un jeune officier du 11e d'artillerie, le lieutenant Rigaud, qui, depuis le commencement de la canonnade, fait preuve d'un sang-froid à toute épreuve en maintenant ses hommes inébranlables sous la grêle des projectiles allemands, est tué.

Les obus ennemis éclatent de tous les côtés; plusieurs, passant par-dessus la crête, vont tomber de l'autre côté de la vallée de Châtel-Saint-Germain, dans le bois de ce nom. Toutefois, ces projectiles ne font pas grand mal, malgré l'énorme quantité de voitures de toutes sortes, les ambulances, le trésor et autres charrois qui se croient là en sûreté; et cela est bien heureux, car toutes ces voitures ne purent s'écouler que lentement par la route de Châtel.

L'ennemi concentre alors tout son feu sur la ferme de Moscou, qui bientôt est en flammes.

Les deux compagnies du 59e, qui occupent cette construction, sont forcées d'en sortir en toute hâte et viennent s'abriter derrière elle.

Les hommes ont parfois des idées étranges. Qui croirait qu'au milieu de cette terrible mêlée le cœur de nos pauvres soldats est susceptible de s'attendrir sur les misères d'autrui?

Tout à coup des cris d'enfant se font entendre au travers de cet effroyable tumulte.

Un grand nombre de troupiers se retournent et voient une pauvre femme, un bras en écharpe, un enfant sur l'autre, qui, chassée de sa demeure par l'incendie et par la bataille, cherche à regagner Metz. Ne pouvant plus marcher, cette malheureuse s'est affaissée sur le rebord d'un fossé, sans s'inquiéter des projectiles qui pleuvent de toutes parts.

Aussitôt, deux officiers du 59e se mettent en devoir de lui procurer quelques ressources. Leurs camarades, puis les soldats, eux aussi, veulent prendre part à cette bonne action, faite devant la mort.

Chacun dépose son obole, et comme des fourgons retournent à Metz pour aller chercher des vivres, ils chargent la pauvre mère avec son enfant sur un de ces chariots et se remettent à tirailler avec l'ennemi.

— Pendant toute cette journée, qui, en somme, ne fut sur ce point, qu'un long combat d'artillerie, les bataillons de la division Metman, placés en réserve sur le plateau, restent immobiles sous un feu incessant[1].

1 « Dans cette lutte continuelle de l'artillerie allemande contre l'artillerie fran-

Après la retraite des batteries du 11e régiment, les Prussiens, n'ayant plus rien à craindre de nos projectiles, en profitent pour rapprocher leurs batteries ; soixante-douze pièces, placées à deux mille cinq cents mètres de notre front, couvrent d'obus le plateau de Moscou.

Ce feu violent nous cause des pertes sensibles.

Le commandant Bochet, du 59e de ligne, se tient derrière son bataillon placé en réserve : il s'est assis, croisant à la façon des tailleurs ses jambes revêtues de grandes bottes en cuir jaune et tournant ses pouces l'un autour de l'autre, lorsqu'un éclat d'obus le frappe en pleine poitrine.

Le calme qui règne sur le visage brun de ce jeune officier supérieur dit assez combien la mort a été foudroyante.

Contre lui, un pauvre soldat a la moitié des chairs du bras depuis le coude jusqu'à l'épaule, non pas seulement déchirées, mais absolument enlevées par des éclats d'obus.

Un autre a le ventre déchiré par un fragment de projectile ; les intestins se répandent en dehors. La blessure est mortelle ; le malheureux souffre atrocement et ne crie pas sans motif. Entre deux hurlements, il se tourne vers un camarade qui s'est agenouillé contre lui :

« Fais-moi donc une cigarette, » lui demande-t-il. — Le camarade s'empresse de satisfaire ce désir. L'éventré se met à fumer ; il ne crie plus, seulement son visage est toujours pâle et crispé.

Vers quatre heures, le calme se rétablit pour quelques instants. Tout à coup éclate une violente fusillade ; des milliers de balles viennent en sifflant labourer le plateau, en faisant jaillir de longs jets de poussière ; quelques-unes même arrivent, presque inertes à la vérité, dans le village de Châtel.

Au même instant on aperçoit l'ennemi s'avancant sur la gauche de la division Metman ; mais, bientôt, il s'arrête devant nos feux rapides et ne peut parvenir à dépasser la ferme de Saint-Hubert.

Cette tentative ayant échoué, l'ennemi recommence son tir d'artillerie et couvre toutes nos positions d'une grêle de projectiles.

çaise, les batteries prussiennes eurent maintes fois l'occasion de tirer contre l'infanterie française, car les tirailleurs, qui formaient un objet d'inquiétude pour l'artillerie, se tenaient cachés dans les plis de terrain, derrière les haies, le long de la lisière Ouest de la parcelle de bois située entre Chanterenne et la Folie et derrière des abris artificiels. En outre, l'infanterie française *montra beaucoup de courage et renouvela constamment ses attaques contre les hauteurs ;* mais les obus prussiens la forcèrent à se retirer et déjouèrent tous ses projets. » (*La bataille de Gravelotte* par le major Hoffbauer.)

CHAPITRE IX

Défense de la brigade de Brauer.

La division Aymard. — Sa composition. — Carrière militaire du général Aymard. — Construction de tranchées-abris pour l'infanterie et l'artillerie. — La brigade de Braüer. — Carrière militaire du général de Braüer. — Souvenirs d'Isly, de Zaatcha, de Nahra. — *Sans Nuage.* — « *Que dirait votre maman!* » — L'ordonnance alsacien. — La brigade de Braüer prend les armes. — Positions occupées par le 44e et le 60e de ligne et le 11e bataillon de chasseurs. — Reconnaissance de la division du capitaine en second Le Breton, du 2e escadron du 10e chasseurs à cheval, dans le bois des Génivaux. — Marche difficile à travers les taillis. — Deux escadrons de uhlans attaquent les deux pelotons de chasseurs à cheval. — Huit Allemands contre un Français. — En retraite. — La droite allemande (VIIe et VIIIe corps) engage le combat. — Une batterie allemande de soixante-douze pièces. — Une canonnade infernale. — Ordre du général de Moltke. — Le général von Steinmetz ne tient aucun compte de cet ordre. — La 15e division allemande reçoit l'ordre d'attaquer le plateau de Moscou. — La brigade von Strubberg pénètre dans le bois des Génivaux. — Incendie de la ferme de Moscou. — Son évacuation par les Français. — L'artillerie de la division Aymard est réduite au silence, faute de munitions. — Le général de Braüer au milieu du feu. — *Sursum corda!* — Pertes des 44e, 60e de ligne et du 11e bataillon de chasseurs à pied. — Les Prussiens tentent l'attaque du plateau de Moscou, mais sont repoussés dans deux assauts successifs. — Les chasseurs à cheval se tiennent prêts à charger. — Belle conduite du général de Braüer dans les journées des 14, 16 et 18 août 1870.

Les Allemands n'ont pas eu plus de succès contre la division Aymard (4e), placée à la gauche de la ligne de bataille du 3e corps d'armée, et leurs efforts contre la ferme de Saint-

Hubert sont rompus par la résistance énergique et calme de nos soldats.

Cette division est composée du 11e bataillon de chasseurs à pied, des 44e, 60e, 80e et 85e de ligne formant les brigades de Braüer et Sanglé-Ferrières.

Son chef, le général Aymard, est un de nos plus jeunes et énergiques divisionnaires. Colonel du 62e de ligne pendant l'expédition du Mexique, il a gagné les étoiles de général, le 21 mai 1864, au grand combat de Matehuala. Ce jour-là, avec huit compagnies du 62e, la compagnie franche et un escadron du 2e chasseurs d'Afrique, en tout huit cents hommes, il met en déroute six mille Mexicains, commandés par le général Doblado et le chef de bande Carbajal, leur enlève un drapeau, dix-huit canons et douze cents prisonniers.

« Le colonel Aymard, disait l'ordre général, avait, par son coup d'œil et sa décision, assuré le succès de la journée. »

En souvenir de ce brillant épisode, le nom de Matehuala avait été inscrit au drapeau du 62e de ligne.

— Le 18 août, la 4e division du 3e corps a été chargée de défendre à tout prix le centre du plateau de la ferme de Moscou, qui est la clef du défilé par lequel on descend sur Châtel-Saint-Germain.

Le matin, ordre est donné à tous les corps de la première ligne de construire à la hâte des tranchées-abris, en vue d'une attaque prochaine ; les tracés sont vite indiqués et les troupes se mettent au travail.

Quelques-unes de ces tranchées devant recevoir de l'artillerie sont renforcées et sont munies d'embrasures : telles sont celles qui sont construites par le 1er bataillon du 44e de ligne, au sud de la ferme de Moscou, mise, elle-même, comme nous l'avons déjà dit, en état de défense. Ces épaulements doivent couvrir l'artillerie divisionnaire (8e, 9e et 10e batteries du 11e d'artillerie). La première de ces batteries, est armée de mitrailleuses, les deux autres de pièces de 4.

Un soldat prussien, fait prisonnier dans le bois des Génivaux par des soldats du 3e bataillon du 44e établis en grand'garde, annonce que beaucoup de troupes ennemies arrivent.

En effet, du plateau où est établi le 3e corps, on peut apercevoir de grands mouvements de troupes, qui, incessamment, se forment en bataille, face à nos positions ; d'autres défilent en colonnes profondes et se dirigent sur notre droite. Personne ne songe à les inquiéter.

Vers dix heures, les tentes sont abattues, les bagages chargés et dirigés en arrière sur Plappeville.

Les aides de camp et les officiers d'ordonnance circulent à cheval, les marches de régiments retentissent, on prend les armes. Le poste de combat est assigné à chacun.

Dans ce présent chapitre, nous ne parlerons que de la résistance de la 1re brigade, nous réservant de traiter, dans le suivant, la magnifique défense de la ferme de Saint-Hubert par la 2e brigade.

— La 1re brigade, qui forme la droite de la 4e division, est commandée par le général de Braüer, un brave et vaillant Alsacien. De 1843 à 1850, il a constamment servi en Afrique dans le corps des chasseurs à pied.

Capitaine au 6e bataillon, il se fait remarquer à Isly, et racontait plus tard, que, ce jour-là, en pleine mêlée, afin d'étancher une soif ardente, il avait dû écarter les morts tombés dans un ruisseau.

Capitaine adjudant-major du 8e bataillon, le bataillon-martyr de Sidi-Brahim, il monte un des premiers sur la brèche de Zaatcha et, avec ses chasseurs, prend une large part à la prise de cette célèbre oasis.

La même année, à l'attaque de Nahra, il monte à l'assaut, en avant de tous, sous un feu terrible, et tel est l'élan qu'il donne aux troupes dans cette circonstance critique, que, le combat achevé, le brave Canrobert se jette dans ses bras, en lui disant : « Vous avez sauvé l'armée. »

Doué d'une extrême bonhomie, jointe à un esprit des plus charmants et des plus distingués, le général de Braüer est adoré des *officiers* et des *soldats*.

Déjà, à Saint-Cyr, ses camarades l'ont surnommé *Sans Nuage*, par allusion à l'heureuse sérénité de son caractère.

Un jour, dans une affaire assez chaude en Afrique, de Braüer, alors lieutenant au 9e bataillon de chasseurs, s'aperçoit que son ordonnance, un Alsacien, nommé Lausmann, se place devant lui à un poste où il n'a que faire.

Sur l'observation de son chef, ce brave garçon, qui est du même pays que lui, répond :

« Si une balle venait, elle me trouverait sur son chemin... Que dirait *votre maman*, mon lieutenant, si vous étiez blessé ? »

Trouvez-moi beaucoup de paroles plus belles que cette touchante réponse de l'humble soldat alsacien !

— Le 18 août, dès le premier signal, chaque corps de la brigade de Braüer s'est porté aux tranchées-abris.

Quatre compagnies du 1er bataillon du 44e s'établissent dans ces tranchées très rapidement exécutées. Les deux autres compagnies, ne pouvant y trouver place, restent en dehors.

Le 3e bataillon, placé derrière la ferme de Moscou, en occupe les dépendances.

Le 2e bataillon est massé sur le plateau en arrière des trois batteries divisionnaires et des tranchées-abris.

De son côté, le 60e de ligne en occupe les positions suivantes : le 3e bataillon dans les bois des Génivaux, à droite de la route qui va de Moscou à Gravelotte ; le 2e bataillon à la ferme de Moscou, qu'il a mission de défendre avec deux compagnies du 59e de ligne, qui est à droite. Ces deux compagnies sont dans la ferme.

Une compagnie du 2e bataillon se place dans le verger, la 3e et la 6e dans la tranchée-abri de gauche, le reste du 2e bataillon en colonne derrière la ferme.

Le 1er bataillon est en deuxième ligne, à environ trois cents mètres en arrière. Une batterie d'artillerie est devant la ferme, deux autres batteries sont sur l'un et l'autre flanc, derrière des épaulements en terre.

Le 11e bataillon de chasseurs à pied est placé en réserve un peu en arrière de la crête du plateau et se relie par la gauche à un bataillon du 67e de ligne (2e corps).

— A onze heures du matin, le maréchal Le Bœuf donne l'ordre au capitaine Perrodon, commandant le 2e escadron du 10e chasseurs à cheval attaché à la division Aymard, d'envoyer deux pelotons pour s'assurer si la ferme de Chanterenne, qui est située dans un ravin, derrière la pointe Nord du bois des Génivaux, est occupée par l'ennemi.

Ces deux pelotons, sous les ordres du capitaine en second Le Breton, s'engagent dans le bois des Génivaux, et, ne trouvant ni route, ni sentiers, mettent pied à terre et traînent leurs chevaux à grand'peine. A un kilomètre de la ferme en question, ils arrivent sur l'emplacement d'un bivouac prussien, qui vient d'être évacué, car les feux fument encore.

Au même instant, deux escadrons de uhlans, cachés derrière la ferme de Chanterenne, apercevant ces deux pelotons, apparaissent tout à coup, et se dirigent au galop sur nos chasseurs, les longues flammes noires et blanches de leurs lances flottant au vent.

La partie n'est pas égale, au milieu des fourrés épais qui séparent notre reconnaissance de la ligne de bataille du 3e corps ; en outre, on se trouve dans la proportion de un chasseur français contre huit uhlans.

Aussi le capitaine Le Breton se retire-t-il au plus vite avec sa division [1], longeant le bois qu'il vient de traverser, et rejoint

1, On a supprimé ce terme de *division* dans le fractionnement organique des

le capitaine-commandant, à qui il rend compte de sa mission.

Le 2e escadron du 10e chasseurs reste alors adossé au bois de Châtel-Saint-Germain et en arrière de la ferme de Moscou.

— A peine la brigade de Braüer a-t-elle pris ses dispositions que les Prussiens commencent l'attaque.

La droite allemande, composée des VIIe et VIIIe corps (généraux von Zastrow et von Gœben), se contente d'abord d'engager l'action par une vive canonnade, au moment où les décharges d'artillerie se font entendre du côté de Verneville.

En effet, avant de lancer ses troupes, le général von Gœben a fait donner son artillerie : le général von Zastrow, placé plus en arrière, lui envoie successivement ses batteries, et bientôt plus de soixante-douze pièces prussiennes tirent sur nos troupes, qui répondent vigoureusement.

Pendant ce temps, la conversion à droite des Allemands s'exécute en pivotant sur leur Ire armée.

Il est midi. Une formidable canonnade retentit sur toute la ligne. Pour donner une idée de la part que prend la brigade de Braüer à cette grande bataille, il suffit de rappeler que depuis midi jusqu'à huit heures et demie du soir l'ennemi concentre sur le plateau de la ferme de Moscou un feu d'artillerie d'une violence sans exemple.

Au dire des vieux officiers, on n'en a pas vu un de pareil, depuis l'attaque de Malakoff.

Ces efforts redoublés de l'artillerie prussienne ont pour but, paraît-il, de favoriser l'attaque acharnée de son infanterie contre nos tranchées et le bois des Génivaux.

Il est une heure : l'action est vivement engagée. A ce moment, le général von Steinmetz reçoit l'ordre suivant du général de Moltke : « Le combat qu'on entend maintenant n'est qu'un engagement partiel devant Verneville ; il n'exige pas l'attaque générale de la Ire armée. Elle ne doit pas montrer de fortes masses, mais éventuellement employer l'artillerie à préparer l'attaque pour plus tard. »

Le général von Steinmetz ne tient aucun compte de ces ordres ; il pense, sans doute, qu'il peut mieux que le général de Moltke, qui se trouve en arrière du hameau de Flavigny, juger ce qui se passe au centre ; il sait que le IXe corps allemand a

régiments d'infanterie ; on ferait bien d'en faire autant dans la cavalerie ; ce mot a infiniment contribué, comme le raconte Jomini, à la perte de la bataille de Waterloo.

grand'peine à résister aux violentes attaques du 4e corps français, et il donne le signal de l'action que le feu de l'artillerie a préparée.

La 15e division (lieutenant-général von Weltzien) du VIIIe corps doit s'avancer sur le plateau de Moscou : le général-major von Wedell prenant à droite avec la 29e brigade (33e et 69e régiments d'infanterie) ; le général-major von Strubberg marchant à gauche contre la lisière occidentale du bois des Génivaux avec la 30e brigade (28e et 67e régiments d'infanterie). A cette division sont en outre attachés le 8e bataillon de chasseurs et le régiments de houzards du Roi n° 7.

— Le bois des Génivaux, couvert d'obus d'abord, est attaqué quelque temps après par de grandes masses d'infanterie : la brigade von Strubberg, ses deux régiments formant chacun une profonde colonne, marche sous un violent feu de tirailleurs, et parvient à pénétrer au milieu des taillis.

Ce bois devient le théâtre d'un combat acharné soutenu contre la 30e brigade d'infanterie allemande par le 3e bataillon du 60e de ligne, quelques compagnies du 11e bataillon de chasseurs envoyées en soutien et deux compagnies du 71e de ligne, ces dernières appartenant à la division Metman.

Mais cette poignée de combattants, impuissante à lutter contre les forces plus que sextuples des Prussiens, se replie, écrasée par le nombre, après avoir beaucoup souffert du feu de l'ennemi, mais non sans lui avoir fait subir de grandes pertes.

Le 3e bataillon du 60e de ligne se rallie alors dans les tranchées-abris du voisinage de la ferme de Moscou.

La canonnade est continue. La ferme de Moscou ne tarde pas, comme nous l'avons déjà dit, à être incendiée par les obus ennemis et ne forme bientôt plus qu'un gigantesque brasier : beaucoup de ses défenseurs sont tués à leur poste et elle n'est évacuée qu'au dernier moment. Les survivants de sa garnison se placent encore dans les tranchées voisines pour en défendre les abords.

L'artillerie française ne tarde pas à se taire ; elle a vite épuisé ses munitions et les parcs ne sont pas à portée : plusieurs pièces en outre sont hors de service.

N'importe ! Nos compagnies d'infanterie, placées dans les tranchées, continuent à supporter tout le poids de la lutte, à coups de chassepot.

Le feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemies redouble. Sous les balles, les obus, partout où la présence d'un chef peut animer le courage des troupes, se trouve le vaillant général de

Braüer, le front haut, avec un mépris superbe de la mort, qui semble elle-même le craindre.

« *Sursum corda!* Hauts la tête et le cœur! » s'écrie-t-il, un moment, à un officier dont le front se courbe involontairement sous cet ouragan de mitraille. Et ce fut bien là sa devise, à lui, — ceux qui le connurent l'affirmeront, — dans toute sa belle carrière de soldat.

Animés par un pareil exemple, les officiers de sa brigade paient largement de leur personne.

Le brave commandant Avril, du 44e de ligne, officier jeune et plein d'avenir, déjà couvert de blessures reçues en Crimée, en Italie et au Mexique, est atteint d'un éclat d'obus, blessure légère en apparence, mais dont il meurt un mois après. Le même projectile tue le lieutenant de Blanchaud. Enfin le jeune sous-lieutenant de Sailly est frappé mortellement par une balle à la tête. Sont blessés au même régiment : le commandant Pallarès ; le capitaine-adjudant-major Berger; les sous-lieutenants Maitrot et Billaron; le sous-lieutenant Séguin, porte-drapeau.

Le commandant de Rattazzi, du 1er bataillon du 60e de ligne, est blessé; le capitaine Chaillet est tué ; les capitaines Chataigne, Santori et Chaudron, du même régiment, sont atteints mortellement et meurent quelques jours après des suites de leurs blessures. Sont en outre blessés au 60e de ligne, le capitaine Butez; le lieutenant Sergent; les sous-lieutenants Futrier et Sagot.

Le sous-lieutenant Sandherr, du 11e bataillon de chasseurs, est également blessé.

— Après leur premier succès dans la partie Sud du bois des Génivaux, les Prussiens tentent de s'avancer contre la ferme de Moscou. Des nuées de tirailleurs sortent du bois, comme des nuées de corbeaux et poussent des clameurs assourdissantes : « Hourra! Hourra! »

Ces gueux, la face rouge, coiffés du casque à pointe en cuir bouilli, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, à force de crier, commencent à escalader la pente du ravin de la Mance et semblent vouloir tout dévorer devant eux.

L'escadron de chasseurs à cheval, qui, depuis le commencement de l'action, a été constamment exposé aux projectiles ennemis, reçoit l'ordre du général Aymard d'avancer à hauteur de la ferme de Moscou et de se tenir prêt à charger, si l'ennemi arrive sur le plateau.

Cet ordre n'a pas besoin d'être exécuté; car les fantassins allemands ont à peine commencé à gravir la pente du ravin, qu'une grêle de balles s'abat sur eux et cause dans leurs rangs de tels ravages, qu'ils se replient en toute hâte.

Le général von Stubberg tente un nouvel effort avec l'appui d'un nouveau régiment qui lui est envoyé ; mais il échoue.

La lutte a été des plus vives : nos compagnies d'infanterie placées dans les tranchées ont épuisé contre l'ennemi toutes leurs cartouches.

Mais, grâce à ces tranchées et au soin avec lequel les troupes ont été masquées derrière les moindres plis de terrain, la brigade de Braüer n'a pas à déplorer des pertes en rapport avec le danger couru.

Pour le 44e de ligne, ces pertes s'élèvent seulement, pour les hommes, à quatre tués et soixante-trois blessés.

Le 60e a perdu cinquante-sept tués et cent vingt-trois blessés.

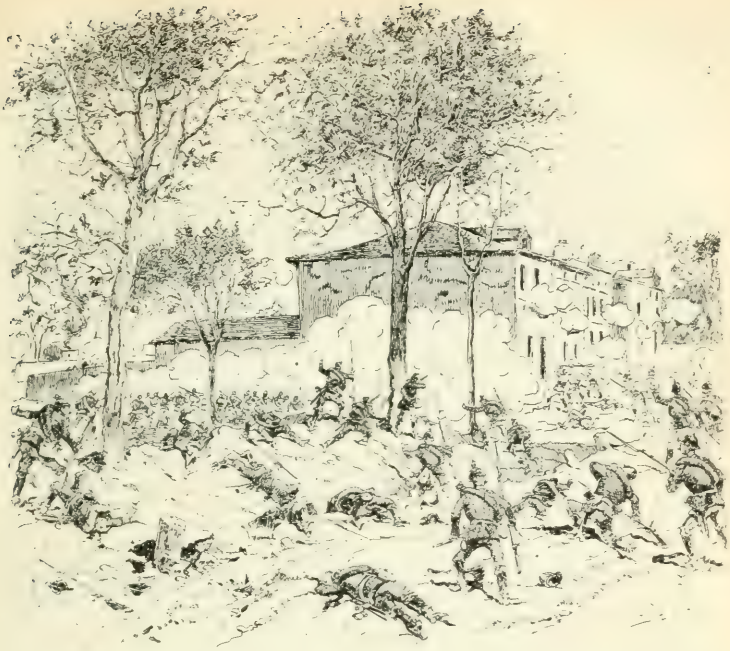
Le 11e bataillon de chasseurs à pied compte vingt-six hommes hors de combat.

Le 2e escadron du 10e chasseurs a seulement le brigadier Froment légèrement contusionné à la jambe par un éclat d'obus : le chasseur Brachet a son fusil brisé par un éclat du même projectile.

Jusqu'au milieu de la nuit, cet escadron reste à son ancienne position, les hommes attendant à la tête de leurs chevaux et la bride au bras.

Comme on le voit, dans ces batailles de géants livrées sous Metz, le général de Braüer s'était montré ce qu'il avait été à Isly, à Zaatcha, à Nahra ; les trois propositions pour le grade de général de division dont il fut l'objet après Borny, Rézonville et Saint-Privat en font foi.

Le 14 août, il eut l'honneur d'être complimenté sur le champ de bataille par les généraux Aymard et Decaen. Decaen, son ami des heureux jours d'Afrique, qu'une balle allait, quelques minutes plus tard, enlever à la France ! Le 16, il fut félicité publiquement par les maréchaux Canrobert et Le Bœuf ; le 18, par le maréchal Le Bœuf et le général Aymard.



Attaque par le 8e bataillon de *Jäger* (chasseurs), les 28e, 60e et 67e régiments allemands et un bataillon du 33e, de la ferme Saint-Hubert, défendue par le 2e bataillon du 80e de ligne, commandant Molière (brigade Sanglé-Ferrières, division Aymard, 3e corps). — 18 août 1870.

CHAPITRE X

Défense de Saint-Hubert.

Situation des VIIe et VIIIe corps allemands. — Leur artillerie bombarde la ferme Saint-Hubert. — Position de cette ferme. — La brigade Sanglé-Ferrières. — Le 2e bataillon du 80e de ligne occupe la ferme Saint-Hubert. — Positions des 1er et 3e bataillons de ce régiment. — Positions du 85e de ligne. — Commencement de l'action. — Le 1er bataillon du 85e de ligne cesse le feu. — Une cruelle indécision. — Trait de courage du commandant Luccioni, du 85e. — Belle conduite du commandant Nottet, du 85e. — L'artillerie de la division Aymard se retire. — Le VIIIe corps allemand

entre dans le bois des Génivaux. — Combat acharné. — La compagnie Lacombe évacue les carrières de Saint-Hubert. — Première attaque repoussée du 8e bataillon de chasseurs et du 67e régiment allemands sur la ferme Saint-Hubert. — Les 28e et 60e régiments et un bataillon du 33e allemands arrivent en renforts. — Nouvel assaut repoussé. — Défense héroïque du 2e bataillon du 80e. — Le commandant Molière est blessé. — Courage et pertes des officiers de ce bataillon. — Le bataillon du 80e évacue Saint-Hubert par les brèches. — Sa retraite. — Mort des sergents Grès et Jammet. — L'ennemi attaque le plateau de Moscou. — Résistance du 1er bataillon du 85e. — Les Allemands sont rejetés dans le ravin de la Mance. — Défense du 1er bataillon du 80e. — Mort du commandant Bertrand. — Deux fois les Allemands essaient en vain de déboucher de Saint-Hubert. — Nouvelle hésitation. — Batterie prussienne désemparée par le feu du 80e de ligne. — Le 3e bataillon du 80e de ligne perd presque tous ses officiers. — Le lieutenant-colonel de Langourian, du 80e, est blessé. — Une funeste méprise. — Sang-froid du sous-lieutenant Tournebize, du 80e de ligne. — Pertes des 80e et 85e de ligne.

A la droite allemande, la 18e division du VIIIe corps, avec l'artillerie du VIIe se trouve seule engagée, pendant les premières heures de la bataille. Un ordre formel du général de Moltke a prescrit au VIIe corps de ne pas entrer en ligne. On conçoit, en effet, qu'il ait semblé utile de conserver une réserve puissante, pour soutenir la retraite, dans le cas de perte de la bataille; l'on ne peut compter absolument sur le concours du IIe corps, que nous avons vu précédemment quitter Pont-à-Mousson, pour marcher en toute hâte.

Mais le général von Zastrow, pressé, sans doute, par le général von Steinmetz, croit, cependant, pouvoir faire avancer quelques-unes de ses troupes. La 27e brigade, commandée par le général von Conrady (le général von François a, on s'en souvient, été tué à Spickeren), est donc massée au sud de Gravelotte ; la 28e (général-major von Woyna) au sud-ouest du même village.

L'artillerie du VIIIe corps tire, depuis le début de l'action, sur la ferme Saint-Hubert, que la 15e division a déjà menacée.

Cette ferme, espèce de sentinelle avancée, dont la possession nous est très utile, se trouve située sur le côté droit de la grande route impériale qui va de Metz à Gravelotte. Le terrain en avant et en arrière de cette construction est solidement occupé par la brigade Sanglé-Ferrières (2e brigade de la division Aymard). Cette brigade se compose du 80e de ligne : colonel Janin ; lieutenant-colonel de Langourian, et du 85e de ligne : colonel Planchut; lieutenant-colonel Fauchon.

— Le 80e de ligne avait pris position le 17, entre les fermes de Moscou et le Point-du-Jour.

Le 18, à dix heures du matin, il va occuper les positions suivantes : le 2e bataillon, commandant Molière, s'installe, en avant, dans la ferme Saint-Hubert, vaste construction, entourée de cours à hautes murailles, et la met en état de défense, en y perçant de nombreuses meurtrières.

Les 3e, 5e et 6e compagnies du 1er bataillon, sous la direction du commandant Bertrand, se portent à une centaine de mètres en avant de leur emplacement et, sur l'ordre du général Aymard, y établissent une tranchée-abri.

Les 1re et 2e compagnies du même bataillon, sous les ordres du capitaine Francey, prennent position entre les deux maisons du Point-du-Jour et les relient par une tranchée.

La 4e compagnie du 1er bataillon, capitaine Raynal de Tissonnière, se déploie en tirailleurs, la droite au coude que la route forme, en descendant vers Saint-Hubert, la gauche au Point-du-Jour.

Le 3e bataillon, commandant Maréchal, reste en réserve derrière la crête. La batterie de mitrailleuses de la division (8e du 11e d'artillerie) et une des deux batteries de 4 prennent position en deçà de la route, derrière la compagnie Raynal, et y construisent à la hâte quelques épaulements.

Le 1er bataillon du 85e de ligne (commandant Luccioni) se trouve en première ligne, encadré à droite par le 44e, à gauche par le 80e ; ce bataillon reçoit l'ordre de tenir à tout prix.

A dix heures du matin environ, le lieutenant-colonel Fauchon et le commandant Luccioni se rapprochent de quelques centaines de mètres de la ferme Saint-Hubert : ce dernier officier supérieur fait exécuter, par le 1er bataillon qui l'a suivi, des tranchées-abris, qui, bientôt, lui seront d'un grand secours ; vingt minutes suffisent pour accomplir cet important travail.

Les 1re et 2e compagnies de ce bataillon sont envoyées plus en avant, du côté de la ferme de Saint-Hubert, occupée elle-même par le 2e bataillon du 80e de ligne. Elles sont placées un peu obliquement à la direction des quatre compagnies restées dans les tranchées.

Le 2e bataillon (commandant de Crousnillon) et les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon sont placées en colonne serrée par division, à gauche de la ferme de Moscou, en arrière d'une batterie d'artillerie, qui a pris position sur la crête.

Les 1re, 2e, 3e et 4e compagnies du 3e bataillon, commandant Nottet, sont également chargées de soutenir une autre batterie de la division, à droite de la ferme du Point-du-Jour.

Vers onze heures du matin, les Prussiens, ayant combiné leurs forces en arrière de Gravelotte, semblent se préparer à une attaque des plus sérieuses de nos positions.

A ce moment, quelques tirailleurs ennemis se déploient devant ce village et disparaissent dans le ravin de la Mance ou se dirigent vers le bois des Génivaux, refoulant, devant eux, les petits postes de la division Aymard.

Vers midi, quelques coups de feu et bientôt une vive fusillade annoncent que la compagnie Lacombe, du 2e bataillon du 80e de ligne, qui a été placée en grand'garde, à quelques centaines de mètres en avant de la ferme Saint-Hubert, est aux prises avec les tirailleurs ennemis.

De part et d'autre, la canonnade commence.

Dès l'origine de la bataille, la brigade Sanglé-Ferrières doit supporter les feux d'une artillerie formidable et d'une mousqueterie très meurtrière.

Sur cette partie du champ de bataille, nos soldats, comme nous venons de le dire, ont rapidement établi des tranchées-abris. On se fusille, mais, jusqu'à l'instant où l'action sera vivement engagée, il est évident que les pertes ne seront pas trop sérieuses.

Le combat est depuis quelque temps engagé, sur la ligne de tranchées-abris, situés à droite de la ferme Saint-Hubert où se tient le 1er bataillon du 85e de ligne. Du versant opposé du ravin de la Mance, la mousqueterie prussienne bien dirigée fait pleuvoir une grêle de balles sur nos soldats, qui ripostent vigoureusement.

Tout à coup le commandement de : « Cessez le feu! » retentit et immobilise le 1er bataillon du 85e de ligne.

Les Prussiens tirent avec rage : dans nos rangs, le bruit court qu'un bataillon de chasseurs à pied français, opérant devant notre ligne, se trouverait pris entre deux feux.

Quelques officiers voient là des Prussiens; mais nos soldats n'osent plus tirer. L'anxiété est sur tous les visages : une fumée épaisse court sur le champ de bataille et empêche de se rendre exactement compte de la vérité.

Chacun regarde et semble écouter si un bruit ou un signe ne viendrait pas indiquer ce qu'on a devant soi. Sont-ce des amis ou des ennemis?

Cependant les moments sont précieux. Sur ce grand plateau entouré de forêts où les hommes grouillent comme une fourmilière, nos soldats voient très bien les bataillons prussiens profiter de leur indécision, pour jeter sur leur gauche de nombreux pelotons, qui leur font subir, presque d'enfilade, un feu

meurtrier; en même temps des houzards royaux, à l'*attila* bleu foncé à tresses et brandebourgs jaunes, le kolbach à flamme rouge, se détachent des masses ennemies et se dirigent, ventre à terre, sur les ailes, afin de deviner la cause qui vient ainsi d'arrêter le feu du 1er bataillon du 85e de ligne.

Il faut promptement faire cesser ce doute qui bouleverse et paralyse nos soldats.

Tout à coup, le commandant Luccioni, dont tout le monde a déjà admiré la brillante conduite depuis le commencement de la bataille, sort des rangs, et, n'écoutant que son courage, s'élance par-dessus le parapet de la tranchée. Seul, il se jette au milieu des balles et de la mitraille, à la rencontre de ce bataillon, qui fait éprouver aux siens de si vives angoisses.

En ce moment, le bruit du canon, le déchirement strident des mitrailleuses, les explosions des obus, les sifflements des balles, les cris des mourants, tout est oublié. Les yeux et les cœurs suivent ce vaillant officier qui, affrontant mille morts, disparaît enfin dans la fumée. Tout son bataillon le croit déjà perdu.

Mais non! Il descend, rapide comme la pensée et au pas de course, une distance de cent mètres sur le plan incliné, du côté de l'ennemi, dont il devient alors, pendant quelques instants, l'unique point de mire. Mais que lui importe!

Il s'arrête à deux cents mètres du bataillon qu'on aperçoit au fond du ravin de la Mance : il distingue tout, voit qu'il n'y a là que des Prussiens; il les juge, il les compte, et revient enfin, uniquement fier de pouvoir rassurer les siens et de les faire désormais frapper sûrement, en rectifiant leur tir.

Et, comme la mort capricieuse respecte parfois les grands courages, aucun éclat d'obus, aucune balle égarée ne vient frapper ce magnifique soldat, qui reprend la direction de son bataillon. Le feu de nos soldats recommence à l'instant même; il est dirigé à propos et avec une précision remarquable durant toute la journée.

Vers une heure de l'après-midi, les quatre premières compagnies du 3e bataillon du 85e de ligne reçoivent l'ordre de se porter à quelques centaines de mètres de la ferme du Point-du-Jour, afin de soutenir plusieurs batteries amenées successivement et qui ne peuvent tenir.

Dans cette marche offensive, toute la brigade Sanglé-Ferrières admire le courage et le calme du commandant Nottet qui, malgré une forte contusion qu'il vient de recevoir, porte son bataillon en avant, au plus fort de la mêlée, pour occuper une position des plus dangereuses, que sillonnent en tous sens les projectiles ennemis.

Cependant de nouvelles batteries ennemies arrivent sans cesse renforcer l'artillerie déjà engagée.

Vers deux heures, les crêtes qui nous font face sont littéralement hérissées de canons allemands. Un feu d'une violence inouïe s'abat sur la ferme Saint-Hubert et ses abords. Une des deux batteries de 4 et la batterie de mitrailleuses de la division Aymard essaient, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, d'atteindre, mais en vain, les batteries ennemies; mais celles-ci, placées hors de leur portée, les écrasent de leurs projectiles.

Toute la journée, le 2e bataillon du 85e (commandant de Crousnillon) et les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon du même régiment, qui servent de soutien à ces deux batteries, restent dans leur première position et supportent avec fermeté le feu de l'artillerie ennemie.

— Il est deux heures et demie. Le général von Gœben, commandant le VIIIe corps d'armée allemand, se met à la tête de la 15e division d'infanterie. Les 29e et 30e brigades s'avancent des deux côtés de la route impériale de Gravelotte à Metz, les ailes s'efforçant de déborder les Français.

Dans les fourrés presque impénétrables de la partie Sud du bois des Génivaux, la lutte ondoie avec des fortunes diverses.

Les deux brigades d'infanterie prussienne en font, pour ainsi dire, le siège. Elles finissent par y pénétrer, mais éprouvent une si forte résistance, qu'une véritable mêlée s'ensuit, où les troupes des deux nations s'enchevêtrent. Dans quelques endroits, les assaillants gagnent peu de terrain; dans d'autres, leurs détachements traversent le bois de part en part.

Étant dix contre un, les agresseurs doivent, à la longue, rester maîtres du terrain : aussitôt qu'ils sont établis sous les verts ombrages, le 67e régiment d'infanterie et le 8e bataillon de chasseurs s'élancent au delà du ravin de la Mance, peu profond en cet endroit, pour attaquer la ferme Saint-Hubert.

Après une défense acharnée, après avoir épuisé ses munitions, voire même celles recueillies dans les cartouchières des tués et des blessés, la compagnie Lacombe, du 2e bataillon du 80e de ligne, évacue les carrières de Saint-Hubert, où elle s'était postée, et se replie sur la ferme de ce nom.

Bientôt les tirailleurs ennemis franchissent le ravin. Sur les mamelons qui dominent cette ferme, commencent à apparaître les uniformes verts et les tuniques bleues à cols et parements rouges des chasseurs et des fantassins allemands.

Le 2e bataillon du 80e de ligne ouvre un feu des plus rapides; malheureusement, nos soldats massés dans les cours et les jardins de la ferme reçoivent sans pouvoir y répondre le feu plon-

geant des tirailleurs ennemis; en même temps, une batterie prussienne tire sans relâche sur les bâtiments de Saint-Hubert, couvrant leurs défenseurs d'éclats et de débris.

Voulant ménager leurs cartouches et ne tirer qu'à coup sûr, nos soldats suspendent peu à peu leur tir. Enhardi par ce silence et croyant que les Français démoralisés évacuent la ferme, le général-major von Strubberg se met à la tête du 67e de ligne, et, précédé du 8e bataillon de chasseurs, monte à l'assaut de la métairie, au son grêle des petits tambours qui battent la charge, ses hommes tenant le fusil de la main droite.

Tout à coup un feu concentrique, si rapide et si bien entretenu, les accueille, qu'ils sont obligés de rétrograder vers le bois. Là, deux nouveaux régiments (60e et 28e et un bataillon du 33e) viennent soutenir le 8e chasseurs et le 67e de ligne prussiens, qui ont conduit l'attaque.

Un nouvel effort est ordonné. Le 28e régiment prend la tête et renouvelle le mouvement offensif. Enlevés par leurs officiers, les trois régiments et le bataillon de chasseurs teutons se jettent sur la ferme, en poussant des hourras assourdissants et aux cris de : « *Vorwœrtz*! (En avant!) *Vaterland*! (Patrie!) »

Les nouveaux champions ne trouvent pas la lutte plus facile et sont refoulés une seconde fois.

Le 2e bataillon du 80e de ligne, qui occupe Saint-Hubert, déploie une bravoure intrépide.

L'adjudant Lequien, le sergent-major Palat et bon nombre de braves sous-officiers et soldats paient de leur vie cette héroïque défense.

Sur les sept cents hommes que compte ce bataillon, plus de trois cents sont déjà étendus morts ou mourants, au milieu des décombres ensanglantés de la métairie.

Le commandant Molière, l'âme de la défense, est atteint à la tête et au bras; mais le front entouré d'un mouchoir, le bras en écharpe, il reste à son poste et continue à encourager les siens de la voix et de l'exemple.

Le lieutenant-colonel de Langourian a son cheval tué sous lui.

Le capitaine Sajous est renversé par l'explosion d'un obus.

Le lieutenant Capbert est grièvement blessé au bras.

Les Allemands multiplient leurs attaques sans cesse réitérées avec un acharnement mortel, pour enlever la métairie.

Enfin, pressé de tous côtés, ayant à terre plus du tiers de son monde, presque cerné, le commandant Molière se décide à ordonner la retraite.

On a lutté jusqu'à la dernière minute.

L'ennemi serre de si près les vaillants défenseurs de Saint-

Hubert, que les sapeurs de la 12e compagnie du 1er régiment du génie sont obligés d'ouvrir une brèche au mur du jardin, pour permettre aux Français d'en sortir.

Les survivants du 2e bataillon du 80e de ligne remontent alors vers la Voie romaine, se repliant sur la ferme de Moscou et vont se reformer en arrière de la crête.

Pendant cette retraite, le sous-lieutenant Martin tombe mort près de la ferme : le capitaine Lamarle, atteint de deux blessures, a été averti trop tard du mouvement de retraite et est resté dans la ferme : aussi tombe-t-il, avec les quelques hommes qui ne l'ont pas quitté, au pouvoir de l'ennemi.

Parmi ces derniers défenseurs de Saint-Hubert, il convient de citer les sergents Grès et Jammet, qui, préférant la mort à la captivité, refusent de se rendre et continuent à tirer sur les ennemis, jusqu'à ce qu'ils soient, l'un et l'autre, massacrés[1].

— En même temps que l'ennemi s'est emparé de Saint-Hubert, qui va lui servir d'un solide point d'appui contre nous, la gauche allemande se rabat au delà de Sainte-Marie-aux-Chênes, grâce à l'immense conversion exécutée sur son aile droite.

En ce moment aussi, les décharges de son artillerie font trembler les vieux murs de la ferme qui n'ont pas été renversés. La fumée, la poussière, aveuglent nos soldats. L'artillerie ennemie se rapproche encore de nos positions et ses décharges se succèdent coup sur coup.

Dans le même instant, on entend une grande rumeur. C'est l'ennemi qui, profitant du tumulte, multiplie ses attaques et

1. La situation pénible de ces troupes (prussiennes), au milieu du feu écrasant de l'ennemi, les détermina, vers trois heures, à donner l'assaut à cette ferme entourée de murs massifs et crénelés. Ce n'est qu'après une nouvelle attaque d'une témérité inouïe contre cette ferme, *que l'ennemi défend avec un acharnement sans égal*, que le 8e bataillon de chasseurs parvient enfin à l'enlever, avec le concours d'hommes du 28e et du 67e régiment d'infanterie, et à s'y maintenir définitivement. L'ennemi fut refoulé avec de grandes pertes sur la ferme de Moscou.

« Il va sans dire que l'artillerie avait préparé cette attaque.

« Pendant ce combat autour de la ferme de Saint-Hubert, auquel avaient pris part également des fractions du 33e régiment et le bataillon de fusiliers du 60e régiment, d'autres troupes du premier régiment que nous venons de citer avaient essayé de se porter en avant, au sud de la chaussée, contre la ferme du Point-du-Jour ; mais la connexité du terrain ne permit de dominer ni la position de l'ennemi, ni celle des Prussiens, et les attaques de ces derniers vinrent se briser successivement contre le feu écrasant de l'ennemi, caché dans les tranchées pratiquées le long de la chaussée, près du Point-du-Jour.

« Les tentatives faites par l'aile gauche de la brigade von Strubberg pour s'avancer, soit du bois des Génivaux, soit de la ferme de Saint-Hubert, vers les hauteurs dans la direction de Moscou, échouèrent également, malgré le feu concentrique dirigé avec succès par l'artillerie allemande contre ce point.

« C'est vers trois heures et demie que ce combat sanglant éprouva un temps d'arrêt sur tout le front du VIIIe corps d'armée ; quant au VIIe, il resta sur la défensive. » (La *Bataille de Gravelotte* (18 août 1870), par le major Hoffbauer.

fait rage pour gravir les pentes et arrive jusqu'aux tranchées que défend le 1er bataillon du 85e de ligne.

Mais le brave commandant Luccioni commande sur ce point. Ses braves petits lignards accueillent les assaillants par des coups de feu déchargés à bout portant ou bien, les perçant de leurs larges sabres-baïonnettes, les envoient rouler tout sanglants au fond du ravin.

Mais de nouveaux Prussiens arrivent, et, foulant aux pieds leurs morts et blessés, recommencent l'escalade du plateau.

Huit fois, les Allemands sont repoussés dans leurs furieuses tentatives. Le capitaine Faucon est percé de part en part; le lieutenant Prat et un grand nombre d'hommes sont blessés. Le sous-lieutenant Boutteville, un fusil à la main, se trouve toujours au milieu du plus grand péril, se faisant remarquer par son sang-froid et la justesse de son tir.

Après les feux de file, on s'est abordé à la baïonnette. Un lieutenant français du 85e de ligne, ayant la figure couverte de sang, se défend, le sabre au poing, contre trois chasseurs allemands, qui le serrent de près.

Rapide comme la pensée, il se baisse tout à coup, et, esquivant un formidable coup de crosse, il enfonce son sabre jusqu'à la garde dans le ventre d'un Allemand, qui ouvre les bras, pousse un cri déchirant et tombe à la renverse en râlant.

Tandis que ceci se passe, le lieutenant reçoit une nouvelle blessure à l'épaule gauche. Loin de s'affaisser, il bondit à droite et à gauche; un instant après, les deux autres Prussiens sont étendus à ses pieds et lui, plein d'ardeur, s'élance dans la mêlée.

Sur ce point, toutes les tentatives de l'ennemi échouent devant la bravoure et les vaillants efforts du 1er bataillon du 85e, du commandant Luccioni.

Il en est de même à la ferme du Point-du-Jour et à la gauche de la ferme de Moscou, où les 2e et 3e bataillons du 85e, aux ordres des commandants de Crousnillon et Nottet, sont engagés: cependant, vers trois heures, le feu de l'ennemi devient tellement violent, que les quatre premières compagnies du 3e bataillon sont forcées de s'abriter derrière un chemin creux, à gauche de leur position, où elles restent jusqu'à cinq heures du soir; moment auquel elles sont appelées à remplacer des troupes portées en avant d'elles.

— Il est trois heures et demie de l'après-midi. Sur le front du 80e de ligne, l'ennemi, comme on vient de le voir, est maître de Saint-Hubert et de là dirige ses feux sur la 4e compagnie du 1er bataillon (capitaine Raynal de Tissonnière), qui est déployée en tirailleurs, la droite au coude que la route forme en descen-

dant vers Saint-Hubert, la gauche au Point-du-Jour. Cette compagnie est prise d'écharpe et subit des pertes sensibles.

En même temps, les Allemands tirent aussi sur les 3e, 5e et 6e compagnies du 1er bataillon du 80e de ligne, qui, de leurs tranchées-abris, ripostent avec avantage. L'artillerie ennemie, prenant ces tranchées pour objectif, essaie, mais en vain, de les rendre intenables pour les braves troupes qui les défendent.

Le commandant Bertrand, du 1er bataillon, et le capitaine Grangié sont frappés mortellement. Le lieutenant Digonnet est grièvement blessé et doit quitter le champ de bataille.

Le capitaine adjudant-major Apchié, prenant alors le commandement, dirige jusqu'au soir, avec le plus grand sang-froid, le feu de ces trois compagnies sur la ferme de Saint-Hubert.

Cependant, à un moment donné, une même ligne de tirailleurs s'avance, à découvert, sur le front de la compagnie Raynal de Tissonnière, sans tirer un seul coup de fusil et en faisant des signaux : bientôt une batterie escortée par un escadron de houzards bleus se place derrière cette ligne et ouvre son feu dans la direction du bois des Génivaux.

Trompée par une ressemblance de tenue et aussi par un avis venu du 2e corps, la compagnie Raynal de Tissonnière prend ces tirailleurs pour des chasseurs à pied français et cette batterie pour une batterie du corps de Frossard : aussi suspend-elle son feu dans cette direction, se bornant à repousser, par des salves bien ajustées, les efforts d'une colonne prussienne qui, se formant chaque fois à l'abri des bâtiments de Saint-Hubert, tente à plusieurs reprises, mais vainement, de les dépasser et de prendre pied en deçà de la route, afin de marcher sur le Point-du-Jour.

Deux fois, les Allemands veulent déboucher de cette ferme de Saint-Hubert, si chèrement acquise par eux ; deux fois un feu exterminateur, qui part des tranchées étagées l'une au-dessus de l'autre, les arrête tout court et les force à regagner précipitamment leur abri.

La grande batterie allemande, établie à droite de Gravelotte, bat, en vain, de son feu les positions occupées par la 4e compagnie du 1er bataillon du 80e de ligne, et lui fait subir de nouvelles pertes, sans ébranler sa constance.

Cependant, les prétendus chasseurs à pied se sont couchés à terre et bientôt leurs balles les signalent comme ennemis. La 4e compagnie ouvre alors un feu à volonté sur eux et sur la batterie qu'ils couvrent.

En quelques instants, les tirailleurs de cette compagnie, secondés par ceux du 1er bataillon du 85e, abattent presque tous

les chevaux de cette batterie, ainsi que de nombreux servants et conducteurs.

Les quelques canonniers allemands restés debout parviennent à emmener deux pièces, mais ils sont obligés de laisser les quatre autres canons, ainsi que les caissons et les avant-trains, à six cents mètres environ du front de la 4e compagnie du 1er bataillon du 80e : toutefois, ces voitures restent sous la protection de tirailleurs qu'il est impossible d'atteindre, et surtout des occupants de la ferme Saint-Hubert.

Le général von Gœben, commandant le VIIIe corps, appelle alors sa seconde division (16e, lieutenant-général von Barnekow). La 31e brigade (général-major von Gneisenau, celle-là même qui a échoué le 14, devant Thionville, et qui a rejoint son corps en toute hâte) se forme sur deux colonnes : quatre bataillons entre la ferme de Saint-Hubert et le bois des Génivaux, et deux à gauche de la 15e division. Mais cette tentative échoue complètement devant les décharges furieuses de notre infanterie.

— Il est quatre heures. La 4e compagnie du 1er bataillon du 80e de ligne, à bout de munitions, fait demander des cartouches.

Le 3e bataillon de ce régiment, commandant Maréchal, reçoit alors l'ordre d'aller l'appuyer et se porte en avant. Conduit par le colonel Janin, ce bataillon parcourt environ trois cents mètres sous une grêle d'obus et de balles, et arrive, dans le plus grand ordre, sur la route, où il doit prendre position.

Les abris manquent pour embusquer tant de monde; les officiers se multiplient pour assigner à chacun sa place. Pendant ce temps, les tirailleurs ennemis, dédaignant les capotes grises de nos soldats, ajustent les officiers présents sur ce point, et reconnaissables à leurs tuniques bleu foncé. En quelques minutes, presque tous ceux-ci sont atteints.

Le capitaine adjudant-major Sourdeille est frappé mortellement d'une balle au bas-ventre. Le capitaine Moynier et le sous-lieutenant Huguet sont grièvement atteints.

Le lieutenant Dieu reçoit trois balles dans le corps et deux dans ses vêtements.

Le commandant Maréchal et le lieutenant Renard sont frappés peu à près, en voulant se déplacer pour donner quelques ordres. Le premier est grièvement blessé au bras droit; le second est atteint à l'épaule et meurt des suites de cette blessure.

Par suite de la blessure du commandant Maréchal, les 4e, 5e et 6e compagnies du 3e bataillon du 80e, qui ont renforcé la ligne formée par la 4e compagnie du 1er bataillon de ce régiment,

passent sous les ordres du chef de cette dernière compagnie, le capitaine Raynal de Tissonnière.

Les 1re, 2e et 3e compagnies de ce 3e bataillon, dirigées par le colonel Janin, ont renforcé les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon entre les deux maisons du Point-du-Jour et à gauche de la deuxième construction.

Le lieutenant-colonel de Langourian, s'étant, de sa personne porté sur ce point, le colonel Janin peut aller s'assurer par lui-même de l'état où se trouve le 2e bataillon du 80e, après sa défense de Saint-Hubert.

Bientôt, atteint lui-même d'un éclat d'obus au poignet, le lieutenant-colonel de Langourian doit remettre le commandement aux mains du capitaine Francey.

De ce côté, les officiers paient largement de leur personne. Le capitaine Barthe, les lieutenants Puech, Bernardeau et Lesbros, sont successivement blessés.

Ainsi, sur tous les points, le 80e de ligne conserve énergiquement ses positions.

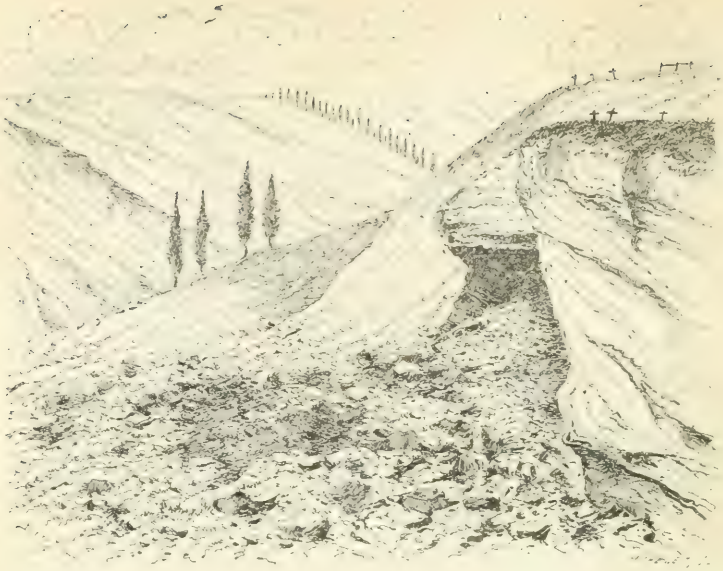
Un bataillon du 8e de ligne (2e division, 2e corps), envoyé vers six heures du soir pour l'appuyer, s'arrête à deux cents mètres en arrière du coude de la route de Gravelotte, et, prenant le 80e pour un régiment allemand, ouvre, par derrière, le feu sur lui, sans l'ébranler un instant.

Cependant, il faut faire cesser au plus vite cette funeste méprise. Sur l'ordre de son capitaine, le sous-lieutenant Tournebize, de la 4e compagnie du 1er bataillon du 80e, s'élance sous une grêle de balles et va prévenir le bataillon du 8e de ligne de son erreur, avant que celui-ci ait fait trop de mal. Les officiers de ce dernier bataillon le portent alors en avant et il doit, faute de place, se coucher à terre, derrière les positions déjà trop remplies par les trois compagnies du 80e de ligne.

Partout, comme on vient de le voir, le 80e et le 85e de ligne, depuis l'évacuation de la ferme de Saint-Hubert, ont fait face avec une extrême vigueur aux attaques réitérées de l'ennemi. Mais ce résultat n'a été obtenu qu'au prix de pertes cruelles.

Le 80e surtout a été terriblement maltraité par l'artillerie et la mousqueterie ennemie. Comme on vient de le voir, ce vaillant régiment compte cinq officiers tués; deux blessés mortellement; seize blessés plus ou moins grièvement; total vingt-trois officiers mis hors de combat; en outre, quatre cent dix sous-officiers, caporaux ou soldats sont tués, blessés ou disparus.

Le 85e de ligne a été moins éprouvé. Cette journée a coûté à ce régiment : quatre officiers blessés : le commandant Mottet, les capitaines Faucon, Wanhout et le lieutenant Prat. Troupe : six hommes tués, quatre-vingt-treize blessés et six disparus. Total, cent cinq hommes mis hors de combat.



Les carrières du *Caveau*, situées contre la route de Gravelotte au Point-du-Jour.

CHAPITRE XI

Défense du 2e corps.

Le VIIIe corps allemand attaque le corps Frossard. — Belle contenance du 2e corps. — On aperçoit l'ennemi. — Construction de tranchées-abris sous le feu. — Le Point-du-Jour. — La route de Gravelotte à Metz. — La sablière. — Grand'garde du 55e. — Positions des troupes du 2e corps le long de la route. — Les batteries du 2e corps. — La division Fauvart-Bastoul en réserve. — La brigade Lapasset forme l'extrême gauche de la ligne française. — Occupation de Jussy et de Sainte-Ruffine. — Le 2e bataillon du 97e au bois du « Peuplier ». — Éclaireurs du 5e chasseurs à cheval. — Le lieutenant Dupré. — L'artillerie allemande se place à la ferme de Mogador. — Combat d'artillerie. — Arrivée des batteries du VIIe corps. — Incendie du Point-du-Jour. — Retraite de nos batteries. — Trait de courage du sous-officier Trillot, du 5e d'artillerie. — Première attaque des Allemands sur le Point-du-Jour. — La division Vergé attend le premier choc de l'ennemi. — La compagnie Girons, du 77e de ligne, arrête long-

temps l'ennemi. — Tirs comparés de l'infanterie française et de l'infanterie allemande. — « Ce ne sont que des mouches! » — La brigade von Wedell est repoussée. — Défense de la batterie de mitrailleuses de la division Fauvart-Bastoul. — Belle conduite du 3e bataillon du 23e de ligne et du 12e bataillon de chasseurs. — Leurs pertes. — Pertes de la batterie de mitrailleuses. — Engagement de la brigade Lapasset. — Le 84e occupe les hauteurs de Sainte-Ruffine. — L'ennemi attaque Jussy et le bois du Peuplier. — Belle conduite des trois compagnies de grand'garde du 84e et du 2e bataillon du 97e. — Combat à la baïonnette. — Mort du capitaine Cambard. — Feu des batteries ennemies. — Retraite du 3e lanciers. — Bombardement de Sainte-Ruffine par les Allemands. — Les efforts de l'ennemi échouent contre ce village. — La brigade allemande Rex bat en retraite.

Steinmetz, comme on vient de le voir, a eu l'honneur de donner le signal de l'engagement sur la droite de l'armée allemande.

En même temps qu'il pousse ses colonnes en masses profondes sur les positions de notre 3e corps à Moscou et Saint-Hubert, von Goeben, commandant le VIIIe corps allemand, a également engagé l'action contre le 2e corps, qui forme l'extrême gauche de la ligne française.

La lutte, que le corps du général Frossard, si éprouvé le 16 août à Rézonville, eut à soutenir le 18, fut moins vive que l'avant-veille, car, comme nous le dirons bientôt, les plus grands efforts de l'ennemi se portèrent, ce jour-là, surtout sur notre droite.

Chaque fois, cependant, que les divisions et les régiments qui le composaient furent amenés à repousser une attaque, ils s'en acquittèrent avec le courage qui n'abandonna pas nos soldats pendant toute la campagne.

Le 2e corps occupait donc, le 18, au réveil, l'importante position du Point-du-Jour et avait jeté ses grand'gardes et petits postes dans des carrières, d'où ils dominaient le terrain qui descend vers Gravelotte.

Dans la matinée, on voit l'ennemi s'avancer en masses profondes vers Saint-Privat-la-Montagne, Amanvillers et Saint-Hubert ; on prend presque aussitôt les dispositions nécessaires pour le recevoir.

La 9e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, sous la direction du capitaine Bonnal, exécute aussitôt des retranchements et des épaulements, au bord de la route, entre les deux maisons du Point-du-Jour, pour arrêter les compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied, qui doivent, en cas d'attaque, servir de soutien aux batteries placées en cet endroit.

En même temps, la 12e compagnie de sapeurs du même régi-

ment du génie (capitaine Mourot, creuse, avec un grand sang-froid et une célérité merveilleuse, une tranchée-abri destinée à recevoir le 12e bataillon de chasseurs à pied.

Vers dix heures du matin, des tirailleurs prussiens descendent dans le ravin de la Mance et se mettent à tirer sur les épaulements encore inachevés; les artilleurs ainsi que les chasseurs à pied, pressés de répondre à l'ennemi, se mettent d'eux-mêmes au travail pour aider les sapeurs, et la tâche est terminée en quelques minutes, sous un feu très vif de mousqueterie.

La 5e batterie du 5e d'artillerie va prendre la place occupée la veille par la 6e batterie à droite de la ferme du Point-du-Jour; elle est elle-même remplacée à onze heures par la 12e batterie.

Les deux compagnies de sapeurs du 3e régiment du génie sont mises alors en réserve dans un pli de terrain, à peu près abritées des projectiles et restent ensuite simples spectatrices de la bataille.

— La position du Point-du-Jour, que le 2e corps va défendre a outrance pendant toute la journée, est des plus fortes.

Le Point-du-Jour est une ferme formant deux corps de bâtiments, située sur le côté droit de la route impériale de Metz à Gravelotte.

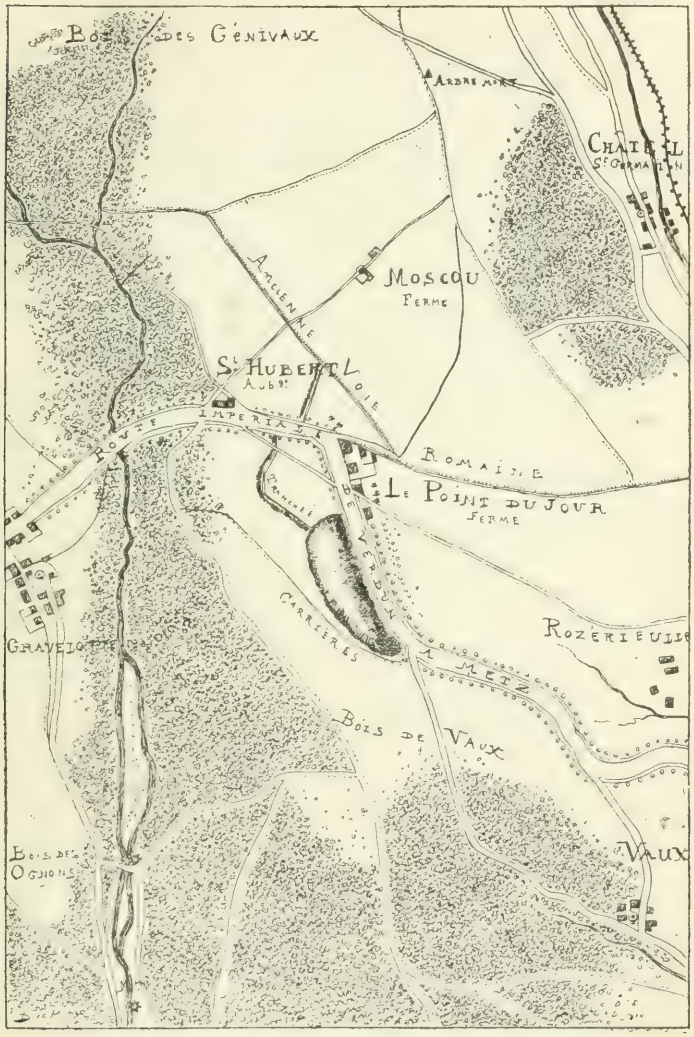
A cet endroit, la route, en se dirigeant vers Metz, fait un coude accentué, suit les crêtes pendant un kilomètre environ, puis fait un deuxième coude aussi accentué que le premier, pour descendre sur Rozerieulles, Moulins et Longeville-lès-Metz.

Sur les crêtes, entre les deux coudes, la route est bordée d'arbres et de deux fossés dans lesquels les hommes peuvent se placer coude à coude sans se gêner.

Du côté du ravin de la Mance, qui sépare Gravelotte du Point-du-Jour, se trouve une sablière large de vingt mètres environ, profonde de deux mètres du côté du bois de Vaux et presque au niveau du fossé du côté de la route. Le mouvement général du terrain va en s'abaissant de la route à la Mance.

Le fossé de la route, du côté de la défense, se trouve être le plus élevé; puis la route avec ses arbres, puis le fossé du côté de l'attaque, un plus bas; puis la sablière dont le bord extérieur arrangé, se reliant aux tranchées-abris ainsi qu'à la grand' garde de droite du 55e, commandée par le lieutenant Santelli et placée un peu en avant des maisons du Point-du-Jour, sur le revers du mouvement de terrain que nos troupes occupent — tous ces obstacles, disons-nous, forment une ligne de défense naturelle, permettant de disposer, pour ainsi dire, de trois étages de feu, entre les maisons du Point-du-Jour, qui appuient la défense à droite et le coude gauche près de Rozérieulles, protégé

par une éminence de pierres, une sorte de carrière en avant du côté du bois, dominant la route depuis la sablière.



Terrain occupé par la division Vergé (2e corps), le 18 août 1870.

Pour bien faire comprendre les combats acharnés et réitérés, qui vont se livrer pendant toute la journée du 18 sur ce terrain,

il est nécessaire d'ajouter que, par places, mais rares, la sablière masque, aux défenseurs placés dans les fossés de la route, la vue de certains débouchés du bois de Vaux.

La grand'garde du 55e de ligne retranchée sur la route de Gravelotte, à cinquante mètres en avant du Point-du-Jour, enfile par ses feux toute cette route ; elle flanque aussi la sablière. Le Point-du-Jour la protège en la dominant. Non seulement ce lieu a été mis en état de défense, mais encore on a construit sur ses côtés des parapets et des épaulements, afin d'abriter une batterie de douze pièces de la division Vergé.

Du Point-du-Jour, de la grand'garde, on découvre tout le champ de bataille du 16 : les débouchés du ravin de Gorze, la Maison-Blanche, Flavigny, Vionville, Rézonville, Gravelotte. Le bois des Génivaux, en avant de la ferme de Moscou, peut masquer, à cette vue, des effectifs assez considérables de la force d'une division au moins.

Dès le matin, le 55e de ligne, avec deux bataillons, prend position, par ordre, à la gauche du Point-du-Jour, qui est occupé, en même temps, par le 3e bataillon de chasseurs à pied, que commande depuis la veille un adjudant-major du 55e, M. Petit. Les deux bataillons du 55e ont pour chefs : l'un, le commandant Dameï, l'autre, le capitaine Battmann, remplaçant le commandant Chanon, tué à Rézonville.

Le 1er bataillon du 76e de ligne tient la gauche du 55e vers le coude de Rozérieulles et s'établit le long des fossés de la route de Verdun, à la gauche des maisons du Point-du-Jour ; les excavations de ces fossés forment, pour nos troupes, une tranchée toute faite. Cette portion du 76e est sous les ordres de son lieutenant-colonel Bourlet.

Le 2e et le 3e bataillon de ce régiment sont placés en réserve un peu en arrière, dans le pli de terrain formé par le ravin, qui descend vers Rozérieulles.

Devant nos troupes, de l'autre côté de la route, le terrain est nu et forme une espèce de glacis de près d'un kilomètre de largeur, qui remonte en pente douce vers les bois de Vaux et des Ognons, alors occupés par les Allemands. Au milieu de ce terrain, se trouvent des carrières, dans lesquelles l'ennemi a envoyé quelques tirailleurs.

Plus à gauche encore, face au bois de Vaux, se trouve le 77e de ligne. Le 2e bataillon de ce régiment, qui a été placé en grand'garde, pendant la journée de la veille, se porte en réserve sur les crêtes, en arrière de la route de Gravelotte à Metz, surveillant la gauche de la ligne ; il est remplacé par les 1er et 3e bataillons, qui occupent l'espace compris entre la ferme Saint-

Hubert et les hauteurs de Jussy, la gauche dans la direction de Rozérieulles, et qui s'établissent dans les fossés de la route.

Ces deux régiments (76e et 77e de ligne) forment la brigade Jolivet. Ce général se tient toute la journée du 18 et une partie de la nuit suivante sur l'emplacement de sa brigade.

Le 55e de ligne, sous l'habile direction du colonel de Waldner-Freundstein, garnit de ses tirailleurs la sablière, les tranchées-abris de sa grand'garde, ainsi que les deux fossés de la route, dans la partie qui longe les crêtes du mouvement de terrain. Le colonel a gardé trois compagnies en réserve, sous les ordres du capitaine Dervillié, qui remplit les fonctions de capitaine adjudant-major. La position défensive est formidable. Comme nous le verrons plus loin, elle ne pourra être enlevée, malgré les efforts violents et successifs des Allemands.

Les trois bataillons du 32e de ligne, qui constitue, avec le 55e, la 1re brigade de la division Vergé, formés en colonnes serrées par division, sont portés en arrière et placés en réserve à l'abri d'un pli de terrain.

— Les batteries du 2e corps ont pris tout de suite les positions qui leur ont été assignées. Ces batteries, que l'on a négligé de réapprovisionner la veille et qui n'ont que quatre-vingts obus ordinaires par pièce, ont reçu l'ordre de ne tirer qu'à la dernière extrémité, afin de ménager leurs munitions. Le génie continue à travailler aux épaulements.

Les trois batteries du 5e d'artillerie de la division Vergé se placent derrière la route de Gravelotte à Metz, sous les ordres du lieutenant-colonel Chavaudret et du chef d'escadron Rey ; la 5e à droite du Point-du-Jour; la 12e à droite de la 5e ; la 6e à droite de la 12e, jusqu'à la Voie romaine, au delà de laquelle est placée une batterie du 3e corps.

Ces pièces, comme on le sait, sont protégées par de petits épaulements, ainsi que par des compagnies du 3e bataillon de chasseurs.

Sur le plateau, à cent mètres à peu près derrière la 12e batterie, se place la 11e du 5e régiment, armée de pièces de 12 et conduite par le chef d'escadron Rébillot. Cette disposition vicieuse rendra, tout à l'heure, des plus meurtriers le tir de l'ennemi.

Ces quatre batteries voient le terrain découvert, autour et en arrière de Gravelotte, à droite du bois des Ognons.

A sept ou huit cents mètres sur la Voie romaine, les batteries de la division Fauvart-Bastoul (2e), sous les ordres du chef d'escadron Collangettes (7e, 8e et 9e batteries du 5e d'artillerie se placent en position, à quelque distance l'une de l'autre :

la 8e à droite, la 9e au centre, la 7e à gauche, toutes les trois faisant face à l'ouest et surveillant les débouchés du bois de Vaux.

Les réserves des batteries se retirent contre le bois de Châtel, au haut du terrain qui descend au moulin de Longeau.

Les batteries de la réserve d'artillerie du 2e corps, sauf la 11e batterie du 5e régiment (10e batterie du 5e, 6e et 10e du 15e, 7e et 8e du 17e) se tiennent en arrière des deux divisions d'infanterie, sous les ordres du colonel Beaudouin, et prêtes à tout événement.

— La division Fauvart-Bastoul est sous les armes, en expectative, en avant de ses campements (8e, 23e, 66e et 67e de ligne): les hommes couchés à terre et observant le bois de Vaux, que l'ennemi occupe et d'où il peut essayer de tourner la gauche de l'armée française, entre Jussy et le Point-du-Jour; le général Fauvart-Bastoul fait exécuter une tranchée-abri, dans laquelle il place le 12e bataillon de chasseurs.

— En première ligne, à neuf cents à mille mètres, en avant de la division Fauvart-Bastoul, se trouve, sur la route de Gravelotte à Metz, près des Carrières, la brigade mixte Lapasset, qui forme l'extrême gauche de la ligne française. Cette brigade est couverte par les six compagnies de grand'garde des 84e et 97e de ligne, ainsi que par la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, déployées en tirailleurs sur le réseau faisant face au bois de Vaux et embusquées dans des tranchées-abris.

Au réveil, le 3e bataillon en entier du 97e occupait les deux villages de Jussy et de Sainte-Ruffine, mais, en prévision d'une attaque sérieuse, on en a renforcé les postes.

Une compagnie du 84e est de grand'garde au-dessus de Jussy, au bois dit : « du Peuplier. » Le capitaine Ermenge, avec deux compagnies du 2e bataillon du 97e, va occuper fortement ce bois. Bientôt les quatre compagnies restées sous les ordres du capitaine adjudant-major Cambard viennent le renforcer.

De son côté, le 1er bataillon de ce régiment va appuyer le 3e à Sainte-Ruffine.

Le commandant Doumenjou, qui commande le 97e depuis que le colonel Copmartin et le lieutenant-colonel Grandvalet ont été mis hors de combat, l'avant-veille à Rézonville, complète les dispositions de défense, parfaitement prises par le commandant du 3e bataillon.

Le second régiment de la brigade mixte, le 84e de ligne, sert de réserve, en même temps qu'il appuie la 7e batterie du 2e d'artillerie.

La cavalerie du 2e corps reste dans son campement au sud de Châtel-Saint-Germain.

— Vers onze heures et demie du matin, le canon commence à gronder sur une vaste étendue de terrain : ordre est donné à la cavalerie du général de Valabrègue de se tenir prête à partir.

Un service d'éclaireurs est organisé aussitôt dans le 5e régiment de chasseurs à cheval. Le lieutenant Dupré en reçoit le commandement. Sous ses ordres sont mis le sous-lieutenant Segmüller, deux sous-officiers, quatre brigadiers et quarante cavaliers, tous volontaires et choisis parmi les meilleurs soldats du régiment.

Sans perdre de temps, ces éclaireurs parcourent tout le champ de bataille et donnent à plusieurs généraux des renseignements fort importants sur les positions de l'ennemi.

Grâce au lieutenant Dupré, le général Frossard est informé, en temps utile, qu'une colonne ennemie de six mille hommes environ se dirige sur Sainte-Ruffine, village situé à l'extrême gauche de la ligne de bataille, et gardé seulement par le 3e bataillon du 97e de ligne. Aussi, le commandant du 2e corps se hâte-t-il, comme nous venons de le dire, de faire avancer sur ce point les deux autres bataillons de ce régiment.

Dans cette reconnaissance hardie, le brigadier Jollé, du 5e chasseurs à cheval, a sa monture tuée et est blessé lui-même d'un coup de feu.

— Au bruit du canon qui retentit entre Verneville et Amanvillers, le général von Steinmetz a fait avancer le VIIIe corps par Rézonville et Gravelotte contre la gauche française[1]. Il occupe cette dernière localité où nous n'avons plus aucune troupe ; de ce village les batteries du VIIIe corps viennent en colonne vers notre 2e corps pour prendre position. Mais, avant que ces pièces soient placées, les batteries de la division Vergé ouvrent contre cette artillerie un feu d'abord assez modéré.

Bientôt le général Frossard fait cesser le tir de notre côté, de peur que le bruit d'une canonnade trop vive n'induise en erreur le maréchal commandant en chef sur le véritable point d'attaque de l'ennemi.

1. D'après le major von Schell, le VIIIe corps d'armée allemand avait reçu l'ordre de se porter à cheval sur la chaussée de Gravelotte, contre la position située à l'est de ce village, dès que le IXe corps, qui était dirigé sur Verneville, entamerait la lutte.

Quoi qu'il en soit, la 15e division prussienne reçut l'ordre du général von Gœben de s'approcher, de faire occuper Gravelotte, qu'il savait par ses reconnaissances n'être pas occupé par l'infanterie et de choisir une position d'arrière-garde dans les plis de terrain situés au nord-ouest de ce village. La 15e division exécuta cet ordre en se portant le long de la lisière Sud-Ouest du bois de la Jurée, au delà de l'ancienne Voie romaine, et le 33e régiment d'infanterie, qui marchait à la tête, fut chargé d'occuper Gravelotte.

L'artillerie allemande se place alors sans être inquiétée [1]. A midi environ, les retranchements que l'ennemi a élevés pendant la nuit en avant de Gravelotte, à la ferme de Mogador, se garnissent subitement de canons, et, à une distance de deux mille mètres, une grêle de projectiles s'abat sur le plateau du Point-du-Jour.

Nos batteries ripostent avec une extrême énergie et pendant plusieurs heures il se livre, sur ce point, un combat d'artillerie qui nous fait peu de mal, mais dans lequel le VIIIe corps prussien qui lutte contre nous, subit des pertes assez considérables; mais, quoique fort maltraités, les artilleurs prussiens continuent le feu.

Dès le premier coup de canon, le camp de la réserve d'artillerie du 2e corps a été levé en un instant. Le colonel Baudouin fait porter sa réserve en avant, pour la former en bataille en avant du front de bandière.

La 8e batterie du 15e d'artillerie reçoit l'ordre d'aller prendre position en arrière de la ferme Saint-Hubert, mais elle n'a pas à faire feu, reste ainsi toute la journée et reçoit seulement quelques coups perdus. Un canonnier, le nommé Jarion, est blessé à la tête par une balle.

La 10e batterie du même régiment a reçu l'ordre d'aller se placer à cent cinquante mètres de la route de Gravelotte, à côté d'une batterie du 5e régiment établie derrière de légers épaulements de campagne. Elle a pour mission d'observer le bois de Vaux, qui se trouve à douze cents mètres environ et de faire feu sur les colonnes qui chercheraient à en déboucher.

L'attaque qu'on redoute sur ce point n'a pas lieu, mais la batterie est continuellement inquiétée par des tirailleurs et on doit, à plusieurs reprises, tirer sur des groupes qui se montrent à la lisière du bois et menacent les tirailleurs français cachés dans les carrières en avant. La batterie rentre à son campement, à neuf heures du soir, n'ayant eu qu'un homme et un cheval blessés.

Les 7e et 8e batteries du 17e d'artillerie ont été assaillies, comme le 16, dans leurs bivouacs par les projectiles ennemis. Aussitôt les pièces sont attelées et vers midi le commandant Gougis cherche, au delà de la vieille route de Rozérieulles, un emplacement d'où l'on puisse essayer de lutter contre l'artillerie ennemie.

1. Cette artillerie put se déployer à l'abri des hauteurs situées en avant (du ravin escarpé de la Jurée, au nord de la chaussée de Rézonville à Gravelotte) et vint s'établir ensuite aux ailes de trois batteries de la 15e division d'infanterie prussienne, déjà établies à l'est de la chaussée de Malmaison à Gravelotte.

Deux pièces de la 7e batterie mises en batterie sur la grand'-route de Gravelotte attirent aussitôt sur elles le feu d'un grand nombre de pièces prussiennes. Trop exposée dans cette position, cette section reçoit l'ordre de rejoindre en arrière les autres pièces de la 7e batterie pour concourir, avec les batteries voisines, à la défense du plateau de Châtel, dans le cas où cette position viendrait à être assaillie par les colonnes prussiennes.

La 8e batterie du même régiment reste en batterie depuis onze heures du matin jusqu'à dix heures du soir, sans tirer un seul coup de canon ; mais, en revanche, cette batterie reçoit bon nombre de projectiles, qui blessent un maréchal des logis, un conducteur et un servant. En outre, deux chevaux sont tués par des éclats d'obus et quatre autres sont blessés par des balles.

— Cependant le VIIe corps allemand arrive à son tour sur le plateau qui domine le ravin de la Mance et porte à son extrémité méridionale le bois des Ognons ; il y braque son artillerie pour détourner du VIIIe la rafale meurtrière ou tout au moins pour la diviser ; peu à peu le général von Zastrow aligne sur ce point quarante-huit pièces de canon.

Ces batteries s'avancent de Gravelotte, en descendant la pente douce du terrain qui se termine à la Mance. Elles s'arrêtent au moment précis où leurs lignes de mire, dirigées sur le Point-du-Jour, rasent le sommet des arbres du bois de Vaux.

Ces quarante-huit pièces établies en batterie derrière des épaulements, et à droite de Gravelotte, sont placées en amphithéâtre sur deux lignes, face au Point-du-Jour.

Il est certain que cette position, ainsi que la mise en batterie, ont dû être étudiées d'avance [1].

La vue des pièces allemandes est dérobée à nos artilleurs ; quoiqu'à bonne portée de chassepot, notre infanterie ne peut tirer qu'au jugé ; la fumée seule lui indique approximativement l'emplacement de chaque pièce allemande.

Pour les mêmes raisons, l'artillerie ennemie ne peut ni voir, ni atteindre nos tirailleurs, pas plus que leurs réserves.

1. C'est tellement certain que l'on lit dans la *Bataille de Gravelotte* (18 août 1870), par le major Hoffbauer :

« Au moment de l'arrivée des batteries de la 15e division au nord de Gravelotte, les batteries de la 14e division (von Kamecke) reçurent l'ordre du général von Steinmetz d'entamer la lutte, au sud du même point, afin d'éloigner le feu qui ne cessait d'accabler la 15e division. *Le major baron von Eynatten, qui s'était déjà orienté sur le terrain où l'attaque devait avoir lieu, avait réuni ses commandants de batterie, dans l'après-midi du 17 août, et le 18 août au matin, au sud de Gravelotte, dans le but de reconnaître quelles étaient les meilleures positions à prendre;* il s'était concerté également avec le lieutenant-général Schwartz, commandant l'artillerie de la 1re armée, qui venait d'arriver à Gravelotte. Ces sages mesures trouvèrent largement leur profit à ce moment. »

Un feu violent d'artillerie ne tarde pas à s'engager sur ce point et dure assez longtemps. C'est une furieuse canonnade, qui ébranle toutes les collines d'alentour.

L'artillerie française, placée près du Point-du-Jour dans des positions excellentes, riposte énergiquement pendant que notre infanterie, embusquée dans les fossés de la route de Gravelotte et dans les carrières, mêle aux obus une grêle de balles, que lancent à la fois les chassepots et les mitrailleuses.

Mais les batteries prussiennes redoublent leur feu et couvrent de projectiles le plateau occupé par nos troupes.

Bientôt les deux maisons du Point-du-Jour, incendiées par les obus ennemis, deviennent la proie des flammes et flambent comme de gigantesques bûchers.

Le 3e bataillon de chasseurs, qui occupait ces deux constructions, doit les abandonner pour se porter un peu avant, s'abriter légèrement et se placer au-dessous du feu de nos batteries.

Les douze pièces de 4 et les six mitrailleuses de la division Vergé (5e, 6e et 12e batteries du 5e d'artillerie) ne répondent pas avec avantage.

A ce moment, la lutte n'est plus qu'une série de coups de canon.

Nos batteries souffrent beaucoup; elles supportent seules l'effort de l'ennemi, ne pouvant être que très peu soutenues par la grand'garde du 55e de ligne et le 3e bataillon de chasseurs en contre-bas sur la route, avec des vues insuffisantes.

La 5e et la 12e batteries ont épuisé toutes leurs munitions (quatre-vingts coups par pièce). La 5e a tiré, en outre, quelques obus à balles sans décoiffer les fusées. Les pièces sont en partie démontées, les attelages abattus.

Dans ces conditions, la lutte devient impossible. Le chef d'escadron Rey, qui, depuis deux heures, a reçu le commandement des trois batteries de la division Vergé, les fait retirer.

En cette circonstance, un vaillant sous-officier, le maréchal des logis Trillot sauve sa pièce, dont trois chevaux ont été tués et le quatrième blessé. Malgré un feu très violent, il dégage les cadavres de ces animaux des traits, attelle à la prolonge sa propre monture et ramène ainsi le canon confié à sa garde.

En même temps, le chef d'escadron Robillot envoie à son camp du matin, pour le même motif, la 11e batterie (12 rayé), très éprouvée, qui a perdu six hommes tués et huit blessés : la 6e batterie suit le mouvement.

Cet officier supérieur revient avec la 10e batterie du 5e d'artillerie (12 rayé), mais la place à droite de la Voie romaine où

elle croise ses feux, avec ceux du 3e corps, vers Saint-Hubert et Moscou.

Des batteries de 4 de la réserve du 2e corps viennent défendre le Point-du-jour, mais restent aussi derrière la Voie romaine.

Les batteries de la division Vergé se sont retirées contre le bois de Châtel-Saint-Germain, au-dessus du ravin où se trouve le village de ce nom.

Les réserves divisionnaires sont descendues sur le chemin de Moulins-lès-Metz. Les caissons vont se réapprovisionner au parc de Plappeville et reviennent seulement à la nuit.

Les 7e et 8e batteries du 5e d'artillerie (division Fauvart-Bastoul), conservent leur position, mais n'ont seulement qu'à tirer quelques coups sur des tirailleurs sortant du bois de Vaux.

Au moment où les batteries de la division Vergé se sont retirées, le général Gagneur, commandant l'artillerie du 2e corps, a fait placer la 9e batterie (canons à balles), de la 2e division, à droite de la Voie romaine, à quelques centaines de mètres de la route, pour surveiller les crêtes du ravin de la Mance et s'opposer à une attaque que pourrait tenter sur ce point l'infanterie ennemie.

— Il est deux heures de l'après-midi. La lutte est devenue très vive de toutes parts.

Voyant l'écrasante supériorité que leur artillerie a prise sur la nôtre, les Allemands veulent en profiter. De fortes colonnes d'infanterie, sous les ordres du général von Wedell (29e brigade), précédées de tirailleurs, débouchent du bois et du ravin de Vaux, après avoir refoulé les avant-postes de la brigade Jolivet, et, se lançant contre la route et les carrières, marchent sur le Point-du-Jour pour nous enlever cette position.

Le 3e bataillon de chasseurs à pied et le 1er bataillon du 76e de ligne s'apprêtent à recevoir le choc de l'ennemi, dont le feu devient de plus en plus violent.

Déjà nos tirailleurs sont obligés de quitter leurs positions et de rallier le gros de leurs corps.

Afin de renforcer la droite de sa première ligne menacée, le général Vergé porte en avant les 1er et 2e bataillons du 32e de ligne et les déploie en arrière des fossés de la route de Gravelotte, où ils resteront jusqu'à neuf heures du soir.

Le commandant du 2e corps d'armée, de son côté, fait soutenir la gauche par deux bataillons du 23e de ligne et par le 12e bataillon de chasseurs à pied de la division Fauvard-Bastoul, qui vont prendre position à gauche du 32e de ligne. Malgré un

épouvantable feu d'artillerie, qui balaie nos positions, le 23e se porte résolument en avant. Le 1er et le 2e bataillon se déploient à la droite, sur la crête du plateau ; le 3e bataillon prend position près de la ferme de Saint-Hubert, à gauche, se prolongeant sur la route de Metz, du côté de Rozérieulles.

De son côté, le 55e de ligne attend silencieusement, les hommes couchés dans les fossés.

Le 2e bataillon du 77e, placé en réserve, envoie en renfort aux 1er et 3e bataillons quatre compagnies qui s'établissent à gauche de ce dernier, et se couchent également dans les fossés de la route de Gravelotte.

La fusillade crépite de plus en plus, en avant du bois de Vaux. Les chaines des tirailleurs allemands, embusqués derrière les arbres et masqués aux nôtres par un pli de terrain, commencent à faire éprouver des pertes assez sérieuses à la division Vergé.

Une compagnie du 3e bataillon de ce régiment, sous les ordres du capitaine Girons, a été placée en grand'garde en avant de notre ligne, dans une carrière qui se trouve seulement à environ une centaine de mètres du bois de Vaux, où fourmillent les casques à pointe.

Cette compagnie est vivement attaquée ; elle soutient longtemps le feu de l'ennemi, lui faisant éprouver des pertes sensibles ; elle est même obligée de faire renouveler ses cartouches. Cependant l'ennemi s'avance toujours, gagnant du terrain en avant, sur la droite et sur la gauche, en s'abritant derrière les nombreux obstacles qui se trouvent sur son chemin.

— Au début de cette action, notre mousqueterie a surtout atteint les réserves générales de l'infanterie allemande. C'est que, nos trajectoires étant trop élevées, notre tir n'est pas assez rasant ou plongeant.

Pour des raisons contraires, le feu des Prussiens n'a atteint aussi que peu nos tirailleurs ; il porte, au contraire, de bas en haut. Quoique avec des hausses moins élevées que les nôtres, et un tir à couvert sous bois, leurs projectiles n'ont pas grande efficacité. Quelques balles seulement, mais en petit nombre, rasent la crête du mouvement de terrain, puis tombent, en suivant la pente naturelle des terres, sur le versant opposé, en arrière de nos réserves, placées très près de notre ligne de tirailleurs. « Ce ne sont que des mouches,» disent nos troupiers dans leur langage imagé.

Personne n'y a songé, mais c'eût été le cas ou jamais, pour l'armée prussienne, d'expérimenter ces fameux feux courbes et indirects par salves à grandes distances, rasant les crêtes,

pour balayer, en les suivant, les pentes des revers où peuvent se tenir masquées les réserves, dans les actions défensives.

— Cependant les colonnes ennemies s'avancent de plus en plus; mais nos feux de mousqueterie et celui des mitrailleuses arrêtent les bataillons allemands, les écrasent et les rejettent dans le ravin de la Mance. Pourtant une violente canonnade a protégé leur mouvement offensif et deux nouveaux bataillons sont venus apporter leur appui aux Prussiens.

Dans ce mouvement offensif, de la brigade von Wedell, la 9e batterie (mitrailleuses) du 5e d'artillerie court, un instant, les plus grands risques, mais peut être dégagée, grâce au dévouement de notre infanterie.

Cette batterie, au moment où les Allemands prononçaient leur marche en avant, était placée en observation, à droite de la Voie romaine. Un capitaine d'état-major vient aussitôt demander à son capitaine-commandant, M. Dupré, de la part du général Vergé, de se porter entre les deux maisons du Point-du-Jour, qui ne sont plus occupées que par l'infanterie (les batteries de la 1re division s'étant repliées), pour faire feu sur les colonnes profondes de la 29e brigade d'infanterie allemande.

Le capitaine Dupré s'élance aussitôt au galop suivi de sa batterie, mais se place en position, un peu trop en avant, sur la route de Gravelotte: aussi les mitrailleuses ont-elles à peine le temps de se déployer et de tirer deux salves, qu'un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie s'abat sur elles.

En quelques minutes, vingt-trois chevaux sont tués : le capitaine en second Cornet et six hommes tombent blessés ; deux caissons, qui ont suivi les pièces, sont brûlés; cependant, grâce à l'épaulement qui les défile, mais qui ne peut couvrir les attelages, les canonniers ont été peu éprouvés.

L'instant n'en est pas moins critique: l'ennemi serre de près la batterie. Le capitaine Dupré accourt, le sabre haut, vers le 3e bataillon du 23e de ligne et le 12e bataillon de chasseurs à pied qui sont chargés de l'appuyer et qui se tiennent en arrière à quelque distance : « Aux mitrailleuses! Aux mitrailleuses!» leur crie-t-il.

Aussitôt ces deux bataillons se portent en avant, au pas gymnastique et font reculer l'ennemi en exécutant des feux rapides à volonté.

La lutte est des plus vives. Le bataillon du 23e est très éprouvé : Le capitaine Achard et le sous-lieutenant Bazin sont tués. Le capitaine adjudant-major Georget La Chesnais, qui commande ce bataillon depuis l'avant-veille, est blessé mortelle-

ment et meurt à Metz, le 27 octobre suivant. Le capitaine Dario, qui a déjà été blessé le 6 août à Spickeren, reçoit une nouvelle blessure; onze hommes de la troupe sont tués et cinquante-sept blessés.

De son côté, le 12e bataillon de chasseurs compte deux officiers blessés : le lieutenant Goyet et le sous-lieutenant de Trenquelléon.

Enfin, les mitrailleuses de la 9e batterie sont ramenées; les chevaux tombent encore dans les traits. La batterie se retire enfin et descend le ravin de Châtel, pour aller rejoindre sa réserve sur la route de Moulins-lès-Metz.

Ainsi cette première attaque des Allemands a été brillamment repoussée et l'infanterie ennemie contenue à bonne distance du Point-du-Jour, par une fusillade roulante, par la fière attitude de nos tirailleurs et la vue redoutée de leurs baïonnettes.

— La lutte s'est également étendue à notre extrême gauche, où se trouve la brigade Lapasset.

On avait prescrit aux troupes de cette brigade un nettoyage, dont elles avaient grand besoin, quand tout à coup, vers onze heures et demie, une violente canonnade s'est fait entendre sur la droite. Comme la brigade se trouve dans un bas-fond, elle ne peut savoir ce qui se passe sur le plateau.

En attendant, on abat les tentes; les havresacs sont faits; les troupes sont prêtes à partir.

Le 97e de ligne, placé en première ligne, occupe les villages de Sainte-Ruffine, de Jussy et la crête de terrain qui domine ce dernier village.

Le 84e, qui se tient en réserve, reçoit, vers deux heures, l'ordre d'aller occuper les hauteurs boisées, situées en face de Moulins et de Sainte-Ruffine. Les 1er et 3e bataillons de ce régiment doivent se porter en avant dans les bois ; le 2e bataillon doit surveiller la route et le plateau de Rozérieulles.

Le canon gronde de plus en plus près et s'étend sur notre gauche à ce moment. C'est la brigade prussienne Rex, qui s'avance avec plusieurs batteries, pour tenter un effort sur les positions défendues par notre 97e de ligne.

L'ennemi attaque avec une extrême vigueur Jussy et la crête boisée, dite bois du « Peuplier », qui domine ce village. Ce bois est défendu par les trois compagnies de grand'garde du 84e de ligne. Ces compagnies sont : la 6e du 1er bataillon, lieutenant Edmond Gillon; la 5e du 2e, capitaine Terrière; et la 4e du 3e, capitaine Guéritte. Le 2e bataillon du 97e, sous les ordres du capitaine adjudant-major Cambard, est venu les renforcer dans cette importante position.

Ces neuf compagnies, dont l'effectif est des plus restreints, ont à tenir tête aux attaques furieuses d'une brigade entière de l'ennemi, soit six mille hommes environ.

Bien que se trouvant en présence d'un ennemi six fois supérieur en nombre, le brave capitaine Cambard n'hésite pas à continuer la lutte et contribue puissamment à arrêter la diversion que l'ennemi tente de ce côté.

Délogées une première fois de leur position, les compagnies du 84e et du 97e la reprennent deux fois de suite à la baïonnette, mais sont enfin obligées de l'abandonner, quand leurs munitions sont épuisées. C'est à ce moment que, dans un dernier effort, le brave capitaine Cambard est tué par une balle et que deux des officiers de son bataillon, les capitaines Verharne et Rohmer, sont blessés, le premier mortellement; onze hommes de troupe sont tués, vingt-neuf blessés et neuf disparus.

Les trois compagnies du 84e rejoignent leur régiment à Rozérieulles, tandis que le 2e bataillon du 97e se replie sur le village de Sainte-Ruffine, occupé par les deux autres bataillons de ce régiment.

Maitres de cette position importante du bois du Peuplier, qui domine Sainte-Ruffine, les Prussiens y établissent trois pièces et, secondés par une autre batterie en position dans la plaine, en face d'Ars-sur-Moselle, sur la rive droite de la Moselle, ils canonnent vivement les points défendus par la brigade mixte.

Le 3e lanciers, qui a bivouaqué la nuit précédente à Rozérieulles, à la gauche du 2e corps, reçoit de nombreux projectiles, qui le forcent à évacuer son campement. Ne pouvant agir sur ce terrain coupé d'excavations et se trouvant trop en l'air, ce régiment se retire sur Metz et ne prend aucune part à la bataille.

Mais le village de Sainte-Ruffine, bien qu'écrasé par les obus de la batterie allemande du bois du Peuplier, tient ferme. Les 1er et 3e bataillons du 97e de ligne, qui l'occupent, n'ont eu qu'à se préparer à repousser une attaque de front que l'ennemi n'a pas osé tenter; pendant l'action, les compagnies en réserve se sont mises, autant que possible, à l'abri des feux d'artillerie et de mousqueterie, qui enfilent quelques rues du village. L'église, son clocher et beaucoup d'habitations sont endommagés et troués par les obus. Le chef de musique Yung, du 97e, est tué par un éclat de ces projectiles.

La fusillade retentit toujours de tous côtés. Les balles pleuvent dans la direction du 84e, mais ce régiment est abrité par la crête de la colline où il a pris position; aussi toutes les balles passent-elles par-dessus les têtes de nos soldats. Ce régiment a reçu

l'ordre formel de ne pas bouger, au grand déplaisir des troupiers qui placés, comme déjà l'avant-veille, au milieu des bois, ne voient guère ce qui se passe.

Les feux d'infanterie sont surtout d'une extrême violence à Sainte-Ruffine. La cavalerie du 2e corps vient se masser, avec le convoi et les bagages, dans le bas-fond où le 84e a campé la nuit dernière. Il y a là, dans ce ravin, un fouillis, un pêle-mêle incroyable de chevaux et de voitures.

Tout à coup le feu de notre artillerie cesse... nous manquons de munitions ; on va en chercher en toute hâte au grand parc d'artillerie établi à Plappeville ; bientôt le tir de nos pièces recommence : les munitions sont arrivées. Les balles arrivent toujours en masses sur les positions du 84e de ligne. Il est incroyable que personne dans ce régiment ne soit touché.

Tous les efforts des Allemands échouent contre Sainte-Ruffine et, pour comble d'insuccès, reçoivent les obus de 12 du Saint-Quentin.

Les tirailleurs de la brigade Lapasset sont masqués en grand nombre dans les vignes et dans les bois. Soutenus par une batterie de la garde ainsi que par la 7e batterie du 2e d'artillerie, postées toutes les deux sur la croupe de Rozérieulles, ces tirailleurs contiennent les Allemands, puis les forcent à se retirer.

Dans cette action, la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs contribue, par son feu à grande distance, à empêcher l'ennemi de s'approcher en masse du village de Sainte-Ruffine que défend le 97e de ligne.

Le général Lapasset, qui occupe solidement cette partie de notre ligne, dirige, avec habileté, ce combat de tirailleurs. Ceux-ci échangent une vive fusillade avec ceux de l'ennemi postés sur toute la lisière du bois de Vaux. Les Prussiens essaient plusieurs fois de se porter en avant, mais force leur est toujours de se replier vivement sous le feu des Français.

C'est cette attaque de la brigade Rex qui a attiré si vivement l'attention du maréchal Bazaine et lui a fait craindre pour ses communications avec Metz. Attaque insignifiante, qui ne coûte que trois cents hommes à l'ennemi, et que suffisaient à contenir la vigueur et l'énergie de la brigade Lapasset.

Les grandes attaques de l'ennemi sont dirigées contre le plateau des Génivaux, qui est situé entre le ravin de la Mance et celui de Châtel, au nord du Point-du-Jour, et surtout contre la droite française, qui défend les villages de Roncourt, Sainte-Marie-aux-Chênes, Saint-Privat-la-Montagne et Amanvilliers.

CHAPITRE XII

Défense de Sainte-Marie-aux-Chênes.

Positions occupées par le 6e corps, le 18, au matin. — Le réveil. — L'ennemi s'avance. — Canrobert demande des secours et des munitions au maréchal Bazaine. — Faiblesse du 6e corps en nombre et en artillerie. — Changement des bivouacs de la division Tixier. — Position de la brigade Péchot à l'extrême droite. — Le 9e bataillon de chasseurs harangué par Canrobert. — La brigade Le Roy de Dais est portée sur la gauche de Saint-Privat. — Positions des quatre batteries de la division Tixier. — La brigade Colin (3e division, en première ligne). — Marche en avant de cette brigade. — Le 93e de ligne est déployé en tirailleurs sur la droite de Saint-Privat. — Bravoure des officiers supérieurs de ce régiment et du lieutenant Olivier. — Positions de la brigade Becquet de Sonnay. — Le 9e de ligne entre Roncourt et Saint-Privat. — Positions de la division Levassor-Sorval. — La division du Barail. — Saint-Privat n'a pu être mis en état de défense. — Artillerie du 6e corps. — Mauvaise situation de ce corps d'armée. — Les Allemands tâtent la ligne française. — Le combat s'engage à midi devant le 6e corps. — Mouvements des Allemands sur notre droite. — Marche des Saxons et de la garde royale. — Le prince de Wurtemberg ouvre le feu sur Sainte-Marie-aux-Chênes. — Marche de la garde prussienne sur ce village. — Canrobert s'apprête à la lutte et envoie de nouveaux officiers à Bazaine. — Établissement des batteries de la garde royale. — Défense de notre infanterie. — La division hessoise est décimée. — Le 94e est envoyé occuper Sainte-Marie-aux-Chênes. — Le colonel de Geslin. — Marche de ce régiment sur Sainte-Marie-aux-Chênes. — Occupation de ce village par le 94e. — La 6e batterie du 14e d'artillerie. — Officier prussien en reconnaissance. — La 1re division de la garde royale marche sur Sainte-Marie-aux Chênes, avec les 47e et 48e brigades (saxonnes). — Attaque des

fusiliers de la garde royale. — Une surprise. — Mort du colonel von Ecker. — « A la baïonnette! » — Massacre des Allemands. — Le vieux soldat du 94e. — Les fusiliers royaux sont repoussés. — Incendie de Sainte-Marie-aux-Chênes. — Le tambour blessé. — Paroxysme de la défense. — Les commandants Horcat et Froidevaux. — Attaque des chasseurs *(Jæger)* de la garde royale. — Premières pertes du 94e. — Le général Colin est blessé. — Évacuation de Sainte-Marie-aux-Chênes. — Retraite du 94e sur Roncourt. — Les 2e et 3e bataillons du 94e, ainsi que le 2e chasseurs d'Afrique, protègent la retraite du 94e de ligne. — La garde royale occupe Sainte-Marie-aux-Chênes. — Le feu des batteries allemandes. — Belle résistance de l'artillerie du 6e corps. — Sa retraite. — Ses pertes. — La garde royale attend le mouvement tournant des Saxons

Du centre, l'action a donc gagné la droite prussienne; mais elle s'est également étendue à la gauche de la ligne allemande. De ce côté, les troupes de Frédéric-Charles vont chercher à étendre leur gauche et à déborder notre droite, pour nous couper les routes du nord, comme ils nous ont déjà coupé les routes de Mars-la-Tour et d'Étain.

C'est le 6e corps, incomplet, presque sans artillerie, qui va être appelé à soutenir l'effort principal de l'ennemi, effort tenté à maintes reprises par ses meilleures troupes : la garde royale prussienne et les Saxons.

Dans cette néfaste mais glorieuse journée de Saint-Privat-la-Montagne, les troupes de Canrobert donneront des preuves multipliées d'un indomptable courage et du plus généreux dévouement.

Tous, officiers et soldats, rivaliseront de bravoure et d'intrépidité.

— Le 18 août, au réveil, le 6e corps occupait les positions suivantes :

La 1re division (général Tixier) faisant face à la forêt de Jaumont et ayant sa gauche appuyée à Roncourt et sa droite à Saint-Privat-la-Montagne, refusant ainsi son aile droite.

La 2e division (9e de ligne, général Bisson) et la 3e division (général Lafont de Villiers), étaient sur le même front, entre Roncourt et Saint-Privat-la-Montagne, surveillant la rivière de l'Orne.

La 4e division (général Levassor-Sorval) faisant face aux villages d'Habonville et de Saint-Ail, la droite en avant et à hauteur de Saint-Privat, la gauche se reliant au 4e corps.

Toutes ces troupes étaient placées sur deux lignes :

Le 6e corps placé à la droite de la ligne générale de bataille

avait adopté les dispositions qui précèdent, et par lesquelles il refusait son aile droite, afin d'empêcher l'ennemi de le tourner.

Toutes les batteries divisionnaires de ce corps d'armée avaient pris position autour de Saint-Privat.

La division de cavalerie du Barail, composée alors du 2e chasseurs d'Afrique et du 2e chasseurs de France, avait pris position à l'ouest de ce village, faisant face à la route de Briey et au village de Batilly et à portée de sa seconde batterie divisionnaire (6e du 19e d'artillerie, capitaine Bédarrides). Sa première

Attaque de Sainte-Marie-aux-Chênes, défendu par le 94e de ligne (colonel de Geslin), par la garde royale prussienne et le XIIe corps (Saxons). — 18 août 1870.

batterie (5e du 19e d'artillerie, capitaine Jaubert) avait été détachée à la 3e division du 6e corps.

— La nuit du 17 au 18 et la matinée du 18 se passèrent sans aucun notable événement.

Le réveil est sonné à cinq heures du matin.

Les tentes restent dressées : on passe la revue de l'armement et des munitions ; faute d'approvisionnement, les cartouches consommées le 16, à Rézonville, ne peuvent être remplacées.

Dans la matinée, vers dix heures un quart, de fortes colonnes prussiennes avancent dans la direction de Valleroy, et semblent menacer les positions du 6e corps, qu'elles n'attaquent pas

cependant. Le maréchal Canrobert en informe aussitôt le commandant en chef.

Peu après, celui-ci avise le commandant du 6e corps que des mouvements considérables de troupes ennemies ont lieu en avant du front des 2e et 3e corps, et lui prescrit de tenir ferme à Saint-Privat. En outre, il lui annonce l'envoi de munitions.

Au moment où ces renseignements parviennent au 6e corps, des dispositions ont déjà été prises par le maréchal Canrobert pour conduire les chevaux à l'abreuvoir.

Le plateau de Saint-Privat-la-Montagne étant dépourvu d'eau, il faut gagner la rivière l'Orne pour abreuver les bêtes, et, vu la distance, cette opération ne peut se faire qu'avec des forces suffisantes; le maréchal a, en conséquence, ordonné que plusieurs colonnes, composées d'infanterie, cavalerie et artillerie, iront à l'abreuvoir, successivement et en ordre de bataille ; mais on n'a pas le temps d'exécuter cet ordre.

Vers onze heures et demie, les troupes du 6e corps finissent à peine leur repas, lorsqu'une vive canonnade éclate tout à coup entre Gravelotte et Amanvillers, dans la direction de Verneville; elle indique que la gauche et le centre de l'armée française sont aux prises avec l'ennemi.

Au bruit du canon se mêlent bientôt les détonations saccadées des mitrailleuses.

C'est le début d'une série d'attaques qui ne tardent pas à se développer sur toutes les crêtes des hauteurs, qui dominent Verneville et Sainte-Marie-aux-Chênes, et d'où l'on voit s'élever d'immenses tourbillons de poussière, qui trahissent les mouvements des colonnes prussiennes.

Peu à peu le feu s'étend sur toute la ligne. En moins d'une heure, l'action devient générale.

La bataille de Saint-Privat-la-Montagne, ou, comme a affecté de l'appeler le maréchal Bazaine, la « *défense des lignes d'Amanvillers* », est engagée.

— Le maréchal Canrobert ne disposait pas de plus de vingt-cinq mille trois cents hommes, soutenus seulement par soixante-dix-huit bouches à feu, dont pas une seule mitrailleuse.

Voici comment fut réparti le 6e corps et quelles étaient, à midi, ses dispositions de combat :

— Dans la matinée, les bivouacs de la 1re division (général Tixier) ont été changés, et au moment où, vers onze heures et demie du matin, les régiments prennent possession de ceux qui leur sont destinés, tournant le dos à Saint-Privat, la gauche appuyée au village de Roncourt, la canonnade se fait entendre en arrière de leurs lignes.

Dès les premières détonations, les troupes prennent les armes et se portent sur leur front de bataille.

La brigade Péchot se trouve à l'extrême droite, à cinq ou six cents mètres au sud-est de Roncourt, déployée sur deux lignes (l'une formée du 4e, l'autre du 10e de ligne). Un de ses six bataillons est placé, en flèche, à Roncourt même, avec une ou deux compagnies, en avant de ce village, dans la direction de Montois-la-Montagne.

La seconde brigade de la 1re division, sous le commandement du général Le Roy de Dais, a reçu l'ordre de marcher aussitôt au canon. Le 12e et le 100e de ligne, rompant par la droite, traversent leur campement du matin, passent derrière Saint-Privat, et se portent en arrière de ce village et de celui d'Amanvillers, la droite appuyée au premier.

Cette brigade forme ainsi l'extrême gauche du 6e corps, le reliant au 4e, dont la droite (division de Cissey) est à cheval sur la voie ferrée en construction de Verdun à Metz, à sept ou huit cents mètres environ au nord ouest d'Amanvillers, face à Habonville.

Ses deux régiments restent là en colonne par bataillon[1], jusqu'à cinq heures du soir, le 12e de ligne à droite, le 100e de ligne à gauche, dans la même position, ayant le 4e corps en avant d'eux et à leur gauche, et la division de cavalerie de ce corps d'armée en arrière.

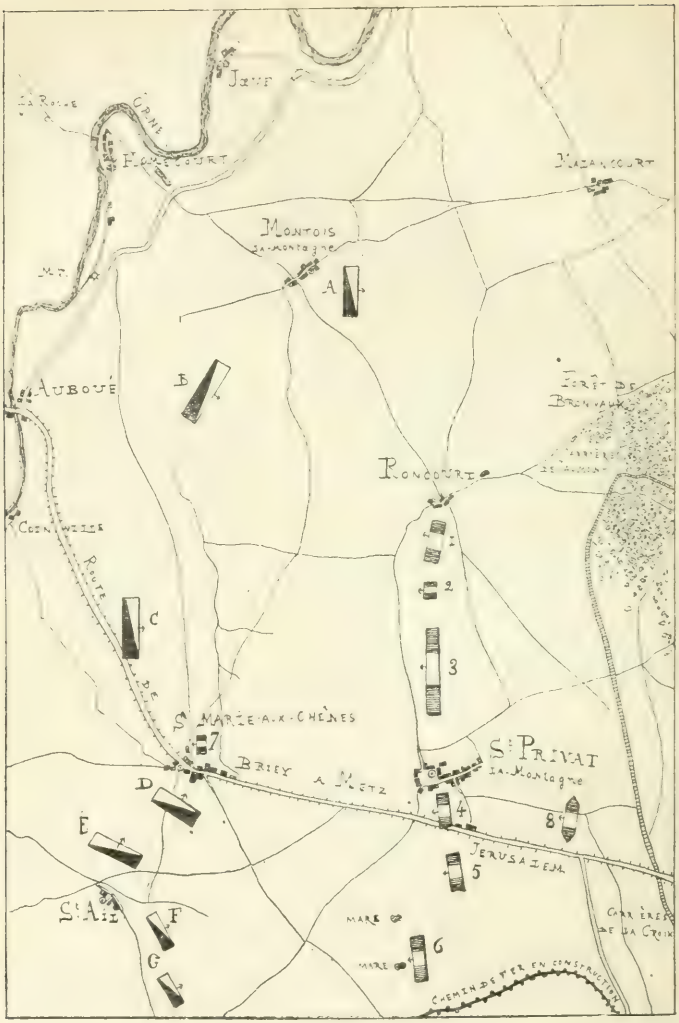
Avec la brigade Péchot, se trouvait le 9e bataillon de chasseurs à pied, le seul bataillon de cette infanterie légère afférant au 6e corps.

Ce bataillon a quitté sa première position du hameau de Jérusalem et s'est porté, dès le début de la bataille, vers le village de Saint-Privat-la-Montagne. Il reçoit l'ordre d'aller prendre position, le long de la route de Metz à Briey, en vue de couvrir les côtés Sud et Sud-Ouest de Saint-Privat. Ses six compagnies sont établies sur la route, dans des tranchées-abris et dans les jardins de la partie Ouest du village. Canrobert vient visiter ce bataillon.

« Chasseurs, dit-il de sa voix vibrante, rappelez-vous que je compte sur vous autres, pour tenir quand même dans cette position ! »

1.

100e de ligne	12e de ligne
1er Bataillon	1er Bataillon
2e Bataillon	2e Bataillon
3e Bataillon	3e Bataillon



Positions occupées par le 6e corps (maréchal Canrobert), pendant la première phase de la bataille de Saint-Privat-la-Montagne (18 août 1870).

1. Brigade Péchot (division Tixier). — 2. Division Bisson (9e de ligne). — 3. Division Lafont de Villiers. — 4. Brigade Le Roy de Dais (division Tixier). — 5. Brigade Gibon (division Levassor-Sorval). — 6. Brigade de Chanaleilles (division Levassor-Sorval). — 7. 94e de ligne. — 8. Division du Barail.

A. 1re brigade saxonne. — *B*. 4e brigade saxonne. — *C*. 24e division saxonne. — *D*. 1re division de la garde royale. — *E*. 4e brigade de la garde. — *F*. Bataillon de chasseurs (*Jaeger*) de la garde. — *G*. 3e brigade de la garde.

« Oui! oui, comptez sur nous! Vive le maréchal! Vive Canrobert! » répondent les braves « vitriers », en agitant leurs képis au bout des chassepots. Ils devaient héroïquement tenir leur engagement, comme nous le verrons plus tard.

Les quatre batteries de la division Tixier (5e, 7e, 8e et 12e batteries du 8e d'artillerie) prennent les positions suivantes :

La 5e batterie, d'abord en réserve, reçoit l'ordre de se placer derrière la crête du plateau d'Amanvillers, pour enfiler le débouché du bois de la Cusse.

La 7e batterie est placée en avant de Jérusalem, le dos tourné à la route de Briey.

La 8e batterie va se mettre en batterie en avant de Saint-Privat, à la droite de la route de Briey, qui conduit à Sainte-Marie-aux-Chênes.

La 12e batterie reste en réserve au nord de Saint-Privat.

Dès le début de l'action, deux batteries de 12 (9e et 10e du 13e d'artillerie; chef d'escadron Brunel, capitaines Lequeux et Lippmann), appartenant à la réserve du 6e corps, s'établissent entre la brigade Péchot et la 3e division (Lafont de Villiers) et forment une ligne de batterie, dont l'emplacement est à peu près déterminé par le chemin, qui, du nord-est de Saint-Privat, aboutit au nord-ouest de Roncourt.

— La 3e division (Lafont de Villiers) n'a qu'une brigade (la 2e, général Colin) en première ligne. La 1re (général Becquet de Sonnay) se trouve sur deux lignes (chacune de trois bataillons) un peu en arrière du front défensif de Saint-Privat, par conséquent à environ cinq ou six cents mètres au nord-est de ce village.

La brigade Colin a bivouaqué, dans la nuit du 17 au 18, à environ un kilomètre au nord de l'auberge de Marengo : la gauche du 94e avait son bivouac à cinq cents mètres de la droite du 2e chasseurs d'Afrique, qui formait la tête de la division de cavalerie du Barail. Cette division était bivouaquée dans l'angle formé par le chemin de Saulny à Sainte-Marie-aux-Chênes et celui de Marengo à la voie, allant de Saint-Privat-la-Montagne aux carrières de Jaumont.

Le bivouac du 93e, en ligne, comme celui du 94e, était à la droite et un peu en arrière de ce dernier régiment.

Le front de bandière de la brigade Colin était presque dans une direction perpendiculaire à la route de Marengo à Saint-Privat et aussi à la direction du flanc droit de la division du Barail. La droite touchait à la lisière de la forêt de Jaumont.

A midi, au bruit de la bataille engagée à notre centre vers Amanvillers, la brigade Colin a pris les armes

A midi et demi elle se met en marche en colonne *à distance entière*, tantôt par division (c'est-à-dire par front de deux compagnies), tantôt par peloton, suivant le terrain, et va rejoindre le chemin de l'auberge de Marengo aux carrières de Jaumont.

Un chemin qui joint celui de Marengo à Saint Privat mène la brigade dans ce dernier village, qu'elle traverse en partie.

Le 94e, qui marche ce jour-là en tête de colonne (car les régiments alternent quotidiennement entre eux pour l'ordre de la marche) débouche par l'ouest du village et le 93e par le nord-est.

Le 93e marche alors à travers champs, par bataillons déployés, couvert par les pelotons des ailes de chaque bataillon. Le 94e se déploie en avant du village à l'ouest, et le 93e au nord, à cinq cents mètres environ de Saint-Privat.

Là, le 93e prend position sur la crête du plateau et est placé de la manière suivante :

1° Deux compagnies du 1er bataillon sont déployées en tirailleurs, en avant d'une des quatre batteries de la division Tixier (8e du 8e d'artillerie), placée entre Saint-Privat-la-Montagne et Sainte-Marie-aux-Chênes.

Les quatre autres compagnies de ce bataillon sont placées derrière les murs en pierres sèches, qui entourent Saint-Privat, pour servir de réserve à la division.

Ce bataillon, dont le commandant, M. Seriziat, a été grièvement blessé l'avant-veille à Rézonville, est sous les ordres du capitaine adjudant-major Brissaud, vigoureux officier, qui a fait, comme capitaine au 2e zouaves, toute la campagne du Mexique, où il a eu la poitrine percée de part en part.

2° Deux compagnies du 2e bataillon sont déployées en tirailleurs en avant de la ligne de bataille, les quatre autres compagnies du bataillon servant de soutien aux premières, sous les ordres du commandant Andrieux.

3° Le 3e bataillon reste en entier sur la ligne de bataille.

Les tirailleurs sont établis ainsi : en grande partie, le long du chemin de Sainte-Marie-aux-Chênes à Roncourt, face au premier de ces deux villages.

Bientôt les compagnies disposées en tirailleurs sont rejointes par le régiment, qui est porté à environ cinq cents mètres en avant ; les trois bataillons forment alors une ligne légèrement incurvée en arc de cercle, le front du 2e bataillon un peu en arrière de celui des deux autres.

Quelques sections de tirailleurs seulement de la droite du régiment sont envoyées jusqu'au chemin de Roncourt. Sur la ligne de ces tirailleurs, tantôt le colonel Ganzin, tantôt le lieutenant-colonel Saint-Martin, ancien chef de bataillon au 3e zoua-

ves, ou quelque adjudant-major, se tiennent à cheval, au milieu d'une grêle de projectiles, en fumant leur cigare.

On a beaucoup blâmé la témérité, souvent intempestive, avec laquelle, pendant la campagne 1870-71, tout au contraire de ce qui s'observait dans l'armée adverse, nos officiers supérieurs venaient ainsi s'exposer en pure perte, tenant plutôt le rôle d'exécutants que celui de dirigeants.

En ce qui concerne ceux dont il s'agit ici, il y a lieu d'expliquer que le colonel du 93e venant de prendre le commandement provisoire de la 2e brigade de la 3e division (Lafont de Villiers), par suite de la mise hors de combat du général Colin, qui eut lieu à ce moment-là à Sainte-Marie-aux-Chênes, il était tout naturel qu'il se portât le plus en avant possible, au besoin même sur la ligne de combat des tirailleurs, pour découvrir plus nettement et la direction de l'attaque ennemie et le terrain à lui disputer. D'autre part, c'était le lieutenant-colonel du 93e qui, à son tour, prenait le commandement de ce régiment et nécessairement accompagnait le commandant de la brigade, partout où celui-ci pouvait avoir des ordres ou des instructions à lui donner.

Il n'en est pas moins vrai, on doit en convenir, que ces officiers montés, au milieu de troupes en station et qu'on avait été obligé de faire coucher, pour les mettre un peu moins en prise au feu violent de l'artillerie ennemie, servaient de point de mire et attiraient sur ceux qui les entouraient une grêle de projectiles.

C'est ainsi, par exemple, qu'on voyait littéralement pleuvoir les obus et les balles autour du cheval blanc d'un adjudant-major, indisponible ce jour-là, et que, sur l'ordre du colonel Ganzin, s'était empressé d'enfourcher le jeune lieutenant Olivier, tout fier de caracoler à cheval, en présence de tous ses camarades à pied; le colonel Ganzin choisit, en effet, le lieutenant Olivier pour remplir auprès de lui les fonctions d'officier d'ordonnance.

— La 1re brigade de la 3e division (général Becquet de Sonnay, 75e et 91e de ligne) est formée sur deux lignes, chacune de trois bataillons déployés par échelons; ces lignes sont appuyées à la route qui conduit de Saint-Privat à Sainte-Marie-aux-Chênes et aux bois situés un peu sur la droite de ce dernier village.

Les trois batteries de la division Lafont de Villiers (5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie (4 rayé) ont pris les positions suivantes :

La 5e batterie (capitaine Grimard), entre Saint-Privat et Sainte-Marie-aux-Chênes.

La 6e batterie (capitaine Heintz) se place en avant de Saint-Privat de manière à protéger les troupes françaises (94e de ligne), qui occupent le poste avancé de Sainte-Marie-aux-Chênes.

La 7e batterie (capitaine Delabrousse) s'est également portée en avant de Saint-Privat et s'est placée à droite de la route de Briey, entre Saint-Privat et Sainte-Marie-aux-Chênes.

— Entre la brigade Colin et la brigade Becquet de Sonnay, les reliant, se tient posté, à l'angle Nord-Est de Saint-Privat, le 9e de ligne (le seul existant à Metz, de la division Bisson, 2e du 6e corps).

A onze heures et demie, au moment où le canon s'est fait entendre, le 9e de ligne a pris aussitôt les armes et a exécuté un changement de front en arrière sur son aile droite, de telle sorte qu'il se trouve placé en bataille, entre Roncourt et Saint-Privat-la-Montagne, face à Sainte-Marie-aux-Chênes.

La 2e division (car les troupes du 9e de ligne reçoivent toujours leurs ordres comme division, alors qu'elles ne comptent même pas deux mille hommes) est placée d'abord en seconde ligne, et, sur la demande du général Bisson, est appuyée en avant, par une batterie de 12, de la réserve du 6e corps.

— La 4e division (Levassor-Sorval) du 6e corps a sa 1re brigade (colonel Gibon, nommé à titre provisoire, en remplacement du général de Marguenat, tué le 16 à Rézonville, 25e et 26e de ligne), en première ligne, au sud de Saint-Privat-la-Montagne, face à Saint-Ail, sa droite à environ six cents mètres de la route de Saint-Privat à Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le 25e de ligne occupe la droite de la ligne de bataille. Le 2e bataillon est à l'extrémité droite, sous les ordres du capitaine Marin; le 3e bataillon est au centre, commandé par le capitaine adjudant-major Vivien; le 1er à gauche sous les ordres du commandant Philibert.

Le 26e de ligne prolonge la gauche de cette ligne. A droite règne un grand intervalle dans la direction de Sainte-Marie-aux-Chênes jusqu'à la route qui conduit de ce village à Saint-Privat.

Dans ce vide vient se placer l'artillerie divisionnaire composée de la 12e batterie du 8e d'artillerie et des 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie.

Le 2e brigade de la 4e division (général de Chanaleilles, 28e et 70e de ligne) est placée en réserve sur deux lignes (d'un régiment chacune) derrière Jérusalem, à quelques centaines de mètres en avant de son campement.

Le 70e de ligne se trouve en première ligne, son 1er bataillon, appuyant sa droite à la route de Sainte-Marie-aux-Chênes, avec ordre du maréchal Canrobert de défendre la batterie de 12 en

position, qui se trouve derrière lui, et, dans le cas où il ne pourrait tenir, de se retirer dans le village pour aider à la défense.

Enfin, au nord-est de Jérusalem, dans l'angle formé par la route de Marengo à Saint-Privat et celle de Marengo aux carrières de Jaumont, sur deux lignes (formées chacune d'un régiment) et disposées l'une derrière l'autre, comme les éléments d'une colonne dont l'axe serait parallèle à la route de Marengo à Saint-Privat : la division de cavalerie du Barail (2e chasseurs d'Afrique, 2e chasseurs de France), le 2e chasseurs d'Afrique en première ligne. Avec cette cavalerie se trouve une de ses deux batteries divisionnaires : l'autre, comme nous l'avons déjà dit, a été envoyée en avant de Saint-Privat, pour appuyer la division Lafont de Villiers.

— Comme on le voit, le 6e corps forme l'aile droite de la ligne de bataille « défensive » que le maréchal Bazaine a établie obliquement à sa ligne de bataille du 16, sur les hauteurs qui s'étendent entre la Moselle et l'Orne.

Cette aile droite a le centre de sa position à Saint-Privat-la-Montagne, qui doit être le point le plus menacé et où rien n'a été préparé (pas un coup de pioche n'y a été donné, pas une barricade n'y a été élevée), pour suppléer à l'absence d'un point d'appui naturel.

Les troupes du 6e corps sont, il est vrai, arrivées éreintées la veille vers huit heures du soir, à Saint-Privat ; toutefois, elles ont avec elles une compagnie du génie par division.

Il paraît, cependant, qu'on a donné l'ordre au 6e corps de se retrancher, mais on a négligé de lui envoyer des outils. Ce corps d'armée n'a pas non plus son complet de bouches à feu et pas une seule mitrailleuse. La moitié de ses batteries divisionnaires et toute sa réserve d'artillerie sont restées au camp de Châlons.

Toutefois, au moyen d'une répartition, on est arrivé à donner au 6e corps soixante-dix-huit bouches à feu, à savoir : 5e, 7e, 8e et 12e batteries du 8e d'artillerie ; 5e, 6e, 7e batteries du 14e d'artillerie ; 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie ; 5e et 6e batteries du 19e d'artillerie ; 9e et 10e batteries du 13e d'artillerie (ces deux dernières batteries armées de pièces de 12 ; toutes les autres, de pièces de 4).

Sur ce nombre, soixante-six pièces sont à l'aile droite, au nord et à l'ouest de Saint-Privat, et les douze autres au sud.

— Quoi qu'il en soit, de toute l'étendue du front de bataille de l'armée française, c'est la partie afférente à l'aile droite, c'est-à-dire au 6e corps, qui est la plus faible. Cette aile a, de plus, le désavantage d'être resserrée, sur la plus grande partie de son parcours, entre les deux ravins de la Mance et de Châtel-Saint-Germain :

elle offre ainsi peu de profondeur, ce qui est d'autant plus fâcheux que les bois, qui couvrent ses derrières, rendent les manœuvres difficiles.

Une aile doit, en effet, pouvoir disposer d'un champ suffisant pour évoluer, car elle peut s'attendre à ce qu'en général l'ennemi tente sur elle un mouvement tournant, cherche à l'envelopper ou à la prendre en flanc, l'enveloppement étant le moyen, pour ainsi dire instinctif, qui, de tout temps, s'est présenté à l'esprit de l'homme, pour triompher de son adversaire.

— Toute la matinée du 18 fut employée par l'armée allemande à faire ce qu'on appelle les *manœuvres préparatoires de combat*, dont le but était de mettre son front parallèle à celui de l'armée française. Cela nécessitait de sa part une immense conversion, qui demandait un certain temps pour être effectuée et d'autant plus que l'armée allemande, ainsi que cela ressort de sa relation même, fut plusieurs heures à tâtonner pour découvrir le véritable point d'appui de l'aile droite française.

Il était essentiel pour les Allemands de bien déterminer ce point d'appui, pour en déduire le rayon du mouvement tournant à exécuter, de manière à ne pas aller se casser le nez sur une partie centrale de l'aile droite.

— En vertu des ordres donnés par le prince Frédéric-Charles, commandant en chef de la IIe armée allemande, les différents corps prussiens, conversant à droite, se portent en échelons sur nos lignes.

L'ennemi, nous le répétons, est incertain sur le point précis où s'appuie notre aile droite. Or, c'est ce qu'il lui est capital de savoir, puisqu'il s'agit pour lui d'intercepter vers le nord les routes dont notre armée peut encore disposer, et que cette tâche est plus ou moins facile à accomplir, selon le degré de proximité (ou de rapprochement de notre droite) par rapport à la direction principale de ces routes, c'est-à-dire suivant que notre droite s'étend plus ou moins vers le nord.

Quoi qu'il en soit, Saint-Privat ne va pas tarder à devenir l'objectif final de l'armée allemande ; quatre-vingt mille hommes appuyés par plus de deux cents pièces s'apprêtent à assaillir les troupes, déjà bien éprouvées, du maréchal Canrobert, que soutiennent seulement soixante-dix-huit bouches à feu, la plupart d'un calibre et d'une portée bien inférieurs à ceux de l'artillerie prussienne.

Le combat de Saint-Privat forme, en quelque sorte, comme une bataille dans la bataille, mais une bataille où nos soldats luttèrent comme des lions, un contre quatre.

— Tout d'abord les Allemands croient que le point d'appui de la

droite française est Amanvillers et prennent en conséquence leurs premières dispositions d'attaque; leur plan est le suivant : occuper l'ennemi sur son front par un combat *démonstratif* et envelopper son aile droite par un mouvement et, par suite, un combat *décisif;* mais, si ce plan s'exécute avec l'hypothèse d'Amanvillers comme point d'appui de l'aile droite française, les Allemands vont s'enferrer entre les 4e et 6e corps de Ladmirault et de Canrobert.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Allemands ne savent pas, au juste, si nous nous retirons sur Briey, ou si nous avons l'intention de rester sur les hauteurs. S'ils avaient été plus intelligents, ils se seraient dit que, puisque Bazaine avait accumulé la majeure partie de ses forces à son aile gauche (appuyée à Metz), c'est qu'il craignait avant tout d'être coupé de cette place, et que, par conséquent, il ne tenait pas à s'en éloigner.

Bref, ce n'est que vers midi, c'est-à-dire au moment où l'action est engagée, que les Allemands, à en juger par leurs mouvements, paraissent se douter que l'aile droite française dépasse Amanvillers.

— C'est à onze heures et demie du matin que les troupes du 6e corps ont entendu le premier coup de canon de l'ennemi. Il a été tiré, nous l'avons dit, de la lisière du bois de la Cusse, sur le bivouac de notre 2e hussards (division de cavalerie du 4e corps) dans la direction d'Amanvillers.

De ce côté-là, entre Amanvillers et Verneville, s'engage un combat d'artillerie, qui devient de plus en plus violent. C'est le corps de Ladmirault, qui est attaqué et qui riposte.

Le bruit court dans le 6e corps, qui prend aussitôt les armes, que les bois qu'on aperçoit au pied des glacis, qui forment le terrain au sud-est de Saint-Privat, sont déjà occupés par les Prussiens.

La canonnade est furieuse sur la gauche, du côté du 4e corps. L'affaire est, certainement, très chaude sur ce point de la ligne de bataille. On apprend que la lutte a commencé, dès le matin, sur notre centre, et qu'elle ne fait que s'étendre progressivement vers notre aile droite. En sorte que le 6e corps ne va pas tarder à être aux prises avec les troupes prussiennes.

— Maintenant, un mot de la situation générale et des mouvements des colonnes allemandes sur la gauche de leur armée.

La garde royale prussienne a continué son mouvement; la 1re division (général-major von Pape) se dirigeant sur Habonville, la 2e (général-major von Brudritzki) marchant sur Verneville. Mais, vers une heure et demie, le prince Frédéric-Charles, qui s'est rendu à Verneville, assigne ce lieu de rendez-vous aux

deux divisions. Pendant ce temps, les têtes de colonnes du XIIe corps (Saxons) atteignent Batilly. Le maréchal Canrobert, qui a aperçu la marche menaçante de ces deux corps allemands, prévient le maréchal Bazaine qu'un combat sérieux va s'engager sur le front du 6e corps et que la rareté de ses munitions l'obligera à ménager le feu de son artillerie.

Le maréchal Bazaine lui fait répondre qu'il donne des ordres pour que la division des zouaves et grenadiers de la garde aille le soutenir avec son artillerie.

Pendant ce temps, la canonnade augmente et se rapproche. Des batteries prussiennes se dressent en face de la division Levassor-Sorval; les projectiles ennemis commencent à arriver de face et de flanc.

— Le prince de Wurtemberg, qui commande la garde royale prussienne, a, en effet, reçu l'ordre de soutenir l'action avec son artillerie, en attendant l'entrée en ligne du Xe et du IIIe corps, jusqu'ici placés en réserve. Laissant à Habonville une brigade, qui sert d'appui au IXe corps, en train de combattre le 4e corps français, le prince de Wurtemberg établit son artillerie entre Habonville et Saint-Ail.

Les neuf batteries du corps de la garde royale, auxquelles viennent bientôt se joindre les deux batteries à cheval de la divisionde cavalerie de la garde et trois autres batteries de la 2e division, se déploient en angle obtus, à quelques centaines de mètres, à l'est du chemin qui relie Saint-Ail à Habonville, et prolongent ainsi la ligne de batteries du IXe corps[1].

Le feu de ces quatre-vingt-quatre pièces converge sur Sainte-Marie-aux-Chênes, poste avancé occupé seulement par le 94e de ligne français, et sur Saint-Privat que tient vigoureusement le maréchal Canrobert.

Pendant ce temps, les trois autres brigades d'infanterie de la garde royale prussienne, défilant derrière cette longue ligne d'artillerie, et utilisant le ravin qui établit une large et directe communication entre Habonville et Auboué, se portent à couvert sur Saint-Ail.

En voyant l'artillerie de la garde royale se former en batterie vis-à-vis de la division Levassor-Sorval, le maréchal Canrobert comprend que l'ennemi va essayer de tourner notre droite. Afin de l'arrêter dans ce projet, le commandant du 6e corps court à l'artillerie de sa 4e division, composée seulement de deux batte-

1. « Le front principal de cette grande batterie était dirigé vers Saint-Privat et vers les hauteurs, qui sont situées au sud de ce village et qui se dirigent vers Amanvillers. » (Major Hoffbauer.)

ries à cheval du 18e régiment (7e et 8e), sous les ordres du chef d'escadron Kesner, et la conduit lui-même pour prendre position.

Ces deux batteries se mettent aussitôt en action, afin de donner à notre infanterie le temps de se former, car le nombre des batteries ennemies augmente rapidement[1].

Les batteries du commandant Kesner appuient à gauche, pour répondre de face aux batteries ennemies, qui les prennent d'écharpe. Les Allemands accentuent encore plus leur mouvement et démasquent une formidable artillerie.

Écrasées sous ce feu violent qui leur cause quelques pertes, nos deux pauvres petites batteries de 4 rayé, dont les munitions sont, d'ailleurs, totalement épuisées, sont obligées de se retirer derrière Saint-Privat et reçoivent là des munitions de la réserve.

— L'action puissante de l'artillerie de la garde royale prussienne sur les batteries de la division Levassor-Sorval et du 4e corps, et l'arrivée des deux divisions d'infanterie de ce corps d'élite ont donné un instant de répit au IXe corps allemand, qui a supporté jusqu'ici le principal effort des Français : quinze pièces de ce dernier corps allemand ont été démontées par les batteries de notre 4e corps : ses munitions sont à peu près épuisées : la division grand-ducale hessoise (25e), que commande le lieutenant-général prince Louis de Hesse, est cruellement décimée par le feu de nos chassepots.

A deux heures, le Xe et le XIIe corps sont déjà en vue. Le Xe

1. Le but principal d'une véritable artillerie n'est pas d'engager un duel à coups de canon avec l'artillerie adverse, mais de combattre seulement celle-ci, dès qu'elle peut gêner le déploiement tactique des troupes de son parti, c'est-à-dire de l'infanterie, qui en compose la grande masse. Hors ce cas, elle doit plutôt chercher à combattre l'infanterie ennemie.

Le rôle de l'artillerie, par rapport à celui de l'infanterie, n'est que subjectif ou subordonné. Elle ne s'engage, de part et d'autre, avec l'artillerie opposée, qu'autant que cela est nécessaire pour faciliter le déploiement ou la marche en avant des masses respectives de l'infanterie.

Une infanterie est-elle arrêtée par des obstacles difficiles à surmonter, des villages, des bois, mis en état de défense, son artillerie cherche, en les canonnant à outrance, à les détruire ou tout au moins à les rendre intenables. — L'artillerie opposée en fait autant à l'égard de l'infanterie de son côté, et c'est ainsi que ces deux artilleries en viennent aux prises, arrivent à se contre-battre.

Une artillerie, même inférieure, sait bien en effet que, si elle peut faciliter aux bataillons de son parti l'approche de son adversaire, jusqu'à la portée des petites armes, celui-ci sera bientôt mis hors d'état de soutenir la lutte.

Avec quelques salves de mousqueterie, un bataillon ou une compagnie, arrivé à mille mètres d'une batterie, la crblerait tellement, surtout avec notre fusil actuel, que pas un cheval, pas un servant ne resterait debout.

C'est que l'artillerie offre de grosses cibles aux coups du fantassin, tandis que celui-ci, plus aisément dissimulé, embusqué derrière le moindre couvert : un arbre, une pierre, un pli de terrain, voire dans un trou artificiel, est en quelque sorte invisible et partant insaisissable.

Le meilleur moyen donc, pour une artillerie inférieure, de se débarrasser d'une artillerie beaucoup plus forte, c'est de lui lâcher, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'infanterie dans les jambes.

a atteint Batilly, tandis que le XIIe remonte plus au nord, pour exécuter un mouvement contre l'aile droite française : la 24e division (général-major Nehrhoff von Holderbeg) tourne à l'est dans la direction de Sainte-Marie-aux-Chênes, tandis que la 23e lieutenant-général prince Georges de Saxe) poursuit vers Auboué. Quelques batteries du XIIe corps, reconnaissables à l'uniforme vert des artilleurs saxons, s'établissent à l'ouest de Sainte-Marie-aux-Chênes, dans le prolongement de l'artillerie de la garde royale, dont les hommes portent la tunique bleue aux parements et collet noirs, ce dernier passepoilé ponceau et orné ainsi que les parements de deux galons jaunes avec rayure noire; sur la patte d'épaule ponceau, une grenade jaune à trois flammes remplace le numéro des régiments d'artillerie de la ligne.

— Devant cet écrasant déploiement de forces, Canrobert s'apprête froidement à résister quand même.

A une heure et demie de l'après-midi, il a fait répondre au maréchal Bazaine par l'officier qui lui a apporté l'ordre de tenir ferme à Saint-Privat qu'il résistera autant qu'il le pourra et qu'il aura des munitions, mais qu'il n'en a pas encore reçu de nouvelles.

A deux heures et demie, il dépêche au maréchal le capitaine d'artillerie de Chalus pour hâter l'envoi des munitions déjà demandées et en ramener lui-même, s'il est possible.

Cet officier, conduit auprès de Bazaine, lui explique en détail, sur une carte, la situation de l'aile droite et ne lui dissimule ni la gravité de la position du 6e corps, ni les inquiétudes qu'elle cause à son chef. Il obtient et emmène quatre caissons d'artillerie.

— A trois heures, le IIIe corps allemand atteint Verneville et son artillerie prend position. Une masse de cent dix-sept mille hommes au moins (corps de la garde, IIIe, X^e, XIIe corps) va assaillir la droite française, principalement notre 6e corps, le moins complet et le moins pourvu d'artillerie [1].

A ce moment, le prince de Hohenlohe-Ingelfengen, colonel des uhlans du Roi [2], groupe quatorze batteries en face de Saint-Privat et les conduit par échelons jusqu'à la portée de nos chassepots : et alors cette ligne volcanique et l'artillerie tout

1. Chaque corps d'armée allemand se compose de 32,000 hommes, mais la garde royale en comprend 36 255, à savoir : 27 bataillons de ligne, 1 bataillon de chasseurs, 1 bataillon de tirailleurs, 32 escadrons, 1 bataillon de pionniers, 1 bataillon du train; ses bouches à feu sont au nombre de 90. Nous retranchons, bien entendu, les morts et les blessés des jours précédents.

2. Le prince de Hohenlohe-Ingelfingen a beaucoup écrit sur la tactique et l'emploi de l'artillerie dans les armées modernes. Il a publié récemment des *lettres* très remarquables *sur l'infanterie et sur l'artillerie*. Il est actuellement général-major et un des aides de camp de l'empereur d'Allemagne

entière des IIIe, IXe et XIIe corps, tonnant à la fois de leurs trois cents pièces, accablent d'une grêle d'obus les batteries françaises de Saint-Privat, d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange.

Mais, si les canons d'acier des Prussiens ont une supériorité marquée sur nos pièces de bronze, l'infanterie ennemie, en revanche, est obligée de se tenir sur la défensive, battue qu'elle est par l'averse continuelle de plomb que lancent les chassepots. Dans le bois de la Cusse, comme nous l'avons déjà dit, la division hessoise ne se maintient qu'en subissant la mort avec une stoïque résignation. Exaspérée enfin, elle s'élance, elle veut traverser la ligne du chemin de fer, mais elle éprouve de telles pertes qu'elle recule ensanglantée.

— Un grand effort est nécessaire pour triompher de nos admirables soldats. Les Français occupent toujours le poste avancé de Sainte-Marie-aux-Chênes, où le maréchal Canrobert a logé le 94e de ligne, en avant de ses positions.

Dès que le commandant du 6e corps a senti s'accentuer le mouvement d'extension des Prussiens vers notre droite, il a pris la précaution de faire occuper ce village (qui forme comme un bastion en saillie sur notre ligne de bataille), par un régiment d'infanterie, avec ordre d'y tenir solidement, en vue d'empêcher l'ennemi d'opérer son mouvement tournant. Il importe, en effet, de ne pas laisser les Allemands prendre pied dans Sainte-Marie-aux-Chênes, car ce village deviendrait pour eux un tremplin, d'où ils pourraient bondir sur Saint-Privat.

Le régiment, qui est désigné pour cette opération, est naturellement celui qui se trouve le plus rapproché de Sainte-Marie-aux-Chênes, c'est-à-dire le 94e de ligne.

Peut-être aussi le maréchal Canrobert, qui a du tact, — et la guerre, a dit Napoléon Ier, est une affaire de tact, — a-t-il choisi de préférence un régiment commandé par un officier originaire de Metz, comme le colonel de Geslin, dont le frère est avocat général dans cette ville, et qui sera d'autant plus stimulé à faire une bonne défense, qu'il se sentira plus connu et partant plus suivi par la population locale.

Ajoutons aussi, d'autre part, que la mission confiée au colonel de Geslin ne peut être en meilleures mains. Le colonel de Geslin est, en effet, très brillant au feu ; de plus, il a du commandement, de l'initiative, ayant été de bonne heure chef de corps (il a commandé le bataillon de chasseurs à pied de la garde) et il doit être enchanté d'avoir, à lui tout seul, à diriger, en quelque sorte, une affaire presque indépendante dans une action où tous les autres corps sont plus ou moins soudés les uns aux autres.

Il est juste de mentionner que le 94e est un magnifique régi-

ment. Le 93e et le 94e sont deux régiments frères ayant été embrigadés ensemble à Paris, où ils ont tenu garnison côte à côte, vécu et manœuvré dans les mêmes endroits pendant trois années consécutives[1]. A tous égards donc, l'envoi du 94e à Sainte-Marie-aux-Chênes est très opportun.

Dès le début de la canonnade, le 94e de ligne s'est porté derrière ses faisceaux, prêt à tout événement. A ce moment le régiment se trouve déployé en avant et à l'ouest de Saint-Privat-la-Montagne.

A onze heures et demie, les troupes prennent les armes et les trois bataillons, formés en colonne double, se dirigent sur le village de Sainte-Marie-aux-Chênes.

Au moment où ce régiment, qui a déjà perdu, le 16, à Rézonville vingt-quatre officiers et cinq cent quarante hommes mis hors de combat, se met en mouvement, le 1er bataillon, qui est en queue, reçoit l'ordre de détacher ses trois compagnies de gauche vers le village de Saint-Privat, pour être mises à la disposition du général Henry, chef d'état-major du 6e corps. Ce régiment n'a donc plus pour défendre Sainte-Marie-aux-Chênes que deux bataillons et demi, dont l'effectif ne dépasse pas quatorze cent cinquante hommes.

A ce moment on distingue parfaitement à la jumelle les batteries prussiennes, qui viennent prendre position en avant de Batilly.

Le général Colin, qui est un ancien colonel de voltigeurs de la garde, dirige lui-même la marche en avant du 94e de ligne, accompagné de son officier d'ordonnance, le lieutenant Humbel de ce même régiment. Cet officier, qui a été démonté le 16, monte un cheval de uhlan pris ce jour-là et encore garni de sa schabraque en drap bleu foncé, bordée d'un large galon bleu céleste.

Arrivés à six cents mètres du village de Sainte-Marie-aux-Chênes, les 3e et 2e bataillons du 94e déboîtent de la colonne : le 3e (adjudant-major Missie) à gauche et le 2e (commandant Froidevaux) à droite et prennent l'ordre en bataille par colonnes de division, précédées de tirailleurs. Les trois compagnies du 1er bataillon (commandant Horcat) forment une bonne réserve.

Les tirailleurs ayant fouillé le village et l'ayant trouvé inoccupé, les 3e et 2e bataillons y pénètrent et en prennent possession, dans l'ordre de bataille : le 2e bataillon est établi à droite dans la partie située du côté d'Auboué; le 3e, à sa gauche, fait face au sud-ouest et au sud; sa dernière compagnie a des

1. Entre autres, au camp de Saint-Maur, pendant deux années consécutives (1868 et 1869).

hommes embusqués dans les fossés de la route de Metz ; les trois compagnies restantes du 1er bataillon forment réserve dans l'intérieur du village.

— Sainte-Marie-aux-Chênes est un village important, un gros bourg plutôt, entouré sur presque tout son périmètre d'une double ligne de murs en pierres sèches et de haies.

Rien n'a été fait pour en augmenter la valeur défensive. Il faut reconnaître, il est vrai, qu'on n'improvise pas des défenses contre une artillerie aussi puissante que celle qui est devant nous. Souvent même, les murs de pierre sont plus dangereux pour les défenseurs en butte aux coups de l'artillerie qu'ils ne leur sont utiles, parce que le canon en a bon marché et qu'en outre les éclats de pierre, s'ajoutant à ceux des obus, causent de grands ravages dans les rangs.

Pendant que le 94e de ligne garnit le pourtour du village ainsi que les divers enclos situés en avant, une batterie de la 3e division (6e batterie de 14e d'artillerie, capitaine Heintz) vient s'établir à quelques centaines de pas à l'est, afin d'appuyer directement les défenseurs de Sainte-Marie-aux-Chênes.

Cette défense est de fait complétée par le tir des deux batteries (7e et 8e du 18e d'artillerie) de la division Levassor-Sorval, qui, placées au sud du village de Saint-Privat-la-Montagne, peuvent battre en enfilade tous les abords méridionaux de Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le colonel de Geslin et le lieutenant-colonel Hochstetter (ce dernier, ancien chef de bataillon au 3e zouaves) se sont placés dans la partie droite du village et calment du geste et de la parole les hommes qui, sans eux, auraient déjà usé leurs munitions à des distances où le tir n'a plus aucune efficacité.

Il est facile, à ce moment, de distinguer de sombres colonnes prussiennes, débouchant de Moineville et de Coinville, qui gagnent le village d'Auboué et la vallée de l'Orne, fort encaissée en cet endroit. C'est le mouvement tournant opéré par une partie du XIIe corps saxon, qui arrive en remontant la vallée de l'Orne jusqu'à Jœuf, pour de là se rabattre sur Montois-la-Montagne et Roncourt.

A ce même moment, un officier prussien vient seul reconnaître Sainte-Marie-aux-Chênes : il s'avance jusqu'aux jardins du village qu'il croit inoccupé; peut-être serait-il facile de le faire prisonnier, si quelques cris et plusieurs coups de feu tirés par des hommes impatients ne l'avertissaient de notre présence. Aussi tourne-t-il bride et s'éloigne-t-il à fond de train sans avoir été atteint.

— Vers une heure de l'après-midi, l'instant semble propice

au prince Auguste de Wurtemberg pour attaquer Sainte-Marie-aux-Chênes.

Une violente canonnade redouble, dirigée contre ce village (d'après la relation prussienne, treize batteries préparèrent par leur feu l'assaut de ce village). C'est soixante-dix-huit bouches à feu allemandes qui se mettent à tonner avec un fracas épouvantable : leurs obus éventrent les maisons et couvrent de cadavres les positions occupées par le régiment du colonel de Geslin.

La 1re division de la garde prussienne (général-major von Pape : 1re brigade, général-major von Kessel : 1er et 3e régiments ; 2e brigade, général-major von Medem : 2e et 4e régiments et régiment de fusiliers) marche donc vers Sainte-Marie-aux-Chênes, tandis que le prince héritier Albert de Saxe lance contre ce même point la 24e division d'infanterie (général-major Nerhoff von Holderberg : 47e brigade ; général-major von Leonhardi : 104e et 105e régiments d'infanterie, 12e bataillon de chasseurs, 48e brigade, colonel von Schultz, 106e et 107e régiments d'infanterie, 13e bataillon de chasseurs).

C'est vingt-quatre mille Prussiens et Saxons qui vont attaquer un détachement français composé tout au plus de quatorze cents hommes, c'est-à-dire lutter seize contre un.

A trois heures et demie, comme nous venons de le dire, commence cette lutte inégale. Les Français pourront-ils contenir longtemps ce flot militaire, cette marée débordante !

Heureusement, le sol entièrement découvert autour de Sainte-Marie-aux-Chênes, est très défavorable aux assaillants, et n'offre aucun de ces abris dont le *furor teutonicus* sait tirer un si bon parti.

Néanmoins, il faut le reconnaître, c'est avec frénésie, avec un véritable *furor teutonicus*, pourrait-on dire, si cette vertu guerrière, qui devait être inventée plus tard par un grand homme d'État, eût été connue alors des champions d'outre-Rhin, que les régiments prussiens et saxons se précipitent ; mais ils vont trouver devant eux les restes de notre brave 94e de ligne, qui se préparent à une vigoureuse résistance.

L'instant est critique.

Nos soldats aperçoivent deux fortes colonnes, qui s'avancent au pas de charge, en poussant de nombreux hourras et se préparent à les attaquer de front et à revers [1]

1. D'après le *major Hoffmann* et le capitaine Helmuth, deux historiqueurs prussiens, « aux premiers obus qui éclatèrent au milieu de ces bataillons, les musiques des régiments entonnèrent l'hymne national et les troupes se portèrent en avant aux cris de : « Hourra » tout en conservant leur formation réglementaire. »

Au sud, débouchent de Saint-Ail cinq régiments d'infanterie aux pattes d'épaule blanches, rouges, jaunes et bleues. A l'étoile d'argent qui orne la poitrine de l'aigle d'or du casque, aux buffleteries blanches, aux doubles galons blancs du collet et des parements rouges, on reconnait les bataillons de la 1re division d'infanterie de la garde royale. En avant, marche le bataillon de chasseurs à pied (*Jäger*) de la garde royale, le shako orné d'une étoile d'argent, le collet et les parements rouges de la tunique verte ornés d'un double galon jaune.

Au nord-ouest de Sainte-Marie-aux-Chênes, on distingue aussi deux brigades d'infanterie qui s'avancent sur deux lignes. Les hommes portent sur le casque, au centre d'une étoile d'or, un écusson barré par une couronne d'argent, leur uniforme est bleu sombre à collet et parements rouge ponceau. Ce sont les 47e et 48e brigades saxonnes. Chacune est précédée de son bataillon de chasseurs, reconnaissable aux collets et parements noirs des tuniques vertes, et au panache de crins noirs fixé sur le côté gauche du petit shako à double visière.

— D'abord, les régiments de la 1re division de la garde royale poussent droit sur Sainte-Marie-aux-Chênes, à travers champs, mais la 6e batterie de notre 14e d'artillerie leur envoie en pleine figure quelques bordées de mitraille et ils croient prudent de s'étendre sur le flanc du village.

Le colonel de Geslin calcule froidement le temps qu'il leur faudra pour exécuter ce mouvement, que les six pièces du capitaine Heintz contrarient le plus possible et il laisse venir jusque dans le village un régiment d'infanterie, qui arrive devant notre front.

C'est le régiment de fusiliers qui forme la tête de la 1re division de la garde royale. Pour attirer ces soldats d'élite dans ce guêpier, il faut leur faire croire que notre 94e bat en retraite : aussi, à mesure qu'ils avancent, ces Prussiens maudits, nos soldats ont-ils l'air de se replier, en se bornant à leur envoyer quelques coups de fusil.

Un colonel de haute taille, à barbe blonde, monté sur un grand cheval de Westphalie, portant au cou la croix en émail bleu du Mérite, à la boutonnière la croix de fer, et sur les torsades de sa tunique richement galonnée d'argent deux étoiles d'or, marche à la tête de ce régiment de fusiliers. C'est le colonel von Eckert ; il dirige la première colonne de la garde, et ses soldats, comptant bien qu'ils vont surprendre nos troupes et les massacrer, se hâtent à sa suite, les reins pliés.

Oui, oui, la surprise que leur ménage le brave colonel de Geslin va éclater, foudroyante. Enfin, les Allemands entrent

dans Sainte-Marie-aux-Chênes, puis ils exécutent un feu de salve, qui balaye toute la Grande-Rue.

Les soldats de notre 94e sont abrités derrière des maisons, dans des trous, ou cachés par des accidents de terrain. Quelques pelotons sont postés, couchés dans un chemin creux et masqués par de vieilles palissades vermoulues.

« Ceux-là, disent nos troupiers, en voyant arriver les fusiliers, n'iront plus boire la bière ni à Berlin, ni à Potsdam ! »

Cependant, il faut le dire, quelques-uns de ces Teutons hésitent à l'entrée du village. Il leur semble extraordinaire de ne voir que quelques soldats devant eux, et encore ceux-ci disparaissent-ils, comme des ombres, derrière des pans de murs à moitié démolis par les obus.

Le colonel von Eckert a reformé tant bien que mal son régiment, désuni par une course assez longue. Il ne s'inquiète pas d'une faible rumeur, qui se fait entendre en ce moment sur ses flancs, et, partant au grand trot, il commande à son régiment de le suivre. Les fusiliers royaux marchent, mais tout à coup cent coups de fusil partent à la fois.

Leur colonel, le premier, tombe le nez dans la poussière. A cette vue, un grand cri s'élève dans leurs rangs : « Eckert est tué ! » Ils ripostent dans le vide.

Un tumulte épouvantable succède à ces décharges, et de toutes les cours, de tous les jardins, de tous les greniers à fourrages, on voit s'élancer des centaines de pantalons rouges. Les fusiliers veulent reculer, mais la rue est étroite ; les derniers arrivants, ne sachant pas ce qui se passe, veulent avancer quand même, et poussent devant eux la tête de colonne ; mais barrés par la masse même des leurs, resserrés dans un petit espace, ils ne peuvent ni avancer ni reculer, et s'entremêlent, se pelotonnent dans une terrible confusion [1].

Nos soldats n'ont pas besoin de former une colonne d'attaque. Il semble, au contraire, qu'ils se sont levés comme des ombres derrière ces Allemands.

C'est à peine si quelques-uns lâchent leur coup de fusil.

« A la baïonnette ! » crient le colonel de Geslin et ses officiers.

Et les premiers, ils montrent l'exemple à leurs hommes.

Il ne faut pas croire que ces fusiliers royaux tombent sans se défendre ; quoique surpris, ils font d'abord bonne contenance, car ils pensent bien qu'ils vont être soutenus, mais leurs premiers rangs tombent comme fauchés.

1. « L'entrée du village ne fut pas facile, et plus d'une maison donna lieu à un combat opiniâtre. » (Major Hoffbauer.)

Un de nos soldats, dont nous regrettons de n'avoir pas retenu le nom, portant les médailles commémoratives des campagnes de Crimée et d'Italie, retire pour la dixième fois peut-être son sabre-baïonnette de la poitrine des Allemands. Cette arme, terrible, dans sa main exercée, est rouge jusqu'au canon du chassepot.

Lorsque les derniers fusiliers, qui ont voulu nous tenir tête, sont étendus sur le carreau, ce vieux troupier, tout couvert de sang et de poussière, lisse en riant sa moustache fauve et dit à ses camarades :

« Vienne maintenant une balle ou un obus, je m'en soucie comme d'une pipe cassée; pour ma part, j'en ai refroidi dix-sept! » — Et il ajoute : « Je n'éprouve qu'un regret, c'est de n'avoir pu faire mieux. »

Comme nous l'avons déjà dit, les Allemands se sont bien défendus, mais notre attaque a été si bien combinée que nos soldats ont perdu très peu de monde pendant cet épouvantable massacre.

Le premier bataillon des fusiliers royaux, qui se trouvait en tête de l'attaque, a été totalement anéanti. Les autres bataillons, en se repliant sur leur division, qui s'est arrêtée à quelque distance du village et s'est couchée à terre, sont également très éprouvés par la mitraille de la 6e batterie du 14e d'artillerie.

— A cette première attaque, en succèdent bientôt plusieurs autres, qui sont également repoussées.

Nos vaillants soldats du 94e se maintiennent pendant trois heures dans cette position avancée. Faisant alterner avec discernement les feux de salve et les feux à volonté, ils résistent victorieusement aux efforts réitérés des colonnes de la garde prussienne, lesquelles tentent vainement d'assaillir le village, par les routes de Batilly et de Saint-Ail et auxquelles ils font éprouver de fortes pertes.

Sanglant prélude de cette défense épique de Saint-Privat, que les rapports officiels prussiens ont qualifiée depuis du nom funèbre de : « *Champ de deuil de la garde royale prussienne!* »

Mais l'action de l'artillerie ennemie redouble avec une extrême intensité; Sainte-Marie-aux-Chênes prend feu; les tirailleurs de la 24e division d'infanterie saxonne parviennent enfin par un suprême effort à tourner le village par le nord-ouest, malgré l'appoint de résistance apporté par les trois compagnies du 1er bataillon, qui sont en réserve.

La situation devient absolument critique. Le 94e se trouve exposé à des attaques multipliées de plus en plus pressantes. Isolé dans une position très avancée et très menacée, ce vail-

lant régiment ne reçoit aucun secours, malgré les demandes plusieurs fois renouvelées du général Colin.

Et le nombre des Allemands augmente toujours! Bientôt les deux bataillons et demi du 94e ont à lutter contre trente-trois mille hommes et cent deux bouches à feu, soit vingt-trois soldats allemands contre un Français, et dix-sept canons allemands contre un canon français!

Malgré leur infériorité écrasante, nos admirables troupiers défendent leur poste avec l'énergie du désespoir.

Encouragés par la présence de leur général, par le colonel de Geslin, par le lieutenant-colonel Hochstetter et les commandants Horcat et Froidevaux, qui se multiplient et paient largement de leur personne, les hommes ne songent qu'à faire face aux dangers qui les menacent.

Combien d'épisodes glorieux se produisent dans cette résistance épique! Citons, entre autres, un tambour du 94e de ligne qui, ayant eu la jambe fracassée par un éclat d'obus, s'est adossé à un pan de mur et qui, pendant que son sang coule, continue à battre tranquillement la charge sur la place du village, alors que l'ennemi tente un nouvel assaut.

Des soldats, couchés à plat ventre dans le fossé de la grand'-route, tirent avec rage sur les colonnes prussiennes, dont on aperçoit les masses sombres, quand le vent parvient à soulever les masses opaques de fumée qui enveloppent Sainte-Marie-aux-Chênes. Par moments, il s'élève un hourivari de clameurs, mais la grosse voix du canon couvre tout. C'est épouvantable.

Enfin, après des efforts désespérés, les chasseurs à pied (*Jäger*) de la garde royale prussienne finissent par gagner les premières maisons de Sainte-Marie-aux-Chênes. Pour approcher du village, ces chasseurs n'ont eu d'autre ressource que de courir environ l'espace de cent cinquante mètres, de décharger leurs fusils, de se jeter ensuite à plat ventre, pour recharger leurs armes, puis de faire un nouveau trajet.

— La position n'est plus tenable, car l'attaque de l'ennemi est devenue formidable sur les flancs du village.

Les pertes du 94e de ligne sont déjà sérieuses.

Les capitaines adjudants-majors de Loyac et Missie, le lieutenant Biquenet, les sous-lieutenants Maquet et Mercier, l'adjudant sous-officier Bonniol, les sergents-majors Kahn, Quilichini, Lecureuil, et près de trois cents hommes sont frappés, beaucoup mortellement. En outre, les munitions commencent à manquer.

Le général Colin, lui-même, est atteint grièvement de deux balles à la jambe, au milieu du régiment, qu'il n'a pas quitté

depuis le commencement de l'action. A côté de lui, son officier d'ordonnance, le lieutenant Humbel, du 94e de ligne, est également blessé [1].

En regardant sur ses deux ailes, le colonel de Geslin s'aperçoit enfin qu'il est temps de se retirer. Estimant qu'il est arrivé à la limite des efforts possibles et ne voulant pas compromettre sa troupe, il donne l'ordre d'évacuer Sainte-Marie-aux-Chênes; il rallie alors rapidement ses soldats, sans attendre la prise imminente du village, qui rendrait la retraite impossible.

Cet ordre de retraite est bien dur : quelques-uns des soldats du 94e veulent s'embusquer et combattre encore, mais le colonel de Geslin donne de nouveau le signal de la retraite, et les débris du 94e se retirent, avec la satisfaction de n'abandonner les décombres fumants et ensanglantés de Sainte-Marie-aux-Chênes qu'après avoir fait des Allemands un carnage effroyable.

La retraite se fait avec rapidité, mais avec prudence. Les hommes se glissent le long des rues du village et dans les fossés de la route, pour se replier sur les trois compagnies du 1er bataillon, qui se sont portées en arrière, en suivant le fond d'un ravin. Ce ravin s'écoule dans la direction de Roncourt, vers le nord-est. Un tel mouvement a démasqué le front occidental du village de Saint-Privat-la-Montagne.

Rien de plus difficile que cette retraite! A chaque instant, nos soldats voient surgir de nouvelles troupes. Tantôt, c'est de l'artillerie légère de la division de cavalerie de la garde royale prussienne, qui se rapproche au galop du 94e de ligne, et lui envoie des bordées de mitraille. Puis des uhlans qui, heureusement, ne sont pas assez nombreux pour lui couper sa retraite, puis des Saxons, des Hessois, des Prussiens que l'on distingue à peine au milieu de la fumée. Tout cela serre nos soldats de près. Des casques à pointe, des shakos à double visière, tout cela s'avance pêle-mêle. Tout cela menace de tout engouffrer.

En sortant du ravin, le colonel de Geslin, le lieutenant-colonel Hochstetter, les commandants Horcat et Froidevaux [2] réorganisent les débris du régiment et font faire, à courte distance, un feu très meurtrier sur les colonnes prussiennes, qui

1. A partir de ce jour, le commandement de la 2e brigade de la 3e division du 6e corps fut exercé par le colonel Ganzin, du 93e de ligne, qui le conserva jusqu'au 10 octobre. A cette date, le général Archinard, qui était resté sans troupes à la 2e division de ce corps d'armée, prit le commandement de la 2e brigade.

2. Ces deux chefs de bataillon étaient d'une très grande bravoure, notamment le commandant Horcat, qui fut splendide au feu. Le commandant Froidevaux devait mourir en 1882, dans un incendie, comme lieutenant-colonel du régiment des sapeurs-pompiers de la Ville de Paris. Le matin de Rézonville, le 16 août, quand les premiers coups de canon se firent entendre, le commandant Horcat avait dit à ses officiers : « Ce canon me réveille et me ragaillardit, je ne l'ai pas entendu depuis Solférino ! »

débouchent du village de Sainte-Marie-aux-Chênes et sur celles qui défilent d'Auboué à Saint-Privat-la-Montagne, pour tourner le plateau de ce dernier nom. Là, sont encore blessés le capitaine Basset et le lieutenant Maillot. Le lieutenant Cordier est entouré et fait prisonnier dans cette retraite.

Lorsque les munitions sont épuisées, le 94e se retire sur Roncourt, où il achève de se rallier. Le colonel de Geslin porte alors le régiment sur la lisière de la forêt de Jaumont, près des carrières de ce nom, et lui fait distribuer des cartouches.

Le 94e de ligne, à partir de ce moment, va se trouver jusqu'à la fin de la journée, à la droite du 93e, c'est-à-dire, comme on disait alors, par *inversion* (dans l'ordre respectif de bataille de ces deux régiments).

La retraite que nous venons de décrire, et qui s'est effectuée sous une grêle de balles et de mitraille, sur un parcours de deux mille cinq cents mètres environ, a été puissamment aidée par deux bataillons du 91e de ligne.

Au moment où le 94e s'engageait dans le ravin situé au nord-est de Sainte-Marie-aux-Chênes, plusieurs bataillons saxons, sortent de ce village et poursuivent les soldats du colonel de Geslin.

Le 3e bataillon du 91e de ligne, commandant de Blondeau, est alors chargé de faire tête à cette poursuite, pour donner au 94e de ligne le temps de se remettre en position. Ce bataillon s'avance hardiment sur la route de Saint-Privat à Sainte-Marie-aux-Chênes. Par ce mouvement offensif, il arrête la marche des Saxons et les oblige même à se mettre à l'abri du feu du 91e dans l'intérieur de Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le 2e bataillon de ce régiment, sous les ordres du capitaine Paganaxi, appuie à droite le mouvement du 3e bataillon, se couvre par des tirailleurs et arrête pendant longtemps la marche des colonnes ennemies.

— Pendant que le 91e arrête la poursuite des Saxons, le 2e chasseurs d'Afrique, qui est massé entre Saint-Privat-la-Montagne et Roncourt, sur la pente descendant jusqu'à Sainte-Marie-aux-Chênes, a assisté au combat de notre extrême droite et s'est tenu, frémissant d'ardeur, prêt à soutenir nos batteries.

Afin d'éviter les balles et les obus ennemis, qui pleuvent sur sa position, ce beau régiment exécute un mouvement en arrière et va se former en bataille en avant de la forêt de Jaumont.

A ce moment, la faible troupe d'infanterie, qui défend depuis le matin le village de Sainte-Marie-aux-Chênes, menacée, comme on le sait, d'être coupée de l'armée, évacue ce village et bat en retraite sur Roncourt, en suivant un ravin.

Au sortir de cet abri, un léger désordre se produit dans les rangs du 94e de ligne, qui, pour se reformer en arrière de Roncourt, reçoit fort à propos l'appui des escadrons déployés du 2e chasseurs d'Afrique.

— La relation officielle prussienne a fait de l'enlèvement du village de Sainte-Marie-aux-Chênes une véritable prise d'assaut. Le corps allemand le plus éprouvé dans cette affaire fut le régiment des fusiliers de la garde, qui avait eu surtout à souffrir du violent feu de flanc entretenu de la position principale par les 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie de la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps).

D'après les Prussiens, des soldats de notre 12e de ligne et d'autres régiments furent pris dans Sainte-Marie-aux-Chênes. Or, il s'ensuivit que nos adversaires prétendirent que ce village était défendu par plusieurs de nos régiments[1].

C'est une erreur des plus graves.

Ces soldats étaient des isolés, car Sainte-Marie fut uniquement défendu par deux bataillons et demi du 94e qui, à la fin de la défense, soutinrent la lutte en proportion d'un français contre vingt-trois Teutons.

Les Allemands, du reste, avouent même qu'il afflua à Sainte-Marie-aux-Chênes une telle quantité de troupes, que les commandants des deux divisions prussienne et saxonne eurent grand'peine à rallier leurs bataillons et à les reformer[2].

Une fois le village de Sainte-Marie-aux-Chênes évacué par les troupes françaises après la résistance opiniâtre que nous venons de raconter, la garde royale prussienne y prend la place de notre 94e de ligne. Le 4e régiment de la garde prussienne est placé en réserve par le général von Pape, à la lisière Ouest de ce village.

1. Le capitaine prussien Helmuth suppose que des avant-postes du 12e de ligne s'étaient glissés au delà de la ligne proprement dite des Français. — « Il se pourrait aussi, dit le major Hoffbauer, qu'une partie de ces hommes se fût jointe au 94e de ligne. » — Mais, nous le répétons, ces hommes n'étaient que quelques isolés et rien de plus.

2. Sur la place de Sainte-Marie-aux-Chênes, il existe un monument que le général de Geslin a fait élever à la mémoire du 94e, son ancien régiment. Ce monument est surmonté d'une statue de la Sainte Vierge avec ces épitaphes : « *Virgo potens — Spes nostra.* » La principale inscription est celle-ci : « *Le colonel comte de Geslin, les officiers, les sous-officiers et soldats du 94e de ligne, à tous les braves du régiment, morts pour la France, le* 18 *août* 1870. »

Lors de l'inauguration de ce monument (en 1872), le général de Geslin, accompagné d'une députation de son ancien régiment, y assista, ainsi que M. Raoul Berger, fils du général de ce nom, alors sous-préfet à Briey et qui depuis a été secrétaire général de la Résidence générale au Tonkin. Ajoutons que M. Raoul Berger a été décoré, comme officier de mobiles, pour sa belle conduite pendant la guerre franco-allemande.

En même temps la réserve de l'artillerie saxonne prend position au nord de ce bourg, et aligne ses batteries, les canons tournés vers Saint-Privat et Roncourt.

Saint-Privat-la-Montagne, dans sa position dominante, devient alors l'objectif de l'ennemi, qui dirige une vigoureuse action d'artillerie contre ce village. Bientôt, en effet, le feu des Allemands prend sur nos batteries une supériorité d'autant plus écrasante que nous n'avons à leur opposer qu'un nombre beaucoup moindre de bouches à feu, d'un calibre plus faible et fort mal approvisionnées. La plus grande partie des munitions contenues dans les coffrets des avant-trains et des caissons ont, en effet, été dépensées à la journée du 16.

Néanmoins, nos artilleurs ne faiblissent pas un seul instant et essaient de tenir tête à ce feu infernal.

La 7e batterie du 8e d'artillerie, placée perpendiculairement à la route de Metz à Briey et appuyée par la 5e batterie du même régiment, établie sur le revers de cette route, prend d'écharpe une colonne d'infanterie de la garde royale prussienne, qui se porte d'Habonville dans la direction de Sainte-Marie-aux-Chênes. Ses obus ordinaires sont promptement épuisés ; elle emploie alors ses obus à balles comme boulets pleins : cette dernière ressource épuisée, la 7e batterie se place en réserve auprès de la 5e, sur la route de Briey, en attendant les munitions que les caissons de la réserve sont allés chercher à Plappeville.

La 8e batterie du 8e d'artillerie, placée à droite de la route, qui conduit de Saint-Privat à Sainte-Marie-aux-Chênes, a soutenu la défense de ce dernier village par le 94e de ligne, en tirant une dizaine de coups par pièce.

Quand cette position a été évacuée par les soldats du colonel de Geslin, la 8e batterie se replie sur Saint-Privat par ordre du maréchal Canrobert, qui la fait mettre en position à gauche des premières maisons de ce village, près de la route de Sainte-Marie-aux-Chênes.

La 12e batterie du 8e d'artillerie a été engagée, en avant et à gauche de Saint-Privat, auprès des deux batteries de la 4e division du 6e corps, dans une position abandonnée par une batterie, qui y a laissé un caisson. Elle contre-bat vigoureusement la nombreuse artillerie qui est devant elle, et tire, avec le plus grand succès, quelques coups rasants dans les dépressions du terrain, où l'ennemi masse ses troupes pour attaquer Saint-Privat.

— La 5e batterie du 14e d'artillerie (capitaine Grimard), placée également en avant de Saint-Privat, prend de flanc plusieurs batteries prussiennes, dont elle parvient à éteindre le feu, mais

elle est, elle-même, bientôt forcée de se replier et elle va se mettre en réserve en avant de ce village.

La 6e batterie du 14e (capitaine Heintz), soutient, elle aussi, pendant près de quatre heures, ce terrible combat d'artillerie avec les batteries ennemies; elle va ensuite chercher des munitions du côté d'Amanvillers.

La 7e batterie du 14e (capitaine Delabrousse) s'est, de son côté, portée en avant et a pris position à droite de la route de Briey à Sainte-Marie-aux-Chênes.

Là, elle tire quelques coups de canon sur des rassemblements, qui se forment à droite de ce dernier village, mais elle ménage ses munitions et change de position lorsque le tir de l'artillerie ennemie est réglé.

L'artillerie ennemie, du reste, tire mal et ses projectiles n'éclatent pas dans le terrain meuble où se trouve la 7e batterie. Le grand mouvement tournant de l'ennemi sur Roncourt, d'ailleurs visible depuis deux heures de l'après-midi, se prononçant de plus en plus, la 7e batterie reçoit l'ordre de se porter en arrière.

— Les 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie à cheval (capitaines Charpaux et Boyet), attachées à la division d'infanterie Levassor-Sorval, après un premier engagement, dont nous avons parlé, se sont, elles aussi, retirées derrière Saint-Privat.

— La 9e batterie du 13e d'artillerie (12 rayé, réserve du 6e corps) a reçu l'ordre du maréchal Canrobert, dès le début de l'action, de prendre position en avant de la ferme de Jérusalem pour contre-battre l'artillerie ennemie, qui s'est abritée derrière la voie ferrée, à droite du bois de la Cusse, et pour écraser les colonnes qui débouchent d'Habonville.

Vers trois heures de l'après-midi, cette batterie est portée en arrière du village de Saint-Privat, pour arrêter le mouvement tournant que l'ennemi dessine déjà vers Roncourt et appuyer en même temps la marche en avant du 9e de ligne.

De son côté, la 10e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Lippmann (12 rayé), appartenant également à la réserve du 6e corps, a pris position, dès l'engagement de la lutte, en face du bois de la Cusse, à droite de l'artillerie du 4e corps, à hauteur d'Amanvillers. Là, elle contre-bat l'artillerie de la garde royale prussienne et arrête les colonnes, qui essaient de traverser la voie ferrée.

Vers trois heures, les munitions commençant à s'épuiser, la 10e batterie est rappelée un peu en arrière.

— Les deux batteries à cheval de la division de cavalerie du Barail (5e et 6e batteries du 19e d'artillerie, chef d'escadron Loyer)

ont également pris une part des plus vives à ce violent combat d'artillerie.

Vers onze heures du matin, dès qu'on a entendu le premier coup de canon, la 5e batterie, capitaine Jaubert, qui a été attachée à la division Lafont de Villiers, est allée se placer à sept ou huit cents mètres du campement qu'elle occupait au nord ouest de Saint-Privat. Là, elle ouvre le feu à dix-huit cents mètres contre des batteries qui se sont établies au nord-ouest de Sainte-Marie-aux-Chênes : on lui répond très vivement et avec une grande justesse ; mais les projectiles s'enfoncent dans les terres labourées et ne produisent que peu d'effet.

Quoi qu'il en soit, la position devenant périlleuse, la 5e batterie se porte à deux cents mètres en arrière, en se rapprochant de Saint-Privat, et ouvre le feu. Cette canonnade dure depuis quelque temps, lorsque le maréchal Canrobert, qui a son quartier général dans le village, fait placer une section de cette batterie en observation dans un jardin, tout près de là, et fait passer les deux autres sections du nord-ouest au sud-ouest de Saint-Privat sur la route de Briey, dont le talus forme parapet.

L'espace est très restreint, mais la position est des mieux choisies. Aussi la 5e batterie peut-elle y tenir depuis midi jusqu'à trois heures et demie ou quatre heures, tandis que les batteries voisines sont forcées de quitter successivement le champ de bataille. Mais, plus l'isolement se fait, plus l'ennemi s'acharne à la réduire au silence : vers quatre heures, un obus éclate entre deux pièces (les canons sont forcément très rapprochés) et met huit hommes hors de combat.

A partir de ce moment, les projectiles arrivent en si grand nombre, que les deux sections sont contraintes de renoncer à la lutte. Tous les coffres sont vides. Tous les approvisionnements de la 5e batterie, ceux de la 3e section (laissée au nord du village et qui n'a pas tiré), un caisson cédé par une batterie du 1er d'artillerie, tout est à peu près consommé.

Le maréchal Canrobert félicite alors la 5e batterie et son brave commandant, le capitaine Jaubert, de sa valeureuse conduite et l'autorise à se retirer. Cette batterie se replie donc et va camper sous les murs de Metz, où elle arrive vers onze heures du soir. La 5e batterie a tiré environ quinze coups par pièce à la première position occupée, et dix coups à la deuxième position. Les deux sections ont consommé plus de deux cents coups de canon. Cette batterie a eu un cheval blessé à la première position ; un homme et un cheval blessés à la deuxième ; quatre hommes tués, dont un sous-officier ; six hommes

blessés, dont un sous-officier; et sept chevaux tués à la dernière position.

La seconde batterie de la division du Barail (6e du 19e d'artillerie, capitaine Bédarrides) est restée avec cette division et a pris position entre Saint-Privat-la-Montagne et Roncourt; à trois heures de l'après-midi, elle ouvre le feu, d'abord contre des batteries établies près de Sainte-Marie-aux-Chênes: plus tard elle contre-bat d'autres batteries placées sur le chemin qui conduit de ce village à celui de Montois; le tir s'exécute à la distance de quinze à seize cents mètres, mais, des colonnes de cavalerie se montrant vers le nord et menaçant de tourner la droite de l'armée, la 6e batterie cherche à arrêter leur mouvement; elle tire sur ces escadrons à la distance de deux mille à deux mille deux cents mètres.

Vers trois heures de l'après-midi, l'extrême droite de l'armée française perd du terrain. Elle se replie bientôt sur la route de Saulny avec la division du Barail: la 6e batterie ne peut plus conserver une position où elle est exposée à être enlevée: elle exécute des feux en retraite en se repliant dans la direction du village de Bronvaux.

A ce moment (quatre heures et demie), la 6e batterie a tiré environ quatre-vingt-dix coups par pièce. Protégée par le bon choix de sa position et par l'état du sol, dans lequel la plupart des projectiles ennemis s'enfoncent sans éclater, cette batterie n'a perdu qu'un homme et un cheval.

— Comme on le voit, après une glorieuse mais inutile résistance, les treize batteries du 6e corps ont été forcées d'abandonner leurs positions et de se replier en arrière de Saint-Privat.

Malgré la retraite de notre artillerie, les Allemands demeurent encore immobiles. La garde royale rassemble ses troupes et se prépare à une vigoureuse offensive contre notre 6e corps: elle attend pour se lancer que le XIIe corps du prince de Saxe ait mieux accentué son mouvement au nord.

Les ennemis entretiennent seulement leur pluie d'obus et de mitraille sur notre infanterie, principalement sur la division Levassor-Sorval. L'artillerie saxonne à elle seule vomit des projectiles par quatre-vingt-seize bouches à feu.

CHAPITRE XIII

Inaction coupable de Bazaine

Hypothèses sur le sort de la bataille. — Extension de l'armée allemande vers sa gauche. — Une armée tournant le dos à ses communications. — Situation des Allemands. — Arrivée de Bazaine à Plappeville. — L'approche de l'ennemi est signalée. — Silence et indifférence de Bazaine. — La bataille du 18 s'engage. — Arrivée d'officiers d'état-major. — Toujours sans ordre. — Préoccupation unique de Bazaine. — Bazaine se rend au Saint-Quentin. — L'état-major général reste à Plappeville. — Les 5e et 8e batteries du 13e d'artillerie ouvrent le feu sur Vaux et Jussy. — La bataille redouble vers le nord. — Bazaine envoie seulement deux batteries sur la route de Briey. — Tous les princes allemands sont au feu! — Aspect du champ de bataille vers trois heures du soir. — Nos corps d'armée maintiennent l'ennemi. — Sombres réflexions des soldats. — Bazaine traverse les bivouacs de la réserve d'artillerie. — Trois corps allemands se disposent à attaquer le corps de Canrobert. — Le mouvement tournant de l'aile gauche allemande par Auboué et Montois se dessine. — Bazaine aperçoit la panique des convoyeurs du 6e corps et rentre à Plappeville. — Ses réflexions calomnieuses à l'égard de nos troupes. — Le roi de Prusse vante notre armée. — Bourbaki obtient l'autorisation de se mettre en mouvement. — Sa reconnaissance sur la route de Saint-Privat. — Une autorisation ridicule. — Marche en avant de la division Picard. — La division Deligny descend en réserve au village de Châtel. — Le 1er voltigeurs se fortifie sur le plateau de Châtel-Saint-Germain. — Ses pertes. — Mort du capitaine Dumont-Réveille. — Le 2e voltigeurs reste au village de Châtel. — Marche en avant du 3e voltigeurs. — « Vive l'empereur! » — Le 4e voltigeurs reste au Saint-Quentin. — La 1re batterie de la réserve de la garde se porte vers Sainte-Ruffine et la 2e en avant de Châtel. — La

division de Forton bat en retraite sur Longeville. — Ses pertes. — La cavalerie de la garde, moins les guides, se retire en arrière du Saint-Quentin. — Marche de nuit. — Deux escadrons des dragons de l'impératrice se portent à Jussy pour protéger la retraite — Bazaine et l'état-major de Bourbaki. — Un impudent mensonge.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble de la bataille.

Tout indique, cette fois, que l'action sera décisive. Les Français, battus, seront obligés de se réfugier sous le canon de Metz; mais si la victoire leur appartient, si une vigoureuse offensive est prise à temps, la position des armées allemandes sera bientôt compromise. Peu à peu, les différents corps prussiens se sont étendus, s'éloignant de plus en plus de leur ligne de retraite.

Le général de Moltke a d'abord pensé que l'on s'arrêterait à la route de Conflans; mais, les Français étant plus au nord, il a fallu monter jusqu'à Verneville, puis jusqu'à Sainte-Marie-aux-Chênes, et enfin au delà d'Auboué, pour tourner la droite française. Le XIIe corps saxon se trouve donc à près de trente kilomètres de sa ligne de retraite, et toute l'armée prussienne tourne le dos à ses communications, présentant aux Français un front de treize kilomètres.

Les Allemands ont pour eux la supériorité écrasante du nombre. Ils sont deux cent cinquante mille contre cent vingt mille hommes; mais l'avantage du terrain est à leurs adversaires. Qui sait ce que pourrait amener une vigoureuse offensive, soutenue par la garde impériale, et coupant en deux la longue ligne des Allemands?

Malheureusement l'armée française n'a pas de commandant en chef.

— Le 17 août, après avoir indiqué aux troupes les emplacements qu'elles devront occuper, le maréchal Bazaine s'est enfermé à Plappeville dans une belle maison de campagne au milieu d'un parc ombragé, comme il y en a plusieurs dans ce village : là, il ne paraît avoir d'autre souci que de goûter les plaisirs de la villégiature. Il ne donne aucun ordre, ne prend aucune disposition, laissant les chefs de corps s'arranger comme ils l'entendront.

Les officiers en observation au fort Saint-Quentin et sur les hauteurs de la cathédrale, les paysans fuyant devant l'invasion, signalent le passage de masses profondes au sud de Metz.

Bazaine n'en tient pas compte et ne prend pas même la peine de visiter sa ligne de bataille.

Dans la matinée du 18, même silence, même indifférence. Il a donné, le matin, aux chefs de corps l'ordre de *tenir*. Le reste importe peu. Si l'on est trop pressé, on se retirera en arrière, sur les positions indiquées.

La défaite a été prévue, mais non la victoire!

Cependant la bataille s'engage et s'allume comme un immense cratère, par où s'échapperait la fumée d'un volcan. Que va faire le commandant en chef, retiré dans sa maison de Plappeville?

On s'émeut au grand quartier général quand on apprend que l'armée ennemie a attaqué nos lignes, sans qu'on ait reçu aucun ordre pour se porter sur le théâtre de l'action.

Le général Jarras prescrit que les chevaux de l'état-major soient sellés et bridés et fait, en même temps, demander au maréchal Bazaine quand celui-ci montera à cheval.

Mais le commandant en chef, qui entend l'effroyable canonnade et voit l'horizon en feu, demeure immobile; il ne semble nullement pressé de se porter au milieu de ses troupes. Bien qu'il ait été informé du mouvement offensif de l'ennemi, d'abord à sept heures, puis à neuf heures du matin, par le maréchal Le Bœuf, que la bataille ait commencé par la gauche et le centre depuis onze heures et demie, et qu'enfin le colonel Lewal ait fait prévenir le général en chef, entre midi et une heure, que l'action s'étend sur toute la ligne, le maréchal Bazaine ne bouge pas. C'est à peine s'il prend garde aux détails de l'action.

A ce moment pourtant, il a déjà reçu de l'extrême droite de l'armée plusieurs avis dont le caractère inquiétant devait cependant lui montrer la gravité de la lutte entamée.

On s'expliquera difficilement qu'après tant d'avis, en présence d'un danger aussi menaçant, un général en chef ait pu s'abstenir d'aller visiter ses troupes et ses positions de combat; on n'admettra pas plus aisément qu'il ne soit pas allé attendre à son poste sur le terrain l'orage qui doit éclater d'un moment à l'autre.

Mais, ce que l'on ne voudra jamais admettre, c'est qu'au bruit de cette terrible action qui s'engage sur toute notre ligne, à la nouvelle de l'attaque qui se prononce à la fois sur tous nos corps d'armée, il n'ait pas bougé, ni envoyé aucun ordre.

En vain espère-t-on que la grande porte de la maison du commandant en chef va s'ouvrir à deux battants, pour livrer passage au maréchal et à son escorte : elle reste toujours muette.

Au loin, le canon gronde toujours, mais s'entend très faible-

ment, car la direction du vent emporte vers le nord-ouest tous les bruits du combat.

A chaque instant des chevaux montent au galop la petite côte de Plappeville. Ce sont des officiers d'état-major, suivis de leurs ordonnances, qui accourent prévenir le maréchal de ce qui se passe à une ou deux lieues de son quartier général.

Les chevaux ruissellent de sueur. Les cavaliers sautent à bas de leur monture et pénètrent dans le parc par une petite porte à moitié cachée sous un lierre.

Bientôt, après une audience de quelques minutes, ces officiers reparaissent, l'air de fort mauvaise humeur, et, sans mot dire, ressautent en selle, enfoncent les éperons dans le ventre de leurs chevaux et redescendent au galop la route caillouteuse.

A peine Bazaine consent-il à entendre ces officiers qui se succèdent, porteurs de mauvaises nouvelles : « La droite faiblit, le centre est sérieusement menacé. » On lui demande des ordres.

« C'est bien, se contente-t-il de répondre, votre général a de très fortes positions, qu'il les défende... » Et pendant toute la journée du 18 août, on ne peut tirer de sa bouche que cet oracle.

Ces quelques mots résument les seules instructions transmises dans cette journée aux commandants de ces troupes, qui devaient lutter contre des forces aussi supérieures.

Bazaine s'est désintéressé du commandement, il veut échapper à cette responsabilité suprême, qu'il sent si lourde.

A-t-il conscience de son incapacité, qui, le 14 et le 16, l'a empêché de tirer parti de sa situation ? Compte-t-il sur le hasard, ou bien obéit-il à d'autres pensées plus coupables encore ? Le jugement de Trianon a répondu et rend tout commentaire superflu. Bornons-nous donc aux faits.

L'état-major général a suivi le maréchal à Plappeville, il est là tout entier ; ardent, ému d'anxiétés patriotiques, il attend l'ordre de partir pour aller porter les instructions de Bazaine aux généraux ou pour l'accompagner sur le champ de bataille. Chacun est désireux d'aller rejoindre ses camarades et ses amis. Les chevaux, harnachés dès les premiers coups de canon, sont impatients comme leurs maîtres.

Mais les minutes se passent, puis les heures, dans cette attente cruelle.

— Le maréchal Bazaine n'a qu'une préoccupation, la même toujours, celle du 15, celle du 16, celle qui le portait à faire sauter le pont de Longeville, qui l'empêchait à Rézonville d'écraser un ennemi vaincu : il craint pour sa gauche. Il est averti que quelques bataillons allemands se sont glissés dans

le ravin de Vaux, qu'une batterie a jeté des obus sur notre réserve de cavalerie massée à Longeau, et cette nouvelle peut seule l'arracher à son indifférence et le décide à monter à cheval, pour aller surveiller lui-même ce qui se passe de ce côté.

A deux heures de l'après-midi, accompagné de deux officiers de son état-major, d'un brigadier et de quelques hommes du 1er escadron du 2e chasseurs à cheval, qui lui sert d'escorte, Bazaine se dirige vivement vers... vers le mont Saint-Quentin, d'où il pourra observer facilement la vallée de la Moselle, tout en restant à l'abri des balles et des obus.

Au même instant, le général Jarras prévient cinq officiers qu'ils aient à monter à cheval.... pour porter dans la mêlée des ordres pressants? Non, pour rejoindre le maréchal, qui s'est éloigné encore un peu plus de son aile droite et qui a gagné furtivement le Saint-Quentin.

Les autres officiers resteront à Plappeville, noirciront des paperasses et s'occuperont de ce malencontreux et si souvent inintelligent travail de bureau, seul objet de la sollicitude du chef d'état-major général Jarras, au milieu de tant de graves préoccupations, qui semblent lui rester étrangères.

Un pareil ordre est bien fait pour jeter le découragement dans les esprits ; une lutte formidable vient de s'engager à quelques kilomètres et c'est le moment qu'on choisit pour condamner à l'inaction ces officiers jeunes, actifs, pleins de bonne volonté, qui ne demandent qu'à agir et à marcher; leur rôle eût été de renseigner le commandement sur la situation des choses, sur les mesures qu'elle comportait ; mais on s'occupait bien de pareils détails à l'état-major général de l'armée du Rhin !...

Les cinq officiers, qui sont montés à cheval, se regardent à bon droit comme favorisés et s'élancent vers le fort Saint-Quentin.

Ils gagnent au plus vite les hauteurs, en suivant un sentier, qui monte presque en droite ligne, au milieu de jeunes pousses de sapins. Ils craignent de ne plus y trouver le maréchal, qui sera sans doute parti, bride abattue, pour aller où il doit être, au milieu du combat. Ils arrivent...

Quel sujet d'étonnement! Bazaine a mis pied à terre sur le plateau; il oublie son armée comme l'avant-veille à Rézonville ; il oublie son aile droite en péril et fait pointer lui-même, dans une direction opposée, vers le sud, trois pièces de 12 de la 5e batterie (capitaine Leclerc) du 13e d'artillerie de la réserve générale, contre la 26e division prussienne, qui attaque, dans la vallée, les postes insignifiants de Jussy et de Vaux.

Ces pièces, il les a fait amener à bras ; il en désigne l'empla-

cement, en observe le tir, constate leurs effets et donne lieu de croire qu'il est devenu insensé.

— Lorsque le maréchal Bazaine est arrivé sur le Saint-Quentin et qu'il a vu cette ceinture de feux entourant nos positions, on a été en droit de supposer qu'il allait s'en préoccuper et qu'il voudrait savoir exactement ce qui se passe sur le plateau de Moscou ; il devrait s'y rendre lui-même, ou au moins y envoyer des officiers; mais il ne songe à utiliser, dans ce but, ni ses aides de camp, ni les officiers qui l'ont rejoint.

Toute son attention se porte sur les petites diversions que fait faire le général von Steinmetz en avant d'Ars, pour nous empêcher de porter nos forces au secours de notre droite. Il ne peut cependant y avoir aucun danger de ce côté : les canons de la place et du fort Saint-Quentin suffisent pour arrêter, dans cette direction, toute tentative sérieuse : la plus grande audace, jointe à la plus grande bravoure, ne permet à aucun corps ennemi de s'aventurer au milieu de feux croisés aussi redoutables pour gagner l'intérieur du camp retranché; il s'y trouverait exposé à l'action directe du rempart, sans possibilité de s'y soustraire.

Mais depuis la journée du 15 août, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il semble que la crainte d'être coupé de Metz par un mouvement tournant soit devenue chez le maréchal une idée fixe et que toute autre combinaison militaire lui échappe.

Pour parer à ce danger qu'il redoute encore, il a heureusement sous la main les quatorze batteries de la réserve générale, qui sont campées autour du fort Saint-Quentin ; c'est par son ordre que les trois pièces de la 5e batterie du 13e d'artillerie ont été amenées à bras et chargées de tirer sur les hauteurs de Vaux et de Jussy.

En même temps, sur l'indication d'un officier de la garde, que l'ennemi arrive par la route d'Ars, le capitaine Blavier, de la 8e batterie du 13e d'artillerie (12 rayé, réserve générale), fait porter, d'après l'ordre de Bazaine, en avant du fort Saint-Quentin, une section, qui ouvre le feu à deux mille deux cents mètres. Cette section est bientôt suivie, par ordre du colonel Salvador, de toute la 8e batterie et est appuyée par les trois pièces de la 5e batterie du même régiment.

Le second régiment de la réserve générale (le 18e d'artillerie, régiment à cheval, colonel comte Toussaint), également campé sur le mont Saint-Quentin, ne prend pas part au combat. Ses batteries, disposées sur la crête la plus rapprochée de Metz, tirent seulement quelques coups de canon sur des troupes ennemies, qui se sont avancées de l'autre côté de la Moselle jusqu'à

la Maison-Rouge et inquiètent, par leur feu, un fort convoi rentrant dans Metz. Le tir de nos batteries à cheval est assez efficace pour faire éloigner l'ennemi.

Pendant une heure entière, le maréchal Bazaine dirige ce feu d'artillerie sur les colonnes prussiennes qui se meuvent en avant d'Ars et s'amuse à cet enfantillage, tandis que le sang français abreuve la terre. Il oublie que les destins de la France et de son armée se jouent en ce moment à cinq ou six kilomètres de là. Rien ne bat dans sa poitrine ; implacable félon, il reste sourd et aveugle.

— Le bruit des détonations, la direction du feu, ne laissent cependant aucun doute sur les points où l'engagement doit être le plus sérieux ; l'horizon est couvert d'épais nuages de fumée, produits par le feu de l'artillerie ennemie, vers le nord-ouest devant nos positions d'Amanvillers et de Saint-Privat-la-Montagne ; bien qu'on soit, du mont Saint-Quentin, à plus de dix kilomètres de la droite de notre ligne, il est facile de comprendre que l'effort de l'ennemi se porte de ce côté, pour nous rejeter dans la vallée et nous enlever, avec la route de Briey, le dernier débouché par lequel nous pourrions encore gagner Verdun et la Meuse.

En entendant le fracas de la bataille vers le nord, un des officiers qui accompagnent Bazaine lui fait observer combien la violence du feu augmente sur toute la côte de Saint-Privat, combien la situation doit être grave de ce côté et lui demande s'il ne serait pas utile de faire diriger des renforts de ce côté.

Le maréchal répond à cet officier, sans s'émouvoir : « Ils sont dans de bonnes positions, qu'ils les défendent ; je vais du reste envoyer deux batteries de la réserve au débouché de la route de Briey, pour le garder, s'il y a lieu. »

C'est, en effet, la seule mesure qu'il prescrive dans cette fatale journée.

— Depuis quatre heures, sept cents pièces de canon, qui tonnent à la fois avec une épouvantable furie, ébranlent tout le massif du plateau, où sont établies nos troupes, et déchaînent sur la campagne une tempête de bruit, dont les dernières ondulations parviennent jusqu'à quinze lieues de Metz.

Dix mille hommes sont déjà à terre ; le sol est littéralement jonché de morts et de mourants. A certains endroits, il y a de véritables monceaux de cadavres prussiens en avant de nos positions de Saint-Hubert, de Moscou, de la Folie et de Sainte-Marie-aux-Chênes.

L'artillerie a manœuvré au milieu de ces cadavres ; on s'en aperçoit aux ornières profondes creusées par les roues dans

ces amas de tués et de blessés, qui sont réduits en une affreuse bouillie sanglante.

Le moment est venu de prendre un parti, de se rendre compte, de décider de ce que l'on veut, et, au milieu de cet écrasement, devant ces villages qui brûlent, ces soldats qui meurent par milliers, le maréchal juge inutile de paraître sur le champ de bataille.

Tous les princes, tous les généraux allemands sont au feu : Bazaine, lui, demeure obstiné à côté des 5e et 8e batteries du 13e d'artillerie, se refusant à entendre la canonnade, qui se rapproche menacante, les demandes de secours, les avis enfin, précurseurs de défaite !

Et, cependant, le soldat tient toujours.

Il combat, au hasard, sans direction, sans but, sans chef; à droite, au centre, à gauche, partout; il repousse les tentatives furieuses de l'ennemi. Chaque corps d'armée, chaque division lutte pour son compte, ignorant ce qui se passe plus loin, incapable de porter secours ou de profiter des avantages obtenus.

Canrobert, Ladmirault, Le Bœuf et Frossard ne s'occupent depuis plusieurs heures qu'à éteindre les feux de l'ennemi et à repousser toutes les attaques que celui-ci dirige sur Saint-Privat, Amanvillers, Leipzick, Moscou et le Point-du-Jour. Et ce n'est pas chose facile que de repousser les Prussiens et leurs valets, les Saxons, les Hessois et tant d'autres.

Les 6e, 4e, 3e et 2e corps de notre armée sont en plein sous le feu de l'ennemi, et comme les obus et la mitraille sifflent constamment dans leurs rangs éclaircis, nos soldats font parfois de sombres réflexions.

Les anciens disent, en voyant les centaines de canons allemands, dont l'acier, parfois, brille de sinistres reflets sous les rayons du soleil, avant de leur envoyer une volée de mitraille : « Non, jamais nous ne sortirons de ce guêpier, parce que nos braves maréchaux et généraux, qui se battent si bravement, ne reçoivent aucun ordre du quartier général. On ne sait ni où on va, ni pourquoi on se bat. »

« Celui qui devrait tout diriger, ajoutent-ils, est resté à Plappeville, pour juger, sans doute, de l'effet d'une bataille vue de loin. »

Une heure s'est écoulée. Il est près de trois heures et demie. Bazaine remonte à cheval, accompagné de son état-major, et s'éloigne dans la direction du nord.

Un officier d'artillerie se tourne vers un officier supérieur de l'escorte : « Où allez-vous? » lui fait-il des yeux et de la tête.

Ce commandant répond par un haussement d'épaules désespéré qui signifie : « Est-ce que je sais, moi ? »

Bazaine, en descendant le plateau de Saint-Quentin, traverse les bivouacs de cette réserve d'artillerie, dont les pièces sont au parc, dont les chevaux ne sont même pas garnis; plus loin, il trouve les batteries de la réserve de la garde, qui ne sont pas plus attelées et dont les servants et conducteurs dorment immobiles, pendant que nos soldats, un contre deux, soutiennent une lutte de géants. Il ne songe pas, en entendant ces canons qui tonnent autour de lui, qu'il a là cent vingt bouches à feu de gros calibre, qui devraient être depuis longtemps sur le champ de bataille.

A-t-il donc oublié et notre infériorité numérique et la disproportion de notre artillerie, comme calibre et comme chiffre, pour inutiliser ainsi la plus précieuse de nos ressources?

De quel inappréciable secours seraient pour les bataillons de Canrobert ces cent vingt pièces de gros calibre! Comme elles arrêteraient, devant leurs bouches fumantes, les bataillons allemands, comme elles refouleraient et puniraient les envahisseurs!

Bazaine le sait bien, il regarde ces puissants engins aux côtes de bronze et les laisse inutiles sur leurs affûts.

C'est le moment où le prince Frédéric-Charles, qui suit l'action au milieu de ses troupes, désespère de briser la résistance que lui opposent les corps du maréchal Le Bœuf, des généraux Frossard et de Ladmirault, autour d'Amanvillers, dans le bois des Génivaux, dans les villages et les fermes environnantes et qu'il se décide à tenter un immense effort, sur la droite de notre ligne.

Trois corps d'armée allemands, près de cent mille hommes, vont concourir à cette attaque : la garde royale, soutenue par le Xe corps, se portera de front contre les positions de Saint-Privat-la-Montagne, tandis que l'armée saxonne (XIIe corps) les tournera par Montois et Roncourt. Quatorze batteries (soit quatre-vingt-quatre pièces) sont réunies et font converger leurs feux sur les lignes du maréchal Canrobert, dont le centre est au village de Saint-Privat.

La faible artillerie de notre 6e corps, qui ne se compose que de onze batteries divisionnaires de faible calibre (soit soixante-six pièces de 4) et de deux batteries de 12 de la réserve, est bientôt impuissante à lutter contre ce formidable déploiement de bouches à feu, et les troupes sont réduites à se maintenir sur le terrain, sous une véritable pluie d'obus, pour attendre le moment où les colonnes ennemies seront à portée de leurs balles.

Dans son rapport, le prince Frédéric-Charles a avoué qu'à cinq heures les brigades de la garde royale, qui s'étaient précipitées contre les hauteurs de Saint-Privat, avaient été repoussées par un feu rasant de mousqueterie et que leurs pertes considérables avaient forcé le prince de Wurtemberg à suspendre ses attaques et à attendre la coopération des Saxons sur notre flanc droit.

C'était avouer en d'autres termes que le mouvement était repoussé avec de grandes pertes pour les Prussiens et qu'à ce moment encore notre infanterie restait maîtresse de ses lignes, malgré le dénûment d'artillerie dans lequel on l'avait laissée.

— Pendant ce temps, le maréchal Bazaine ne quitte pas plus qu'auparavant le plateau de Plappeville; après l'avoir exploré au sud, il l'explore au nord, et cherche un emplacement pour les deux batteries, avec lesquelles il compte, dit-il, garder le débouché de la route de Briey, comme s'il ne pouvait avoir d'autre préoccupation que d'assurer sa ligne de retraite et ses communications avec Metz.

Le maréchal rencontre cependant quelques officiers qui lui donnent des nouvelles : les uns passent au galop avec leurs caissons, rapides comme l'éclair, au milieu d'un nuage de poussière : ils vont chercher des munitions au grand parc pour les batteries du 6e corps, qui n'en ont plus depuis une heure; les autres sont envoyés par le général Bourbaki, qui demande en toute hâte sa réserve d'artillerie, comme nous le verrons tout à l'heure : rien n'émeut Bazaine!

Le feu augmente d'intensité et paraît se rapprocher. Une grande fumée s'élève dans la direction du bois des Génivaux. Bazaine ne semble pas s'en apercevoir : la garde est près de lui, à quelques centaines de mètres : il ne songe pas à s'y porter, ni à donner la moindre instruction au général Bourbaki. Il atteint un des points dominants du plateau, d'où l'on découvre la route de Briey, et là, il se trouve en présence du triste spectacle de la panique qui s'est emparée du convoi du 6e corps, au moment où les Prussiens ont commencé à bombarder Saint-Privat-la-Montagne.

Les voitures civiles, les équipages du train, les cavaliers qui les escortent, tous fuient pêle-mêle, sur cette route, dans la direction de Metz. En vain, les gendarmes de la Moselle font-ils des charges désespérées sur les convoyeurs pour les retenir; la poussière empêche Bazaine de distinguer les formes qui passent au milieu de ces épais nuages; on peut croire à un désastre, à la déroute de notre artillerie; il ne témoigne pas d'in-

quiétude et pense sans doute avoir tout réparé, quand il voit arriver ses deux batteries et qu'il en a déterminé l'emplacement.

Puis il revient sur ses pas, s'assurer au col de Lessy de la présence du 1er voltigeurs de la garde, chargé de garder cet autre débouché, et il rentre tranquillement à son quartier général de Plappeville, à l'heure où l'ennemi va renouveler son attaque avec toutes ses forces réunies.

Au moment où il quittait le plateau de Saint-Quentin, le maréchal a vu quelques convoyeurs, quelques blessés pris de panique, redescendre précipitamment dans la ville.

« Que faire avec de pareilles troupes? » s'écrie-t-il en s'adressant aux officiers de son état-major, calomniant ainsi nos admirables soldats, pour excuser sa coupable inaction.

Par contre, en rendant compte à la reine Augusta de cette terrible bataille, le roi de Prusse lui écrivait : « Nos troupes faisaient des prodiges de valeur contre un ennemi, *brave également, qui disputait chaque pas et prenait souvent l'offensive.* »

Voilà la conduite de Bazaine dans cette glorieuse mais fatale journée, en face du roi de Prusse, des princes Frédéric-Charles, Auguste de Wurtemberg, Albert et Georges de Saxe, Louis de Hesse, des généraux de Moltke, von Steinmetz, von Zastrow, von Gœben, von Manstein, von Voigts-Rhetz, qu'on trouve à cheval, dès l'aube, au milieu de leurs troupes, les suivant au plus fort de l'action, surveillant tout par eux-mêmes et ne quittant le champ de bataille que quand les ordres sont donnés pour la nuit et la matinée du lendemain!.....

Quoi d'étonnant que la victoire soit restée à ces Allemands, malgré l'héroïque bravoure de nos soldats, qu'on a laissés, toute une journée, sans ordres, sans direction, sans munitions, sans secours!.....

— Cependant le général Bourbaki obtient enfin l'autorisation de mettre la garde impériale en mouvement, mais quelle autorisation!

Dès que les premiers coups de canon de la bataille ont retenti, ce brave général, dont le quartier est établi à Plappeville, fait prendre les armes à ses troupes et envoie sur la droite des reconnaissances de lanciers de la garde, sous les ordres des lieutenants Guillevin, Richard et Chirousseau, pour surveiller l'ennemi.

De Verneville, le bruit du canon s'étend vers Gravelotte; bientôt on voit éclater des projectiles dans l'air et la lutte paraît devenir générale.

Aussitôt, sautant lui-même en selle, Bourbaki part accompagné de son premier aide de camp, le commandant Leperche,

et d'une escorte de dragons de l'impératrice; il s'avance ainsi sur un parcours de dix à douze kilomètres, sur la route de Saint-Privat, toujours sans ordres et sans nouvelles de Bazaine.

Après avoir attentivement examiné le terrain de l'action et persuadé que l'ennemi va porter son effort principal sur notre droite, il revient à fond de train vers Plappeville et là se dirige sans perdre une minute vers le quartier général de Bazaine. Il est aussitôt introduit auprès du maréchal et lui demande instamment l'autorisation de porterses deuxdivisions d'infanterie à l'extrémité du plateau de Plappeville et de les établir vers la droite et le centre, de manière à pouvoir agir en cas de besoin : enfin, il obtient cette autorisation non sans beaucoup de peine, mais *à condition qu'il ne s'engagera pas.*

Ainsi, ce vaillant général, dont le bouillant courage a tant de fois mérité l'admiration de nos soldats, doit se borner à rester en réserve, dans une situation indécise, ne sachant à qui entendre, craignant de s'engager mal à propos et redoutant, non sans raison peut-être, cette responsabilité immense que le maréchal Bazaine a voulu faire peser sur lui.

L'ordre du maréchal Bazaine est exécuté.

Le général Bourbaki, qui est reparti au galop dans la direction de Saulny, envoie chercher son état-major, le régiment des zouaves de la garde et les trois batteries de la division Picard.

Les zouaves, sous les ordres du brave lieutenant-colonel Hubert de la Hayrie, partent aussitôt au pas de course avec l'artillerie. Les grenadiers les suivent à peu de distance. Cette division, conduite par Bourbaki, vient garnir la lisière du bois de Saulny, pendant que la 1re brigade de la division Deligny (1er et 2e voltigeurs) descend au village de Châtel, et que la 2e (3e et 4e voltigeurs) prend position, en réserve avec le bataillon de chasseurs à pied de la garde, au col de Lessy. L'artillerie de cette division ne quitte même pas son campement.

Ces vingt mille fantassins aguerris, héros d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique, qui pourraient être si précieux, doivent se borner à écouter, sans bouger, le grondement furieux de la canonnade.

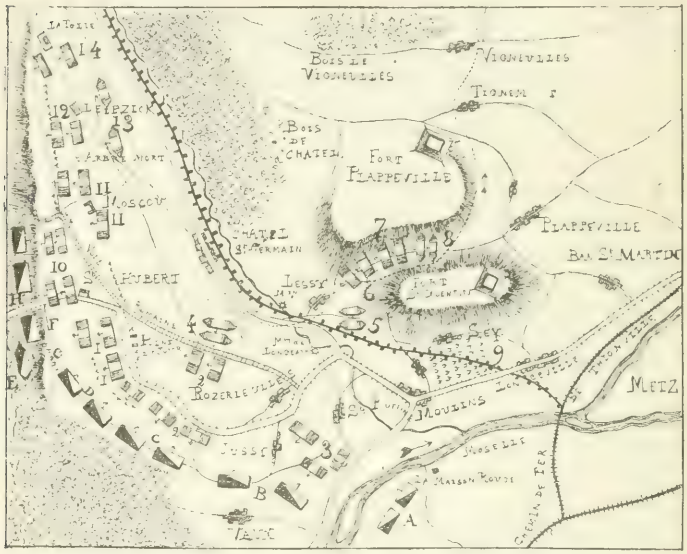
— Vers midi, la brigade Brincourt reçoit l'ordre de départ. Elle doit aller s'établir en arrière du centre du 3e corps, pour être en mesure d'appuyer au besoin ce corps d'armée et le 2e.

Les 1er et 2e voltigeurs prennent les armes (les hommes sans havre sacs), laissant les tentes dressées.

Au moment où cette brigade traverse la gorge de Lessy pour aller gagner la position de Châtel-Saint-Germain, le canon

retentit en avant avec une véritable furie et ses détonations sont répercutées cent fois par les échos des collines.

Le bataillon des chasseurs de la garde est resté à son campement. Toutefois, dans le courant de la journée, les 1re, 2e, 5e, 6e, 7e et 8e compagnies de ce bataillon reçoivent alternativement l'ordre d'aller surveiller les mouvements de l'ennemi du côté de



POSITIONS DES RÉSERVES DE L'ARMÉE FRANÇAISE
pendant la bataille du 18 août 1870,

1. Division Vergé (2e C.) — 2. Division Fauvart-Bastoul (2e C.) — 3. Brigade Lapasset (2e C.) — 4. Division Valabrègue (2e C.) — 5. Divisions de Forton et Desvaux — 6. Division Picard (G. I.) — 7. Division Deligny (G. I.) — 8. Direction suivie par la division Picard. — 9. Parc de réserve. — 10. Division Aymard (3e C.) — 11. Division Metman (3e C.) — 12. Division Nayral (3e C.) — 13. Division de Clérambault (3e C.) — 14. Division Montaudon (3e C.)

A. 4e brigade du Ier corps allemand. — *B*. 26e brigade. — *C*. 28e brigade. — *D*. 25e brigade. — *E*. 4e uhlans. — *F*. Deux bataillons de la 27e brigade. — *G*. Trois batteries du VIIe corps. — *H*. 15e division (VIIIe corps).

Sainte-Ruffine, la Maison-Rouge et Moulins, où les Allemands cherchent à inquiéter la retraite de notre cavalerie et des convois de blessés.

Cependant le 1er voltigeurs, le colonel Dumont en tête, après avoir traversé le village de Châtel, où le 2e voltigeurs reste en réserve, va occuper, au nord-ouest de ce village, le plateau étroit de Châtel-Saint-Germain, couronné par les ruines d'un

ancien château fortifié, où les sapeurs du génie construisent en ce moment des tranchées-abris.

Les 2e et 3e bataillons se déploient le long des crêtes du coteau et bordent la position pour battre le ravin, qui les sépare du plateau où se livre le combat. On profite, pour se défiler, des tranchées, des buissons, des bouquets de bois et même de vieux pans de murs en ruine. Le 1er bataillon occupe le bois de Châtel de l'autre côté du ravin et en fait garnir la lisière par trois compagnies, avec une réserve de trois autres compagnies dans une carrière située plus sur la droite.

Le colonel Dumont avertit ses voltigeurs qu'ils ne doivent pas quitter cette position : il faut la conserver quand même. Le général Brincourt dit ensuite aux hommes :

« Pour vous, pas de ligne de retraite : plutôt que d'abandonner ce poste, nous devons tous nous faire tuer. »

Tous ces vieux soldats écoutent ces paroles avec un sang-froid admirable et se mettent à construire des créneaux pour fortifier la position.

Un violent combat d'artillerie s'engage sur notre droite et sur toute la ligne, de dix heures et demie du matin à huit heures et demie du soir.

Deux fois, on vient demander au général Brincourt sa brigade ou un régiment (de la part du général Aymard, du 3e corps). Le général Brincourt refuse : il montre un ordre écrit du maréchal Bazaine, lui enjoignant de ne bouger sous aucun prétexte.

Le 1er voltigeurs n'est pas engagé, mais, vers une heure de l'après-midi, il reçoit par ricochet un grand nombre de balles et d'obus, dirigés contre la 2e batterie d'artillerie à cheval de la garde, qui est en position en avant de son front. Les voltigeurs, heureusement, ont peu à souffrir de ce feu.

Vers quatre heures, la canonnade est moins vive : notre droite fait, dit-on, un mouvement tournant; malheureusement des renforts arrivent à l'ennemi et notre artillerie manque de munitions; on ne peut lui en faire parvenir.

L'ennemi recommence son feu d'artillerie. Les projectiles tombent de nouveau sur les positions occupées par le 1er voltigeurs. Vers sept heures du soir, le capitaine Dumont-Réveille a la cuisse droite coupée par un éclat d'obus et meurt pendant qu'on le transporte à l'ambulance: le régiment a, en outre, une quinzaine d'hommes blessés.

— Cependant, vers quatre heures du soir, le 3e voltigeurs, sous les ordres du colonel Lian, quitte sa position du col de Lessy, sur la demande du maréchal Le Bœuf, et est dirigé sur Châtel-Saint-Germain, afin d'appuyer la gauche du 3e corps.

Ce régiment est placé en réserve, sous les ordres du général Aymard, mais n'a pas à prendre part à la lutte. Il est formé en bataille, face à l'ennemi.

A un moment donné, les voltigeurs se portent en avant. Ces admirables soldats, sous les projectiles ennemis, s'avancent aussi bien alignés qu'à la parade. Dans leur marche, ils rencontrent une tranchée-abri, descendent dans le fossé et remontent sur le talus, toujours dans le même ordre ; parvenus sur le sommet du parapet, ils poussent un formidable cri de : « Vive l'empereur ! » puis vont s'adosser à un bois.

Cette scène est magnifique. A voir de loin ce mouvement de descente et de montée, on croirait que ces hommes d'élite ont mis genou terre, avant de faire entendre leur vivat de dévouement en l'honneur de leur souverain.

A sept heures du soir, le général Garnier fait appeler le 3e voltigeurs qui retourne au Saint-Quentin, où il arrive à huit heures et demie et va occuper le même emplacement que le matin même.

Le 4e voltigeurs n'a pas même bougé de son campement sur le versant nord du Saint-Quentin. Vers sept heures du soir seulement, son 2e bataillon est envoyé en grand'garde entre le Saint-Quentin et le village de Lessy, y passe la nuit et rentre le lendemain matin à cinq heures.

— Pendant la matinée du 18, l'artillerie de réserve et la cavalerie de la garde sont maintenues immobiles dans leurs bivouacs.

Vers trois heures seulement, la 1re batterie du régiment d'artillerie à cheval de la garde reçoit l'ordre de gravir le coteau de Sainte-Ruffine, afin de battre les pentes de Jussy, que l'ennemi cherche à escalader pour tourner notre gauche. Vu la difficulté du terrain, la 1re section seule peut être mise en batterie. Elle tire très efficacement à obus et à mitraille sur les tirailleurs prussiens et les force à renoncer à leur entreprise.

La 2e batterie du même régiment se trouve pendant quelque temps dans le ravin de Châtel, exposée au feu de l'ennemi et sans avoir occasion de tirer.

Dès le bruit de la canonnade, la division de cavalerie de réserve du général de Forton, qui est campée dans le vallon de Rozérieulles, au pied du fort Saint-Quentin, et qui se trouve séparée de la cavalerie de la garde par un petit ruisseau, monte à cheval. Les escadrons du général Desvaux se tiennent prêts à la suivre. Les hommes ont la bride au bras.

Ces deux divisions restent longtemps dans cette expectative. Vers cinq heures du soir, le général de Forton donne l'ordre de

rompre et sa division se dirige sur Longeville-lès-Metz, en traversant Moulins. En sortant de ce village, la division est exposée à un feu violent de l'artillerie ennemie, dont les obus escortent nos cavaliers jusqu'à leur campement. Quelques-uns de ces projectiles viennent éclater dans les rangs, mais sans causer des pertes sérieuses.

Le chef d'escadrons Laviarde, du 9e dragons, a encore un cheval blessé sous lui. Deux cuirassiers du 7e régiment sont blessés.

Le 5e escadron du 10e cuirassiers se trouve à l'arrière-garde escortant les deux batteries divisionnaires (7e et 8e du 20e d'artillerie); au moment où il passe le pont du chemin de fer de Verdun, il est assailli en cet endroit par une grêle d'obus et est forcé de s'engager avec ses pièces dans un sentier qui traverse les vignes et arrive enfin en avant du mont Saint-Quentin.

— Deux heures après le départ de la division de Forton, la cavalerie de la garde reçoit à son tour, vers sept heures du soir, l'ordre de monter à cheval pour quitter le bivouac, qui a déjà été visité par quelques obus, afin de se porter en arrière des forts de Plappeville et du Saint-Quentin.

Vers trois heures de l'après-midi, le régiment des guides a quitté son bivouac, et s'est rendu sur le lieu du combat en suivant la division de grenadiers, à laquelle il est attaché.

Réduite momentanément à cinq régiments, la division Desvaux s'engage dans les routes étroites, que l'on a déjà prises la veille et qui conduisent, par Châtel, Lessy et Saint-Quentin, sur les coteaux de Plappeville. Ces routes sont tellement encombrées qu'on peut à peine avancer. On se croise à chaque instant avec des convois de blessés et des troupes, qui reviennent du champ de bataille.

Les ombres de la nuit viennent bientôt augmenter les difficultés de la marche.

Une panique se produit.

Le général Desvaux fait mettre pied à terre à deux escadrons des dragons de l'impératrice, en donne le commandement au capitaine de Lavalette, les conduit et les établit lui-même sous le feu de l'ennemi au village de Jussy, en donnant pour consigne, si l'ennemi se présente, d'employer tous les moyens possibles pour retarder sa marche en avant et de ne quitter ce poste, quoi qu'il advienne, que quand l'ordre en sera donné.

A huit heures et demie, les escadrons à pied sont relevés par deux pelotons à cheval, un de dragons de l'impératrice (lieutenant Renac), et un de lanciers de la garde.

Vers neuf heures et demie, ces deux pelotons rallient eux-

mêmes la brigade de France, et, au milieu de la nuit, après avoir été entravée par mille obstacles, la division Desvaux finit par atteindre son bivouac de Plappeville.

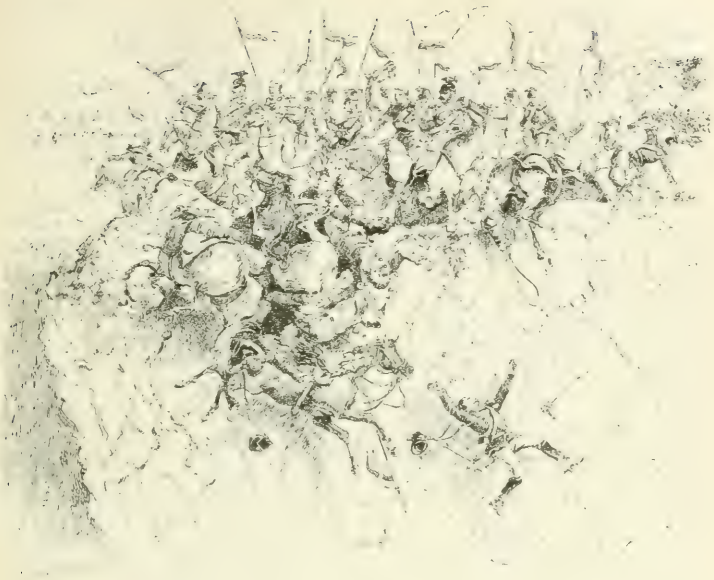
— Un dernier fait, qui fera voir combien la conduite de Bazaine fut odieuse, le 18 août, à l'égard du brave général Bourbaki.

Ce dernier, on se le rappelle, avait, vers deux heures et demie du soir, envoyé l'ordre à son état-major de quitter Plappeville et de venir le rejoindre sur la route de Saint-Privat.

A trois heures, cet état-major se met en route et rencontre à trois heures et quart, dans le village de Plappeville, à la porte de son quartier général, à dix kilomètres du champ de bataille, le maréchal Bazaine suivi de ses aides de camp et de ses chasseurs à cheval d'escorte.

Le commandant en chef de l'armée française interpelle les officiers du général Bourbaki, en leur disant : « Où allez-vous? » Le capitaine d'artillerie Jorna de Lacalle répond : « Monsieur le maréchal, nous avons reçu l'ordre du général Bourbaki d'aller le rejoindre. »

« Allez, puisque vous en avez reçu l'ordre, ajoute le maréchal, mais ce n'est pas la peine, puisque tout est fini. » Et quelques instants après il rentre à son quartier général pour ne plus en sortir de la journée. Et cependant, à ce moment même, les Prussiens n'ont pas encore attaqué Saint-Privat, et la bataille doit durer, sur presque tous les points, jusqu'à dix heures et demie du soir. Et dire que dans le procès de Trianon le maréchal Bazaine a eu l'impudence de reprocher au général Bourbaki de ne pas avoir exécuté le mouvement en avant, qu'il lui avait ordonné à trois heures de l'après-midi!!



Uhlans du 4e régiment culbutés dans les carrières du Caveau, contre le Point-du-Jour dans un retour offensif du 2e corps. — 18 août.

CHAPITRE XIV

Défense du Point-du-Jour.

Fautes commises par Steinmetz. — La division de cavalerie von Hartmann est portée contre le Point-du-Jour. — Sa composition. — Uhlans et cuirassiers. — Dans le ravin de la Mance. — Calme de nos soldats. — Marche en avant du 4e uhlans et de deux batteries. — Une trombe de projectiles. — Les canons prussiens sont abandonnés. — Effroyable confusion. — Retraite des Allemands — Uhlans précipités dans les carrières du Caveau. — Belle conduite de l'artillerie allemande. — Vaillante attitude du 2e corps. — Le feu se ralentit. — Le 3e bataillon de chasseurs au Point-du-Jour. — Pertes de ce bataillon. — Von Zastrow prépare une

sixième attaque. — Marche des colonnes ennemies. — Le 33e allemand dans la sablière. — Les Prussiens sont culbutés à la baïonnette. — Le colonel de Waldner-Freundstein, du 55e, réclame en vain l'offensive. — Prisonniers ennemis. — Le 32e de ligne. — Ses pertes. — La brigade Jolivet repousse plusieurs fois les Prussiens. — Pertes des 76e et 77e de ligne. — Le colonel Février, du 77e, est blessé. — Sa carrière militaire. — Le *Père Bandeau*. — Mauvaise situation des VIIe et VIIIe corps allemands. — Leur découragement. — Arrivée du IIe corps. — Le général von Franzecky se dispose à prendre l'offensive. — La division Fauvart-Bastoul se porte en avant. — Ses premières pertes. — Le colonel Haca, du 8e de ligne, est blessé. — Panique des Allemands. — Ordre de replier les ponts de la Moselle. — Le IIe corps se porte sur le Point-du-Jour. — État de la route. — Le roi de Prusse et son état-major. — Premiers mouvements du IIe corps. — Les Poméraniens. — Ouverture du feu. — Le IIe corps est refoulé. — Une nouvelle panique. — Les Allemands sont culbutés dans le ravin de la Mance. — Von Franzecky rallie ses troupes. — Le roi de Prusse en arrière de Gravelotte. — Arrivée du général de Moltke. — Nouvelle attaque des Poméraniens repoussée surtout par le 8e de ligne. — Aspect du combat à la nuit. — Le 3e bataillon du 77e repousse un nouvel effort des Allemands. — Troisième tentative des Poméraniens encore arrêtée. — Offensive de l'infanterie française. — Incendie du Point-du-Jour. — La fusillade cesse et reprend vers dix heures et demie. — Les clairons allemands jouent les sonneries françaises. — Derniers coups de fusil tirés à onze heures du soir par les Poméraniens. — Pertes du 8e de ligne, du 12e bataillon de chasseurs. — Le 32e, le 55e de ligne et le 3e bataillon de chasseurs se retirent en deuxième ligne. — Pertes du 55e. — Les hommes de la réserve. — Le 2e corps passe la nuit sur ses positions. — Belle conduite du général Frossard. — Pertes générales du 2e corps pour la journée du 18 août.

Maintenant suivons les efforts de l'ennemi, à sa droite d'abord, puis au centre et à gauche, où l'action va bientôt se dénouer. Du côté des Allemands, les divers assauts sont tout d'abord si peu reliés, si décousus qu'il semble qu'il n'y ait pas là une seule bataille, mais plusieurs combats bien distincts.

Ce n'est que plus tard que nous verrons la pensée dominante se dégager, le grand mouvement tournant s'opérer sur Saint-Privat, écraser la droite française et forcer l'armée de Metz à la retraite, alors qu'au centre et à l'aile gauche cette armée peut se croire hautement victorieuse.

Suivons le général von Steinmetz jusqu'au soir.

Nous avons à constater ici un curieux incident.

Le général de Moltke est chef d'état-major général. En réalité, il commande en chef les armées allemandes, dont le vieux roi Guillaume est le généralissime nominal.

Le général von Steinmetz, dans toute cette guerre, a montré une tendance très accusée à porter au delà de toute mesure les idées d'initiative que l'on autorise en Prusse chez les généraux.

— Cette initiative doit cependant respecter le plan fondamental. Certes, il est permis, dans une circonstance imprévue, de modifier des instructions, de prendre sur soi d'attaquer si l'occasion favorable s'en présente, mais il ne faut pas pour cela que cette attaque dérange les combinaisons du généralissime.

Or, von Steinmetz à Spickeren (6 août) a livré bataille un jour trop tôt : sans la trahison de Bazaine, qui a volontairement laissé Frossard livré à ses seules ressources, les Allemands auraient dû être battus.

L'audace de von Steinmetz a été heureuse ce jour-là, mais elle aurait été qualifiée de témérité présomptueuse, si elle avait abouti à un désastre inévitable, ce qui eût été le cas, si Bazaine avait fait son devoir.

A Borny (14 août), un lieutenant de von Steinmetz, le général-major baron von Goltz, commandant la 26e brigade d'infanterie, a attaqué aussi témérairement ; mais là il était presque justifié par cette idée, conforme au plan général, de nous retenir en avant de Metz.

Toutefois, c'était beaucoup risquer. Si Bazaine l'eût voulu, une catastrophe eût été la suite de cette hardiesse.

— Comme on le voit, l'armée de von Steinmetz (VIIe et VIIIe corps) est très surexcitée; on s'y sent entraîné aux pointes les plus risquées. Nous avons vu le VIIe corps et nous verrons le VIIIe aller de l'avant quand même.

Il a été prescrit de se borner à occuper le bois de Vaux et à se contenter de démonstrations. *Contrairement* aux volontés de M. de Moltke et aux ordres du roi Guillaume, von Steinmetz ne rêve rien de moins que de se couvrir de gloire, en culbutant notre gauche.

Il entreprend donc, et nous l'avons raconté, des assauts directs. C'est se mettre en opposition avec le quartier général, et ce sera plus tard la cause de sa disgrâce.

Ce général a si bien cette idée de nous forcer à gauche, qu'il commet une lourde bévue.

— Vers quatre heures du soir, la 30e brigade d'infanterie prussienne, qui vient d'attaquer la ferme de Moscou, a été repoussée avec de telles pertes qu'elle suspend son feu ; l'artillerie française en profite pour éteindre momentanément le sien : une pause produite par la fatigue amène un silence prolongé.

Le général von Steinmetz, qui, à ce moment même, s'est porté des hauteurs à l'est de Gravelotte sur la route, pour faire avancer

l'artillerie de son corps, croit, n'entendant plus le feu de nos troupes, que celles-ci battent en retraite.

En conséquence, il ordonne à la 1re division de cavalerie (lieutenant-général von Hartmann : 1re brigade, 2e cuirassiers, 4e, 9e uhlans; 2e brigade, 3e cuirassiers, 8e, 12e uhlans) de se porter en avant par le défilé de Gravelotte et de poursuivre les Français.

Toute cette masse de cavalerie, où l'on voit briller l'acier des casques et cuirasses des cuirassiers de la reine et du comte Wrangel, et voltiger les flammes noires et blanches des uhlans de Poméranie, de la Prusse occidentale et de Lithuanie, — toute cette masse, disons-nous, débouche de Gravelotte, par la route impériale de Verdun à Metz, et s'engage ensuite sur la chaussée qui traverse le ravin de la Mance ou *fond des Génivaux*.

Les lourds cuirassiers, dont les grands chevaux ébranlent pesamment le sol, forment la réserve. Ce sont deux magnifiques régiments. Les cuirassiers de la reine portent au casque l'inscription commémorative : « Hohenfriedberg, 4 juin 1745. »

Les uhlans, plus légers, sanglés dans leurs uniformes bleu sombre, aux couleurs distinctives, rouge ponceau, blanc et bleu clair, ont pris les devants avec deux batteries à cheval.

Tous ces escadrons font halte au fond du ravin de la Mance, à l'abri du feu des Français : puis le 4e uhlans part au galop avec l'artillerie et débouche, en terrain découvert, sur la droite de la route. Cette colonne gravit la pente opposée, en laissant nécessairement sur sa gauche les carrières du Caveau et la ferme de Saint-Hubert.

Nos braves soldats, qui voient de leurs tranchées-abris l'orage prêt à fondre sur eux, apprêtent leurs chassepots, pendant que les canonniers tiennent leurs mitrailleuses braquées en avant du Point-du-Jour.

Au moment où la colonne ennemie, se croyant sûre de la victoire, sort du défilé et va déboucher sur le plateau, tout à coup un feu véritablement infernal de mousqueterie, de mitrailleuses et de canons éclate brusquement de toutes parts et vient aussitôt prouver que les troupes françaises occupent toujours leurs formidables positions sur les hauteurs.

Cette trombe de projectiles fracasse les agresseurs, et les contraint de s'arrêter, en les faisant tourbillonner dans le plus affreux désordre.

En un clin d'œil les deux batteries allemandes voient tomber ainsi la moitié de leurs hommes et de leurs chevaux et, le soir, il fallut chercher des attelages de réserve pour ramener les pièces en arrière du défilé.

Le 4e uhlans se déploie immédiatement au galop au sud de la chaussée, à droite et en arrière des batteries; mais il ne faut pas songer à une attaque.

Ce mouvement des Allemands a été insensé, aussi amène-t-il une débâcle complète. Pour se protéger contre ce tir meurtrier, les uhlans se resserrent davantage, mais bientôt plusieurs pièces des deux batteries, qui ont dû être abandonnées, ainsi que les cadavres des hommes et des chevaux, rendent le passage du défilé encore plus étroit; un avant-train, qui doit rejoindre les batteries, vient encore augmenter les difficultés. Le feu des Français redouble et couvre la chaussée de cadavres; sous ce déluge de plomb et de fer, les uhlans et les artilleurs échappés au feu se précipitent pêle-mêle dans le fond des Génivaux. Un grand nombre de ces malheureux arrivent ainsi vers les carrières du Caveau et sont précipités d'une hauteur de trente à quarante pieds.

Les Allemands tombent les uns sur les autres, pêle-mêle, dans une effroyable confusion. Plusieurs détachements du 4e uhlans disparaissent dans le gouffre. C'est un affreux fouillis d'armes, d'hommes et de chevaux. Dans cette chute, les soldats s'entr'égorgent, précipités qu'ils sont sur les lances de leurs compagnons.

Aujourd'hui le fond de ces carrières, sur un espace de quinze cents mètres environ, a perdu sa couleur terreuse, car l'herbe pousse haute et drue sur les cadavres des Teutons, qui y ont été enfouis.

Savez-vous, chers lecteurs, ce que nous venons de vous raconter? La légende des carrières de Jaumont, que l'on a confondues avec celles du Caveau, quoique les premières se trouvent à l'autre extrémité du champ de bataille, sur la lisière de la forêt de Jaumont, derrière le 6e corps, et en exagérant comme il convient dans toute légende.

— Pendant ce sanglant incident, l'artillerie de Steinmetz, l'héroïne de la journée du côté des Allemands, a combattu avec rage pour seconder la cavalerie, qui se mettait en branle. Les batteries établies en avant de Gravelotte redoublent la violence de leur feu et lancent sur les hauteurs découvertes, qui se trouvent du côté des troupes françaises, une véritable pluie de projectiles. C'est au point que nos soldats ne peuvent sortir de leurs positions abritées pour marcher contre les deux batteries allemandes, que les quelques canonniers survivants n'ont pu emmener faute d'attelages. Ces canonniers ont même été forcés d'abandonner leurs pièces sur place, au milieu des cadavres des hommes et des chevaux. En même temps, et à force

d'acharnement, les obus ennemis incendient celles des fermes situées en avant du front de nos troupes et forcent nos soldats à les évacuer.

La fumée de la poudre, les sombres nuages, qui s'élèvent des bâtiments incendiés, obscurcissent le champ de bataille et ne permettent plus de distinguer le terrain. Au milieu de ce tumulte, quelques-uns des bataillons du VIIe corps, qui viennent d'arriver, croyant que la ferme Saint-Hubert est de nouveau occupée par les Français, dirigent leurs feux de ce côté et leurs balles viennent frapper leurs compatriotes. Les autres régiments de la 4e division de cavalerie, qui ont également passé en partie par le défilé de Gravelotte, ont été rappelés en arrière, à la vue de l'échec du 4e uhlans, car les hauteurs Est du ravin de la Mance ne comportent point un emploi efficace des troupes à cheval. Cette cavalerie, battue à revers par le feu de nos troupes, se retire au nord-ouest de Gravelotte et reprend ses formations de combat.

Cet incident des carrières du Caveau se reproduit pendant toute la journée sur notre aile gauche, preuve certaine que notre aile droite serait demeurée inébranlable, sans les combinaisons perfidement secrètes du maréchal Bazaine.

C'était en effet une perfidie que de ne pas avoir des combinaisons stratégiques et tactiques, auxquelles pussent être initiés des commandants de corps d'armée, comme ceux qui étaient sous les ordres de Bazaine.

— Ainsi Steinmetz, en contradiction avec ses chefs, commet une bévue, qui ne fait que mieux ressortir combien le plan des Prussiens est opposé à une attaque à fond sur notre gauche inexpugnable !

Et Bazaine ne veut pas le comprendre !

Et il se maintient en arrière de cette gauche !

Et il ne renforce point sa droite !

— Il peut être alors cinq heures du soir : le feu s'est ralenti sur toute l'étendue du champ de bataille ; la lutte semble se terminer et l'avantage est acquis à notre armée.

Il se fait dans la lutte une sorte de trêve.

Partout, en effet, à ce moment, nous sommes victorieux ; partout les Prussiens sont arrêtés. Nous n'avons perdu que quelques positions détachées, de celles qui ne sont considérées que comme des avant-postes, destinés à tenir un certain temps et à coûter du monde à l'ennemi.

En ce qui concerne notre 2e corps, il a arrêté toutes les entreprises de l'armée prussienne contre son importante position du Point-du-Jour, rendue plus forte encore par tous les moyens

accessoires de la fortification ; bien qu'il ait perdu Saint-Hubert, toutes les attaques ultérieures de l'ennemi ont échoué devant son feu terrible et devant ses positions, qui constituent de véritables ouvrages. L'ennemi n'a pas fait un pas et a grand'peine à repousser nos tirailleurs, qui se jettent sans cesse sur le bois des Génivaux et sur Saint-Hubert.

Les 5e et 10e batteries du 15e d'artillerie (réserve du 2e corps) viennent d'arriver sur le plateau et se sont placées en arrière de la ferme Saint-Hubert, où elles n'ont pas à faire feu ; de nombreux projectiles passent par-dessus leurs têtes, et vont atteindre leurs réserves, où trois conducteurs sont tués.

La compagnie du génie de réserve (2e du 3e régiment du génie), capitaine Bodin, a été également appelée pour construire des tranchées-abris ; mais elle a trouvé en arrivant l'action engagée dans toute sa violence et n'a pu travailler.

— Jamais trêve dans une bataille n'indique mieux un plan chez l'ennemi.

De cinq à six heures du soir, silence et manœuvres.

Et Bazaine ne voit rien ou plutôt ne veut rien voir !

Ce calme relatif n'est pas de longue durée. Un peu après six heures, une très vive fusillade et une canonnade intense recommencent contre les diverses parties de la ligne française.

L'ennemi a repris la lutte. Mais va-t-il faire donner à fond, contre notre gauche, les troupes dont il dispose à sa droite ?

Non, l'engagement le plus terrible, sur ce point, a lieu autour de la ferme du Point-du-Jour.

Les deux maisons de cette ferme, qui, depuis le commencement de la bataille, servent de but à l'artillerie ennemie, ont été promptement détruites et rendues impropres à un abri. Elles ont pris feu vers midi, et le soir, à sept heures, elles fument et brûlent encore. Notre artillerie s'est portée un peu à droite et à gauche des jardins : le 3e bataillon de chasseurs à pied se porte en avant, en partie à l'appui des pièces. Les chasseurs conservent cette position toute la journée et contribuent, avec les autres corps de la division Vergé, à repousser les attaques des Prussiens.

Cette journée coûte au 3e bataillon de chasseurs le commandant Petit, qui a le bras gauche fracturé par une balle ; le capitaine Mignot blessé et cinquante hommes mis hors de combat.

Le Point-du-Jour a été évacué. N'importe : il reçoit la masse des projectiles ennemis, étant seul en vue : il sert de direction, de but de pointage ; il est, par cela seul, de la plus grande utilité à la défense.

Notre artillerie a déjà beaucoup souffert ; néanmoins son feu

n'est pas éteint. Elle répond peu à l'ennemi, se réservant pour les assauts.

— De deux à cinq heures, nos troupes ont eu à supporter sur ce point cinq assauts successifs, se produisant dans les mêmes conditions, avec les mêmes résultats.

Vers six heures, le général von Zastrow prépare une sixième attaque. Aucune ligne française ne se montre sur le plateau du Point-du-Jour; seulement les tirailleurs de la division Vergé, embusqués dans les tranchées-abris, lancent une grêle de balles.

Cette attitude passive persuade au général von Zastrow qu'il a devant lui de faibles détachements, que Bazaine a porté la plus grande partie de ses forces au secours de son aile droite, tant la situation exige impérieusement cette mesure! Pour en interrompre l'exécution, il lance, contre le Point-du-Jour, les détachements des 25e et 28e brigades allemandes, soutenues par quelques compagnies du 33e régiment d'infanterie et bientôt renforcées par deux bataillons du 39e. Von Zastrow est résolu à enlever quand même cette position stratégique, d'où il pourra couper aux Français la retraite directe sur Metz.

Mais nos soldats du 2e corps, bien postés dans leurs tranchées-abris, attendent tranquillement la nouvelle tentative de l'ennemi; ils savent qu'ils ont devant eux les corps allemands qui les ont vaincus à Spickeren, et cette pensée double l'énergie du troupier. Le général Vergé dirige l'action en personne.

La chaîne des tirailleurs prussiens se forme suffisamment compacte à la lisière du bois de Vaux. Les réserves des compagnies ont pu entrer en ligne presque sans danger, à l'abri sous bois. La lisière du bois de Vaux est à trois cents mètres environ de la chaussée de Verdun à Metz, à l'endroit où celle-ci passe devant le Point-du-Jour.

Cette chaîne compacte de tirailleurs peut bien avoir un kilomètre de front. A un signal donné, elle se met en marche simultanément. Les réserves suivent, l'arme à l'épaule.

Soudain et contre l'attente de von Zastrow, au moment où les Allemands sont à une faible distance du Point-du-Jour, le feu de notre infanterie devient précipité, plus violent; les feux de salve se succèdent, sans interruption, comme un roulement continu de coups de tonnerre; nos réserves, tenues cachées jusqu'ici, se démasquent: canons, mitrailleuses et chassepots se déchaînent à la fois, enveloppant les Prussiens dans une nuée de projectiles. La masse ennemie, subitement arrêtée, hésite; presque tous nos projectiles portent, de cinquante à quatre-vingts mètres de distance. Bientôt l'ennemi faiblit, lâche pied et rentre précipitamment sous bois, après avoir subi des pertes considérables.

Cependant, dans cette attaque, un régiment d'infanterie prussien, le 33e, dont les hommes portent les collets et les parements rouge-ponceau, ainsi que les pattes d'épaule blanches, est parvenu, dans la partie du terrain masquée par la sablière aux vues des fossés de la route, à couronner cette excavation. Les plus audacieux s'y précipitent, plusieurs compagnies les suivent, mais le reste du régiment s'arrête et recule.

Presque aussitôt les troupes de von Zastrow battent en retraite. Les compagnies du 33e qui se sont jetées dans la sablière, ne peuvent plus en sortir pour suivre le mouvement de retraite, qui a entraîné toute la ligne ennemie.

A ce moment, les 1er et 2e bataillons du 55e de ligne, qui se trouvent en face de cette sablière, se précipitent en avant. Entraînés par leur vaillant colonel de Waldner-Freundstein, qui montre dans cette circonstance la plus grande énergie, et secondés par une partie du 1er bataillon du 76e de ligne (commandant de Braunecke), les deux bataillons exécutent une charge à la baïonnette des plus vigoureuses.

En même temps une compagnie du 3e bataillon du 77e, qui se trouvait placée en grand'garde en avant de notre ligne, et qui a été menacée d'être enveloppée par l'attaque du 33e de ligne prussien, met la baïonnette au canon sur l'ordre de son chef, le capitaine Girons, et se jette sur l'ennemi, ses clairons sonnant la charge. Les 1er et 2e compagnies du 1er bataillon de ce régiment se portent également en avant, avec la plus grande bravoure, en entendant la charge.

Ce mouvement offensif de notre infanterie a un plein succès : nos soldats du 55e, du 76e et du 77e s'élancent, la baïonnette basse, dans la sablière, dont les parois sont criblées par nos balles et nos éclats d'obus.

Les Prussiens, qui n'ont pu s'en échapper, y sont retenus comme dans une souricière.

Les plus audacieux, qui tentent de résister, sont impitoyablement massacrés à l'arme blanche. Les survivants, au nombre de deux cent cinquante à trois cents environ, jettent leurs fusils sur le sol et se rendent prisonniers.

Dans ce brillant engagement, le lieutenant Santelli, du 55e de ligne, aidé d'un soldat, fait prisonnier un major du 33e prussien, le désarme et offre, séance tenante, le sabre du Teuton au colonel de Waldner-Freundstein[1].

1. Ce sabre portait sur une des coquilles de la poignée, rectangle allongé en cuivre doré, la marque A'H/33, sur l'autre deux sabres en croix retenus par une couronne de feuillage. La lame damasquinée, très belle et très bonne, était marquée, près de la poignée, d'un côté par les mots « A. v. Wirt », de l'autre « Solingen ».

Des soldats s'emparent en outre de trois chevaux d'officiers supérieurs, dont les propriétaires ont, sans doute, été tués (un grand et deux petits) et qui portent la schabraque et le tapis en drap bleu foncé, bordés d'un large galon amarante.

Dans cette action se sont distingués : le commandant Dameï, du 55e, le commandant de Brauneck, du 76e, le sous-lieutenant Progin et le caporal Greffier du 77e.

— Il est de toute nécessité d'arrêter ce retour offensif partiel, à très petite distance seulement de nos positions. Les Prussiens, rentrés sous bois, s'y trouvent appuyés ; nos troupes peuvent à leur tour être ramenées, pour voir les réserves prussiennes entrer dans leurs propres possessions en même temps qu'elles.

Le général Vergé et le colonel de Waldner-Freundstein arrêtent à temps leurs hommes et les ramènent dans les tranchées-abris de la route de Verdun. Vieux soldats de Crimée, ils savent par expérience que, pendant le siège de Sébastopol, les poursuites partielles poussées trop à fond contre les sorties des Russes ont toujours été dangereuses.

Par contre, il est à regretter que l'ordre général d'une attaque des 2e et 3e corps français ne soit pas donné à ce moment ; les résultats en seraient incalculables.

— A différentes reprises, dans cette journée du 18, les occasions se trouvent favorables. Ce mouvement général est demandé à grands cris, même par les officiers subalternes les plus clairvoyants. Bazaine y répond systématiquement : « Affaire d'avant-garde. »

Le colonel de Waldner-Freundstein, du 55e, est forcé de mettre comme conséquence une persistance, une persévérance tout exceptionnelles à maintenir son régiment dans ses positions défensives. Ce brave officier supérieur est navré : il ne cesse d'arrêter le feu par moments et de répéter : « Si je pouvais entraîner un mouvement offensif général, je n'hésiterais pas ; il faudrait pour cela pousser de l'avant sur toute la ligne, à droite et à gauche de la route, et occuper le pont de la Mance ainsi que Saint-Hubert. »

Vers six heures et demie du soir, au moment où le sixième assaut des Prussiens vient d'être si brillamment refoulé, le 3e bataillon du 55e entre à son tour en ligne, mais sur un autre point. Le colonel de ce régiment reçoit du général Vergé, commandant la division, l'ordre de se préparer à se retirer du feu avec ses deux premiers bataillons, attendu qu'il est engagé depuis le matin sans interruption.

Cet ordre est apporté par le capitaine adjudant-major Chapuis,

du 77e de ligne, cet officier faisant fonction d'officier d'ordonnance du général Vergé.

Le 55e doit être remplacé par tout le 32e de ligne de la même brigade, qui est employé ailleurs. Le terrain à parcourir en arrière du 55e est sillonné par les projectiles ennemis. Le colonel de Waldner-Freundstein le fait remarquer au capitaine Chapuis.

« Veuillez, je vous prie, ajoute-t-il, dire au général Vergé que je suis engagé depuis ce matin ; il est vrai que j'ai perdu fort peu de monde ; la position est excellente ; je répondis de la tenir au moins jusqu'à dix heures du soir ; je ne l'évacuerai que de nuit. Répétez tout cela à votre chef. Si de jour je traversais à découvert, avec le régiment rallié, le terrain que vous venez de parcourir, je perdrais pour me retirer plus de monde que je n'en ai perdu jusqu'à cette heure. »

Cette réponse est portée au général Vergé ; le capitaine Chapuis ne revient pas.

— Le premier régiment de la 1re brigade de la 1re division du 2e corps, le 32e de ligne, qui est adjoint au 55e, a également ses deux premiers bataillons déployés en arrière des fossés de la route de Verdun ; il contribue à repousser par son feu les attaques de von Zastrow et perd trois officiers blessés : les capitaines Cotté, Mosnier, le lieutenant Chaumeil, six hommes tués, soixante blessés et vingt disparus.

— La seconde brigade de la division Vergé, 76e et 77e de ligne, prend, elle aussi, une part glorieuse, sous les ordres du général Jolivet, à la défense du Point-du-Jour.

Les deux premiers bataillons du 76e, laissant leur 3e bataillon en réserve, se sont établis sur la gauche de la position, ayant eux-mêmes à leur gauche le 77e de ligne.

Retranchés derrière les fossés de la route de Verdun à Metz, ces deux régiments sont attaqués à plusieurs reprises par les Prussiens, lesquels tentent de déboucher en force des bois, qui leur servent d'abri ; mais, accueillis, chaque fois, par un feu bien dirigé, les ennemis doivent battre en retraite ; ceux d'entre eux qui réussissent à s'approcher de nos lignes, sont vivement chargés à la baïonnette et laissent le terrain jonché de leurs morts.

Dans ces engagements, se distingue le capitaine Férey, qui a pris le commandement du 3e bataillon du 76e depuis le 7 août et s'est déjà fait remarquer à Spickeren et à Rézonville.

Pour le 76e, les pertes s'élèvent à cinq officiers blessés : le capitaine adjudant-major Caillot, le capitaine Biset ; les lieutenants Piédana, Crouan, le sous-lieutenant Malick, et à quarante-six hommes tués, blessés ou disparus.

Le 77e compte deux officiers blessés : le colonel Février, le sous-lieutenant Boucherot, et cent quatre-vingt-dix sous-officiers, caporaux et soldats tués, blessés ou disparus.

Le colonel Février, du 77e de ligne, bien que jeune encore (il est né à Grenoble en 1823), a fait maintes fois preuve des plus éminentes qualités militaires.

En Crimée, capitaine au 1er zouaves (commandé par le brave colonel Bourbaki), au retour d'une reconnaissance, il a eu son cheval traversé par un boulet et a été précipité par le choc dans une tranchée. Sa rotule droite a été fendue, blessure inguérissable qui lui a valu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Chef de bataillon au 30e de ligne, pendant la campagne d'Italie, il est encore atteint d'un coup de feu et envoyé après la campagne aux zouaves de la garde, où il est choisi pour aller à Nice, avec son bataillon, servir de garde d'honneur à l'impératrice de Russie, qui y passe l'hiver.

En 1863, il est nommé attaché militaire en Danemark. Honoré d'une véritable amitié par le roi Frédéric VII, le commandant Février prend part, l'année suivante, à la campagne du Schleswig-Holstein.

En 1867, lieutenant-colonel au 3e zouaves, il en fait un régiment modèle en lui enseignant, déjà à cette époque, les nouvelles formations tactiques, qui sont adoptées aujourd'hui.

Le 18 août 1870, vers trois heures de l'après-midi, il est atteint, une fois de plus, d'une horrible blessure qui, tout d'abord, le fait considérer comme perdu sans espoir.

Une balle, pénétrant sous l'oreille, à un centimètre de la carotide, lui brise la mâchoire et sort au milieu de la joue. Comme il gît, étouffé par le sang, près de rendre le dernier soupir, son porte-drapeau a la présence d'esprit de lui ouvrir, avec son couteau, la bouche toute contournée et brisée, de la débarrasser des caillots de sang coagulé qui l'obstruent, et de lui insuffler de l'air.

Le jour suivant, il fut transporté chez une dame de charité, à Metz; pendant plusieurs jours on désespéra de lui; il dompta la mort, cependant; mais sa convalescence le laissait dans un état tel, qu'après la reddition les Allemands le renvoyèrent dans ses foyers, comme invalide, sans aucune espèce de condition et en toute liberté.

Et cependant telle était la forte vitalité du colonel Février, qu'en janvier 1871 il reprenait du service; il fut promu général de brigade à Lyon avec mission d'organiser les légions de mobiles et de mobilisés du Rhône.

Sa blessure n'était pas encore fermée et on le surnommait dans la ville le *Père Bandeau*, en raison de celui qu'il portait en travers de la figure.

— Mais revenons à la bataille du 18. Après la sixième attaque inutile de von Zastrow sur le Point-du-Jour, toutes les troupes prussiennes se sont repliées dans le ravin de la Mance ou dans le bois de Vaux.

Cinq batteries allemandes postées près de Saint-Hubert, conservent cependant leurs positions et se taisent bientôt, vu leur inutilité.

L'artillerie française, elle aussi, ne répond plus à l'artillerie allemande : elle borne son rôle à quelques coups enfilant la route destinés à arrêter les colonnes, qui essaient de passer le pont de la Mance pour suivre les tirailleurs, et ne peuvent se déployer, ni à droite, ni à gauche de la route, qui est en remblai près du pont.

Les coups des batteries ennemies, tirés de bas en haut, s'enterrent en avant du Point-du-Jour, ou passent généralement par-dessus la crête, pour se perdre dans le ravin de Rozérieulles; ils ne peuvent atteindre ni les tranchées-abris, ni la sablière, attendu que les pointeurs allemands ne peuvent avoir connaissance de ces positions qu'au jugé.

Aussi, les VIIe et VIIIe corps allemands, ne parvenant pas à gagner un pouce de terrain, suspendent-ils leurs efforts.

— En présence de ces échecs successifs, von Steinmetz envoie de plus en plus des effectifs et des réserves. Toutes ces troupes, successivement trop agglomérées et disproportionnées à l'étendue du front d'attaque, se gênent mutuellement, se paralysent, ne pouvant s'étendre suffisamment, ni en profondeur, ni en largeur.

Cette situation s'aggravera encore pour les mêmes raisons, vers sept heures et demie du soir, après l'arrivée en ligne du IIe corps, général von Franzecky.

Cependant toutes ces attaques successivement repoussées ont décidé le général von Steinmetz à tenter un nouvel et suprême effort.

Malheureusement ses deux corps d'armée (VIIe et VIIIe) sont à bout de forces, découragés, décimés, impuissants, mais de nouveaux combattants arrivent.

Le IIe corps, général von Franzecky, parti directement de Berlin, en chemin de fer, et qui se trouvait encore près de Buxières à midi, vient de gravir les pentes du plateau de Gravelotte.

L'effectif des Prussiens réunis au couchant de Metz atteint

donc, en ce moment, le chiffre de deux cent cinquante mille hommes[1].

Von Steinmetz s'adresse aussitôt à ce nouveau corps d'armée dont les têtes de colonne ont atteint les positions au sud de Gravelotte. Le général von Franzecky refuse tout renfort, et le commandant en chef de la Ire armée envoie auprès du roi Guillaume son quartier-maître, le colonel Wartensleben, pour demander l'entrée en ligne du IIe corps : cette demande est accueillie; les VIIe et VIIIe corps s'apprêtent à seconder cette attaque générale.

— En voyant se masser, en avant de Gravelotte, les sombres colonnes des trois corps ennemis, le général Frossard se doute du nouvel et suprême assaut qui va lui être livré. Aussitôt, il fait porter en avant toutes les troupes de sa 2e division, tenues jusqu'alors en deuxième ligne.

Ces régiments, qui ont passé la journée à attendre, l'arme au pied, l'ordre de marcher en avant et à recevoir des obus et des balles perdus, accueillent cet ordre par les cris mille fois répétés de : « En avant! Vive l'empereur! »

Il est sept heures du soir environ.

Le 66e de ligne reçoit l'ordre d'aller relever, derrière la chaussée de la route de Verdun à Metz, le 55e de ligne, qui se trouve depuis le commencement de l'action à la droite de la ferme du Point-du-Jour.

Ce mouvement est aperçu par l'ennemi et amène une recrudescence dans l'action. Accueilli par une fusillade bien nourrie, le 66e perd, à ce moment, un officier, le lieutenant Demazières de Chambon, mortellement frappé par une balle, et une quarantaine d'hommes tués, blessés ou disparus.

Le 67e n'a pris aucune part active à la bataille, ayant seulement pour mission d'occuper et de défendre, au besoin, les bois, qui se trouvent derrière l'emplacement des tentes et qui dominent Châtel-Saint-Germain. Vers la fin de la journée, il se rapproche de la ligne de bataille et vient occuper, en arrière du

1. Le général von Franzecky avait quitté Pont-à-Mousson à deux heures du matin au lieu de quatre heures, qui devait être le moment de son départ pour la bataille, d'après les ordres donnés au grand quartier général, et à une heure de l'après-midi un ordre de l'armée l'avait appelé de Mezières à Rézonville, où il était arrivé sous les yeux du roi de Prusse. C'est à cinq heures et demie qu'il reçut l'ordre du grand quartier général de se porter vers Gravelotte.

« Bientôt un immense cri de hourra! poussé par des milliers de poitrines retentit sur la plaine et vient se mêler au son des trompettes et au bruit des tambours; c'était le IIe corps qui était arrivé près de Gravelotte et qui venait d'ajouter sa part dans la balance du combat. »

Major Hoffbauer.

66e de ligne, des tranchées peu profondes creusées à la hâte sur notre front.

— La 2e brigade de la 2e division, en même temps que la 1re brigade, s'est mise en mouvement.

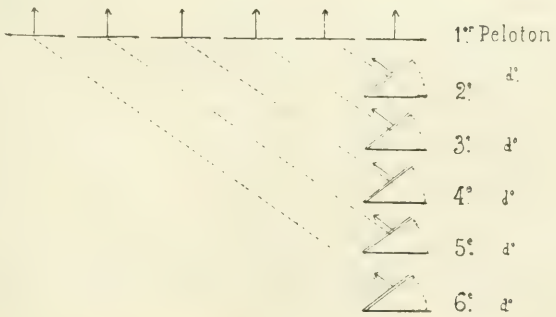
Le 23e de ligne d'abord, puis le 8e de ligne reçoivent l'ordre d'aller au Point-du-Jour relever les troupes de la division Vergé qui combattent depuis midi, sans avoir pu prendre un seul instant de repos.

Le 23e de ligne (ancien Royal sous la vieille monarchie), colonel Rolland, s'avance au pas gymnastique. A ce moment même, l'ennemi tente une nouvelle attaque sur notre gauche, qui est arrêtée par le feu du 3e bataillon de ce régiment.

Quelques instants après la marche en avant du 23e de ligne, le 8e de ligne rompt, à son tour, en colonne par peloton et se met en mouvement, la droite en tête, en longeant le côté droit de la Voie romaine. Il débouche bientôt après sur la partie du plateau qui se trouve à l'est des fermes de Leipzick et de Moscou et au nord de la ferme Saint-Hubert.

Le colonel Haca indique la direction à suivre au sous-officier guide de la tête, lorsqu'une balle lui brise la main droite. Tous les officiers supérieurs du 8e de ligne ayant été tués ou blessés à Spickeren et à Rézonville, le colonel Haca remet le commandement du régiment au capitaine Francot.

Le capitaine adjudant-major Lacapelle prend la direction du 1er bataillon; le capitaine Turc commande le 2e, depuis la mort du commandant Avril de Lenclos à Spickeren, et le capitaine Loubeyre, le 3e, depuis la blessure du commandant Colonna d'Istria à Rézonville.



Le 8e de ligne se forme vers la gauche en avant en bataille. Le 1er bataillon est déployé à la droite de la Voie romaine, un

peu en arrière de l'angle droit que fait la route de Metz à Verdun, avant de franchir le défilé de la Mance. Les 2e et 3e bataillons sont placés sur la route de Verdun, au sud de la Voie romaine.

— La situation des Prussiens, à leur droite, est à ce moment des plus critiques. Les VIIe et VIIIe corps de Steinmetz, lancés hors du bois de Vaux et engagés si mal à propos, comme on l'a vu, par ce général, contre notre gauche, sont à bout de forces et cruellement décimés.

Ces deux corps prussiens ont marché trop tôt, ce dont le roi Guillaume et le général de Moltke sont très mécontents, car, quand le moment psychologique de donner contre Frossard est venu, les VIIe et VIIIe corps sont démoralisés.

A la ferme Saint-Hubert, les deux divisions du VIIIe corps sont découragées par les attaques incessantes des Français. Quelques compagnies tentent de déboucher, mais elles sont obligées de se replier en toute hâte, derrière la ferme. Une panique subite s'empare de ses défenseurs. Il y a là un millier d'hommes légèrement blessés ; tous fuient. En même temps, les balles des mitrailleuses et des chassepots ainsi que les obus grêlent sur la chaussée de Metz, qui est encombrée de morts et de mourants : des chevaux de uhlans et d'artilleurs, sans cavalier, les brides pendantes, la selle tachée de sang, s'élancent à travers les bataillons d'infanterie, renversant tout sur leur passage.

La grêle d'obus et de balles, le bruit des mitrailleuses, les chevaux emportés, jettent l'alarme partout : les voitures d'artillerie et du train prennent la fuite.

Les réserves déjà ébranlées vont suivre cette retraite, lorsque la 25e brigade entre en ligne. La fusillade reprend avec une nouvelle vigueur et active la fuite des traînards et des voitures. La confusion est si grande qu'elle gagne l'état-major lui-même, qui est bousculé par les fuyards. M. de Bismarck, raconte l'écrivain militaire anglais Archibald Forbes, qui, ce jour-là, assistait à la bataille avec le quartier général allemand, fut obligé de s'enfuir en sautant sur un caisson d'artillerie ; une sorte de déroute commence et l'ordre est envoyé en toute hâte de débarrasser les ponts de la Moselle et leurs abords pour permettre la retraite sur la rive droite [1].

Le roi Guillaume, qui assiste, en avant de Gravelotte, à cette partie de la bataille, se décide à engager la seule réserve dont l'armée entière dispose, le IIe corps, puisque les premières lignes sont harassées et découragées.

1. Ce renseignement fut confirmé par un houzard du 8e régiment, qui avait été chargé de porter l'ordre en question et qui, depuis fut fait prisonnier : c'était un commerçant de Cologne rappelé pour la guerre sous les drapeaux.

Le chef de ce corps d'armée, le général von Franzecky, reçoit directement du roi l'ordre d'enlever le terrain où se trouvent les fermes tant disputées de Moscou, de Saint-Hubert et du Point-du-Jour.

Le commandant de notre 2e corps d'armée va donc avoir à repousser avec vingt-quatre mille hommes l'assaut de trente-sept mille Prussiens soutenus par les premières lignes, devenues réserves.

Tout le IIe corps allemand (3e et 4e divisions, général-major von Hartmann et lieutenant-général Hann von Weihern) va donner. C'est un grand honneur pour Frossard que d'avoir si bien tenu.

Le général von Franzecky prescrit au colonel von Petzel d'adjoindre aux cinq batteries du VIIe corps, qui tonnent déjà depuis midi sur Saint-Hubert, autant de batteries nouvelles de la réserve du IIe corps qu'il en pourra braquer : deux batteries seulement, faute d'espace, peuvent prendre position sur ce point et ouvrent le feu vers six heures. Le 11e régiment de dragons (bleu clair à collet et parements amarante) est chargé de défendre cette artillerie.[1]

On avertit les fantassins de déposer leurs havresacs, puis la 3e division d'infanterie, dont les têtes de colonnes sont formées par le 2e bataillon de chasseurs et par le 54e régiment d'infanterie, marche contre le général Frossard.

Il est six heures et demie quand les premiers régiments du IIe corps débouchent du ravin de Gorze. Nos soldats, des hauteurs du Point-du-Jour, aperçoivent les bataillons de Franzecky sortant du bois des Ognons par la route de Rézonville et se for-

1. Voici comment le major Hoffbauer raconte le déploiement du IIe corps :

« Le général von Franzecky prescrivit immédiatement à l'artillerie de corps (colonel von Petzel) de se porter en avant au trot et de prendre position à l'ouest du défilé, pour y prendre part à la lutte. *Cette artillerie fut protégée par le* 11e *dragons.*

« La 3e division d'infanterie, sous les ordres du général von Hartmann, arriva à cinq heures et demie et fut suivie bientôt par la 4e division, sous le commandement du général von Weihern. L'avant-garde de la 3e division arrivait déjà à six heures et demie du sud de Gravelotte.

« Sur sa demande, le IIe corps reçut l'ordre du général von Steinmetz de se porter contre les hauteurs du Point-du-Jour et de Moscou, afin de pouvoir atteindre le plateau et les fermes. Un combat violent eut lieu bientôt et les projectiles lancés par les mitrailleuses et les chassepots arrivèrent jusqu'au village de Gravelotte.

« Le général von Zastrow fit connaître qu'il n'était pas possible de marcher par le bois de Vaux, mais qu'il fallait prendre par la chaussée et ses environs. Afin d'arriver en ligne avec des troupes fraîches, les divisions adoptèrent une marche en échelons et le général von Franzecky alla se placer à l'entrée du défilé pour lancer lui-même les bataillons à l'attaque.

« L'artillerie du IIe corps atteignit Gravelotte en colonnes serrées par batteries à intervalle normal.

« Pendant ce temps, c'est-à-dire vers six heures et demie, le colonel comte von Wartensleben avait transmis l'ordre à l'avant-garde du IIe corps de se porter en avant, etc., etc. »

mant successivement en colonnes à intervalles très marqués, sur la droite en bataille, face à la position attaquée.

Quand ces troupes ont occupé tout l'espace compris entre le bois des Ognons et Rezonville, cette ligne de bataillons en masse se met en mouvement, pour se rapprocher du ravin de la Mance. Une nouvelle attaque est imminente à tous les yeux, elle doit se produire la dernière.

Le colonel de Waldner-Freundstein, du 55e de ligne français, tire sa montre : « Encore une heure de jour, dit-il ; c'est bien long sans boire ni manger. Vingt-quatre heures de repos, je ne demande que cela pour mes hommes. » Ce sentiment est général, car depuis quatre jours, depuis le 14 (bataille de Borny), nos troupes n'ont eu, pour ainsi dire, aucun répit. *Encore une heure de jour* veut dire que le combat ne pourra cesser qu'à la nuit.

A cette époque de l'année, la nuit arrive à huit heures ; il est donc sept heures.

Les soldats de notre 2e corps ignorent, d'une façon absolue, ce qui se passe sur les autres points du champ de bataille. Le colonel Waldner-Freundstein, ainsi que les autres chefs de corps, préviennent leurs régiments, les engageant à réserver leurs feux, de se tenir prêts à une dernière action, qui ne doit produire son maximum d'effet qu'une demi-heure plus tard, vers sept heures et demie, vu le temps qu'il faut à ces nouvelles troupes pour entrer en ligne.

Au moment où les bataillons du général von Franzecky se mettent en marche pour se rapprocher de la Mance, les Prussiens ont déjà sur la lisière du bois de Vaux une chaîne trop renforcée par leurs premières réserves. Sous bois, se trouve une deuxième ligne de réserves compactes de bataillons. Une troisième ligne des réserves des divisions du VIIe corps est hors du bois, mais près de la lisière extérieure du côté de Gravelotte. Une quatrième ligne de toute l'artillerie du VIIe corps, plus près de Gravelotte, a été placée depuis midi, comme nous l'avons déjà dit. Enfin une cinquième et double ligne des bataillons en masse des 3e et 4e divisions du IIe corps [1].

L'attaque, l'assaut, le *sturm*, se manifestent vers sept heures

1. « Convaincu, dit la relation du grand état major allemand, de l'impossibilité, au déclin du jour, de conduire des troupes *déployées* à travers bois, dans un terrain qui leur était complètement inconnu, le général von Franzecky prenait le parti de faire marcher toute son infanterie par la grande route, puis, parvenu au débouché, de la déployer en échelons très serrés, de manière à jeter, dans le moindre délai, une masse considérable de troupes dans l'action engagée de l'autre côté du ravin de la Mance. »

Mais la réussite de cette attaque n'était pas possible. Le jour commençait à baisser ; les troupes françaises n'étaient pas ébranlées, enfin le terrain s'opposait à une attaque de masse.

et demie. La nuit commence à tomber. Le soleil vient de disparaître du couchant, en arrière de Mars-la-Tour, et tout l'horizon au-dessus du champ de bataille du 16 est empourpré de lueurs rougeâtres.

A ce moment, la 6e brigade d'infanterie (14e et 54e régiments et 2e bataillon de chasseurs), qui forme la tête de colonne du IIe corps, arrive à hauteur des dernières maisons de Gravelotte, du côté de Metz. A peine les premières compagnies se sont-elles mises en marche vers le défilé de Gravelotte, que déjà elles éprouvent de grosses pertes, par le fait de la vive fusillade que les braves soldats de Frossard dirigent sur elles, à une portée de huit cent cinquante mètres, du haut du plateau opposé, qui les commande d'une centaine de mètres environ.

Le défilé, profondément encaissé entre les versants très fourrés de la Mance, n'a pas plus d'une vingtaine de mètres de largeur ; de l'autre côté du pont et jusqu'à Saint-Hubert, c'est-à-dire pendant huit cents mètres, la route est bordée : à gauche par une paroi rocheuse de dix à treize mètres de hauteur, à droite par un ravin, qui, sur certains points, a jusqu'à sept mètres de profondeur ; ce n'est qu'à l'est de Saint-Hubert que la route perd ce caractère de défilé, alors qu'elle arrive sur le plateau, doucement ondulé, du Point-du-Jour.

Ainsi, dans sa marche en avant, l'infanterie du IIe corps ne pourra-t-elle donc employer uniquement que la route jusqu'au delà de Saint Hubert.

En voyant arriver les troupes de von Franzecky, les bataillons du VIIe corps placés à la droite essaient d'appuyer leur mouvement, et lancent leurs tirailleurs en avant du bois de Vaux. Mais le feu reprend avec furie sur toute la ligne des tranchées-abris du Point-du-Jour ; les tirailleurs ennemis sont repoussés ; des détachements du VIIe corps veulent soutenir ce mouvement, mais le colonel von Frankenberg, qui les dirige, tombe grièvement blessé et les Allemands sont forcés de se retirer dans le bois de Vaux.

La tête de colonne du IIe corps arrive à cet instant au pont de la Mance.

Si grande est l'importance de cette nouvelle lutte, qu'au moment où le IIe corps s'est ébranlé le roi Guillaume s'est rapproché du champ de bataille, pour connaître plus tôt le résultat de cette lutte, et se porte de sa personne sur la butte de Gravelotte. Le souverain de la Prusse est en tenue de campagne de général et casque en tête. Rigide comme une figurine en bois sculptée, cet étrange et vulgaire favori de la fortune, tour à tour esclave ou maître, au gré de son puissant ministre, regarde pas-

ser, au pas de course et l'arme à l'épaule, les bataillons de von Franzecky, qui le saluent de hourras retentissants. Il y a en lui du Jupiter et du brasseur, du César et de l'exécuteur des hautes œuvres.

Est-ce bien là cette épée vengeresse, ce fléau de Dieu, celui, enfin, que les deux grandes batailles du 16 et du 18, et bientôt celle de Sedan, vont faire maître des destinées de la France ?

A sa droite se tient M. de Bismarck, en petite tenue d'officier de cavalerie de la landwehr et coiffé de la casquette blanche bordée d'un large galon jaune ; à sa gauche, le général von Roon, ministre de la guerre, le grand-duc de Weimar, le prince Charles, etc... Les correspondants des journaux allemands et anglais leur tiennent compagnie.

Le chef d'état-major général, général d'infanterie de Moltke, grimpe sur la hauteur la plus voisine du défilé de Gravelotte, que doit traverser une partie du IIe corps, pour voir l'action de ses propres yeux et instruire immédiatement le roi quand elle sera décidée.

D'après les dispositions communiquées au général von Franzecky, la 6e brigade d'infanterie (colonel von Decken, 14e et 54e régiments d'infanterie), à laquelle a été adjoint le 2e bataillon de chasseurs, et qui forme la tête de colonne de la 3e division (général-major von Hartmann), doit gravir d'abord le versant Est de la Mance, puis s'étendre à droite, le long de la lisière du bois de Vaux, jusqu'à ce qu'elle ait le Point-du-Jour en avant de son front, et attaquer alors les Français, qui s'y sont retranchés.

La 5e brigade d'infanterie (général-major von Koblinski, 2e régiment de grenadiers et 42e régiment d'infanterie) doit suivre sur la route, en colonne serrée par sections, tandis que la 4e division (lieutenant-général Hann von Weihern) restera provisoirement en réserve de l'autre côté du défilé, avec l'artillerie et la cavalerie divisionnaires des deux divisions du IIe corps.

En exécution de ces ordres, le 2e bataillon de chasseurs franchit, à droite du pont du défilé, le fond encaissé de la vallée et, parvenu de l'autre côté, s'étend vers la droite, le long de la lisière du bois de Vaux. Le 54e suit dans la même direction à côté de la route ; derrière lui vient le 14e régiment.

Dans la 5e brigade, le régiment des grenadiers, roi Frédéric-Guillaume IV (n° 2) gagne par la route la hauteur de Saint-Hubert, où quelques compagnies se déploient aussitôt à droite et à gauche et occupent le verger clos de murs qui se trouve immédiatement à l'est de cette ferme, à gauche de la route.

A peine ces troupes sont-elles arrivées à un kilomètre des

premiers postes français qu'une pluie de balles fond sur elles. Comme le VIIe corps à droite, le VIIIe corps appuie à gauche l'attaque du IIe corps.

Après que le terrain en avant a été ainsi occupé et assuré, la 7e brigade (général-major von Trossel, régiment de grenadiers de Colberg (n° 9) et 49e régiment d'infanterie de la 4e division) est portée à son tour au delà du défilé.

Alors les trois brigades du IIe corps forment une seule ligne, pour attaquer ensemble les positions du général Frossard. Ce corps d'armée est entièrement composé de Poméraniens, soldats d'élite de haute stature, au caractère brutal et même féroce. A leur teint rougeâtre, à leurs cheveux blond albinos, à leur barbe dure et épaisse, à leur voix rude et gutturale, on reconnaît le type des anciens pirates Borusses de la Baltique, leurs ancêtres.

Toute cette infanterie s'ébranle en une longue colonne serrée, chacun se presse sur ses voisins : « Serrez, et en avant, coude à coude ! » se crient les rangs les uns aux autres ; les tambours des grenadiers battent la charge, les courts cornets des fusiliers font entendre leurs rauques sonneries.

« Avancez vivement ! » commandent les officiers, l'épée haute ; des hourras interminables font retentir l'air.

Calmes et impassibles, les soldats de notre 2e corps laissent approcher cette masse hurlante à bonne portée. Soudain, les chassepots et les mitrailleuses, établis en haut sur le plateau, dans les tranchées-abris étagées, répondent aux hourras de victoire des Poméraniens et font pleuvoir un feu vraiment infernal sur les bataillons de tête, qui se déploient à droite et à gauche du défilé.

Les projectiles ne labourent pas seulement les bataillons du front d'attaque, qui débouchent de Saint-Hubert, mais ils vont au delà du ravin de la Mance, au delà du défilé de Gravelotte, décimer, trouer la masse épaisse laissée en réserve, qui accourt pour soutenir la première ligne, et abattent ainsi des morts et des blessés en grand nombre. Les soldats placés en avant des colonnes peuvent seuls faire usage de leurs armes. Les batteries prussiennes tirent par-dessus leurs têtes.

Les pertes que subissent les Poméraniens sont énormes. La 6e brigade d'infanterie, qui tient la tête de l'attaque, est décimée. Cette brigade s'est élancée au pas de course dans le champ de tir des lignes françaises du Point-du-Jour.

Derrière ce corps en marche, on aperçoit une longue traînée noirâtre, c'est une file de morts et de blessés, que la brigade laisse sur sa route ; quelques malheureux se relèvent, essaient

de suivre leurs compagnons d'armes, puis retombent, la face contre terre, pour ne plus bouger désormais.

— Ardeur, bravoure, obstination, rien ne sert aux Allemands. Ils tombent comme les moissons couchées par un vent d'orage. Tous les efforts, dix fois répétés, des Poméraniens se brisent contre la résistance acharnée des Français, qui tiennent les abords de la ferme du Point-du-Jour.

Bientôt même la confusion se met dans les rangs ennemis. Sur la route, quelques bataillons du VIIIe corps, qui ont combattu sur le plateau, se retirent épuisés, décimés, rompus, pour aller se rallier de l'autre côté du défilé de la Mance. A cette vue, quelques parties du IIe corps croient qu'un mouvement général en arrière a été ordonné, et commencent elles-mêmes à reculer.

Ce reflux, dans des chemins étroits, produit des scènes de tumulte, ralentit les colonnes d'assaut et y fait naître du désordre.

Une nouvelle panique se produit. Les rangs sont rompus, les soldats n'entendent plus leurs chefs : les uns fuient, les autres veulent pousser de l'avant.

La cohue est indescriptible. Quelques bouches à feu de la 1re division de cavalerie, que l'on ramène en arrière, parce qu'elles ont perdu la majeure partie de leurs servants et de leurs attelages, accroissent le désordre. Le feu des tirailleurs français qui s'avancent, encouragés par ce spectacle, redouble et augmente la confusion. On se presse, on se pousse.

Au nord et au sud, la route est profondément escarpée, comme nous venons de le dire ; des broussailles, des taillis épais couvrent les pentes, sans débouchés suffisants pour donner accès à cette foule débandée. Dans cette affreuse bousculade, des officiers à cheval, de nombreux soldats sont poussés du haut des rochers dans le ravin qui borde la droite de la route et y roulent en s'entre-tuant. Ce ravin de la Mance reçoit de nombreux cadavres.

Les tirailleurs français ont pris l'offensive, chassant devant eux les Poméraniens, la baïonnette dans les reins, et arrivent au bord du ravin de la Mance ; mais là, le feu des redoutables batteries allemandes, qui grondent sur le plateau de Mogador, situé en face, les arrête à leur tour.

L'effet produit par cette panique du IIe corps allemand est si grand, que les voitures d'ambulance reculent et que le mouvement de retraite se fait sentir jusque dans Gravelotte. Le général von Franzecky a besoin d'une fermeté extraordinaire pour empêcher la panique de se propager, ce qui aurait lieu et amène-

rait une déroute complète, et pour ramener un peu d'ordre au milieu de ce chaos.

Le soleil est couché, l'obscurité déjà forte rend très périlleuse la situation du IIe corps, qui non seulement est battu de front par de meurtrières et d'interminables décharges, mais reçoit encore sur le flanc gauche des feux de mousqueterie, dont il ne peut s'expliquer l'origine. Ces derniers feux proviennent de la méprise de troupes du VIIIe corps, établies sur les hauteurs qui couronnent les rochers de gauche, et trompées par les illusions de la brune.

L'armée allemande ondoie, tourbillonne, comme la mer sous l'impulsion furieuse d'un cyclone. Pressé dans les flots de cette tourmente, ne sachant plus comment guider ses troupes ahuries, le général von Franzecky prend une résolution suprême et a recours, alors, au seul moyen pratique dans des moments aussi critiques : il fait sonner, par les clairons, le signal qui commande : « Cessez le feu et arrêt subit ! »

Grâce à la discipline allemande, les soldats obéissent à l'instant même. Le silence et l'immobilité remplacent, comme par enchantement, le bruit et l'agitation. Les Français, par lassitude peut-être, suspendent également leur feu.

L'attaque des Poméraniens a été brillamment repoussée ; les dernières compagnies de réserve des régiments du 2e corps français sont entrées en ligne.

— Il est huit heures du soir : le moment de tranquillité, si désiré, est arrivé, et, sur ce point du champ de bataille, cent cinquante mille hommes prennent à la fois un moment de repos, les pieds dans le sang et des nuages de fumée sur la tête. Les bataillons poméraniens décimés sont forcés à se reconstituer à portée de nos feux.

Cependant il fait nuit noire. Le roi de Prusse, qui a fait aussi un mouvement rétrograde, est avec sa suite près du mur d'un jardin, entre Gravelotte et Rézonville. A côté de lui, brûle une grande filature de laine, éclairant le voisinage d'une lumière sinistre.

Avec la ridelle d'une charrette on a fait au souverain un siège, en appuyant un des bouts sur le dossier d'une bascule de pesage et l'autre sur le cadavre d'un cheval français, à la robe grise, qui vient de crever.

Autour du souverain se tiennent le prince Frédéric-Charles, le duc de Weimar, le grand-duc de Mecklembourg, le comte de Bismarck, le ministre de la guerre, général von Roon, et le comte von Dœnhoff, qui seul est à cheval à ce moment.

Le comte de Bismarck lit, aux clartés de l'incendie, des lettres

françaises qu'on lui a remises.... peut-être pense-t-il à autre chose. On est silencieux et chacun sent, comme le roi de Prusse, qu'en ce moment critique le sort de la bataille se décide.

Soudain arrive, tout en sueur, le comte de Moltke: « Sire, lit-il, nous avons remporté la victoire, l'ennemi est rejeté hors de toutes ses positions. » Une clameur joyeuse accueille cette nouvelle, heureuse surtout pour les Allemands.

Est-ce un artifice de courtisan pour flatter le roi, ou le comte de Moltke vient-il d'apprendre la retraite du maréchal Canrobert? Son assertion, dans tous les cas, n'est vraie qu'à moitié : deux de nos corps (6e et 4e) fléchissent devant le nombre, mais les deux autres (2e et 3e) bravent l'acharnement de l'aile droite prussienne et lui infligent de dures épreuves.

— De ce dernier côté, en effet, la lutte n'est pas encore terminée; jusqu'à onze heures et demie du soir environ, la fusillade se fait entendre sur le plateau du Point-du-Jour et les Prussiens renouvellent, plusieurs fois, leurs tentatives sur la ferme du Point-du-Jour.

Vers huit heures et demie, les colonnes poméraniennes recommencent leur marche en avant et atteignent Saint-Hubert. Jusque-là tout va bien pour elles. Mais, quand elles veulent pousser au delà de la ferme, les chassepots et les mitrailleuses allument, devant leur front, une si ardente fournaise que celle-ci dissipe les ténèbres de la nuit et illumine le champ de bataille, comme en plein jour ; en même temps des décharges de mousqueterie se renouvellent sur la gauche des Allemands. Il est probable que ces décharges viennent d'un détachement français resté dans la partie méridionale du bois des Génivaux, d'où les Prussiens n'ont pu le déloger.

De leur côté, les batteries ennemies se sont mises de la partie et répondent avec une égale violence. Les hauteurs de Gravelotte, elles aussi, semblent embrasées par les éclairs des canons.

Pendant une demi-heure, le sol du plateau du Point-du-Jour est bouleversé par les obus. Les bataillons des généraux Vergé et Fauvart-Bastoul, couchés à terre, supportent cette rude épreuve, sans être ébranlés; et, lorsque l'infanterie prussienne s'avance à l'attaque de nos positions, marchant principalement sur les 2e et 3e bataillons du 8e de ligne, elle est accueillie par une telle fusillade, qu'elle se rejette vivement dans le ravin de la Mance, en couvrant sa retraite par une vive mousqueterie.

La sonnerie : « Cessez le feu! » exécutée par ordre du général von Franzecky pour suspendre la lutte, arrête de nouveau le feu de part et d'autre, mais deux fois encore il faudra renouveler cette sonnerie, dans les mêmes circonstances.

Vers neuf heures du soir, le reste du 2e bataillon du 77e de ligne est appelé pour soutenir la gauche de Frossard.

A ce moment, les Poméraniens tentent un nouvel effort ; à la faveur de l'obscurité, une forte colonne s'approche de nos soldats vers leur droite et arrive jusqu'à une très faible distance de la route, dans les fossés de laquelle est établi le 3e bataillon du 77e de ligne, sous les ordres du commandant Lemontagner.

Il y a d'abord de l'hésitation à reconnaître que c'est l'ennemi, mais, dès qu'on peut le distinguer, un feu violent de mousqueterie l'accueille presque à bout portant et lui cause des pertes sensibles.

L'ennemi, décimé, doit encore abandonner le terrain et rentrer précipitamment dans le bois de Vaux. Tous les efforts de l'ennemi sur notre gauche ont aussi complètement échoué, grâce à la vigoureuse défense des divisions Vergé et Fauvart-Bastoul.

A ce moment le 3e bataillon du 32e de ligne, resté en réserve, se porte sur la ligne occupée par les deux premiers bataillons de ce régiment, et essuie pendant sa marche un feu très vif, mais n'en continue pas moins sa route, avec une extrême résolution.

La nuit est très obscure. Vers neuf heures et demie, une troisième tentative des Poméraniens se produit devant le front des 8e et 77e de ligne et vers la gauche du 76e. Nos régiments ripostent vigoureusement au feu des Allemands et il s'ensuit une fusillade très vive, qui ne s'éteint complètement, sur ce point, que vers dix heures et demie du soir.

Soudain et sans que la situation de nos troupes se soit aggravée en quoi que ce soit, un désordre extrême se manifeste aux abords de la route de Verdun ; plusieurs centaines d'hommes du 2e corps se rejettent vivement vers les lignes françaises, Fort heureusement des officiers énergiques s'élancent au milieu de ces hommes effarés et, afin de les empêcher de tirer les uns sur les autres, font mettre la baïonnette au canon et sonner la charge.

Cette masse confuse s'arrête aussitôt, puis, changeant de sentiment, fait volte-face et s'avance vigoureusement, en poussant de grands cris de : « Vive la France ! Vive l'empereur ! »

Mais déjà les Poméraniens se retirent, fusillés par les troupes, qui ont conservé leurs positions et parmi lesquelles, outre la brigade Jolivet, figurent aussi la plus grande partie des 2e et 3e bataillons du 8e de ligne, ainsi que son 1er bataillon tout entier.

— Pendant que cette dernière colonne d'attaque s'avançait ainsi sur la route, contre le Point-du-Jour, les bataillons allemands

poussés en avant, à droite et à gauche, et principalement ceux des 54e et 14e régiments d'infanterie, et du 2e régiment de grenadiers du roi, ont gagné du terrain et se sont établis en face de la ferme du Point-du-Jour, alors en feu, dans des carrières qui se trouvent à cet endroit.

Les Français ont profité de l'obscurité pour évacuer les tranchées-abris les plus avancées, mais, ainsi qu'on peut s'en apercevoir par le feu violent et continu des chassepots et des mitrailleuses, ils occupent encore entièrement la position principale.

La ferme du Point-du-Jour, incendiée par les obus allemands, brille seule pendant ces intervalles de la lutte, rougissant d'une sinistre clarté le ciel et la terre jonchée de cadavres.

Vers neuf heures, le feu de notre artillerie s'est complètement éteint. Les 7e et 8e batteries du 5e d'artillerie reviennent à leur camp derrière la Voie romaine.

La 7e batterie du 17e d'artillerie, qui est restée jusqu'à neuf heures du soir, exposée au tir des obus et de la mousqueterie sans riposter, se retire un peu en arrière, sous le feu de l'ennemi, pour se mettre en bataille avec toute la réserve d'artillerie du 2e corps.

Cependant la nuit obscure et silencieuse, épaississant de plus en plus ses ténèbres, conseille aux hommes le repos et enlève aux Prussiens tout espoir d'obtenir le moindre avantage sur notre aile gauche.

Les Poméraniens sont harassés de fatigue. Le général von Franzecky abandonne définitivement la lutte. Les soldats du IIe corps mettent l'arme au pied, se tenant prêts à repousser une attaque.

Peu à peu, le feu s'est éteint de part et d'autre. On n'entend plus au loin que des sonneries de ralliement et de temps en temps des coups de fusil isolés ; parfois une décharge de mitrailleuses interrompt, par son grincement sinistre, le calme de la nuit.

Vers dix heures, le général von Franzecky donne l'ordre à la 4e division poméranienne de relever les troupes de la 3e division fatiguées au delà des forces humaines, et de prendre une position à cheval sur la route, de manière à couvrir le terrain conquis.

En conséquence, la 7e brigade va relever la 3e division d'infanterie. Le bataillon qui occupe la route même, prend une formation particulière d'avant-postes, prescrite par les circonstances, c'est-à-dire que tous les hommes du bataillon déployé se couchent, coude à coude, prêts à tirer, et passent ainsi toute la nuit, dans cette situation dite : « au qui-vive ».

Il est dix heures et demie. La nuit devient de plus en plus silencieuse. Aux lueurs du croissant, qui commence à briller dans le ciel, comme la lampe des morts, à la clarté de lanternes sourdes, les ambulanciers cherchent, ramassent les victimes de la guerre.

Soudain, le camp français se réveille : au milieu du silence de cette nuit profonde, éclate brusquement, comme un orage terrible, un feu général de mousqueterie : nos chassepots dessinent une ligne étincelante et vomissent la mort sur le camp germanique.

Puis, au bout de quelques minutes, l'immense feu s'éteint, le bruit des dernières salves roule d'écho en écho ; l'ombre et le silence enveloppent, pour le reste de la nuit, les adversaires épuisés.

Les Allemands prétendirent ne pouvoir expliquer ce transport subit de fureur guerrière ; un des assistants donna le mot de l'énigme. Il assura que les clairons prussiens avaient appris nos sonneries françaises : çà et là, pour épuiser les munitions de nos troupes, leurs clairons, d'après l'ordre des officiers, donnaient, en jouant la sonnerie française « Commencez le feu ! » le signal de la fusillade. Ce stratagème, peu loyal, mais bien teuton, fut bientôt découvert et fort à propos.

Quoi qu'il en soit, ce fut le dernier feu d'ensemble des Français sur cette aile ; ce furent les dernières détonations de toute la bataille.

Vers onze heures du soir, le 8e de ligne échange encore quelques coups de fusil, mais très clairsemés, avec les Poméraniens, puis le calme renaît entièrement.

Dans le combat du 18, ce régiment, quoique très exposé, n'a perdu que quarante-six hommes tués ou blessés, grâce aux tranchées-abris et aux fossés dans lesquels les 2e et 3e bataillons ont été abrités et à la position couchée employée par le 1er bataillon.

Outre le colonel Haca, les capitaines Turc et Raffarra et le lieutenant Colonna Leca sont blessés. Le capitaine Raffarra, blessé mortellement, meurt la nuit même du 18 au 19 août.

Dans cette affaire, le 8e de ligne n'a eu aucun homme prisonnier.

Citons parmi les officiers de ce régiment qui se sont fait remarquer ce jour-là pour leur éclatante bravoure :

Les capitaines adjudants-majors Tardieu, Lacapelle, Belladen; les lieutenants Malignon, Aulagne, Robert, Dubois, Colonieu; les sous-lieutenants Colas, Kouhn, Pellerin, Thiebaudot.

Citons aussi, parmi les sous-officiers et soldats :

Les sergents-majors Condé, Blaise, Argout, Soyer; les sergents-fourriers Bonnifay et Thomas; les sergents Riblet, Bourras, Peyras, Fouquet, Aumont, Labet; les caporaux Bodin, Desronces, Béarl, Arnaud, Parmentier, Pastau; les soldats Voisin, Migeon, Vauthier, Mathis, Pellec, Bachman, Paron, Garçon, Marcellin, Scherer, Edoux, Jeansonné, Royer, Raboisson, Ferrand, Ramenatte, Guyot, Kermaran, Leduin.

— Le 12e bataillon de chasseurs qui, dans cette affaire, avait constamment combattu à côté du 8e de ligne, comptait deux officiers blessés: le lieutenant Goyet et le sous-lieutenant de Trenquelléon, ainsi que plusieurs chasseurs tués ou blessés.

— La brigade Jolivet (2e brigade de la division Vergé: 76e, 77e de ligne) a reçu l'ordre de passer la nuit sur les positions qu'elle occupait, pendant que la 1re brigade (3e bataillon de chasseurs, 32e et 55e de ligne) descend dans le ravin pour y installer son bivouac.

On essaie d'établir une grand'garde du 76e de ligne dans la ferme du Point-du-Jour, mais l'incendie qui, pendant toute la journée, a dévoré ces bâtiments, éclaire encore de ses sinistres lueurs le terrain environnant, de sorte que nos soldats sont aperçus par l'ennemi, qui se met aussitôt à tirailler et les force de se retirer.

— A onze heures du soir, comme nous venons de le dire, la 1re brigade de la division Vergé est relevée de ses positions par la brigade Jolivet.

Le 32e de ligne se rallie au drapeau, en arrière du champ de bataille, sur la route de Verdun à Metz, en avant de Maison-Neuve.

De son côté, le 55e de ligne, rallié par son chef, le colonel de Waldner-Freundstein, se retire en arrière de la Voie romaine, sur la crête d'un petit mouvement de terrain, où il était campé le matin même, avant la bataille. En arrivant, il le trouve occupé par le 67e de ligne, commandé par le colonel Thibaudin (division Bataille).

« N'allumez pas de feu, dit le colonel Thibaudin à son collègue du 55e, ne bougez pas, ne faites pas de bruit, nous sommes en position.

« En position de quoi? riposte le colonel de Waldner-Freundstein, j'ai passé la journée à dix-huit cents mètres en avant de vous. »

Il faut bien cependant manger, à onze heures du soir, après une journée de combats livrés à jeun.

Aussitôt les faisceaux formés, le colonel du 55e de ligne fait faire l'appel. Quoique engagé pendant douze heures et exposé à

un feu des plus violents, partant du bois de Vaux et de la grande batterie prussienne de Gravelotte, ce régiment n'a éprouvé, grâce à son excellente position, que des pertes minimes : trois officiers : les capitaines Le Caër, Mauprety et le lieutenant Mathis, ont été blessés, ce dernier mortellement. Une centaine d'hommes de troupe environ ont été mis hors de combat.

Sur un effectif de deux mille deux cents hommes environ présents à Forbach le 5 août au soir, le 55e de ligne avait successivement perdu :

200 hommes	et	5 officiers	à	Styring-Wendel.
320 —	et	8 —	à	Rézonville.
100	et	3 —	à	Saint-Privat.
Total : 620 hommes	et	16 officiers.		

Parmi ces derniers, deux officiers supérieurs : le commandant Millot, blessé d'un coup de feu au bras gauche le 16, et le commandant Chanon, mort des suites de blessures reçues le même jour.

Le régiment avait reçu, sous Metz, un renfort de trois cents hommes, venant du dépôt, où ils avaient été appelés au moment de la déclaration de guerre, comme faisant partie de la catégorie des hommes des classes libérées par anticipation et maintenus dans leurs foyers, en congés renouvelables. Ces hommes appartenaient aussi à la seconde portion du contingent des classes 1863 et 1864, et s'ils n'étaient pas, à proprement parler, de jeunes soldats, ils pouvaient être, en réalité, considérés comme tels, vu qu'ils avaient été à peine dégrossis dans les deux périodes d'instruction, pendant lesquelles ils avaient été convoqués dans les dépôts, soit pendant une durée totale de cinq mois au maximum. Après le 18, l'effectif du 55e était de dix huit cents hommes environ.

— Vers minuit, le 8e de ligne est porté plus en avant, sa droite à environ deux cents mètres en arrière de la ferme du Point-du-Jour, dont l'incendie continue toujours.

Pendant toute la nuit, les tirailleurs des deux camps échangent des balles, dont la plupart vont se perdre dans le bois de Rozérieulles, en passant par-dessus les têtes de nos soldats.

Sur toutes les autres parties de ce vaste champ de carnage, la lutte a cessé à la tombée de la nuit. Les troupes allemandes bivouaquent, çà et là, où elles ont combattu en dernier lieu ; elles placent des avant-postes et s'occupent le plus promptement possible de secourir les nombreux blessés, qui jonchent le

terrain. Un ordre donné par le prince Frédéric-Charles, à onze heures du soir, a prévenu spécialement les Poméraniens du IIe corps « de se tenir en garde contre les tentatives qu'un ennemi désespéré pourra chercher à faire pendant la nuit pour percer ».

Cette nuit-là, les deux armées ennemies la passent en face l'une de l'autre, les pieds pour ainsi dire dans le sang.

— La journée du 18 août avait été des plus glorieuses pour le 2e corps français, qui avait maintenu toutes ses positions et avait vu échouer, devant sa résistance calme et énergique, toutes les entreprises des IIe, VIIe et VIIIe corps prussiens contre son importante position du Point-du-Jour.

Assurément, si le corps d'armée du général Frossard avait plié, notre armée était exposée à un immense désastre, car elle avait derrière elle des bois et le grand ravin de Châtel-Saint-Germain, par où elle n'aurait pu se retirer. En outre, l'extrême gauche de cette armée eût été tournée par la route de Verdun à Metz et la retraite sur le camp retranché de Metz compromise.

— Ainsi, l'ennemi, dans cette bataille du 18, après des retraites très meurtrières, est arrêté au pied du Point-du-Jour. Il occupe quelques tranchées d'avant-postes, il ne peut forcer la position principale, il évacue sur d'autres points le terrain conquis, et, malgré la victoire remportée à droite, il reste impuissant à gauche.

Ces quelques tranchées avancées étaient ce qu'en langue militaire on appelle *trop en l'air*.

La bataille perdue à droite, devant aboutir à notre retraite définitive, le général Frossard avait dû retirer ses avant-postes, pour ne pas risquer de les engager trop avant, en vue du mouvement en arrière devenu inévitable.

Mais l'avantage de nos troupes à gauche reste éclatant et incontesté.

Malgré la prise de Saint-Privat, que nous allons raconter tout à l'heure, malgré l'accumulation de toutes ses réserves à la gauche de notre armée, si Bazaine avait tenté un vigoureux effort sur le IIe corps poméranien, qui avait remplacé en première ligne l'armée épuisée de von Steinmetz, cet effort aurait produit la déroute de toute l'aile gauche ennemie, laquelle se trouvait alors profondément découragée.

De tout ce qui précède, il faut conclure que la position de l'armée française à gauche était inexpugnable ; que Bazaine, prétendant qu'il craignait pour cette aile, invoque un prétexte inadmissible ; que Frossard se montra, sur ce point, bon général, et que ce chef qui, dans toutes les batailles de l'armée de

Metz, porta le poids de la trahison du maréchal Bazaine, ne mérite nullement d'être sévèrement jugé, comme on l'a fait jusqu'ici. On voit maintenant combien la conduite de Bazaine, affaiblissant son centre et sa droite, fut injustifiable.

Dans cette journée du 18, le 2e corps, grâce à ses excellentes positions défensives, avait seulement perdu vingt-sept officiers et cinq cent quatre-vingt-quatorze hommes tués, blessés ou disparus.

CHAPITRE XV

Défense d'Amanvillers.

Lutte du IXe corps allemand contre le 4e corps français. — Notre artillerie est écrasée par les batteries ennemies. — Attaques de la division Grenier repoussées par l'artillerie prussienne. — Le 1er bataillon hessois s'empare de la ferme de Champenois. — Le général de Ladmirault sous le feu ennemi. — La division Grenier empêche l'ennemi de déboucher du bois de la Cusse. — Les Hessois s'installent sur la voie en construction de Metz à Verdun. — Belle conduite de quatre compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied. — Leurs pertes. — Mouvement tournant des Prussiens sur la droite de la division Grenier. — Le 5e bataillon de chasseurs à pied et le 1er bataillon du 13e de ligne repoussent la 49e brigade allemande. — Le 43e de ligne se retire, ses munitions épuisées. — Officiers et soldats distingués. — Le drapeau du 43e. — Quatre officiers sont blessés en le portant successivement. — Pertes du 43e de ligne. — Le 64e de ligne détruit, par sa fusillade, le personnel de deux batteries allemandes. — Officiers et soldats cités à l'ordre de ce régiment. — L'artillerie du IXe corps se porte sur Saint-Privat. — Arrivée de nouvelles batteries en avant de Verneville. — Emplacement du terrain occupé par l'artillerie du 4e corps. — La division de Lorencez se porte en avant et arrête les Hessois. — Le 15e de ligne sous le feu. — Officiers et soldats cités à l'ordre de ce régiment. — Pertes du 15e de ligne. — Le colonel Fraboulet de Kerléadec est mortellement frappé. — « Mes amis! je vous recommande le drapeau. » — Le 65e de ligne tente, inutilement, l'attaque des batteries ennemies. — Le colonel Sée est grièvement blessé. — Les soldats du 65e nettoient leurs chassepots, sous le feu de l'ennemi. — Officiers et soldats cités à l'ordre du 65e régiment. — Pertes du 65e de ligne. — Ses trois commandants sont frappés mortellement. — Le 2e bataillon de chasseurs à pied

à la baïonnette. — Le capitaine de Négrier est blessé. — Le 2e bataillon du 54e se porte en avant. — Le 33e va relever le 98e. — Un moment de confusion. — Quinze canons prussiens sont démontés. — Pertes de la 18e division prussienne. — Changement de front de la division de Cissey. — Brillante conduite de son artillerie divisionnaire (5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie). — Pertes de ces batteries. — Situation critique de la 5e batterie. — Le maréchal des logis Albenque sert seul sa pièce. — Des soldats d'infanterie ramènent cette pièce à bras. — Canrobert demande vainement des munitions à Bazaine. — Le général de Ladmirault abandonne le tiers d'un convoi de munitions au 6e corps. — La brigade de dragons du 4e corps se porte en soutien de l'artillerie du 6e. — Le commandant Grillet, du 11e dragons, est blessé. — Pertes de cette brigade. — Le 4e corps est complètement débordé sur sa droite. — Le mouvement tournant des Allemands est suspendu momentanément.

Si le 2e corps avait énergiquement maintenu ses positions du Point-du-Jour, il n'en était malheureusement pas de même au centre et à l'aile droite, où il nous faut maintenant transporter le lecteur.

A la droite de la garde royale, nous avons laissé le IXe corps allemand luttant péniblement, sous les ordres du général von Manstein, dans le bois de la Cusse.

Si ce corps ennemi n'a pu encore prendre l'offensive, son artillerie n'en a pas moins écrasé la nôtre, vu sa supériorité numérique. Nos batteries, comme on le sait, ont d'abord riposté avec énergie, mais vers quatre heures du soir, au moment où leur concours est le plus utile, elles cessent le feu : leurs munitions sont épuisées. L'infanterie du 4e corps doit seule, à partir de cet instant, tenir tête à l'ennemi.

Le feu de l'artillerie ennemie redouble ; ses rapides décharges pourraient noyer dans leur fracas le bruit de vingt tonnerres.

Plusieurs fois, les troupes de la division Grenier, qui est toujours en première ligne, essaient de s'emparer de cette artillerie, en lançant contre ces batteries de fortes chaînes de tirailleurs, que suivent des colonnes d'attaque.

Mais les canons ennemis, ainsi que les bataillons hessois chargés de les défendre, suspendent chaque fois, puis repoussent les mouvements agressifs, en criblant de projectiles nos soldats en retraite.

Après une de ces tentatives infructueuses, le 1er bataillon hessois, posté sur la droite, fait une démonstration rapide contre la ferme de l'Envie, puis, courant vers la ferme de Champenois, à laquelle les obus prussiens viennent de mettre le feu, il s'y établit malgré l'opiniâtre résistance de nos troupes. Il se maintient dans

ce poste avancé, jusqu'à la fin de la lutte, et protège contre de nouvelles interruptions l'aile droite de l'artillerie du IXe corps.

— Dans l'après-midi, le général de Ladmirault arrive au milieu de la division Grenier. Malgré la retraite de notre artillerie, l'infanterie des généraux Véron de Bellecourt et Pradier tient admirablement : elle repousse, avec les feux de ses chassepots, les troupes hessoises en leur infligeant des pertes énormes.

Tous nos troupiers sont pleins de bonne humeur et d'entrain. « Le général ! Le général ! se dit-on, dans les rangs, on va marcher en avant ! »

Hélas ! non Le 4e corps, sans ordres du commandant en chef et sans être soutenu, ne peut prendre l'offensive. Nos bataillons tiennent ferme, n'abandonnent pas un pouce de terrain à l'ennemi, mais n'avancent pas.

Le fanion tricolore du général de Ladmirault signale sa présence aux pointeurs ennemis : aussi, une véritable avalanche de projectiles s'abat-elle bientôt sur son état-major et sur son escorte. Le cheval d'un officier d'ordonnance est littéralement *crevé;* un autre cheval a la tête emportée; il fait encore quelques pas, sans tête, puis va rouler comme une masse, avec son cavalier, qui se relève sans une égratignure.

— Il est quatre heures et demie. Nos batteries, qui se sont retirées après avoir épuisé, comme on le sait, leurs derniers caissons, en répondant aux feux convergents des batteries prussiennes établies à droite du bois de la Cusse, au-dessus de la tranchée du chemin de fer, attendent toujours l'arrivée des munitions, que leurs réserves sont allées chercher à Metz.

Le temps s'écoule, sans que, devant la division Grenier, l'ennemi puisse gagner du terrain. La fusillade de nos régiments d'infanterie ne permet pas aux ennemis de sortir du bois de la Cusse. Mais, à notre droite, on voit les casques à pointe progresser continuellement.

Les tirailleurs hessois, sur la ligne du chemin de fer en construction de Metz à Verdun, dont les travaux de remblai sont terminés, mais dont les rails n'ont pas encore été posés, ces tirailleurs, disons-nous, réussissent à se jeter dans une maison de garde-barrière, d'où ils font beaucoup de mal à nos tirailleurs.

La ligne des batteries prussiennes s'allonge devant Habonville et commence à former un arc de cercle convergent sur Saint-Privat et Amanvillers.

L'artillerie du 6e corps tient énergiquement sur la hauteur, mais on voit qu'elle est écrasée par la supériorité numérique de l'ennemi.

Les tirailleurs de la division Grenier continuent à battre la lisière du bois de la Cusse, pour empêcher les Allemands d'en sortir. La consommation des munitions est considérable. Les quatre compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied 1re, 2e, 3e et 5e, qui ont été engagées en tirailleurs depuis le commencement de l'action, sont à deux reprises ravitaillées par le caisson du bataillon.

Nos chasseurs comptent déjà de nombreux tués et blessés. Le sous-lieutenant Molle, de la 3e compagnie, a été grièvement blessé par une balle au milieu du front ; le sergent-major Sibeud, celui-là même qui, le 16, a dégagé le capitaine Chédeville, pendant la charge des dragons de la garde royale, a le bras fracassé, mais survit à l'amputation de ce membre ; le sergent Martin et le caporal-clairon Boichard sont tués ; l'adjudant Lamm ; le sergent-major Poli ; les sergents-fourriers Helyot et Lebon ; les sergents Thaon, Magnier, Lécolier, Rabaud et Vincent sont blessés.

A cinq heures et demie, les Prussiens prononcent de plus en plus leur mouvement tournant, par la tranchée du chemin de fer, sur la droite de la division Grenier ; la 49e brigade d'infanterie allemande lance en avant trois bataillons ; mais les quatre compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied leur font face par un mouvement de flanc et le 1er bataillon du 13e de ligne (commandant Commerçon) s'encadre entre ces compagnies et le 2e bataillon de son régiment. Accueillis par une violente fusillade, les trois bataillons ennemis ne peuvent avancer et sont promptement obligés de se replier sur la chaussée du chemin de fer.

— Le 43e de ligne, le second régiment de la brigade Véron de Bellecourt, tient bravement ses positions de midi à cinq heures et demie du soir. Il ne se replie qu'après avoir épuisé toutes ses munitions et lorsqu'il lui est impossible de répondre à la pluie d'obus qui l'accable.

Là, se distinguent : le colonel de Viville, qui combat au premier rang, le bras droit en écharpe, par suite de la blessure qu'il a reçue l'avant-veille à Rézonville ; le lieutenant-colonel Verdeil ; le capitaine Louis ; le lieutenant Denis ; le sous-lieutenant Mauget ; les sergents Lurde et Roure ; les soldats Ludwig, Barré, Heuquenot et Chalabreysse : ces deux derniers, bien que blessés, n'en continuent pas moins à combattre avec le plus grand courage.

Le drapeau du 43e de ligne, criblé par les balles et la mitraille ennemies, n'est plus qu'un lambeau, mais il n'en a que plus de prix aux yeux de ces vaillants soldats. Le porte-drapeau Choux

et les trois officiers qui le portent successivement, tombent tous grièvement blessés.

Combattant constamment en première ligne, cet intrépide régiment éprouve des pertes considérables. Son lieutenant-colonel, M. Verdeil, est blessé mortellement d'une balle au genou. Les capitaines Lequen, d'Agon, Roziers et Vacher; les sous-lieutenants Armelin, Beaudouin, Lambert, Gerriet et Turlin sont tués. — Parmi les officiers blessés on compte : les capitaines Grave-d'Adhémar, Dubost, Wenger, Rochet; les lieutenants Portet, Lequen, Morhain, Bournique, Marchal, Rocourt; les sous-lieutenants Monget, Dutillet, Giacobbi, Rochet, Haurat-Cazenave, Gros-Claude, Nalter, Durand de Chiloup, et Choux, porte-drapeau.

Le 43e de ligne perd en outre cinq cent un hommes tués, blessés ou disparus.

— A quatre heures, le colonel Léger, du 61e (brigade Pradier), a reçu l'ordre de se porter en avant, avec le 2e bataillon, pour boucher une trouée, qui se fait à la gauche du 13e de ligne : il se poste en face des batteries prussiennes, dans un pli de terrain, à l'est de la ferme de Champenois, et, dans une fusillade de plusieurs heures, épuise ses munitions; mais ce brave régiment couche à terre, par ses balles, le personnel de deux batteries du IXe corps allemand et se maintient jusqu'au soir dans sa position.

Auprès du brave colonel Léger se distinguent surtout par leur bravoure tenace : le chef de bataillon Lefebvre; les capitaines Drillon, Farbos, Poinferré, Delaguette, Laucrenon; les lieutenants Fontan, Pauline; le sous-lieutenant Cuvillier; les sergents-majors Hulo, Bernier, Bouscharin; les sergents Lack, Roque, Chabert, Lemonnier, Jauzas, Cesson, Eme; le sergent-fourrier Besnard; les caporaux Thos, Dumont, Roy, Robutel, Favreau, Lebeau, Drouard, Raymond, Marquet; les soldats Gaillard, Gaborit, Seigle, Lanoë, Didiot, Giraud, Morelle, Lefèvre, Gaillard (E.), Thévenon, Pierre-Désiré, Moulet, Biros, Mailhos, Foulard, Poulsch, Cuni; le tambour Anglade et le clairon Laurent.

— Vers six heures du soir, l'ennemi modère d'abord, puis cesse entièrement son feu sur Amanvillers; ses batteries sont allées contribuer à l'attaque sur Saint-Privat.

Les Prussiens ont emmené à grand peine cinq batteries, en partie démontées par l'artillerie de notre 4e corps. Sur la droite, nos soldats entendent un feu de mousqueterie très intense, qui se rapproche rapidement de leur côté.

Bientôt treize nouvelles batteries allemandes viennent occuper l'emplacement des anciennes en avant de Verneville, et en

quelques instants soixante-dix-huit bouches à feu couvrent d'une grêle d'obus le plateau d'Amanvillers, occupé par notre 4e corps.

Depuis le matin jusqu'au soir, ce vaillant corps d'armée se trouve sous le feu écrasant de l'artillerie ennemie. Depuis longtemps déjà nos batteries, on s'en souvient, se sont éloignées faute de munitions, et ont laissé leurs emplacements jonchés de débris de toutes sortes. On peut voir de nombreux chevaux d'attelage blessés errer à l'aventure sur la ligne de nos tirailleurs, jusqu'à ce qu'une balle ou un obus égaré les renverse.

— Il est six heures et demie du soir. Le général de Ladmirault, s'apercevant que la division Grenier est insuffisante pour tenir tête aux Allemands, fait porter rapidement en avant la division de Lorencez, laissée jusqu'alors en réserve.

Le 15e de ligne (brigade Pajol) et le 65e de ligne (brigade Berger) s'avancent au pas gymnastique, sous une pluie de mitraille, pour renforcer, à droite et à gauche, la ligne de bataille formée par la division Grenier. Au 15e de ligne est adjoint le 3e bataillon du 13e de ligne.

Le 3e bataillon du 64e est également envoyé en avant avec les troupes du général de Lorencez, dont il suit les mouvements jusqu'à la nuit et, bien que criblé par les projectiles ennemis reprend même aux Allemands, dans un brillant retour offensif, la ferme de l'Envie.

Le combat recommence avec une nouvelle fureur, et les régiments des généraux Grenier et de Lorencez parviennent par leur fermeté à arrêter les Prussiens. Trois fois les Hessois renouvellent leurs attaques, soutenus bientôt par toute la 25e division; ces efforts demeurent inutiles : le plateau d'Amanvillers reste inabordable.

Le 15e de ligne se maintient inébranlable sous le feu de l'ennemi. Là, se distinguent entre tous: le colonel Fraboulet de Kerléadec; les commandants Chapot et de L'Espinasse; les capitaines adjudants-majors Bonnet et Forest; les capitaines Hoffet, Rigolage, Soumard de Villeneuve, de Pousargues, Achet; les médecins-majors Cintrat et Jacquez; les lieutenants Dubard, Hazard, de Chaptal, Thomas, de Saint-Aulaire, et le sous-lieutenant Huguet.

Un moment, ce brave régiment, à bout de forces, va faiblir, quand le 2e bataillon du 64e, conduit par le colonel Léger, accourt le soutenir.

Les pertes du 15e de ligne sont des plus sensibles : le vaillant colonel Fraboulet de Kerléadec, dont la bravoure chevaleresque fait l'admiration de tous ses hommes, est frappé mortellement

et meurt le 11 septembre suivant : « Mes amis, crie-t-il à ses soldats, je vous recommande le drapeau ! » A ses côtés sont tombés tués : le lieutenant-colonel Maquaire ; le commandant Paron ; les capitaines de la Vallière et Creusvaux, et le sous-lieutenant Gourdel.

Huit officiers sont blessés. Ce sont : le commandant Chapot ; les capitaines de Fœrster, Pouyaud, Rigolage et Hoffert, mort de ses blessures le 8 septembre ; les lieutenants Corlieu et Dubard ; le sous-lieutenant Huguet.

Cinq cent quarante sous-officiers et soldats sont mis hors de combat.

Dans cette sanglante bataille, le 65e de ligne, que commande un officier des plus vigoureux, le colonel Sée, fixe sur lui les regards de tout le 4e corps, par son attitude héroïque.

Ce magnifique régiment, véritable corps d'élite composé en grande partie de Normands, avait d'abord été mis en bataille par le général Berger lui-même, à gauche d'Amanvillers, où il formait, avec le reste de la division de Lorencez, une seconde ligne derrière les troupes du général Grenier.

Bien placé en réserve, il a été couvert par une grêle de projectiles dès le commencement de l'action, mais les hommes étant couchés à plat ventre, les obus prussiens leur causent peu de pertes.

Le combat s'engage vivement et les bataillons du 65e de ligne sont placés successivement aux postes les plus périlleux.

Le 2e bataillon part le premier, sur la demande du général Grenier, et se porte à la droite de la 2e division du 4e corps, pour relever le 43e de ligne. Un peu plus tard, le 1er bataillon, suivi à peu de distance par le 3e, fait un mouvement semblable.

Pendant plusieurs heures ce régiment se trouve sous le feu écrasant de l'artillerie ennemie, sans pouvoir y répondre, car les Allemands se tiennent constamment hors de portée.

A plusieurs reprises, les 1er et 2e bataillons du 65e de ligne se rapprochent des batteries prussiennes, que couvrent des nuées de tirailleurs et des masses profondes abritant une marche de flanc, vers la droite du champ de bataille. L'ennemi a partout la supériorité du terrain.

Un des premiers, le colonel Sée, est grièvement blessé au pied gauche par un éclat d'obus ; peu après le commandant Langlet, du 1er bataillon, est tué par un projectile, à la tête de ses hommes.

Cependant les colonnes prussiennes se rapprochent. Un feu de mousqueterie des plus violents s'engage. Guidés par leurs officiers, les hommes du 65e de ligne font preuve d'une froide

intrépidité : les culasses mobiles ne jouant plus dans le canon, on voit ces braves gens démonter et remonter leurs chassepots, avec un calme admirable, pendant que les obus, les balles et la mitraille exercent de cruels ravages dans leurs rangs.

Le caporal-sapeur Martinat est mis en pièces aux côtés du drapeau, dont l'attitude rappelle les plus beaux jours de l'histoire du 65e de ligne, et dont l'officier qui le porte, le sous-lieutenant Salinié, est blessé.

Le corps entier fait noblement son devoir. Officiers et soldats montrent une vigueur et une ténacité remarquables devant l'ennemi. Le soir même, il fut chaleureusement complimenté par le général de Lorencez.

De nombreux noms furent cités à l'ordre du jour. Signalons, entre autres : le colonel Sée; le lieutenant-colonel Grébus; les capitaines adjudants-majors Jubault, Moulin, Bérenger; les capitaines Martin, Teillay, Vigneau, de Ferluc; les lieutenants Dupuy, Landais, Borrel, Mouton; le sous-lieutenant porte-drapeau Salinié; les sous-lieutenants Letellier, Bréville; les sergents-fourriers Lancelot et Binet; les sergents Crôme, Dumas, Chopin, Bataille, Girerd, Henriot, Clément, Massonnet, Pérennès, Campagnès et Andral; les soldats Prat et Loubet, qui tous, ce jour-là, ont porté haut le drapeau de la France et l'honneur du 65e régiment.

— Sous le feu véritablement infernal de l'ennemi, les rangs du régiment s'éclaircissent rapidement.

Le commandant Grenier, du 2e bataillon, est blessé grièvement à la cuisse gauche par un éclat d'obus, et meurt le 12 septembre suivant. Bien que blessé lui-même, le capitaine Teillay le remplace aussitôt à la tête de ce bataillon ; le capitaine de Ferluc est tué par un obus; le capitaine Coly est abattu roide mort par un biscaïen sur la ligne des tirailleurs; le capitaine Vigneau, frappé grièvement par un projectile reçu en pleine poitrine, meurt le 25 août; le sous-lieutenant Letellier a les deux jambes enlevées et meurt la nuit même de la bataille.

Cependant le 2e bataillon est obligé de se retirer, faute de munitions, et est aussitôt remplacé par le 3e bataillon, qui n'a pas encore fait feu. A peine ce dernier bataillon est-il engagé, que son chef, le commandant François, a la cuisse enlevée par un éclat d'obus et meurt le lendemain.

Comme on le voit, les trois commandants du 65e de ligne ont été atteints mortellement. Les trois bataillons de ce régiment ont, dans d'égales proportions, payé à la mort leur noble tribut.

Outre ces pertes cruelles, le 65e compte de nombreux blessés.

Ce sont : les capitaines Teillay, Barrey, Bouyssonnet, de Ferluc; les lieutenants Borrel, Raison, Landais, Dupuy, Mouton; les sous-lieutenants Letellier, Bauzin, Bréville, Crottet et Salinié; le sergent-fourrier Binet; les sergents Henriot, Clément, Massonnet, Pérennès, Compagnès, Andral; le soldat Loubet, que l'on a constamment trouvés au plus fort de l'action.

Le 65e perd en outre cent trente-trois hommes de troupe tués; trois cent quinze blessés; cent soixante-treize disparus. Total : six cent vingt et un.

— La seconde moitié de la division de Lorencez (le 2e bataillon de chasseurs à pied, le 33e et le 54e de ligne) a été engagée, peu de temps après la marche en avant du 15e et du 65e de ligne.

— Le 2e bataillon de chasseurs à pied s'établit à la gauche du 5e bataillon de chasseurs : l'ennemi attaque vigoureusement et sans relâche la ligne occupée par ces deux bataillons; mais il est à chaque fois repoussé avec des pertes énormes, bien qu'il ait combiné les efforts de son artillerie et de son infanterie, quelquefois aussi de sa cavalerie.

Vers six heures et demie, dans un moment d'accalmie, le commandant Letanneur, du 2e bataillon, fait replier ses hommes de quelques mètres en arrière, afin que sa gauche ne soit plus autant exposée, car elle n'est plus sur la crête; ce mouvement est pris, sans doute, par l'ennemi, pour un commencement de retraite : aussi les Allemands reviennent-ils à la charge avec une vigueur qu'on ne leur a pas encore vue; mais cette attaque ne leur réussit pas plus que les précédentes.

Dans ce dernier retour offensif du 2e bataillon de chasseurs, on remarque un jeune officier, de taille moyenne, mince et bien pris, aux cheveux châtains, à la fine moustache légèrement relevée en croc, dont le visage respire l'énergie. C'est le capitaine de Négrier, dont le père commandait à Solferino la brigade de la division de Ladmirault qui enleva aux Autrichiens le cimetière de ce village, et dont l'oncle, vieux soldat du premier Empire, le héros de Méry-sur-Seine, a été tué comme général, aux journées de juin 1848, sur la place de la Bastille.

Le capitaine de Négrier, comme on le voit, est de bonne souche. Il n'a point démenti ce que sa noble origine peut faire espérer de lui. C'est un entraîneur d'hommes par excellence : ses chasseurs ont confiance en lui et l'adorent.

Le 18 août 1870, dans la dernière charge que les Hessois tentent sur les positions du 4e corps, ce jeune officier, — il est à peine âgé de trente ans, — tient avec sa compagnie la tête de la charge à la baïonnette, qui refoule encore une fois les ennemis. Il y est blessé au jarret gauche et se distingue d'une façon si

exceptionnelle, qu'il obtient une citation et reçoit, le 24 septembre suivant, la croix de la Légion d'honneur.

— Après avoir repoussé les Allemands, le 2e bataillon de chasseurs à pied reprend sa première position, qui est reconnue comme étant la meilleure, malgré l'inconvénient dont il a été parlé.

En ce moment l'ennemi paraît être en pleine retraite : il se retire dans la direction de Verneville, en dérobant ses mouvements autant qu'il le peut, au moyen du bois de la Cusse; c'est de la même façon qu'il utilise ce bois pour l'attaque, mais alors c'est en sens inverse que s'effectuent ses mouvements. Comme on l'a su plus tard, les Allemands ne se retiraient pas, mais préparaient leur attaque générale sur Saint-Privat.

— Pendant que le 2e bataillon de chasseurs se plaçait à gauche du 5e bataillon de ce corps, le 2e bataillon du 54e de ligne, conduit par le colonel Caillot et le lieutenant-colonel Stroltz, s'est avancé, drapeau déployé, jusqu'à un étroit chemin occupé par quatre compagnies du 5e bataillon de chasseurs ; nos soldats fort malencontreusement s'y trouvent dès lors entassés les uns sur les autres.

En même temps, les 1er et 3e bataillons du 54e de ligne ont reçu l'ordre de se porter : le 1er, plus en avant, pour soutenir la première ligne, le 3e en avant et à gauche d'Amanvillers. Peu de temps après, ce dernier bataillon se porte aussi en première ligne, pour remplacer des bataillons de la division Grenier qui ont épuisé leurs munitions.

Les Allemands, qui ont vu ces renforts se porter sur la ligne des tirailleurs, les accablent de projectiles. C'est une véritable trombe qui laboure le sol, en éclatant autour de nos soldats.

De cinq à six heures, les bataillons de notre première ligne de bataille échangent un violent feu de mousqueterie avec les Hessois, qui sont cachés dans le bois de la Cusse et qu'on aperçoit à peine.

— Le 33e de ligne s'est vivement porté, lui aussi, dans la direction de Montigny-la-Grange, où le danger grandit à chaque instant. Il s'établit d'abord aux deux extrémités de ce village. Les feux terribles de l'ennemi, qui ont déjà forcé notre artillerie à se retirer, labourent toujours le plateau d'Amanvillers, où le 4e corps a pris position. Quelques nouvelles pièces d'artillerie, qui sont amenées à ce moment, doivent se relever bientôt, car sur ce point comme ailleurs les munitions font complètement défaut.

Vers cinq heures et demie du soir, le général Pradier, auquel on a d'abord pris les deux bataillons du 64e de ligne, qui étaient

en réserve, reçoit le 33e de ligne, qui n'a pas encore donné et qui appartient à la division de Lorencez.

Le général Pradier, voulant relever le 98e, placé en première ligne et qui a subi des pertes considérables, envoie le 33e déployé, à une centaine de mètres de cette première ligne. Quand ce dernier régiment est arrivé à cette distance, il fait sonner en retraite, en faisant précéder cette sonnerie du refrain de la brigade. Le 33e, qui naturellement ne connaît pas ce refrain, obéit à la sonnerie de retraite.

Le 98e juge alors que, s'il obéit à cette sonnerie qui, pourtant, ne s'adresse qu'à lui seul, la position sera abandonnée et se maintient sur ce point.

Le 33e ayant été ramené en ligne, le général Pradier veut recommencer le mouvement : le même malentendu se produit et le 98e de ligne, malgré les pertes cruelles qu'il a subies, reste inébranlable sur sa ligne de bataille.

Voyant une telle solidité, le général Pradier laisse ses lignes comme elles étaient disposées, en gardant toutefois le 33e intercalé entre sa première et sa deuxième ligne.

Il ne faut donc pas songer à l'offensive : le 33e et le 98e de ligne, abrités par un pli de terrain, s'apprêtent à repousser toute tentative des Allemands.

Mais nos ennemis ne brillent pas à l'arme blanche et cette fois encore ils jugent prudent de s'abstenir, jusqu'au moment où ils croient nos bataillons suffisamment décimés pour être facilement rejetés des positions qu'ils occupent.

Dans ce terrible combat qu'il soutient depuis la matinée contre le 4e corps français, le IXe corps allemand a éprouvé des pertes considérables : quinze de ses bouches à feu, comme nous venons de le dire, ont été démontées. Le prince Frédéric-Charles a dû le faire appuyer et remplacer en partie par le IIIe corps. Ainsi, sur ce point, l'ennemi, non seulement n'a aucun avantage, mais même se soutient difficilement. Les pertes sont énormes. La 18e division d'infanterie prussienne perd, dans cet engagement, quatre-vingt-dix-sept officiers, dont vingt et un tués et deux mille cent trente-cinq hommes de troupe mis hors de combat.

Cependant les batteries prussiennes établies à droite du bois de la Cusse avancent maintenant par échelons, en faisant un feu terrible, qui finit par éteindre celui des batteries du 6e corps.

L'attention des soldats de notre 4e corps se porte aussitôt de ce côté, car les mouvements de l'ennemi deviennent fort inquiétants.

De nombreux bataillons, coiffés du béret bleu à bandeau rouge et portant le casque à pointe accroché par les jugulaires à écailles

de cuivre à la poignée du sabre, s'avancent au pas de charge d'Habonville vers Saint-Privat et gagnent rapidement du terrain. Ils arrivent bientôt à hauteur de notre 4e corps, puis le dépassent.

Le général de Cissey fait alors exécuter à sa division, avec le plus grand à-propos, un changement de front l'aile droite en arrière, pour éviter qu'elle soit prise à revers. Cette manœuvre habile permet à la 1re division de notre 4e corps de prendre d'écharpe les colonnes ennemies. Mais rien n'est tenté pour arrêter le mouvement tournant des Allemands vers le nord.

Les corps français ne cherchent qu'à maintenir leurs positions et aucune combinaison ne vient mettre à profit leurs héroïques efforts.

— Les trois batteries de la division de Cissey (5e, 9e et 12e du 15e d'artillerie), après avoir été forcées d'abandonner le plateau d'Amanvillers, se sont rejointes ensuite et se sont mises en batterie, vers quatre heures et demie de l'après-midi, à douze cents mètres de la ferme de Jérusalem, pour s'opposer à une attaque dont Saint-Privat est le but.

Vers cinq heures, les batteries ennemies, qui ne tirent presque plus, depuis déjà quelque temps, recommencent toutes un feu violent pour appuyer l'attaque de Saint-Privat et envoient une grêle de projectiles sur tous les points occupés par nos troupes. Plusieurs maisons de Saint-Privat et d'Amanvillers commencent aussitôt à flamber.

Les trois batteries du 15e d'artillerie sont alors réparties sur la crête: la 5e à droite, la 9e à gauche, et la 12e au centre. Elles occupent ainsi le centre d'un quart de cercle formé par l'artillerie allemande et sont prises à la fois de face, d'écharpe et de flanc.

La 5e batterie est la plus exposée ; son lieutenant en second, M. Duprez, a été blessé à la tête par un éclat d'obus, au moment où une batterie arrivait en position.

Quelques instants après, l'adjudant Bourrillon, chef de la section du centre, est aussi blessé et le capitaine-commandant, Boniface, est tué roide par un éclat d'obus en pleine poitrine.

Cependant la 5e batterie se maintient sous un feu épouvantable et lutte même, avec quelque succès, contre les batteries ennemies les plus rapprochées. Nos artilleurs sont encouragés au dernier point par la présence du lieutenant-colonel de Narp et du chef d'escadron Putz, qui restent constamment à cheval, sous une grêle d'obus, au centre même de la batterie.

Un de ces projectiles éventre le cheval du commandant Putz; sans perdre un instant son sang-froid, cet officier supérieur se

dégage de dessous sa monture et remonte aussitôt sur le cheval de l'adjudant Bourrillon.

Un grand nombre d'hommes et d'attelages sont hors de combat; la 4e pièce a perdu tous ses servants; les munitions sont de nouveau presque épuisées; n'importe! on lutte toujours.

Outre le capitaine Boniface, le lieutenant Duprez et l'adjudant Bourrillon, l'artificier Canard et cinq canonniers servants sont tués; le maréchal des logis Albenque, le brigadier Cugmen, l'artificier Allemand et six canonniers servants sont blessés.

Vers six heures et demie, la 9e batterie, ayant épuisé toutes ses munitions, se retire, laissant, sur le champ de bataille, un canon dont tous les chevaux ont été tués et les conducteurs blessés. Elle arrive sous Metz dans la nuit. Citons pour leur brillante conduite dans cette journée le capitaine en premier Giboin, le maréchal des logis Dorier et le 1er canonnier-servant Sivret.

La 9e batterie a perdu deux canonniers-conducteurs tués, deux brigadiers et quatre canonniers servants blessés et cinq chevaux tués,

La 12e batterie, avec ses mitrailleuses, dirige longtemps un feu des plus meurtriers et donnant d'excellents résultats, dans la direction de Saint-Ail, sur les batteries ennemies devenues très nombreuses et sur l'infanterie qui est en arrière; mais, vers sept heures du soir, les troupes prussiennes ayant réussi à pénétrer dans Saint-Privat, la 12e batterie se retire en même temps que notre 6e corps, abandonnant, faute d'attelages, trois caissons vides.

Elle bivouaque le soir même près de Lorry.

Cette batterie a combattu avec un très grand courage sous la grêle de projectiles qui la battaient de tous côtés. Ses six chefs de pièce sont tous blessés, mais aucun de ces braves sous-officiers ne veut entrer à l'ambulance; tous tiennent à honneur, au contraire, de rester avec les mitrailleuses, qui ont été confiées à leur garde.

La 12e batterie a perdu ce jour-là: un homme tué, vingt-un hommes blessés, dont le maréchal des logis Sarrazin, grièvement atteint au bras par une balle, et le brigadier Freisz, frappé au poignet par un éclat d'obus. Dix-huit chevaux sont tués et quatre blessés.

La 5e batterie, du même régiment, s'est obstinée à rester la dernière de toutes sur cette partie du champ de bataille. Ses munitions sont de nouveau entièrement épuisées; de nombreux servants gisent tués ou blessés au pied des pièces; plusieurs chevaux sont abattus.

La situation est des plus critiques: aussi, vers huit heures et

demie du soir, le lieutenant en premier Ducup de Saint-Paul, le seul officier de cette batterie resté debout, fait amener les avant-trains. La 4e pièce, qui a perdu tous ses servants, n'a plus que son chef, le maréchal des logis Albenque, qui continue à servir seul son canon avec une admirable énergie.

Ne voulant pas que cette bouche à feu reste en arrière et serve de trophée à l'ennemi, le commandant Putz met pied à terre et essaye de venir en aide à ce sous-officier.

Mais, à ce moment, un obus vient briser la flèche et l'avant-train et blesse à l'oreille le maréchal des logis Albenque ; celui-ci, bien que douloureusement atteint, reste à son poste de combat, et va requérir des soldats d'infanterie de sa division, qui ramènent la pièce à bras. Pendant ce temps, les autres pièces se sont retirées au coin du bois de Saulny, entre la route de Briey et les carrières de la Croix, où se massent également de nombreuses batteries qui n'ont plus, elles aussi, de munitions.

La 5e batterie ne peut, à cause de l'encombrement de la route de Briey, commencer la retraite qu'à neuf heures du soir. Cette batterie arrive sous Metz, vers minuit, ayant encore perdu, dans cette marche de nuit, un caisson versé dans un fossé et qui n'a pu être relevé.

Dans cette journée, la 5e batterie a perdu trois officiers et dix-huit hommes de troupe, huit chevaux, un avant-train et un caisson.

— Mais reprenons notre récit de la défense du plateau d'Amanvillers.

Pendant que les trois batteries de la division de Cissey déploient une énergie si admirable, la marche des bataillons allemands contre Saint-Privat s'est tout à coup arrêtée. Les échelons de la garde prussienne restent disposés en bataille et couchés dans les sillons à une faible distance du village, pendant que l'artillerie, tirant au-dessus d'eux, continue son feu infernal.

La fumée, qui voile les murs de clôture et les maisons de Saint-Privat, prouve que notre 6e corps tient encore, mais l'artillerie du général de Ladmirault, ainsi que celle du maréchal Canrobert, est complètement réduite au silence.

Vers deux heures et demie, le maréchal Canrobert a envoyé à Bazaine le capitaine d'artillerie de Chalus pour hâter l'envoi des munitions demandées et les ramener lui-même, s'il est possible. Cet officier, conduit auprès du commandant en chef, lui explique en détail, sur une carte, la situation de l'aile droite et ne lui dissimule ni la gravité de la position du 6e corps, ni les inquiétudes qu'elle cause à son chef.

Bazaine, enfin, donne l'ordre d'envoyer au 6e corps quatre caissons de munitions; mais quand ces caissons arriveront-ils ?

A cinq heures du soir, le commandant du 6e corps adresse au général en chef un billet ainsi conçu :

« L'attaque a cessé sur le front du 4e corps, pour se porter plus intense sur la droite du 6e (c'est le moment d'accalmie que nous avons signalé tout à l'heure); un feu d'artillerie considérable a presque éteint le nôtre. Les munitions me manquent. »

Comme on le voit, le maréchal Bazaine est tenu au courant, d'une manière complète et continue, des progrès de l'attaque dirigée contre la droite de son armée, de la faiblesse de l'artillerie du 6e corps et de la pénurie de munitions qui oblige celle-ci à ralentir son feu.

Les munitions promises au 6e corps n'arrivent pas. Les coffres des caissons de son artillerie sont vides, ses batteries réduites au silence.

Arrive un aide de camp de Canrobert. Il vient demander des munitions au général de Ladmirault. Le 4e corps est dans le même dénuement que le 6e. Plus de cartouches. Plus de gargousses. Plus rien..... Enfin de Metz on voit venir un convoi de munitions : il est destiné au 4e corps; mais le général de Ladmirault abandonne généreusement un tiers des voitures de ce convoi au maréchal Canrobert.

— Le maréchal Canrobert dépêche un nouvel officier d'état-major, car il se sent déjà débordé; il est obligé de s'étendre extrêmement sur sa droite : il demande au général de Ladmirault de boucher avec de la cavalerie un trou qui s'est fait entre le 4e et le 3e corps. La brigade de dragons du 4e corps (3e et 11e régiments) qui, l'avant-veille, à Rézonville, étant un peu en arrière, a eu moins à souffrir que la brigade légère dans la charge du plateau d'Yron, part aussitôt au galop, et, malgré un terrain coupé de ravins, de bois et de broussailles, marche à grande allure au-devant des obus prussiens, sous la direction du colonel Huyn de Verneville, du 11e dragons.

L'aide de camp du maréchal Canrobert galope auprès du chef d'escadrons Augey du Fresse, le seul officier supérieur resté debout du 3e dragons et dont le régiment forme tête de colonne, afin de conduire la brigade en soutien derrière les batteries de gauche du 6e corps, très exposées au feu de l'ennemi.

Cette belle brigade de dragons se met en position à découvert. Elle est aussitôt criblée de projectiles, mais calme, ferme, impassible, elle garde, sous ce terrible feu, la plus brillante attitude.

Le chef d'escadrons Grillet, du 11e dragons, tombe blessé et est

aussitôt relevé par le médecin-major de 2e classe Roy; l'adjudant Boucheron, le maréchal des logis Patoureau et seize dragons de ce régiment sont mis hors de combat. Quinze chevaux sont tués, dont quatre d'officiers et vingt-deux blessés.

Le 3e dragons perd cinq hommes, blessés par l'explosion du même projectile. Une demi-heure après avoir pris position, la brigade de dragons est sur le point de charger la cavalerie ennemie, qui se dispose à enlever notre artillerie. On entend les cris de nos braves dragons : « En avant! en avant! » Mais presque aussitôt la cavalerie allemande se retire et notre brigade reste en arrière des batteries du 6e corps.

Le soleil disparaît en ce moment à l'horizon, la nuit approche; il est sept heures.

Depuis quelque temps, le 4e corps est complètement débordé sur sa droite, mais le mouvement de l'ennemi semble encore arrêté.

La garde royale prussienne e t repoussée dans sa première attaque sur le village de Saint-Privat-la M ntagne. — 18 août 1870. —

CHAPITRE XVI

Première attaque de Saint-Privat.

Saint-Privat objectif de la garde royale. — Mouvement tournant des Saxons sur Roncourt. — Déploiement de l'artillerie allemande. — Les batteries de trois corps ennemis (trois cents bouches à feu) tonnent sur Saint-Privat. — Violence du feu. — Les *shrapnels*. — « *L'ange de la mort!* » — Mauvaise tactique. — Défense de notre artillerie. — Le général de Berckheim. — Le lieutenant-colonel Berge est blessé. — Notre artillerie se retire. — Une seule batterie de 12 tient tête aux batteries allemandes. — Combat de tirailleurs. — Les artilleurs allemands sont décimés par nos chassepots. — Un horrible spectacle. — Impassibilité de nos soldats. — Belle conduite de nos sous-officiers. — Officier prussien tué par un lieutenant du 4e de ligne. — Le commandant Marin, du 25e de ligne, dégage plusieurs compagnies de chasseurs du 9e bataillon. — Belle conduite du 26e de ligne. — Les 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie repoussent la cavalerie ennemie. — Leurs pertes. — L'ennemi est maintenu de midi à cinq heures du soir. — La garde royale se met en mouvement. — Trois brigades de la garde royale se dirigent sur Saint-Privat; leur formation. — Le 6e corps se resserre autour de Saint-Privat. — Retour offensif du 93e. — Le commandant Paon est blessé. — Le 93e se replie sur le village. — Le sergent Natali. — *Comme à la parade!* — Le sergent Pédebosc. — Les sapeurs du génie du capitaine Audier. — Retraite du 25e de ligne. — Défense du drapeau de ce régiment. — L'artillerie ennemie se rapproche. — Les défenseurs de Saint-Privat. — Préparatifs de défense. — On attend l'ennemi. — La garde prussienne. — Son attaque. — Son ordre d'attaque. — Un ouragan de plomb. — Pertes effroyables des Prussiens. — Retraite de la garde royale. — Le 3e bataillon du 93e. — Un terrible tireur. — Incendie de Sainte-Marie-aux-Chênes et de Roncourt. — « *Mlle Placide Ganzin!* » — Attaque de la division Levassor-Sorval par la 3e bri-

gade de la garde prussienne. Cette brigade, décimée par nos mitrailleuses, bat en retraite. — Retour offensif du bataillon des tirailleurs (*Schützen*) de la garde. — Ce bataillon est décimé par le 2e bataillon du 12e de ligne. — Tous ses officiers sont mis hors de combat. — Un enseigne à dragonne en ramène les débris. Continuation du feu de l'artillerie allemande sur Saint-Privat. — Trois batteries françaises essaient de résister. — Leur retraite. — Le général Levassor-Sorval a son cheval tué sous lui. — Belle conduite du colonel Gibon. — Pertes du 26e de ligne. — Marche en avant du 28e de ligne. — Le 3e bataillon de ce régiment est décimé. — L'aigle du 28e de ligne change trois fois de mains. — Le 70e de ligne tente vainement trois retours offensifs. — Mort héroïque du commandant Berbegier. — Le commandant Chamleau est blessé. — Le commandant Mackintosch est tué. — Le capitaine Hardemann prend le commandement du 3e bataillon du 70e. — Mort du porte-drapeau Michel. — Belle conduite du sergent Vadin. — Le lieutenant Garcin est tué. — Saint-Privat commence à brûler. — Panique des convoyeurs du 6e corps. — Canrobert avec près de vingt-cinq mille hommes épuisés va recevoir l'attaque de cent mille Allemands. — Admirable conduite du commandant du 6e corps. — On attend la garde. — Stratagème de Canrobert. — Officiers d'ordonnance envoyés à Bazaine. — Le maréchal Bazaine ne donne aucun ordre. — La nuit s'approche. — La garde prussienne attend les Saxons. — Aspect du champ de bataille.

La prise de Sainte-Marie-aux-Chênes par la garde royale prussienne n'a été que le prélude de la grande attaque de ce corps d'élite, sur notre aile droite, que commande Canrobert.

La garde royale a pour principal objectif Saint-Privat-la-Montagne ; mais la force de ce village, situé sur une butte, est telle que les deux corps ennemis (garde royale et XIIe corps), qui doivent l'assaillir, n'osent entreprendre une attaque de front, sans l'appuyer d'un mouvement tournant.

En conséquence, le prince royal de Saxe mène le XIIe corps tout entier (trente-sept mille hommes) dans la direction d'Auboué et de Montois, pour assaillir Roncourt par la gauche et s'élancer ensuite vers Saint-Privat. Un peu après cinq heures, il dépasse Auboué. Les deux corps de réserve, le Xe et le IIIe, marchent également depuis longtemps vers la droite française. Le Xe a atteint Batilly à deux heures et le IIIe, Verneville, à trois heures. Quand les Saxons ont commencé leur manœuvre tournante, l'un et l'autre étaient en ligne.

Notre 6e corps, privé d'une division, va donc avoir, avec un effectif de moins de vingt-sept mille hommes, plus de soixante-dix mille Allemands (garde royale et XIIe corps) à combattre et un mouvement tournant très dangereux à paralyser.

Les forces de Canrobert seront donc absolument insuffisantes.

— Ce mouvement tournant des Saxons, qui portait trente-sept mille hommes sur notre extrême droite, se prononça aussitôt après la prise de Sainte-Marie-aux-Chênes et Bazaine ne saurait arguer qu'il ignora ce qui se passait.

On savait à quoi s'en tenir dès quatre heures de l'après-midi. En donnant, à cette heure, l'ordre à la garde de marcher au secours de Canrobert, avec la réserve générale d'artillerie, le maréchal Bazaine était certain d'arrêter net le mouvement des Saxons et de le faire échouer.

C'était la victoire, la victoire éclatante.

Bazaine n'en ignora rien. Mais il voulait la défaite. Il voulait la chute de l'Empire sous le coup de revers successifs. Il voulait s'imposer ensuite à la France comme dictateur. Aussi laissa-t-il écraser le vaillant Canrobert.

— Jusqu'à cinq heures du soir, en attendant que le mouvement tournant des Saxons soit terminé, les Allemands se bornent à canonner vivement Saint-Privat-la-Montagne.

Dans ce but, l'ennemi réunit contre cette position toutes ses batteries disponibles.

Nos braves soldats voient alors en face d'eux une épaisse colonne de poussière, qui s'élève au-dessus des bois et qui s'avance vers Saint-Privat : cette poussière ne peut être produite que par l'artillerie au galop. Chacun d'eux comprend qu'il va recevoir le choc du dernier moment, selon la tactique prussienne.

Ce sont, en effet, les batteries de réserve du IIIe corps qui, sur l'ordre du prince Frédéric-Charles, accourent pour prendre position au nord du bois de la Cusse, à hauteur de la droite de notre 4e corps, qui se relie avec la gauche du 6e.

Cette nouvelle artillerie pointe ses quatre-vingt-dix pièces sur Amanvillers, pour écraser ainsi en même temps Ladmirault et Canrobert.

L'intensité de la canonnade va croissant de minute en minute. Les Allemands ont d'abord tâté nos positions et sondé la profondeur de nos troupes, avec leurs pièces légères, et à la faveur de cette espèce de gros tiraillement préliminaire leur artillerie lourde est venue prendre position à son tour.

Les batteries des IIIe et XIIe corps, ainsi que celles de la garde royale, forment alors un immense arc de cercle qui s'étend de bien au-dessus de Roncourt jusqu'au nord du bois de la Cusse, en passant à Sainte-Marie-aux-Chênes, comme centre de cette longue ligne concave.

Trois cents bouches à feu ennemies sont dirigées contre ce malheureux village de Saint-Privat, qu'elles criblent d'obus.

Bientôt la canonnade est effroyable sur la gauche de notre 6e corps. De formidables détonations se font entendre sans interruption : c'est un bruit infernal de sifflements aigus, produits par les obus et leurs éclats; la terre est labourée dans tous les sens par les projectiles. Canrobert donne l'ordre aussitôt aux troupes de se coucher à terre; pendant plus d'une heure, nos soldats restent exposés, sans pouvoir brûler une cartouche, aux obus des batteries ennemies, qui échangent, par-dessus leurs têtes, leurs projectiles avec ceux des batteries françaises placées près de Saint-Privat.

Un certain nombre de ces obus viennent éclater sur notre ligne de bataillons, la plupart faisant fougasse dans le sol avec une explosion telle que nos soldats sont maintes fois couverts de poussière et de terre. De nombreux *shrapnels* (obus à balles) sont dirigés sur notre infanterie.

Ces *shrapnels* ont un sifflement énervant, ressemblant au gémissement plaintif du vent dans les arbres, mais avec une sonorité plus métallique, rappelant un peu celle d'une harpe éolienne. Nos troupiers ont une très curieuse et en même temps très poétique expression pour exprimer la sensation qu'ils éprouvent au passage de ces projectiles : « As-tu entendu, disait l'un d'eux à un camarade, le frôlement des ailes *à* (*sic*) l'ange de la mort? » (Textuel.)

Sous la pluie de fer qui couvre le plateau de Saint-Privat, nos régiments de ligne du 6e corps, les uns couchés par terre, les autres l'arme au bras, attendent, sans espoir, avec un calme et une résolution admirables, que les Prussiens se montrent face à face.

Enfin, malgré les obus et la mitraille, qui traversent ses rangs sur tous les points et font de nombreuses victimes, notre infanterie se déploie en avant de Saint-Privat et engage le feu avec les masses ennemies, qui se déploient pour envelopper ce village.

Bientôt la fusillade crépite sur tout le front de l'infanterie du 6e corps. Les deux infanteries adverses sont aux prises et c'est dans ce duel de gens de pied qu'on peut voir combien autre est, dans l'attaque, l'élan des nôtres, quand on les laisse donner libre jeu à leurs qualités offensives. Malheureusement le maréchal Niel, se trompant sur les conséquences du nouvel armement et enclin par son origine même (il était officier du génie) à faire prévaloir les idées défensives, nous avait faussé *notre* tactique, à laquelle nous revenons aujourd'hui.

En 1870, les rôles étaient intervertis. C'est nous qui devions attaquer les Allemands et c'étaient les Allemands qui nous atta-

quaient, tandis que nous nous réduisions nous-mêmes à la défensive. C'est surtout à cette interversion que nous devons tous nos revers de 1870-71. — Aussi sachons gré au général Boulanger d'avoir énergiquement et judicieusement accentué, pour notre infanterie, la préparation tactique à la guerre, dans le sens de l'*offensive toujours et quand même.*

— Les coups de canon grondent partout. Nos soldats voient leurs compagnons d'armes tomber à leurs côtés.

Nous allons entrer dans une période sanglante, qui va montrer une fois de plus que l'influence d'un chef intrépide décuple les forces d'une armée, en exaltant l'énergie de ses troupes.

Le spectacle qui s'offre aux regards en ce moment est à la fois terrifiant et sublime; à l'horizon, les bois incendiés par nos obus ressemblent à une mer de feu; le soleil, en descendant derrière les pentes boisées de l'Orne, embrase l'occident et force à porter la main au front, pour pouvoir distinguer les masses noires et profondes, qui se détachent sur ce fond de lumière et semblent toutes converger vers Saint-Privat, en s'avançant simultanément vers Batilly, Coinville, Montois et Roncourt.

— Jusqu'à quatre heures du soir, nos batteries ripostent avec vigueur, mais, hélas ! aussi avec plus de fatigue que les canons allemands, car l'écouvillon et le refouloir sont lourds à manier par la chaleur torride qu'il fait en ce moment. Les Allemands, avec leurs pièces se chargeant par la culasse, n'ont pas autant de peine. Nos premiers servants sont tellement exténués, qu'on en voit même en bras de chemise, ruisselants de sueur.

Cet engagement d'artillerie prépare l'entrée en scène des masses prussiennes atteignant Habonville et Saint-Ail et essayant de s'élancer de ces points à l'attaque des positions de l'aile droite française.

Malheureusement les munitions de notre artillerie s'épuisent bien vite et on sait qu'il n'est pas possible de les renouveler : les voitures régimentaires envoyées à Metz ne sont pas revenues.

Le grand parc de réserve de l'armée est resté à Toul; le 6e corps, qui devrait avoir vingt batteries, n'en a que neuf, les onze autres et les mitrailleuses étant demeurées forcément au camp de Châlons, et cependant il faut faire tête à l'ennemi, dont les renforts nombreux ont augmenté l'audace.

Sur toute la ligne, comme nous venons de le voir, les Allemands ont dressé d'immenses batteries, et nous n'avons à leur opposer que des batteries tout à fait inférieures, dont il faut ménager le tir pour ne pas épuiser trop tôt les munitions.

Le 6e corps est réduit à sa dernière ressource. Cette extrémité,

qui ne doit pas échapper à l'ennemi, ne peut qu'augmenter la confiance de celui-ci.

Longtemps Canrobert, avec ses quelques batteries, soutient la lutte de son mieux. Peu à peu, cependant, les munitions, comme nous venons de le dire, deviennent rares; de notre côté, le feu diminue d'intensité.

Devant ce formidable déploiement des batteries prussiennes, notre artillerie a presque complètement cessé son tir, le réservant pour le moment, prochain, où l'infanterie allemande passera à l'offensive.

Le général de Berckheim, qui commande l'artillerie du 6e corps, le neveu du vaillant général de ce nom, qui a défendu l'Alsace avec une si remarquable opiniâtreté pendant l'invasion de 1814, a lui aussi, devant Saint-Privat, accompli son devoir jusqu'au bout.

Le lieutenant-colonel d'artillerie Berge reçoit une blessure à l'omoplate droite : au même instant un obus éclate sous le ventre de son cheval; le pauvre animal, déchiré, dépecé en lambeaux, fait heureusement rempart à son maître et le sauve de la mort.

— Un peu après quatre heures, notre artillerie est réduite au silence : elle n'a plus de munitions. Quelques-unes des batteries qui étaient sur la gauche du village se retirent.

En fait d'artillerie aidant à la défense de Saint-Privat, nous n'avons plus alors qu'une seule batterie de 12, établie au sud de ce village, vers la cote 1050. Cette batterie a la majeure partie de ses attelages par terre et deux ou trois pièces démontées; nombre de servants sont tués ou blessés. L'officier qui la commande, un lieutenant en premier, envoie demander des hommes à l'un des régiments de ligne les plus voisins, pour remplacer les canonniers mis hors de combat et donner les charges aux caissons.

Le 93e est chargé de fournir ces hommes. Il fournit aussi une section pour servir de soutien à la batterie.

Cette section se porte alors en avant de cette batterie à environ cinq cents mètres, derrière une levée de terre, plantée d'une haie vive, et attend dans cette position l'attaque de l'infanterie ennemie; mais elle n'y reste pas longtemps, rappelée qu'elle est bientôt à sa compagnie, commandée par le capitaine Milhau qui montre le plus grand calme sous la mitraille.

—Les chassepots et quelques pièces bien établies et dissimulées jusqu'au dernier moment, telles sont, avec les baïonnettes, les seules ressources de Canrobert.

Dès lors, l'infanterie du 6e corps est abandonnée à ses propres

forces en face d'un ennemi dont l'artillerie redouble d'activité. Pour suppléer, autant que faire se peut, à l'absence de nos artilleurs, quelques bataillons sont portés en avant sur l'emplacement qu'occupaient nos batteries.

Du village de Sainte-Marie-aux-Chênes, que les Saxons et la garde royale ont enlevé vers trois heures de l'après-midi et qui se trouve situé à deux mille cinq cents mètres environ de notre droite, le feu de l'artillerie ennemie redouble sur notre infanterie.

Dans la plaine, au nord de ce village, se livre un sanglant combat de tirailleurs avec des chances partagées.

Nos tirailleurs, projetés jusqu'à sept ou huit cents mètres des batteries ennemies, cherchent à les paralyser, en les empêchant de s'approcher davantage de nos positions, et il est incontestable que leur tir gêne bien plus les batteries allemandes que celui de notre artillerie, dont la portée est notablement inférieure à celles des pièces ennemies.

A cet égard, la relation prussienne s'exprime ainsi, à propos du débouché de la garde prussienne sur Saint-Ail (village en face duquel se trouvait la division Levassor-Sorval du 6e corps) : « Les pertes que l'artillerie de la garde royale essuyait sur ce point étaient causées en très grande partie par les balles des chassepots, tandis que le tir des pièces françaises, d'abord très violent, ne faisait relativement que peu de mal. »

Sur tout le front occidental de Saint-Privat, nos bataillons tentent de vigoureux retours offensifs sur Sainte-Marie-aux-Chênes et sur les positions occupées par les batteries de la garde prussienne; mais ces tentatives sont arrêtées par le feu d'écharpe des nombreuses batteries allemandes et coûtent beaucoup de monde à nos régiments.

Cependant l'offensive de l'infanterie du XIIe corps, du côté de Roncourt, a eu pour effet de masquer les batteries saxonnes en position des deux côtés du ravin de Habonville et Auboué. Aussi, dès que le village de Sainte-Marie-aux-Chênes a été enlevé par l'ennemi, toute cette artillerie s'est rapprochée vivement de la ligne Saint-Privat-Roncourt. Mais nos tirailleurs la tiennent encore longtemps en arrêt et même en échec.

Entre Saint-Privat et Roncourt, nous avons encore quelques batteries, qui font tête à l'artillerie ennemie et cherchent à favoriser une contre-attaque sérieuse de la part de notre infanterie.

— Quoi qu'il en soit, à cinq heures du soir, les Allemands n'ont pas encore pu parvenir à entamer la droite de l'armée française. Le 6e corps montre une solidité à toute épreuve, sous un véritable ouragan de fer.

Le front de nos bataillons est jonché de cadavres ou plutôt de corps hachés en morceaux par les obus; des blessés gisent parmi ces débris humains, où l'on voit un tronc d'homme maintenu debout par le havresac, comme si les jambes dont il est dépourvu étaient enterrées dans le sol. Sur ce tronc est une face terrible tournée vers notre ligne de bataille... et combien d'autres tableaux de ce genre!

Mais les rangs sont impassibles. On voit même des sergents, entre autres le sergent Natali, de la 1re compagnie du 1er bataillon du 93e de ligne, qui, entouré de morts et de blessés, commande sa compagnie, dont tous les officiers et le sergent-major[1] ont été mis hors de combat : cet admirable sous-officier se tient debout, à la droite du premier rang de sa compagnie (qui est elle-même à droite de tout le régiment), affectant la plus grande correction dans la position du soldat reposé sur l'arme, tandis qu'une grêle d'obus éclate tout autour de lui.

— Le 1er bataillon du 4e de ligne, précédé de ses tirailleurs, reste inébranlable en avant de Saint-Privat, jusque vers cinq heures du soir.

A un certain instant, un officier supérieur prussien s'avance au galop et gravit les hauteurs situées sur la droite de Sainte-Marie-aux-Chênes. Il est à une très grande portée et semble hors d'atteinte; du point qu'il occupe, il embrasse d'un coup d'œil tout le terrain, qui s'étend vers Amanvillers, Saint-Privat, Roncourt et Montois. Il tient une longue-vue de la main droite et il la dirige vers ce dernier point.

Un vieux lieutenant du 4e de ligne appelle un sergent : « Passe-moi ton fusil, lui dit-il, que je descende ce grand maigre! »

Le sergent obéit. Un pâle sourire relève la lèvre du lieutenant. Il se pose sur un genou et vise. Sa figure noire et osseuse s'allonge sur la crosse; le coup part...

Lui ne bouge pas : il attend que la fumée soit dissipée. Un coup de vent éclaircit l'horizon : le cheval est parti comme une flèche. Quant au cavalier, la balle du lieutenant l'a atteint, son pied est resté pris dans l'étrier et sa tête rabote les ronces et les épines.

« Encore un de nettoyé, dit tranquillement le vieil officier, en

1. Nous avons perdu de nombreux sergents-majors dans toute l'armée de Metz. Ainsi, le 16 août, dans le seul 3e bataillon du 93e de ligne, cinq sergents-majors sur six furent tués.

Beaucoup de sergents-majors, à cette époque, étaient anciens de service (en moyenne dix à douze ans), et comme alors ils n'avaient pas d'autre débouché, ils cherchaient à se distinguer, s'exposant le plus possible pour cela sur le champ de bataille, afin d'obtenir l'épaulette.

rendant son fusil au sergent; que chacun de nous fasse son devoir et nous viendrons à bout de tous ces coquins! »

Oui, braves soldats de Metz, de Rézonville et de Saint-Privat, tous vous avez fait votre devoir! Mais, hélas! nous comptions sans Bazaine!

— Quelques compagnies du 9e bataillon de chasseurs à pied qui ont essayé de tenir tête aux masses profondes débouchant de Sainte-Marie-aux-Chênes, sont ramenées après une vigoureuse défense. Le commandant Marin, du 1er bataillon du 25e de ligne, placé à leur gauche, détache aussitôt trois compagnies, qui dégagent vivement les chasseurs à pied.

— Comme l'avant-veille à Rézonville, le 28e de ligne supporte une grêle de projectiles dans une immobilité impassible.

Vers quatre heures et demie, toutes les troupes placées à la gauche se sont repliées sur la route de Saint-Privat et l'artillerie du 6e corps ayant consommé, comme on le sait, toutes ses munitions, a opéré sa retraite sur le même point.

Le terrain en avant du 28e de ligne se relève un peu pour descendre ensuite du côté de l'ennemi. Le colonel Gibon, du 25e de ligne, dont les hommes sont engagés et tiraillent en avant, vient prévenir qu'il a devant lui des forces considérables, qu'elles semblent s'amasser sans cesse et que d'autres forces, présentant plusieurs lignes d'infanterie, suivies de colonnes profondes, se répandent dans la plaine qui s'abaisse sur la droite de Saint-Privat. C'est le XIIe corps saxon, qui accentue son mouvement tournant sur Roncourt.

— Le commandant Kesner, du 18e d'artillerie, qui s'est retiré derrière Saint-Privat avec les 7e et 8e batteries de ce régiment, a renouvelé ses munitions épuisées et attend une occasion favorable de rentrer en ligne.

Tout à coup, apercevant la forte concentration des troupes ennemies derrière Sainte-Marie-aux-Chênes, il porte ses batteries à droite de Saint-Privat et dirige leurs feux sur ces colonnes profondes, qui se replient aussitôt dans le ravin de Saint-Ail à Coinville.

Quelque temps après, une masse de cavalerie débouche de Sainte-Marie-aux-Chênes, mais elle est arrêtée par le feu des 7e et 8e batteries. Trois fois, cette cavalerie se reforme : la dernière fois, elle avance, disparaît derrière un pli de terrain et au moment où elle reparaît sur la crête, elle est reçue par le feu des deux batteries du commandant Kesner et par la fusillade des 12e et 26e de ligne, ainsi que de trois compagnies du 9e bataillon de chasseurs, abrités derrière de petits murs en pierres sèches.

Toute cette cavalerie, laissant le terrain jonché de cadavres d'hommes et de chevaux, s'enfuit alors vers Sainte-Marie-aux-Chênes et ne reparaît plus de la journée.

Vers quatre heures et demie, les deux batteries ayant épuisé leurs nouvelles munitions, le commandant Kesner reçoit l'ordre de se retirer sur Plappeville.

La 7e batterie a perdu deux hommes tués, onze blessés, deux disparus; huit chevaux tués et douze blessés.

La 8e batterie a été moins éprouvée : aucun homme n'a été atteint. Elle a perdu seulement sept chevaux tués.

— Ainsi, nous le répétons, sur le front Ouest de Saint-Privat, l'action vigoureuse de l'infanterie du 6e corps a maintenu l'ennemi en respect de midi à cinq heures du soir.

A ce dernier moment, on voit l'artillerie ennemie essayer de s'accrocher aux crêtes du plateau occidental de Saint-Privat; mais elle ne tarde pas à être délogée par les tirailleurs du 6e corps et elle se reporte rapidement en arrière.

Cependant la garde prussienne n'ose pas encore se lancer à l'attaque de Saint-Privat et il est près de cinq heures du soir. Il faut dire que, d'après ce que nous savons aujourd'hui du plan d'attaque des généraux allemands, il fallait commencer par s'emparer de Roncourt avant d'attaquer Saint-Privat; une fois Roncourt enlevé, la garde prussienne devait marcher sur Saint-Privat, tandis que de Roncourt le corps saxon (le XIIe), chargé du mouvement tournant, y marcherait aussi.

— Vers cinq heures du soir, la dernière batterie française qui soit restée en avant de Saint-Privat, se retire faute de munitions. C'est la batterie de 12 que protégeait une section du 93e de ligne.

A ce moment, les Prussiens croient observer dans nos lignes de nombreux mouvements, qui semblent démontrer l'indice d'une retraite partielle.

Des bataillons serrés de notre infanterie marchent de Roncourt sur Saint-Privat. Ces bataillons se dérobent au feu meurtrier de l'artillerie saxonne et obéissent aux ordres du maréchal Canrobert qui, voyant la garde royale s'ébranler, groupe toutes ses forces autour de lui.

La garde royale prussienne s'ébranle effectivement : depuis cinq heures, elle lutte contre les forces minimes de Canrobert, sans avoir obtenu aucun avantage. A sa droite, le IXe corps continue, lui aussi, le combat, depuis le même laps de temps, toujours avec une égale violence et sans que rien de décisif se soit encore produit.

Le soir approche. Impatienté de la longue et inflexible résis-

tance de notre 6e corps et craignant que les Saxons, vu la longueur du chemin qu'ils ont à parcourir, ne puissent arriver sur le terrain avant la nuit, le prince Auguste de Wurtemberg croit le moment venu de ne pas remettre davantage une attaque énergique de la garde royale surtout.

Si l'on veut arriver, pendant qu'il fait encore jour, à un résultat définitif à l'aile gauche de la IIe armée, il n'est que temps.

Il est à craindre que les Français ne profitent de l'obscurité naissante pour se replier, inaperçus et sans être inquiétés, sur une autre position dans laquelle ils pourront offrir, le lendemain, une nouvelle bataille aux armées allemandes, et dans des conditions peut-être encore plus favorables pour eux : le moment présent est donc la limite extrême où il est urgent de commencer l'attaque, sans attendre plus longtemps que le XIIe corps saxon soit réellement engagé.

En outre, le silence de notre artillerie encourage les Allemands.

En conséquence, vers cinq heures du soir, en pleine connaissance de cause et avec l'assentiment du prince Frédéric-Charles, qui se trouvait dans le voisinage, l'ordre est donné à l'infanterie de la garde prussienne de marcher à l'attaque de la position de Saint-Privat.

Cette attaque de la garde se dessinant contre Saint-Privat devrait enfin inspirer Bazaine et lui donner l'idée de sauver Canrobert du mouvement tournant des Saxons; car, à cette heure, la canonnade contre Roncourt est en pleine action.

Le canon s'entend de loin, sa fumée obscurcit le fond de l'horizon et l'artillerie prussienne tonne contre ce village.

Les têtes de colonne du XIIe corps saxon atteignent Auboué.

Les Saxons sont à Auboué!

La garde prussienne attaque!

Bazaine n'envoie pas la garde française!

Et l'on va voir Canrobert aux prises avec cette fameuse garde royale, qui s'est couverte de gloire en 1866, à Chlum (bataille de Sadowa ou de Kœniggraëtz).

— Cette troupe d'élite se forme pour tenter la grande attaque de Saint-Privat.

Trois brigades sont en ligne : à l'aile droite, la 4e brigade d'infanterie (général von Berger : régiments de grenadiers Empereur François et Reine Augusta), venant de Saint-Ail; à l'aile gauche et un quart d'heure plus tard, la 1re division d'infanterie (général von Pape), venant de Sainte-Marie-aux-Chênes, ayant à droite de la route la 2e brigade (général von Medem : 2e et

4e régiments de la garde)[1]; à gauche de la route, la 1re brigade (général von Kessel : 1er et 3e régiments de la garde et la 1re compagnie de pionniers de la garde).

Cette garde, dont la Prusse s'enorgueillit, cette garde, qui s'avance sous la protection d'une artillerie formidable, cette garde, qui compte trente-sept mille combattants contre moins de vingt-sept mille Français épuisés de fatigue, qui a vaincu les Autrichiens à Chlum, leur a arraché, inférieure en nombre, une position plus redoutable que Saint-Privat et couverte de canons, cette garde, qui ne doute pas d'écraser Canrobert, va pourtant perdre plus de huit mille hommes dans son assaut et sera arrêtée, impuissante, humiliée, meurtrie, vaincue, aux pieds du 6e corps français, jusqu'à l'arrivée des Saxons du XIIe corps allemand.

— En voyant la garde royale se former en colonnes profondes et se disposer à attaquer Saint-Privat, Canrobert a compris que, sur ce point, le sort de son corps d'armée est en jeu. Aussitôt il rappelle à lui toutes ses forces disponibles et les resserre autour du village.

Les tirailleurs, engagés en avant de Saint-Privat, sont rappelés et rejoignent, en faisant le coup de feu, leurs bataillons respectifs.

Le mot d'ordre pour tous les colonels du 6e corps est, à ce moment, de se resserrer sur la position.

Le maréchal Canrobert ne se fait pas illusion sur le danger qui menace sa droite, complètement en l'air, et il veut être prêt à tout instant à la replier, en bon ordre, sur une autre position plutôt que de la voir coupée et enlevée. Pour cela, il faut éviter une trop grande dispersion de tous ses éléments tactiques. Voilà pourquoi on commence à recueillir les premiers échelons de combat, tels que ligne de tirailleurs et soutiens. Bref, le 6e corps rassemble ses forces autour de la clef de la position.

Il est d'ores et déjà arrêté dans l'esprit du maréchal Canrobert qu'il faut *évacuer progressivement toute la région située au nord de Saint-Privat, en se couvrant d'une arrière-garde établie à Roncourt.*

Entre temps on aperçoit de Saint-Privat une longue ligne d'artillerie ennemie venant s'établir, avec un immense bruit de ferraille, en face de ce village, à quinze cents mètres environ. Nos troupiers disent dans leur pittoresque langage :

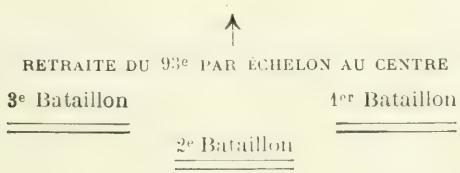
1. Le régiment de fusiliers de la garde, qui appartenait aussi à cette brigade, avait été provisoirement laissé en arrière pour occuper Sainte-Marie aux-Chênes et ne fut appelé que plus tard pour la seconde attaque. Le bataillon de chasseurs resta lui aussi à Sainte-Marie.

« Cette fois, ça y est, nous sommes *f.....ichus* » (*sic*).

Le 93e de ligne fait encore, à cet instant, un mouvement démonstratif en avant, la baïonnette au canon, pour maintenir l'ennemi à distance, et s'engage le premier avec les tirailleurs de l'attaque de la garde royale partant de Sainte-Marie-aux-Chênes. Dans ce retour offensif, le commandant Paon, du 3e bataillon du 93e, et son capitaine adjudant-major Emonet sont blessés; le premier tombe engagé sous le cadavre de sa vieille jument *Minerve*. Quant au capitaine Emonet, son cheval (*Sidi*) a été tué l'avant-veille à Rézonville et il a été atteint en combattant à pied dans cette charge démonstrative.

Après quelques feux à volonté, le colonel Ganzin dit aux principaux officiers, qui se tiennent encore à cheval derrière le 93e:

« Une partie du régiment va se replier sur le village et se postera derrière les murs de clôture, qui enserrent les jardins; une autre continuera le combat sur ce terrain : ce sera le 1er bataillon. »



Le 2e bataillon commence le mouvement: il se replie en bon ordre derrière les murs, puis c'est le tour du 3e bataillon.

Le 1er bataillon du 93e de ligne est replié le dernier, couvert par ses compagnies des ailes, déployées en tirailleurs (c'est-à-dire les 1er et 6e pelotons). Le 1er peloton était commandé par le sergent Natali, dont nous avons déjà parlé précédemment.

A cette occasion, tout le régiment est témoin de ce que peuvent la poigne et l'ascendant moral des cadres sur une troupe. Ce 1er peloton a été décimé : il a perdu tous ses officiers et son sergent-major ; de plus, au moment où il reçoit l'ordre de se replier, il entend quelques isolés qui passent en criant que l'on est tourné et que les tirailleurs vont être enlevés.

La tentation du 1er peloton est alors de prendre le pas de course et de gagner les murs derrière lesquels s'est porté le régiment. Mais ce pas de course peut dégénérer en débandade, et c'est ce que pressent le sergent Natali : dans tous les cas, il n'admet pas que quiconque sous ses ordres fasse le moindre mouvement qu'il n'ait pas commandé.

Alors il rallie son peloton comme à l'exercice et lui tient ce petit discours :

« Nous allons nous replier sur le bataillon, *en bon ordre* : s'il y en a un seul d'entre vous qui ne marche pas au pas, qui ne tienne pas son arme comme il faut, qui ne soit pas aligné, je le brûle. »

Et tout le 6e corps voit alors, sous une pluie incroyable de projectiles, vraie tempête de fer et de plomb, un pauvre petit peloton, conduit par un sergent, marchant l'arme sur l'épaule, COMME A LA PARADE ! ! !

Tous les officiers sont enthousiasmés et s'écrient à ce spectacle : « Oh ! le magnifique, le splendide sergent ! » On parla même de décerner, au nom du 93e de ligne, une arme d'honneur à Natali, qui avait emporté l'admiration de tout son régiment. Mais cela n'eut pas lieu, il ne fut même pas décoré ; le colonel Ganzin le fit toutefois passer adjudant et il fut nommé sous-lieutenant en 1873.

A Rézonville, un autre sergent du 93e, du nom de Pédebosc, fut décoré pour un fait de guerre analogue. Rappelons aussi la brillante conduite d'un vieux serviteur, le sergent Pierron, qui, retraité avant la campagne, avait repris du service pour la durée de la guerre, voulant marcher avec son régiment.

— Pour en revenir à la bataille du 18 août, au moment où le 93e de ligne rentre dans Saint-Privat, des hommes crient dans les rangs que la position est tournée. C'est qu'ils aperçoivent des troupes ennemies sur la route de Roncourt, ce qui démontre bien que ce n'est qu'à la dernière extrémité que le maréchal Canrobert a fait resserrer son monde sur la position principale.

A la gauche du 93e de ligne, la 1re section de la compagnie de sapeurs de la division Tixier (3e du 3e régiment du génie) est en train de construire, sous la direction du capitaine Audier, un retranchement expéditif ou une tranchée-abri destinée à enfiler le chemin de Roncourt et à organiser défensivement l'angle Nord-Ouest de Saint-Privat ; on voit ces braves sapeurs, travaillant sous une grêle de balles, le fusil en bandoulière.

A ce moment, le chef de bataillon Féraud, commandant le génie de la division Tixier, qui se trouve au milieu de ces travailleurs, a son cheval tué sous lui par un obus, qui éclate sous le ventre de la pauvre bête et la met en lambeaux, sans blesser toutefois son cavalier.

— De son côté, le 25e de ligne, accablé par la mitraille ennemie, s'est également retiré sur Saint-Privat.

Cependant un groupe de trois à quatre cents hommes de ce régiment, appartenant en grande partie au 3e bataillon, est

ramené en avant par les officiers et se masse autour du drapeau, dont le porteur, le sous-lieutenant Gambini, a été tué l'avant-veille à Rézonville. Ces braves gens font halte en cet endroit et n'opèrent leur retraite sur Saint-Privat qu'après avoir brûlé toutes leurs cartouches.

Les munitions, après la bataille du 16, n'ont pu être complétées, de sorte que beaucoup d'hommes du 25e de ligne, le matin du 18, avaient à peine quelques coups à tirer dans leurs cartouchières.

— Depuis plus d'une heure déjà, l'artillerie de la garde prussienne canonne Saint-Privat et depuis quatre heures elle s'est rapprochée à plus courte portée. Des hauteurs, à l'ouest d'Habonville et de Saint-Ail, cette artillerie redouble de vigueur et écrase Saint-Privat.

Sous la pluie d'obus, ce pauvre village croule maison par maison ; de la mairie, il ne reste plus que quelques pans de murs noircis et déchiquetés.

La réserve d'artillerie du corps saxon a, elle aussi, ouvert son feu contre Roncourt, de sa position au nord de Sainte-Marie-aux Chênes, ce qui, à vrai dire, est un peu trop loin.

De notre ligne de bataille, nos tirailleurs distinguent deux fortes attaques de l'infanterie de la garde prussienne, l'une composée de trois brigades, l'autre d'une brigade, qui s'apprêtent, la première au nord de la route de Sainte-Marie-aux-Chênes, la seconde au sud.

Les brigades de Sonnay (75e et 91e de ligne) et Gibon[1], (25e et 26e de ligne), ainsi que le 93e de ligne et la brigade Le Roy de Dais (12e et 100e de ligne), se disposent à les recevoir.

— A peine nos derniers pelotons d'infanterie sont-ils arrivés derrière les murs de clôture de Saint-Privat que les colonnes de la garde prussienne débouchent de toutes parts.

Les Allemands s'avancent dans un ordre admirable, comme à la parade, le fusil dans la main droite, la brigade von Berger en avant. Pas un seul coup de fusil ne répond de Saint-Privat au feu terrible de l'artillerie de la garde prussienne.

« Évidemment, pensent les Allemands, le village est abandonné par la majeure partie des troupes françaises ! » Leurs batteries envoient quelques obus encore ; puis, à travers les vignes, l'infanterie de la garde continue sa marche en avant, au pas de charge, croyant n'avoir qu'à occuper Saint-Privat sans coup férir.

1. Le colonel Gibon, du 25e, commandait la 1re brigade de la 4e division du 6e corps en remplacement du général de Marguenat, tué le 16 août.

C'est une magnifique infanterie d'élite que cette garde royale, toute composée d'hommes superbes, jeunes gens aux yeux bleus et aux blonds cheveux, vrais géants, à la forte carrure, au costume à la fois sévère et riche.

Berlin en était fier et la foule applaudissait, quand, d'un mouvement cadencé et régulier comme le battement d'une horloge, ils venaient s'aligner et former une double haie sous les frais tilleuls de la promenade du *Unter-den-Linden*.

Aussi fiers et aussi calmes, les gardes royaux du vieux Guillaume marchent vers les ruines fumantes de Saint-Privat... — Ils n'y arrivèrent pas. —

Quelques débris mutilés de cette belle infanterie se traînent aujourd'hui, sur des béquilles, dans des villages perdus de la Prusse ou de l'Allemagne ; c'est le petit nombre ; les autres dorment entassés dans une fosse profonde creusée au pied du cimetière, derrière les murs duquel, silencieux et immobiles, les attendaient les intrépides soldats de Canrobert.

Un monument funéraire commandé par la reine de Prusse marque aujourd'hui la tombe de son régiment.

Ce fut un des épisodes les plus dramatiques de ce combat de géants dont la France ne connait pas encore les détails, mais qu'elle inscrira plus tard avec orgueil sur les fastes de sa gloire et sur les drapeaux des braves régiments de notre 6e corps.

De notre côté, l'artillerie en effet ne tonne plus depuis longtemps. Les caissons sont vides, mais derrière chaque pierre il y a un soldat. Tous les points susceptibles de défense sont occupés. Les officiers font élever des clôtures ou des barricades improvisées, derrière lesquelles s'établissent de nombreux défenseurs. En même temps, nos troupiers ont percé des trous à hauteur d'homme dans les murs et les maisons et regardent par ces trous l'épaisse fumée qui s'est amassée entre les maisons en ruines et les Allemands, dont on entend les lourds talons de fer résonner pesamment sur la terre du coteau.

On attend que la fumée se dissipe, que la distance se rapproche et que le chassepot puisse lutter contre cette formidable pluie de fer qui, depuis plus de trois heures, s'abat sur Saint-Privat.

Canrobert a donc pour lui la position et l'ingénieuse habileté de ses soldats, qui, au dire de l'ennemi, tirent du terrain et des moindres reliefs un parti intelligent.

Mais le commandant du 6e corps ne dispose que d'un corps incomplet de vingt-sept mille hommes qui se sentent mal appuyés par une artillerie insuffisante et réduite au silence.

Une troupe dans ces conditions est d'ordinaire fort peu préparée à bien tenir.

Les divisions sont incomplètes. On les a hâtivement formées. Coupée de son corps par le mouvement tournant de l'ennemi sous Metz, une de ces divisions (la 2e, général Bisson) manque, à l'exception d'un seul régiment, le 9e de ligne, et le 6e corps s'en trouve comme amputé.

C'est dans ces conditions défavorables que Canrobert soutint la lutte qui l'immortalisera.

En effet, on est confondu de voir ce qu'il a fallu aux Allemands d'efforts et de temps, ce qu'il leur a fallu accumuler de régiments et de batteries pour enlever cette position de Saint-Privat-la-Montagne, où se trouvait un ennemi si inférieur en nombre, un ennemi dont l'artillerie n'avait plus un seul obus dans ses caissons et dont les soldats ne cédèrent que lorsqu'ils eurent épuisé toutes leurs cartouches.

— Mais revenons à la défense de Saint-Privat, au moment où ses défenseurs s'apprêtent à recevoir la première attaque de la garde prussienne.

Haies, palissades, jardins, murs de clôture, maisons, tout est garni et fourmille de képis et d'épaulettes rouges ; le maréchal Canrobert donne l'exemple; il retient ses hommes impatients : lui-même, va donner le signal.

— Sur cette longue pente découverte, qui descend de Saint-Privat-la-Montagne vers Sainte-Marie-aux-Chênes, on voit les Allemands s'avancer : enfin les voici.

La fusillade commence à peine à pétiller derrière les murs de clôture, contre les tirailleurs ennemis, qu'on aperçoit une brigade de la garde prussienne, qui se dirige vers le nord-ouest de Saint-Privat. Pressés les uns contre les autres, les gardes royaux marchent d'un pas rapide, l'arme dans la main droite, silencieux, précédés de leurs officiers montés, tous à cheval, brandissant leurs épées et criant : « *Vorwœrtz! Vorwœrtz!* »

En même temps, une fusillade intense éclate sur la gauche, c'est-à-dire au sud de ce village. Cela indique que Saint-Privat est attaqué à la fois par le nord et par le sud.

C'est la 1re brigade de la garde prussienne qui se dirige vers le nord-ouest de Saint-Privat; elle se compose des 1er et 3e régiments d'infanterie de la garde et est commandée par le général-major von Kessel. Elle tient la gauche de l'attaque prussienne. En même temps, la 2e brigade (von Medem) s'avance par le centre et la 4e (von Berger) par la droite, tandis que la 3e (colonel Knappe von Knappstedt) essaie de tourner le village par le sud.

Ces troupes, nous le répétons, marchent dans un ordre admirable, comme sur un champ de manœuvre, et ceci n'est pas une exagération. Les régiments sont formés sur deux lignes par colonnes de demi-bataillons; les demi-bataillons de première ligne se sont formés en colonnes de compagnie, qui ont déployé elles-mêmes leurs pelotons de tirailleurs.

C'est dans cet ordre que s'avancent ces régiments d'élite, tambours battants. On entend le son grêle et monotone de la charge prussienne appuyé par les notes aiguës et stridentes des fifres. Nos troupes s'apprêtent à bien accueillir cette parade.

Déjà le premier rang des gardes royaux est arrivé devant les murs de clôture et va s'élancer par les brèches creusées par les obus allemands, quand tout à coup jaillit un éclair immense, suivi d'une décharge à bout portant de plusieurs milliers de chassepots... un ouragan de balles s'abat sur les colonnes ennemies.

L'effet produit par ces feux rasants d'une violence extrême est terrible. Chaque coup porte sur ces masses compactes et sème la destruction dans les rangs. Soldats et officiers, hommes et chevaux, décimés par cette grêle de plomb, tombent les uns sur les autres, et s'écrasent en tourbillonnant, sans savoir où fuir.

Les chassepots abattent les royaux par centaines, et plus les régiments approchent, plus ils fondent sous cette éruption volcanique.

Nos braves petits soldats, n'ayant plus leurs tirailleurs devant eux, peuvent, en conséquence, exécuter sur le glacis, qui s'étend devant eux, un feu des plus intenses et des plus violents. Ils sont serrés, à raison de moins d'un mètre par homme, derrière les murs qui les abritent, mais qui sont cependant assez bas, pour qu'on puisse tirer sur appui. Du reste, sur une grande partie de la longueur des murs, la plupart des compagnies françaises sont sur deux rangs, le premier rang tirant le genou en terre, et le deuxième debout, par-dessus le premier.

En quelques minutes, la moitié de la première ligne d'attaque a été renversée par nos terribles chassepots. La terre est jonchée de mourants et trempée de sang; en quelques endroits, le bourrelet des morts présente jusqu'à six cadavres d'épaisseur et de la compagnie qui forme la tête de la colonne d'attaque un *seul soldat* parvient à se sauver.

Avec une intrépide bravoure, à laquelle nous ne devons pas marchander nos éloges, les débris de ces bataillons avancent toujours, et leurs pertes, déjà si considérables, augmentent sans

cesse, à mesure qu'ils gravissent ce chemin de carnage sillonné par les balles de nos chassepots.

Les généraux, les officiers supérieurs, les commandants de compagnie, les officiers d'ordonnance, tous sont restés à cheval, afin d'être plus à même de diriger le combat; en un instant presque tous sont démontés; un grand nombre, frappés en même temps que leurs montures, ne se relèvent plus.

Le général von Pape, qui dirige l'attaque, a successivement deux chevaux tués sous lui: le colonel von Roder, du 1er régiment de la garde, est mortellement frappé; le major von Notz, du 3e régiment; le major prince von Salm, du régiment Reine-Augusta, un second prince de Salm et quatre-vingt-quatorze officiers de la garde sont tués. En outre, deux généraux de brigade, quatre colonels et une grande partie des officiers supérieurs sont blessés de coups de feu.

Les survivants avancent toujours sous cette pluie de plomb, marchant dans le sang de leurs camarades et passant par-dessus les morts et les blessés, avec la ferme résolution de vaincre ou de périr.

Vains efforts! sacrifices inutiles! Le carnage continue : la garde royale, foudroyée, gagne à peine quelques mètres de terrain.

Et cependant la moitié de la distance à peine est parcourue et l'appui de la 48e brigade saxonne, qui vient d'entrer en ligne, ne fait qu'augmenter les pertes.

— Dans cette défense héroïque de notre infanterie, le 9e bataillon de chasseurs à pied et les trois bataillons du 93e de ligne se font remarquer par leur brillante attitude.

L'un de ces bataillons, le 3e, est un bataillon d'excellents tireurs, ce qui tient beaucoup à la composition de ses officiers, tous excellents chasseurs, et à ce qu'étant détaché au Havre jusqu'à la déclaration de guerre il a exécuté, sur les plages de la Manche, des tirs de guerre spéciaux.

Dans cette première attaque, ce bataillon est engagé contre le 3e régiment d'infanterie de la garde. Ce régiment prussien perd du reste successivement *tous ses officiers*. Une colonne de compagnie, qui s'avance en première ligne, a le cheval de son *hauptmann* (capitaine) enfourché trois fois de suite par trois officiers différents.

A côté du sous-lieutenant Coumès, se tient un petit troupier qui plus tard reçut la médaille militaire pour sa belle conduite dans cette terrible journée. Ce brave garçon fait remarquer à son officier tel officier ou sous-officier allemand qu'il va « descendre » ; il ajuste son coup et cet officier ou sous-officier « des-

cend la garde ». Il crie alors, en rechargeant son arme : « Voyez, mon lieutenant, encore un de moins. »

En face de Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes présente l'aspect d'un colossal bûcher ; sur la droite, Roncourt prend également feu.

C'est après Amanvillers les deux autres villages que nos soldats voient en flammes. C'est sinistre et beau à la fois.

Dans cette héroïque défense, le 93e de ligne est très solidement dirigé par le colonel Ganzin, « le père Ganzin » ou « Mlle Placide Ganzin », comme l'appellent les troupiers. Cet officier supérieur, extraordinairement brave, est doué d'une bravoure tranquille, à rendre des points aux plus flegmatiques des héros anglais. Ce surnom de « Mlle Placide Ganzin » lui a en effet été donné, lorsqu'il commandait le 1er bataillon du 3e grenadiers de la garde, qui aborda, à la bataille de Magenta, le fameux Puonte Nuovo di Buffalora. Ce jour-là (4 juin 1859), tous les officiers montés des grenadiers mirent pied à terre, tellement la fusillade des chasseurs tyroliens était meurtrière.

Seul, le commandant Ganzin resta à cheval, en continuant à mâchonner son cigare comme d'habitude et avec cette parfaite tranquillité d'où lui vint le surnom de « Mlle Placide Ganzin » !

— Cependant, ne voulant pas faire exterminer son corps d'élite, le prince Auguste de Wurtemberg, qui surveille l'action de la hauteur à l'ouest de Sainte-Marie-aux-Chênes, ordonne de suspendre l'attaque. Le chef n'ose pourtant pas commander la retraite : elle serait humiliante pour l'orgueil teutonique, dangereuse peut-être ; la garde risquerait de perdre ses positions, d'être poursuivie, refoulée dans la campagne : ses rangs se trouvent déjà en désordre.

Le prince Auguste de Wurtemberg double la ligne des tirailleurs, la fait avancer à *quatre cents pas du village* [1] (soit deux cent soixante-quatre mètres), puis coucher à terre dans les vignes, pour offrir moins de prise. Dans cette attitude, cette ligne entretient un feu violent contre les défenseurs de Saint-Privat, pendant que la garde se remet en ordre et recule un peu en arrière, sous une grêle de balles, laissant le sol sablonneux du coteau jonché de longues traînées de cadavres.

Il faut bien maintenant attendre, pour que la garde reprenne son attaque, l'effet produit par la diversion que les Saxons vont tenter par Roncourt.

— Pendant que les troupes placées dans Saint-Privat repoussaient la première attaque de trois brigades de la garde royale,

1. Le pas allemand est une mesure de deux pieds ou soixante-six centimètres.

la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps : 25e, 26e, 28e et 70e de ligne) déployait une ténacité remarquable, en refoulant la 4e brigade de ce corps d'élite, qui voulait tourner le village par le sud.

La division Levassor-Sorval appuyait sa droite à la route de Briey et prolongeait sa gauche vers Amanvillers, où se trouvait notre 4e corps.

Comme on le sait, les Allemands, ayant établi de nouvelles batteries, avaient manœuvré, vers cinq heures du soir, avec l'intention de tourner et d'envelopper notre 6e corps.

Une canonnade terrible avait précédé cette nouvelle attaque.

Pendant que les 1re, 2e et 4e brigades d'infanterie de la garde prussienne se jettent sur la face Ouest de Saint-Privat, la 3e brigade de ce corps d'élite se porte du bois de la Cusse sur Amanvillers, afin de tourner et de déborder Saint-Privat par le sud.

Les régiments hessois postés dans le bois de la Cusse, qui devraient appuyer cette brigade sur la gauche, ont été tellement décimés par les chassepots de notre infanterie, qu'ils se trouvent hors d'état de concourir à ce mouvement offensif.

Précédée du bataillon des tirailleurs de la garde (*Schützen*), la 3e brigade d'infanterie de la garde se met en mouvement, sous les ordres de son chef, le général Knappe von Knappstedt.

Cette brigade, qui compte encore six mille hommes, s'avance sur deux lignes, précédée par les tirailleurs, reconnaissables à leur shako orné de l'étoile d'argent avec la devise : « *Suum cuique* » et au collet et parements noirs, passepoilés de rouge et à double galon jaune, de leur tunique verte.

Viennent en première ligne le 2e bataillon et les fusiliers du régiment Empereur-Alexandre (1er des grenadiers de la garde : le 1er bataillon se trouve comme soutien de l'artillerie du corps à Habonville) ; en seconde ligne marchent deux bataillons et demi du régiment Reine-Elisabeth (3e des grenadiers de la garde : la 1re et la 4e compagnie sont sur la Meuse), ainsi que les 2e et 3e compagnies des pionniers de la garde, en tout six bataillons.

Les grenadiers du 1er régiment portent sur leur patte d'épaule en drap blanc l'initiale A surmontée de la couronne impériale en drap rouge ; les grenadiers du 2e régiment se distinguent à leur patte d'épaule en drap jaune avec l'initiale E et la couronne royale également en drap rouge. Les pionniers du bataillon de la garde se reconnaissent au collet et aux parements noirs de leur tunique bleue, passepoilés de rouges et ornés d'un double galon blanc.

Cette brigade de la garde, avec ses effectifs au grand complet, compte à elle seule plus de combattants que la division Levassor-Sorval qui lui fait face. Cette division, au contraire, décimée depuis plusieurs heures par les feux d'une formidable artillerie, est à bout de forces et de munitions.

La brigade Knappe von Knappstedt débouche d'abord de la lisière Est du bois de la Cusse, qui est occupée par le 3e régiment d'infanterie de Hesse, et marche rapidement contre les hauteurs situées au nord-ouest d'Amanvillers.

Il nous reste heureusement encore sur ce point la batterie de mitrailleuses de la 2e division du 4e corps (5e du 1er d'artillerie) qui a conservé quelques munitions. Elle est placée en avant du 1er bataillon du 33e de ligne, à droite d'Amanvillers, et s'est tue prudemment depuis quelques instants, pour ne pas attirer sur elle tous les feux de l'ennemi.

Les Allemands ne vont s'apercevoir de la présence de cette batterie qu'après en avoir éprouvé les terribles effets.

Quelques minutes s'écoulent.

Nos soldats attendent, avec le plus grand calme, la colonne de la garde prussienne, qui s'avance en poussant des hourras assourdissants.

Quand les Teutons sont à bonne portée, la scène change : la ligne de tirailleurs du 33e de ligne, placée en avant de la 5e batterie du 1er d'artillerie, se replie brusquement à droite et à gauche, démasquant ainsi à l'improviste nos redoutables mitrailleuses.

Une décharge stridente et prolongée retentit : ce sont ces canons à balles, qui, avec un ensemble remarquable, vomissent la mort dans les rangs ennemis, lesquels vacillent alors, en tous sens.

En même temps, cette brigade de la garde royale est accueillie sur son flanc gauche et en face par le feu roulant des chassepots de la division Levassor-Sorval (6e corps) et sur son flanc droit par les salves de la 1re brigade de la division de Cissey (20e bataillon de chasseurs, 1er et 6e de ligne), 4e corps, embusquée dans la tranchée du chemin de fer en construction de Metz à Verdun.

Les grenadiers Alexandre et Elisabeth, malgré leurs pertes énormes, se précipitent en avant avec un remarquable courage, mais viennent se briser sur les bouches de nos mitrailleuses. Ils reculent sanglants, décimés. Leur chef, le général Knappe von Knappstedt, est frappé à mort et vide ses étriers.

Deux régiments du IXe corps sont alors envoyés comme renfort aux grenadiers royaux.

Ils éprouvent eux-mêmes le même sort que leurs devanciers. Bientôt la confusion se met dans les rangs allemands.

Le bataillon des tirailleurs de la garde, qui jusqu'alors a combattu en ordre dispersé, est massé en colonne et lancé contre nos positions.

Ce bataillon, bien qu'accueilli par un feu des plus violents, n'en continue pas moins l'attaque; à ce moment, le 2e bataillon du 12e de ligne (division Tixier, du 6e corps), envoyé en renfort à la division Levassor-Sorval, accourt, conduit par le lieutenant-colonel de Sainte-Croix et le brave commandant de Brunier, s'installe dans le chemin creux, qui conduit de Saint-Ail à Amanvillers, et de là ouvre, à moins de cent mètres de distance, un feu à volonté des plus vifs sur le bataillon des tirailleurs de la garde prussienne.

Dans cette circonstance, les tirailleurs royaux ne furent pas si crânes que veut bien le dire la relation prussienne (page 811). Ces hommes d'élite, devant les pertes effroyables qu'ils éprouvent, sont pris d'une affreuse panique et se débandent en se sauvant vers le bois de la Cusse. Leurs officiers essaient vainement à plusieurs reprises de les entraîner : désespérés et pour sauver l'honneur du corps, ils se portent alors en avant sur une même ligne, l'épée haute, et se font tous tuer ou blesser jusqu'au dernier. Ces braves officiers, au nombre de dix-sept, tombent ainsi, victimes de leur dévouement au drapeau.

C'est un enseigne à dragonne (d'argent), *porte-épée fæhnrich*[1], qui réussit à rallier quelques hommes et à les ramener en arrière. Le bataillon des tirailleurs de la garde royale laissait sur le terrain quatre cent quarante-deux hommes et était presque anéanti. Cet enseigne fut présenté au roi de Prusse le lendemain de la bataille et reçut la croix de fer. Quelques mois plus tard, il fut tué au siège de Longwy.

Devant ce désastre du bataillon des tirailleurs, les Allemands ne savent où donner de la tête; mais cela ne dure pas longtemps : nos troupes (divisions Levassor-Sorval et de Cissey) s'élancent à l'arme blanche, attaquent les grenadiers et les

1. *Porte-épée* veut dire *dragonne* dans le langage militaire des Allemands et *fænrich*, *enseigne* (de *fahn* qui signifie drapeau, enseigne).

L'enseigne a en effet comme principal insigne distinctif une dragonne d'argent avec fils de soie à son épée. L'*enseigne à dragonne* correspond comme fonctions, sinon comme position, à notre adjudant de bataillon. Il sort le plus souvent du corps des cadets : c'est un aspirant-officier. Tous les officiers allemands doivent passer par ce grade, avant d'obtenir l'épaulette.

Pour donc bien traduire le mot allemand *porte-épée fæhnrich*, il faut dire *enseigne à dragonne* et non enseigne porte-épée, comme certains auteurs en France ont l'habitude de le dire.

tirailleurs de la garde royale, ainsi que les soldats de ligne du IXe corps, les refoulent pêle-mêle, la pointe du sabre-baïonnette dans les reins, et les rejettent dans le bois de la Cusse.

Tout le terrain parcouru par ces Allemands est jonché de cadavres à l'uniforme bleu ou vert, coiffés du casque à pointe ou du shako à l'étoile d'argent.

— Ainsi donc les quatre brigades d'infanterie de la garde prussienne ont échoué dans leur double attaque sur les faces Nord, Ouest et Sud de Saint-Privat, et ont subi des pertes énormes.

Il faut absolument attendre, pour reprendre le mouvement offensif, que le XIIe corps (saxon) soit arrivé en face de Roncourt.

En attendant, le feu de l'artillerie allemande continue avec une violence nouvelle. Libres de leurs mouvements, les artilleurs de la garde royale et du IXe corps peuvent rapprocher leurs pièces de Saint-Privat, pour en accabler plus sûrement les défenseurs. Les batteries du Xe corps viennent les seconder avec soixante bouches à feu. Bientôt l'artillerie du IIIe corps entre en ligne.

Les batteries de ces corps d'armée ennemis décrivent un demi-cercle formé par deux cent cinquante bouches à feu, du nord au sud, autour de ce malheureux village, où nos soldats sont réduits à l'inaction, maintenant que les chassepots ne peuvent plus soutenir la lutte.

« Nous avions tant de pièces de canon sur ce point, raconta plus tard un officier allemand, que nous ne savions où les mettre; elles étaient étagées. »

Trois batteries du 6e corps, nous disons bien : trois batteries (soit dix-huit canons), essaient, avec un courage surhumain, de s'établir pour répondre au feu de ces deux cent cinquante canons allemands. Ce sont : les 8e et 12e batteries du 8e d'artillerie (4 rayé, division Tixier) et la 9e batterie du 13e d'artillerie (12 rayé, réserve du 6e corps).

Ces batteries, qui se sont retirées une première fois de l'action, faute de munitions et d'hommes, pour aller se compléter à leurs réserves, sont revenues se placer en arrière de la route de Saint-Privat à Amanvillers, afin de flanquer le premier village des deux côtés, et reprennent le feu.

Afin de ménager leurs munitions, elles tirent très lentement dans diverses positions autour de Saint-Privat.

Dans ce nouvel engagement, le lieutenant en premier Tournier, de la 8e batterie du 8e d'artillerie, est grièvement blessé. Cette batterie perd en outre un homme tué, treize blessés et treize disparus

En quelques instants, ces trois batteries sont écrasées par les feux de l'artillerie ennemie. Il leur est impossible de se maintenir dans cette position et de soutenir indéfiniment cette lutte héroïque. D'ailleurs, les coffres des avant-trains et des caissons ne contiennent plus une gargousse.

Les batteries françaises se retirent donc du champ de bataille et vont rejoindre plusieurs autres batteries du 6e corps, qui ont pris position de soutien à l'est de Saint-Privat, dans des carrières très favorablement situées, où ces batteries sont complètement abritées.

L'artillerie allemande s'avance encore, enhardie par cette retraite, afin de battre Saint-Privat à plus courte portée.

— Les bataillons de la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps), placés au sud de ce village et couverts en avant par des compagnies déployées en tirailleurs, restent dans cette situation d'attente, sous le feu foudroyant de l'ennemi, tout l'après-midi.

En avant de cette division, se trouve un immense et magnifique glacis, qui descend en pente douce jusqu'au pied des positions occupées par les Allemands.

Ces positions, parallèles à celles de la division Levassor-Sorval, sont couronnées par les nombreuses batteries ennemies, dont le but manifeste est d'occuper et de contenir nos troupes, pendant que le vaste mouvement enveloppant des Saxons s'exécute en arrière.

Cette artillerie couvre ce mouvement, qui, cependant, fut, *du commencement à la fin*, très apparent pour nos soldats. De midi à six heures du soir, ceux-ci ont pu voir défiler sous leurs yeux, en arrière des batteries ennemies et parallèlement à notre ligne, les colonnes allemandes, dont on eût presque pu compter les diverses unités, se dirigeant de notre gauche vers notre droite. Et il n'est douteux pour personne à notre 6e corps, qu'un vigoureux mouvement offensif des Allemands ne va pas manquer de se produire, dès que le mouvement enveloppant sera achevé.

Encouragée par son chef, qui a un cheval tué sous lui, la division Levassor-Sorval reste impassible sous la grêle des projectiles ennemis.

— La 1re brigade (25e et 26e de ligne) est sous les ordres du colonel Gibon, qui, plus tard, succéda définitivement au général de Marguenat, tué le 16, à Rézonville.

L'attitude de ce brave colonel est magnifique : monté sur un cheval blanc qui sert constamment de cible aux pointeurs ennemis, il se multiplie pendant toute la journée.

Cette brigade, qui a bivouaqué, la veille au soir, en avant du village de Saint-Privat, s'est déployée sur le terrain même où elle a passé la nuit, les trois bataillons du 26e de ligne sur la même ligne, ayant à leur droite les trois bataillons du 25e de ligne.

Dès midi, au moment où la canonnade a commencé à se faire entendre sur ce point, les premiers projectiles sont arrivés dans les rangs des 25e et 26e de ligne, dont le déploiement s'est fait aussitôt.

Ces deux régiments sont restés, nous l'avons déjà dit, pendant de longues heures et dans cette position d'attente, sous ce feu d'obus et de mitraille, pendant lequel le 26e de ligne perd un officier tué, le capitaine adjudant-major Benielli, deux autres officiers blessés et un assez grand nombre d'hommes mis hors de combat.

— Vers cinq heures et demie du soir, la 1re brigade de la division Levassor-Sorval s'est repliée, découvrant le 28e de ligne, de la brigade de Chanaleilles, placée jusqu'alors en deuxième ligne, et qui va rester seul sur cette partie du lieu de la bataille.

Malgré cet isolement, les 2e et 3e bataillons du 28e de ligne, le colonel Lamothe en tête, marchent successivement en avant.

Le 3e bataillon, avec une extrême audace, se porte, en contrebas, dans la plaine à gauche de Saint-Privat, devant les forces qui s'accumulent devant lui et menacent de le tourner.

Le premier de tous, son chef, le commandant Lajouanie, est blessé. Le capitaine Astier le remplace à la tête du bataillon et par son sang-froid et sa brillante valeur sait conserver son ordre de bataille.

En peu de temps, ce bataillon, qui s'est posté à deux cents mètres en avant de Saint-Privat, derrière une haie bordant un chemin de défrichement, a brûlé toutes ses cartouches. Derrière ce frêle rempart, il éprouve des pertes considérables et a ses rangs fauchés par des bordées de mitraille.

Néanmoins cette vaillante troupe reste en bataille, sans munitions, afin d'en imposer à l'ennemi par son attitude énergique.

Quel triste spectacle que ce coin de la bataille, où les morts sont plus nombreux que les vivants!

Tout le long de la haie, des monceaux de cadavres sont alignés; quelques-uns ont à la bouche une écume sanglante, leur visage violacé et tuméfié est hideux à voir; le sang les a étouffés.

A genoux contre un buisson, dans la position du soldat qui

apprête son arme, un doigt sur la détente, un vieux sergent à trois chevrons s'est affaissé sur lui-même, la tête soutenue par les branches; il est mort, une balle lui a traversé le cœur. A ses côtés, est étendu un sous-lieutenant, tout jeune encore, presque un enfant : il a les yeux fermés et le sourire sur les lèvres : un trou rond et net se dessine au milieu du front; il n'a pas souffert; c'est une belle mort.

Au milieu de plusieurs cadavres gémit un blessé : c'est un tambour; il se sent mourir : « Prenez ma montre, dit-il d'une voix faible à ses camarades : vous l'enverrez chez moi, je ne veux pas que les Prussiens la prennent. » Une balle lui a traversé les poumons et le sang l'étouffe.

Non loin de là gît le cadavre d'un clairon, dont la cuisse droite a été arrachée par un obus qui lui a éclaté entre les jambes, et lancée à trente pas plus loin. Un trou béant dans le sol marque la place où l'obus est tombé.

Un sapeur du même régiment est étendu la tête appuyée sur son sac : tout le corps est paralysé, depuis la tête jusqu'à la ceinture; l'épine dorsale est brisée.

« Je sens bien que je ne suis pas trop malade, la tête va bien, dit-il à un médecin. C'est drôle tout de même, je ne sens plus mes jambes. »

Ce malheureux est condamné à mourir et son cœur est plein d'espérance.

Les soldats du 28e de ligne qui ne sont pas mortellement atteints sont enlevés et transportés à Saint-Privat : à ceux qui n'ont plus que quelques heures à vivre, les médecins font un pansement provisoire et leur promettent de les enlever au prochain voyage.

— Le 2e bataillon du 28e de ligne, porté en avant par le commandant Sejourné jusque sur la ligne de feu, d'où il domine l'infanterie ennemie, a également eu à souffrir et a éprouvé des pertes aussi cruelles que celles du 3e bataillon du même régiment.

C'est au moment même où, pour masquer leur mouvement sur Saint-Privat, les Allemands couvrent de leurs feux celles de nos troupes qui résistent encore.

Le 2e bataillon du 28e a effectué sa marche en avant avec un entrain et un ordre admirables, sous un feu impossible à décrire. Il parcourt ainsi un espace d'environ cinq à six cents mètres, sans laisser en arrière d'autres hommes que les tués et blessés; mais, une fois sur la crête, il est décimé.

L'aigle du 28e de ligne tombe trois fois des mains des officiers qui la portent. Le sous-lieutenant porte-drapeau est le premier

grièvement blessé, en maintenant son glorieux emblème; le sous-lieutenant Voyé l'est ensuite, en prenant le drapeau à son tour; le lieutenant Bouchu, qui le saisit le troisième, est tué en pleine action.

Les munitions sont épuisées : les hommes se servent alors de celles qu'ils trouvent dans les cartouchières des tués et des blessés.

Là se distinguent par leur courageuse conduite : le capitaine adjudant-major Besson; les capitaines Trosteau et Gustinioni; les sergents Baudon, Cadalen, Carrier, Balloteau; les caporaux Fougère, Cardet; les soldats Lescourd et Brodier.

Cependant ce bataillon est à bout de forces : l'adjudant-major est alors envoyé en arrière, pour rendre compte de la situation au colonel Lamothe; mais, aucun secours n'arrivant et l'ennemi commençant à tourner la gauche de nos soldats, les débris du 2e bataillon du 28e de ligne doivent se replier sous un feu d'artillerie, redoublant à chaque instant d'intensité.

— Le second régiment de la brigade de Chanaleilles, le 70e de ligne, déploie la même brillante valeur que le 28e de ligne. Son chef, le colonel Henrion-Bertier, bien que blessé l'avant-veille à Rézonville, a tenu à rester à la tête de ses hommes. C'est un brave officier, qui a été blessé déjà en Crimée, où il a été mis deux fois à l'ordre du jour de l'armée.

Le 70e de ligne est placé en bataille, sa droite appuyée à la route de Sainte-Marie-aux-Chênes et abrité par une ligne de tranchées-abris qu'il a creusées le matin même de cette journée.

Trois fois le régiment sort de ces tranchées pour repousser les Allemands et trois fois il y est ramené par les feux écrasants de l'artillerie ennemie.

Le colonel Henrion-Bertier, placé en arrière du 1er bataillon auprès du commandant Berbegier, dirige l'action : le lieutenant-colonel Sautereau a été laissé à Paris à la disposition du général Bertaux, commandant la garde mobile de la Seine, afin d'aider à l'organisation de ce dernier corps.

Vers quatre heures de l'après-midi, au moment où le 25e de ligne se replie, écrasé par les feux convergents de l'artillerie ennemie, le commandant Berbegier, un officier d'avenir s'il en fut, à peine âgé de trente-quatre ans, demande au colonel Henrion-Bertier de faire sonner la charge.

Le clairon qui en reçoit l'ordre, est tué au moment même où il approche de ses lèvres l'embouchure de l'instrument. Le commandant Berbegier prend alors un clairon, se porte en avant de son bataillon et se plaçant en tête des clairons et

tambours sonne lui-même la charge et entraîne les siens dans un quatrième retour offensif.

Ce bataillon (1er), une fois arrivé à bonne portée des Allemands placés près de Sainte-Marie-aux-Chênes, ouvre un feu nourri sur l'infanterie et l'artillerie ennemies.

Malheureusement, à cet instant, le commandant Berbegier, qui a mis pied à terre, est frappé en pleine poitrine par un éclat d'obus et tombe en étendant les bras. Il a été tué raide.

Le 2e bataillon du 70e a suivi de près le mouvement du 1er bataillon et est venu bientôt prendre position à peu près sur le même alignement, derrière une haie; là, il ouvre un feu à volonté sur les mêmes troupes. A ce moment, son commandant, M. Chambeau, est blessé très grièvement par une balle qui lui traverse les deux joues.

La 1re compagnie du 3e bataillon laissé en réserve appuie alors à la gauche du 2e bataillon et prend part à son feu.

Vers cinq heures du soir, au moment où les colonnes de la garde royale prussienne commencent leur première attaque sur Saint-Privat, les cinq dernières compagnies du 3e bataillon du 70e de ligne se portent en avant, conduites par le brave commandant Mackintosch, qui est tué au même instant.

L'instant est critique : sur les trois chefs de bataillon de ce régiment, deux sont tués et le troisième grièvement blessé.

Le plus ancien capitaine du régiment, le capitaine Hardemann (1re compagnie, 3e bataillon), prend alors le commandement des débris du 3e bataillon du 70e. Cet officier, de haute stature, vient avec le plus grand sang-froid se placer au centre du régiment, s'arrête auprès du cadavre mutilé du commandant Berbegier, puis, tirant son sabre, il se retourne vers le front de la troupe et d'une voix aussi calme que sur le terrain de manœuvre fait entendre le cri d'avertissement : «... Bataillon!... »

Devant cette magnifique attitude, le capitaine adjudant-major Pozzo di Borgo, du 1er bataillon, se jette dans les bras du capitaine Hardemann et l'embrasse aux applaudissements répétés du régiment.

Les trois bataillons du 70e, vigoureusement commandés, soutiennent longtemps, sans être ébranlés, le feu meurtrier des colonnes prussiennes, qui s'avancent toujours, soutenues par une artillerie formidable.

Le sous lieutenant porte-drapeau Michel est tué, mais l'un des deux sergents de la garde de ce drapeau, un vieux sous-officier à trois chevrons, du nom de Valdin, ramasse l'aigle du 70e de ligne et la tient haute et fière. Ce brave sergent fut

nommé adjudant et reçut la croix de la Légion d'honneur pour sa belle conduite durant cette bataille.

La compagnie de francs-tireurs du régiment, commandée par le capitaine Eyriès, le lieutenant Garcin et le sous-lieutenant Legardeur, fait éprouver des pertes cruelles aux Allemands, mais est elle-même décimée : le lieutenant Garcin est tué raide par une balle reçue entre les deux yeux.

Citons aussi pour leur brillant courage le capitaine adjudant-major Marcou, du 2e bataillon, et le lieutenant Dauxion.

Vers cinq heures et demie, le régiment, qui a complètement épuisé ses cartouches, bat lentement en retraite.

— Sous la grêle incessante des obus ennemis, le village de Saint-Privat prend feu sur plusieurs points et commence bientôt à flamboyer comme une torche funèbre.

Et, cependant, dans ces maisons qui brûlent, derrière ces murs qui croulent, au milieu des cinq mille morts français du 6e corps, nos soldats demeurent, ils tiennent encore. A peine ont-ils pu dormir quelques instants, pendant la nuit du 17 au 18, par suite des deux alertes successives qui les ont tenus près de trois heures sur pied. Ils ont marché toute la journée du 15, combattu tout le 16 et marché encore (dans les terres labourées, cela va sans dire) tout le 17. De la journée du 18, ils n'ont ni mangé, ni bu : n'importe, ils restent.

A la suite de la première attaque infructueuse de la garde prussienne, le maréchal Canrobert a commencé à voir qu'il ne pourra tenir longtemps. Déjà le 6e corps est réduit à sa dernière ressource.

Le maréchal envoie alors, nous l'avons déjà dit, un de ses aides de camp prier le général de Ladmirault de lui donner quelques gargousses. Le brave commandant du 4e corps se conduit en bon camarade et envoie à Canrobert trois ou quatre caissons, bien que le maréchal Bazaine lui ait recommandé, au contraire, de ne pas envoyer de munitions au 6e corps et de les garder pour lui.

A ce moment, une panique que rien ne justifie vient marquer le dernier instant de cette fatale journée.

Pour dégager le champ de bataille, toutes les voitures ont été dirigées en arrière et se sont massées sur la route de Saulny, avec ordre d'en tenir la droite, pour en laisser une partie ouverte aux voitures, qui doivent apporter des munitions de Metz; mais, au moment où l'attaque de l'artillerie ennemie se prononce avec une nouvelle vigueur, des caissons sont envoyés au galop dans la direction des forts, pour en rapporter des munitions; nos conducteurs, restés sur la route,

croient à une retraite précipitée et il s'ensuit une véritable panique.

On voit alors les voitures se précipiter pêle-mêle vers Saulny se heurtant, se culbutant. Heureusement cette panique a eu lieu sur nos derrières et n'a influé en rien sur l'attitude énergique de notre 6e corps.

— La garde royale prussienne est donc arrêtée devant la position de Saint-Privat, que défend Canrobert avec si peu de forces.

Le héros de Zaatcha et d'Inkermann, s'il n'a devant lui que ces trente-sept mille hommes, les anéantira.

A partir de ce moment jusqu'à l'instant où paraîtra le XIIe corps (saxon), ces bataillons de la garde prussienne, bien que soutenus par tout le IIIe corps de von Alvensleben II, ne font plus un pas en avant.

En vain notre artillerie, à bout de munitions et réduite au silence, a-t-elle battu en retraite!

En vain les batteries ennemies s'avancent-elles, comme toujours, aux heures suprêmes où l'infanterie allemande ne peut tenir contre la nôtre!

Canrobert reste inébranlable. Il va donc, sans un canon, sans une mitrailleuse, soutenir l'attaque de trois corps ennemis formant une masse d'au moins cent mille hommes; et il n'a sous ses ordres, en comptant ses premières pertes, que vingt-cinq mille hommes, épuisés de fatigue, dont les cartouchières sont à peu près vides.

Pourtant il ne songe pas un seul instant à la retraite, bien que depuis le matin il ait reçu l'ordre de se replier; mais peut-on céder la victoire à l'ennemi, quand c'est la lutte suprême qui est engagée?

Aussi le commandant du 6e corps donne-t-il à tous l'exemple du courage et de la ténacité.

Tel un vaillant capitaine, debout sur le pont de son navire, tient tête à l'orage, avec ses matelots intrépides, et attend la lame furieuse qui doit enlever tout l'équipage, tel le maréchal Canrobert ne veut céder qu'à une force irrésistible et combattre jusqu'au dernier soupir pour l'honneur et le salut de la France.

Pour nous servir d'une de ses expressions, « il n'est peut-être pas précisément M. de Turenne », mais, du moins, il accomplit à Saint-Privat son devoir de soldat jusqu'à la dernière minute.

Canrobert, exposé de parti pris à la défaite par Bazaine, se montra, dans cette journée du 18 août 1870, ce qu'il fut toujours, admirable de patriotisme sur le champ de bataille.

A la seule garde royale prussienne, il tua plus de huit mille hommes. Il faillit sauver la patrie par sa résistance acharnée. Il fut héroïque, et peut-être même jamais aussi grand que dans cette défense épique de Saint-Privat.

— D'ailleurs, pourquoi céder avant d'avoir épuisé toutes les chances de résistance? N'y a-t-il pas un espoir : la garde? Dans la journée du 16, le 6e corps l'a vue à l'œuvre : il sait ce que valent zouaves, grenadiers, chasseurs et voltigeurs, et il attend que la garde arrive. Mais qu'elle vienne vite, car, au milieu des écroulements des maisons de Saint-Privat, le soldat ne trouve plus un abri, les munitions manquent et la nuit approche.

Vers six heures, le repliement de la 3e brigade d'infanterie de la garde prussienne devant Amanvillers a été assez accentué, assez précipité pour qu'on soit venu dire aux défenseurs de Saint-Privat que les ennemis plient complètement sur notre gauche, qu'ils sont repoussés par le 4e corps et la division Levassor-Sorval et que la garde impériale va arriver pour achever la déroute.

Alors, comme dans les rangs français, plusieurs hommes crient déjà qu'ils n'ont plus de cartouches et que, « *plutôt que de se faire tuer sur place, sans pouvoir riposter, il faut aller à la baïonnette* », les officiers crient à leurs soldats : « Tenez bon, les garçons ! La garde arrive ! »

Il peut se faire aussi qu'on ait aperçu la garde impériale en marche vers le champ de bataille, car à ce moment elle venait enfin de quitter le mont Saint-Quentin. Quelque officier d'ordonnance ou cavalier en correspondance a pu transmettre cette nouvelle. Mais peu importe...

Le maréchal Canrobert a eu l'idée de faire placer au débouché des bois, entre Amanvillers et Saint-Privat, des clairons qui sonnent la marche pendant plus d'une heure. « Voilà la garde ! » se disent nos troupiers et l'on espère ; et, sous cette avalanche de fer qui redouble en broyant hommes et chevaux, les soldats tiennent bon. Mais le temps passe, rien ne vient.

Le commandant du 6e corps a le droit de compter sur du renfort ; un peu après le début de l'action, il a envoyé au maréchal Bazaine un officier, M. de Bellegarde, pour demander à être soutenu ; le commandant en chef a répondu que les grenadiers de la garde allaient venir et avec eux la réserve d'artillerie de la garde ; on attend, mais rien ne paraît.

Plus tard, un second officier part de nouveau, il ne ramène, on le sait, que quatre caissons du fort de Plappeville ; le maréchal Bazaine, informé par Canrobert que le danger est immense

sur la droite et urgente la nécessité d'envoyer des renforts, s'en rapporte à un soi-disant billet reçu « d'un général » demeuré inconnu, qui annonce que tout va bien à la droite et ne donne pas d'ordre.

Plus tard enfin, un nouveau message plus pressant arrive encore. Le commandant du 6e corps annonce que les attaques de l'ennemi redoublent, que l'artillerie allemande a dominé la sienne à tel point qu'il ne peut plus tenir; nulle réponse n'est faite. Le commandant en chef est tout entier à ces quelques Prussiens qu'il aperçoit dans la vallée et sur lesquels il fait tirer du Saint-Quentin.

Et pourtant Canrobert a sous ses ordres de si braves soldats, des officiers si pleins de dévouement, qu'il pourra tenir jusqu'à huit heures du soir. Près de lui se presse son vaillant état-major, où le capitaine d'état-major Campionnet a remplacé le brave commandant Boussenard, blessé le 16 à Rézonville.

Les projectiles pleuvent de tous côtés sur ce groupe d'élite et le capitaine d'état-major Aubry a son cheval blessé sous lui.

— Pendant que le temps s'écoule ainsi, les Prussiens ont tout préparé pour frapper un coup décisif; la nuit s'approche; à tout prix il faut en finir. L'infanterie de la garde royale attend, toujours immobile, la diversion de l'armée saxonne, qui apparaît déjà dans le lointain.

Il se produit alors, sur toute la ligne, comme une accalmie générale troublée seulement par le tir intermittent de l'artillerie ennemie, qui ne chôme pas entièrement, alors que la nôtre a tout à fait suspendu son feu.

Évidemment ce silence relatif, qui s'explique aujourd'hui par la nécessité où était la garde prussienne d'attendre que les Saxons fussent arrivés à portée de Roncourt, pour pouvoir combiner son attaque avec la leur (l'une se faisant de front et l'autre de flanc), signifie pour notre 6e corps que les bataillons allemands s'occupent de prendre leurs dernières dispositions d'attaque : nos troupes décimées les attendent de pied ferme.

Rien de plus lugubre que l'aspect, en ce moment, de la droite du champ de bataille. Les champs, les chemins, les fossés, sont remplis de corps d'hommes et de chevaux.

Au bas du plateau si disputé, de Saint-Privat à Sainte-Marie-aux-Chênes, les cadavres prussiens de la garde royale foisonnent ; le sol disparaît sous les corps, les casques, les armes, les sacs abandonnés ; les fossés de la route, qui monte vers le village de Saint-Privat, en sont remplis.

Dans la première attaque, en effet, des milliers de soldats sont venus s'abriter dans l'excavation du fossé.

Vain abri! Tombés à leur poste, les uns après les autres, ils dorment pour toujours et quelques-uns conservent encore leur position de combat.

L'immense plateau est couvert, lui aussi, de cadavres, de blessés, étendus, les uns sans connaissance, les autres semblant attendre, d'un air sombre, que la mort les délivre d'une intolérable souffrance; quelques-uns, moins grièvement blessés, se soulèvent péniblement sur le coude, et appellent d'une voix faible, avec cette éternelle prière: « A boire! » Bien des bibles ouvertes reposent à côté des cadavres. Ceux-là sont morts avec une espérance: en disant adieu à la vie, ils ont salué une aurore nouvelle.

A mesure qu'on s'élève sur le plateau, vers le village de Saint-Privat, la proportion des cadavres français devient plus forte, et leur nombre croissant témoigne de l'acharnement de la lutte.

Le terrain est entièrement couvert de monceaux d'armes, de sacs, de casques, de képis, de capotes.

Tel est le spectacle qu'offre ce vaste plateau ensanglanté, criblé de mitraille, piétiné par des milliers de combattants, dont un grand nombre sont maintenant renversés sans vie.

CHAPITRE XVII

Défense de Roncourt

Mouvement du XIIe corps (saxon) sur Roncourt. — Marche de la cavalerie saxonne. — Rupture du chemin de fer de Thionville. — Marche des Saxons. — A Jarny. — Occupation du bois de Ponty. — Marche sur Sainte-Marie-aux-Chênes. — Le mouvement est continué sur Roncourt. — Concentration dans le ravin de Coinville. — Le 108e régiment occupe le bois de Roncourt. — Engagement avec les tirailleurs du 1er bataillon du 75e de ligne français. — Positions occupées par ce bataillon. — Le 9e de ligne à Roncourt. — Mouvements des 45e et 48e brigades d'infanterie saxonne. — Le général Bisson demande des renforts. — Envoi de la brigade Péchot et de la 7e compagnie du 3e régiment du génie. — Positions occupées par les deux premiers bataillons du 9e de ligne. — Le 4e de ligne est rappelé à Saint-Privat. — Le 10e de ligne entre en action. — Positions de la brigade Becquet de Sonnay. — Attaque de Roncourt par les Saxons. — Défense des 1er et 2e bataillons du 9e de ligne. — Leurs pertes en officiers — Le général Plombin est blessé. — Le 10e de ligne relève le 75e. — L'artillerie du 6e corps est réduite au silence. — Défense du 91e de ligne. — Officiers cités à l'ordre de ce régiment. — Mouvements de la division de cavalerie du Barrail. — Marche des Allemands. — Arrivée du 3e chasseurs à cheval. — Sa marche pendant la bataille. — La 6e batterie du 19e d'artillerie. — Le 3e chasseurs reçoit l'ordre de charger. — Le 2e chasseurs à cheval appuie ce mouvement. — Le général de Bruchard conduit la charge. — Pertes du 3e chasseurs. — Un escadron du 2e chasseurs d'Afrique déployé en tirailleurs fait reculer les Saxons. — Pertes du 2e chasseurs d'Afrique et du 2e chasseurs de France. — La cavalerie du Barrail se réforme en arrière de Saint-Privat. — Pertes du 9e de ligne. — La compagnie de sapeurs du génie se dirige sur Roncourt et le trouve occupé par les Saxons. — Marche

en avant du 10e de ligne. — Défense héroïque de ce régiment. — Ses pertes. — Officiers et soldats cités. — Retraite du 75e. — Ses pertes. — Retraite du 91e. — Ses pertes. — Retraite des sapeurs du génie. — Retraite des défenseurs de Roncourt. — Envoi de renforts à Saint-Privat. — Les Saxons occupent Roncourt.

La garde royale prussienne attend donc que le XIIe corps (saxon) ait exécuté son mouvement tournant autour de la droite française, pour se porter elle-emême de front sur Saint-Privat-la-Montagne.

On sait qu'en prévision des grandes difficultés qu'aurait à surmonter une attaque de front, exécutée sur un terrain à peine ondulé contre le village de Saint-Privat, le prince Frédéric-Charles s'est décidé à faire accomplir au XIIe corps un mouvement de flanc. Appuyé sur le village de Sainte-Marie-aux-Chênes, maintenant occupé par la garde royale et soutenu par les batteries saxonnes, qui sont venues s'établir au nord de ce village, le XIIe corps (saxon) doit s'avancer par Auboué [1] et Montois sur Roncourt, pour y déborder la position du corps de Canrobert et l'attaquer dans son flanc droit.

La 47e brigade d'infanterie (général von Leonhardi, 24e division), qui a participé à la prise de Sainte-Marie-aux-Chênes, restera dans ce village; la 48e brigade (colonel von Schultz, 24e division) doit se joindre aux colonnes tournantes de la 23e division (lieutenant-général prince Georges de Saxe), qui, peu après cinq heures du soir, se met en marche d'Auboué sur Roncourt.

De son côté, l'artillerie saxonne prépare l'attaque de Roncourt par des feux bien dirigés.

1 C'est Auboué qui fut désigné par le commandant de la 23e division, l'une des deux divisions d'infanterie du corps saxon, comme point de rassemblement le plus proche et le moins exposé à l'action des Français. La nécessité de devoir obliquer souvent, à cause d'un terrain défavorable, fit perdre beaucoup de temps aux troupes, qui prenaient leurs formations pour pouvoir tourner l'aile droite de l'ennemi, D'après le capitaine Helmuth, la distance à parcourir, qui avait été fixée par le commandement général pour exécuter le mouvement tournant, était de 14,000 à 15,000 pas (soit 9 kil. 800 à 10 kil. 500); il fallait donc trois heures et le mouvement ne pouvait être réellement terminé que vers six heures du soir.

L'extension donnée plus tard à cette manœuvre, près de Montois, causa encore un retard d'une heure. Or, il faut compter 13 kilomètres du Ban-Saint-Martin à Saint-Privat-la-Montagne, ce qui, pour un corps d'armée constitué, nécessite une marche de quatre heures et demie au plus, en comptant le temps qu'il faut pour prendre position ; il eût donc fallu que notre garde impériale se mit en mouvement pour venir renforcer notre droite dès deux heures et demie. C'était d'autant plus indiqué qu'à partir de deux heures, il ne pouvait plus y avoir le moindre doute sur la direction du mouvement tournant de l'ennemi, qui se trouvait suffisamment dessiné par l'attaque de Sainte-Marie-aux-Chênes.

Dans la division de cavalerie saxonne, les deux régiments de uhlans nos 17 et 18 ont été laissés en observation, sur les deux routes qui conduisent à Verdun. Les deux régiments de *Leib-cavalerie* (cavalerie du corps) sont arrivés vers quatre heures et demie sur le champ de bataille; deux escadrons sont jetés de Coinville, le long de la vallée de l'Orne, vers la vallée de la Moselle, pour couper la voie ferrée de Metz à Thionville.

Ces deux escadrons sont très retardés dans leur marche, car tous les chemins forestiers, qui conduisent vers la Moselle, ont été encombrés d'abatis par les paysans lorrains; toutefois les cavaliers saxons peuvent accomplir leur mission; en effet, dans la soirée, peu après la tombée de la nuit, ils parviennent aux environs de *Maizières* (neuf kilomètres au nord de Metz) et y coupent à la fois la voie ferrée et la ligne télégraphique de Thionville.

— Ainsi le canon ennemi tonnant sur Roncourt annonce le chemin à parcourir par le corps saxon; ainsi les colonnes s'allongent vers Auboué pour nous tourner; ainsi le but est clairement indiqué!... Et Bazaine ne lance pas encore la garde impériale que commande le valeureux Bourbaki!

Cependant le mouvement des Saxons continue.

Les trente-sept mille hommes de ce corps vont déboucher contre la droite de Canrobert.

Nous allons décrire dans tous ses détails cette opération, qui nous fit perdre la bataille, — détails qui prouvent combien, somme toute, cette marche tournante des Saxons fut longue et combien il eût été facile à notre garde impériale, si elle avait été envoyée à temps, d'arrêter ce XIIe corps, qui était harassé par une longue étape.

Prenons ce corps ennemi dès l'heure matinale où il a quitté son bivouac.

L'avant-garde de la 23e division du XIIe corps (général-major von Craushaar, régiment de tirailleurs no 108, régiment de *leib-cavalerie* de la garde royale saxonne, une batterie légère et une compagnie de pionniers), s'est mise en mouvement à sept heures du matin. Une demi-heure plus tard, le gros de la division suit en deux colonnes parallèles: à droite, la 45e brigade (colonel von Garten), avec une batterie lourde et une batterie légère; à gauche, la 46e brigade (colonel von Montbé), avec une batterie lourde et une compagnie de pionniers.

A huit heures et demie, le gros arrive devant Jarny, où il fait une longue halte, pendant que l'avant-garde éclaire le pays à gauche de l'Orne, par Labry et Hatrize vers Valleroy, et occupe Conflans sur le flanc gauche.

Des reconnaissances sont envoyées sur la rive droite de l'Orne, vers Doncourt et Jouaville, et le XIIe corps se relie ainsi avec la garde royale prussienne.

A onze heures et demie, les Saxons reçoivent l'ordre de continuer leur mouvement : l'avant-garde doit s'avancer, par les deux rives de l'Orne, jusqu'à Moineville et Valleroy ; la 45e brigade occupera Tichémont et le bois de Ponty ; la 46e brigade restera en réserve, à la disposition du commandant du XIIe corps, prince royal Albert de Saxe, au nord de Jarny.

A la droite de la 45e brigade, la 24e division doit s'avancer par le château de Moncel, Jouaville et Batilly, sur Sainte-Marie-aux-Chênes.

Conformément à ces instructions, la 45e brigade a occupé le bois de Ponty, quand, à une heure trois quarts, un officier d'ordonnance de la garde prussienne vient informer le prince Georges de Saxe, commandant de la 23e division, que le bruit d'un engagement s'entend de plus en plus, au delà de Verneville, qu'un camp français, paraissant contenir une division, se voit à Sainte-Marie-aux-Chênes (il n'y avait dans ce village que le seul 94e de ligne du colonel de Geslin) et que la 1re division de la garde a commencé à midi son mouvement de Doncourt sur Anoux-la-Grange.

On annonce en même temps que les troupes françaises campées à Saint-Privat et à Roncourt sont en marche sur Verneville et que des détachements de notre infanterie, peu nombreux il est vrai, se sont montrés entre Batilly et Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le prince Georges de Saxe se décide alors à abandonner le bois de Ponty et à s'avancer par Batilly sur Sainte-Marie pour assaillir, si c'est possible, le flanc droit des Français.

Toutefois, comme il faut préalablement rallier la 45e brigade, qui, pour s'assurer le bois de Ponty, a été obligée de s'étendre beaucoup, on ne peut porter tout d'abord sur Sainte-Marie-aux-Chênes, que six compagnies du régiment des *grenadiers du corps*, qui se trouve en tête, et une batterie légère.

A deux heures et demie, cette batterie débouche à l'extrémité nord du bois située au nord de Batilly et ouvre son feu sur Sainte-Marie-aux-Chênes, couverte à gauche par un bataillon et demi du régiment de grenadiers du corps et par des fractions du régiment des houzards rouges de la garde prussienne.

Le combat des tirailleurs contre Sainte-Marie-aux-Chênes, bataillon des chasseurs (*Jaëger*) de la garde prussienne) vient de commencer.

Quittant sa première position, trop éloignée pour la portée

des pièces de 4, la batterie légère saxonne passe le ravin et recommence, à douze ou treize cents pas, un feu très efficace cette fois. Des batteries de la réserve viennent remplacer la batterie légère dans sa position primitive.

Peu après deux heures et demie, le commandant de la 23e division reçoit du commandant du XIIe corps l'ordre de s'avancer par Coinville et le bois situé à l'est d'Auboué, contre la position française de Roncourt; on lui affecte, pour ce mouvement, la 46e brigade, qui a été maintenue, à la disposition du prince royal Albert de Saxe, derrière le saillant occidental du bois de Ponty.

L'avant-garde, qui, sous les ordres du général-major von Craushaar, a pris les devants le long de l'Orne, a traversé cette rivière à Hatrize, et, marchant au canon, elle se dirige également par Beaumont vers Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le 3e bataillon du régiment de tirailleurs saxons (n° 108), qui fait partie des forces dont dispose le général von Craushaar, a tellement devancé cette arrière-garde, qu'une de ses compagnies peut prendre part à l'attaque de Sainte-Marie-aux-Chênes par la garde royale prussienne.

— Ainsi, de sept heures du matin à trois heures de l'après-midi, le XIIe corps (saxon) a déjà fourni une longue marche et un combat contre Sainte-Marie-aux-Chênes.

Il lui faut continuer à marcher et à combattre, pour déboucher sur la droite de Canrobert, fort avant dans la soirée.

Que le lecteur suive cet itinéraire avec attention et il restera convaincu de ce fait, que le XIIe corps allemand devait être exténué en arrivant au but, et que la moindre résistance l'eût arrêté, comme il en advint pour le IIe corps du général von Franzecky, à l'autre extrémité de la ligne de bataille.

Nous avons vu, en effet, au Point-du-Jour, ce dernier corps épuisé, contenu par Frossard, avec la plus grande facilité.

De même, de l'artillerie et une division eussent aisément contenu les Saxons, qui n'avaient plus de souffle en arrivant, après une marche de douze heures, sur la droite de Canrobert.

— Mais revenons à la marche des Saxons sur Roncourt.

Avant de continuer ce mouvement, il faut d'abord réunir de nouveau la 23e division, qui est très disséminée; le ralliement a lieu à Coinville, dans le ravin, qui vient se jeter dans l'Orne, à Auboué; il demande beaucoup de temps, car certaines fractions de la division se trouvent encore fort en arrière, et notre artillerie, qui a remarqué cette formation, dirige ses obus sur Coinville.

Après l'enlèvement de Sainte-Marie-aux-Chênes par la garde

prussienne, enlèvement qui a eu lieu vers trois heures et demie du soir, le nouveau point de direction assigné à la 23e division est établi, hors des vues des Français, à l'est de Grimoneau, qui se trouve sur la route Sainte-Marie-Verdun, au sud-est d'Auboué.

Afin de protéger cette opération, les trois bataillons du régiment de tirailleurs (*schützen*), n° 108, occupent à quatre heures et quart le bois opposé à Roncourt.

Une batterie lourde s'est établie à côté de ce bois, pour ralentir et détourner de l'infanterie saxonne le feu violent que viennent d'ouvrir les batteries françaises placées près de Saint-Privat.

Le 3e bataillon du régiment de tirailleurs (n° 108), posté à l'extrême lisière est du bois, se trouve en butte au tir incessant de tirailleurs français, embusqués à l'ouest de Roncourt.

Ces tirailleurs appartiennent au 1er bataillon du 75e de ligne (division Lafont de Villiers, 6e corps).

Ce bataillon, placé en potence, d'après l'ordre du maréchal Canrobert en personne, a conservé quatre compagnies en bataille, une cinquième en tirailleurs et la dernière dans la cour d'une maison avancée de Roncourt formant réduit et qui a été mise en état de défense par la 2e section de la 3e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, sous les ordres du lieutenant Mangard.

Le feu de ce bataillon du 75e de ligne, très habilement disposé, décime les rangs des tirailleurs saxons et leur fait éprouver de grandes pertes.

A quatre heures, la 48e brigade d'infanterie allemande (colonel von Schulz), de la 24e division est mise à la disposition du commandant de la 23e division ; cela est d'autant plus nécessaire que la 46e brigade n'est toujours pas arrivée et qu'une attaque sur Roncourt, avec la seule brigade dont dispose le prince Georges de Saxe, paraît trop dangereuse.

La 48e brigade arrive à Grimoneau à cinq heures ; pour exécuter son mouvement tournant, elle doit faire usage de la route complètement abritée dans la vallée de l'Orne, jusqu'à Jœuf, puis continuer alors sur Roncourt, par les hauteurs de Montois-la-Montagne. On lui adjoint trois batteries légères de la 23e division, disponibles et qui sont remplacées à l'aile droite par des batteries de la réserve du corps. Elle est, de plus, renforcée par le 1er régiment de cavalerie. Ces troupes sont suivies de deux régiments d'infanterie et d'une batterie de la division de cavalerie.

A cinq heures trois quarts, cette colonne tournante atteint

les hauteurs de Montois-la-Montagne et peut, dès lors, prendre part à l'attaque convergente sur Roncourt.

Montois, lui-même, n'a pu être occupé par les Français, vu les forces insuffisantes de notre 6e corps : la 48e brigade d'infanterie allemande (colonel von Schultz : 106e et 107e régiments d'infanterie; 13e bataillon de chasseurs (*Jaëger*) s'avance donc contre le côté nord de Roncourt et la 45e brigade (général-major von Craushaar : 1er et 2e régiments de *grenadiers du corps* et régiment de tirailleurs (*Schützen*), nos 101, 102 et 108) marche contre le côté sud.

— Outre le 1er bataillon du 75e de ligne, dont nous venons de parler, Roncourt est seulement défendu par les deux premiers bataillons du 9e de ligne, qui ne comptent plus que vingt et un officiers et quatorze cents hommes environ. Ces braves gens se voient cernés par cette masse de vingt-neuf mille Saxons, appuyés par soixante-dix-huit pièces et vont avoir à résister à des forces douze fois supérieures.

Néanmoins ces trois bataillons, vaillamment conduits par le général Bisson, qui est le premier à entraîner ses hommes, se disposent à résister de leur mieux.

— Dès le début de la bataille, le 9e de ligne, dont les trois bataillons sont réduits à vingt-six officiers et deux mille hommes, s'est trouvé placé en bataille entre Roncourt et Saint-Privat-la-Montagne.

Jusqu'à trois heures et demie du soir, ce régiment, déployé sur la pente du plateau, assiste à la première partie de la bataille, voyant en avant et sur sa gauche l'attaque des Allemands sur Sainte-Marie-aux-Chênes.

Quand ce village est enlevé, le XIIe corps (saxon) dépasse cette position : en même temps, l'artillerie de réserve saxonne prend position au nord de Sainte-Marie-aux-Chênes, vis-à-vis de Saint-Privat.

Puis, sur le versant opposé à celui occupé par le 9e de ligne, nos soldats voient défiler des masses ennemies, dont les longues colonnes leur présentent le flanc droit, tandis qu'une partie descend le ravin, qui les sépare d'eux et échappe ainsi à leur vue.

C'est alors que la batterie de 4 attachée au 9e de ligne va ouvrir le feu; mais ses projectiles demeurent impuissants, vu la distance où se trouve l'ennemi ; ils éclatent en l'air avant d'arriver à leur but et leur intervention n'a d'autre résultat, que de faire s'arrêter plusieurs batteries saxonnes, qui délogent, en peu de temps, notre batterie et qui, pendant près de deux heures, criblent d'obus le 9e de ligne, dont les soldats restent immobiles sous ce feu dirigé avec une remarquable justesse.

A cinq heures, la position de ce régiment devient très critique. D'un côté, sur sa droite, les 45e et 48e brigades d'infanterie saxonne continuent leur mouvement tournant et débouchent déjà de Montois ; d'un autre côté, sur son front et sur sa gauche, la garde royale prussienne monte pour tenter sa première attaque, sur le plateau et le village de Saint-Privat.

C'est alors que le général Bisson, qui n'a sous la main que les deux premiers bataillons du 9e de ligne, le 3e étant resté en réserve, envoie un de ses aides de camp, le capitaine d'état-major Avon, exposer au maréchal Canrobert qu'il est indispensable d'aller occuper Roncourt, sans quoi la position de Saint-Privat elle-même sera intenable.

Le maréchal approuve fort et met à la disposition du général Bisson les deux régiments de la brigade Péchot (division Tixier 4e et 10e de ligne), ainsi que la compagnie du génie de la réserve du 6e corps (7e du 3e régiment du génie, capitaine Belfort), laquelle doit gagner Roncourt par le chemin de crête.

En attendant l'arrivée de ces renforts, le général Bisson dispose les deux premiers bataillons du 9e de ligne de la façon suivante :

Le 1er bataillon se déploie en tirailleurs, en avant et sur la droite du côté de Montois, à l'exception de la 6e compagnie, capitaine Dupleit, qui est envoyée dans les premières maisons de Roncourt et qui en utilise intelligemment les haies et les murs, pour y organiser une défense sérieuse. Le 2e bataillon reste sur le plateau entre Roncourt et Saint-Privat. Mais, quand le général Bisson veut appeler à lui son 3e bataillon resté en réserve, il ne le trouve plus à sa place : ce bataillon a déjà été employé par ordre supérieur et est venu s'installer dans des enclos bordant le côté nord de Saint-Privat.

Cependant la brigade Péchot a filé au pas gymnastique derrière Saint-Privat et s'établit à la droite de ce village, sur le chemin de Roncourt, face aux positions occupées par l'ennemi de Sainte-Marie-aux-Chênes vers Montois-la-Montagne.

Ce mouvement s'est opéré au pas gymnastique et dans le plus grand ordre, bien que sous le feu d'une vive canonnade. Mais presque aussitôt le 4e de ligne, comme nous le verrons plus loin, est rappelé à Saint-Privat, pour s'opposer à une seconde attaque de la garde prussienne, attaque qui se dessine déjà au sud du village.

Le 10e de ligne reste seul et prend vivement l'ordre suivant sous la direction du lieutenant-colonel Doléac.

Le 1er bataillon, commandant Gény, contournant Saint-Privat, se déploie en avant de ce village, s'abritant par des plis

de terrain, des murs crénelés et des pierres de démolition. Trois compagnies du 3e bataillon se forment un peu en avant de la droite du village, à la suite du 1er bataillon et se couvrent de la même manière. Le 2e bataillon (commandant Morin), déployé, prolonge cette ligne au centre, ayant à sa droite, vers Roncourt, les trois autres compagnies du 3e bataillon.

Enfin entre le 10e de ligne et le 9e de ligne sont établis les deux régiments de la brigade Becquet de Sonnay (division Lafont de Villiers), les 75e et 91e de ligne : le premier à gauche s'appuyant au 10e de ligne, le second à droite au 9e de ligne.

— A six heures du soir, les Saxons se portent sur Roncourt avec une extrême résolution. Nos troupes leur tiennent tête avec une extrême vigueur.

A partir de ce moment, les deux premiers bataillons du 9e de ligne opèrent isolément, ne recevant d'ordre de personne livrés à l'initiative de leurs chefs et n'ayant aucun secours à attendre, puisque le 9e de ligne était, en cet endroit, la dernière réserve présente sur le champ de bataille.

Le 1er bataillon, commandé par le capitaine adjudant-major Targe, se déploie en tirailleurs sur une ligne partant de Roncourt, bordant la crête du ravin, qui sépare ce village de celui de Montois et se recourbant sur la gauche pour se relier aux tirailleurs des autres régiments, qui se replient sur Saint-Privat.

De cinq heures à six heures un quart, le 1er bataillon du 9e de ligne occupe cette position critique, menacé, à chaque instant, d'être tourné sur sa droite et a, sur un effectif de huit officiers présents : le capitaine Sieffert, tué ; le capitaine Vigne, le lieutenant Tripart et le sous-lieutenant Roux, blessés.

Pendant ce temps, le 2e bataillon, commandé par le capitaine Plumejaud (car le commandant de Fuschamberg a été mis hors de combat dès le début de l'action), résiste énergiquement dans la position découverte qu'il occupe.

Ce bataillon a été réduit à cinq compagnies, par suite du départ pour Metz de la 6e compagnie (capitaine Colomb d'Ecotay), chargée d'escorter un convoi de prisonniers. Pour faire face à l'ennemi, qui l'attaque à la fois de front et sur sa droite, il replie en potence ses deux compagnies de droite et fait un feu terrible, jusqu'à l'épuisement de ses munitions. Sur treize officiers présents, cinq sont blessés. Ce sont : le commandant de Fuschamberg; le capitaine adjudant-major Delamarre; le capitaine de Grammont ; les sous-lieutenants Mellenger, de Bouzonville et Paguet. Le sous-lieutenant porte-drapeau Marny tombe blessé, mais son aigle est aussitôt relevée par les deux sergents qui veillent sur ce dépôt sacré.

Le général Bisson, toujours au plus épais du feu, encourage ses soldats de la voix et du geste. Auprès de lui se tiennent les généraux Archinard et Plombin, le lieutenant Gantois, du 20e de ligne, officier d'ordonnance, et le capitaine d'état-major Abria.

Le général Plombin, qui a remplacé le général Maurice, que son état de santé a forcé de quitter sa brigade au camp de Châlons, a rejoint isolément à Metz, la veille même de la bataille, (2e division du 6e corps), où il n'a pas trouvé d'ailleurs sa brigade, qui a été coupée de Metz à Dieulouard.

Il n'en assiste pas moins de sa personne à la bataille du 18, où il est grièvement blessé d'un éclat d'obus à la tête.

Transporté immédiatement à l'ambulance établie dans l'église de Saint-Privat, où il faillit brûler, des obus y ayant mis le feu, cet officier général fut fait prisonnier par les Allemands et tenu pour mort par nous jusqu'à la fin du siège.

— De son côté, le 10e de ligne, formé dans une position dominante mais découverte, a immédiatement derrière lui des batteries d'artillerie installées presque sur la crête et supportant une canonnade des plus vives.

En avant de sa droite, presque au bas du coteau, à environ huit cents mètres de distance, se trouve le 1er bataillon du 75e de ligne, dont nous avons déjà parlé (division Lafont de Villiers). Ce bataillon, disposé le long d'une haie en épines et dans la cour d'une maison avancée de Roncourt formant réduit, crible, de feux de salve, un bois situé en avant et un peu sur la droite, fortement occupé par le régiment de tirailleurs saxons (n° 108) dont on aperçoit, à travers le feuillage, les shakos à longue crinière noire et les tuniques vertes à collet et parements noirs.

D'autres troupes couvrent le village de Saint-Privat, en avant de la gauche du 10e de ligne, couvertes elles-mêmes par des tirailleurs.

Entre ces tirailleurs et le 1er bataillon du 75e de ligne, placé derrière la haie dont on vient de parler, existe un terrain très découvert, formant croupe, et non occupé sur une longueur d'environ trois cents mètres, à cause de l'impossibilité qu'il y aurait à s'y maintenir.

Le 10e de ligne vient d'achever son mouvement de formation en bataille, lorsque le général Lafont de Villiers, commandant la 3e division du 6e corps, avec l'autorisation du maréchal Canrobert, donne en personne l'ordre au commandant Morin, du 2e bataillon du 10e de ligne, d'aller relever le 1er bataillon du 75e, qui a épuisé toutes ses cartouches. Ce dernier bataillon, qui a recueilli les soldats du 94e de ligne en retraite de Sainte-Marie-

aux-Chênes et, ne pouvant plus tenir, recule par le nord de Roncourt, traverse les bois de Bronvaux et rejoint son régiment à Saulny pendant la nuit.

Le 2e bataillon du 10e de ligne, entraîné par le commandant Morin, a couru aussitôt à découvert sous un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie sur la nouvelle position, qui lui est assignée et y a remplacé le 1er bataillon du 75e de ligne.

Le bois occupé par le régiment de tirailleurs saxons débordant en pointe, vers la droite du bataillon, une section de la compagnie Volpajola est détachée de ce côté pour éviter toute surprise.

Le 2e bataillon du 10e de ligne soutient, dans cette position, pendant trois heures, un feu nourri de mousqueterie, partant du bois où les tirailleurs saxons se sont embusqués et dont ils n'osent sortir.

Cependant, les cartouches, que les hommes ont ménagées avec le plus grand soin, s'épuisent. Notre feu se ralentit, tandis que celui de l'ennemi augmente d'intensité.

L'artillerie française, appuyée au village de Saint-Privat, en arrière des 1er et 3e bataillons du 10e de ligne, ne tire plus. Celle qui lui est opposée devient, au contraire, puissante, terrible et couvre le terrain d'obus et de mitraille.

— Longtemps le 75e de ligne a tenu tête à l'ennemi. Dès le début de l'action, deux compagnies du 3e bataillon de ce régiment ont été déployées en tirailleurs, à quinze cents mètres environ de Sainte-Marie-aux-Chênes, dont elles se sont approchées jusqu'à six cents mètres. Le 2e bataillon de ce régiment en a envoyé également trois. Ces cinq compagnies, qui ont vue sur la vallée de l'Orne, ont fait éprouver à l'ennemi des pertes très sérieuses et longtemps l'ont empêché de déboucher de Sainte-Marie, après que celui-ci en a eu refoulé les défenseurs.

Le terrain est très favorable pour la défense de ces cinq compagnies, qui ne reculent que lorsque les munitions leur manquent.

Il est quatre heures et demie environ : des tirailleurs du 9e de ligne les relèvent aussitôt.

— Pendant ce temps, le 1er bataillon du 91e de ligne, sous les ordres du commandant de Hay-Durand, s'apercevant que de fortes colonnes ennemies se dirigent, à la faveur des bois, de manière à tourner la droite de notre 6e corps, complètement dégarnie de troupes, opère un changement de front oblique en avant sur son peloton de droite.

Cet officier supérieur protège son mouvement, en envoyant, en tirailleurs, la 3e compagnie (lieutenant Bourdon) couvrir le

front du bataillon, mouvement que ce jeune lieutenant exécute avec une extrême vigueur.

Puis, pour garantir le bataillon de toute attaque sur le flanc droit, le commandant de Hay-Durand détache la 4e et la 6e compagnies (capitaines Dupont d'Aisy et Liénard), en observation du côté du taillis situé entre Auboué et Roncourt et occupé par les Saxons.

Ces deux compagnies, ayant, chacune, l'une de leurs sections en tirailleurs et l'autre en soutien, ont reçu pour mission d'observer le fond des ravins où l'ennemi concentre ses forces.

Le capitaine Liénard fait alors preuve d'une grande intrépidité et d'une non moins grande intelligence, en opérant avec sa compagnie (la 6e) sur le flanc de l'ennemi.

Ses tirailleurs, bien placés pour voir le terrain, ouvrent un feu très vif et à bonne portée, sur les premières colonnes saxonnes, qui se montrent et les refoulent dans le bois.

Le capitaine Liénard se fait alors appuyer avec beaucoup d'à-propos de son soutien et sait tirer habilement parti du terrain, pour écraser l'ennemi par des feux de salve bien ajustés.

Malheureusement, ce 1er bataillon du 91e est criblé d'obus et de mitraille par une batterie placée en face de lui; l'ennemi comprenant, en effet, l'importance de la position occupée par lui, veut, à tout prix, en déloger les défenseurs pour pouvoir achever son mouvement tournant.

Ainsi donc, grâce au changement de front, si opportunément fait par le commandant de Hay-Durand, l'ennemi est arrêté, pendant plusieurs heures, dans le mouvement tournant qu'il exécute sur notre droite.

Pendant trois heures, le 1er bataillon du 91e de ligne reste inébranlable, sous le feu terrible de l'artillerie saxonne. Le capitaine Souillot vient d'être tué à la tête de sa compagnie; un autre capitaine est blessé, un sous-lieutenant tombe, à son tour, grièvement atteint.

La mitraille fait d'affreux ravages dans les rangs de ce bataillon, qui ne songe pas un seul instant à se replier.

De leur côté, les 2e et 3e bataillons du 91e, postés sur la droite de Saint-Privat, soutiennent, eux aussi, une lutte opiniâtre.

Citons comme s'étant le plus particulièrement distingués dans cette terrible journée du 18 :

Le lieutenant-colonel Champion, le commandant de Blondeau, le capitaine Latour d'Affaure, officier d'une vigueur et d'une intelligence remarquables; le capitaine Bourroux; les

lieutenants Girard et Poix; les sous-lieutenants Gast et d'Amarzit.

Le sous-lieutenant porte-drapeau Vial, celui-là même qui a si courageusement défendu son aigle contre les uhlans, dans la soirée du 16, tombe blessé au milieu de l'action ; le lieutenant Blanc relève aussitôt le drapeau du 91e et le porte bravement, pendant tout le reste de la bataille.

— Pendant cette énergique défense de Doncourt par quatre régiments français, présentant à peine un effectif de huit mille hommes, contre plus de dix-huit mille Saxons [1] la division de cavalerie du Barrail, placée entre Saint-Privat et Roncourt, accourt pour prolonger notre droite et soutenir ainsi le flanc droit du 6e corps.

Cette cavalerie, composée du 2e chasseurs d'Afrique, des 2e et 3e chasseurs de France, par des démonstrations offensives, des charges en fourrageurs et en ligne, aide la brigade Becquet de Sonnay et le 10e de ligne, à contenir les Saxons, que le général Bisson arrête du côté de Roncourt, avec le 9e de ligne, le seul et unique régiment de la 2e division du 6e corps arrivé à Metz.

Au début de la bataille, la division du Barrail, qui se composait seulement, à ce moment, du 2e chasseurs d'Afrique et du 2e chasseurs de France, s'était établie en bataille, près des batteries en avant de Saint-Privat, faisant face à Batilly.

Bientôt, la quantité des obus, envoyés par l'artillerie alle-

1. Ces *demonstrations offensives* de nos troupes furent des plus favorables, car elles constituent toujours, pour celui qui se défend, une preuve manifeste de la vigueur qu'il met dans sa résistance, en ne se contentant pas de recevoir passivement les coups qu'il reçoit et en essayant, au contraire, de reprendre le rôle d'assaillant. On n'admet pas, en art militaire, une défense sans retour offensif. — Au reste, le lieutenant-colonel Fay, aujourd'hui général, rapporte, que « la division Lafont de Villiers, dont faisaient partie le 91e et la division de cavalerie du Barrail, avait été chargée de reprendre l'offensive ».

Le major prussien Hoffbauer, professeur aux écoles réunies de l'artillerie et du génie à Berlin, d'accord avec le capitaine Helmuth, et la relation prussienne dit: « Peu de temps après la prise de Sainte-Marie, de forts détachements ennemis quittaient le plateau, entre Roncourt et Saint-Privat, pour marcher contre le village de Sainte-Marie. Le colonel von Leonhardi reconnut, dans ce mouvement des troupes ennemies, un *retour offensif* qui avait pour but de reprendre le village de Sainte-Marie.

« Le combat qui s'ensuivit, au Nord-Est de Sainte-Marie, surpassa bientôt en violence et en pertes, celui qui avait donné lieu à la prise du village. Le colonel von Leonhardi fut blessé et remplacé dans le commandement de sa brigade par le colonel Elterlein. Les Saxons, malgré toute leur bravoure et leur dévouement, ne purent résister à la supériorité numérique de l'adversaire et furent forcés de contenir leur élan. Cependant, les attaques répétées de l'ennemi, dirigées surtout contre l'aile gauche, vinrent se briser tour à tour devant l'attitude inébranlable des Saxons et devant la justesse du tir de l'artillerie allemande, qui réussit à tenir les batteries ennemies en échec.

« Le général Nehroff von Holdeberg se trouvait à Sainte-Marie et fut témoin de cette lutte opiniâtre. »

mande, a obligé ces deux régiments de cavalerie à se reporter derrière Saint-Privat; toutefois notre artillerie ne quitte pas ses positions.

Des masses énormes de troupes allemandes couvrent l'horizon : elles descendent par Auboué et se forment dans la vallée, protégées par le bois situé en avant de Roncourt.

Sainte-Marie-aux-Chênes est évacué, après une résistance héroïque, par le 94e de ligne. Les batteries ennemies s'établissent alors sur la route de Briey. Un commencement de retraite se faisant remarquer à cet instant, le lieutenant Cazenave, du 2e chasseurs de France, et le maréchal des logis-chef des Vastines, du 3e escadron du même régiment, sont envoyés en reconnaissance, le premier dans la direction de Morange, le second du côté de Roncourt. Ces deux reconnaissances ne signalent nullement l'approche de l'ennemi.

— Vers deux heures de l'après-midi, le 3e chasseurs de France rejoint la division du Barrail. Dès le commencement de l'action, le colonel de Sansal, commandant ce régiment qui était campé près de la ferme de Leipzick, a reçu l'ordre de quitter le 3e corps pour se porter près du général du Barrail, commandant la division de cavalerie du 6e corps.

Le 3e chasseurs de France doit donc parcourir toute l'étendue de notre ligne de batteries (de la ferme de Leipzick jusqu'au delà de Saint-Privat), c'est-à-dire de l'extrême gauche à l'extrême droite du champ de bataille.

Ce régiment part en colonne par pelotons, essuyant, sur une distance de plus de dix kilomètres, le feu des batteries ennemies, traversant des villages que les habitants abandonnent en toute hâte, laissant, de distance en distance, quelques chevaux blessés. Par le plus grand des hasards, le 3e chasseurs ne perd, pendant ce périlleux trajet, pas un seul homme.

De deux à quatre heures, la division du Barrail, qui compte alors trois régiments de cavalerie, exécute des marches et des contre-marches autour de Saint-Privat, extrêmement gênée dans ses mouvements par le feu meurtrier des Allemands.

De ses deux batteries divisionnaires (5e et 6e du 19e d'artillerie), la 5e a été attachée à la division Lafont de Villiers, du 6e corps; la 6e, sous les ordres du capitaine-commandant Bédarrides, est restée avec sa division et ne cesse de tirer, suivant les oscillations de la cavalerie du général du Barrail.

Tantôt ses obus frappent au milieu des files profondes de l'infanterie saxonne, gagnant au pas accéléré l'épaisseur des futaies du bois de Roncourt, maudits couverts qui semblent avoir été disposés dans la plaine, tout exprès pour abriter les

Allemands, tantôt cette batterie doit donner la réponse, sans trop de désavantage, aux nombreuses batteries ennemies; tantôt, enfin, elle doit dissuader les uhlans saxons aux flammes de lance blanches et vertes, par l'argumentation des boîtes à balles, de venir sabrer ses servants sur leurs pièces.

— Vers cinq heures et demie, les Saxons commencent à déboucher par le bois de Roncourt; à ce moment, notre artillerie faiblit et notre infanterie paraît plier.

Quand les trois régiments de cavalerie du général du Barrail, dont l'attitude a été magnifique depuis le commencement de la bataille, voient les colonnes du prince royal Albert de Saxe noircir les avenues de Roncourt, ils frémissent d'impatience, réclamant la charge à grands cris.

Avant que ce dernier flot puisse l'assaillir, Canrobert veut tenter un effort suprême et donne l'ordre à la cavalerie du général du Barrail de débusquer les tirailleurs ennemis.

Les cinq escadrons du 3e chasseurs de France gravissent rapidement les pentes, qui les séparent des tirailleurs saxons.

Les deux premiers escadrons, sous les ordres de leur colonel, doivent être lancés en fourrageurs et soutenus par les 3e, 5e et 6e escadrons, commandés par le lieutenant-colonel de Puységur.

Le 2e chasseurs de France se porte également en avant et prend position pour appuyer cette charge.

Au signal donné par le général de Bruchard, qui se précipite à la tête des deux premiers escadrons du 3e chasseurs, ceux-ci, enlevés de pied ferme par le colonel de Sansal, partent à fond de train, déployés en fourrageurs. Ils sont aussitôt accueillis par une grêle de balles.

Le général de Bruchard et son officier d'ordonnance, le lieutenant Kiffert, du 3e chasseurs de France, ont leurs chevaux blessés sous eux. Le lieutenant Rondard est blessé et disparaît; le capitaine Delauzon et le lieutenant Saintotte sont mis hors de combat: le sous-lieutenant Mériotte est démonté et tombe au pouvoir de l'ennemi. Les capitaines Scheurer et Lanfranchi ont leurs chevaux tués sous eux; les montures du lieutenant-colonel de Puységur et du capitaine du Couëdic sont blessées; trois hommes de troupe sont tués et treize blessés, parmi lesquels l'adjudant sous-officier de Puységur, légèrement atteint à la tête; cinq chasseurs disparaissent; cinq chevaux sont tués, trente-cinq blessés.

Mais, sans se laisser arrêter par ces pertes, les deux premiers escadrons du 3e chasseurs de France arrivent, rapides comme la foudre, sur les tirailleurs saxons, les sabrent ou les foulent

aux pieds de leurs chevaux, arrêtent les colonnes ennemies et permettent ainsi à notre infanterie de se rallier.

Cependant le feu des Allemands redouble; les deux escadrons de chasseurs, ainsi que les trois autres escadrons de leur régiment, qui ont essuyé de pied ferme un tir de mousqueterie des plus violents, tournent bride et vont se reformer derrière les hauteurs, sur les premières pentes de la vallée.

Le 2e chasseurs d'Afrique envoie alors un escadron, sous la direction du commandant Bossan, du côté de Roncourt et le déploie en tirailleurs à la hauteur de ceux de notre infanterie. Les feux nourris des chasseurs d'Afrique, formés sur un seul rang, font taire rapidement le feu des tirailleurs saxons, mais nos « Africains » sont également obligés de se retirer sous le tir violent de l'artillerie ennemie, ayant seulement eu un sous-officier et deux hommes blessés.

De son côté, le 2e chasseurs de France, qui s'est, comme on le sait, formé en bataille sur la droite à deux cents mètres et à hauteur de Saint-Privat pour appuyer la charge du général de Bruchard, s'est porté en avant, au galop.

A cent mètres plus loin, il trouve une ligne d'infanterie française couchée à terre et reçoit pendant quelques minutes le feu destiné à cette infanterie.

Les chasseurs Dupont et Dusseau sont blessés; plusieurs chevaux sont atteints.

Comme les deux autres régiments, le 2e chasseurs de France revient au pas à son point de départ.

La division du Barrail, tout entière, se reforme en arrière de Saint-Privat et reçoit du maréchal Canrobert l'ordre formel de se tenir prête à charger toutes les colonnes ennemies qui tenteront de déboucher entre ce village et celui de Roncourt.

— Malgré la vigoureuse résistance de notre infanterie et de notre cavalerie, les colonnes saxonnes gagnent du terrain. De plus, l'ennemi paraît recevoir, vers six heures, de nombreux renforts que l'on voit descendre sur la lisière du bois de Roncourt; en même temps de fortes colonnes, précédées de tirailleurs, marchent au pas de charge sur ce village.

A six heures et quart, la position n'est plus tenable pour les deux bataillons du 9e de ligne, qui défendent Roncourt.

Deux compagnies du 1er bataillon de ce régiment ont tous leurs officiers étendus sur le carreau. Les troupes saxonnes débordent Roncourt, franchissent le ravin, qui sépare ce village de celui de Montois-la-Montagne et menacent d'envelopper complètement les débris de nos deux bataillons.

Malgré tout, ceux-ci ne se retirent que lorsque les Prussiens

et les Saxons, débouchant à la fois sur le plateau de Saint-Privat, vont les envelopper. C'est alors seulement qu'ils commencent leur retraite, qui s'opère par la forêt de Jaumont, les bois de Fevès et la route de Woippy, défendue par les batteries de réserve du 6e corps.

Le 1er bataillon avait perdu un officier tué et trois blessés; seize hommes tués et trente-un blessés. Le 2e comptait cinq officiers blessés, douze hommes tués et quarante-un blessés. En outre, le petit état-major du régiment, qui marchait avec ce dernier bataillon, avait eu un officier blessé, un homme tué et trois blessés.

Au moment où le 9e de ligne évacuait Roncourt, le capitaine d'état-major Avon, aide de camp du général Bisson, que celui-ci avait envoyé demander du renfort au maréchal Canrobert, arrivait vers ce village, précédant la 7e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, le seul renfort dont a pu disposer le commandant du 6e corps.

Ce capitaine, dont le cheval a disparu avec son ordonnance au milieu des rues incendiées de Saint-Privat, se dirige à pied vers Roncourt, le plus rapidement qu'il puisse, ayant derrière lui les sapeurs du génie.

Il marche obliquement à travers champs, pour gagner la partie la plus déclive de ce dernier village, celle qu'il s'agit d'occuper et de fortifier en toute hâte. Tandis qu'il court assez péniblement dans cette direction et comme il approche de Roncourt, il entend, au milieu du bruit intense et général de la bataille, des balles siffler tout près de ses oreilles.

Ces projectiles sifflent de plus en plus nombreux, à mesure qu'il s'avance. Étant seul à courir dans la plaine, il se demande ce que cela peut bien être, et, s'arrêtant, il prend sa lorgnette et la braque dans la direction de Roncourt.

Aussitôt, il reconnaît qu'il fait fonction de but mobile à l'usage d'une quantité de gaillards coiffés d'un shako à longue crinière noire des tirailleurs saxons, postés derrière les murs du village.

Le capitaine Avon fait aussitôt demi-tour; la fusillade redouble, mais heureusement aucune balle ne vint atteindre ce brave officier, qui peut rejoindre son général.

Un instant après, la compagnie de sapeurs du génie, arrivant par le haut de Roncourt, est reçue de même et forcée de rétrograder. Les Saxons sont arrivés par un bout de ce village, en même temps que le capitaine Avon et les sapeurs du génie y arrivaient par l'autre.

— Pendant que le 9e de ligne épuisait ses dernières cartouches

sur les Saxons, une situation trop avancée, partant aventurée, et le manque de munitions rendaient la situation du 2e bataillon du 10e de ligne, extrêmement critique.

Débordé sur sa droite, attaqué sur son front par les troupes ennemies, qui sortent du bois de Roncourt, ce bataillon est en outre découvert sur sa gauche de plusieurs centaines de mètres, par nos troupes de gauche, qui se replient devant les masses ennemies gravissant le plateau.

Le 2e bataillon du 10e de ligne supporte, de ce dernier côté, un feu croisé auquel il ne peut répondre que par quelques rares coups de fusil, car les cartouchières des hommes sont entièrement vides.

Quelques instants de plus et la retraite de ce bataillon est impossible!

A ce moment, le 1er bataillon et trois compagnies du 3e bataillon du 10e de ligne, qui ont reçu ordre de rester en avant de Saint-Privat et qui jusque-là n'ont pu tirer un seul coup de feu, bien qu'exposés à un tir très meurtrier d'artillerie, sont portés aussitôt en avant par le lieutenant-colonel Doléac pour faciliter la retraite du 2e bataillon, qui paraît compromise.

Leur marche audacieuse à la rencontre des colonnes ennemies s'opère rapidement avec ensemble, sans hésitation. Arrivés à six cents mètres des Allemands, nos soldats exécutent plusieurs feux de salve, qui arrêtent immédiatement les assaillants et les obligent à se couvrir.

Ceux-ci, fortement appuyés par d'autres colonnes, qui accourent sur leurs derrières et les poussent en avant, tentent de reprendre leur mouvement offensif; mais le 1er bataillon du 10e de ligne et les trois compagnies du 3e bataillon se portent aussitôt et de nouveau à leur rencontre, s'arrêtent et font à petite distance un feu terrible, qui coupe court à la marche des Allemands. Pendant quelques instants, l'assaillant est encore tenu en échec.

En même temps, les trois autres compagnies du 3e bataillon du 10e de ligne ont été, elles aussi, portées en avant et déployées vers la droite, pour contenir l'ennemi et couvrir nos positions découvertes et tournées de ce côté.

Grâce à ces mouvements, le 2e bataillon peut enfin effectuer sa retraite, faisant bonne contenance et, se défendant pied à pied, remonte le plateau découvert de Saint-Privat, en brûlant ses dernières cartouches.

Mais alors, toute nouvelle marche en avant est devenue impossible. L'ennemi, très supérieur en nombre, protégé par une artillerie des plus redoutables à laquelle la nôtre ne peut plus

répondre depuis longtemps, couvre nos positions d'une grêle de projectiles.

N'importe! Le 10e de ligne lutte toujours contre les forces sans cesse croissantes de l'ennemi. A cette rude journée de Saint-Privat, ce régiment, malgré les fatigues des cinq journées précédentes, montre la plus grande fermeté, ne se laissant impressionner ni par le nombre des assaillants, ni par la puissance de leur artillerie.

Citons parmi ces braves combattants : le capitaine adjudant-major Buisson ; le capitaine Jobit ; le tambour-major Deligny ; le sergent-major Gisselberger ; le sergent-fourrier Damiens ; les sergents Boucquemont, Rohem, Guérin, Trochon, Pujol ; le caporal-clairon Béqué ; le caporal Réty ; le sapeur Leroy ; les soldats Legall, Bosc, Le Floch, Boisramé, Dentz, Le Boulech, Jean-Marie.

Le lieutenant-colonel Doléac, qui commande le 10e de ligne, et le commandant Gony, du 1er bataillon, tombent blessés et restent tous les deux sur le champ de bataille, où ils sont faits prisonniers de guerre.

Le médecin-major Hanès est blessé en pansant les soldats atteints par le feu de l'ennemi. Le capitaine Courvoisier est tué.

Sont encore blessés : les capitaines Rigail, Jobit, Volpajola, les lieutenants Guichard, Leclerc ; les sous-lieutenants Coville, Baigneux.

Sont en outre tués ou blessés et restent sur le champ de bataille : le lieutenant Velsche, tué ; le capitaine Doumergue et le sous-lieutenant Gardien, atteints mortellement ; le capitaine Troisrieux ; les lieutenants Tessier, Varennes, de Laidet, Petot, Lapeyre, Fiejdel ; les sous-lieutenants Dumareix, Berthelot, blessés. Le sous-lieutenant Villemin est entouré et fait prisonnier, malgré sa défense désespérée.

Le village de Saint-Privat est en feu, l'ambulance du 10e de ligne, qui y est établie, n'est pas même respectée par l'ennemi et devient la proie des flammes.

Le 10e de ligne soutient la lutte jusqu'aux dernières limites du possible ; il a une belle et glorieuse part dans la défense des positions de droite du village de Saint-Privat, qu'il a occupées, pendant plus de trois heures, sous le feu de la plus formidable artillerie.

Cependant ces positions sont envahies peu à peu ; ce brave régiment, ayant brûlé toutes ses cartouches, ne se retire qu'après épuisement complet des munitions, effectue sa retraite pied à pied et va se rallier en arrière de Saint-Privat.

Le commandant Morin, le seul officier supérieur resté debout, en a pris le commandement et les bataillons, à la fin de la journée, sont sous les ordres : le 1er, du capitaine adjudant-major de Clermont ; le 2e, du capitaine adjudant-major Buisson ; le 3e, du capitaine Bernard (jeune), commandant la 3e compagnie.

Le 10e de ligne a perdu dans cette rude journée : quatre officiers tués, dix-neuf blessés et un disparu. Quatre cent seize hommes de la troupe ont été mis hors de combat.

— La brigade Becquet de Sonnay (division Lafont de Villiers) n'a pas opposé, sur la droite de Saint-Privat, une résistance moins vigoureuse que les 9e et 10e de ligne.

Les 2e et 3e bataillons du 75e de ligne, après une défense acharnée en avant de Roncourt, hachés par les obus, décimés par la mitraille, auxquels ils ne peuvent répondre, sont obligés, ainsi que l'a déjà fait leur 1er bataillon, de se retirer.

Ces débris marchent en retraite, comme à l'exercice, avec le drapeau déployé, en passant par l'intervalle compris entre Roncourt et Saint-Privat, et n'ont un peu de répit qu'après avoir franchi la crête.

Grâce à l'heureuse disposition du terrain sur lequel il a combattu, le 75e de ligne perd seulement quatre-vingt-dix-neuf hommes mis hors de combat. Un seul officier, le sous-lieutenant Mathieu, est tué ; le lieutenant Acquier et le sous-lieutenant Loriferne sont blessés. Le médecin-major Judée et l'aide-major Dessaux sont portés disparus.

— Le 1er bataillon du 91e de ligne a dû également se résigner à battre en retraite, aucun soutien, aucun renfort n'apparaissant. Il le fait en bon ordre, couvert par ses tirailleurs, et vient prendre position, en arrière de la crête de Saint-Privat, à gauche de ce village.

Déjà les deux autres bataillons de ce régiment, après une lutte opiniâtre et l'épuisement de leurs munitions, se sont vus contraints d'opérer le même mouvement rétrograde, le 2e bataillon, sous la direction du capitaine Rey, en remplacement du capitaine Paganaxi, blessé.

Le 1er bataillon vient alors opérer sa jonction avec les deux autres.

Le 91e perd ce jour-là : deux officiers tués : le capitaine Souillot et le lieutenant Jaillet. Huit officiers blessés : les capitaines Paganaxi, Latour d'Affaure, Savornin ; le lieutenant Mossou ; les sous-lieutenants Bonneton, Perard, Pentre ; le sous-lieutenant porte-drapeau Vial.

Cent quatorze hommes de la troupe sont tués, blessés ou disparus.

En outre, tous les bagages des officiers restent au pouvoir de l'ennemi.

— N'oublions pas de mentionner la brillante conduite de la 2e section de la 3e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie (division Tixier), chargée de mettre Roncourt en état de défense. Cette section, commandée par le lieutenant Mangard, ne se retire que lorsqu'elle voit la tranchée, qu'elle occupe, débordée et près d'être tournée. Elle se replie en bon ordre, tout en continuant à combattre.

Le 94e de ligne, après sa vigoureuse défense du village de Sainte-Marie-aux-Chênes, s'est replié sur Roncourt et se retire avec les défenseurs de ce village, dirigés par le colonel de Geslin et le lieutenant-colonel Hochstetter.

— Il faut dire qu'en évacuant Roncourt, le général Bisson a eu soin d'amuser l'ennemi par une petite arrière-garde, fournie par quelques compagnies appartenant au 10e de ligne et au 91e. Ces compagnies ont rouvert, sur tout le pourtour de ce village, un combat de tirailleurs, à la suite duquel elles laissent quelques prisonniers entre les mains de l'ennemi.

Pendant ce temps, les troupes qui ont défendu Roncourt et ses abords reculent lentement.

— Les débris du 75e de ligne se retirent, réunis à ceux du 91e et du 94e de ligne, quand, à un demi-kilomètre en arrière de cette position, ils sont arrêtés par le général Becquet de Sonnay, commandant la 1re brigade de la division Lafont de Villiers (75e et 91e de ligne).

Ces trois régiments, qui viennent de la crête, reçoivent de ce général l'ordre de se former en carré avec trois faces en bataille, la quatrième devant recueillir, en colonne, tous les hommes de la 3e division du 6e corps, qui rejoindront isolément.

Ce carré doit, en outre, être prêt à repousser toutes les tentatives que pourrait faire la cavalerie prussienne, pour inquiéter la retraite du 6e corps.

Une batterie, qui n'a plus que quatre ou cinq coups à tirer par pièce, opère avec cette arrière-garde et se place près de l'embranchement situé à douze cents mètres environ au sud-ouest du château de Jaumont, sur la lisière de la forêt de ce nom.

A peine ces troupes se sont-elles formées en carré, qu'un officier d'état-major vient demander du renfort au général Becquet de Sonnay, pour le porter sur Saint-Privat. Le général envoie la moitié des troupes groupées autour de lui; puis, la garde, qui est annoncée, n'étant pas encore arrivée, il continue lentement son mouvement de retraite avec l'autre moitié,

presque entièrement composée d'hommes du 94e de ligne, qui sont mis rapidement en ordre par le colonel de Geslin et le lieutenant-colonel Hochstetter.

Cette fraction vient border la lisière de la fôrêt de Jaumont entre Roncourt et Saint-Privat, accompagnée par la batterie d'artillerie, la seule, qui depuis quatre heures du soir opère au sud-ouest de Roncourt, et qui vient d'épuiser complètement ses dernières gargousses.

En ce moment, les batteries ennemies, massées sur les hauteurs d'Auboué, tonnent sur nos derniers bataillons déployés en avant de Saint-Privat et les écrasent sous leurs obus. Ce village et celui de Roncourt, où déjà les Saxons commencent à se montrer, sont en feu.

A l'entrée des bois de Saulny, de Jaumont et de Plesnois, l'encombrement sur la route de Briey à Metz est considérable. Hommes, chevaux, fourgons, voitures, tout s'y précipite avec une grande confusion, parce que, en réalité, on ne connaît pas la ligne de retraite.

A chaque instant, les Allemands concentrent de nouvelles forces sur les hauteurs, afin de rendre la retraite de nos troupes plus difficile.

— Sur ces entrefaites, Roncourt, qui a été évacué par nos troupes, est occupé à six heures et demie par les colonnes du XIIe corps (saxon). Celles-ci se mettent aussitôt en mesure de marcher sur Saint-Privat, afin d'appuyer, en flanc, l'attaque suprême que la garde royale prussienne va tenter de front sur ce village embrasé, que des fractions de notre 6e corps continuent à défendre avec toute l'obstination du désespoir.

Dernière défense de Saint-Privat.
Combat devant les ruines
de l'église.

(18 août 1870.)

CHAPITRE XVIII

Dernière défense de Saint-Privat.

L'action décisive s'engage. — Marche des Saxons de Roncourt sur Saint-Privat. — Forces allemandes et forces françaises. — Le 100e de ligne en réserve. — Canrobert. — Sa glorieuse conduite. — Rage de nos soldats. — Saint-Privat est attaqué de tous côtés. — Attaque des grenadiers saxons *du coprs* contre le 93e de ligne. — Un stratagème allemand. — « Cessez le feu ! » — Reprise de l'attaque. — « Pas de quartier! » — Le colonel Ganzin retient un mouvement offensif de ses hommes. — Le sergent Fouché. — Attaque de la face ouest de Saint-Privat. — Le 4e de ligne se porte en avant. — Attaque de la 4e brigade de la garde prussienne. — « Laissez-les venir ! » — L'ennemi est repoussé. — Le dernier assaut des Allemands. — Incendie du village. — L'église enflammée s'écroule. — Courage de nos soldats. — Les *tringlots* sous le feu. — La musique du 93e joue la *Marseillaise*. — « Voici la garde ! » — La charge. — Un assaut très exagéré par les Allemands. — Retraite de nos troupes. — Le 93e se retire le dernier et traverse Saint-Privat. — Perte des bagages. — Traits de courage d'officiers et de soldats du 4e de ligne. — Défense du 9e bataillon de chasseurs. — Ses pertes. — Pertes de la 3e compagnie du 3e du génie. — Le 3e bataillon du 100e de ligne. — Pertes de ce régiment. — Pertes du 12e de ligne. — Officiers et soldats cités à l'ordre de ce régiment. — Pertes du 3e bataillon du 9e de ligne. — Pertes des trois compagnies de gauche du 1er bataillon du 94e de ligne. — Défense de la division Levassor-Sorval. — Le 25e de ligne tente un retour offensif. — Le colonel Gibon et son cheval blanc. — Pertes du 25e de ligne. — Le colonel Hanrion du 26e est blessé. — Sa carrière militaire. — Pertes du 26e et du 28e de ligne. — Retraite du 70e. — Ses pertes. — Les Allemands entrent dans Saint-Privat. — Mort du général von Crausbaar. — Défense de la 6e compagnie du 3e bataillon du 93e. — Ses perets. — Sa

retraite. — L'ennemi suit de près. — Combat acharné dans les rues et les maisons. — Canrobert veut tenir quand même et est entraîné. — Horrible tuerie. — Dernière défense du cimetière de Saint-Privat. — Le sous-lieutenant Coumès du 93e et son détachement sur la place de l'église. — Défense dans une maison. — Blessés mis à l'abri. — Combat sur la place. — Le capitaine du génie Audier. — Sa mort. — « A la baïonnette ! » — Un dernier combat. — Le sous-lieutenant Coumès est blessé, fait prisonnier et conduit à l'ambulance. — Officiers français blessés. — Un véritable charnier. — Mort du lieutenant Sageran du 93e. — Relations allemandes sur le combat intérieur dans Saint-Privat. — Une odieuse imputation. — Pertes du 93e de ligne. — « *La bataille du désespoir* ». — L'aumônier de la division Lafont de Villiers va au-devant des Allemands, le crucifix à la main. — Mort héroïque du sapeur Bégey du 93e. — Ridicules fanfaronades d'un jeune officier prussien dans l'ambulance française. — Prisonniers français réunis sur la place. — Les grenadiers prussiens devant les obus. — « Saluez ! Saluez donc ! » — Lazzis de nos soldats. — Réflexion d'un officier français. — *Borusses* et *Germains*. — Les ruines de Saint-Privat. — L'église et le presbytère. — Cadavres dans les rues. — Le commandant Leroux. — Pas d'eau à Saint-Privat. — Relèvement des blessés. — Dévouement de nos soldats pour leurs officiers. — Le sapeur Chabas veille sur le cadavre de son capitaine. — Un loyal ennemi. — Pertes du 6e corps français. — Pertes effroyables de la garde prussienne et des Saxons. — Le *tombeau de la garde royale*. — Courage des troupes du 6e corps. — Réflexions du colonel Derrécagaix.

Comme on vient de le raconter, le XIIe corps (saxon) a terminé son mouvement tournant, un peu après six heures et demie du soir et a atteint le village de Roncourt, abandonné par nos troupes, qui se sont repliées sur la forêt de Jaumont et la route de Saulny.

La lutte décisive va éclater ! A sept heures et demie, l'action générale s'engage enfin.[1]

Les Saxons y prennent part au nord et au nord-ouest. Ils complètent ainsi le projet de Frédéric-Charles d'aborder notre position de Saint-Privat sur cinq colonnes, qui ont été longtemps trop éloignées les unes des autres, pour frapper un coup décisif.

Aussitôt que nos soldats ont évacué Roncourt, une partie de

1. D'après le capitaine Helmuth, « il était sept heures trois quarts, quand un moment de répit se déclara dans les mouvements, sur toute la ligne du corps saxon et de la garde : les troupes avaient besoin de respirer, pour pouvoir donner le dernier assaut, au village de Saint-Privat ». Canrobert a dit la même chose dans sa déposition du procès de Bazaine : « La bataille *sommeillait*, dit-il, quand, etc. ». Par conséquent, il pouvait bien être sept heures quand le mouvement décisif s'est prononcé.

la gauche de la 45e brigade d'infanterie allemande (XIIe corps) a occupé cette position, tandis que la droite de cette brigade (2e et 3e bataillons du 2e régiment de grenadiers saxons et partie du 2e bataillon du régiment de grenadiers saxons *du corps*) se porte, sous les ordres du général von Craushaar, contre la gauche de Saint-Privat, d'où part un feu meurtrier qui décime ses rangs.

Les batteries légères attachées à la colonne tournante débouchent au sud de Roncourt et, se mettant aussitôt en ligne, ouvrent le feu, pour soutenir le mouvement offensif de la 45e brigade, qui s'apprête à fondre sur Saint-Privat.

En même temps les batteries de la 23e division et la réserve d'artillerie saxonne canonnent vigoureusement ce dernier village de sept heures un quart à sept heures trois quarts et y propagent rapidement l'incendie.

Dans la 48e brigade, deux bataillons (1er et 2e du 107e) sont également dirigés sur Saint-Privat, tandis que le reste (3e du 107e, 1er et 3e du 106e et le 13e bataillon de chasseurs) reçoit l'ordre d'étendre le mouvement tournant, en s'avançant entre Roncourt et Saint-Privat, pour prendre à dos Saint-Privat, qui constitue la clef de cette partie du champ de bataille.

En même temps la garde royale prussienne s'avance par l'ouest et par le sud et renouvelle l'attaque dans le même ordre que précédemment : deux brigades au sud de la route de Sainte-Marie à Saint-Privat; une brigade sur la route même.

A la gauche de la garde marchent deux brigades du Xe corps (20e division).

La 47e brigade (XIIe corps) et la 19e division, général von Schwarzkoppen, du Xe corps, forment la réserve avec la division de cavalerie Rheinbaben.

La 46e brigade du XIIe corps, retardée dans sa marche, est restée bien en arrière et se trouve seulement à Moineville, au moment où la grande attaque va commencer.

— Les incidents de la marche des Saxons sur Roncourt, sa lenteur, la prise de ce village, sont autant de faits qui, parvenus à la connaissance de Bazaine, ont dû l'éclairer sur le but de l'ennemi, et témoignent de la faute volontaire, calculée, que celui-ci commet en n'envoyant point, à temps, la garde impériale au secours de Canrobert.

— Pour achever cette lutte inégale et acharnée, les Allemands ont donc enfin concentré sur Saint-Privat l'effort de vingt-six batteries et de cent mille hommes environ.

La garde royale prussienne (trente-sept mille hommes, réduits déjà de près de sept mille, il est vrai, pendant la première

attaque), le XIIe corps saxon, et les trente-cinq mille hommes du Xe corps, ces derniers formant réserve, s'avancent contre Saint-Privat, sous la protection de cent cinquante-six pièces de canon, qui tonnent en même temps sur ce village. Nos braves artilleurs tiennent tête à cette formidable artillerie avec une extrême vigueur, et nos petites pièces de 4 tirent presque aussi vite que les Krupp allemands. Malheureusement, beaucoup de nos servants sont mis hors de combat et notre tir se ralentit, l'ancienne manœuvre nécessitant plus de monde que la nouvelle.

— Canrobert, pour tenir tête à ces cent mille adversaires et défendre Saint-Privat, ne dispose plus que d'une vingtaine de mille hommes environ, à savoir : le 93e (3e division) sur la face nord du village, le 4e de ligne (1re division) sur la face ouest; le 9e bataillon de chasseurs à pied (1re division) et trois compagnies du 94e de ligne (3e division) retranchées dans le cimetière et ses abords; le 3e bataillon du 9e de ligne (3e division); le 12e de ligne (1re division), plus des fractions du 75e et du 91e de ligne (3e division). A gauche et au sud de Saint-Privat, se tient la 4e division : 25e, 26e, 28e et 70e de ligne.

Enfin, le 100e de ligne (1re division) a été placé en réserve, derrière le 12e de ligne, ayant à sa gauche le village de Saint-Privat et à sa droite les bois de Jaumont.

Le 1er bataillon, commandant Née-Devaux, a pris position à l'extrême droite de toute la ligne en face de Roncourt. Lors du mouvement tournant des Saxons, après avoir lutté avec acharnement, ce bataillon s'est replié lentement, en défendant pied à pied sa position, et a gagné la route de Metz par les carrières de Jaumont, profitant de tous les accidents pour retarder la marche de l'ennemi.

Le 2e bataillon, commandant Pernot, chargé de relier le 1er au 3e bataillon, a pris position en avant de Saint-Privat, sur la face nord, en profitant d'une petite élévation, qui lui donne commandement sur le terrain en avant.

Le 3e bataillon, commandant Poilloue de Saint-Mars, est resté en réserve en arrière du village.

— Trop faible en infanterie pour refouler l'ennemi, écrasé par l'artillerie dès qu'il prend l'offensive, Canrobert attend...

Il attend la garde française, et c'est le corps saxon, qui paraît à sa droite.

Dès que ce dernier corps est arrivé en vue, la garde prussienne a poussé des hourras, puis, reprenant courage, s'est élancée de nouveau en avant.

Nos soldats, abandonnés par Bazaine, n'ont plus qu'à mourir! Il ne leur reste plus qu'un dernier point d'appui : le centre même

de la défense. Leur artillerie est muette; depuis huit heures, ils combattent sous une grêle de balles et de projectiles qui ont éclairci leurs rangs et mis hors de combat un grand nombre d'officiers de tous grades.

Mais Canrobert est au milieu d'eux, solide comme un roc, sur sa grande jument bai brûlé.

Ses yeux gris clairs voient tout, et, s'il commandait en chef, il ne se bornerait certes pas à visiter le plateau du fort Saint-Quentin.

Tourné, menacé de tous côtés, ce vaillant homme de guerre va encore longtemps opposer une résistance indomptable à cette armée immense, qui l'enveloppe et le presse de ses cent mille baïonnettes.

Jamais peut-être, dans sa longue et glorieuse carrière militaire, même sur la brèche de Zaatcha, dans le ravin d'Inkermann ou dans les rizières de Magenta, Canrobert ne fut aussi sublime que ce jour-là, sur les décombres fumants de Saint-Privat.

Encouragés par la présence d'un tel chef, les soldats du 6e corps ne songent qu'à se battre avec acharnement et résistent avec une obstination inouïe.

D'instant en instant, leurs rangs se resserrent. A tout moment on entend des cris de : « Vive la France! Vive l'empereur! »

Presque toujours, c'est le dernier adieu d'un soldat ou d'un officier à sa patrie malheureuse!

Et pourtant, quoique bien éprouvées, nos troupes ne sont pas encore vaincues. Au milieu du grondement de la canonnade et du tumulte de la bataille, nos soldats espèrent encore. Oui, ils espèrent que la garde impériale ne sera pas immobilisée; ils savent que l'apparition seule de ces vigoureux zouaves, grenadiers et voltigeurs peut changer la situation; mais, hélas! la garde ne vient pas, et les débris du 6e corps sont de plus en plus enveloppés dans Saint-Privat.

Alors l'inquiétude gagne les soldats de Canrobert. Depuis longtemps déjà, ils luttent vainement un contre six et maintenant ils sont sur le point de brûler leur dernière cartouche. Ils se battent encore, mais, pour le plus grand nombre, c'est avec la certitude de succomber ce jour-là.

Il se produit un moment de tristesse profonde, un moment de désespoir, qui court comme un éclair du grand au petit.

C'est à l'heure où ces braves gens se voient complètement abandonnés à eux-mêmes, où, privés de cartouches, ils ne peuvent plus rendre aux Allemands les balles, que ces derniers

leur envoient, où les artilleurs français se retirent, n'ayant même plus de gargousses pour charger leurs canons.

Déjà, nos troupes, qui ont voulu tenter un dernier mouvement offensif, ne sont même pas parvenues à joindre l'ennemi et, arrêtées par les obus et la mitraille, ont été rejetées dans Saint-Privat. On voit alors de pauvres soldats sangloter de rage, n'ayant plus une cartouche à brûler contre les Prussiens.

Et, tandis que l'ennemi fait feu de tous les côtés, que le bruit de son artillerie ressemble au tocsin du dernier jour, plusieurs de nos troupiers, saisissant leur arme, désormais inutile, par le bout du canon, s'élancent vers l'ennemi et tombent foudroyés par des feux auxquels ils ne peuvent plus répondre.

— A sept heures, les débris du 6e corps sont gravement compromis.

Ladmirault, qui voit leur fausse position, se trouvant attaqué lui-même par des forces supérieures, ne peut songer à prêter secours à Canrobert, qui demeure en prise à tous les coups des Allemands.

Saint-Privat est assailli à la fois au sud, au nord, à l'ouest. Les troupes saxonnes, qu'on a vues primitivement se diriger sur Roncourt, comprenant sans doute que nos troupes ont pris le parti de ne pas leur disputer ce point et même de l'évacuer et que, par conséquent, il est inutile d'y amener beaucoup de forces, refluent maintenant sur le front nord de Saint-Privat.

Neuf bataillons d'infanterie saxonne marchent sur le saillant nord-ouest de Saint-Privat, où se tient le 93e, abrité derrière les murs de clôture. Ces bataillons se rapprochent ainsi de l'extrême gauche de la 1re brigade de la garde prussienne.

Cette masse d'infanterie comprend à la fois, intercalées ou interposées dans l'intervalle des bataillons, des compagnies de la garde prussienne, des grenadiers *du corps* et des fusiliers saxons.

Ces grenadiers *du corps* de la garde saxonne, véritables géants, portent un uniforme à peu près identique à celui de la garde prussienne, à cette différence que la patte d'épaule de leur tunique est bleue avec un large passepoil rouge.

Le 93e de ligne ouvre alors le feu, en commençant par quelques salves, qui ne tardent pas à dégénérer en un feu à volonté *des plus nourris*.

Les hommes ont, en effet, une grande difficulté à entendre les commandements dans l'inexprimable vacarme, qui se fait et auquel les constructions de Saint-Privat donnent la plus grande répercussion.

Les bataillons ennemis sont à environ sept cents ou sept cent

cinquante mètres du saillant nord-ouest du village et l'on n'a pas idée de la fusillade meurtrière qu'ils subissent déjà.

Mais ces bataillons, sans riposter autrement que par le feu des quelques tirailleurs qui les précèdent, et marchant dans un excellent ordre (en colonnes de compagnie), précédés d'une chaîne de tirailleurs s'avançant par bonds successifs, les capitaines à cheval sur le flanc de leur compagnie, n'en poussent pas moins en avant. Ils s'avancent avec assez de rapidité vers le saillant, mais, arrivés à moins de quatre cents mètres, on les voit s'arrêter, hésiter.

Pourtant derrière eux, les renforçant, marche le régiment des grenadiers *du corps*, qui se trouve, en un clin d'œil, en ligne avec eux. Mais ces grenadiers hésitent comme les autres, ainsi que les compagnies de la garde prussienne qui tiennent la droite de cette colonne d'attaque.

Alors se passe un fait inouï. Des officiers ennemis se portent en avant des colonnes de compagnie et, ôtant leurs larges ceintures d'argent, les agitent en l'air devant le 93e de ligne : en même temps, quelques-uns lèvent leur épée la pointe en bas.

Derrière ces officiers et aussi sur la chaîne de leurs tirailleurs, des soldats mettent genou en terre et élèvent leurs fusils, la crosse en l'air.

Nos soldats ne comprennent rien à ces signaux; cependant, voyant le feu cesser du côté des Prussiens, ils croient à une reddition : immédiatement nos officiers font sonner : « Cessez le feu » par tous les clairons du régiment.

Mais un feu aussi violent que celui que font nos hommes à ce moment, vu surtout que beaucoup d'officiers n'ont pas résisté à la tentation de prendre un fusil, ne cesse pas instantanément.

Alors, pour faire mieux comprendre aux Français leurs intentions ou peut-être pour garantir un peu leurs hommes par une barrière improvisée et, en même temps, les mieux retenir au devoir; sans doute aussi pour prévenir un affolement, une panique, qui pourrait être imminente devant une fusillade aussi meurtrière que la nôtre [1], les compagnies allemandes, arrêtées sur le front de notre 93e de ligne, forment les faisceaux, oui, les faisceaux, *sous le feu*, et leurs officiers font coucher les soldats à plat ventre, en arrière de ces faisceaux, que nos balles renversent, faussant les canons et brisant les crosses.

Un grand cri s'élève alors dans nos rangs : « Ne tirez plus!

1. On a pensé également que les Allemands avaient dû arrêter cette attaque de front un peu prématurée et trop en l'air, pour donner à l'*attaque de flanc* de leurs colonnes débouchant par le chemin des carrières de Jaumont, le temps de se produire à la [illegible] nécessaire pour se combiner avec l'*attaque de front*.

Cessez le feu! Nous les tenons, ils se rendent. » Nos soldats pensent, en effet, que, n'ayant plus de munitions et ne pouvant plus avancer, ces Allemands se mettent à notre discrétion.

Le feu est enfin arrêté de notre côté, mais non sans peine. Les ennemis, croyant alors que si le feu cesse, à son tour, chez nous, c'est faute de munitions, se précipitent sur leurs faisceaux en criant : *Hourra! Vorwœrtz!* » et ils reprennent vivement la marche en avant, une marche qui, il faut le dire, ressemble à une charge à la baïonnette, en ordre compact.

A cette vue, nos soldats sont pris de rage. « Ce sont des traîtres, crient-ils, c'est pour nous tromper en nous amusant, pas de quartier ! pas de pitié ! [1] », et le feu reprend avec une intensité telle que les Allemands sont obligés de s'arrêter de nouveau ; mais cette fois leurs tirailleurs ripostent.

Pendant ce temps, nos hommes ramassent par terre toutes les cartouches des morts et des mourants, à qui on retourne les poches, les cartouchières et les musettes.

Le 93e de ligne tient ainsi en respect *plus d'un quart d'heure encore* les assaillants, qui ne sont pourtant pas à plus de trois ou quatre cents pas des Français, c'est-à-dire à une portée d'assaut.

Nos troupiers ajustent chacun de leurs coups avec un sang-froid imperturbable et combattent avec un entrain extraordinaire. Quelques tirailleurs ennemis s'étant repliés dans les intervalles de compagnie pour démasquer la charge, les hommes du 93e croient que ces Allemands tournent le dos pour battre en retraite. Beaucoup d'entre eux, impatients, sautent par-dessus les murs de clôture, qui les abritent jusqu'à hauteur de la poitrine et s'élancent à leur poursuite en criant : « A la baïonnette ! »

Les officiers ont beaucoup de peine à les arrêter. C'est surtout le colonel Ganzin qui retient cet élan, en clamant : « Restez, ne bougez pas, ne quittez pas la position. » Il avait des raisons pour cela, le brave colonel. Déjà, en effet, il a reçu du maréchal Canrobert l'ordre de la retraite.

Toutefois, il appelle un sergent du nom de Fouché, qui est sorti tout récemment de l'école de tir avec un excellent numéro et lui demande : « A quelle distance sont-ils ? » Ce sous-officier répond : « En prenant la hausse de deux cents ou deux cent cinquante mètres, et en tirant bas, car le terrain est incliné, tous nos coups doivent porter. »

Les commandants des bataillons crient alors : « Prenez la

1. Quelques jours après la bataille de Saint-Privat, il parut un ordre de l'armée du Rhin signalant les manœuvres « déloyales » de nos ennemis et invitant les troupes à ne plus s'y laisser prendre.

hausse de deux cents mètres! » et l'on prend cette hausse (qui donne à nos soldats le bénéfice des ricochets), puis on fait un feu d'enfer.

Mais, au bout de quelques instants, les munitions du 93e sont épuisées.

Ce qui a permis à ce régiment de tenir jusque-là, ce sont d'abord les cartouches des morts et des blessés, et ensuite une aubaine inespérée qui lui est venue du 2e chasseurs d'Afrique, lequel est en position d'attente avec les 2e et 3e chasseurs de France derrière le village.

Cette aubaine, c'est un *caisson* dit de *bataillon*, comme le maréchal Niel en avait fait mettre en service un certain nombre dans les corps de troupes (pour les manœuvres d'ensemble ou la campagne).

On profite de ce dernier ravitaillement pour reprendre haleine pendant la distribution des cartouches qui, comme bien l'on pense, est faite très sommairement. On les jette dans les rangs par paquets, attrape qui peut, en disant : « Qui est-ce qui en veut ? »

Comme on le voit, notre infanterie, si dévouée et dont on ne peut trop redire la belle attitude, quoique se trouvant livrée à elle-même devant un ennemi dont les feux redoublent d'activité, a encore maintenu les Allemands à distance devant la face nord de Saint-Privat.

Bientôt Frédéric-Charles s'aperçoit qu'il n'a devant lui que de l'infanterie ; alors il porte ses troupes en masse compacte sur notre droite et essaie de nous tourner en passant entre Saint-Privat et la forêt de Jaumont. Déjà nos troupes, qui le matin s'étendaient près des bois de Montois, se sont rabattues vers le sud et sont à cheval sur la route de Briey. Mais les débris des troupes, qui ont défendu Roncourt et que le général Bisson a placés sur la lisière de la forêt de Jaumont, parviennent encore à arrêter cette tentative de l'ennemi.

Au même instant de fortes colonnes de la garde prussienne marchent sur la face ouest de Saint-Privat et principalement sur le cimetière où s'est retranché le 9e bataillon de chasseurs à pied. La masse des assaillants semble devoir écraser, sous le nombre, ce bataillon ainsi que quelques fractions du 6e corps qui défendent cette partie du village.

Le maréchal Canrobert voit aussitôt le danger et donne l'ordre au général Péchot de se porter avec le 4e de ligne au secours des chasseurs à pied. Ce général, qui se multiplie depuis le commencement de la bataille, court à ce régiment.

Certains croient que cette brave troupe a épuisé toutes ses

forces; mais, quand la charge est battue, on comprend que le régiment du colonel Vincendon est solide encore et que, sur ce point, le sort d'une partie de l'armée française est en jeu.

A l'instant, le 4e de ligne s'élance au pas gymnastique, traverse Saint-Privat et se répartit à la gauche du 93e, sur la face ouest, sous la direction de son jeune et vaillant colonel, qui fait garnir les clôtures d'un nouveau rang de défenseurs. En quelques minutes, le régiment a occupé tous les points susceptibles d'être défendus.

A peine le mouvement du 4e de ligne s'est-il achevé qu'un feu terrible s'engage entre l'ennemi et le 9e bataillon de chasseurs.

Une épaisse et profonde colonne de la garde royale, composée des régiments de grenadiers Empereur-François et Reine-Augusta (nos 2 et 4: 4e brigade de la garde), s'avance au pas de charge sous les ordres du général-major von Berger.

Le colonel Vincendon, qui est monté sur un pan de mur écroulé, afin de mieux reconnaître le terrain, aperçoit cette troupe qui se dirige droit sur le point occupé par son régiment. Du geste, il maintient ceux de ses soldats, qui s'apprêtent déjà à faire feu, en leur disant : « Laissez-les venir, nous les tenons. »

On lui obéit, et, quand les gardes royaux sont arrivés seulement à quelques mètres des murs, une fusillade d'une vivacité vertigineuse éclate sur les assaillants.

Une épaisse fumée s'amasse entre les maisons en ruine et les Allemands : des tas de morts s'amoncellent devant le village et retardent la marche des vivants.

En même temps, nos soldats regardent, quand la fumée s'élève un peu, l'effet de leurs coups de fusil. L'ennemi s'est de nouveau reculé jusqu'à trois cents mètres, pour se reformer, puis s'est couché, afin de permettre à son artillerie de redoubler ses feux.

Bientôt les grenadiers allemands se relèvent, car des brèches ont été pratiquées dans les enclos, et s'avancent au pas de charge. Ah! si nos troupes avaient en ce moment quatre ou cinq pièces de canon bien placées, combien il leur serait facile d'écraser les assaillants et de démonter au moins une partie de leur artillerie. Mais nos soldats n'ont aucune pièce à leur disposition ; aussi laissent-ils les assaillants approcher à bonne portée.

Ceux-ci poursuivent leur route en redoublant de vitesse. Tout à coup, un feu terrible de mousqueterie les accueille ; on en voit tomber des centaines, comme des châteaux de cartes.

Presque aussitôt, il se fait un grand mouvement. Les officiers du 4e de ligne brandissent leurs sabres. Nos soldats se lèvent

comme des ombres de derrière les clôtures. On n'entend qu'un immense cri. Il domine le bruit du canon ennemi, qui tonne avec force sur notre front et le 4e de ligne s'élance à la baïonnette sur les Prussiens.

C'est un vacarme épouvantable. Un coup de baïonnette n'attend pas l'autre ; on n'entend plus rien, on ne voit plus rien que des uniformes sombres couchés sur le sol.

Les coups de feu suivent ce premier effort, et la mousqueterie se remet à gronder de plus belle.

Mais déjà sur la face nord et sur la face sud de Saint-Privat, il s'élève une grande rumeur.

Ce sont des canons, des caissons, de l'infanterie, de la cavalerie qui s'avancent de toutes parts. Nous touchons au dénouement.

L'assaut final ne va pas tarder à être donné par les Allemands.

Canrobert, nous le rappelons encore, a constamment demandé du renfort au commandant en chef, qui, péniblement et comme à contre-cœur, a enfin permis à la division de zouaves et grenadiers de la garde impériale de marcher. Mais ces braves gens n'arriveront pas à temps.

Canrobert sent le terrain manquer. Il a donné l'ordre de la retraite, mais on l'exécutera seulement, quand on aura disputé, pied à pied, à l'ennemi les ruines ensanglantées de Saint-Privat.

Frédéric-Charles prévoit déjà la victoire mais il devra l'acheter au prix d'énormes sacrifices. Le village de Roncourt, dont les abords lui ont été si violemment disputés, il l'a laissé de côté; il concentre toutes ses batteries sur Saint-Privat. Il appelle successivement la garde prussienne tout entière, le XIIe corps (saxon) et la moitié du Xe.

Les généraux allemands, les colonels, ont mis l'épée à la main, car les nôtres, réduits au désespoir, font rage.

Le rapport allemand affirme que tout le monde fit son devoir, mais la façon, dont il décrit cette mêlée suprême, fait comprendre que les officiers supérieurs furent obligés de prendre la place des sous-officiers et qu'à cette condition seule les troupes du roi Guillaume ne se débandèrent pas. « Les soldats allemands se cramponnèrent au sol »: le mot est du rapport.

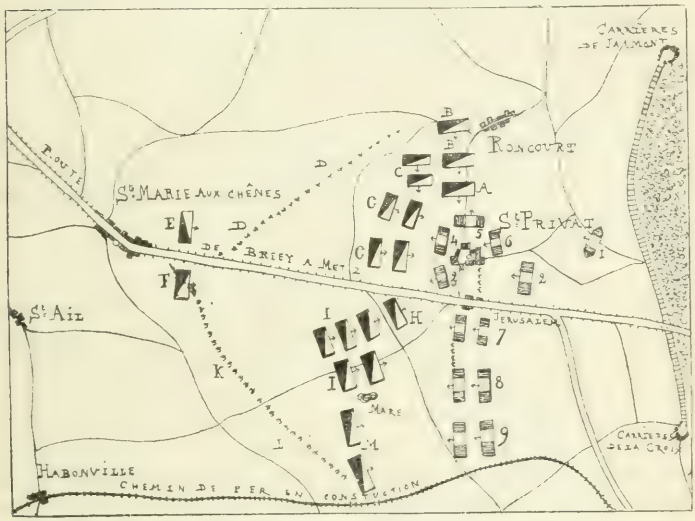
En voyant tomber tant d'ennemis, les nôtres doivent se croire vainqueurs ; mais plus ils en tuent, plus il en vient, et à la fin il en vient tant, qu'il y en a trop.

— Le prince royal de Saxe presse les régiments qui arrivent et lance la 45e brigade, puis la 20e division. Les chemins, qui conduisent de Roncourt à Saint-Privat, sont noirs de colonnes

hérissées de baïonnettes. Sur nos flancs, Saxons et Prussiens de la garde, protégés par une formidable artillerie, marchent contre Saint-Privat.

De toutes parts, les troupes assaillantes se rallient et remettent de l'ordre dans leurs rangs confondus surtout devant le front nord et le nord-ouest du village. Là, en effet, les bataillons allemands sont mélangés de compagnies de la garde prus-

DERNIÈRE ATTAQUE DES ALLEMANDS SUR SAINT-PRIVAT
(18 août, sept heures trois quarts du soir.)



1. Division du Barrail. — 2. Brigade Pecquet de Sonnay 3e division). — 3. 9e bataillon de chasseurs à pied. — 4. Brigade Péchot (1re division). — 5. 93e de ligne (3e division). — 6. 9e de ligne (2e division), — 7. Brigade Le Roy de Dais (1re division). — 8. Brigade Gibon (4e division). — 9. Brigade de Chanaleilles (4e division).

A. 45e brigade (XIIe corps). — B. 46e brigade (XIIe corps). — C. 48e brigade (XIIe corps). — D. Artillerie du XIIe corps. — E. 47e brigade (XIIe corps). — F. Bataillon des chasseurs de la garde. — G. 1re division de la garde. — H. 4e brigade de la garde. — I. 20e division. — K. Artillerie de la garde. — L. Artillerie du Xe corps. — M. 3e brigade de la garde et bataillon des tirailleurs de la garde.

sienne, des grenadiers du corps, de fusiliers et de la ligne (Saxons), que des changements de direction subits, des marches et contremarches, résultant de formations successives et de sens opposé, ont fort emmêlés et confondus.

De leur côté, nos soldats, déjà débordés de plusieurs côtés et de plus en plus acculés, tentent des efforts désespérés pour conserver à tout prix la clef de la position.

Une violente fusillade, exécutée à courte portée, prélude sur le front nord de Saint-Privat à la lutte suprême.

Pendant que les Saxons sont tenus en échec à une portée d'assaut, le régiment de grenadiers n° 4 de la Reine-Augusta (4e brigade de la garde prussienne), qui a été repoussé par le 4e de ligne du colonel Vincendon, est venu se poster dans une dépression de terrain, à six cents mètres environ de l'angle nord-ouest de Saint-Privat. Le 93e de ligne ouvre sur cette troupe une vive fusillade et lui fait éprouver de nouvelles pertes.

— Le feu combiné de l'artillerie saxonne et de dix batteries prussiennes (dont huit de la garde), portées au sud de la chaussée de Metz à Verdun, ne tarde pas à témoigner de la puissance de son action sur le village encombré de troupes françaises.

Les projectiles allemands sifflent de tous côtés, s'abattent comme une grêle de fonte sur Saint-Privat, dont les murs semblent voler en éclats; et pourtant nos tirailleurs tiennent dans leurs positions.

Les maisons s'écroulent, successivement, sous les coups répétés des obus, et sur plusieurs points, de hautes colonnes de fumée s'élèvent à la fois au-dessus des ruines. Tous les toits s'effondrent et tombent, avec un bruit sourd, dans une fournaise ardente, car le village tout entier est enveloppé d'une immense vague de flammes.

En même temps, Frédéric-Charles établit une nouvelle batterie de la garde prussienne sur la gauche de Saint-Privat, à très courte portée, et en prend d'enfilade la rue principale. Un torrent de mitraille et d'obus balaie tout ce qu'il rencontre dans cette rue.[1]

Au commencement de l'action, qui s'était engagée loin du

1. D'après le major Hoffbauer, professeur aux écoles réunies de l'artillerie et du génie à Berlin, « au dernier moment, avant l'assaut, trente-deux batteries, c'est-à-dire *cent quatre-vingt-douze pièces* (y compris celles qui avaient été démontées par les Français), étaient en position : elles exécutèrent un feu concentrique contre le village et les batteries avoisinantes. L'action de ce feu d'artillerie était formidable. Le hameau de Jérusalem et le village de Saint-Privat étaient en flammes : leurs constructions massives s'écroulaient sous les coups des obus allemands, et les batteries ennemies, anéanties par ce feu écrasant, abandonnèrent en toute hâte ce lieu de désolation.

« Il était sept heures trois quarts, lorsque l'attaque finale, préparée si efficacement par l'artillerie allemande allait avoir lieu.

« Le prince Auguste de Wurtemberg, qui avait observé de Sainte Marie la marche de l'aile gauche et l'attaque des Saxons, donna l'ordre de marcher à l'assaut.

« Le prince héritier de Saxe venait de communiquer un ordre analogue; mais avant qu'il fût parvenu aux troupes, toute la ligne de bataille qui enveloppait Saint-Privat au nord, à l'ouest et au sud-est se mit en marche, comme un seul homme, et se porta à l'assaut. »

village, deux ambulances s'étaient établies dans cette localité, espérant être en sûreté et avaient recueilli successivement nos blessés.

Mais, quand l'action s'est rapprochée de Saint-Privat, la situation de ces malheureux devient excessivement critique. Un grand désordre règne à ce moment dans le village, par suite de l'encombrement des troupes, qui se retirent et qui cherchent à établir sur ce point, comme nous l'avons dit, un *nouveau* centre de résistance ; dans le désordre, qui accompagne toujours une retraite, on n'a pas eu le temps d'évacuer nos blessés.

Quand la canonnade terrible des Allemands s'abat sur Saint-Privat, bien de nos soldats, transportés dans ces ambulances, sont frappés à mort par les obus ennemis.

L'une des deux ambulances est incendiée par les projectiles et on est obligé de transporter, à la hâte, les blessés dans des locaux voisins ; l'autre ambulance est dans l'église, qui regorge de mourants.

Bientôt la toiture de cet édifice s'enflamme ; une épaisse fumée en remplit l'intérieur : les blessés atteints peu grièvement ou qui ont conservé l'usage de leurs membres, entre autres le colonel Hanrion, du 26e de ligne, peuvent s'en échapper, et encore quelques-uns tombent-ils asphyxiés par la vapeur âcre qui se dégage de la charpente en combustion.

Mais les infortunés, que leurs membres brisés ne peuvent plus servir, voient, épouvantable agonie ! cette voûte ardente suspendue sur leur tête ; elle cède lentement, laissant tomber sur eux, comme autant de morsures à travers la fumée, quelques débris brûlants, avant-coureurs de sa chute ; elle s'effondre enfin pour mettre un terme à cette torture sans nom, et les cendres de ces martyrs se mêlent aux cendres de l'autel et des objets sacrés.

La plume est impuissante à traduire ces angoisses, heures d'agonie plus longues que des siècles, et l'esprit s'en détourne avec une respectueuse horreur.

Ajoutons que, lorsque les Allemands prirent possession du village, ils y trouvèrent le personnel et le matériel de ces deux ambulances, et, contrairement aux conventions de Genève, ils gardèrent personnel et matériel, que le 6e corps ne retrouva pas de toute la campagne.

— Il faut avoir été à cette sublime défense de Saint-Privat pour juger du courage et de l'abnégation de tous nos soldats : jeunes et vieux, qui, presque sûrs de mourir, restent à leur poste, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, au milieu de ce brasier incandescent, traversé par la mitraille ennemie.

Alors on comprend les victoires de la campagne de 1813, où nos jeunes conscrits, entraînés par l'exemple, égalèrent en bravoure nos plus anciens soldats.

Il faut avoir été à cette résistance héroïque du 6e corps, pour voir avec quelle ardeur les officiers prussiens essaient d'enlever de la voix et du geste, pour les précipiter sur ces terribles décombres, leurs soldats encore hésitants.

— A ce moment, se place un épisode digne d'être signalé. Les musiciens des régiments du 6e corps ont été employés pendant le combat au relèvement des blessés sur le champ de bataille, et ont aidé, conjointement avec nos intrépides *tringlots* (qui, eux, conduisaient les mulets de cacolets et de litières, jusque sur les lignes de tirailleurs, le brûle-gueule à la bouche, calmes et impassibles sous la grêle des balles ennemies), au transport de ces blessés, aux ambulances ou aux postes de secours : en un mot, ils ont fait le service de brancardiers.

Or, quand le chef de musique Déplace, du 93e de ligne, entend résonner la charge prussienne, qu'il croit, aux hourras qui retentissent de toutes parts, tandis que nos bataillons commencent à évacuer Saint-Privat, que cette évacuation est le fait d'une déroute et non d'une retraite calculée, il a l'idée de réunir la plupart de ses musiciens sur la place du village. Là, jugeant qu'il doit s'efforcer de contribuer, pour sa modeste part, au ralliement des défenseurs de Saint-Privat, ce brave chef de musique, vaillamment secondé par son sous-chef Pelletier, fait jouer à ses hommes la *Marseillaise*, sous une grêle de projectiles.

La musique du 93e se joint donc au fracas des écroulements des maisons, au sifflement des balles et aux détonations de toutes sortes. Cela fait un effet saisissant. Les blessés se soulèvent aux sons de l'hymne patriotique, et le sentiment de la patrie, ainsi ravivé, ranime tous les courages. Quelques musiciens sont même tués ou blessés pendant qu'ils jouent.

C'est là, il faut le reconnaître, une pensée louable à laquelle nous devons rendre hommage, que celle d'avoir invoqué, à cette heure suprême, l'hymne qui, tant de fois, a été entonné sur les champs de bataille et a conduit nos armées à la victoire.

Cet « hymne de derrière les fagots », comme l'appelait le maréchal Bugeaud dans son pittoresque langage de soldat, il ne faut pas le prodiguer, le vulgariser, si on veut qu'à un moment donné il fasse sauter le bouchon.

— Un instant on croit que des renforts arrivent et qu'on va reprendre ses positions : « C'est la garde ! » disent les uns. — « C'est le combat qui va recommencer avec le 4e corps ! », prétendent les autres.

Un bruit a couru, en effet, que le 4e corps se rallie au 6e. — Ce n'est rien de tout cela. Les sonneries qu'on entend du côté des carrières de Jaumont, à la lisière de la forêt, ce sont encore de nouveaux tambours et clairons, que le maréchal Canrobert, qui s'est montré, ce jour-là, solennellement calme et ferme, comme toujours, a envoyé battre et sonner la charge sous bois, pour faire croire à l'arrivée d'un renfort[1].

— La situation a atteint son maximum de tension dans ce long engagement à petite distance; elle est mûre désormais pour une solution.

Le jour tombe, il faut en finir. Quand les Allemands sont si nombreux qu'ils croient n'avoir plus rien à craindre, leurs chefs de corps donnent l'ordre de l'assaut.

Mais, avant que cet ordre soit parvenu jusqu'à la première ligne de bataille, les généraux, qui s'y trouvent, jugeant l'attaque suffisamment préparée, ont résolu eux-mêmes de l'entreprendre.

Obéissant à leur signal, les bataillons prussiens et saxons fondent, aux derniers rayons du soleil couchant, sur ce boulevard de l'adversaire, si longtemps et si opiniâtrement défendu.

Sur toute la ligne allemande, les tambours battent, les clairons sonnent la charge. Les troupes, drapeaux au vent (et quelques-uns ont déjà changé de mains jusqu'à cinq fois), s'élancent sur les traces de leurs officiers et d'un commun élan, les Saxons au nord et au nord-ouest, la garde prussienne à

1. Un peu plus tard, on verra le maréchal Canrobert faire aussi jouer la *Marseillaise* au-dessus des carrières de Jaumont.

Voici en effet ce que je lis dans les notes manuscrites d'un officier du 93e de ligne :

« Pour gagner la route de Metz, il fallait, en ligne droite, passer par une grande excavation, les carrières de Jaumont. Nous les traversons ensemble, des hommes du régiment du 2e bataillon, ce qui reste de la compagnie *Corne* nous suivent. Au bout de la carrière est une prairie, longue bande de terre resserrée entre la route et un bois.

« Là, le maréchal Canrobert, très entouré d'officiers, arrête tout ce qui bat en retraite. Une musique est près de la route; elle joue la *Marseillaise*, des tambours battent la charge. Mais le village est bien pris cette fois, et malgré le maréchal, un retour offensif n'est pas dessiné. »

Je ne crois pas, comme cet officier, à un retour offensif bien intentionnel; je crois simplement qu'en faisant jouer la *Marseillaise* et battre la charge à la lisière du bois, Canrobert a voulu ralentir la marche en avant et surtout la poursuite éventuelle des Prussiens, en leur faisant croire à l'arrivée des renforts; il a pu aussi évidemment vouloir arrêter quelques groupes et les reformer pour jeter des bâtons dans les roues de l'assaillant, à l'effet de le tenir à distance et de pouvoir ainsi faciliter l'écoulement, sur la route de Metz, des troupes du 6e corps en retraite.

Il a sans doute encore voulu, pour le principe, arrêter des soldats qui se retiraient un peu trop vite. Peut-être enfin, informé que la garde impériale approchait, a-t-il eu l'idée qu'il fallait tenir encore et quand même, pour couvrir son front de déploiement.

Quoi qu'il en soit, si tant est, qu'à ce moment, Canrobert ait tenté un dernier retour offensif, sa tentative a avorté, car il était trop tard.

l'ouest et au sud, atteignent à peu près en même temps les maisons de Saint-Privat en flammes.

Il y a une remarque à faire qui est essentielle. Les Allemands ont fait grand *flafla* de l'assaut (?) de Saint-Privat, précédé d'une attaque fort laborieuse; tous leurs journaux illustrés de cette époque ont représenté les soldats de la garde royale prussienne et les Saxons escaladant *à la baïonnette* les murs de ce village et faisant fuir nos valeureux soldats, terrifiés devant cette soit-disant ***furor teutonicus***[1].

Toutefois cette phase finale de l'attaque ne doit pas représenter à l'esprit du lecteur ce qu'un assaut donné, par exemple, par un régiment de zouaves, ou autre, pourrait représenter. Évidemment les bons Teutons ont été dupes de leur imagination trop exaltée par un succès dû uniquement à l'ineptie de Bazaine.

A Constantine[2], à Zaatcha, à l'Alma, à Malakoff, à Solférino, à Puebla, à Sontay, à Formose, sans remonter plus haut, il y a eu des assauts; mais ces assauts ont été donnés contre des obstacles ou des positions encore garnies de défenseurs, tandis qu'à Saint-Privat, quand les Allemands ont donné leur assaut, c'était en réalité contre des murs de clôture (contre une enceinte extérieure si l'on veut), qui n'avaient, pour ainsi dire, plus de défenseurs, ceux-ci s'étant retirés, de *propos délibéré,* après avoir toutefois contenu l'attaque de l'ennemi jusqu'à ses dernières limites.

En sorte que tout cet élan, dont *fait mousse* la relation prus-

1. C'est à telles enseignes que beaucoup d'écrivains militaires allemands affectent même de considérer Saint-Privat comme une sorte de position *fortifiée.* Voici, en effet, ce qu'on lit dans l'important ouvrage du major Hoffbauer:

« L'ennemi, qui *s'était retranché* en avant du village de Saint-Privat, fut repoussé et son feu rapide d'infanterie et d'artillerie, exécuté à des distances très rapprochées, ne parvint pas à arrêter l'élan des troupes allemandes.

« Le village de Saint-Privat fut envahi à la fois au nord, à l'ouest et au sud par les gardes saxons et prussiens. A l'intérieur du village, les troupes se battirent avec acharnement, à coups de crosse et de baïonnette, *les grenadiers n'hésitèrent même pas à lancer des pavés et de lourdes pierres.* La poursuite de l'ennemi se fit aussitôt, avec beaucoup de vigueur, ET SUR CES FIERS REMPARTS (!!!), qui avaient coûté tant de sang, l'on vit flotter maintenant le drapeau prussien à coté du drapeau saxon! » Au fait, considérer la défense d'un simple village, essentiellement *ouvert,* entouré seulement de quelques murs de clôture et dont toutes les maisons ne sont pour ainsi dire que des granges facilement combustibles, comme celle d'une place forte; n'est-ce pas reconnaître implicitement la vigueur et la ténacité des soldats chargés d'en disputer l'occupation.

2. Les étrangers, qui viennent encore visiter les gorges et les épouvantables précipices défendant la position de Constantine, l'ancienne Cirta des Numides, le gouffre du Rummel, etc., ne peuvent pas croire que les Français aient pu emporter d'assaut une place, dont les Romains et les Vandales ne purent jamais s'emparer que par capitulation.

sienne, s'est dépensé contre des murs ou des pierres, d'où ne partait plus aucun coup dangereux.

Ce qui le montre bien du reste, c'est, qu'étant maîtres de cette lisière extérieure du village, les Prussiens n'en ont pas eu pour cela la possession immédiate et qu'ils ont dû mettre encore *deux* bonnes heures au moins, pour que leur assaut leur eût assuré l'occupation définitive de la position de Saint-Privat.

Il est pitoyable, pour des troupes si pleines d'élan, qui sont arrivées d'un bond jusqu'à l'enceinte d'une position, comme Saint-Privat (*un village, dont la défense n'avait pas même été organisée*) et qui l'ont même conquis presque sans coup férir, pendant la dernière période de l'attaque, c'est-à-dire l'assaut, — il est pitoyable, disons-nous, que ces troupes droguent encore deux heures, dans un village à moitié détruit et rendu intenable aux défenseurs, tant par l'incendie que par les feux d'une formidable artillerie.

— Ce qui prouve bien la vérité de ce que nous venons de dire, c'est que les Allemands reconnaissent que c'est sur les faces nord et nord-ouest que se produit la résistance la plus acharnée, et nous convenons, nous, que le 93e de ligne, établi sur ces points, leur a abandonné ces faces, avant même qu'ils les aient abordées. Et ce régiment a agi ainsi *par ordre*.

Quoi qu'il en soit, nous allons expliquer comment le 93e de ligne quitta Saint-Privat, *qu'il avait le plus contribué à défendre*, avec une solidité qu'il est impossible de contester.

Ce régiment, qui a été réduit à un millier d'hommes par suite des pertes subies le 16 et le 18 (dans cette dernière journée, il a perdu neuf officiers et cinq cent dix-huit sous-officiers et soldats mis hors de combat), — ce régiment a reçu du maréchal Canrobert l'ordre de battre en retraite, mais avec cette condition qu'il devra, au préalable, tenir assez pour permettre aux régiments du 6e corps les plus rapprochés de la ligne de retraite (route de Saulny — c'est-à-dire à ceux des 1re et 4e divisions), de prendre cette ligne, en bon ordre, et sans avoir l'ennemi sur leurs talons.

Le 93e continue donc la lutte avec ténacité. Pendant ce temps, mais alors seulement, en voyant que toute résistance est devenue impossible, les régiments du 6e corps effectuent leur retraite, au milieu des ruines et des décombres, de la mitraille et des obus. Et pourtant nos vaillants soldats ne reculent que pied à pied, et n'abandonnent Saint-Privat qu'au fur et à mesure des progrès de l'incendie.

Quand ces troupes se sont retirées, le colonel Ganzin, du 93e,

juge le moment venu de faire quitter à ce régiment son emplacement et ordonne la retraite.

Mais quelle voix, quel tonnerre pourrait se faire entendre au milieu de ce fracas épouvantable! Et combien de nos braves ne peuvent-ils se retirer à temps, pour avoir voulu attendre encore!

Le 93e de ligne, au commandement de son colonel, dont les trois chevaux ont été tués sous lui, s'est mis en mouvement de la façon suivante : quelques tirailleurs sont laissés en position, pour masquer le mouvement, pendant que le régiment se replie par l'intérieur du village. On fait par le flanc droit pour s'en aller, mais le passage par lequel doit filer le régiment est fort étroit. On peut à peine y tenir sur deux files de front, c'est-à-dire les files dédoublées : il y a surtout une petite issue (sorte de porte ou d'ouverture *barrée* pratiquée dans un des murs de clôture), par où tout le monde veut passer en même temps, parce qu'en cet endroit les projectiles font furie.

Un encombrement, un entassement plutôt, se produit qui occasionne d'assez fortes pertes, car plusieurs obus tombent, à peu d'intervalle l'un de l'autre, sur cette masse humaine. Quelques pelotons se jettent à travers champs pour gagner la route de Saulny, mais le gros du régiment, avec sa tête de colonne, traverse la grande rue du village, par où les Saxons entrent en colonne, suit la rue qui mène à Jérusalem et, à hauteur de ce point (Jérusalem), change de direction à gauche et continue sa route jusqu'au pied du Ban-Saint-Martin, au Sansonnet, où il bivouaqua jusqu'à la fin du blocus de Metz. Il fallut qu'une partie du régiment, notamment la queue, franchit la grande rue de Saint-Privat, à la course, car, outre qu'elle était enfilée par des feux de peloton, on risquait d'être coupé par l'ennemi.

Le sous-lieutenant Kussler, du 3e bataillon, parvient à faire filer une partie des bagages du régiment. Malheureusement, une partie du convoi de la 3e division, (dont faisait partie le 93e de ligne), où se trouvaient d'autres bagages appartenant à ce régiment, fut enlevé par la cavalerie prussienne, parce que les convoyeurs, qui étaient des paysans, lâchèrent tout et coupèrent même les traits de leurs chevaux, pour se sauver avec eux.

Dans cette journée du 18 août, le 93e perd deux officiers tués : MM. Bareit et Sageran, lieutenants; sept officiers blessés : MM. Saint-Martin, lieutenant-colonel; Paon, chef de bataillon; Emonet, capitaine adjudant-major; Martin, capitaine; Lambert, lieutenant; Coumès et Seuret, sous-lieutenants. Cinq officiers en outre (Milhau, Salomé, Barberet, Lapeyre, Couturier, capitaines) sont faits prisonniers avec six officiers blessés.

La troupe compte, comme nous l'avons déjà dit, cinq cent dix-huit hommes hors de combat [1].

— Du reste toutes les troupes du 6e corps ont rivalisé de courage et de dévouement dans cette dernière phase de la lutte.

Le 4e de ligne ne quitte la défense de Saint-Privat que sous le poids de toute la gauche ennemie et sous l'action d'un feu écrasant, en franchissant les ruines des maisons, qui croulent autour de lui et le cercle de flammes qui menace de l'engloutir.

Dans cette rude et sanglante journée, officiers et soldats du 4e de ligne, ont fait leur devoir.

Le commandant Richard du 1er bataillon par son énergie, son sang-froid et sa vigueur habituelles, sait tenir son bataillon dans le plus grand ordre, jusqu'au signal de la retraite, pendant le combat acharné du village.

Le capitaine adjudant-major Maurel, commandant le 2e bataillon, tente plusieurs retours offensifs au pas de charge et en tête de ses hommes, dans la rue principale de Saint-Privat sous une pluie de balles et d'obus.

Le capitaine Caillière (4e compagnie, 2e bataillon) déploie beaucoup de calme, d'entrain et de vigueur dans cette défense acharnée. Le lieutenant Hourné (3e compagnie, 2e bataillon), bien que grièvement blessé au pied, reste pendant plus de quatre heures sur le champ de bataille et ne consent à entrer à l'ambulance qu'après le combat.

Le lieutenant Demogue (1re compagnie, 3e bataillon), est un vigoureux officier, qui dirige et maintient sa ligne dans les positions les mieux choisies, avec le plus grand calme et une rare énergie.

Le sous-lieutenant Duban, porte-drapeau, est admirable de sang-froid, tenant le drapeau sous une pluie de balles et restant dans cette position périlleuse jusqu'au moment de la retraite. Le brave tambour-major Ours dit Lafaveur, vigoureux soldat s'il en fut, ne quitte pas l'aigle du 4e de ligne, un instant compromise dans le village et aide à repousser le groupe des

1. Citons, comme s'étant particulièrement fait remarquer dans ce régiment, par leur brillante conduite, aussi bien pendant cette retraite que pendant toute la durée de l'engagement : le capitaine *Moreau*, « le grand Moreau » comme on l'appelait au 93e, parce qu'il avait *deux mètres* de taille). Durant une grande partie de la bataille, on vit se dresser, tel qu'un drapeau vivant, au-dessus de la ligne de tirailleurs, cette haute stature, qui semblait défier la tempête des projectiles; le capitaine *Corne*, dont l'énergique et superbe attitude au feu, contribua beaucoup à empêcher qu'à certain moment la retraite de quelques fractions du régiment ne dégénérât en débandade; enfin les capitaines adjudants-majors *Emonet et Brissaud*. Le premier, soldat vaillant entre les plus vaillants, eut la poitrine percée de part en part, en essayant d'entraîner son bataillon dans un retour offensif; le second, dont la poitrine avait déjà été perforée au Mexique, conduisit son bataillon toute la journée avec un véritable *brio*.

Prussiens, qui cherche à enlever l'emblème de l'honneur du 4e de ligne.

Signalons aussi la belle conduite du lieutenant-colonel Lombardeau; des chefs de bataillon Brocard; des capitaines Livré, Poirier, Bernard (Joseph), Digo; des lieutenants Hourné, Riveron; des sous-lieutenants Creutzer, Bonneau.

Le sergent Lacrique, bien que blessé, reste courageusement à son poste de combat et continue de servir d'exemple à ses hommes.

Le caporal Dautriche a le bras emporté, en s'élançant à la tête de ses hommes et en cherchant à les entraîner.

Le soldat Hutin va chercher et rapporte sur son dos, sous une grêle de balles et d'obus, le soldat Autissier, le doyen d'âge de sa compagnie, qui est tombé blessé, et, après l'avoir abrité, revient aussitôt faire le coup de feu.

Le soldat Louise, atteint au bras gauche par un éclat d'obus, ne daigne même pas y prendre garde, reste à son poste, et se bat avec un tel acharnement, qu'au moment de la retraite il est sur le point de rester prisonnier.

Le soldat Vogel, blessé grièvement au bras à Rézonville, a continué son service et de nouveau se conduit très bravement à Saint-Privat, où il reçoit une seconde blessure. Il ne se décide à entrer à l'ambulance que sur l'ordre formel de son colonel.

L'adjudant Carbon; le sergent-major Gusté; le sergent Chippel; les caporaux Breton, et Garnier; les soldats Heche, Avendre, Lutrat, Pénicaud et Laurent, toujours les premiers au feu, donnent constamment l'exemple à leurs camarades.

Peu à peu cependant, le mouvement de retraite du 4e de ligne s'accentue : les troupes sortent de Saint-Privat, dans toutes les directions. Les officiers du 4e de ligne, qui restent debout, rallient autour d'eux les soldats qui ont été épargnés par la mitraille.

Le brave colonel Vincendon n'abandonne ce champ de carnage qu'un des derniers.

La journée a été rude pour ces braves gens. Le 4e de ligne perd treize officiers dont six morts connus, six dont on ignore le sort et un blessé qui a pu suivre le régiment.

Les morts connus sont: les capitaines Franceschini, Latapy, Lonclas; les sous-lieutenants Fournier, Faravel, Zahner.

Les disparus sont : le capitaine Bernard d'Egbert ; les lieutenants Estore, de Vidau, Mourey ; les sous-lieutenants Bourgine et de Bouteiller.

Le lieutenant Hourné a été blessé.

Le régiment perd, en outre, cinq cent cinquante hommes dont

soixante morts connus, une soixantaine de blessés qu'on a pu évacuer sur Metz et quatre cent trente disparus, dont on suppose la plupart tués ou grièvement blessés.

Sur la fin de la bataille, les bagages des officiers du 4e de ligne et la caisse de fonds de l'officier payeur tombent au pouvoir de l'ennemi, dans les circonstances suivantes :

Le 18 au matin, par ordre du général Tixier, les voitures à bagages du régiment ont été envoyées à vide, d'abord à Plappeville, puis à Metz, pour y rassembler, si faire se peut, une journée de vivres pour toute la brigade Péchot, car, depuis l'avant-veille, le 9e bataillon de chasseurs à pied et le 10e de ligne, qui forment cette brigade avec le 4e de ligne, n'ont pas vu leurs voitures.

Pendant l'absence des voitures de ce dernier régiment, les bagages des officiers du 4e de ligne et la caisse de fonds de l'officier payeur, ainsi que la comptabilité du corps, ont été déposés près du campement sous la garde de quelques hommes.

Les voitures, envoyées à Metz, ne sont pas encore de retour, lorsque, sur la fin de la journée, le 4e de ligne est obligé, faute d'artillerie, de céder à l'ennemi le terrain sur lequel il était campé le matin. Les hommes de garde aux bagages enlèvent à la hâte quatre ou cinq cantines, qui se trouvent être celles de l'état-major ainsi que celles contenant la comptabilité, et réussissent à trouver une voiture de paysan, qui les rapporte à Metz. Tout le reste est perdu, notamment la caisse de l'officier payeur, qui contient la somme de trois mille deux cent quinze francs trente-un centimes.

— A sept heures du soir, le 9e bataillon de chasseurs à pied résiste encore dans le cimetière de Saint-Privat, encouragé par son chef, le brave commandant Mathelin. Plusieurs assauts des Prussiens sont repoussés après de furieuses mêlées corps à corps. Tout autour des murailles noircies de ce champ de repos, gisent des monceaux de cadavres à l'uniforme sombre relevé par l'éclat du col et des poignets rouges, ornés de larges galons blancs. Sur les tombes, il est vrai, s'amoncellent aussi les tuniques bleues à passepoils jaunes et les épaulettes vertes de nos « vitriers ».

Enfin, complètement tourné par sa droite, presque cerné, le 9e bataillon de chasseurs à pied doit se résigner à une retraite, dont l'ordre vient d'être apporté par le général Péchot lui-même.

Le bataillon perd les capitaines Delaire, Martre et le lieutenant Favereau, qui sont tués ; le commandant Mathelin ; le capitaine Mariné (mort le 3 octobre suivant) ; le lieutenant Thérouanne ; les

sous-lieutenants Durand et Granljean ; le médecin-major Servent, l'aide-major Jeunnehomme, qui sont blessés.

Cent cinquante-six sous-officiers et chasseurs sont tués, blessés ou disparus. La caisse du corps, tout le campement et les bagages restent aux mains de l'ennemi.

— La 1re section de la 3e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie (division Tixier), après avoir défendu à outrance le village de Saint-Privat, se retire sous les ordres du capitaine en second Lamiral, ayant perdu le capitaine en premier Audier, dont nous raconterons plus loin la mort héroïque, le sergent Guyon, deux sapeurs tués, sept blessés et six disparus.

— La 7e compagnie de sapeurs du même régiment (division Lafont de Villiers) déploie un égal courage, conduite par le capitaine en premier Belfort, et se retire une des dernières, après avoir eu quelques hommes blessés ou disparus.

— Le 3e bataillon du 100e de ligne, après avoir tenu jusqu'à la dernière extrémité dans Saint-Privat, va se joindre au 2e bataillon de ce régiment.

Dans cette journée, le 100e de ligne perd le sous-lieutenant Descharrières, tué ; le chef de bataillon Poilloue de Saint-Mars ; le capitaine Belvaux ; le lieutenant Girard ; le sous-lieutenant Moqué blessés. Le lieutenant-colonel Hulot et le capitaine Fraise disparaissent.

La troupe compte cinq hommes tués, soixante blessés et quarante-cinq disparus.

— Le colonel Lebrun du 12e de ligne et le lieutenant de Sainte-Croix, que le général Le Roy de Dais a bientôt rejoints, ont organisé la résistance à l'entrée de Saint-Privat, du côté de Sainte-Marie-aux-Chênes, et ont réuni à leurs bataillons les débris de plusieurs régiments.

Ces troupes dirigent un feu meurtrier contre les assaillants jusqu'à complet épuisement de leurs cartouches et n'abandonnent Saint-Privat que vers huit heures du soir, alors que le village en feu est complètement tourné par des forces considérables.

Le colonel Lebrun, pendant cette défense opiniâtre, a eu son cheval frappé de deux balles au poitrail ; celui du commandant Limayrac est tué.

Le 12e de ligne perd dans cette sanglante affaire six officiers tués : les capitaines Menet, Lerebours ; le lieutenant Dinther et les sous-lieutenants Fleury, Desormeaux et Fillebois.

Les chefs de bataillon de Gislain et de Brunier ; les capitaines Zédé, Graverand, Lafage ; les lieutenants Barthélemy, Vinon, Besson, Krel, Chassin (Camille), Sabouré ; les sous-lieutenants

Imbert, Devailly, Plée, Jullien, Hallo, Rosée d'Infreville, de Saint-Maurice et le sergent-major Daumas (depuis sous-lieutenant) sont blessés dans cette glorieuse journée.

Les médecins-majors de Launay et Moussu disparaissent dans la mêlée.

Soit six officiers tués, dix-huit blessés, et deux disparus. Six cent cinquante-cinq hommes de troupe sont hors de combat.

L'étendue de ces pertes témoigne assez de l'opiniâtreté, avec laquelle le régiment a défendu ses positions.

Se sont en outre signalés dans cette défense : le commandant Limayrac, le capitaine adjudant-major Fourquemin; les lieutenants Picard, Abadie, Fuerbach, Pezeu; les sous-lieutenants Florent, Gouzou, Voisin, Sicre; les adjudants sous-officiers Rialland et Banès; les sergents-majors Milhe, Potingon, Delagarde, Juvenel, Combes, Belfort, Marasse, Sépult, Daumas, Mariolle, Barrière, Denizot; les sergents Dervo, Dreyfus, Ruget, Lefeuvre, Chinié, Bontoux, Ecochard; les caporaux Collin, Clerc, Dumor, Durand; les soldats Paulze, Martin, Guilbert, Toinard, Wertz (mort de ses blessures).

— Le 3e bataillon du 9e de ligne, commandé par le capitaine Aragon, occupait, dans des enclos au nord de Saint-Privat, des positions très fortes. Il ne les abandonne qu'après avoir épuisé ses munitions et contribué largement à la défense de ce village, dont la prise coûte tant de sang à l'armée ennemie. Il ne se retire qu'au moment où les Prussiens de la garde royale entrent dans Saint-Privat par le côté sud et menacent de le couper de la route de Sauiny.

Ce bataillon perd, ce jour-là, dix hommes tués et trente-quatre blessés.

Le médecin-major Poupelard, qui, dès le début de l'action, s'est rendu aux ambulances de Saint-Privat, est fait prisonnier pendant qu'il soigne les blessés.

Le 18, le 9e de ligne perd un officier tué, neuf blessés et cent cinquante hommes mis hors de combat.

Dans les deux journées de Rézonville et de Saint-Privat, ce régiment a eu quatorze officiers tués et vingt-trois blessés, soit trente-sept d'atteints sur cinquante-neuf présents.

Cent dix-huit sous-officiers et soldats tués et deux cent quarante-neuf blessés, soit trois cent soixante-sept sur quinze cent soixante-quinze présents, ce qui donne une proportion de soixante-trois pour cent pour les officiers et de vingt-trois pour cent pour la troupe.

— Les trois compagnies de gauche du 1er bataillon du 94e de

ligne, qui ont coopéré à la défense de Saint-Privat, y subissent des pertes assez sensibles : le lieutenant Huard est tué en combattant et le capitaine Damiens tombe au pouvoir des Prussiens. Plusieurs sous-officiers et soldats y laissent également la vie ou la liberté.

Le médecin-major Bilbuyck et le capitaine Roch, qui a été attaché à l'intendance, sont pris en même temps que les ambulances établies dans ce village.

— Au moment où l'attaque générale des Allemands s'est produite sur Saint-Privat, la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps), établie au sud de ce village, a fortement aidé à sa défense.

De nombreuses troupes d'infanterie, traversant les batteries de la garde royale, qui, à cet instant, redoublent leur feu, se portent résolument sur la division Levassor-Sorval.

Les nombreux tumulus allemands, élevés depuis aux lieux mêmes où les assaillants sont tombés, marquent aujourd'hui la place où succombèrent, en si grand nombre, ceux qui avaient résolu de faire abandonner à nos troupes leurs positions.

Tous ces tumulus se dressent dans la plaine au milieu de ce vaste glacis qui, pendant toute la journée du 18 août 1870, sépara les soldats du général Levassor-Sorval des batteries ennemies.

Les troupes allemandes franchirent ce glacis avec vaillance, et leurs pertes, attestées aujourd'hui par ces innombrables tombes, disent assez la façon vigoureuse, dont ils furent reçus.

La réussite du mouvement enveloppant des Saxons, qui a commencé, on le sait, à l'extrême droite du 5e corps, gagne peu à peu vers la gauche et la 4e division se replie sur Saint-Privat.

— Le 2e bataillon du 25e de ligne dispute, pied à pied, le terrain à l'ennemi, qui s'avance sur la route de Sainte-Marie-aux-Chênes à Saint-Privat jusqu'à une centaine de mètres de ce dernier village, où le bataillon ne s'abrite qu'après épuisement complet de ses cartouches.

Pendant que cette retraite s'opère, un détachement d'une centaine d'hommes environ du 25e de ligne, (réunis par le commandant Philebert,, ravitaillé par un caisson d'artillerie, va soutenir une batterie d'artillerie, qui essaie de se mettre en position et de tirer quelques coups. Après le départ de la batterie, les hommes du 25e de ligne, écoutant la voix de leurs chefs, se rallient autour du colonel Gibon et de leur drapeau déchiré et mis en lambeaux par la mitraille ennemie. Tous ces braves gens se reportent en avant et veulent tenter un retour offensif,

en s'animant par le chant de la « *Marseillaise* », que les musiques des régiments jouent en ce moment. Après avoir parcouru plusieurs centaines de mètres, ils sont arrêtés dans leur mouvement par le maréchal Canrobert et le général Levassor-Sorval.

Pendant ce temps, l'artillerie ennemie tire toujours très vivement et ces deux efforts successifs, pour se maintenir dans Saint-Privat, ne peuvent réussir, vu les forces toujours plus considérables qui attaquent. Le 25e de ligne, d'après l'ordre du maréchal et du général Levassor-Sorval, abandonne, un des derniers, ce village et se retire dans la direction de Metz.

Dans cette journée, le colonel Gibon, qui commande provisoirement la 1re brigade de la 4e divison, monté sur un cheval blanc, déjà légendaire dans les deux armées, a été splendide de folle audace.

Un de nos officiers supérieurs, qui est resté blessé à Saint-Privat, reçoit dans la soirée, à l'ambulance allemande où il est soigné, la visite de nombreux officiers allemands, qui l'interrogent sur le général ou colonel, qu'ils ont aperçu toute la journée, galopant constamment au milieu des lignes de tirailleurs et dont ils ont admiré la bravoure.

C'est du colonel Gibon, dont ils veulent parler.

Le 25e de ligne perd, dans cette journée, un officier tué : le lieutenant Lescure, et quatre blessés : le capitaine adjudant-major Druillet; les capitaines Orth et Latour; le lieutenant Binechen.

Le capitaine Orth, atteint à la tête, est fait prisonnier par les Prussiens; mais il parvient à s'échapper quelques jours après pour rentrer en France.

Les capitaines Boissier (Pierre), Boissier (Auguste), Mercier ; le lieutenant Robaglia sont faits prisonniers dans le village de Saint-Privat. Le médecin-major Fretin est également pris dans les ambulances.

Le régiment, en tués, blessés ou disparus, compte deux cent soixante-quatorze hommes hors de combat, sans compter les dix officiers mentionnés ci-dessus.

Le colonel Gibon a son cheval blessé sous lui. Le lieutenant-colonel a perdu encore le sien tué.

— Après avoir rejeté plusieurs fois les tirailleurs ennemis au pied du glacis de Saint-Privat, le 26e de ligne suit le mouvement de retraite du 25e régiment, qui est à sa droite, et vient prendre position momentanément au village de Saint-Privat.

Ce régiment est commandé par un officier des plus énergiques, le colonel Hanrion, à peine âgé de quarante-cinq ans.

D'origine lorraine, il est né à Perpignan de père et mère messins.

Nommé officier à dix-neuf ans et demi au 19e léger, où son frère est lui même sous-lieutenant, le jeune Hanrion débute par la vie de campagne en Algérie et fait, avec son régiment, les campagnes si dures de 1844 à 1848.

Chef de bataillon à trente-quatre ans au 21e de ligne, il fait avec ce régiment la campagne d'Italie, est blessé d'un coup de feu à la tête à Solférino et reçoit la croix de la Légion d'honneur. Lieutenant-colonel en 1866, il est nommé colonel du 25e de ligne, le jour même de la déclaration de guerre, et prend part avec son régiment aux batailles de Rézonville et de Saint-Privat.

Pendant toute la journée du 18 août, le 26e de ligne éprouve les effets meurtriers d'une canonnade incessante et la fusillade, qui signale les derniers instants de la lutte, produit dans ses rangs des vides considérables.

Le colonel Hanrion est blessé au moment où la retraite se prononce, vers sept heures et demie environ. Les bataillons se retirent en bon ordre et à une allure modérée. Resté le dernier sur la ligne avec le dernier noyau de défense, (dirigé par le commandant Fain), le colonel Hanrion est frappé à ce moment d'une balle, qui, prenant par le travers la paume de la main droite, en fracture les doigts.

Transporté dans l'église de Saint-Privat, où s'installe l'ambulance, il assiste, impuissant, aux combats meurtriers, qui, dans la soirée, s'engagent dans les rues du village. Le feu, comme on le sait, s'étant déclaré dans l'église, le colonel Hanrion est du nombre de ceux qui peuvent éviter d'être brûlés et ensevelis sous les décombres de cet édifice.

Emmené prisonnier à Sainte-Marie-aux-Chênes et conduit dans les ambulances prussiennes de Doncourt-en-Jarnisy, il est, le 24 août suivant, l'objet d'un échange avec un officier supérieur allemand et reconduit immédiatement dans Metz, qu'il lui faudra quitter, une seconde fois, à la capitulation, pour aller subir à Mayence une longue et cruelle captivité.

Dans cette journée du 18 août 1870, le 26e de ligne perd deux officiers tués : le capitaine Benielli et le lieutenant Andreu, et six blessés : le colonel Hanrion; le commandant Verrier; les capitaines Avril et Riger; les lieutenants Picot et Grisard; et un disparu, le lieutenant Gilbert. Total, neuf officiers.

La troupe compte neuf hommes tués, cent trentre-quatre blessés et quatre-vingt-sept disparus, total : deux cent trente.

— De son côté, le 28e de ligne, après une résistance acharnée,

se replie sur Metz. Ce corps a à regretter dans cette journée vingt-cinq officiers tués ou blessés dont quatorze disparaissent et six cent cinquante-deux sous-officiers et soldats tués ou blessés, dont quatre cent un ne reparaissent pas. Citons, parmi les officiers tués, MM. Lajouanie, Bouchu, Cattelin et Champy.

— Le 70e de ligne, forcé à la retraite, se rallie autour de son drapeau, en arrière du village de Saint-Privat, près de la lisière de la forêt de Jaumont. A ce moment, ce régiment s'empare du contenu de quelques voitures de munitions, qui passent, et se reporte en avant, avec un remarquable entrain.

Mais ce mouvement offensif n'aboutit pas et le régiment se replie par Saulny, jusque sous le canon de Metz, après avoir perdu, ce jour-là, six officiers tués : les commandants Berbegier et Mackintosch; les capitaines Tardy et Pouille; le lieutenant Garcin et le sous-lieutenant Michel.

Douze officiers du 70e sont blessés. Ce sont: MM. Chambeau, chef de bataillon; Lemasson et Compin, capitaines; Bouglé, Basquin, Bordeaux, Moreau et Stenus, lieutenants; Cotillard, Vautour, Novion et Lieutard, sous-lieutenants.

Le médecin-major Villalon disparaît dans Saint-Privat. La troupe perd cinquante-trois hommes tués, deux cent cinquante-sept blessés et cent cinquante-huit disparus. Total, quatre cent soixante-huit.

— Dans cette journée, la division Levassor-Sorval avait perdu soixante-deux officiers et seize cent vingt-quatre sous-officiers et soldats tués, blessés et disparus.

— Enfin les cent mille Prussiens et Saxons abordent Saint-Privat de tous côtés. Les bataillons du prince de Saxe se précipitent à l'assaut, conjointement avec les détachements prussiens du prince Auguste de Wurtemberg. A l'extrême gauche, la 4e compagnie du régiment des grenadiers *du corps* et la majeure partie de la 2e du 4e régiment de la garde, venue sur ce point, attaquent la face nord-est du village.

La première ligne du 107e saxon, chargeant à leur droite sous la conduite de quelques officiers encore valides, se dirige sur l'église.

Tout un bataillon du corps d'élite des grenadiers royaux de Saxe est obligé de s'engager pour enlever une habitation isolée en avant du village, qui n'est défendue que par quelques hommes du 2e bataillon du 93e (commandant Andrieux) et quelques chasseurs du 9e bataillon, puis, après une courte pause, ce bataillon reprend son élan dans la direction de l'église et rencontre encore une résistance désespérée.

La 1re division de la garde prussienne se porte contre les flancs ouest et sud de la position.

Les deux bataillons de la 48e brigade, qui prennent part à l'attaque par la route de Roncourt, arrivent également devant le village, où ils éprouvent des pertes très fortes par le feu de nos tirailleurs, embusqués derrière les murs étagés des jardins.

Le lieutenant-colonel von Schweintz, commandant le 107e saxon, tombe sur la première ligne des tirailleurs, frappé de six balles. Les deux bataillons engagés de ce régiment perdent leurs majors et quatorze officiers; les pertes en hommes sont si fortes que, dans la matinée du lendemain, ces deux bataillons devront être reformés en un seul. Les drapeaux du 1er et du 2e bataillon sont rapportés de Saint-Privat, le premier par le septième homme, le second par le sixième de ceux qui s'en sont saisis, à mesure que leurs prédécesseurs sont tués ou blessés.

Cependant devant le courage sublime des derniers défenseurs de notre 6e corps, les hordes teutonnes s'arrêtent haletantes et hésitent de nouveau.

Il faut que le commandant de l'une des avant-gardes, le général saxon von Craushaar, se mette à la tête des grenadiers *du corps* et du 2e régiment de grenadiers saxons, pour les entraîner de nouveau. Une balle le renverse sans vie de cheval et il tombe dans les bras d'un *schützen*.

Cette fois l'élan est donné, la marée tudesque entre dans les rues du village.

— A ce moment plusieurs compagnies et sections du 6e corps, qui ont tenu jusqu'au dernier moment, ne peuvent se retirer à temps et sont contraintes de rester dans Saint-Privat.

Au nombre de ces troupes se trouve la 6e compagnie du 3e bataillon du 93e de ligne, qui faisait partie — étant la compagnie de l'extrême gauche — des tirailleurs laissés en arrière, pour masquer le mouvement de retraite de ce régiment. Cette compagnie est commandée par le sous-lieutenant Coumès. Le capitaine Milhau, contusionné, a dû quitter son poste de combat. Le lieutenant Goudet a reçu deux balles le 16, à Rézonville; le sergent-major Rossi a été tué; le sergent-fourrier Bergerot vient de recevoir une balle dans le flanc; un sergent a été mortellement frappé; un autre, nommé Duguet, a été blessé grièvement l'avant-veille, et n'a pas voulu quitter le champ de bataille; cinq caporaux sont tués et soixante-dix-sept hommes hors de combat, dont une trentaine de morts.

En un mot, des cent vingt-sept hommes que comptait la 6e du 3e, le 16 au matin, quarante-un seulement restent debout au moment de l'évacuation de Saint-Privat.

Une autre compagnie, postée à l'aile droite du 93e par le commandant Andrieux du 2e bataillon, a contenu longtemps encore le débouché des Saxons engagés sur le chemin qui, des carrières de Jaumont, conduit à Saint-Privat et a facilité ainsi l'écoulement de la majeure partie du régiment.

Le 93e ayant traversé Saint-Privat, la compagnie de l'aile droite, laissée en tirailleurs jusqu'au dernier moment, rallie son bataillon, sur la route de Saulny, partie par le village, partie à travers champs.

Le sous-lieutenant Coumès, sachant que cette compagnie s'en est allée, veut à son tour suivre le mouvement avec les débris de la sienne et se dirige, avec ses hommes, vers l'issue où le régiment a commencé à s'écouler. Mais le passage de cette compagnie nécessite quelque temps, car les soldats de la garde prussienne s'élancent vers le mur *abandonné* par le 93e de ligne, en poussant de grands cris et les soldats de la 6e compagnie du 3e bataillon de ce régiment doivent encore, par ci, par là, faire le coup de feu pour ralentir l'élan des Allemands et ne pas tomber entre leurs mains.

Le sous-lieutenant Coumès fait passer ses hommes par une petite porte, se tenant à quelques pas en arrière d'eux et regardant du côté de l'ennemi, qui accourt au pas de course, les officiers en tête et sabre haut. En avant de lui, derrière un autre mur faisant saillie sur la ligne des clôtures immédiates, quelques troupiers du régiment fusillent à bout portant les assaillants, dont quelques-uns ont déjà une main posée sur le mur, prêts à le franchir.

Le sous-lieutenant Coumès se demande alors s'il ne doit pas rallier ou soutenir cette petite poignée d'hommes (ils sont quatre ou cinq tout au plus). Cela retarde un peu cet officier dans son mouvement de retraite, mais il peut rejoindre cependant sa troupe à l'entrée de la place de l'Église.

Au moment où il arrive à cet endroit, des hommes de différents régiments, qui ont perdu leur compagnie, ou qui en ont été coupés, viennent se rallier autour de lui. Il en forme rapidement un peloton. Mais déjà les Allemands débouchent sur la place.

Les actions partielles, qui s'engagent alors sur la lisière et dans l'intérieur du village, échappent à toute analyse exacte; car, au milieu de l'obscurité naissante, les troupes allemandes, qui débouchent par masses, se mélangent bientôt complètement. On ne peut donc que retracer à grands traits la marche générale de ce combat de rues aux dernières lueurs du crépuscule.

Les soldats français restés dans le village sont donc coupés

de leur ligne de retraite ; ils n'ont plus d'autre alternative : ou d'être pris par l'ennemi, ou de regagner cette ligne de retraite, en combattant.

— Il fait presque nuit, quand, vers huit heures du soir, les Allemands occupent Saint-Privat et arborent l'aigle noir sur une vieille tour du village. Ce village n'est plus qu'une ruine et l'on voit encore déboucher, de tous côtés, des masses d'Allemands, semblables à un torrent qui, ayant brisé ses digues, descend furieux dans la plaine et entraîne tout dans un gouffre sans fond.

C'est en vain que Canrobert se multiplie et qu'il anime par sa présence le faible rideau de tirailleurs qui couvre la retraite, en envoyant ses dernières cartouches aux envahisseurs.

L'épée à la main, le premier en ligne, à la tête des débris de ses troupes, le maréchal soutient le courage et donne à tous l'exemple de l'intrépidité. Mais le torrent germanique afflue sans relâche, débordant par toutes les rues.

Une plus longue résistance devient impossible. Les Français doivent quitter le village par les issues restées libres du côté de l'est. Seul, Canrobert, le brave des braves, veut tenir encore, ses aides de camp sont obligés de l'entraîner, malgré lui, loin des débris fumants, qu'il veut disputer quand même aux Allemands.

Un instant même, le colonel Gibon du 25e de ligne, qui a pris le commandement d'un détachement d'une centaine d'hommes de son régiment, renforcé de tous ceux que leurs officiers réunissent, est obligé de revenir au village pour dégager le maréchal lui-même, qui s'est obstiné à rester le dernier à Saint-Privat courant même le danger d'être pris.

— Une nouvelle et dernière lutte s'engage encore dans Saint-Privat entre les assaillants et les détachements français, qui s'y sont trouvés coupés de leurs régiments et essaient de se faire jour à la baïonnette, afin de ne pas tomber entre les mains des vainqueurs.

C'est une véritable *tuerie* !

Les Français font une résistance magnifique : nos soldats ne cèdent, en effet, le terrain que pied à pied et maison par maison. Le désespoir surexcite leurs derniers efforts. Tandis que les régiments du 6e corps, convaincus de leur impuissance, commencent leur retraite vers les bois de Jaumont, des *groupes de défenseurs* s'acharnent contre les Allemands, qui les débordent de toutes parts, et combattent jusqu'à ce qu'ils soient tués ou faits prisonniers.

Alors a lieu une scène d'horreur, que la plume ne peut décrire,

mais qu'un artiste de génie, Alphonse de Neuville, a seul pu peindre dans son célèbre tableau : le *Cimetière de Saint-Privat.*

La moitié du village est en feu, comme nous l'avons déjà dit, mais nos vaillants troupiers n'en combattent pas moins avec une bravoure désespérée.

Chaque maison devient une forteresse, qu'il faut prendre d'assaut, au prix de pertes considérables et dont souvent l'incendie seul peut venir à bout.

Chaque pan de mur, chaque parcelle de terrain, défendu, enlevé, repris encore, offre l'image de la destruction.

Les habitations isolées, la face est du village et enfin le cimetière deviennent le théâtre de combats isolés, sanglants et opiniâtres.

Saint-Privat n'est plus !

Et, au milieu de ses ruines, Français et Allemands se battent corps à corps, dans la fumée des incendies et à la clarté des flammes, que l'approche de la nuit rend de plus en plus vives. Les adversaires s'entre-tuent avec une rage qui tient du délire. Dans maints endroits, nos soldats, accablés, à bout de munitions, après avoir même usé le contenu des cartouchières des morts et des blessés, refusent de se rendre et luttent éperdument à coups de crosses et de baïonnettes.

La voix grave du canon, le sifflement des balles et des obus se mêlent aux craquements des poutres embrasées, au fracas horrible des toits, qui s'affaissent et des murs qui croulent, aux détonations de la mousqueterie, aux clameurs des combattants, aux plaintes et au râle des blessés : tout cela fait, des rues du village, un enfer à la fois affreux et splendide.

Les morts s'entassent toujours, formant de sinistres barricades. Jamais, peut-être, bicoque n'a été si âprement disputée ni rougie de tant de sang.

— Quelques obstinés chasseurs du 9e bataillon, presque tous blessés, dont plusieurs officiers, se sont barricadés dans le cimetière, après le départ de leurs camarades, et continuent la résistance avec la dernière énergie.

En vain l'ennemi les enveloppe-t-il de tous côtés; en vain le général von Pape, commandant la 1re division de la garde, leur donne-t-il l'assaut à la tête de tout un régiment; en vain les maisons environnantes sont-elles tombées au pouvoir des gardes royaux, qui, saignants, le visage couvert de balafres, attendent l'arme au pied, devant les habitations enlevées, la fin de cette lutte suprême!

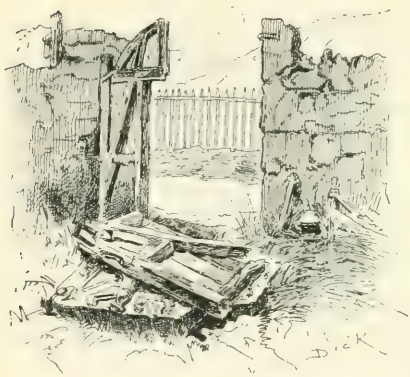
Les défenseurs du cimetière tiennent toujours et amoncellent

les cadavres ennemis au pied des murs criblées de balles, derrière lesquels il se sont retranchés.

Enfin, ils ne laissent approcher l'état-major du général von Pape, que lorsqu'ils n'ont plus de munitions et que la petite église, au pied de laquelle ils luttent, va les ensevelir sous ses ruines embrasées.

Aucune détonation ne jaillit des murs du cimetière. Il n'y a plus une seule cartouche. Les soldats de la garde royale, enhardis, s'avancent, mais lentement. Les précautions qu'ils prennent pour aborder cette poignée de chasseurs prouvent que le silence des vaincus a encore quelque chose de redoutable.

Enfin une violente pesée se produit sur le battant vermoulu de la porte du cimetière, que nos soldats ont étayée avec des pierres tombales et que plusieurs d'entre eux soutiennent en s'arc-boutant contre le sol.



Porte du cimetière de Saint-Privat.

Sous la masse des assaillants, la porte, arrachée de ses gonds, est projetée à l'intérieur, entraînant nos soldats dans sa chute et livre passage au flot des Allemands. Ceux-ci se ruent dans le cimetière, la baïonnette en avant ou le revolver prêt à faire feu.

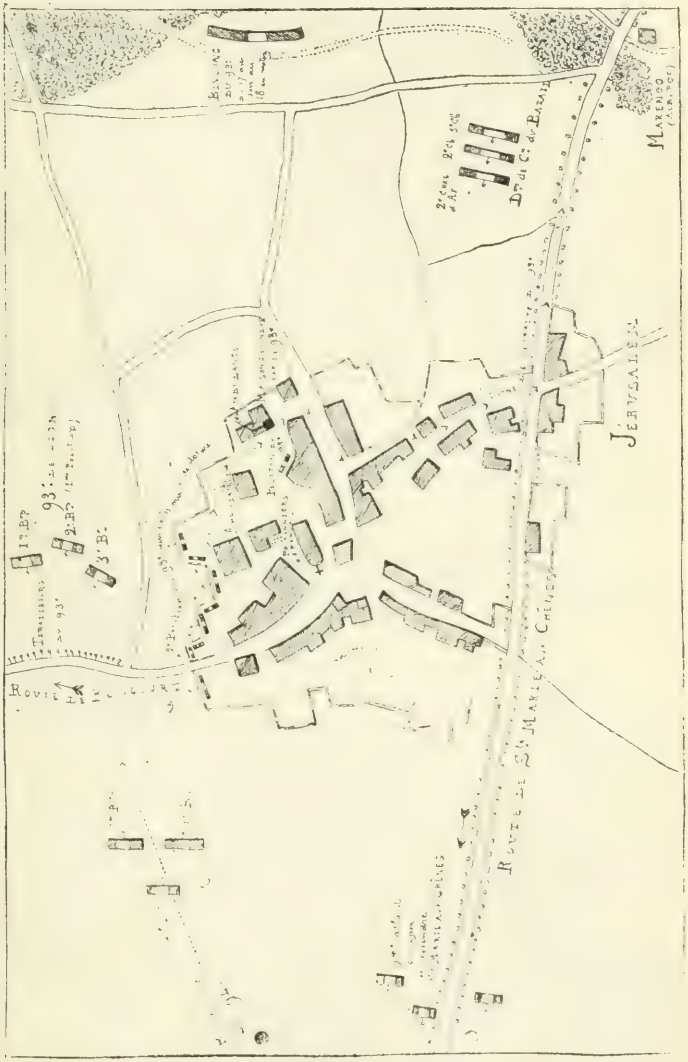
Là, les soldats de la garde royale ne trouvent que des morts et des mourants, étendus sanglants au milieu des débris de croix et de tombes fracassées par la mitraille ennemie.

Dans un coin, quatre officiers et deux soldats, échappés au massacre, le front entouré de linges sanglants, le bras en écharpe, se tiennent adossés à la muraille, regardant fièrement les vainqueurs, qui s'arrêtent devant tant de vaillance et que leurs officiers saluent de l'épée.

— Le sous-lieutenant Coumès, de la 6e compagnie du 3e bataillon du 93e de ligne, qui a pu former un peloton des débris de sa compagnie et auquel se sont joints quelques soldats du 4e et du 12e de ligne, séparés de leur régiment, s'est trouvé isolé, nous l'avons déjà raconté, sur la place de l'Église.

Voyant le village entouré, cerné de tous côtés par les masses

PLAN DU VILLAGE DE SAINT-PRIVAT ET DE SES ABORDS



prussiennes, dont les hourras retentissent jusque dans de petites rues adjacentes, cette poignée de combattants prend le

parti de résister encore et dans tous les cas de s'ouvrir un passage, les armes à la main.

Nos soldats commencent, à cet effet, par se jeter dans une maison, d'où par les fenêtres ils tirent sur les assaillants. Mais la toiture de cette maison flambe; il fait une chaleur et une fumée étouffantes; les murs craquent et menacent de s'effondrer. On évacue d'abord le premier étage, après avoir eu toutefois la précaution de garer, du mieux qu'on peut, dans les coins ou dans les alcôves, les hommes blessés durant cette défense; on ne néglige pas de placer quelques cruches d'eau, prises dans une cuisine, à côté des plus grièvement frappés, pour étancher leur soif.

Les assiégés parviennent alors à forcer la sortie du rez-de-chaussée, dont les soldats ennemis, ruisselants de sueur, essoufflés, cherchent à enfoncer la porte à coups de crosse, moins pour s'emparer d'une habitation dont ils n'ont que faire, que pour se mettre à l'abri des projectiles, qui ne cessent de pleuvoir et d'éclater sur la place. Une véritable boucherie s'engage dans l'escalier, dont les marches ruissellent de sang, les uns voulant entrer, les autres voulant sortir.

Bref, nos soldats peuvent se dégager de cette fournaise et, toujours groupés, s'avancent de quelques pas dans la direction de l'église : mais à ce moment-là, pressés, fusillés de tous côtés, toutes les maisons flambant, ils ne savent plus où aller.

Toutefois, l'instinct appelle ces obstinés combattants vers les jardins et clôtures où ils ont déjà combattu, parce qu'au moins ils y trouveront de l'air et peut-être aussi une échappée vers la campagne, où, à la faveur de l'obscurité, il sera plus facile de se tirer d'affaire.

Mais ces jardins et ces clôtures sont envahis; l'ennemi commence même à en déboucher sur le centre du village. Force est à nos soldats de rester en cet enfer.

Réunis de nouveau dans une encoignure de la place, soustraits à l'attention générale par un charriot à grandes ridelles et quelques cadavres de chevaux, qui forment un amoncellement près d'eux, ces braves gens se consultent une minute et tous pensent alors, qu'en contribuant à retenir les efforts de l'ennemi sur la résistance du village, ils concourent à faciliter la retraite de leurs régiments. En conséquence, tous décident, d'un commun accord, de combattre jusqu'à la dernière extrémité.

A ce moment, ils sont rejoints par un capitaine du génie suivi d'un sergent et de quelques sapeurs, qui cherchent à se frayer un chemin à travers les rues embrasées de Saint-Privat.

C'est le capitaine Audier, commandant la 3e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, attachée à la division Tixier.

Cet officier, à la tête de la 1re section de sa compagnie, a longtemps défendu à outrance la tranchée, que ses sapeurs ont établie sur la droite du village. Voyant le soleil à son déclin et nos régiments en retraite, il commande de battre en retraite pour se replier sur Metz, par la route de Saint-Privat.

Audier, qui marche à la gauche de sa section, et qui ne se résout pas sans peine à cette retraite, s'arrête, quand il est arrivé à l'entrée de Saint-Privat. La compagnie traverse ce village, et bientôt le capitaine se trouve seul avec le sergent Guyon et une poignée de sapeurs.

L'ennemi s'avance rapidement pour s'emparer de la position. Un feu bien entretenu en défend l'approche. Après une heure d'une lutte plus qu'inégale, le capitaine Audier se replie sur la place avec les quelques hommes que la mort a épargnés, et là rencontre la troupe du sous-lieutenant Coumès, à laquelle il se joint.

Ces derniers défenseurs de Saint-Privat se mettent alors en bataille sur deux rangs, contre une maison située au sud-est de l'église et dont la muraille est déjà criblée de balles, de manière à enfiler les débouchés des jardins du nord sur le centre du village.

Ce groupe de Français se compose de trente à quarante hommes dont six officiers. Tous attendent pendant quelques instants, immobiles, la baïonnette croisée, le fusil chargé, l'œil fixé sur le débouché des jardins d'où ils sont venus et où on entend l'approche bruyante des assaillants.

Entre temps, le sous-lieutenant Coumès du 93e de ligne, avisant le capitaine du génie Audier, se dirige vers celui-ci et lui dit : « Mon capitaine, vous êtes ici l'officier le plus élevé en grade, nous nous mettons à votre disposition. — Vous avez plus que moi l'habitude de votre arme, répond le capitaine, gardez le commandement. » Et il se place à la droite de cette poignée d'hommes. Là, il rajuste tranquillement son lorgnon sur le nez, et, armé de son revolver, il attend quelques instants ainsi que ses compagnons le dernier assaut de l'ennemi.

Enfin, voilà les Prussiens qui débouchent des jardins : « Attention ! » crie le sous-lieutenant Coumès, mais avant qu'il ait le temps de commander « feu ! » une décharge à bout portant dans la cohue ennemie — c'est en effet une véritable cohue — en fait rouler quelques-uns par terre, et le feu continue entre les Allemands et nos soldats tant que ces derniers possèdent encore des cartouches.

Le capitaine Audier a commencé avec son revolver un tir ajusté : il vise avec le plus grand soin, tout en criant aux nôtres : « Courage, mes amis, courage ! » Bientôt une balle frappe dans le flanc droit ce courageux officier, qui chancelle. Le sergent Guyon, de sa compagnie, se précipite vers lui, le reçoit dans ses bras, mais, au même instant, ce sous-officier est atteint, lui aussi, d'un coup de feu, qui le tue sur le coup. Tous deux roulent à terre. Le capitaine Audier tombe sur les pieds du sapeur Chabas; son sang coule à flots et ruisselle sur les guêtres blanches du soldat.

Cependant il peut encore prononcer plusieurs fois, distinctement : « Mon Dieu ! Ma femme, ma chère femme ! » L'ambulance n'est pas éloignée. Le sapeur Chabas y transporte aussitôt son chef, aidé d'un soldat du 12e de ligne.

Cette ambulance est remplie de blessés. Les deux soldats réussissent néanmoins à se frayer un passage quand une balle, traversant la croisée, vient frapper un jeune capitaine qu'un médecin est en train de panser.

Une forte panique se produit aussitôt. Tous les blessés, qui ont encore conservé quelques forces, essaient de se sauver en se traînant vers la porte.

Le sapeur Chabas et le soldat du 12e de ligne sont eux aussi sortis de cette ambulance, emportant leur précieux fardeau. Avisant à quelques pas de là une maison abandonnée, ils en enfoncent la porte, déposent le mourant sur un lit et restent pour le garder quand même.

— Pendant ce temps, trois autres officiers du détachement français sont également tombés, frappés à mort. L'un d'eux, un sous-lieutenant, est si horriblement défiguré et haché par un éclat d'obus que le sous-lieutenant Coumès lui jette sur le visage un manteau roulé en sautoir, comme le portaient alors tous nos officiers.

Le sous-lieutenant Coumès, le chassepot à la main, continue à diriger la défense de sa poignée de soldats, ayant à ses côtés le sous-lieutenant Seuret, l'adjudant de Faucher, et le sergent Lartigue, tous trois appartenant au 93e de ligne.

Les Français sont bientôt réduits à une quinzaine d'hommes.

Les soldats prussiens de la garde royale les entourent de tous côtés, en poussant des hourras féroces, tout en se tenant à dis-

1. Des deux autres adjudants sous-officiers du 93e, MM. Ganzin et Aubesquier (2e et 3e bataillons), le premier avait déjà été blessé l'avant-veille à Rézonville, où il se fit remarquer par sa bravoure et son sang-froid ; le second s'était également distingué dans cette journée, où il eut le poignet fracassé par un éclat d'obus.

tance. A cette vue, le sous-lieutenant Coumès s'écrie : « La baïonnette est l'arme des Français, à la baïonnette ! »

Ces braves gens s'élancent alors, la baïonnette baissée dans la direction des jardins, espérant se faire jour à l'arme blanche. En effet les premiers groupes prussiens qu'ils rencontrent sont bousculés et nos troupiers atteignent le mur de clôture, quand, à ce moment, plusieurs d'entre eux reçoivent des coups de feu.

Coumès, au même instant, reçoit sur le bras droit une balle qui lui fait tomber son fusil des mains. Comme il se baisse pour le ramasser de la main gauche, deux soldats prussiens sautent sur lui et le conduisent à l'ambulance installée au nord-est de l'église.

Des fenêtres de cette ambulance (un rez-de-chaussée d'auberge), les médecins et nos blessés ont suivi, avec une morne anxiété, la dernière résistance de cet héroïque détachement.

Sur six officiers de cette équipée, quatre, dont le capitaine Audier, ont été tués ; les sous-lieutenants Seuret et Coumès sont blessés.

Ce dernier, escorté par les deux grenadiers de la garde royale qui l'ont fait prisonnier, entre dans l'ambulance où le médecin chef lui serre chaleureusement la main gauche en lui disant : « Vous avez fait votre devoir. »

Pendant qu'on le panse, le lieutenant-colonel Saint-Martin du 93e de ligne et son propre chef de bataillon (3e), M. Paon, tous deux blessés dans un retour offensif et qui se trouvent étendus par terre sur de la paille, essaient de se redresser, pour accueillir leur jeune camarade. Le commandant Paon avait déjà été blessé le 4 juin 1859, à la bataille de Magenta, où il avait été laissé pour mort.

Là aussi se trouvent le sergent-fourrier Bergerot, de la compagnie du sous-lieutenant Coumès (6e du 3e), le flanc droit percé d'un coup de feu[1], et le sergent-major Morel avec une balle au poignet. Le lieutenant-colonel Saint-Martin tend la main au jeune sous-lieutenant et lui dit tristement : « C'est dur d'être pris ainsi. »

Dans une grange, en face l'église, grange qui a été transformée aussi en ambulance, gît le capitaine adjudant-major Émonet du 93e, la poitrine traversée de part en part par une balle ; un vrai lion que cet officier-là[2].

1. Le sous officier Bergerot s'évada d'Allemagne, où il avait été interné après la guérison de sa blessure et fit partie de l'armée de l'Est.

2. Le capitaine Émonet fut évacué dans une ambulance de Nancy. Il était fort malade, réputé incurable.

Un jour les médecins prussiens lui offrirent de lui faire donner un sauf-conduit

Dans une pièce à côté, le sous-lieutenant Seuret, blessé, est en train d'apostropher, furieux, un officier prussien, parce qu'un soldat allemand, faisant semblant de lui porter secours, vient de lui voler sa montre.

Il y a là aussi le lieutenant Lambert, le poignet fracassé; le très grand, l'immense capitaine Martin est aussi blessé.

Près de la fenêtre de la première ambulance se trouve assis par terre et la chemise rabattue jusqu'à la ceinture, le lieutenant Bareit avec le sein gauche percé d'une balle. Lui aussi, il a suivi des yeux les péripéties de la dernière lutte, et on le voit sourire mélancoliquement à ses voisins, avec un signe de tête qui semble un adieu. Le soir même, en effet, il n'existait plus.

Cette ambulance est un vrai charnier; la sueur, le sang, l'acide phénique composent une odeur à la fois fétide et grisante. On y manque d'eau, de charpie, de linge, de tout enfin.

Un blessé arrive-t-il? Il est obligé de gagner une table où se font les pansements, en marchant sur les bras et jambes brisés, tellement on y est entassé, soulevant ainsi des hurlements de douleur et des cris de colère.

Un mouchoir, un pan de votre chemise, c'est tout le pansement.

— Sur la place de l'Église de Saint-Privat, au moment de la dernière résistance du détachement du 93e de ligne, est tombé aussi victime de son courage le lieutenant Sageran de ce régiment, un très vaillant officier, d'une des meilleures familles de Nantes qui a fourni plusieurs officiers, dont un lieutenant de vaisseau, mort à l'ennemi.

En voyant un gros de Prussiens qui débouchaient par une petite rue sur la place, le lieutenant Sageran, fou de rage, se tourne vers le sous-lieutenant Seuret en s'écriant : « Ça va trop mal, je vais me faire tuer! » A quoi ce dernier répond : « Sageran, pas de bêtises! »

Mais, déjà, le lieutenant, à la tête d'une poignée de soldats de sa compagnie, s'est jeté sur les casques à pointe, et croise le fer avec un officier prussien; mais un de ses hommes le voyant ainsi aux prises tue l'Allemand d'une balle en pleine poitrine. L'ennemi riposte par une décharge générale. Sageran tombe frappé de plusieurs balles dont une lui casse l'épine dorsale.

pour le faire envoyer à Belfort (sa ville natale) ou ailleurs, à Nice, par exemple, s'il le préférait, mais à une condition, c'est qu'il signerait, ne fût-ce que pour la forme, un engagement de ne pas resservir contre l'Allemagne, s'il venait à recouvrer la santé ou la validité au cours de la campagne.

Le capitaine Emonet se leva furieux, mit les médecins allemands à la porte, refusant leurs soins et déclarant qu'on pouvait le faire crever (*sic*), mais que jamais il ne se déshonorerait en souscrivant un pareil engagement.

Échangé quelques jours après, il vint mourir à l'ambulance établie au grand séminaire de Metz, à Montigny.

— Comme on le voit, le combat n'est pas encore terminé dans l'intérieur de Saint-Privat.

« Le capitaine d'Esbeck à la tête de la 5e compagnie, dit la relation prussienne, parvient cependant à forcer l'entrée d'une cour intérieure, d'où, bien qu'atteint de plusieurs blessures, il emporte les maisons adjacentes.

« LA 8e COMPAGNIE EST DEUX FOIS REPOUSSÉE DANS SON ATTAQUE, un troisième élan l'amène enfin dans le village. *Les autres compagnies s'ouvrent également un passage de* HAUTE LUTTE.

« L'ennemi, successivement refoulé de maison en maison, concentre ses derniers efforts dans la *défense du cimetière*, qui est enlevé à son tour, après une fusillade acharnée... » Puis plus loin : « Le feu de la défense leur inflige (aux Prussiens) aussi des pertes sérieuses. Le bataillon de fusiliers du 1er régiment de la garde royale en venait à un court engagement corps à corps, etc... »

« Posté à côté de l'église en flammes, le général von Pape, dit encore la relation prussienne, assignait leurs rôles aux troupes allemandes, qui débouchaient de toutes les directions sur ce point. *Le combat, en effet, continuait encore en maints endroits*, mais la résistance était vaincue EN PRINCIPE et déjà, dans quelques maisons, les défenseurs, voyant que toute issue leur était fermée, commençaient à mettre bas les armes. »

La relation prussienne ajoute en note : « Le 2e bataillon du 101e régiment d'infanterie (saxon) faisait ainsi plus de deux cents prisonniers : *les officiers français tendaient leurs sabres par les fenêtres*!!!... »

Ceci mérite explication : Quelques soldats français, notamment des hommes de la réserve des classes 1863 et 1864 (dont l'éducation militaire était nulle et qui n'avaient, par conséquent, aucune notion sur le degré de résistance que doit faire un soldat dans les circonstances, si extraordinaires pour eux, où ils se trouvaient) — quelques-uns de ces soldats, disons-nous, ont pu tendre leur fusil à l'ennemi, se trouvant acculés ou à bout de cartouches. Mais, quant aux officiers, NOUS AFFIRMONS de la façon la plus catégorique, et cela d'après les déclarations de nombreux témoins, présents à cette dernière défense dans le village de Saint-Privat, que les Prussiens font ici erreur (?) par suite d'une sorte d'illusion d'optique.

Voici ce qui s'est passé :

Les blessés, qui arrivaient ou étaient conduits aux ambulances, étaient en général fort surexcités : alors, soit crainte de leur

voir tirer des coups de feu par les fenêtres, soit autre raison, soit surtout dans le but de mieux assurer la sauvegarde de leurs blessés entassés de la façon la plus pitoyable, sans pansements pour la plupart, en empêchant qu'au milieu du siège de tant de maisons on ne prît celles d'ambulance (que rien d'ailleurs ne distinguait des autres) pour des maisons où la résistance continuait, nos médecins *exigeaient* que les blessés, en entrant, fussent désarmés et ils obligeaient, par exemple, les officiers à jeter leurs sabres par les fenêtres du rez-de-chaussée, ou à les passer par ces ouvertures à des infirmiers qui les recueillaient.

D'ailleurs, nos officiers étaient alors fort peu pourvus de réglementation et d'idées sur le service hospitalier en campagne.

C'est ainsi que, dans la grande ambulance de Saint-Privat, on entendit des officiers français blessés demander :

« Est-ce qu'ils (les Prussiens) vont nous faire prisonniers ici?»

— Mais non, leur fut-il répondu par d'autres, cela ne se fait pas; ils n'en ont pas le droit, ici c'est *neutre*!!!

Et de fait cette dernière assertion fut prononcée avec tant d'assurance par des officiers, dont quelques-uns portaient les médailles de Crimée et d'Italie, que tous crurent qu'il en serait ainsi. Pourtant on n'aurait pas dû s'y tromper, car déjà des sentinelles étaient placées à toutes les issues de l'ambulance. C'étaient des grenadiers de la garde prussienne.

C'est ce fait d'officiers français allongeant leurs sabres par les fenêtres de l'ambulance, qui a pu tromper les Prussiens sur sa signification. Ils l'ont pris pour un signe de reddition de la part de nos officiers.

La relation prussienne dit encore « Afin d'assurer la possession du village contre toute éventualité, on se préoccupait surtout d'en garder promptement et aussi régulièrement que possible la lisière orientale, en même temps que, dans l'intérieur, on s'efforçait de remettre de l'ordre parmi les bataillons confondus et d'arracher aux flammes les blessés français laissés dans plusieurs bâtiments. »

Nous devons à la vérité de témoigner de l'esprit d'humanité dont firent preuve, en cette circonstance, les soldats prussiens. Ils s'employaient généreusement à relever et à transporter nos blessés. C'est qu'il est vrai, c'étaient des troupes d'élite que ces soldats de la garde prussienne, qui, partant, savaient apprécier le courage malheureux et à qui la discipline militaire avait inculqué des principes de générosité.

Ainsi donc, à huit heures du soir, le vainqueur, si cruellement

éprouvé, se trouve en possession incontestée de cette clef de la position défendue avec tant d'acharnement par notre 6e corps. Près de deux mille prisonniers, la plupart blessés, sont aux mains des Allemands, ce qui signifie clairement que ces deux mille hommes ont eu affaire, au dernier acte de la lutte, à deux corps d'armée : la garde royale et le XIIe corps (saxon).

Beaucoup de ces prisonniers ont été faits dans les maisons où, après avoir épuisé leurs dernières cartouches, cernés de toutes parts, enfumés par l'incendie, ils ont été dans l'impossibilité de résister plus longtemps. Quelques-uns l'ont été en tombant dans des enclos ou des impasses, où ils se sont trouvés acculés et finalement coupés de toute issue.

Ainsi sont pris un certain nombre d'officiers non blessés. Parmi les officiers non blessés du 93e de ligne, faits prisonniers dans le village, citons : les capitaines Barberet, Couturier, Salomé, Milhau et le sous-lieutenant Proth, ce qui, avec les officiers blessés, élève au chiffre de douze (dont deux évadés ultérieurement : les sous-lieutenants Coumès et Proth[1]) le nombre des officiers du 93e de ligne faits prisonniers dans l'intérieur du village de Saint-Privat, savoir :

Le lieutenant-colonel ; un chef de bataillon ; cinq capitaines de compagnie ; un capitaine adjudant-major et trois sous-lieutenants. Le chef de bataillon et l'adjudant-major étaient ceux du 3e bataillon. (Le lieutenant-colonel Saint-Martin est mort depuis général de brigade, après avoir été colonel du régiment des sapeurs-pompiers de la ville de Paris.)

Ajoutons que tous les officiers du 93e, blessés à Saint-Privat, le furent par des balles.

Dans le but d'éviter l'encombrement dans le village en flammes, où les obus allemands n'avaient d'ailleurs pas cessé de tomber même pendant l'assaut, ajoute encore la relation prussienne, quelques-uns des régiments prussiens et saxons, qui y avaient

1. Le sous-lieutenant Proth, fait prisonnier, s'évada de Sainte-Marie-aux-Chênes ; il connaissait bien le pays, un de ses frères étant alors premier adjoint au maire de Metz. Il était du reste Lorrain : mais il fut repris à Pont-à-Mousson, où il faillit être passé par les armes. C'est pendant qu'on attendait l'arrivée du peloton d'exécution, qu'il parvint de nouveau à se sauver par une porte dérobée, avec la connivence d'un habitant qui le reconnut.

Il alla à la première armée des Vosges, où il fut officier d'ordonnance du général Cambriels. Il commanda ensuite le bataillon ou légion des mobiles des Deux-Sèvres, avec lesquels il fit partie de l'armée de l'Est, avec le grade de chef de bataillon au titre auxiliaire. Il fut remis lieutenant par la commission de la revision des grades.

Il faut croire cependant qu'il se conduisit bien à l'armée de l'Est, puisqu'au mois de mai 1871, le général Bourbaki, qui commandait alors à Lyon, étant venu visiter le 93e de ligne en garnison à Saint-Étienne, demanda à voir le lieutenant Proth qu'il complimenta devant tout le corps d'officiers, en lui serrant chaleureusement la main.

déjà pénétré, en étaient sortis et allaient s'établir au dehors.

Cependant, comme le combat se prolonge toujours sur plusieurs points et que rien n'exclue encore la possibilité d'une tentative des Français pour réoccuper Saint-Privat [1], le général von Pape, (commandant la 1re division de la garde royale), sent la nécessité d'avoir sous la main une réserve fraîche et compacte à joindre à ses troupes, épuisées par les suprêmes efforts de leurs attaques. Il choisit à cet effet le régiment des fusiliers de la garde.

A ce moment-là, on peut considérer Saint-Privat comme définitivement pris par les Prussiens. Ce sentiment est chez tous les derniers défenseurs du village.

Alors la rage, le désespoir s'emparent de tous ceux qui tiennent encore une arme. On ne peut se résoudre à laisser un village français, comblé de cadavres de nos soldats, aux mains de l'ennemi.

La lutte semble reprendre avec furie dans les rues et dans les maisons, où l'on entend s'entre-croiser les hurlements des combattants, au milieu desquels on distingue, parmi les cliquetis et les écroulements, des imprécations allemandes et des jurons français.

On dirait, par moments, d'une émeute ou d'une *batterie* de mineurs, un jour de grève, dans quelque cabaret.

C'est un craquement général, un fracas impossible à décrire.

De toutes les fenêtres, de tous les soupiraux de caves partent des coups de fusil, mais, il faut bien le dire, beaucoup sont tirés peu intelligemment. On voit par exemple un soldat fermer brusquement une porte — le temps de recharger son fusil — puis l'ouvrir non moins brusquement et lâcher son coup dans le tas, souvent sans avoir visé. C'est qu'il a aperçu un groupe de Prussiens et que, dans son imagination, il ne voit plus que cela. Cependant ce groupe a pu se déplacer et, en son lieu, il peut retrouver un groupe de Français. Mais c'est comme on la dit « *La bataille du désespoir* » et le désespoir ne raisonne pas.

Il faut rendre cette justice aux Prussiens de la garde royale qu'ils s'emploient humainement, ainsi que nous l'avons déjà raconté, au sauvetage des blessés entassés sous des maisons ou dans l'église, tous locaux en flammes qui menacent de s'effondrer d'un instant à l'autre.

On entend un grésillement sinistre et inoubliable sous une canonnade dont les détonations répercutées par les murailles ressemblent à des explosions de poudrières.

1. Si la garde impériale était arrivée à ce moment, c'en était fait des Prussiens !!!....

Aussi, craignant, sans doute, que ce sauvetage ne soit compromis par les coups de feu, qui se croisent sur la place dans tous les sens, ou désirant seulement interposer dans ces circonstances un ministère de paix, l'aumônier de la 3e division du 6e corps sort au-devant des assaillants, armé seulement de paroles de paix. On le voit revêtu d'*un surplis taché de sang*, un crucifix à la main, debout sur les marches de l'église, couvertes de blessés et de mourants, et montrant le signe de la miséricorde, essayer d'arrêter l'effusion du sang. Il n'arrête rien. A ses côtés tombent deux soldats qui l'ont accompagné en manière d'escorte.

D'autre part, un médecin s'avance alors de l'ambulance située sur la place de l'Église, accompagné aussi de deux soldats, et agitant un mouchoir blanc, pour dire que des balles sont venues achever des blessés dans son ambulance; les deux soldats tombent raides morts à peine ont-ils franchi le seuil de l'ambulance et le médecin est obligé d'y rentrer au plus vite.

Du reste, deux ou trois médecins sont atteints ou disparaissent dans cette dernière défense de Saint-Privat, entre autres le docteur Thurel, médecin aide-major du 93e de ligne.

L'aspect du combat intérieur qui se livre à ce moment dans le village est solennel et terriblement imposant.

Tout à coup, d'une maison de la place de l'Église, se précipite un sapeur du 93e de ligne du nom de Bégey, qu'on appelait au régiment « Barberousse », parce qu'il avait la barbe rouge.

Des grenadiers prussiens l'entourent aussitôt et le désarment à l'improviste. Le sapeur se débat comme un lion, arrache un de leurs fusils et d'un coup de crosse fait rouler un Prussien par terre. Mais presque aussitôt le malheureux Bégey est renversé et lardé de coups de baïonnette.

Au même moment entrent dans l'ambulance, où ont été conduits la plupart de nos officiers blessés, un capitaine et un lieutenant prussiens. Ce dernier, un tout jeune homme, gesticule très haut, brandissant son sabre, le fourreau trainant et dit à nos officiers d'un ton menaçant :

« Messieurs, si la résistance *il* (*sic*) continue, nous massacrons tous vos blessés! »

Cette grotesque apostrophe est accueillie par des huées et, comme on dit à Saint-Cyr, « *on pique un peloton* » au Prussien : « Allons donc! on en a vu d'autres foudres de guerre que toi! »

L'autre officier ennemi, plus calme, plus raisonnable, s'aperçoit qu'auprès des vieilles moustaches, comme il y en a bon nombre dans l'ambulance, cette menace ne peut être prise que

pour une fanfaronnade et celui qui l'a faite pour un blanc-bec; aussi s'empresse-t-il de reprendre : « Que tous ceux qui peuvent marcher sortent de l'ambulance ». Puis il parlemente avec le médecin-chef.

Une cinquantaine d'officiers et de soldats assez légèrement atteints sortent de l'ambulance. Les Prussiens les font ranger sur la place de l'Église, contre un mur, gardés par une haie de grenadiers royaux.

Les prisonniers français sont mornes et, il faut l'avouer, ils ont conscience d'avoir été vaincus.

Cependant les obus ne discontinuent pas de pleuvoir, tout autour ou près de nos compatriotes[1].

A chaque projectile qui éclate, on voit alors ces grands gaillards de grenadiers prussiens s'écarter vivement sans vergogne et courber plus que la tête pour éviter les éclats.

Ces salutations rendent la gaieté à nos troupiers qui ne se privent pas de se venger de leur situation par des lazzis : « Saluez ! saluez ! ces obus sont des vôtres ! — On se salue entre pays ! Prends garde, tu vas te dévisser la boule, tu vas perdre ton paratonnerre[2], etc... », et à ces quolibets s'ajoutent de moqueurs éclats de rire.

La scène est des plus typiques : d'un côté, nos petits soldats, secs, nerveux, se redressant autant qu'ils le peuvent, les bras croisés sur la poitrine, le sourire railleur aux lèvres. De l'autre, au contraire, les grands grenadiers prussiens, véritables colosses, qui, à chaque détonation, avec l'instinct de la brute, saluent très bas et s'aplatissent le long des murs.

A cette vue un officier du 93e, M. Couturier, ne peut s'empêcher de s'écrier :

« Hein ! si les rôles étaient renversés ; si c'étaient nos grenadiers de la garde qui les garderaient, est-ce que vous croyez qu'ils se défileraient ainsi ? — J'en doute. » lui répond un camarade.

1. Dans l'important ouvrage du major Hoffbaüer, professeur aux écoles réunies de l'artillerie et du génie à Berlin, on lit :

« L'infanterie (allemande), qui avait donné une si grande preuve de sa bravoure « et de son courage, venait à peine de s'emparer de Saint-Privat et d'occuper les « hauteurs environnantes, lorsque des parties de la grande masse d'artillerie alle- « mande pénétrèrent dans le village *pour en assurer la possession* et pour se tenir prêtes « à d'autres événements. C'est là que se fixa peu à peu *la dernière grande batte-* « *rie* qui s'étendait depuis la forêt de Jaumont, par Saint-Privat, jusqu'au bois de la « Cusse, et dans laquelle 38 BATTERIES (228 PIÈCES) se trouvaient serrées les unes « contre les autres. »

2. Le troupier français voulait sans doute dire par là que, si le grenadier prussien laissait choir sa tête en se baissant trop, celui-ci ne serait plus protégé par le paratonnerre, c'est-à dire par la pointe en cuivre de son casque.

Les grenadiers prussiens maugréaient, menaçaient, furieux de leurs propres venettes. Mais, en somme, ces joyeux lazzis ne donnèrent lieu à aucun acte de brutalité de leur part, on doit le reconnaître. Nous ajouterons que nous ne prétendons nullement, par ce trait pourtant caractéristique, infirmer dans l'esprit du lecteur l'incontestable valeur, que montra la garde prussienne dans l'*attaque* de Saint-Privat.

On avait sans doute enseigné à ces troupes d'élite, comme chez nous :

« Que la générosité honore le courage : que les prisonniers de guerre ne doivent jamais être insultés, maltraités, ni dépouillés, que chacun d'eux est traité avec les égards dus à son rang. »

(Article 200 du règlement sur le service des armées en campagne).

Au reste, il ne nous revient pas que la garde prussienne ait commis des excès, pendant la guerre franco-allemande.

On n'en peut pas dire autant des autres corps d'armée. Ainsi pour ne citer, en ce moment, qu'un seul fait, nous avons entendu attester, non seulement par des sous-officiers et des soldats, mais aussi par des officiers, que, le 16 août, des cavaliers prussiens de von Bredow, en repassant vers Flavigny, avaient frappé de coups de lance ou de coups de sabre plusieurs de nos blessés gisant à terre.

Une chose qui frappa beaucoup nos troupiers prisonniers à Saint-Privat, c'est la différence profonde des types prussien et saxon, deux races d'ailleurs éloignées l'une de l'autre par leurs origines : les Prussiens, plutôt secs et anguleux que gros, plutôt brunâtres ou roux que blonds, nez russe ou slave, cou long, pommettes assez saillantes, petits yeux généralement bruns, mains noueuses, épaules bien détachées de l'encolure, formes du bassin fortement accusées et très grands pieds.

Nos soldats remarquèrent la vivacité relative de leurs mouvements de corps, la souplesse de leurs articulations, leur démarche enlevée.

Les Saxons, au contraire, leur parurent plus blancs de peau, plus blonds, avec des yeux plus bleus, des formes plus massives, d'une allure plus calme, plus tranquille, d'un regard plus clair, plus doux, plus franc; ils n'avaient pas les pommettes du visage aussi marquées que les Prussiens, qui semblent avoir conservé de leur antique origine asiatique un reste de prognathisme.

C'est que le Prussien, ou Borusse, est un Mongol, mélangé légèrement de Slave. Il a gardé la taille élevée et la férocité du Mongol et a pris un peu de la vivacité du Slave.

Les premiers Mongols, qui passèrent par les pays slaves,

s'unirent à des femmes slaves et c'est de ces croisements que descendaient les Borusses.

Le Prussien, au moins le soldat, a conservé toute la malpropreté corporelle du Mongol.

« Ils puent comme des rats morts, à vous tourner le cœur ! » disaient nos paysans. — Ils avaient en outre gardé des races mongoles l'habitude de s'oindre, même la barbe, de corps gras (graisse, huile ou pommade), qui ne tardaient pas à rancir et à sentir mauvais.

Les Saxons, au contraire, qui sont des descendants des Germains, en avaient la beauté et l'air bonhomme.

— Mais revenons à l'aspect lamentable qu'offrait le village de Saint-Privat, dans la soirée du 18 août 1870, après son enlèvement par les troupes de Frédéric-Charles.

Saint-Privat n'est plus qu'un monceau de ruines fumantes.

Voici le presbytère effondré, saccagé. Sous des débris de meubles et de livres, quelques lambeaux dorés attestent que les ornements sacerdotaux n'ont pas même été respectés.

C'est la loi de la guerre, et, pris l'assaut, le malheureux village a été pillé à la lueur des flammes.

Non loin de là, des décombres noircis, et d'où s'élèvent encore des nuages de fumée pailletée d'étincelles, marquent la place où s'élevait l'église.

Les rues regorgent de cadavres que les Prussiens ont rangés au plus vite le long des murailles afin de rétablir la circulation pour leur artillerie.

Deux soldats de la ligne sont endormis d'un sommeil si profond qu'il faut les secouer par le bras pour les éveiller, ils ont tous deux les pieds emportés par un éclat d'obus. A quelques pas un artilleur français, traversé par une balle, tient encore l'écouvillon de sa main crispée.

Plus loin un sapeur est étendu, le visage contre terre, des camarades prisonniers le retournent, il est mort. Sa montre est encore sur lui, sujet d'étonnement pour nos troupiers, car les soldats prussiens, attachés aux ambulances, ne se font pas scrupule d'enlever la primeur des dépouilles aux maraudeurs qui n'attendent que la nuit pour envahir ce champ de carnage.

Dans les maisons et les granges restées debout, des centaines de blessés sont entassés et exhalent leur dernier soupir; les blessures aux jambes et aux bras sont de beaucoup les plus nombreuses.

Dans une grange, à l'entrée de laquelle est étendu le cadavre d'un capitaine du 9e bataillon de chasseurs à pied, sont empilés

une vingtaine d'artilleurs français, tous frappés par des éclats d'obus.

De nombreux blessés de notre infanterie gisent pêle-mêle dans une étable basse, infecte et sombre. Contre une clôture aux planches disjointes, sur un lit de paille à moitié pourrie est assis un chef de bataillon de la ligne, M. Leroux; il a reçu trois blessures, dont l'une est très probablement mortelle ; la balle s'est logée dans le bas-ventre.

D'une voix ferme et vibrante, il s'adresse à un médecin :

« Docteur, dit-il, ayez la bonté de panser ma blessure. Dieu merci ! Je la sens peu grave, j'ai toute ma force et j'en réchapperai ; mais je peux dire que je reviens de loin. — Ah ! c'eût été dur de mourir, voyez-vous ; j'ai les deux plus beaux enfants qu'on puisse voir... » et son mâle visage s'illuminait de tendresse à cette si douce pensée.

Contre cet officier supérieur est étendu un jeune capitaine du 9e bataillon de chasseurs à pied, également frappé au ventre par une balle. Ce blessé n'a pas conscience de son état : il parle, il s'agite, il existe ; encore quarante-huit heures et cette tête intelligente et fine qu'il relève avec fierté, cette tête sur laquelle on lit l'espérance et l'amour de la vie, frappera lourdement le fond de quelque fosse ignorée.

Dans la rue, contre un portail enfoncé et criblé de balles, un soldat allemand touche à sa dernière heure. C'est un Saxon, sa tête jeune et blonde repose sur une bible entr'ouverte ; un frémissement convulsif agite la mâchoire inférieure; un rictus douloureux tord la bouche et les lèvres d'où s'exhale un faible soupir ; la lutte est finie, il ne souffre plus !

Dans une ambulance, un aumônier français s'approche d'un soldat qui l'a fait appeler, se penche vers lui, l'interroge, le console et reçoit la confession que le mourant lui fait à voix basse. Un autre aumônier recueille les lettres des blessés qui toutes sont remises décachetées aux officiers allemands, et où il ne doit être question que de l'état de la santé.

Tous les blessés français et allemands, consumés par la fièvre, sont horriblement altérés. Or, l'eau manque à Saint-Privat ; les chaleurs d'un été exceptionnellement sec ont tari les puits sur ce sommet sans arbres ; seule, au milieu du village, une mare puante, à l'eau verdâtre, dans laquelle croupissent des cadavres d'hommes et de chevaux, miroite aux lueurs rougeâtres de l'incendie. Vainqueurs et vaincus, valides et blessés, chacun meurt de soif dans ce village en feu.

Des médecins français, munis du brassard, se sont divisés en deux groupes, occupant chacun une maison transformée en

ambulance. Ils sont là une trentaine environ dans Saint-Privat, sous les ordres de deux fonctionnaires de l'intendance. Ils sont fort découragés; tous les éléments de secours leur manquent à la fois et, bien qu'ils ne soient pas prisonniers, les communications avec Metz leur sont provisoirement interdites en raison des mouvements militaires qu'exécutent de toutes parts les armées allemandes.

De leur côté, les médecins allemands ne peuvent eux-mêmes suffire aux besoins de leurs propres blessés, tant le nombre en est considérable.

Cependant, grâce à l'activité de tous, à la fin de la journée, la plupart des blessés tombés dans le village sont enlevés et transportés dans les ambulances.

— Il est onze heures du soir! Le silence s'est rétabli peu à peu, les deux armées sont épuisées; les morts sont étendus dans une boue visqueuse et sanglante; et la lueur effrayante des incendies continue à éclairer l'aspect du champ de bataille et la vue de cet horrible carnage.

— Parmi les nombreux traits de courage qui marquèrent cette belle défense de Saint-Privat, nous raconterons l'acte suivant qui montre combien est grand le dévouement et l'attachement de nos soldats envers leurs officiers.

On se rappelle qu'au moment où la première colonne prussienne avait débouché sur la place de Saint-Privat, le capitaine du génie Audier avait été mortellement frappé en tenant tête à l'ennemi avec une poignée de combattants de toutes armes, et que le sapeur Chabas, aidé d'un soldat du 12e de ligne, avait, après de nombreuses péripéties, transporté cet officier sur le lit d'une maison abandonnée.

Là, les deux braves troupiers essayèrent de ranimer le mourant. Le « lignard », qui avait encore un peu d'eau-de-vie dans son petit bidon, en versa quelques gouttes dans un quart, mais le capitaine ne put rien prendre.

Ce soldat va alors chercher un médecin, mais, arrivé sur le seuil de la porte, il ne voit que des Prussiens; l'ambulance où il s'était d'abord dirigé avec le sapeur, pour déposer le blessé, est en flammes; partout, on n'entend que des coups de feu et les cris déchirants des blessés.

Le capitaine Audier ne peut parler; son œil mourant est fixé sur ces deux soldats si dévoués comme pour leur dire un dernier adieu. Bientôt ce n'est plus qu'un cadavre.

Déjà, depuis quelques instants, les échos retentissent des chants de guerre ou des chansons de route, entonnés par les colonnes prussiennes ou saxonnes sur les routes qui mènent à

Saint-Privat. On entend une voix qui chante un couplet, puis un tonnerre d'autres reprenant en chœur le refrain. Ils chantent d'ailleurs fort bien, avec beaucoup d'ensemble et de méthode. Mais ces chants de triomphe sont bien faits pour serrer cruellement le cœur des Français et vous mettent la rage au ventre.

Il peut être entre dix et onze heures du soir, les derniers coups de feu se font entendre. Les musiques prussiennes se mettent à jouer et semblent insulter au malheur de nos pauvres soldats blessés et prisonniers.

Le sapeur Chabas et son compagnon, appuyés sur leur fusil, passent la nuit auprès du cadavre de leur capitaine, éclairés par les gerbes de feu qui s'élèvent des maisons voisines.

Au point du jour, un lieutenant prussien, suivi de quatre hommes, entre par la porte restée entr'ouverte et dit aux deux soldats, en mauvais français, qu'ils sont prisonniers.

Le sapeur Chabas montre du doigt le cadavre du capitaine Audier et raconte en peu de mots ce qui s'est passé : « C'est très bien ! répond l'officier ennemi ; vous êtes deux braves gens ! » Puis il s'approche du lit, détache une petite sacoche que le capitaine avait à ses côtés, l'ouvre, en verse le contenu sur le rebord de la croisée, compte l'or et les billets de banque et dit à haute voix : « Quinze cent quatre-vingt-quatre francs et quelques centimes ! » il prend aussi l'épée et le revolver du mort, après avoir demandé au sapeur Chabas l'adresse de la veuve de l'officier français, en promettant de tout lui envoyer.

Cet officier allemand, qui se nommait von Verkmeister, lieutenant au 4e régiment de la garde royale, tint fidèlement sa promesse.

— Dans cette défense de Saint-Privat, une des pages les plus glorieuses de notre histoire militaire, si riche cependant en faits de cette nature, les soldats du maréchal Canrobert avaient été, ainsi que leur digne chef, admirables de calme et de fermeté. Ils s'étaient battus dans la proportion de un contre quatre, pendant huit heures et presque sans artillerie.

Notre 6e corps avait supporté des pertes sensibles et comptait sur un effectif de vingt-six mille neuf cent cinquante-deux hommes : trois généraux blessés (les généraux Henry, chef d'état-major, Plombin (2e division) et Colin (2e brigade, 3e division), deux cent treize officiers et quatre mille huit cent quatre-vingt-trois sous-officiers et soldats [1].

1. Le 6e corps, on se le rappelle, comptait, après Rézonville : un général tué, deux cent deux sous-officiers, cinq mille cinq cent quarante huit hommes hors de combat pour un effectif de trente-un mille trente-deux hommes, ce chiffre joint aux pertes de Saint-Privat (trois généraux blessés, deux cent treize officiers et quatre mille

Une consolation pour nos soldats, c'était l'effroyable carnage qu'ils avaient fait de leurs ennemis.

Le général saxon von Craushaar était tué, les généraux prussiens von Pape, von Medem et von Blumenthal étaient blessés.

La garde royale prussienne avait notamment éprouvé des pertes affreuses : elle laissait étendus sur le sol trois cent quinze officiers et sept mille sept cent quatre-vingt-cinq hommes (*plus de huit mille tués ou blessés!*).

Certains de ces régiments d'élite avaient été décimés d'une façon effrayante.

Le bataillon des *schützen* (tirailleurs de la garde)	170	officiers et	442	hommes
Le 1er régiment de la garde	41 (!)	—	1.022	—
Le 2e régiment —	49	—	1.032	—
Le 3e régiment —	39	—	1.052	—
Le régiment de grenadiers (empereur François)	39	—	1.018	—

Quant aux Saxons, qui avaient aussi attaqué le maréchal Canrobert, leur intervention leur coûtait quatre-vingt-neuf officiers et dix-huit cent soixante-deux hommes. Ce n'était pas moins de dix mille soixante et un Allemands couchés devant les positions que les Français avaient occupées ou dans les rues de Saint-Privat (quatre cent quatorze officiers et neuf mille six cent quarante-sept sous-officiers et soldats).

Ainsi donc les pertes des Allemands sur ce point étaient de 11, 5 pour 100, et celles de notre 6e corps de 18 pour 100.

Comme on le voit, les chiffres que nous avons donnés ci-dessus, d'après les historiens allemands, prouvent que cette journée du 18 août 1870 avait été des plus meurtrières pour l'ennemi. Le vieux roi Guillaume n'exagérait rien, lorsque, dans sa dépêche à la reine Augusta, il disait que : « les prairies entre Sainte-Marie-aux-Chênes et Saint-Privat peuvent être regardées comme « *le tombeau de la garde royale* ».

Jamais troupes abandonnées de leur général en chef, laissées sans ordres, sans secours pendant une longue bataille, ne

huit cent quatre-vingt-trois hommes), donne pour ces deux affaires : quatre généraux, quatre cent quatorze officiers et dix mille quatre cent trente et un sous-officiers et soldats tués ou blessés, pour un corps d'armée d'un effectif moyen de vingt-neuf mille hommes, soit plus de un sur trois.

s'étaient mieux défendues que nos soldats du 6e corps, ce jour-là[1].

Si la garde impériale tout entière, si les cent vingt canons de 12, restés immobiles dans leur parc, étaient venus les soutenir, les Prussiens non seulement n'auraient obtenu aucun avantage, mais au contraire auraient subi une effroyable défaite, rejetés qu'ils eussent été sur les fourrés des bois de la Cusse, d'Auboué, de Doseuillons, et des Génivaux où ils auraient été en outre obligés d'abandonner toute leur artillerie.

Du reste, la position de nos autres corps d'armée dans le bois des Génivaux, pendant toute la journée, permettait de couper en deux l'armée allemande.

« En résumé, dit le très érudit colonel Derrécagaix, dans son Histoire de la guerre moderne, le combat avait été assez honorable pour que nos régiments eussent le droit d'être fiers de leur défense. *Quand on est vaincu dans ces conditions, on peut triompher, à son tour, dans d'autres occasions!*

« Le souvenir de cette lutte restera donc gravé dans nos annales et c'est avec un sentiment de satisfaction légitime, avec fierté même, que l'illustre maréchal Canrobert, comme ses compagnons d'armes peuvent dire aujourd'hui qu'ils étaient le 18 août 1870 parmi les combattants de Saint-Privat. »

A bientôt dix-neuf années de distance, tout ce qui, en France, porte encore dans la poitrine un cœur de soldat, se consolera en lisant ce jugement bien digne d'un homme de guerre.

Certes, les hommes de l'ancienne armée avaient commis bien des insouciances, bien des vanités; ils avaient lourdement sommeillé sur des lauriers, qui pourtant n'avaient pas été conquis sans difficulté; mais, malgré tout cela, il y a une chose que ne méritaient pas ces braves gens, c'est le malheur d'être commandés par cet être à l'âme de boue qui s'appelait Bazaine, et dont l'histoire d'ailleurs a déjà fait justice!

1. Le capitaine de l'artillerie belge, Bodenhorst, qui a traduit l'ouvrage du major Hoffbaüer, a fait suivre sa traduction de l'appréciation suivante, qui est celle de tous les officiers étrangers au courant des faits de la guerre franco-allemande :

« En terminant cette conclusion, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hom-« mage au courage, à l'intrépidité et au dévouement de cette malheureuse armée fran-« çaise que la fortune semblait avoir abandonnée! Sa conduite admirable dans les « batailles de Borny, de Vionville et de Saint-Privat mérite les plus grands éloges. « Si le plan de la dernière bataille et, en général, celui des combats précédents avaient « été mieux organisés, si les mesures de sûreté n'eussent pas été défectueuses, enfin, « si le général en chef n'avait pas été guidé par des idées fatales, *il est certain* que « l'armée française serait sortie victorieuse de toutes ces batailles et qu'elle n'eût « jamais été soumise à la rude épreuve d'une capitulation! »

CHAPITRE XIX

Retraite du 6e corps.

Évacuation de Saint-Privat. — Retraite par échelon. — La cavalerie du Barail, le 94e et le 100e de ligne à l'arrière garde. — La brigade Péchot. — Marche en bon ordre de l'infanterie et de la cavalerie. — Le 9e bataillon de chasseurs, le 4e et le 12e de ligne arrêtent les escadrons allemands. — Canrobert et le tirailleur. — « Le 100e de ligne laisserait-il enlever un maréchal de France? » — Panique des convoyeurs du 6e corps. — La colline des carrières de la Croix. — Les batteries du 6e corps prennent position sur cette colline. — Les 6e et 7e batteries du 13e d'artillerie. — Une nouvelle canonnade s'engage. — Notre artillerie décime les masses allemandes. — La division prussienne de von Ktheinbachen est refoulée. — Énergie de nos artilleurs. — Le lieutenant-colonel de Montluisant. — Calme de nos troupes. — Aspect du combat d'artillerie à la nuit. — Incendie des villages. — Cessation du feu. — Pertes de notre artillerie. — Le 94e protège la retraite de l'artillerie, avec le 3e escadron du 3e chasseurs. — Marche dans l'obscurité. — Ralliement des hommes égarés. — Les horreurs de la guerre. — Fuite des paysans de la contrée. — Illusions d'optique. — Insignifiante faiblesse de la cavalerie allemande, le 18. — Fatigues de la marche. — Le sommeil. — Échos du 18. — Félonie des Allemands. — Inhumanité des brancardiers ennemis. — Les « sbires de Bismarck ». — « *L'as-tu vu?* ». — De Plesnois au fort Moselle. — A Woippy. — Un sommeil de plomb. — Concentration de l'armée française dans le camp retranché de Metz.

Quand les débris du 6e corps ont évacué Saint-Privat et ses abords, l'ennemi ne les a poursuivis qu'avec sa mitraille; il n'a pas même tenté, par un sentiment de *prudence*, qu'on peut trouver exagéré, de leur faire une conduite à la baïonnette ou

à la lance dans les reins; il s'est arrêté à ce village, sans tenter aucun effort sérieux pour inquiéter notre retraite.

Saint-Privat-la-Montagne n'est plus qu'un immense brasier. Les feux de l'artillerie et de la mousqueterie allemandes, partant de la demi-circonférence formée par les ennemis autour de cette position, se réunissent et se croisent sur ce malheureux village.

Écrasé par ces feux concentriques, le 6e corps, après avoir épuisé ses munitions, n'ayant pas de réserve en arrière de lui et après avoir résisté pendant plus de dix heures aux efforts d'un ennemi sans cesse renforcé par des troupes fraîches, le 6e corps, disons-nous, a été forcé d'évacuer le village en feu de Saint-Privat, qui n'est plus tenable, et de battre en retraite vers Metz, par la forêt de Jaumont et la route de Saulny.

Déjà, nos batteries ont abandonné la partie, les coffres vides; les escadrons de la division du Barail rétrogradent, sauf le 5e escadron du 2e chasseurs, qui, sous les ordres du commandant Pinochet, est envoyé en avant pour soutenir l'extrême arrière-garde.

Les lignes de tirailleurs, ne se sentant plus soutenues par l'artillerie, se recourbent en arrière; de leur côté, les batteries allemandes n'étant plus maîtrisées, avancent de toutes parts en fulminants échelons. Heureusement les nombreux projectiles ennemis éclatent peu dans les terres labourées, qui se trouvent en arrière de Saint-Privat.

La retraite s'effectue par échelon au centre, la droite appuyée par les mouvements de la cavalerie du général du Barail, par le 94e, ce brave régiment qui s'est si longtemps maintenu seul à Sainte-Marie-aux-Chênes, et par le 100e de ligne, posté au bord des talus sur la lisière des bois des Fèves et de Saulny.

Le 3e bataillon de ce régiment est venu se joindre au 2e. Ils sont divisés par demi-bataillons et formés en échelons pour protéger la retraite, qui s'exécute avec beaucoup d'ordre.

Le général Péchot, avec le 9e bataillon de chasseurs et des bataillons du 4e et du 12e de ligne, tient l'arrière-garde.

Au sortir de Saint-Privat, ce général a promptement rallié les débris de sa brigade dans les carrières voisines, ainsi que dans les ravins qui précèdent la forêt de Jaumont et en a formé un solide noyau, auquel viennent se joindre de nombreux soldats égarés et coupés de leurs régiments.

La retraite se fait en bon ordre, à une allure très lente : l'arrière-garde suit à regret, avec calme, le flot de troupes de toutes armes qui s'engouffre à l'entrée de la route de Saulny, en arrière du village de Saint-Privat, sous les éclats des obus allemands.

La chaussée de la route est envahie par l'infanterie; la cavalerie marche sur les accotements.

Le 2e chasseurs d'Afrique suit, à gauche, la lisière de la forêt de Jaumont; les 2e et 3e chasseurs de France longent à droite, celle du bois de Saulny.

Arrivés auprès de l'auberge de Marengo, située au bas de la côte de Saint-Privat, les chasseurs de France font halte, s'adossant à cette maison et attendent que l'infanterie se soit écoulée devant eux pour la suivre à leur tour. A cette cavalerie s'est jointe la brigade de dragons du 4e corps.

Un moment la cavalerie saxonne et les escadrons du lieutenant-général baron von Rheinbaben font mine de vouloir harceler notre retraite, mais ils sont aussitôt arrêtés par les soldats du général Péchot, qui brûlent ainsi leurs dernières cartouches.

— Canrobert, l'héroïque soldat, est resté près de nos tirailleurs, tout à fait à l'extrême arrière-garde, dirigeant lui-même la retraite des débris de son corps d'armée. Il est presque seul, car il est tombé tant de braves à ses côtés !

Cette noble et vaillante figure est abattue. Des balles ont troué sa selle et ses habits. Il est triste et sombre et semble marcher sans regarder.

Tout à coup, son attention est attirée par un vieux troupier qui tiraille encore :

« Que fais-tu là, mon brave? lui dit Canrobert. — Monsieur le maréchal, répond le tirailleur, c'est une dernière salve que je tire en l'honneur de la France. »

A un certain moment, Canrobert s'est arrêté pour voir défiler le 100e de ligne sur la route de Saulny. Or, tandis qu'il cause tranquillement avec le colonel Grémion, derrière le dernier bataillon de ce régiment, un moment d'émotion se produit. On reçoit des balles dans le dos et le bruit court que les Prussiens arrivent en masse sur les derrières de la colonne.

Le maréchal Canrobert se redresse alors sur ses étriers dorés et s'écrie d'une voix vibrante, s'adressant aux soldats qui marchent devant lui :

« Le 100e de ligne laisserait-il enlever un maréchal de France! »

— Non, monsieur le maréchal, non! — répondent tous ces braves gens.

— Eh bien, alors, ajoute Canrobert avec un geste superbe, tous les Prussiens du monde peuvent venir, je ne risque rien! » Et il reprend tranquillement sa conversation avec le colonel.

— Cependant, après son succès définitif de Saint-Privat, Frédéric-Charles, certain que désormais le général en chef français

ne pourra l'inquiéter avec la garde impériale, car la nuit arrive et la distance à parcourir par elle est trop grande, pousse vigoureusement en avant son corps de bataille, afin de compléter sa victoire. Une forte colonne allemande marche sur Jerusalem, dans le but de couper la retraite à notre 6e corps.

A ce moment beaucoup d'hommes ont pris les devants et présentent, dans le fond, à l'entonnoir que forme le terrain à l'entrée de la route de Saulny dans les bois, une masse compacte. Mais tous les corps, hâtons-nous de le dire, sont encore représentés par de solides éléments, réunis autour de leurs officiers et de leurs drapeaux, qui reculent lentement, en continuant le feu.

A cette heure tardive du coucher du soleil, ce coin du champ de bataille offre un tableau affligeant. Des convoyeurs, interprétant, comme l'indice d'un revers, le reploiement successif et prudent qu'exécutent les colonnes du 6e corps, se dirigent au galop sur Metz. Dans leur course affolée, ils entraînent quelques restes de compagnies sans chefs, qui, ayant brûlé leur dernière amorce, croient avoir rempli leur tâche.

Cette cohue de voitures et de piétons s'accroît, en avançant, d'une foule de trainards, de cette lie de poltrons et de lâches, qui souille les plus vaillantes armées, de la multitude des *mercantis* (marchands) et de quelques braves gens de bonne foi s'imaginant que tout espoir est perdu : bientôt cette débâcle de comparses prend les proportions d'un vaste sauve-qui-peut.

En vain des officiers, le revolver au poing, barrent la chaussée et rappellent les égarés à la raison, les peureux au sentiment de leur dignité.

En vain, des rangs de ceux qui, au voisinage, tiennent tête à l'ennemi, s'élèvent mille voix de crieurs émus annonçant aux fuyards l'arrivée de la garde impériale. Vainement enfin, retentissent, comme un cri de triomphe, ces mots : « La garde arrive! Vive la garde!» dont le nom seul semble devoir relever le succès sur l'unique point où il demeure incertain. Les exhortations ne réussissent pas mieux que la force, et le flot, de plus en plus rapide et houleux, des fourgons, des cavaliers, des fantassins, roule vers la ville.

La situation commence à devenir critique. Il ne reste plus d'autre parti que celui de masquer en la protégeant cette sorte de déroute partielle.

— Au sud de la route de Briey à Metz, le terrain se relève brusquement jusqu'à une altitude supérieure d'une trentaine de mètres à celle de Saint-Privat, à quinze cents mètres environ en arrière de ce village et à l'entrée des bois de Saulny,

dont elle en défend les débouchés. Cette hauteur est connue dans le pays sous le nom de *colline des carrières de la Croix*.

C'est sa crête que viennent couronner dix batteries du 6e corps que le maréchal Canrobert a gardées comme dernière réserve. Huit de ces batteries, (5e, 7e, 8e et 12e du 8e régiment; 5e, 6e et 7e du 14e et 6e du 19e) sont armées de canons de 4. Deux seulement, les 9e et 10e batteries du 13e d'artillerie, ont des pièces de 12.

Ces batteries ont accouru s'étager sur cette colline, avec un entrain des plus remarquables, bien que les hommes aient marché et combattu depuis six jours consécutifs, n'ayant touché qu'une ration de viande dans la nuit du 17 au 18 et deux jours de pain, de sucre et de café qu'ils ont apporté du camp de Châlons.

L'effort de ces dix batteries va être secondé par celui de deux batteries de 12 (6e et 7e du 13e d'artillerie) de la réserve générale, sous les ordres du chef d'escadron de Contamine, des capitaines-commandants de Reynaud et Bellorger.

Vers quatre heures et demie du soir ces deux batteries, qui étaient parquées à Plappeville, ont reçu l'ordre d'atteler et de se porter vers la droite de l'armée française (6e corps) sous la direction du chef d'escadron de Contamine, leur commandant supérieur. Elles se dirigent rapidement par le bois de Lorry et Amanvillers sur Saint-Privat-la-Montagne, afin de soutenir la retraite des troupes du maréchal Canrobert.

Ces deux batteries prennent position, à trois ou quatre mètres à gauche de la route de Briey à Metz, sur la crête et à hauteur de Saint-Privat et ouvrent le feu sur des batteries prussiennes établies en avant de Sainte-Marie-aux-Chênes.

En prise de presque tous côtés aux innombrables batteries ennemies, elles tiennent pendant une demi-heure, changeant deux fois de position et tirant à peu près dix-huit coups par pièce. Quand il ne reste plus autour de ses canons que quelques tirailleurs, le chef d'escadron de Contamine ordonne la retraite.

Les deux batteries traversent la route d'Amanvillers, se mettant successivement en position, et leur commandant supérieur les arrête définitivement, à quinze cents mètres en arrière de Saint-Privat. Là, elles se trouvent en ligne sur le versant du coteau situé au-dessus des carrières d'Amanvillers ou de la Croix, avec les 9e et 10e batteries de leur régiment.

Deux autres batteries de ce même 13e régiment d'artillerie, les 11e et 12e, capitaines-commandants Audoy et Zœger (réserve générale) ont été envoyées prendre position à deux ou trois

cents mètres en avant des glacis de droite du fort des Carrières : une section de chaque batterie devra battre le débouché de la route de Briey, la deuxième les hauteurs du bois de Vigneulles, la troisième la route d'Amanvillers; mais vers neuf heures du soir, ces deux dernières batteries reviennent à leur campement, sans avoir tiré un seul coup de canon.

— Cependant, ravitaillées en partie par l'arrivée de quelques munitions, les batteries du 6e corps, sous la direction du lieutenant-colonel de Montluisant, et appuyées par les deux batteries de 12 de la réserve générale, s'apprêtent à tenir tête à l'artillerie allemande.

Bientôt la canonnade reprend de plus belle : les projectiles français sifflent par-dessus la vallée, dans la direction de Sainte-Marie-aux-Chenes et de Saint-Ail, par où débouchent, avec leur artillerie, les têtes des colonnes allemandes.

L'artillerie du 6e corps, qui n'a plus que quelques obus à envoyer, s'est adossée au bois de Saulny, vis-à-vis Saint-Privat : elle a reçu l'ordre de tirer à outrance et fait feu, tantôt sur les colonnes d'attaque de la garde prussienne et des Saxons, qui ont déjà abordé le plateau et veulent s'emparer de Saint-Privat, tantôt sur les batteries allemandes, qui couronnent les hauteurs à droite et à gauche de ce village et qui tirent sur nos troupes, en pleine retraite vers Saulny.

En même temps l'artillerie de la garde impériale et plusieurs batteries du 4e corps se sont établies au-dessus de la route de Châtel, en face d'Amanvillers. Nous raconterons dans le chapitre suivant l'action énergique de ces batteries.

Cette artillerie ouvre un feu des plus violents sur les masses ennemies qu'elle voit s'avancer de tous côtés sur Saint-Privat et leur fait subir des pertes cruelles. Chacun se surpassant à l'œuvre parmi ces auxiliaires de la dernière heure, les détonations se succèdent les unes aux autres avec une rapidité vertigineuse.

Une telle intervention, aussi brusque qu'inattendue, intimide et arrête net les Prussiens dans leur mouvement offensif; la division de von Ktheinbachen, qui a reçu l'ordre de se jeter sur nos troupes, ne peut s'avancer et est refoulée.

Pendant ce temps, nos bataillons se reforment à hauteur de notre artillerie, à l'entrée du défilé, que traverse la route de Briey et continuent tranquillement leur retraite sur Metz.

La plupart de nos régiments ont conservé un ordre parfait, notamment le 4e, le 93e, le 94e et le 100e de ligne, ainsi que les régiments de cavalerie de la division du Barail, qui, formés en ligne, attendent pour passer que l'infanterie se soit écoulée.

On peut dire que cette dernière et énergique action de nos braves artilleurs a préservé le 6e corps d'un véritable désastre. La gloire de cette manœuvre très habile et très heureuse revient entièrement à son auteur, le lieutenant-colonel de Montluisant. Si, en effet, l'ennemi était arrivé sur la face est de Saint-Privat qui domine l'entonnoir dont nous venons de parler et dans lequel s'entassaient les troupes, et s'il avait, de là, ouvert son feu sur cet entonnoir, c'eût été un massacre et une débandade épouvantables.

Or, il n'a pas été tiré un seul coup de feu sur ces masses, tandis que la canonnade continuait encore.

La scène, à ce moment, était des plus saisissantes :

C'était le soir d'un beau jour; le soleil était près de l horizon ; le paysage pittoresque et gracieux contrastait avec le spectacle qui s'y déroulait, et cependant c'était pour nos troupes un calme relatif : elles se sentaient protégées par cette avalanche de fer qui passait au-dessus de leurs têtes, à l'adresse de l'ennemi, dont l'artillerie s'était tue, au moment où son infanterie s'approchait du village de Saint-Privat, afin de ne pas l'atteindre. Cette précaution valait à nos soldats en retraite de n'être pas atteints non plus.

La nuit, d'ailleurs, commençait à envelopper, de ses ténèbres, la vallée et les collines.

A mesure que l'ombre augmente, le spectacle devient de plus en plus imposant et terrible : sur une étendue de deux ou trois lieues, les feux se croisent sous un ciel obscur, les détonations du canon et le grincement des mitrailleuses du 4e corps se correspondent en un roulement ininterrompu.

Il fait nuit noire et le combat dure toujours.

L'action semble se concentrer sur deux points extrêmes : Saint-Privat et Amanvillers ; au centre les feux se ralentissent.

On discerne, d'après les éclairs, chaque déplacement des batteries, la nuit est sombre; les feux prussiens redoublent et convergent sur plusieurs points : Saint-Privat, Amanvillers, Moscou, le Point-du-Jour, etc. Bientôt une flamme s'élève, une autre lui succède, puis plusieurs autres; bientôt tous les villages et fermes de la contrée sont en feu ; le ciel s'éclaire sous les rayons de ces immenses brasiers, au-dessus desquels se déroulent, en gigantesques spirales, des tourbillons d'étincelles et de fumée lumineuse.

Enfin les dernières volées de mitraille traversent l'espace. L'obscurité et l'épuisement des munitions obligent toutes les batteries à cesser le feu.

Huit heures et demie sonnent au clocher de Châtel-Saint-

Germain, les canons se taisent : seul, l'incendie dévore paisiblement sa proie. La bataille est finie sur la droite, sauf dans le village de Saint-Privat, où l'on combat encore au milieu des flammes jusqu'à neuf heures du soir.

Peu à peu, toutes nos troupes se sont engagées dans la forêt et, la nuit venue, peuvent gagner tranquillement, par Saulny et Woippy, les glacis de Metz.

Nos artilleurs, posant enfin leurs écouvillons depuis neuf heures en branle, défilent tristement à la queue du convoi, qui tumultueusement s'allonge de Saint-Privat à la porte de France.

— Nos batteries n'ont éprouvé aucune perte dans ce dernier engagement : du reste, celles de la journée avaient été assez minimes, si on en juge par le tableau suivant :

	ARTILLEURS	
	TUÉS	BLESSÉS
	—	—
6e batterie (19e d'artillerie).....	»	1
5e — (8e d'artillerie).....	»	1
7e — —	3	6
12e — —	»	3
7e — (14e d'artillerie).....	»	1
6e — (13e d'artillerie).....	2	3
7e — —	3	6
9e — —	»	5
10e — —	1	7

La vigoureuse contenance du 94e de ligne dans sa défense de Sainte-Marie-aux-Chênes, où il a infligé à la garde prussienne de si rudes pertes, son prompt ralliement à Roncourt, enfin sa brillante attitude en se retirant de ce village, l'ont fait remarquer des meilleurs juges et lui valent, à la fin de la journée, l'honneur d'être chargé par le maréchal Canrobert de protéger la retraite de l'artillerie et de tout le convoi du 6e corps, dont la plus grande partie des convoyeurs ont abandonné leurs attelages. Le 3e escadron du 3e chasseurs de France est également resté, dans ce but, à l'extrême arrière-garde.

Tout en s'acquittant de la mission, aussi glorieuse que délicate qui vient de lui être confiée, le 94e s'est imposé la tâche de faire rejoindre tous les traînards et de recueillir tous les hommes égarés de leurs corps, qui se sont répandus dans les couverts avoisinant la route.

L'obscurité est complète. Le tonnerre de la bataille ne ré-

veille plus les échos. Un calme profond a succédé même au fracas terrible de la journée.

Nos colonnes longues et étroites se portent, par la nuit la plus obscure, dans la direction de Woippy, sur une route insuffisante, dans laquelle les différents corps sont plusieurs fois coupés. Des fractions de troupes s'égarent même.

Tous les chemins sont trop peu larges pour ces masses, qui se pressent ; et, en marchant dans les ténèbres, tantôt sur la route, tantôt par de petits sentiers, on se heurte, à chaque pas, à des tas de débris, ou l'on butte contre des voitures renversées.

La nuit sombre n'est éclairée, de loin en loin, que par la clarté des hameaux en flammes brûlant à la ronde, et qui aide à retrouver les blessés et à guider les compagnies momentanément égarées.

Le spectacle, qu'on entrevoit alors sur les bords de la route, contribue à augmenter la tristesse de la situation et serre fortement le cœur : partout, dans les fossés, des chariots renversés ; les bagages semant les champs ; les chevaux, éclopés, sans maîtres. A l'entour l'incendie, propagateur de la misère.

De loin en loin, des familles de paysans en fuite : les femmes chargées d'enfants et de hardes, les hommes courbés sous les dépouilles de leurs chaumières, les vieillards eux-mêmes pleurant à chaudes larmes ! Toutes les horreurs de la guerre couvrent la route de leur hideuse réalité !

A l'extrême arrière-garde, pendant les haltes multiples que le 94e est obligé de faire, afin de permettre l'écoulement de tous les convois, les hommes et les officiers tournent en arrière leurs regards attristés par les incendies de Sainte-Marie-aux-Chênes, de Roncourt, de Saint-Privat, d'Amanvillers, etc...

Quel soulagement pour nos troupes, si on avait pu leur faire savoir qu'à la même heure environ, une véritable panique s'emparait de leurs adversaires et que nos régiments de la garde avaient contenu et arrêté l'ennemi.

Mais l'ignorance la plus cruelle des événements de la journée redouble les perplexités de nos soldats, plus encore peut-être que les illusions d'optique inévitables par l'obscurité du soir.

Dans la pénombre de l'horizon, on aperçoit, non loin sur la chaussée, s'agitant, comme avant de charger, des escadrons que les meilleurs yeux de notre arrière-garde s'apprêtent à prendre pour des uhlans.

Soit que la cessation graduelle des bruits de combat justifie la crainte d'un insuccès final, soit que l'extrême lassitude de

la journée rende les plus froids impressionnables, le bruit d'un danger imminent s'accrédite parmi nos soldats et tous s'acheminent vers Metz processionnellement, persuadés que les coureurs ennemis ne tarderont pas à leur tailler des croupières, résignés à leur sort, comme des gens qui ont fait leur devoir.

A la vérité, si un parti ennemi se fût à l'aventure jeté sur les traces du 6e corps, il aurait pris sans effort le plus beau butin de la campagne : immense matériel d'artillerie et d'administration, myriades d'hommes et de chevaux; car ceux qui auraient voulu se défendre, n'auraient pu même dans la presse ni dégaîner, ni croiser la baïonnette.

Autant la cavalerie allemande s'est montrée, le 16 août 1870, entreprenante, bonne *éclaireuse* et audacieuse, autant, le 18 août 1870, elle a été d'une insigne *faiblesse*.

Il s'agissait pour l'armée allemande d'agir contre notre aile droite, puisqu'on coupait ainsi nos communications et que notre gauche s'appuyait aux fortifications de Metz; mais il fallait, pour assurer cette action, bien *reconnaître* l'extrémité de notre droite, ou plus simplement le point d'appui qui la constituait.

Or, c'était à la cavalerie allemande à *éclaircir* ce point; nous croyons qu'elle ne sut y parvenir que très tardivement, ce qui fit engager prématurément et écraser, par suite, l'attaque de l'infanterie prussienne.

Cette même cavalerie teutonne ne sut pas non plus ou n'osa pas se lancer, carrément et à fond, à la poursuite de notre 6e corps, dès que celui-ci fut obligé de se mettre en retraite. Lorsque, accablé, ce corps d'armée se replia sur les bois de Saulny, une cavalerie audacieuse eût pu nous infliger un désastre, malgré même le feu violent des cent huit pièces d'artillerie, qui, sous la protection de la division de grenadiers du général Picard, avaient pris position entre la ferme de Marengo et les carrières d'Amanvillers, pour contenir l'armée assaillante.

Mais revenons à notre 6e corps.

Cette marche nocturne, qu'il effectue, est des plus fatigantes. Cependant, après les premiers kilomètres parcourus, l'émotion des masses s'apaise; les plus surexcités cessent de regarder convulsivement en arrière, pour voir si l'ennemi ne vient pas encore sur leurs pas.

On se convainc que, si les Allemands négligent l'occasion d'une prise extraordinaire, cela prouve de leur part que leur armée a dû souffrir à l'excès, et que Saint-Privat sera une contre-partie, fort insuffisante, de Rézonville.

Toute chance de péril disparue, mais sous l'empire des sentiments qu'inspire la fatigue d'une marche nocturne, après trois

jours de labeurs sans pareils à la guerre, chacun se laisse aller à l'amertume de la situation ! Les plus vigoureux sont à bout de forces. Les cavaliers s'accroupissent sur leurs fontes servant d'oreillers; les fantassins sommeillent, tout en marchant, et, aux fréquents à-coup des colonnes, vont donner du nez dans le sac des camarades qui les précèdent.

Quelques soldats, encore éveillés, causent des tristes choses de la guerre, des ambulances en feu, de la félonie de certaines troupes allemandes qui, dans l'action, ont levé la crosse en l'air, comme en signe de reddition, à l'approche des baïonnettes françaises, puis ont tiré sur les nôtres à bout portant! Et les conteurs font à ce propos, au nom de tous, le serment d'être désormais impitoyables pour les *chiens d'Allemands*.

Ces échos du 18 août relatent aussi la brutalité des brancardiers ennemis, foulant aux pieds nos blessés, pour ramasser les victimes prussiennes, et la sauvagerie des soldats « sbires de Bismarck » (*sic*), assassinant les prisonniers désarmés.

Çà et là des rieurs, interprètes de l'étonnement général, se demandent pourquoi le maréchal Bazaine n'a pas été aperçu sur le champ de bataille : « Eh ! *L'as-tu vu?* » crient-ils aux camarades, et ces mots allaient devenir le sobriquet par lequel nos troupiers désignèrent Bazaine, pendant le blocus de Metz.

Mais peu à peu ces dernières rumeurs de bavardage s'éteignent, grâce surtout à la lenteur de la marche rétrograde, qui engourdit à leur tour les plus éveillés, et, avant minuit un quart, le 6e corps présente du Plénois au fort Moselle le singulier phénomène d'une troupe, qui, bêtes et gens, se meut sans avoir la perception de la vie.

Tout le monde est à bout d'efforts, lorsqu'on atteint enfin le village de Woippy, qui se trouve à deux kilomètres au nord-ouest de Metz, sous la protection des forts de cette place.

Les hommes bestialement s'endorment par terre, en mâchant du biscuit, les chevaux, sans pâture depuis vingt-quatre heures, se mangent entre eux les queues et les crinières. Le jour commence à poindre; on a donc mis près de douze heures pour faire quatre lieues.

Dans la journée du 19, comme nous le verrons tout à l'heure, l'armée entière du maréchal Bazaine vient s'établir dans le camp retranché autour de Metz.

CHAPITRE XX

Bourbaki protège la retraite

Bazaine donne l'ordre à la garde de marcher. — Il est trop tard. — Le 4e corps est tourné sur le flanc droit. — Belle défense des 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie. — « La garde? où est la garde? » — La division de voltigeurs est envoyée à Châtel-Saint-Germain. — La division de cavalerie Desvaux reste sur le plateau de Plappeville. — Reconnaissance du général Bourbaki, le 18 août au matin. — Rencontre du maréchal Bazaine et du capitaine de Beaumont. — Un ordre incroyable. — « La journée est finie!!! » — La division de grenadiers est portée au Gros-Chêne avec son artillerie. — Marche en avant des guides de la garde. — Le capitaine de la Tour-du-Pin est envoyé au général Bourbaki. — Le commandant Pesmes. — La division de grenadiers se porte au secours du 4e corps. — Les zouaves partent en avant. — Dans le bois des Rappes. — La panique des convoyeurs du 4e corps. — — Les grenadiers et les zouaves débouchent du bois. — La cavalerie légère du 4e corps sous le feu de l'ennemi. — Arrivée de la garde. — La charge! — Bourbaki apparaît. — Ses paroles. — L'artillerie de la garde ouvre le feu. — Arrivée des quatre batteries de la réserve d'artillerie de la garde. — Feu à la prolonge. — La marche de l'ennemi est arrêtée. — Offensive à la baïonnette des zouaves de la garde. — Pertes des 3e et 4e batteries du régiment d'artillerie montée de la garde et des 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie. — La retraite. — Les batteries retraversent le défilé des Rappes. — Retraite des zouaves, des grenadiers et des guides de la garde. — Le peloton de guides du lieutenant Boyer va constater l'occupation de Saint-Privat par les Allemands. — Évasion du sous-lieutenant Coumès du 93e de ligne. — Dans Saint-Privat. — Sortie de l'ambulance. — Poursuite des soldats prussiens. — Sur la route d'Amanvillers. — Les chants des soldats ennemis. — « *Getodt, Getodt!* » — Rencontre des zouaves de la garde, puis des grenadiers. — Un ami. — Un

beau coup à faire. — « Allons-y! » — Pas d'ordre. — La retraite sur Woippy. — Fautes des Allemands à Saint-Privat. — La peur des *revenants*. — Un excellent stratagème. — Fatigue de la cavalerie allemande. — Conséquences d'un retour offensif de la garde impériale.

Tandis que Canrobert déployait ainsi le plus ardent courage à Saint-Privat, Bazaine enfin, et à contre-cœur, se décidait, vers six heures du soir, à donner l'ordre à la garde impériale de marcher en avant.

A ce moment suprême, il est trop tard ; aucun espoir ne reste de garantir notre aile droite. On ne peut plus sauver que l'honneur de nos armes.

Ladmirault, découvert sur son flanc droit, ne peut empêcher le succès de l'ennemi. Déjà il a subi des pertes sanglantes. Maîtres de Saint-Privat, les Allemands placent leur artillerie sur les hauteurs de ce village et concentrent leur feu sur Amanvillers.

Le 4e corps français est donc pris de flanc par les batteries du XIIe corps (saxon) et la garde royale, tandis que celles des IIIe, IXe et Xe corps le pressent de front.

Cependant le général de Ladmirault tient encore, mais sa situation devient plus critique d'instant en instant. L'ennemi menace surtout sa droite, découverte entièrement par la retraite du 6e corps et menacée par la trouée, qui s'est formée entre les deux villages de Saint-Privat et d'Amanvillers.

Une forte colonne de Prussiens va se jeter dans cette trouée, mais à ce même moment le lieutenant-colonel d'artillerie Delatte lance, dans cette direction, deux batteries à cheval (3e et 4e du 17e d'artillerie) sous les ordres du chef d'escadron Bobet et des capitaines-commandants Limbourg et Loire.

Ces deux batteries suivent au grand trot la route de Briey à Metz qu'encombrent les fuyards, les voitures et les convois.

La 3e batterie tient la tête et, en arrivant sur cette route, la première pièce doit forcer le passage ; elle jette même dans le fossé une voiture qui obstrue la voie.

Cette batterie se met en position sur la droite de la route ; la 4e prend position sur la gauche, à environ six cents mètres de la tranchée du chemin de fer en construction de Metz à Verdun.

Toutefois cette réserve est bien précaire.

« Et la garde? La garde ? » disent nos soldats, « que fait-elle ? Pourquoi ne voit-on pas la garde ? »

Il est sept heures et demie : le jour commence à baisser. Nos batteries sont démontées ou silencieuses.

On est acculé à une espèce de carrière, à un escarpement dans lequel sont blotties, pêle-mêle, des voitures d'ambulance, de bagages et du train des équipages.

— Cependant la garde impériale s'avance à marche forcée sur la route de Saulny.

Ce jour-là, Bazaine l'a laissée absolument sans instructions, abandonnée à elle-même.

Cela semble inouï, invraisemblable, impossible !

C'est pourtant la réalité, l'exactitude même.

Toute la matinée l'infanterie de cet admirable corps est restée l'arme au pied à Châtel-Saint-Germain et au col de Lessy, tandis que sa cavalerie (général Desvaux) se tient perchée tout en haut de Plappeville.

Le général en chef a disposé, dès la veille, de cette cavalerie et, dès le matin, de la division de voltigeurs, répartie comme il suit : la 1re brigade, sous les ordres du général Brincourt, à Châtel-Saint-Germain, pour soutenir le 3e corps ; la 2e brigade, sous les ordres du général Deligny, est maintenue sur le Saint-Quentin, par suite de cette crainte d'une attaque sur les derrières de la gauche de l'armée, attaque dont les feux croisés de la place et du fort Saint-Quentin rendraient le succès invraisemblable; la division de grenadiers demeure seule disponible.

En présence de ces dispositions, le général Bourbaki fait observer au maréchal Bazaine qu'ainsi morcelée, la garde ne sera plus en mesure de produire les résultats sérieux, qu'on est en droit d'attendre d'elle, tant en raison des éléments qu'elle renferme qu'à cause de sa constitution en corps d'armée.

L'artillerie de réserve de la garde, composée de quatre batteries, et la réserve générale, forte de douze batteries, en tout quatre-vingt-seize bouches à feu, dont plusieurs du calibre de douze, sont massées au Saint-Quentin.

— Dans la matinée du 18, d'après un rapport du général Bourbaki, en date du 21 août, le commandant du corps de la garde avait reçu l'ordre du maréchal Bazaine, de se tenir prêt à marcher et l'autorisation de mettre ses troupes en mouvement quand il le jugerait convenable.

Ainsi donc, pendant toute cette après-midi, le maréchal Bazaine est averti à plusieurs reprises du danger qui grossit vers la droite de son armée, de la situation plus que critique du maréchal Canrobert, de l'insuffisance de son artillerie, de la pénurie de munitions qui le force à ralentir son feu dès le début du combat. Non seulement, il ne se porte pas de sa personne

sur le point menacé, pour y diriger, au besoin, ses réserves, mais encore il abandonne, à l'initiative du général Bourbaki, le soin de mettre la division de grenadiers de la garde en mouvement et laisse sur le Saint-Quentin quatre-vingt-seize bouche à feu absolument inutiles !

Le général Bourbaki, on se le rappelle, dès le commencement de la bataille, s'est porté sur la route de Saulny, accompagné seulement de son aide de camp, le commandant Leperche, et de quelques dragons de l'impératrice.

Vers trois heures de l'après-midi, le capitaine de Beaumont, des dragons de l'impératrice, commandant l'escadron d'escorte du général Bourbaki, étant en reconnaissance, afin de retrouver son chef et, en même temps, dans le but de s'assurer des progrès que les Allemands ont pu faire sur la rive gauche de la Moselle, rencontre le maréchal Bazaine sur la route d'Amanvillers.

Le maréchal, apprenant que cet officier appartient à l'état-major du général Bourbaki, l'arrête et lui prescrit d'aller dire à son *supérieur* « de rentrer avec ses divisons de la garde et de prévenir le maréchal Canrobert qu'il ne l'appuie plus ».

Le capitaine de Beaumont, frappé et ému de la gravité de cet ordre, demande à le répéter, pour s'assurer qu'il l'a bien compris ; mais à peine a-t-il commencé qu'un officier de la suite du maréchal Bazaine l'interrompt en lui disant :

« C'est inutile ! c'est bien cela ! »

Le maréchal, lui-même, ajoute aussitôt :

« Oui, les Prussiens ont voulu nous tâter, mais la journée est finie ! »

Ainsi, à ce moment, tandis que les lignes d'Amanvillers sont le théâtre d'une des plus grandes batailles de ce siècle, le commandant en chef de l'armée française, se tenant à quelques kilomètres en arrière, considère comme une simple escarmouche la lutte opiniâtre et sanglante, dont l'issue va décider de tout le reste de la campagne et du sort de l'armée.

L'ordre donné par le maréchal Bazaine n'est pas exécuté, car Bourbaki, comprenant que la lutte prend de grandes proportions, prend la responsabilité [1], en l'absence de tout ordre direct, d'appeler à lui sa division de grenadiers et de la porter au Gros-Chêne, à droite de l'armée.

1. A cette époque (1870) l'ordonnance sur le service en campagne (Titre XIII, *Instruction sommaire sur les combats*), s'exprimait ainsi :

« ...Un général commandant une aile ou une *réserve*, et n'ayant même point d'ordre, ne doit pas hésiter à engager sa responsabilité pour exécuter tels mouvements ou manœuvres qu'il juge de nature à pouvoir assurer ou décider de la victoire. »

Vers trois heures de l'après-midi, les zouaves et les grenadiers de la garde qui, depuis onze heures et demie du matin, entendent, sur une étendue de plusieurs lieues, le canon tonner avec autant de violence qu'à Rézonville, reçoivent l'ordre de prendre les armes. Leur artillerie divisionnaire attelle rapidement ses pièces, et, vingt minutes après, se met en route pour Amanvillers avec l'infanterie du général Picard : seulement chaque batterie n'a pu atteler que quatre pièces.

La 2e division de la garde s'arrête pendant une heure environ au Gros-Chêne, à deux kilomètres de Plappeville et à trois kilomètres du champ de bataille.

Le régiment des guides est monté également à cheval, laissant au camp ses tentes et ses bagages, et s'est rendu sur le lieu du combat, en suivant la division Picard à laquelle il est attaché.

Un moment après l'arrivée de cette division au Gros-Chêne, le général Bourbaki se porte un peu en avant, dans la direction de Saint-Privat et attend.

A six heures et quart arrive auprès de lui le capitaine d'état-major de la Tour-du-Pin, envoyé par le général de Ladmirault pour informer le commandant de la garde que les troupes françaises sont accablées de fatigue, qu'il en est de même des troupes ennemies et que l'intervention de troupes fraîches décidera assurément de la victoire.

Le général Bourbaki montre au capitaine de la Tour-du-Pin des masses ennemies exécutant un mouvement tournant, sur la gauche de nos positions, dans la vallée de la Moselle.

« La position que j'occupe, dit-il, est des plus importantes ; je ne puis bouger, ainsi, sans recevoir aucun ordre. »

Quelques minutes après, un nouvel officier de l'état-major du général de Ladmirault, le commandant Pesmes, arrive avec une lettre du commandant du 4e corps et du maréchal Canrobert. Cette lettre doit être des plus pressantes.

Le général Bourbaki prend aussitôt le parti de se mettre en marche avec ses zouaves et ses grenadiers et appelle à lui l'artillerie de réserve de la garde, restée au Saint-Quentin.

— Mais Bourbaki arrivera trop tard. Les Prussiens ont déjà complètement opéré leur manœuvre de flanc sur notre droite et Canrobert plie devant leur écrasante supériorité numérique.

Les zouaves et le 1er grenadiers partent les premiers, suivis par les trois batteries divisionnaires ; le 2e et le 3e grenadiers, dont les effectifs ont été plus que décimés par suite de la bataille du 16, fermant la marche.

Après un instant de halte, à l'entrée du défilé formé par la

route à travers le bois des Rappes, la colonne s'y engage, les zouaves en formant la tête.

Mais bientôt cette tête de colonne tombe au milieu d'une panique épouvantable : des centaines de voitures du 4e corps, des convoyeurs, des fuyards égarés, des chevaux lâchés, des mulets ayant encore sur le dos des blessés, qui hurlent de douleur, tout cela court pêle-mêle et cherche à gagner Metz.

Les zouaves et les grenadiers, ainsi que les trois batteries de la garde, sont arrêtés, refoulés et obligés de revenir sur leurs pas.

Ces soldats de la garde se rangent paisiblement en bataille, à peu de distance du défilé, et les batteries se mettent en position à quatre cents mètres environ en arrière.

« Qu'est-il donc arrivé? » se demandent ces braves gens, qui, à chaque instant, s'attendent à être attaqués.

Lorsque cette cohue, dont les cris sont bien faits pour démoraliser les troupes les plus solides, s'est écoulée, le général Bourbaki se met à la tête des zouaves, les enlève de la voix et du geste et, les faisant déployer en tirailleurs, franchit rapidement le bois des Rappes.

— A ce moment, les soldats du 4e corps sont à bout de forces. Les ennemis s'avancent de tous côtés, en poussant de formidables hourras.

La brigade de cavalerie légère (2e et 7e hussards), que commande le colonel d'état-major Campenon, recule jusqu'à la lisière du bois des Rappes.

Tout à coup, se font entendre les trompettes de l'artillerie de la garde et les clairons de l'infanterie : « La garde ! c'est la garde ! c'est la garde ! » On reprend confiance. On veut encore espérer. On a tant de peine à croire à la défaite !

Les tambours de la garde arrivent au pas de course, battant la charge. Les clairons leur répondent. En ce moment l'ennemi se montrant trop entreprenant, les zouaves se jettent en tirailleurs, en avant de la brigade de nos hussards.

Le général Bourbaki lui-même apparaît. Il regarde le champ de bataille et voit où en sont les choses. On aurait mieux fait de lui dire la vérité, car c'est risquer les zouaves et les grenadiers, qui ne sont pas alors appuyés par l'artillerie.

« Comment, s'écrie-t-il, on m'appelle et on bat en retraite? » — et, se tournant vers le capitaine de la Tour-du-Pin, qui l'accompagne, il ajoute : — « C'est mal ce que vous avez fait là, capitaine, vous m'avez promis une victoire et vous m'amenez au milieu d'une défaite. »

En même temps, on déblaie la route et les trois batteries de

la division Picard débouchent du bois au grand trot. On est tout étonné, en arrivant à l'autre extrémité de ce bois, de ne pas voir l'ennemi, qu'on s'attendait à y trouver : il faut gravir un petit mamelon, à quinze cents mètres plus loin, avant d'apercevoir le feu des pièces allemandes.

Maintenant il est trop tard pour reprendre l'offensive dans l'ombre croissante.

Les batteries de la garde, lancées en avant, se déploient cependant sur la hauteur et braquent la gueule de leurs canons sur Saint-Privat.

Les 3e et 4e batteries du régiment monté de la garde ouvrent aussitôt le feu de leurs pièces et tirent quelques salves, qui empêchent les Allemands de continuer leur marche. La batterie de mitrailleuses (6e) ayant été laissée en réserve à la sortie du défilé, avec le régiment des guides, les 3e et 4e batteries n'ont que huit pièces de 4 à opposer à la puissante artillerie ennemie.

En même temps, les grenadiers, arrivant au pas de charge, se déploient à droite et à gauche de ces deux batteries, mais c'est là une précaution tardive et superflue, car les Allemands n'osent point dépasser les dernières maisons de Saint-Privat.

De son côté, le général de Ladmirault place lui-même en batterie, dans une admirable position, à gauche de la route et à peu près à hauteur de la route d'Amanvillers, les 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie.

Ces deux batteries, établies en arrière du petit bois qui traverse le chemin d'Amanvillers à Lorry, ouvrent un feu à volonté des plus vifs contre des colonnes prussiennes, qui font mine de sortir du village de Saint-Privat, que les troupes du 6e corps ont été forcées d'abandonner.

Moment très court d'arrêt et d'hésitation de la part de l'ennemi. Puis l'attaque reprend furieuse : les batteries prussiennes nous font bien voir qu'elles ne sont pas, comme nos batteries, à court de munitions.

La retraite de notre aile droite se prononce, s'accentue, se précipite. Le 6e corps est débordé. La nuit est venue et, de toutes parts, d'immenses incendies, qui dévorent les villages autour desquels on s'est battu, s'élèvent à l'horizon.

A sept heures quarante minutes, la réserve d'artillerie de la garde arrive à toute vitesse et, s'établissant à gauche des trois batteries de la division Picard, leur apporte un utile soutien.

A onze heures du soir, les quatre batteries à cheval de la réserve d'artillerie de la garde, qui, jusqu'à ce moment, sont restées à leur bivouac du Saint-Quentin, ont reçu l'ordre de se

porter le plus rapidement possible dans la direction de Saint-Privat.

Ces batteries montent aussitôt à cheval, et, après avoir défilé devant le maréchal Bazaine, traversent, au grand trot, une vaste plaine couverte de convois débandés, dont les voitures fuient dans toutes les directions.

Les batteries reprennent la route pour passer le défilé du Gros-Chêne, situé dans un petit bois occupé par de l'infanterie, débouchent de ce bois, tournent à angle droit et, se déployant en bataille sur la droite, vont se placer en avant de la division de grenadiers, appuyée à l'angle du bois, à quelques centaines de mètres en avant et à droite du défilé.

Les 5e et 6e batteries, chef d'escadron Dejean, sont retenues auprès des grenadiers, pour remplacer les batteries divisionnaires du régiment monté de la garde, batteries qui sont déjà sur le terrain, et que le général Pé de Arros, commandant l'artillerie de la garde, a emmenées en arrivant à leur hauteur.

Les 3e et 4e batteries, chef d'escadron de Montfort, prennent position en face du village d'Amanvillers, qui est en flammes, et à gauche des trois batteries montées de la garde du lieutenant-colonel Dennecey de Cévilly et font feu jusqu'à la nuit noire, tirant par-dessus le village sur les batteries prussiennes, qui leur répondent.

En même temps, ces batteries, ainsi qu'une batterie de 12 de la ligne, qui n'a plus que quelques coups à envoyer, contrebattent également d'autres batteries ennemies, placées devant elles et à droite d'Amanvillers.

Les 3e et 4e batteries du régiment à cheval de la garde sont tellement en l'air, à douze cents mètres au moins des troupes de soutien (zouaves et grenadiers de la garde) restées avec le général Bourbaki, que tout le temps le feu a lieu *à la prolonge*.

La nuit étant arrivée, comme des tirailleurs ennemis se montrent à moins de six cents mètres sur la droite de la ligne d'artillerie, appuyée à des bois faiblement occupés par deux compagnies de zouaves de la garde, qu'on a envoyées au secours de cette artillerie, la section de droite des batteries montées reçoit l'ordre de tirer à mitraille et le général Pé de Arros fait mettre également *à la prolonge* et ordonne un feu en retraite pour les batteries, à deux cents mètres.

Ce redoublement inopiné de feu de l'artillerie, à la droite du 4e corps, fait sans doute supposer à l'ennemi qu'un renfort puissant est entré en ligne. Il arrête sa marche et cesse graduellement son feu.

En même temps, les zouaves de la garde sont lancés à la

baïonnette sur les Allemands, qui disparaissent et ne reviennent que trois quarts d'heure après.

Quant aux 1er et 3e bataillons du 1er grenadiers, ils sont déployés en arrière des batteries, appuyés par la cavalerie du 4e corps, et dès lors, ils se trouvent en mesure de protéger la retraite. Dans cette action, ce régiment compte seulement quatre hommes blessés.

C'est à peine si le feu a duré une heure, et, cependant, la 3e batterie de la garde placée au centre du régiment monté a éprouvé presque autant de pertes que dans la journée du 16; les chevaux des deux lieutenants Magron et Marie sont tués. Cette batterie compte un homme tué, cinq blessés; quatre chevaux tués et sept blessés. La 4e batterie du régiment monté n'a eu que deux hommes et deux chevaux blessés.

La 3e batterie du 17e d'artillerie, de son côté, a eu six hommes blessés; un cheval tué et neuf blessés; elle a tiré treize cent vingt-quatre charges.

La 4e batterie du même régiment compte, pour sa part, huit hommes blessés; cinq chevaux tués et sept blessés, elle a consommé huit cent soixante-seize projectiles.

D'après les documents recueillis depuis, le résultat de cette canonnade fut très meurtrier pour les Allemands; non seulement, elle arrêta le mouvement tournant que ceux-ci faisaient contre nous, mais le 4e corps eut encore l'avantage de protéger la retraite du 6e.

Le général de Ladmirault, notamment, adressa le lendemain les félicitations les plus chaleureuses au lieutenant-colonel Delatte.

— La nuit est venue interrompre le feu, qui cesse bientôt après sur toute la ligne. Le champ de bataille est devenu silencieux.

Les troupes sont épuisées et n'ont presque plus de munitions. Le 6e corps fait sa retraite par la route de Briey sur Saulny et Woippy.

Le général Bourbaki, voyant qu'il n'y a plus rien à faire pour le moment et que les troupes, qui étaient à sa droite et à sa gauche, ont pris position en arrière, exécute l'ordre qu'il a reçu depuis longtemps de Bazaine et ordonne à la garde de retourner à son bivouac du plateau de Plappeville.

Les deux batteries du régiment à cheval de la garde, les deux batteries du régiment monté, les deux batteries du 17e d'artillerie se retirent peu à peu, sans bruit, protégées par les zouaves et les grenadiers, repassent le défilé, et rallient les 5e et 6e batteries du régiment à cheval de la garde, ainsi que la 6e batterie

(mitrailleuses du régiment monté), puis elles se rabattent sur Lorry pour rejoindre les réserves et le parc.

La 3e batterie du régiment à cheval de la garde se retire la dernière, et, après avoir retraversé le défilé, elle se déploie, à trois cents mètres en arrière, pour en surveiller le débouché. Environ une heure après, elle reçoit l'ordre d'aller rejoindre les autres batteries, qui sont rentrées, vers onze heures et demie, avec l'infanterie, dans leur campement du Saint-Quentin.

— Quant au régiment des guides, il a d'abord, comme on le sait, été engagé lui-même en partie dans le chemin, qui traversant des bois, descend dans la vallée vers Amanvillers, mais il a bientôt reçu l'ordre de faire demi-tour et s'est mis en bataille en arrière.

Trop rapproché du bois et trop exposé aux feux de l'artillerie ennemie, il fait encore un demi-tour par pelotons, pour aller se former en bataille plus en arrière et attendre des ordres.

Le combat se termine sans que l'on ait eu besoin de ce régiment, qui rentre à son bivouac de Plappeville à onze heures du soir.

Le 1er peloton du 1er escadron, fort de vingt-cinq hommes, sous les ordres du lieutenant en 1er Boyer et du sous-lieutenant de La Mestrie, a été détaché dans la soirée et envoyé en reconnaissance aux villages de Saulny et de Woippy. Cette reconnaissance ne donne lieu à aucune observation particulière, n'ayant trouvé d'ennemi, ni dans l'un, ni dans l'autre de ces deux villages.

Dans sa marche, au delà de Woippy, sur Saint-Privat, ce peloton, ayant rencontré de nombreux chariots courant en débandade sur la route en pente qui conduit vers Metz, parvint, grâce à la fermeté des hommes et des officiers, à rétablir le bon ordre dans ce convoi.

Pendant que ce peloton rentre de sa mission, un ordre du général Bourbaki, apporté par un maréchal des logis, lui enjoint de se rendre à Saint-Privat.

Dans sa route, le lieutenant Boyer rencontre M. de Lantivy de Trédion officier supérieur d'état-major, qui l'engage à faire demi-tour, attendu que ce village se trouve occupé par les Prussiens. Le lieutenant Boyer, après s'être assuré de l'occupation de Saint-Privat, fait faire demi-tour à sa troupe et rentre au bivouac par le village de Lorry.

— Au moment où les zouaves et les grenadiers de la division Picard faisaient demi-tour pour regagner leur bivouac de Plappeville, ils furent rejoints par un jeune officier blessé, le sous-lieutenant Coumès, du 93e de ligne, lequel, fait prisonnier pendant

le combat dans les rues de Saint-Privat, venait de s'échapper des mains des Allemands, après maintes péripéties.

Vers la fin de la journée, les ennemis avaient réuni, contre une muraille, dans une rue adjacente à la place de l'Église, un certain nombre d'officiers français, entre autres le colonel Hanrion du 26e de ligne, et de soldats, la plupart blessés et faits prisonniers, après une résistance désespérée dans l'intérieur du village.

Profitant d'un moment d'isolement, de bagarre et de fumée, le sous-lieutenant Coumès réussit à quitter ses compagnons de captivité, sans être aperçu des grenadiers prussiens d'escorte ; mais cet officier ne sait pas trop de quel côté se diriger. Il erre, quelques instants, à l'aventure, puis la présence d'esprit lui revenant, il s'arme d'un blessé français, qui a la jambe brisée et geint sur le pas d'un corridor dans une ruelle.

Hissant, comme il peut, sur son dos, ce malheureux, qui se cramponne des deux mains, Coumès le porte à l'ambulance où lui-même a déjà été conduit. Cette ambulance, dont il connaît à peu près les issues, doit, en effet, lui servir de point d'orientation ou de repère.

De là, par une petite porte non gardée, le jeune officier ressort dans une rue, ramasse un sabre d'officier et, profitant de la confusion et aussi de la fumée, quoique l'incendie du village (joint à celui de Sainte-Marie-aux-Chênes), éclaire la campagne, comme en plein jour il se dirige d'abord vers l'endroit où son régiment (le 93e) s'est battu.

De cet endroit, il contourne la face occidentale du village, où il entend encore le bruit de la lutte dans les maisons (il est, à ce moment, entre neuf heures ou neuf heures et demie) et, après avoir rencontré quelques obstacles, tels qu'une poursuite par des soldats ennemis, auxquels il échappe par la rapidité de sa course, Coumès se perd dans la nuit entre la route de Sainte-Marie-aux-Chênes et le chemin d'Amanvillers.

Cependant, bien qu'échappé momentanément des mains des Allemands, l'officier français ne sait où porter ses pas.

Le chemin qui conduit de Saint-Privat à Amanvillers, et contre lequel il se trouve, est, à ce moment, couvert de troupes prussiennes se dirigeant sur Saint-Privat. Pendant près d'une demi-heure, il lui faut entendre les chants de guerre ou de triomphe des colonnes ennemies entrant dans ce village, chants entrecoupés de hourras sauvages.

Coumès s'étend alors sur le sol, très fatigué d'ailleurs et par la lutte de cette rude journée et par la perte de son sang.

Deux ou trois fois, pour ne pas être repris, il est obligé de

faire le mort; une fois, deux soldats prussiens le retournent, — il retient sa respiration, — et, après l'avoir assez examiné, se retirent en disant : « *Getodt, Getodt!* (Mort, Mort!). »

Bientôt il tombe dans une sorte d'assoupissement, lorsque, tout à coup, il entend sur sa gauche des sonneries de clairon françaises.

Profitant alors d'une certaine solution de continuité qui se forme sur le chemin d'Amanvillers, entre deux grandes colonnes prussiennes, il franchit d'un bond le chemin, et se dirige, en courant (en zig-zag pour tromper la poursuite) du côté où il entend les sonneries.

Il aboutit sur la route de Saulny, au moment où passent les zouaves de la garde, qui, arrivés trop tard, comme on l'a vu, sur le champ de bataille, s'en retournent vers l'emplacement de leurs bivouacs du matin.

Les zouaves le reconnaissent aussitôt pour un officier français; un sergent s'approche et lui demande : « Vous êtes blessé, mon lieutenant? — Oui. — Voulez-vous accepter mon bras pour vous soutenir? — Volontiers. »

A son tour, Coumès interroge. « D'où venez-vous? Avez-vous donné? — Non, mon lieutenant, nous sommes arrivés trop tard. — Avez-vous quelque chose à boire, j'ai une soif du diable? — J'ai de l'absinthe avec de l'eau dans mon bidon. — Donnez-m'en donc, je vous prie. » Le blessé en boit quelques gorgées et, ainsi réconforté, fait route avec les zouaves jusque près de Saulny.

Là, il aperçoit sur un petit chemin vicinal perpendiculaire à la route, à droite, une troupe à brandebourgs blancs et épaulettes rouges (toute notre infanterie a constamment combattu en épaulettes à l'armée de Metz).

C'est un bataillon du 3e grenadiers de la garde, que Coumès connait particulièrement, l'ayant fréquenté au Mont-Valérien, quand lui-même était en garnison à Paris.

Le 3e grenadiers attend que les zouaves aient passé pour s'encolonner à leur suite. Ces derniers marchent habituellement en queue de la division; or, on marchait en ce moment la gauche en tête, puisqu'on avait fait demi-tour pour rentrer à Metz.

Le sous-lieutenant Coumès s'approche du petit chemin où il a aperçu les uniformes à brandebourgs blancs et demande : « Vous êtes bien du 3e grenadiers? — Quelqu'un répond : Oui! — Monsieur Déliot (un sous-lieutenant) demande de nouveau l'officier, ne serait-il pas là, par hasard? — Me voici, répond une voix, qu'il reconnaît pour celle de Déliot, qui est-ce qui

demande après moi ? — C'est moi, Coumès — Ah ! c'est toi, mon vieux et que fais-tu ici ? Tu vas venir avec nous. »

Le sous-lieutenant du 93e de ligne prend donc congé du sergent de zouaves de la garde et aussitôt il est entouré par un groupe d'officiers de grenadiers, qui le questionnent :

« Vous êtes touché ? Il paraît que ça a chauffé au 6e corps ? D'où venez-vous ? C'est bien Saint-Privat, qui brûle là-bas ? Quel dommage qu'on nous ait fait partir si tard ! etc... etc... »

Coumès leur dit qu'à moins de trois kilomètres du point où ils sont à ce moment, il a vu une masse d'artillerie ennemie remontant tranquillement d'Amanvillers vers Saint-Privat ; qu'on tient encore dans le brasier de ce dernier village et que, s'ils veulent, il les guidera de ce côté-là, et que l'on peut, en s'emparant, à la faveur de la nuit, de toute cette artillerie, déterminer une panique complète chez les Prussiens.

Tous ceux qui l'entourent s'écrient « Allons-y ! ». On en fait part au capitaine commandant ce bataillon, qui dit : « Quel beau coup pour la garde ! Mais il faut un ordre du général de brigade. »

Bref, on se met en marche et on arrive au Ban-Saint-Martin, vers minuit. Là, le sous-lieutenant Coumès est pansé, et, le lendemain matin, 19 août, il se met en quête de son régiment, qu'après bien des pérégrinations et de malencontreuses indications, il peut rejoindre seulement le 20 août au soir.

Le colonel du 93e ayant rendu compte de l'évasion de cet officier, un capitaine d'état-major vient, dans la matinée du 21, le chercher pour le conduire au maréchal Canrobert, mais il ne voit pas le maréchal ; il est conduit au général Henry, chef d'état-major du 6e corps, qui a reçu, le 18, un éclat d'obus au genou.

Cet officier supérieur est étendu sur un petit lit de campagne et interroge Coumès sur les noms, les numéros des régiments prussiens qu'il a pu voir, sur la résistance qui a suivi la retraite du 6e corps, la direction prise par les Allemands au-dessus de Saint-Privat, etc., etc.

Du quartier général du 6e corps, le sous-lieutenant évadé fut mandé à celui de la 3e division, où il fut également questionné par le général Lafont de Villiers et le colonel Piquemalle, chef d'état-major de la division, celui-là même qui fut tué à la Commune, lors de l'entrée des troupes françaises dans Paris.

Parmi les questions qui lui furent surtout posées, il y a lieu de remarquer celle-ci : « Vous avez dû voir beaucoup de cavalerie, sur les neuf heures, entre Saint-Privat et Amanvillers et aussi sur la route d'Etain, entre Saint-Privat et Saulny ? Avez-

vous retenu quelques uniformes, des numéros de régiment, etc.? » Et, grande fut la surprise aux deux quartiers généraux que nous venons de citer, quand notre officier du 93e déclara qu'il n'avait pas vu ni rencontré un seul cavalier ennemi dans cette direction. Le chef d'état-major de la 3e division du 6e corps exprima même l'avis que, si une force un peu entreprenante de cavalerie était tombée sur Woippy à cette heure-là, le 6e corps eût été fort bouleversé, peut-être même dispersé, et une grande partie de son artillerie et de ses convois serait devenue sa proie.

— Ainsi donc de l'ensemble détaillé des événements qui se passèrent à notre droite, il résulte que l'ennemi n'osa pas faire la poursuite des débris de notre 6e corps.

A propos de *poursuite* on trouve dans le très important ouvrage du major Hoffbaüer (qui a eu le *summum* des documents officiels allemands à sa disposition) l'aveu suivant, dépouillé d'artifice, que nous recommandons à nos lecteurs.

« Les Français sont d'accord à déclarer que la retraite du 6e corps par Woippy, dans la vallée de la Moselle[1] et celle du 4e corps vers le plateau de Plappeville se firent en grand désordre et que, si un faible détachement de troupes allemandes se fût présenté à Woippy, le 6e corps eût été complètement détruit et une partie de son matériel enlevé.

« Le prince Frédéric-Charles, voulant profiter des avantages remportés par son armée, avait donné, en effet, l'ordre au prince royal de Saxe d'envoyer de l'infanterie dans la vallée de la Moselle.

« *Mais, à ce moment, ce dernier n'était pas sûr de ses succès à Saint-Privat* (d'après le capitaine Helmuth).

« Après la prise de ce village, la poursuite dut être abandonnée pour plusieurs motifs : l'obscurité favorisait la retraite de l'ennemi et cachait sa marche ; de nombreuses forces ennemies toutes fraîches qui occupaient une position d'arrière-garde, près du bois de Jaumont et couvraient la retraite ; enfin, l'épuisement des troupes, qui étaient sur pied depuis cinq heures du matin et qui avaient été engagées, en partie, pendant neuf heures, dans un combat sanglant.

« Il est vrai que la 46e brigade, abstraction faite des fatigues d'une longue marche, était encore intacte et avait été dirigée au nord-est de Saint-Privat ; mais en présence du feu violent

1. Il n'y avait plus ni bataillons, ni régiments, ni divisions, mais des amas d'hommes, de chevaux et de voitures, qui représentaient, dans la vallée de la Moselle, le 6e corps, et, sur le plateau de Plappeville, le 4e. » (Note du major Hoffbaüer.)

qui eut lieu au flanc gauche, dans le bois de Jaumont et qui se prolongea jusque dans la nuit, le prince royal de Saxe ne pouvait pas abandonner les dernières troupes fraîches qu'il avait à sa disposition. »

Les Allemands avouent donc eux-mêmes.

1° Qu'ils ont eu peur des *revenants* dans l'obscurité, quoiqu'à leur estime, l'armée en retraite qui leur avait été opposée eût été facile à dérouter entièrement, en raison du désordre apporté dans ses éléments constitutifs par les événements de la journée.

2° Qu'ils ont donné dans le stratagème des sonneries et fanfares de Canrobert, en prenant la brigade Péchot, chargée de couvrir la retraite du 6e corps, pour une arrière-garde formidable.

3° Qu'ils étaient fatigués et qu'ils ont craint de faire crever quelques chevaux de leur cavalerie, en leur faisant accomplir douze à quinze kilomètres de plus jusqu'à Metz, où ils eussent dû arriver avant nous.

4° Enfin que, même maîtres de Saint-Privat, ils ne se croyaient pas encore sûrs du succès, ce qui prouve bien que, si la garde impériale, arrivée sur le champ de bataille à sept heures et demie du soir, avait fait un vigoureux retour offensif, l'armée prussienne était culbutée sur les bois de la Cusse, des Génivaux et par conséquent complètement perdue.

CHAPITRE XXI

Dernière résistance du 4e corps.

Défense du 4e corps. — Les Allemands sont refoulés toute la journée dans le bois de la Cusse. — Attaque de deux brigades ennemies sur Amanvillers. — Destruction du bataillon des *schützen* de la garde prussienne. — Retraite du 6e corps. — L'artillerie ennemie se concentre sur la droite du 4e corps. — Changement de front de la division de Cissey, à droite. — Retraite du 20e bataillon de chasseurs à pied. — Ses pertes. — La 1re brigade de cette division (1er et 6e de ligne) sous le feu. — Pertes de ces deux régiments. — Le général de Goldberg est blessé. — Retraite de la division de Cissey. — Belle conduite du 73e. — Le colonel de Supervielle est blessé mortellement. — Pertes du 73e. — Le 57e de ligne protège la retraite. — Ses pertes. — Pertes des havresacs et des bagages. — Retraite du 20e bataillon de chasseurs à travers Amanvillers en flammes. — Marche de la 6e compagnie de ce bataillon. — Pertes du 20e bataillon de chasseurs. — Retraite de la brigade Véron de Bellecourt. — Résistance des batteries de la division Grenier (5e, 6e et 7e du 1er d'artillerie). — Résistance héroïque du 13e de ligne. — Le commandant Commerçon. — Une odieuse traitrise des Allemands déjouée à temps. — Le commandant Commerçon explore la ligne de bataille et est blessé. — Le 5e bataillon de chasseurs et le 2e bataillon du 54e sont décimés par les obus allemands. — En retraite. — Retour offensif de ces deux bataillons. — Retraite définitive. — Pertes du 5e bataillon de chasseurs. — Retraite des 2e et 3e bataillons du 13e de ligne. — Le 1er bataillon de ce régiment reste quand même, ainsi que trois compagnies du 3e bataillon. — Retraite de ces troupes. — Les 15e et 65e de ligne relèvent le 13e. — Pertes de ce régiment. — Retraite des trois batteries de la division Grenier. — La brigade Pradier. — Les Allemands repoussés à la baïonnette en avant d'Amanvillers. — Pertes du 64e et du 98e de ligne. — La

division de Lorencez. — L'ennemi prend l'offensive et sort du bois de la Cusse. — Retraite momentanée du 2e bataillon de chasseurs et du 33e de ligne. — Trait de courage du chasseur Delpech. — Retour offensif du lieutenant-colonel Derroja et du commandant Letanneur. — Retraite de ces troupes. — Pertes du 33e de ligne et du 2e bataillon de chasseurs. — Le colonel Sée du 65e est blessé. — Mort héroïque du commandant Grenier. — Ruse des Allemands. — Charge à la baïonnette du 1er bataillon du 65e. — Corps à corps. — Mort du sous-lieutenant Chérel. — Défense du 15e de ligne. — Le 41e de ligne du 3e corps est envoyé en renfort. — Au pas gymnastique. — Charge de ce régiment. — Belle conduite du colonel Saussier. — Pertes du 41e. — L'artillerie de la division de Lorencez (8e, 9e et 10e batteries du 1er d'artillerie). — Les batteries de la réserve du 4e corps. — La 6e batterie du 17e d'artillerie sur la route de Saulny. — Le 54e de ligne, ses pertes. — Mort du commandant Lamboley. — Belle conduite du sous-lieutenant Zabern et du sergent-major Damamm. — Le sous-lieutenant Vitalis. — La division de Lorencez se concentre en arrière de Châtel Saint-Germain. — Retraite de la division de cavalerie du 4e corps. — Belle conduite du 4e corps.

Nous avons raconté sans interruption toute la lutte de la droite française (6e corps), à partir de deux heures, parce que c'était là que se décidait le sort de l'armée du Rhin et celui de la France.

Pendant que les troupes de Canrobert luttent ainsi avec tant d'énergie contre des forces accablantes, le 4e corps, sous les ordres du général de Ladmirault, ne montre pas moins de valeur. Il est placé à la gauche du 6e, formant deux lignes de bataille, en avant et en arrière d'Amanvillers. Ses projectiles sillonnent la division hessoise et le bois de la Cusse, ravageant la 3e brigade de la garde royale et une partie du IXe corps. Depuis les premiers coups de feu de la journée, les Allemands essaient d'aborder nos troupes en cet endroit, mais ils sont constamment repoussés avec de grandes pertes.

Vainement le prince Frédéric-Charles commande en personne les manœuvres, les assaillants sont toujours contraints de reculer.

Quand la garde royale prussienne commence son second mouvement offensif contre Saint-Privat, le général von Manstein fait exécuter une tentative analogue contre Amanvillers par deux brigades d'infanterie (douze mille hommes).

Mais, pour attaquer cette position, comme pour atteindre Saint-Privat, il faut gravir un vaste espace découvert, qui n'offre pas le moindre abri. Les Français d'ailleurs se trouvent là en forces supérieures.

Les deux brigades allemandes sont donc horriblement mal-

traitées par notre artillerie et notre mousqueterie. Le bataillon des tirailleurs (*schützen*) de la garde prussienne, sous les feux croisés de la division de Cissey et de troupes du 6e corps, comme nous l'avons déjà raconté, a son commandant tué, (le major von Fabeck) et perd tous ses officiers. La moitié de son effectif à peu près demeure étendu sur le sol. La 49e brigade allemande pénètre dans la gare du chemin de fer de Verdun à Metz, qui n'est pas encore en exploitation et la 3e occupe une éminence à l'ouest d'Amanvillers; mais ni l'une, ni l'autre ne peuvent avancer au delà.

A sept heures du soir, malgré des efforts continus, malgré l'arrivée du IIIe corps, le prince Frédéric-Charles n'a fait aucun progrès.

A sept heures et quart, le feu prend à l'extrême droite une intensité extrême : c'est le XIIe corps (saxon), qui vient d'entrer en ligne et qui tourne notre droite par Roncourt.

Au bout de trois quarts d'heure, le corps Canrobert, écrasé par le nombre, ayant épuisé ses munitions, après une lutte désespérée, est rejeté en désordre vers les bois de Saulny, où l'ennemi n'ose le poursuivre et bat en retraite sur le camp retranché de Metz.

La retraite des troupes de Canrobert peut seule ébranler les soldats de Ladmirault, dont elle découvre le flanc droit.

Débarrassée du 6e corps et libre de ses mouvements, l'artillerie allemande concentre alors tous ses efforts sur cette partie de notre armée, qui se trouve complètement isolée, par le fait d'une large trouée, qui vient de se produire entre la division de Cissey (1re du 4e corps) et la gauche du 6e corps.

Les batteries ennemies changent rapidement de front pour enfiler et balayer le plateau d'Amanvillers, car nos chassepots sont impuissants à cette distance.

La situation devient critique, d'autant plus qu'on aperçoit les débris du 6e corps abandonnant Saint-Privat.

En même temps, plusieurs obus prussiens viennent éclater en avant du bois de la Cusse, dans le chemin creux où le 2e bataillon du 54e de ligne est venu rejoindre le 5e bataillon de chasseurs.

Le 4e corps est donc pris en flanc par les batteries du XIIe corps (saxon) et de la garde prussienne, tandis que celles des IXe et IIIe le pressent de front.

Pendant près d'une heure, ce vaillant corps d'armée, bien qu'affreusement réduit, se trouve, sans soutien, exposé au tir de deux cents bouches à feu, convergeant toutes sur une étendue très restreinte.

Malgré tout, Ladmirault tient tête aux masses allemandes, avec une énergie indomptable et couvre la retraite du 6e corps.

Ce fut là un trait de ténacité admirable de la part du 4e corps, qui, ce jour-là, étant admirablement mené, se montra si solide et fit, de l'aveu des Allemands eux-mêmes, de très beaux et de très vigoureux retours offensifs.

— Déjà l'ennemi gagne du terrain sur les hauteurs qui sont derrière les troupes du général de Ladmirault ; l'on aperçoit distinctement, en avant, de profondes colonnes ennemies se dirigeant vers la droite de la division de Cissey, avec l'intention évidente de la tourner.

Nos braves soldats résistent toujours, impassibles sous le feu meurtrier qui les décime.

Bientôt les tirailleurs ennemis apparaissent sur la droite du 4e corps, et, couronnant rapidement les crêtes qui dominent celui-ci, nous prennent en flanc à l'improviste.

Protégée par le tir des batteries, qui nous criblent d'obus, l'infanterie allemande débouche en même temps du bois de la Cusse. C'est une brigade de la garde prussienne, la 3e, qui vient de relever les Hessois que notre fusillade a jusqu'alors tenus en échec.

Les tirailleurs de la 1re brigade de la division de Cissey doivent se replier au pas de course et cette division elle-même faire face, avec promptitude, à ce danger imminent; mais que peut-on contre les masses énormes qui nous menacent de tous côtés ?

— La division de Cissey, qui forme l'extrême droite de notre 4e corps, opère aussitôt un changement de front à droite. On admire surtout, dans cette dernière phase de la bataille, la solidité toute particulière de son artillerie (5e 9e et 12e batteries du 15e régiment) qui, placée au centre du quart de cercle que forment les batteries allemandes, soit sur le plateau coté 1030, au nord-ouest d'Amanvillers et au-dessus du profond déblai où passe la voie ferrée de Metz à Verdun, se trouve prise à la fois de face, d'écharpe et de flanc.

A cette heure suprême, l'infanterie du général de Cissey, battue de tous côtés par les feux convergents, se débat, héroïque mais impuissante, dans un véritable ouragan de fer et de feu.

Les détachements du 20e bataillon de chasseurs à pied, placés à droite et à gauche des trois batteries de leur division, quand celles-ci ont été forcées d'abandonner le terrain, se sont repliés dans la tranchée du chemin de fer de Metz à Verdun, où ils éprouvent encore des pertes cruelles.

Vers sept heures, le capitaine Delherbe, commandant le déta-

chement de gauche, est tué d'un éclat d'obus dans le ventre : le capitaine Cugnier le remplace aussitôt à la tête des chasseurs ; un peu auparavant, le sous-lieutenant Cleiftie tombe aussi, frappé mortellement par un éclat d'obus dans la poitrine.

Le détachement de droite est, de son côté, cruellement éprouvé. Dès le début de l'action, le capitaine Nadal a été grièvement blessé d'un coup de mitraille au front ; le lieutenant de Closmadeuc a la jambe brisée par un éclat de projectile de la même nature (cette blessure nécessita plus tard une amputation à la suite de laquelle cet officier succomba le 30 août).

— Depuis sept heures environ, la 1re brigade de la division de Cissey (1er et 6e régiments d'infanterie), placée en réserve derrière les batteries du 4e corps, sur un terrain incessamment labouré par les projectiles, subit des pertes énormes, sans pouvoir en infliger à l'ennemi invisible qui la décime. Officiers et soldats, tous prêts aux plus grands sacrifices pour sauver la patrie, n'attendent que le signal de marcher en avant.

Ecrasée par le feu de l'ennemi, cette brigade, néanmoins, ne bat en retraite que sur l'ordre formel du général de Cissey et se retire dans la tranchée du chemin de fer de Verdun, où elle reste encore, pendant près d'une heure, toujours exposée au feu de l'ennemi.

Le brave colonel Frémont du 1er de ligne a son cheval tué sous lui et est blessé peu après, en maintenant son régiment sous le feu. Un seul de ses officiers supérieurs reste debout. Quatre officiers : le capitaine-adjudant-major Tramblay, le capitaine Argiot, le lieutenant Leborgne et le sous-lieutenant Schnell sont tués. Dix-neuf de leurs camarades sont blessés. Près de quatre cents hommes de la troupe sont, en outre, mis hors de combat.

Le 6e de ligne, de son côté, éprouve des pertes cruelles.

Douze officiers sont tués ou meurent de leurs blessures. Ce sont : MM. de Saint-Martin, chef de bataillon; Vaillant, de Chilly, Ducoulombier, Barbault, Ravel, capitaines; Renaudeau de Wedranges, Castel, Ohmann, Jacques, lieutenants; Plancher, sous-lieutenant.

Neuf officiers sont blessés : MM. Salle, chef de bataillon; Jourdan, Illartein, capitaines; Robillard, Cristofini, Vanghell, Tocquart, Grimal, lieutenants; Demengel, sous-lieutenant.

La troupe compte : quarante sous-officiers et soldats tués; cent soixante-dix-huit blessés et quarante-huit disparus.

— La 2e brigade de la division de Cissey (57e et 73e de ligne) est également très éprouvée.

Son chef, le général de Goldberg, frappé par un biscaïen, est

obligé de quitter le champ de bataille et remet le commandement au colonel Giraud du 57e de ligne.

Vers sept heures et demie, le tir de toutes les batteries prussiennes redouble et devient écrasant; les batteries de Saint-Ail surtout enfilent la tranchée du chemin de fer de Verdun, où s'est repliée la 1re brigade de la division de Cissey et quelques balles commencent à la sillonner; il n'y a plus une seule pièce en batterie de notre côté.

La fusillade du bois de la Cusse et du chemin de fer de Verdun reprend également, avec une telle vivacité, qu'une partie du 4e corps est obligée de céder.

Le général de Cissey, craignant une attaque de flanc, que l'énorme disproportion de forces rendrait terrible, abandonne ses positions et se dirige vers Plappeville par le bois de Saulny.

Ce départ a lieu avec une certaine précipitation et pourtant nos troupes pourraient se retirer sans aucune inquiétude, car, malgré l'essai de poursuite que l'ennemi esquisse timidement, derrière le rideau mouvant de ses batteries, les Prussiens et les Saxons, harassés, décimés par les baïonnettes et les chassepots, n'ont aucune envie de les poursuivre.

Les cris, le tumulte deviennent épouvantables et s'étendent sur toute la plaine.

Au milieu de cette confusion, on parvient cependant à rassembler un noyau formé par tous les régiments; et ces débris, ralliés en arrière des crêtes, ouvrent un feu rasant contre les têtes de colonnes ennemies.

Dans ce dernier engagement, le vaillant colonel Supervielle du 73e de ligne se distingue entre tous par l'audace et l'habileté de ses dispositions : autour de lui, les officiers et les soldats de son régiment sont admirables d'entrain et de dévouement. Citons: le commandant Bonnot de Mably ; le capitaine-adjudant-major Pichat; le capitaine Robardet; le lieutenant Bailleux; le lieutenant Foulon, officier d'ordonnance du général de Cissey; l'adjudant Gonelle; le sergent Lagarrigue; les soldats Bouvier, Albert, Barbou (contusionné) Etesse, (blessé grièvement) et Alison. Ce dernier arrache des mains de l'ennemi un de ses camarades blessé et le porte en arrière, sous un feu des plus vifs.

Devant cette résistance désespérée, les colonnes prussiennes arrêtent leur mouvement avant d'arriver sur le plateau; l'artillerie seule continue son feu.

Sous cet ouragan de mitraille, nos soldats, après une assez longue résistance, fléchissent un instant. A cette vue, le colonel Supervielle s'élance sur le drapeau du régiment, le saisit et,

se jetant en avant, le plante fièrement sur un tertre, en criant à ses hommes de venir le défendre.

Ce vaillant officier supérieur se désigne aux coups de l'ennemi et s'offre en holocauste à l'honneur du régiment. A ce moment un éclat d'obus le frappe aux deux jambes et le couche à terre grièvement blessé. Pris sur le champ de bataille par les Allemands, il expira le 30 août, au moment où il allait recevoir les étoiles de général.

Cet acte de dévouement n'a pas été inutile: les soldats du 73e, entre autres le 3e bataillon de ce régiment, se reportent sur le plateau et dans une tranchée, couvrant ainsi la retraite des blessés vers l'ambulance d'Amanvillers.

Le 73e, guidé par ses officiers, se rallie ensuite en arrière de cette localité, au moment où la garde impériale arrive sur le champ de bataille; puis il traverse le bois de Saulny, arrive dans le village du même nom et s'arrête vers minuit à Woippy.

Ce brave régiment, si éprouvé déjà le 16, présentait, dans la matinée du 18, un effectif de quarante-neuf officiers et de dix-huit cent soixante-sept soldats. Il perd dans cette dernière journée deux officiers tués : les lieutenants Clot et Cozic, et seize officiers blessés : le colonel Supervielle; les chefs de bataillon Bonnot de Mably et Lacauve; les capitaines Devillebichot, Bontus, Barth et Levasseur; les lieutenants Will, Balsan, Béguer et Chanet; les sous-lieutenants Helleboid, Chrysostôme, Binet, Prost et Wunemburger.

Le 73e de ligne compte, en outre, quatre cent soixante-six soldats tués, blessés ou disparus, c'est-à-dire le quart de son effectif. Près de la moitié de ses officiers ont été frappés par le feu de l'ennemi.

— La réserve d'artillerie de la garde intervint, juste a temps, pour empêcher l'ennemi de se jeter dans le vide laissé entre les deux villages de Saint-Privat et d'Amanvillers, et la division de grenadiers du général Picard contribua à protéger la retraite de la droite du 4e corps sur le plateau de Plappeville.

Il est huit heures et demie du soir. Le 1er et le 6e de ligne se retirent en bon ordre et vont se reformer à la lisière des bois de Saulny, derrière la garde impériale, qui en débouche. Ils rallient peu à peu leurs divers éléments et se dirigent ensuite sur Metz.

Le 57e de ligne reste jusqu'à huit heures et demie sur les hauteurs d'Amanvillers, pour protéger la retraite des convois de blessés et de l'artillerie.

Les pertes éprouvées par le régiment dans cette journée sont de quatre officiers tués : MM. Audriot, Mendy (J), capi-

taines; Calabroise et Dubruel, lieutenants; — onze officiers blessés : MM. Mathieu, lieutenant-colonel; Dupuy de Podio, chef de bataillon; Leroux, Hudelot, Fourtier, Rouyer, capitaines; Taulier, Thivolet, Grazietti, lieutenants; Georges et Ceysson, sous-lieutenants; — deux officiers disparus : MM. Champault et Perrin, lieutenants. Dans la troupe, cent vingt-sept tués, deux cent trente et un blessés et soixante-sept disparus. Total général : dix-sept officiers et quatre cent vingt-cinq hommes de troupe mis hors de combat.

— Les régiments de la division de Cissey ne pouvant rentrer au camp qu'ils ont quitté le matin, privés d'ailleurs de moyens de transport, doivent abandonner sur place un grand nombre de tentes, avec toutes sortes d'effets militaires, avec les havre-sacs que les soldats ont mis à terre et qui tombent entre les mains de l'ennemi, le jour suivant.

Après que les régiments de la division de Cissey se sont successivement retirés du champ de bataille par les bois, il reste encore, en avant d'Amanvillers, une centaine d'hommes du détachement de gauche du 20e bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du capitaine Cugnier, ainsi que l'effectif d'une faible compagnie d'infanterie de ligne.

Craignant d'être coupé, si l'ennemi se porte, à la faveur de la nuit, du bois de la Cusse sur Amanvillers et n'étant pas en état de lui résister avec si peu de monde, le capitaine Cugnier se résout à profiter d'un instant de ralentissement dans le feu, pour se retirer avec son petit détachement. Cette manœuvre est exécutée avec un calme et une précision remarquables.

Le détachement traverse le village d'Amanvillers, tout en flammes.

Devant chaque maison gisent de nombreux blessés, que quelques médecins pansent aux lueurs rougeâtres de l'incendie ; les chasseurs à pied vont enfin rejoindre leur brigade (1er et 6e de ligne) à la lisière du bois de Saulny.

De nombreux obus labourent encore l'espace compris entre Amanvillers et ce bois. C'est à l'est du village, que le 20e bataillon de chasseurs passe une partie de la nuit.

Le détachement de gauche se compose alors de trois officiers : MM. Cugnier, capitaine ; Curicque, lieutenant ; de Chilly sous-lieutenant ; de cinq sous-officiers et de quatre-vingts chasseurs.

La 3e compagnie, commandée par le lieutenant Marçais, a quitté le bataillon vers six heures et a appuyé à droite ; elle ne peut rejoindre que le lendemain à Metz.

Comme le détachement de gauche, celui de droite dut suivre

les mouvements de la droite du 4e corps et arriva sous Metz dans la nuit.

Quant à la 6e compagnie, qui avait été envoyée, le matin du 18, pour conduire des prisonniers dans la ville, elle était arrivée, vers onze heures du matin, au fort Moselle.

Pour la première fois depuis quarante-huit heures, les chasseurs, qui la composent, peuvent manger et se reposer un peu.

Partie vers une heure de l'après-midi, dès que son chef, le lieutenant Cremadelle, a pu obtenir, du bureau de la place, quelque indication sur l'emplacement présumé du 4e corps, cette compagnie se dirige par Woippy et Saulny sur Saint-Privat-la-Montagne.

En débouchant sur le plateau on entend le canon gronder avec violence; la 6e compagnie accélère sa marche; elle se trouve déjà au milieu des bagages du 4e corps, vers six heures du soir, et commence à apercevoir le théâtre de la bataille à l'horizon, lorsqu'une panique subite s'empare des conducteurs des voitures de l'administration et des équipages régimentaires [1].

Un désordre effroyable se produit : des chevaux de main, des attelages traînant leurs traits brisés, des bestiaux, des hommes isolés, des voitures de toute espèce, refluent en un clin d'œil, et à toute vitesse, sur Metz.

Le lieutenant Cremadelle, aidé du sous-lieutenant Theiller, cherche d'abord à barrer le passage aux fuyards; il place quelques éclaireurs dans le bois à sa droite et fait reconduire à la lisière du bois des soldats du 15e de ligne.

En ce moment « la Marseillaise » retentit et les troupes,

1. Les *voitures de l'administration* et les *équipages régimentaires* sont deux échelons de convois parfaitement distincts :

Les *équipages régimentaires* sont des voitures de vivres et de bagages qui font partie des unités tactiques telles que *régiment*, bataillon formant corps, etc., destinées à transporter, à la suite des troupes, des objets de rechanges, outils, bagages particuliers des officiers, effets d'habillement ou d'équipement, etc., et surtout les vivres de première ligne, (ou deuxième échelon d'approvisionnement), pour deux jours; on réunit aujourd'hui, autant que possible, *par division*, ces équipages régimentaires, sauf les voitures portant des outils, des munitions (caissons de bataillon), ou des ressources médicales (voitures régimentaires d'ambulance), ce qui forme les trains régimentaires de division, de corps d'armée, etc., lesquels suivent à peu de distance les colonnes de troupes, cantonnant, bivouaquant auprès d'elles, ou à leur portée et marchant à une place déterminée.

Les convois de l'administration, ou administratifs, sont des voitures du train des équipages militaires ou *de réquisition*, réunies et commandées par l'intendance, qui sont destinées à transporter les vivres de deuxième ligne (deuxième échelon d'approvisionnement), soit pour quatre jours. Ils peuvent se trouver assez loin en arrière des colonnes, dont ils ne font pas partie intégrante.

C'était surtout le cas, à l'armée du Rhin : les convois administratifs étaient surtout formés de voitures de réquisition ou louées par l'Intendance.

placées au débouché du bois, essaient de se reporter en avant : mais ce mouvement doit s'arrêter devant la grêle de projectiles, qui commence déjà à fouetter la lisière du bois.

La nuit est tombée et la 6e compagnie, entraînée dans la retraite de l'aile droite du 4e corps, se retire sous Metz, où elle rejoint le reste du bataillon, le 19, vers six heures du matin, en même temps à peu près que la 3e compagnie.

La division de la garde du général Picard, qui est enfin arrivée, comme nous l'avons déjà dit, par le chemin encaissé de Saulny et s'est déployée sur la lisière du bois, face à Saint-Privat, a couvert ainsi la retraite du 20e bataillon de chasseurs jusqu'à la lisière du bois de Saulny et a empêché de plus grands désastres.

Mais la nuit est venue et, avec elle, la fin de cette lutte acharnée. Il ne faut pas songer à regagner le camp du 20e bataillon de chasseurs situé entre les Français et les Prussiens. Ce camp, du reste, a été criblé d'obus ; beaucoup de tentes ont été incendiées ou mises en lambeaux. Tous les bagages sont perdus. (Caisse du corps, bagages des officiers et de la troupe, comptabilité, havresacs des hommes). Une grande partie du 4e corps se trouve dans la même situation.

A onze heures du soir, le détachement du 20e bataillon, commandé par le capitaine Cugnier, se dirige sur Metz avec la 1re brigade de la division de Cissey, par la route de Lorry.

Les hommes sont très fatigués ; ils n'ont pas mangé depuis le matin, et, ayant perdu leurs sacs, se trouvent dénués de tout.

La route de Lorry est couverte de voitures, dont la plupart sont abandonnées et renversées sur les bas-côtés de la route. C'est le convoi parti le matin et qui revenait de Metz avec des vivres pour ravitailler l'armée ; il est arrivé trop tard : désormais la route de France est fermée.

Vers minuit, on arrive à Lorry ; là, le capitaine Cugnier se décide à s'arrêter et installe son détachement dans une grange attenante aux premières maisons du village, où il passe la nuit.

Dans cette journée mémorable, le 20e bataillon de chasseurs, déjà cruellement éprouvé les 14 et 16 août, perd deux officiers tués : le capitaine Delherbe et le sous-lieutenant Cleiftie ; deux blessés : le capitaine Nadal et le lieutenant de Closmadeuc, ce dernier mortellement ; neuf hommes tués et quatre-vingts blessés.

— La brigade Véron de Bellecourt (1re de la division Grenier : 5e bataillon de chasseurs, 13e et 43e de ligne) suit également le mouvement de retraite de la division de Cissey.

Quand la droite du 4e corps a été tournée par l'ennemi, un nombre considérable d'obus, prenant de flanc et à revers la brigade Véron de Bellecourt, éclatent dans les rangs, où ils causent de grands ravages.

Les trois batteries de la division Grenier, 5e 6e et 7e du 1er d'artillerie), après une résistance héroïque, sont obligées de renoncer à la lutte.

La 7e batterie, qui a été très éprouvée et dont le capitaine-commandant Prunot a été grièvement blessé d'un éclat d'obus, se retire près des ambulances du 4e corps. Le capitaine en second Mathieu vient en prendre le commandement, fait former une section avec le personnel valide et va se placer, avec cette section, sur le plateau d'Amanvillers.

Les deux autres sections, sous le commandement de l'adjudant Méray, se retirent sur Metz, où elles arrivent à neuf heures du soir.

La batterie de mitrailleuses (5e capitaine-commandant de Saint-Germain, va se former sur le plateau en arrière d'Amanvillers.

La batterie Erb (6e), après avoir repris haleine un instant dans un pli de terrain, près de son campement du matin que sillonnent maintenant les projectiles ennemis, va se former en batterie sur le plateau, à gauche d'Amanvillers, la droite de la batterie appuyée au village. Là, cette batterie est rejointe par la section Schneider, qui est allée se recompléter.

— Laissés seuls et sans appui, devant la mitraille ennemie, les régiments du général Véron de Bellecourt conservent intrépidement leurs positions.

Le 13e de ligne excite l'admiration générale par son attitude impassible. A un moment, le porte-drapeau Lentonnet reçoit une balle qui lui traverse les deux jambes. Malgré cette blessure, ce vaillant officier n'en continue pas moins à porter haut et ferme son étendard. Il n'entre pas même à l'ambulance et est nommé lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur, le 24 août suivant.

Le 1er bataillon de ce régiment est commandé par un vaillant et digne officier, le commandant Commerçon. Nommé sous-lieutenant à dix-neuf ans et demi, le 1er octobre 1844, à sa sortie de Saint-Cyr, le jeune Commerçon débute, en faisant ses premières armes en Algérie, dans le superbe régiment d'un colonel de trente-cinq ans, devenu général, *Renault l'arrière garde*, tué à Champigny, sous Paris, le 2 décembre 1870.

Attaché à l'état-major, du général Gémeau à Lyon et employé par lui à porter de jour et de nuit des ordres le 15 juin 1849, lors de l'insurrection meurtrière de la Croix-Rousse, le sous-lieutenant

Commerçon répond à son chef, qui veut le comprendre dans le travail des nombreuses décorations, accordées à la suite de cette affaire, qu'il désire attendre une occasion moins triste pour obtenir cet honneur et qu'il ne porterait pas, avec plaisir, une décoration gagnée au milieu de la guerre civile.

Capitaine-adjudant-major au 2e voltigeurs de la garde, le 24 juin 1859, en entrant un des premiers dans le cimetière historique de Solférino, M. Commerçon reçoit une balle dans la cuisse droite et un éclat de pierre qui lui contusionne fortement le bras gauche.

Chef de bataillon au 13e de ligne, il s'est vaillamment distingué le 14 août 1870 à Borny et a été proposé pour le grade de lieutenant-colonel, pour avoir, dans cette journée, exécuté fidèlement et vaillamment les ordres de son colonel et de son général de brigade.

Ce jour-là, son bataillon, le 1er du 13e de ligne, a été victime d'une odieuse traîtrise de la part des Allemands, qui se sont présentés, la crosse en l'air et aux cris de : « Ne tirez pas! Nous sommes Français! » Puis quand, sans défiance, nos soldats sont sortis de leurs abris, ces lâches ennemis, par une décharge à bout portant, ont abattu sept officiers et près de deux cents hommes de ce bataillon.

Le 18, vers six heures et demie du soir, un régiment prussien, profitant de l'épaisse fumée de la canonnade qui couvre le champ de bataille, s'approche à couvert, et essaie de recommencer l'odieuse manœuvre de la bataille de Borny.

Les mêmes cris se font entendre : « Ne tirez pas! Nous sommes Français! » avec la même mise en scène.

Les compagnies du régiment (15e de ligne) placées à la gauche du 1er bataillon du 13e de ligne, n'ayant pas essuyé la trahison du 14, vont donner dans le piège.

Mais le commandant Commerçon est là et se souvient : « Feu! Feu de bataillon! crie-t-il à ses hommes, à deux cents mètres. »

Ce feu, de bataillon d'abord, devenu feu à volonté ensuite, fait payer cher à l'ennemi sa dangereuse supercherie.

Les casques à pointe se retirent en désordre et la pluie d'obus recommence.

A sept heures et demie du soir, le capitaine Geoffroy, commandant le 2e bataillon du 13e de ligne en l'absence de son chef, chancelle et va tomber. Le commandant Commerçon court à lui, le soutient dans ses bras et le confie à un soldat, qui l'emporte à l'ambulance, sur ses robustes épaules.

Aussitôt, le commandant Commerçon remonte à cheval et, ennuyé de cette grêle d'obus que notre infanterie reçoit sans

pouvoir riposter, s'avance seul, à deux cent cinquante mètres en avant de son bataillon, pour voir s'il est possible de s'en débarrasser.

A travers la fumée intense, qui couvre le plateau, cet officier aperçoit les batteries prussiennes protégées, à droite et à gauche, par des bataillons l'arme au pied et, un peu sur la droite, par un régiment de cavalerie, placé près d'un bois, qui attend, sans doute, le moment favorable de prendre part à la lutte.

Ce serait folie que d'essayer d'attaquer, à sept ou huit cents mètres de distance, un ennemi aussi formidable. Aussi le commandant Commerçon rejoint-il son bataillon, résigné à subir la grêle incessante des obus, qui fort heureusement, et grâce à la fumée, passent, le plus souvent, au-dessus de ses hommes couchés à terre.

A ce moment, un spectacle d'une sublime horreur s'offre à la vue des deux armées. Une ferme magnifique située sur la droite du 13e de ligne, et servant d'ambulance, est devenue la proie des flammes et illumine tout l'horizon. Presque aussitôt, une nouvelle pluie d'obus, venant de ce côté, se croise avec celle qui arrive de face, mais plus meurtrière.

Tandis que le commandant Commerçon, fumant tranquillement sa cigarette et tenant son cheval par la bride, examine ce qui se passe dans cette dernière direction, cherchant à pénétrer les causes de cet incident, un éclat d'obus vient le frapper au flanc gauche et le renverse nez contre terre. Il se relève aussitôt, tout meurtri, et sa capote souillée d'un sang, qui, heureusement, n'est pas le sien.

Il comprend que le 6e corps bat en retraite et que les bataillons du 13e de ligne, placés dans l'angle d'incidence des anciens et nouveaux obus, se trouvent dans la plus périlleuse des positions.

Déjà s'avancent contre la brigade Véron de Bellecourt les régiments ennemis, que le commandant Commerçon est allé reconnaître, il y a quelques instants. Cet officier commande aussitôt le feu à volonté et la fusillade reprend avec une nouvelle violence.

— A huit heures, une formidable batterie est démasquée à la ferme de Champenois et couvre nos bataillons d'obus et de mitraille. La position n'est plus tenable.

La brigade Véron de Bellecourt, ne pouvant opposer que sa mousqueterie à la puissante artillerie ennemie, le général Grenier lui fait porter l'ordre de se replier.

Si cette brigade avait commencé plus tôt son mouvement de retraite, elle aurait pu se replier, tranquillement, par échelons,

ou même exécuter un changement de front en arrière, reportant l'aile droite du 4e corps sur les hauteurs d'Amanvillers. Menacés comme ils le sont, à présent, de se trouver coupés par l'ennemi, déjà maître de Saint-Privat, nos soldats doivent regagner au plus vite la colline, sous peine de voir les Allemands y arriver avant eux.

Du reste, la situation est des plus critiques, surtout sur le point occupé par le 5e bataillon de chasseurs à pied et le 2e bataillon du 54e de ligne.

Les obus, qui viennent, de trois côtés à la fois, labourer le plateau, font à chaque minute des victimes au milieu d'une ligne de tirailleurs, tellement épaisse que, dans les endroits un peu abrités, les hommes sont sur quatre ou cinq rangs de profondeur.

Le sergent-major Lambert, de la 5e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, a le bras fracassé et presque coupé par un éclat de projectile. Un flottement commence à se manifester et il est à craindre, si l'on tarde à prendre un parti, qu'une déroute ne se déclare dans cette agglomération d'hommes, battus de face par une fusillade nourrie et pris d'écharpe et de revers par une véritable grêle d'obus.

Aussi, en vertu des ordres qu'ils ont reçus, le colonel Caillot du 54e et le commandant Carré du 3e bataillon de chasseurs, ordonnent-ils immédiatement la retraite sur Amanvillers.

Cette retraite, commencée au pas gymnastique, dégénère bientôt en une course tumultueuse.

Le capitaine Chédeville et le lieutenant de Traversay, des chasseurs à pied, tentent de réagir contre la panique qui peut en résulter. Ralliant la 3e et la 5e compagnie de leur bataillon, ils essaient de se porter à la rencontre de l'ennemi, pour couvrir le mouvement de retraite du reste de la ligne.

Quelques officiers du 2e bataillon du 54e, entre autres le sous-lieutenant Valette, qui porte le drapeau de ce régiment, se joignent à eux et amènent un groupe de leurs soldats. Ces officiers, se plaçant à la tête de la petite troupe qu'ils ont réunie, l'entraînent aux cris de : « En avant ! »

Mais que peut cet effort d'une poignée d'hommes contre le flot de tirailleurs, qui sortent du bois de la Cusse, pendant qu'une autre ligne ennemie, masquée jusqu'alors par la tranchée du chemin de fer, débouche sur la droite et menace de leur couper complètement la retraite ?

Ce dernier échelon se voit donc bientôt obligé de se replier, sous une pluie de balles et d'obus. Il s'arrête encore à Amanvillers, dont il essaie de défendre la première enceinte.

Les officiers disposent leurs soldats derrière un long mur de clôture, qui les abrite à peine du feu de l'ennemi.

Plusieurs maisons d'Amanvillers sont, à ce moment, la proie des flammes, entre autres une grande ambulance, dans laquelle plusieurs blessés périssent victimes de l'incendie allumé par les obus prussiens.

Le général de Ladmirault, qui a reçu les troupes à la sortie d'Amanvillers, les fait rallier et leur indique la position que chaque corps doit aller prendre.

Le capitaine Chédeville, entendant les clairons du 5e bataillon de chasseurs, qui sonnent le ralliement sur les hauteurs dominant le chemin de fer de Verdun, se décide à abandonner Amanvillers. Les tirailleurs allemands se sont arrêtés sur les positions occupées par la brigade Véron de Bellecourt, avant sa retraite, et n'essaient pas de pousser plus loin leur mouvement offensif.

La 3e et la 5e compagnies rejoignent le reste du 5e bataillon de chasseurs près des carrières, où la brigade de Véron de Bellecourt, comme nous le verrons tout à l'heure, a pris position.

Les pertes du 5e bataillon de chasseurs se sont élevées pendant cette journée à : deux officiers blessés, les sous-lieutenants Molle et Chomer; vingt-sept sous-officiers et chasseurs tués, dont le sergent Martin et le caporal-clairon Boichard; soixante-dix-huit blessés, dont l'adjudant Lamm; les sergents-majors Sibeud, Poli et Lambert; les sergents-fourriers Lebon et Helyot; les sergents Thaon, Magnier, Lecolier, Rabaud et Vincent; et six disparus, dont le sergent Chevalier.

Après ces affaires du 14, du 16 et du 18 août, le 5e bataillon de chasseurs est réduit à douze officiers et cinq cent vingt-cinq hommes disponibles.

— De son côté, le colonel Lion, du 13e de ligne, a également fait sonner la marche du régiment, il réunit, sous un feu terrible et en marchant, les pelotons du 2e bataillon ainsi que la moitié du 3e bataillon de son régiment, et les conduit sous le fort Plappeville, où ils passent la nuit.

Cette retraite, dirigée avec le plus grand sang-froid par le colonel Lion, s'opère avec autant d'ordre que possible.

Le commandant Commerçon, du 1er bataillon de ce régiment, a, lui aussi, entendu sonner la marche du 13e, quand le colonel a reformé le régiment en arrière. Mais est-il possible à cet officier supérieur de laisser, au pouvoir de l'ennemi, les canons qu'il est chargé de défendre? Non assurément, au moins tant qu'il restera des cartouches à son bataillon, et le feu continue.

Après des pertes sensibles, le 1er bataillon du 13e de ligne est

relevé, vers huit heures et demie, par un bataillon du 65e sur sa droite, tandis qu'à sa gauche, le 15e de ligne couvre une partie de terrain qu'il occupait.

Il était temps que ces renforts arrivassent; les hommes du 13e de ligne en étaient réduits à utiliser les cartouches des morts et des blessés.

Un officier d'état-major accourt au galop donner l'ordre au commandant Commerçon de battre en retraite. Ce dernier forme son bataillon en colonne par division et, à pas lents, exécute l'ordre donné, toujours accompagné par les obus ennemis.

Trois compagnies du 3e bataillon du 13e de ligne, les 2e, 4e et 5e, qui, au milieu du bruit et de la fumée, n'ont pas su le départ de leur régiment, se maintiennent sur la crête auprès des 15e et 65e régiments d'infanterie, en ligne seulement depuis une heure, et se fusillent avec les Allemands jusqu'à neuf heures du soir.

Pendant qu'il exécute son mouvement de retraite, le commandant Commerçon rencontre, sur sa route, le général de Lorencez, commandant la 3e division du 4e corps, puis le général Bourbaki, commandant la garde impériale, qui tous deux veulent utiliser son bataillon. Il leur répond qu'il n'a plus de cartouches et qu'il a reçu, du général Grenier, l'ordre de rejoindre son régiment, mais qu'il se tient quand même à leur disposition, s'ils lui en donnent l'ordre par écrit au crayon, en prévenant les généraux auxquels il doit obéir.

Enfin, cet officier continue sa route et après mille embarras causés, dans les chemins creux, par les renforts de la garde qui arrivent et par son bataillon, qui les croise en marchant par le flanc, il rejoint le colonel Lion, sous le fort de Plappeville. Il est dix heures du soir. Là sont réunis les débris du 13e et du 43e de ligne.

Après avoir rendu compte de ce que son bataillon a fait, le commandant Commerçon propose à son colonel d'aller chercher les havresacs de ses soldats, ainsi que les bagages des officiers et lui représente que le 15e et le 65e de ligne tiennent encore sur toute la position, précédemment occupée par le 13e de ligne.

Le colonel Lion ne croit pas pouvoir prendre sur lui de faire marcher sa troupe à une heure aussi avancée sans l'ordre de ses chefs, et il s'y refuse. C'est ainsi que les soldats du 13e de ligne perdent tous leurs effets : tentes, havresacs, marmites, bidons, etc... par suite des diverses péripéties de la bataille ; et que les officiers, sauf ceux de l'état major, tous leurs bagages, par suite de l'ordre exécuté d'envoyer à Metz les voitures régimentaires, au moment précis où commençait le combat.

Affamés, harassés de fatigues, les soldats du 43e de ligne se couchent tristement par terre; leurs officiers en font autant et attendent le lendemain, au bruit lointain de la fusillade, qui diminue peu à peu et à la vue des incendies, dont les reflets rougeâtres ne cessent d'éclairer le ciel, et dont la fumée arrive jusqu'à eux.

Dans cette sanglante journée les pertes du 13e de ligne se sont élevées à dix-sept officiers et trois cent quatre-vingt-dix-sept soldats hors de combat.

Quatre officiers tués : MM. Paturel, capitaine ; Dubois, lieutenant ; Debrégéas et Crépey, sous-lieutenants.

Treize officiers blessés : MM. Lion, colonel ; Commerçon, chef de bataillon ; Geoffroy, Chaussade, Goyé, capitaines-adjudants-majors ; Bourguignon, Audrouin, Méry, Brouillet, capitaines ; Boncourt, aide-major ; Pihuit, lieutenant ; Lentonnet, porte-drapeau ; Segondy, sous-lieutenant.

— Pendant que les trois batteries de la division Grenier (5e 6e et 7e du 1er d'artillerie) se tiennent dans leur dernière position, contre le village d'Amanvillers, le mouvement de retraite d'une partie du 4e corps devient général.

L'infanterie de la division de Cissey et de la brigade Véron de Bellecourt défile derrière ces batteries, s'enfonçant dans un chemin creux, près des carrières, qui passe en arrière d'Amanvillers, pour remonter sur le plateau situé en arrière contre le bois de Saulny.

Plusieurs batteries vont également se placer sur ce plateau. La batterie Prunot (7e) vient se former à gauche de la batterie Erb (6e).

L'ennemi place, dans les environs, des batteries qui tirent sur Amanvillers. Les projectiles allemands, un peu trop longs, dépassent le but et tombent dans la batterie Erb, prise ainsi complètement d'enfilade ; mais les maisons du village protègent un peu cette batterie et surtout la dérobent aux vues de l'ennemi. En ce moment cette batterie est la seule qui occupe encore une position aussi avancée.

La fusillade se rapprochant, le lieutenant-colonel de Larminat, commandant l'artillerie de la division Grenier, qui se trouve sur les lieux, fait retirer la demi-batterie de droite. Après être restée une demi-heure environ dans cette position, et la fusillade se rapprochant toujours, la 2e demi-batterie se replie et va rejoindre les autres batteries sur le plateau, en arrière (sept heures et demie soir).

Vers neuf heures et demie, le colonel d'état-major Saget conduit ces trois batteries près de la division de Lorencez.

Vers minuit, prévenues que cette division se retire, elles suivent son mouvement de retraite sur Metz.

Sur les six heures et demie du soir, le capitaine en second Héberlé de la 6e batterie, commandant les réserves de ces trois batteries, se retirait sur Metz avec ses réserves, d'après les ordres reçus, quand il s'est trouvé témoin de la panique qui s'est déclarée parmi les voitures de bagages du 4e corps.

Cette panique prend même des proportions assez considérables; quelques-uns des canonniers attachés à ces réserves sont sur le point d'être entraînés, mais ils sont maintenus à leur poste par l'énergique attitude de leurs camarades.

Pendant que la droite du 4e corps est ainsi tournée et refoulée, sa gauche se maintient solidement en arrière d'Amanvillers, en occupant toujours la ferme de Montigny-la-Grange, qui a été mise en état de défense et qui est remplie de blessés.

La brigade Pradier (2e de la division Grenier), composée des 64e et 98e de ligne, moins éprouvée que la brigade Véron de Bellecourt, placée à sa droite, soutient la lutte jusqu'à une heure avancée de la soirée et couche sur le terrain du combat.

Vers sept heures et demie du soir, un feu de mousqueterie des plus violents s'est fait entendre un instant, à la droite de la brigade Pradier et il se rapproche maintenant encore d'une façon inquiétante; de nombreuses balles tombent dans les rangs de cette brigade. Mais bientôt cette fusillade finit, après la charge à la baïonnette de quelques régiments de la droite du 4e corps, qui ont été lancés contre l'ennemi, à travers Amanvillers en flammes et dont les cris de : « Vive l'empereur ! » et les sonneries de clairon retentissent au loin.

Le front des Allemands recule et la nuit fait cesser le feu.

A neuf heures du soir, le général Pradier envoie un homme, par chaque escouade du 64e et du 98e de ligne faire le café en arrière de notre ligne, de manière à cacher nos feux à l'ennemi.

Les deux premiers bataillons du 64e bivouaquent sur le terrain même de la lutte ; le 3e couche également sur le champ de bataille, mais un peu en arrière ; son front de bandière borde une ligne de peuplier, derrière laquelle il est resté en position.

Vers onze heures du soir, les trois bataillons du 98e vont reprendre leur campement du matin, en laissant, sur l'emplacement de la première ligne, les 5e et 6e compagnies du 1er bataillon, qui, pendant l'action, ont gardé la ferme de Montigny-la-Grange.

Le 64e a perdu dans cette journée trois officiers frappés mortellement : MM. Plan, chef de bataillon; Meunier, capitaine-

adjudant-major; Menescal, capitaine; neuf officiers blessés: MM. Laverdure (fait prisonnier sur le champ de bataille et mort en captivité), Meyer, Farbos, Desnos (Eugène) et Drillon, capitaines; Brun, Bounouvrier et Bernard, lieutenants; Coudret, sous-lieutenant

Les pertes pour la troupe sont de vingt-six tués; quatre-vingt-dix-sept blessés et quatre-vingt-trois disparus.

Total: douze officiers et trois cent six hommes hors de combat.

Les pertes du 98e sont également nombreuses:

Quatre officiers ont été tués; on compte trente-sept hommes tués et trente disparus; enfin quinze officiers et deux cent quatorze sous-officiers et soldats ont été blessés. Un grand nombre de blessures sont graves, produites qu'elles sont par le feu de l'artillerie.

— La 3e division du 4e corps, sous les ordres du général de Lorencez, a lutté, elle aussi, avec une énergie indomptable, sous les coups de la formidable artillerie ennemie, qui prend d'écharpe les bataillons du général de Ladmirault.

Enivrés par leur succès du côté de Saint-Privat, les Allemands, qui occupent toujours le bois de la Cusse, se préparent à reprendre l'offensive contre Amanvillers. Des colonnes beaucoup plus nombreuses que les précédentes et soutenues par deux batteries nouvelles reviennent à la charge et l'on peut voir distinctement une attaque formidable se préparer en face du 2e bataillon de chasseurs et du 33e de ligne.

L'ennemi sort successivement du bois de la Cusse par lignes de tirailleurs, dont les éléments se couchent dans les intervalles les unes des autres, à mesure que chaque ligne arrive à hauteur de la première, de façon à former une ligne de bataille compacte, à environ quatre cents mètres de nos soldats; cette ligne de bataille est encore appuyée par de nombreux bataillons, massés en colonnes serrées, qui sortiront du bois, au moment de l'attaque.

En même temps, les Allemands établissent, un peu en arrière d'une crête, qui s'étend de Saint-Privat à Saint-Ail, une batterie qui prend directement en flanc la position occupée par le 2e bataillon de chasseurs et le 33e de ligne.

Le premier coup de canon tiré par cette batterie sert de signal à la masse ennemie, qui doit attaquer de front; celle-ci se relève et prend l'offensive avec beaucoup de résolution.

Les assaillants sont reçus par un feu terrible et des plus nourris; la ligne ennemie hésite et plie en plusieurs endroits: il devient nécessaire que les bataillons, qui se sont massés derrière

elle et se sont ébranlés au même instant, la renforcent et la soutiennent. Ces bataillons sont aussi fort maltraités et le moment n'est pas loin, où cette formidable attaque devra reculer; mais la position n'est plus tenable pour nos troupes, en raison du tir de l'artillerie ennemie, qui redouble d'effort et dont tous les coups frappent avec une effrayante précision.

Pour comble d'épreuve, nos soldats sont épuisés de fatigue et n'ont presque plus de cartouches.

Un mouvement de recul se produit alors : le 33e de ligne et le 2e bataillon de chasseurs se replient sur Amanvillers. Ce dernier bataillon, surtout, a éprouvé des pertes cruelles et laisse sur le terrain le tiers environ de son effectif.

A ce moment, un brave chasseur à pied, natif de Lyon, du nom de Delpech (Jean-Louis) et appartenant à la compagnie du capitaine de Négrier, se signale par un trait de courage héroïque.

N'ayant pas entendu sonner « en retraite », il croit à une panique et, saisissant un clairon qui est tombé à terre, il sonne le refrain du 2e bataillon de chasseurs et « le pas de charge » pour ramener ses camarades au feu, mais ces sonneries n'obtiennent aucun résultat.

Alors seulement Delpech se décide à reculer à son tour, mais, pas à pas, et en tirant dans l'épaisseur de la colonne prussienne, qui s'avance en criblant de balles tout le terrain autour de ce vaillant chasseur, qui ne reçoit pas même la moindre égratignure. Delpech arrive ainsi au village d'Amanvillers, où le général Pajol, qui seul, avec un tas de blessés, regarde par-dessus un mur, lui serre la main et lui demande son nom pour le faire citer à l'ordre général de l'armée de Metz.

Les Allemands s'avancent toujours, en poussant de formidables hourras; déjà leurs lignes de tirailleurs vont toucher aux premières maisons d'Amanvillers... mais alors la scène change.

En effet, à leur vue, le lieutenant-colonel Derroja du 33e de ligne, comprenant toute l'importance de la position, a réuni deux faibles compagnies du 1er bataillon de son régiment et se porte au pas de charge sur Amanvillers; en même temps le commandant Letanneur du 2e bataillon de chasseurs, aidé par ce qui lui reste d'officiers et de sous-officiers, rallie ses hommes et se réunit au lieutenant-colonel Derroja.

Chasseurs et lignards ont épuisé leurs munitions; ils mettent alors baïonnette au canon et se jettent sur l'ennemi, l'arme basse et sans tirer.

Malgré son énorme supériorité numérique, la colonne enne-

mie, arrêtée dans son élan, plie de nouveau et recule, la baïonnette dans les reins.

Presque aussitôt, les quatre autres compagnies du 1er bataillon du 33e de ligne s'avançent rapidement sur Amanvillers, pour soutenir ce mouvement. Le 3e bataillon de ce régiment, tournant, de son côté, la ferme qui se trouve en avant de Montigny-la-Grange, se porte rapidement, sous le feu des batteries prussiennes, en avant du village d'Amanvillers et sur la crête extérieure du plateau, tandis que le 2e bataillon du 33e suivant ce mouvement, vient se placer à la gauche du 3e.

Cette fois encore, l'infanterie prussienne rétrograde sur toute la ligne, en laissant beaucoup des siens en avant d'Amanvillers.

Malheureusement, le 2e bataillon de chasseurs et le 33e de ligne, qui sont considérablement affaiblis, par suite des pertes très sensibles éprouvées pendant la journée, ne peuvent poursuivre leurs avantages, sans s'exposer à se voir coupés de leur ligne de retraite, car ils sont déjà complètement à découvert, et ils s'arrêtent à l'endroit où ils ont tenu toute la journée.

Là, nos braves soldats brûlent leurs dernières cartouches. L'ennemi ne recule plus, mais n'avance pas.

A sept heures et demie du soir, la droite de la ligne de notre 4e corps étant en pleine retraite, l'ennemi fait avancer de nouvelles batteries, qui prennent à revers la position occupée par le 33e de ligne et le 2e bataillon de chasseurs et les obligent à abandonner leur ligne de bataille. Si ces troupes françaises ne peuvent plus la défendre, c'est faute de munitions; elles se retirent, sans être inquiétées ni poursuivies, sur le village d'Amanvillers, qui est entièrement en flammes.

A ce moment, une batterie de la garde, arrivant au galop, prend position en arrière de ce village, et, par un tir bien dirigé, fait taire les batteries prussiennes placées sur la route de Verneville à Sainte-Marie-aux-Chênes, qui prennent nos troupes d'enfilade.

Le 2e bataillon de chasseurs à pied, après avoir dépassé Amanvillers, est relevé par le régiment des zouaves de la garde; il regagne son campement du matin, qu'il trouve occupé par l'artillerie de la garde, et comme les voitures de ce bataillon ont été conduites le matin même à Metz, pour en ramener des vivres et des munitions, force est d'abandonner tous les bagages sur le terrain.

A dix heures du soir, le 33e de ligne suit, avec le 2e bataillon de chasseurs, le mouvement général de retraite.

Le 2e bataillon de ce régiment avec le drapeau, conduit par le

général Pajol et le colonel, rétrograde d'abord sur son campement du matin qu'il abandonne définitivement, à onze heures et demie du soir, pour se diriger sur Metz.

Les 1er et 3e bataillons du 33e, qui sont restés sur le champ de bataille jusqu'à une heure du matin, afin d'aider à relever les blessés du 43e de ligne, ne se mettent en marche pour regagner le campement, qu'en apprenant la marche rétrograde du 2e bataillon.

Plus favorisé que beaucoup d'autres, grâce à la position qu'il occupait, le 33e régiment de ligne n'a perdu que cent dix hommes. Dans le nombre se trouvent : le capitaine Thérade, qui a eu une jambe et la moitié d'une main emportées et meurt trois heures après; le sous-lieutenant Janson, qui, ayant eu la cuisse fracassée, reste aux mains des Allemands et meurt de sa blessure; le capitaine Fovel et le lieutenant Lejouteux, blessés tous deux à la main et le lieutenant Basset atteint au visage.

L'appel fait le 18 au soir dans les rangs du 2e bataillon de chasseurs donne les résultats suivants :

Dix officiers blessés : MM. Letanneur, chef de bataillon ; Christin, de Négrier, Malboz, Jouglas, capitaines; Marton, Bouvier d'Acher, Lacan, lieutenants ; Soyer, Pitou, sous-lieutenants.

Deux cent trente sous-officiers et chasseurs tués, blessés ou disparus.

On ne saurait donner trop d'éloges aux militaires de tout grade de ce vaillant bataillon pour la façon dont ils se comportèrent pendant cette mémorable journée du 18 août 1870.

— Les deux régiments de la 3e division, le 65e et le 15e de ligne, qui ont remplacé le 13e de ligne sur la ligne de bataille, tiennent tête à l'ennemi avec un remarquable courage.

Le 65e, comme nous l'avons déjà vu, a été cruellement éprouvé. Le colonel Sée a été grièvement blessé et les trois chefs de bataillon sont tombés mortellement atteints. L'un de ceux-ci, le commandant Grenier du 2e bataillon, est adoré de ses hommes. Et ce sentiment de dévouement personnel est pour beaucoup dans la solidité que montra le 65e de ligne, dans une aussi critique circonstance.

Pendant cinq heures, sous le feu des batteries ennemies, dont les obus déciment le 65e et viennent déjà d'emporter les chefs de bataillon Langlet et François, ce vaillant officier, par l'énergie de son attitude et de ses paroles, fait tenir, haut et ferme, le drapeau du 65e placé devant lui. Il ne contribue pas peu, dans cette rude épreuve, à la bonne contenance du régiment, à sa fermeté sous le feu et à la conservation jusqu'au dernier

moment, de sa ligne de bataille, service réel rendu à toute l'armée.

Aussi est-ce, pour le 2e bataillon du 65e, une véritable douleur, lorsqu'il voit son digne chef tomber enfin, frappé à la cuisse gauche par un éclat d'obus, alors qu'il exhorte chacun au calme et au sang-froid, qualités qu'il possède au suprême degré.

« Ce n'est rien, tenez bon, mes enfants ! » s'écrie-t-il, et il renvoie impérieusement au feu les deux soldats qui viennent pour l'emporter à l'ambulance.

Cette énergie rare, dont le commandant Grenier avait déjà donné des preuves si brillantes en Crimée, ne se démentit pas un seul instant. Pendant près d'un mois, il lutta, avec un courage surhumain, contre des douleurs atroces, ayant toutefois perdu toute espérance, pendant que ceux qui l'entouraient en conservaient encore. Le 13 septembre, il rendait le dernier soupir, en soldat et en chrétien.

Cependant, à la tombée de la nuit, pendant qu'une partie de la ligne allemande attaque le 2e bataillon de chasseurs et le 33e de ligne, attaque qui fut d'abord repoussée, une forte colonne ennemie se porte en avant dans la direction du 65e de ligne, avec l'espoir de tromper nos soldats.

Les premiers pelotons mettent la crosse en l'air, tandis que les autres, le doigt sur la détente, attendent le moment de nous fusiller.

Mais le 65e n'est pas dupe de cette odieuse manœuvre. Son 1er bataillon se précipite, l'arme basse, à la rencontre de l'ennemi. Le choc des deux adversaires est des plus violents. Bientôt, en effet, éclatent les cris des victimes et le cliquetis des baïonnettes qui se croisent.

Tout se mêle. L'engagement corps à corps ne tarde pas à devenir général, et, comme la nuit tombe rapidement, ces hommes qui s'acharnent les uns sur les autres, luttant à l'arme blanche, qui s'entrelacent parfois, dans une dernière agonie, offrent bien le tableau le plus sinistre de la guerre.

Le sous-lieutenant Cherel, en pénétrant le premier dans les rangs des Prussiens, tombe criblé de coups. Plusieurs de ses soldats sont enveloppés et reçoivent des coups de crosse. Mais ils parviennent à se dégager, en faisant payer chèrement à l'ennemi la mort de leur officier.

Enfin, après une lutte acharnée, toute cette masse de casques à pointe, qui semblait devoir écraser les Français rien que par son nombre, bat précipitamment en retraite, reconduite par une grêle de coups de fusil et laissant des monceaux de morts devant le front de bataille du 65e de ligne.

Le feu dure jusqu'à la nuit close. Les trois bataillons du 65e conservent leur emplacement sur la ligne de bataille; les 1er et 2e rentrent au camp vers neuf heures du soir et le 3e, vers dix heures et demie.

— De son côté, le 15e de ligne se maintient longtemps près de la ferme de Montigny-la-Grange. Mais vers huit heures du soir sa position devient des plus critiques.

Les villages de Verneville, d'Amanvillers et de Saint-Privat-la Montagne ne sont plus qu'un brasier. Trois batteries prussiennes croisent leurs feux entre Verneville et Amanvillers. Les Prussiens se sont emparés de tout le terrain occupé par le camp de la 2e division du 4e corps. Le 15e de ligne, épuisé, à bout de cartouches, résiste avec peine aux attaques redoublées de l'infanterie ennemie.

Mais, à ce moment, un renfort lui arrive vers six heures et demie : c'est le 41e de ligne (division de Nayral, 3e corps), qui jusque là s'est tenu en arrière de la crête, à hauteur de « l'*Arbre mort* » situé entre les fermes de Leipzig et de Moscou. Ce régiment a reçu l'ordre de se porter rapidement vers la droite, où, malgré une défense énergique, les Prussiens font des progrès et gagnent même beaucoup de terrain.

Le 41e part au pas gymnastique, sous les ordres de son brave chef, le colonel Saussier, s'arrête d'abord à la ferme de la Folie et y prend position; mais, bientôt rejoint par une batterie à cheval, qui doit l'accompagner, il reprend sa course et arrive, vers huit heures, à la ferme de Montigny-la-Grange, en face d'Amanvillers. L'arrivée de ce régiment par l'obscurité fait croire à un grand renfort et augmente le courage des hommes du 15e de ligne. Une brusque attaque est dès lors résolue, pour reprendre les positions conquises par l'ennemi.

La batterie à cheval, qui a accompagné le 41e de ligne, se place à sa droite et ouvre son feu contre les batteries ennemies placées près d'Amanvillers.

Les deux premiers bataillons se déploient : le 3e bataillon, en colonne, forme la réserve. Au signal du colonel Saussier, les tambours battent la charge, et, sous une grêle de balles, les deux bataillons déployés se jettent en avant, à la baïonnette, aux cris mille fois répétés de : « Vive la France! Vive l'empereur! »

Les tirailleurs du 15e de ligne accompagnent la charge, en faisant un feu des plus nourris.

L'enthousiasme des soldats du 41e est indescriptible; en moins d'un quart d'heure, les ennemis sont repoussés et en pleine retraite.

Tout le terrain, entre Montigny-la-Grange et Amanvillers, est reconquis, ainsi que la hauteur qui s'élève entre ce dernier village et Verneville, et cela assure les positions sur la droite des lignes françaises.

Un tel résultat, dont la portée fut très considérable au point de vue de l'issue de la bataille, fut dû à l'énergie et à la rapidité de l'attaque du 41e de ligne, si vigoureusement dirigée par l'intrépide colonel Saussier. Aussi une citation à l'ordre général de l'armée de Metz du 4 octobre 1870 fut-elle la récompense qui lui fut donnée pour cette action d'éclat.

Le 41e de ligne, qui avait un effectif de cinquante-trois officiers et de dix-huit cent sept hommes de troupe, avait seulement perdu neuf hommes : six blessés et trois disparus, tellement la charge à la baïonnette de ce régiment avait été habilement conduite par son chef.

Il est vrai que les soldats du 41e de ligne étaient grandement protégés par l'obscurité qui régnait alors de notre côté, tandis que les Prussiens étaient fortement éclairés par la lueur des incendies; aussi, leurs pertes durent-elles être considérables.

A huit heures trois quarts du soir, craignant un retour offensif de l'ennemi, ce régiment se reforme en bataille près de la ferme de Montigny-la-Grange. Des grand'gardes sont placées à huit cents mètres en avant de son front.

Vers neuf heures, la bataille est terminée; les hommes du 41e de ligne s'endorment sur les rangs, le fusil à côté d'eux.

La charge, que nous venons de mentionner, fut exécutée avec tant d'entrain et d'à-propos que, dès le lendemain, le maréchal Leboeuf, commandant le 3e corps, vint féliciter le colonel Saussier et son vaillant régiment pour sa brillante conduite.

Une autre fois, ayant l'occasion de parler avec des officiers blessés du 41e, le commandant du 3e corps s'exprima en ces termes :

« Je vous félicite, messieurs, d'appartenir au 41e : ce brave régiment, brillamment conduit par son chef, dans la journée du 18 août *a sauvé le 4e corps d'armée.* »

Dégagé par le colonel Saussier, le 15e de ligne alla passer la nuit sur le même emplacement qu'il occupait avant l'affaire.

— La batterie Guérin de la division de Lorencez (8e du 1er d'artillerie) s'était retirée, comme beaucoup d'autres batteries, suivant l'ordre du général Lafaille, sur la gauche d'Amanvillers.

Dans sa retraite, cette batterie ayant été arrêtée par la tranchée du chemin de fer de Verdun, le capitaine-commandant Guérin fait pratiquer rapidement par les servants deux rampes

pour passer dans cette tranchée et arriver sur la route de Châtel-Saint-Germain à Saint-Privat.

La 8e batterie peut prendre ainsi position sur le plateau, qui domine cette route, en avant des bois de Lorry.

Au moment où la garde impériale débouche de ces bois, le général Bourbaki fait demander au commandant de la batterie, par un officier d'état-major, de se mettre à sa disposition et il le fait placer en batterie, tout près de la hauteur et à droite de Montigny-la-Grange. Cette batterie reste dans cette position jusqu'au moment où elle reçoit l'ordre de prendre la tête de colonne des batteries de la division qui se retirent.

Dans cette journée, la 8e batterie du 1er d'artillerie n'avait perdu que deux artilleurs blessés.

— La 10e batterie (mitrailleuses) du 1er d'artillerie était aussi venue se placer à côté de la 8e batterie du même régiment, quand, à la tombée de la nuit, un officier d'état-major, qui demandait en vain une batterie de mitrailleuses, emmène celle-ci entre Amanvillers et Montigny-la-Grange, pour la faire placer sur la crête, où l'infanterie de la 3e division du 4e corps tient encore ferme.

Mais, en route, les obus des batteries ennemies qui forment le cercle à leur extrême gauche traversent, de droite à gauche, la 10e batterie, qui marche en bataille et cette batterie reçoit alors l'ordre de revenir à son point de départ.

D'ailleurs, la nuit est tombée et le combat gigantesque d'artillerie, qui se livre vers la droite, vient de cesser. Le capitaine Desveaux se retire donc avec la 10e batterie et rejoint les 8e et 9e.

Ces trois batteries, une fois réunies, vont bivouaquer, avec la division de Lorencez, près de leur campement du matin, au bord de la route de Lorry

— Les batteries de la réserve d'artillerie du 4e corps se sont également repliées en arrière, pendant la soirée, et ont occupé une position défensive.

Les 11e et 12e batteries du 1er d'artillerie (12 rayé, capitaines-commandants Florentin et Gastine) sur l'ordre du général Lafaille, sont allées prendre, de l'autre côté du chemin de fer de Verdun, une position défensive, au-dessus des carrières de la Croix, qui se trouvent à cet endroit, et à gauche des batteries qui bordent le bois de Saulny. Elles restent dans cette position jusqu'à la nuit.

La 12e batterie a tiré pendant cette journée cinq cent quarante-huit coups de canon. Le capitaine-commandant Gastine et le lieutenant en second Chériot ont été légèrement blessés.

— Les 6e et 7e batteries du 8e d'artillerie, (4e rayé, capitaines-commandants Maringer et Masson), afin de soutenir le mouvement en arrière du 4e corps, qui se prononçait vers six heures du soir, sont allées s'établir sur la lisière du bois de Saulny, où elles restent jusqu'à la nuit. Là, elles reçoivent l'ordre de se retirer vers Metz, mais ayant dépassé le bois, elles se placent en bataille à droite de la route de Woippy, en attendant les événements.

— La 5e batterie du 17e d'artillerie, (capitaine Cahous), laquelle a été décimée, après une défense héroïque, ne peut prendre part à cette dernière phase de la lutte et se retire sur Metz.

La 6e batterie du même régiment (capitaine Albenque) s'est, elle aussi, formée en batterie, au-dessus des carrières de la Croix ou d'Amanvillers, pour protéger le mouvement de retraite de l'aile droite du 4e corps, mais elle n'a pas eu l'occasion de faire feu.

Vers six heures et demie, cette batterie reçoit l'ordre de s'engager dans le défilé des bois de Saulny. Ce défilé est bordé, à droite et à gauche, par d'anciennes carrières; il est impossible d'y prendre position : la batterie est donc forcée d'arriver jusqu'à la route de Briey.

En débouchant, elle se forme aussitôt à gauche en bataille et se dirige, sans perdre un instant, sur Saint-Privat-la-Montagne où l'ennemi vient d'entrer et livre un combat acharné à nos soldats, retranchés dans les maisons.

Pendant sa marche dans cet étroit défilé entre les bois, la 6e batterie a traversé de seize à dix-huit mille hommes d'infanterie et cavalerie battant en retraite et appartenant au corps du maréchal Canrobert (le 6e).

Ces troupes s'ouvrent devant elle pour la laisser passer ; des officiers viennent donner au capitaine Albenque des renseignements sur ce qui se passe en avant ; quelques régiments s'ébranlent à sa suite.

La 6e batterie s'établit alors pour faire feu, à l'extrémité de ce long défilé, à six cents mètres en arrière de la ferme de Marengo. Dans ce moment, cette batterie a devant la bouche de ses pièces, à douze ou quatorze cents mètres environ, une ligne d'infanterie prussienne forte de trois à quatre mille hommes. Cette ligne prête le flanc à nos artilleurs, qui peuvent lui faire subir les plus grandes pertes. Une ligne d'infanterie française, parallèle à la ligne ennemie, bat en retraite, en bon ordre, vers la droite.

Les pièces de la 6e batterie sont chargées, le feu va commencer, dès que la ligne d'infanterie aura démasqué le terrain, quand le

maréchal Canrobert arrive en personne dans cette batterie et s'adressant au capitaine-commandant Albenque :

« Retirez-vous, capitaine, lui dit-il, la journée est mauvaise; demain, nous aurons notre revanche. »

Devant un ordre aussi formel, le capitaine Albenque va prendre les ordres du colonel commandant la réserve du 4e corps, qui a suivi la 6e batterie, et d'après les instructions de celui-ci se retire sur Woippy.

— Le dernier de tous, le 54e de ligne (division de Lorencez, brigade Berger) est resté engagé avec les Allemands.

Déployant, depuis le commencement de la journée jusqu'à la fin, la plus grande ardeur, officiers et soldats de ce régiment se distinguent à l'envie les uns des autres.

Citons parmi ces vaillants : le colonel Caillot; le lieutenant-colonel Stroltz; le commandant Lamboley; les capitaines Bigard, Strabeau, Houx, Ronot, Gouirau; les lieutenants Schirmez, Vitalis, Flacon, Molinier, Delon, d'Aupias, Bravard; les sous-lieutenants Auzat, Zabern, Gayraud, Alexandre; les sergents-majors Damamm, Rossi, Perré; les sergents Breuil, Labrousse; les caporaux Cuzen, Noël; les soldats Dhennin, Favier et Grivel.

A un certain moment, le commandant Lamboley, du 1er bataillon du 54e de ligne, qui, malgré les observations de ses chefs, a voulu rester quand même à cheval, afin de pouvoir mieux courir de la droite à la gauche de son bataillon, pour encourager ses hommes, a sa monture presque coupée en deux par un obus et reçoit lui-même une blessure mortelle.

Quelques instants après, le colonel Caillot est grièvement blessé au bras et forcé de quitter le champ de bataille. (Ce brave officier devait mourir des suites de cette blessure.)

Les dernières lueurs du jour éclairent à peine ces scènes de carnage; le canon s'est tu partout; mais la fusillade continue toujours au centre et sur la gauche, incertaine et peu nourrie.

Les trois bataillons du 54e, dans les terribles péripéties de la bataille, se sont forcément séparés; mais, vers huit heures du soir, le 1er bataillon se réunit au 3e, sous les ordres de son chef, le commandant Cullet. A droite et à gauche de ces deux bataillons décimés, se groupent des fractions égarées de plusieurs corps.

Un épisode, qui honore infiniment deux jeunes militaires de ce régiment, vient marquer, sur ce point, les derniers instants de cette mémorable journée.

Vers neuf heures du soir, alors que la fusillade s'arrête de temps en temps, entre les deux bataillons du 54e de ligne et les

Allemands, pour reprendre un instant après avec plus d'intensité, une troupe, qu'à ses vêtements sombres on pourrait prendre pour des chasseurs à pied, s'avance du côté de l'ennemi, irrésolue et sans tirer un coup de fusil.

Le commandant Cullet fait, non sans peine, cesser le feu ; au même instant, la masse noire s'arrête ; aux sonneries françaises, qui lui sont adressées, aux interpellations : pas de réponse.

Plus de doute, ce sont des Prussiens. Mais que veulent-ils ? Se rendre peut-être ?

Le commandant Cullet demande aussitôt un militaire sachant parler l'allemand : plusieurs se présentent. Le sous-lieutenant Zabern est choisi. Accompagné du jeune sergent-major Damamm, il marche du côté de l'ennemi.

Arrivé à portée de voix, il demande aux Allemands, dans leur langue, ce qu'ils veulent : une décharge terrible est la seule réponse qu'il reçoit.

Les deux bataillons du 54e de ligne ripostent, en recommençant inconsidérément le feu, car ils oublient qu'il y a des leurs devant eux ; mais les deux braves parlementaires, qui, heureusement, ont eu la bonne idée de se coucher à terre, échappent d'une manière providentielle à cette fusillade meurtrière.

La journée du 18 août a été bien rude pour le 54e de ligne comme le témoignent cinq cent cinquante-sept sous-officiers et soldats ainsi que vingt-cinq officiers hors de combat.

Parmi ceux-là, dix payent de leur existence leur dévouement àl a patrie, ce sont :

Le colonel Caillot ; le chef de bataillon Lamboley ; le capitaine-adjudant-major Roussarie ; les capitaines Hervé, et Lavilatte ; le lieutenant Fauré ; les sous-lieutenant Guilhem, Lissignol, Cazaré et Durand.

Le capitaine Hervé ; le lieutenant Fauré ; les sous-lieutenants Cazaré, Guilhem, Lissignol et Durand restent sur le champ de bataille et leurs camarades n'ont pas même la consolation de leur rendre les derniers honneurs.

Le colonel Caillot, le commandant Lamboley, le capitaine-adjudant-major Roussarie et le capitaine Lavilatte meurent peu de jours après des suites de leurs blessures.

Les officiers blessés, plus ou moins grièvement, furent : le lieutenant-colonel Stroltz ; le commandant Cullet ; le capitaine-adjudant-major Avezard ; les capitaines Helle (six blessures), Ronot ; les lieutenants de Bellefon, Bravard, Molinier, Gasquet et Schirmer ; les sous-lieutenants Cocusse, Tavella, de Foucault, Beaudoin et Gayraud.

Des trois bataillons du 54e de ligne, le 3e fut le plus maltraité ;

deux de ses compagnies furent littéralement écrasées : la 2e qui eut quatre-vingt-trois hommes hors de combat et la 3e qui en eut soixante-cinq.

Vers neuf heures et demie, la fusillade a complètement cessé de toutes parts; la nuit est fort sombre; l'horizon est cependant éclairé par deux énormes torches. C'est Saint-Privat et Amanvillers que les flammes dévorent.

Le commandant Cullet ne peut quitter, sans ordre, la position avancée qu'il occupe avec les 1er et 3e bataillons du 54e de ligne : mais, comme il n'a plus de troupes françaises à sa droite, par où il pourrait être tourné, il se décide à envoyer à Amanvillers le sous-lieutenant Vitalis, pour demander des instructions.

Ce jeune et intrépide officier franchit, en dix minutes, les quinze cents mètres qui le séparent du village, n'y trouve que des blessés réfugiés dans des maisons en flammes, apprend par hasard que l'on doit rentrer au camp que l'on occupait le matin, et revient au pas de course rendre compte de sa mission.

Rester plus longtemps sur le champ de bataille serait une grave imprudence. On n'a pas de vivres, pas d'eau ; tous, officiers et soldats, sont exténués par dix heures de combat et d'émotions.

La retraite est ordonnée ; elle commence à dix heures pour les 1er et 3e bataillons du 54e de ligne et pour les divers groupes qui se sont ralliés à leur fortune.

La rentrée au camp s'exécute par le flanc droit et sans encombre. A onze heures du soir, les 1er et 3e bataillons du 54e ont repris leurs places de bataille à côté du 2e bataillon, qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Stroltz et du commandant Guillemin, est revenu aussi au campement occupé le matin, par le 54e, derrière le bois du Châtel, à un kilomètre environ d'Amanvillers.

— Déjà les deux premières divisions du 4e corps ont commencé à se replier sur Metz. Elles ont perdu dans cette journée leurs bagages et leur matériel.

Les havresacs laissés sous les tentes au moment où les troupes ont pris les armes, le campement, les registres des conseils d'administration, les bagages des officiers, qu'on aurait probablement sauvés si l'intendance n'avait pas disposé des voitures régimentaires, tout est perdu.

Chacun est strictement réduit à ce qu'il porte sur lui; les hommes n'ont plus ni effets de rechange, ni pain, ni vivres de réserve.

Les camps de ces deux premières divisions, ainsi que ceux

de la division de cavalerie, ont beaucoup souffert pendant tout l'après-midi. Les obus y sont venus tomber en si grand nombre, qu'une partie des hommes de la garde de police ont été tués ou blessés et que beaucoup de tentes ont été renversées ou lacérées par les éclats des projectiles.

Vers une heure du matin, l'ordre arrive à la division de Lorencez (3e du 4e corps) de se replier sur Metz.

Détail navrant: faute de moyens de transport, il faut absolument abandonner les blessés restés sur le champ de bataille ou dans les maisons d'Amanvillers que l'incendie a respectées.

Le lendemain, tous ces malheureux tombent aux mains des Allemands, qui, à juste titre, s'étonnent de cet abandon. On laisse, aussi, sur place, les havresacs des soldats tués ou blessés et la plupart des bagages des officiers, les voitures régimentaires chargées de les emporter, étant, comme on se le rappelle, parties le matin pour Metz, d'où elles ne sont pas revenues.

Les trois batteries de la division de Lorencez et toute l'artillerie de réserve du 4e corps suivent le mouvement, escortées par le 3e bataillon du 65e de ligne.

— Pendant toute la journée du 18, la division de cavalerie du 4e corps, qui se trouve commandée par le général de brigade de Gondrecourt (le général de division Legrand ayant été tué et le général de brigade de Montaigu blessé et fait prisonnier, l'avant-veille à Rézonville), cette division, disons-nous, a reçu un feu terrible d'obus, qui arrivaient de front et de flanc, mais n'ont fait heureusement que peu de victimes.

Dans la brigade légère, le 2e hussards a eu seulement un brigadier et quatre hommes blessés. Le 7e hussards, un peu plus maltraité, compte deux officiers blessés : les lieutenants Joubert et Lécuyer; deux sous-officiers et deux hommes de troupe blessés et un disparu.

L'escadron du 7e hussards attaché à la 3e division du 4e corps et les pelotons d'escorte des généraux de Lorencez et Grenier ont pris part à toute l'action, en suivant les mouvements des troupes des généraux auxquels ils sont attachés.

Le soir, à la suite de l'écrasement, comme nous le savons, du corps de Canrobert par l'aile gauche de l'armée prussienne, le 4e corps se trouve de plus en plus labouré par les projectiles ennemis. La position de la division de cavalerie, qui est adossée au bois de Saulny, commence à devenir des plus critiques, quand les zouaves de la garde, ayant Bourbaki à leur tête, débouchent de ce bois.

Un moment, le 2e hussards est mis à la disposition du commandant de la garde impériale, mais, vers huit heures du soir,

il reçoit l'ordre de battre en retraite sur Metz, en dégageant les routes, couvertes de blessés et de convoyeurs en désordre.

Le 2e hussards s'engage alors à travers le bois de Saulny. Les hommes tombent dans les fondrières. On suit de petits sentiers de piétons. On marche en colonne par un. Les projectiles prussiens bruissent dans les feuilles, abattent les branches, cassent des arbres. Et, en sortant du bois, que trouvera-t-on ? Les Prussiens peut-être.

La colonne traverse un ravin presque à pic. Des chevaux tombent, roulent, ont toutes les peines du monde à se relever. Les distances se perdent. De l'autre côté du ravin, on se retrouve, on se rallie. Une espérance soutient encore : « Nous allons, disent les officiers et leurs hommes, faire une diversion derrière l'ennemi. »

On presse le pas des chevaux, le fourreau du sabre dans la main, pour empêcher le cliquetis.

Enfin le régiment a traversé le bois, sans laisser un seul homme en arrière, malgré l'obscurité complète.

Maintenant il traverse le petit village de Saulny. Aspect désolé. Maisons fermées et silencieuses. Pas un habitant sur la route. Quelques portes s'entr'ouvrent. On aperçoit des blessés étendus sur de la paille.

Un vieux paysan montre à des hussards un blessé qui est étendu, inanimé, dans sa maison, sur une méchante couchette :

« C'est un dragon, leur dit-il. Tout le monde a pris des blessés, et moi, j'ai choisi un dragon, parce qu'autrefois j'ai été dans les dragons. »

Les routes sont encombrées. Le 2e hussards se jette à travers champs, dans les terres labourées. Des clairons d'infanterie de toutes parts sonnent, pour le ralliement, le refrain distinctif de chaque régiment. Il y a quelque chose de triste, de plaintif, de désespéré dans ces appels de clairons. Ce n'est pas, comme au soir de Solferino, le joyeux et éclatant ralliement de la victoire.

Il est une heure du matin, quand le régiment arrive sur les glacis de Metz. Clair de lune éclatant. Interminable défilé de voitures et de cacolets.

Près de la porte de Thionville, le maréchal Canrobert et le général de Ladmirault, enveloppés dans leurs manteaux, causent.

Les deux états-majors se sont arrêtés à distance. Devant les deux commandants de corps d'armée continuent à passer les cacolets.

Les hussards du 2e régiment mettent pied à terre sur les glacis. C'est là que se groupent les régiments. Les officiers font

le compte de leurs hommes. Les clairons continuent à sonner le ralliement.

— Le 7e hussards a quitté le champ de bataille deux heures après le 2e hussards. Malheureusement cette division de cavalerie a été forcée d'abandonner son camp et tout ce qu'il contient, le matériel de transport requis le matin n'ayant pas été rendu.

Après une station de deux heures en avant du bois de Saulny, l'état-major général envoie, vers dix heures, l'ordre au 7e hussards de rentrer dans le camp retranché sous Metz.

La retraite s'opère par le chemin de construction partant d'Amanvillers et passant par les bois de Lorry et de Vigneulles. Un temps d'arrêt est fait, dans le village de Lorry, afin d'y abreuver les chevaux, et à trois heures du matin, le régiment vient s'établir en arrière de Woippy, au hameau du Sansonnet

— La brigade de dragons du 4e corps (3e et 11e régiments) a été, on se le rappelle, mise à la disposition du maréchal Canrobert vers deux heures de l'après-midi.

Cette brigade a manœuvré au pas, avec un sang-froid admirable, jusqu'au moment de la retraite, qu'elle a couverte, tout en restant en toute première ligne et se retirant en échelons, toujours au pas.

Vers huit heures du soir, à l'arrivée de la garde impériale, la brigade de dragons se porte de nouveau en avant du côté de Saint-Privat. Un moment, les dragons s'apprêtent à charger l'infanterie allemande, qui paraît menacer l'artillerie du général Bourbaki : mais ils constatent bientôt que l'ennemi, qu'on suppose se porter sur nos batteries, a fini son mouvement en avant.

Vers neuf heures, la brigade quitte le champ de bataille, tout en restant à la queue de la colonne, pour assurer la retraite et vient camper sous Woippy, où elle arrive vers minuit.

— Borbstaëdt, l'historien militaire allemand, fait grand étalage de la prise d'effets de campement du 4e corps et de la rapidité du mouvement de recul de l'aile droite du général de Ladmirault.

Mais, si, très compromis, ayant trop longtemps tenu pour n'être pas menacé, le corps de Ladmirault dut évacuer précipitamment Amanvillers, il n'en conserva pas moins, toute la nuit, les positions importantes qui couvraient sa marche en arrière et ne permettaient pas la poursuite.

Borbstaëdt parle d'armes jetées, de tentes abandonnées.

Les armes jetées étaient celles des tués et des blessés ; les campements étaient ceux des deux divisions de Cissey et Gre-

nier, ainsi que ceux de la division de cavaliers, auxquels les obus mirent le feu dès le début de la bataille et sur l'emplacement desquels on se battit. Il ne faut pas oublier que les voitures régimentaires avaient été requises, le matin même, par l'intendance et envoyées à Metz, d'où elles n'étaient pas revenues; en sorte que les régiments, auxquels appartenaient ces campements, avaient été maintenus jusqu'à la dernière minute, après la retraitre de notre 6e corps, en face de plus de *cent cinquante mille hommes*, puisque la garde royale, les XIIe (Saxons), IXe et IIIe corps enveloppaient de toutes parts notre 4e corps.

Et il est inouï que la forêt de Saulny et la ferme de Montigny-la-Grange, défendues par quelques régiments français exténués, n'aient pu être enlevées par ces forces immenses et victorieuses qui nous assaillaient.

Ce fait ne prouve-t-il pas jusqu'à l'évidence l'épuisement de l'ennemi?

Et, pour conserver ces points, pour maintenir ainsi l'ennemi, de ce côté, pour que le IIIe corps reste en position, pour suspendre tout l'effort de cette énorme masse, il suffit :

De l'apparition des zouaves et des grenadiers de la garde et de l'entrée en action de ces bataillons de réserve, obstinément refusés par Bazaine!

Quel résultat n'eût-on pas obtenu si cette réserve avait paru seulement une heure plus tôt et plus à droite contre les Saxons!

CHAPITRE XXII

Le 3e corps conserve ses positions.

Courage du maréchal Lebœuf. — Sa carrière militaire. — Le général Changarnier. — Le porte-fanion Louis de Cassagnac. — « Tête à l'ennemi! » — Le maréchal Lebœuf et son état-major à l'Arbre sec. — Violence du feu. — Aspect de la ligne de bataille. — La nuit est proche. — Retraite de la division de dragons de Clérembault. — Feu de l'artillerie de réserve. — Positions des divisions du 3e corps. — Le bois des Génivaux. — Sa défense par nos troupes. — La division Montaudon passe la nuit sous les armes. — Belle conduite de la division de Nayral. — Ses positions au soir. — Traits de courage de soldats du 69e de ligne. — Pertes du 90e de ligne. — Le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval. — La division Metman sous le feu ennemi. — Le 7e bataillon de chasseurs évacue le bois des Génivaux. — Pertes du 7e de ligne. — Tranchées étayées par des fagots. — Défense du 29e de ligne. — Trait de courage d'un sous-officier du 11e d'artillerie. — Corps à corps. — Le sous-lieutenant Biottot du 29e de ligne est fait prisonnier. — Cruauté des Prussiens à son égard. — Pertes du 29e et du 59e de ligne. — Le 71e de ligne. — Ses pertes. — Pertes de la division Metman, le 18 août. — Le 6e escadron du 10e chasseurs à cheval. — Énergique résistance de la division Aymard. — Fatigue du 44e de ligne. — Le commandant Avril est mortellement blessé. — Trait de stoïcisme d'un sous-officier du 60e de ligne. — La brigade de Sanglé-Ferrier. — Les troupes du 3e et du 2e corps bivouaquent sur leurs positions. — La nuit. — Sa fraîcheur. — On éteint les feux de campement. — Incendie de la ferme de Moscou. — Blessés consumés par les flammes. — Mort de M. de Mertian, engagé volontaire au 5e hussards. — Le cadavre du général de Marguenat est consumé. — Sa découverte sur le champ de bataille. — Attaque de nuit des Prussiens repoussée par le 80e de ligne. — Mort du capitaine Apchié. — La retraite. — Les dernières troupes occupant les tranchées entre les fermes de Moscou et du Point-du-Jour. — Nouvelle attaque

des Allemands repoussée par le 1er bataillon du 85e de ligne. — Pertes de ce régiment. — Les 1re et 2e batteries du 17e d'artillerie. — Retraite de la division de cavalerie. — Descente de la rampe de Châtel. — Encombrement du défilé. — Marche de nuit — Arrivée à Longeville. — Halte à la maison des Planches.

Le 3e corps n'a été forcé en aucun point de sa ligne : de même que le 2e corps, il s'est maintenu dans tous ses postes avancés. Un moment, il est vrai, il s'est trouvé découvert sur sa droite ; mais le maréchal Lebœuf y a porté, comme nous l'avons dit, deux de ses batteries d'artillerie et le 41e de ligne (colonel Saussier), tenu jusqu'alors en réserve à son centre, et cette troupe a concouru énergiquement à arrêter tout progrès de l'ennemi de ce côté.

— Dans cette journée, le maréchal Lebœuf fait preuve d'un courage admirable ; d'aucuns ont pu attaquer au point de vue administratif l'ex-major général de l'armée du Rhin, mais, le 18 août, le commandant du 3e corps déploie des prodiges de valeur, toujours à cheval au milieu de ses troupes et de sa large poitrine semble défier la mitraille ennemie.

Il est peu d'officiers qui comptent autant de citations à l'ordre de l'armée que le maréchal Lebœuf. Son nom se trouve partout inscrit aux bulletins de l'armée d'Afrique ; en trois années, il fut cité dix fois.

En 1837, capitaine d'artillerie, pendant le second siège de Constantine, ce fut lui qu'on chargea d'aller examiner, en plein midi, et sous un feu meurtrier, l'emplacement de la batterie de brèche, délicate et périlleuse mission, dont il s'acquitta avec autant de bravoure que de bonheur.

Colonel, en Crimée, il obtient encore trois citations presque consécutives à l'ordre de l'armée et il est fait général de brigade.

Il est divisionnaire en 1859 et commande notre artillerie sur les champs de bataille de Magenta et de Solférino.

On se souvient avec quel à-propos et quelle ardeur il vint, le 24 juin, au secours du corps du maréchal Niel menacé par la nombreuse cavalerie autrichienne, dont il balaya les nombreux escadrons avec ses canons rayés.

A la bataille de Saint-Privat, nous le voyons tout aussi brillant ; auprès de lui, se tient, constamment, un héros des luttes d'autrefois : c'est le vieux général Changarnier. La tête haute, la poitrine effacée, l'ancien chef de bataillon du 2e légers à la retraite de Constantine attend la mort, fidèle à sa devise : « *Bonheur passé, honneur reste.* »

Comme au bruit des obus et des balles son cheval, qu'il ne peut maintenir de sa main débile, se cabre et tourne sur lui-même, il s'adresse au jeune sous-officier de dragons, Louis de Cassagnac, porte-fanion du commandant du 3e corps : « Maréchal des logis, s'écrie-t-il, maintenez mon cheval, tête à l'ennemi ! »

A l'un des moments les plus chauds de l'action, un obus tombe contre eux et fait explosion, les couvrant de poussière. Un éclat de ce projectile fait même voler à dix pas le képi du vieil Africain, mais sans atteindre personne.

Pendant toute la durée de la lutte, les obus et la mitraille ne cessent de pleuvoir, comme le 16, sur le maréchal Lebœuf et son état-major.

Malgré cette grêle de fer et de plomb, ce vaillant soldat reste de longues heures immobile, près de l' « Arbre mort ». Là, les projectiles allemands éclatent sans interruption. Le tableau, qui s'offre alors à tous les regards, est bien fait pour donner du cœur aux moins fermes.

Auprès du maréchal, le général Changarnier ; derrière, quelques officiers et le maréchal des logis, Louis de Cassagnac, porte-fanion. Au-dessus de ce groupe superbe on voit flotter la flamme tricolore.

L'escadron d'escorte a reçu l'ordre de se porter à cinq cents mètres en arrière, pour s'abriter.

En avant du maréchal, une de nos batteries a beaucoup souffert ; mais c'est bien pis encore sur la gauche, à la ferme de Moscou, qui est en feu et où, à deux reprises différentes, malgré les épaulements construits à l'avance, il faut laisser les pièces pour emmener les hommes et les avant-trains à l'abri ailleurs, tant est meurtrier le feu de l'ennemi.

Sur toute la ligne de bataille, on n'entend toujours qu'une canonnade générale, qui couvre presque entièrement le pétillement de la fusillade.

En arrière, couronnant la crête de la vallée de Montvaux, on remarque les voltigeurs de la garde abrités dans des tranchées.

Vers sept heures, le général, commandant le génie du 3e corps, vient chercher la section du chemin de fer pour aller faire un travail en première ligne. Quand elle descend en avant de l' « Arbre mort », à plein découvert, l'ennemi, la prenant, sans doute, pour une nouvelle batterie, lui envoie une grêle d'obus ; mais, la petite colonne en est quitte pour prendre le trot, hommes et chevaux, et pas un projectile n'atteint ni les travailleurs, ni la voiture.

De l'autre côté du ravin de la Mance, qui sépare nos troupes de la route d'Etain, on distingue près de Gravelotte des masses ennemies considérables. Malheureusement on n'a sous la main qu'une batterie de mitrailleuses, et comme l'ennemi est au moins à trois mille mètres, les « moulins à café », qui ont pris position, n'ouvrent pas le feu; ils ne servent qu'à attirer l'attention de l'ennemi, et celui-ci leur envoie des obus.

La nuit approche ; en même temps les nouvelles prennent une mauvaise tournure. On dit que le 6e corps, pris à revers sur sa droite, a dû se replier, entraînant dans son mouvement la moitié du 4e corps

Bientôt on voit revenir la division de dragons du général de Clérembault; elle n'a pu être employée et n'a fait que se promener sur le champ de bataille, sous les projectiles ennemis.

Vers huit heures, une canonnade épouvantable s'ouvre tout près du 3e corps. C'est l'artillerie de la garde impériale et plusieurs batteries de la réserve générale, qui protègent la retraite de notre aile droite.

— Le 3e corps, comme nous l'avons déjà raconté, était établi sur d'excellentes positions.

Trois de ses divisions, (Montaudon, Nayral et Metman), occupaient trois fermes : Moscou, Leipzick et la Folie.

L'aile droite du 3e corps se rattachait par la division Montaudon à la division Grenier du 4e corps et l'aile gauche par la division Aymard au 2e corps (Frossard).

Ces trois premières divisions de notre 3e corps avaient envoyé chacune des détachements dans le bois des Génivaux, qui forme comme un coin en avant du centre de la ligne de bataille.

Le bois est coupé par le ruisseau de la Mance; la défense est donc, par ce fait, en quelque sorte séparée en deux.

La partie du bois située plus au sud de la Mance se nomme plus particulièrement *bois des Génivaux.*

La partie située au nord se nomme *bois de la Folie.*

Les détachements français envoyés dans ces parties boisées avaient senti toute l'importance de cette position.

D'eux-mêmes, les soldats, s'étaient mis au travail avec ardeur. Ils s'étaient couverts d'abatis et avaient montré beaucoup d'ingéniosité pour se mettre à l'abri.

L'ennemi fut frappé de l'intelligence que nos fantassins déployèrent chaque fois que l'impéritie de Bazaine ne vint pas entraver les belles qualités de nos soldats.

Au reste, remarquons-le, dans les articles de *Revues militaires* et dans les relations de combat, les Allemands parlent toujours

avec admiration de l'habileté des Français à mettre les positions en état de défense.

Aux Génivaux les efforts furent prodigieux.

Comme on l'a vu, sous la protection des feux de ses batteries se croisant de Saint-Marcel à Doncourt, l'ennemi a constamment livré l'assaut pendant toute la journée du 18, à ce bois.

Mais cette sorte de place d'armes est gardée par les champions du 3e corps. La lutte dure longtemps, corps à corps, pied à pied. Les nôtres ont déjà appris par nécessité à se défendre dans l'ombre, à l'abri des bouquets d'arbres, quoiqu'il en coûte à leur bravoure loyale de se dissimuler ainsi. Leurs maîtres en cette tactique ténébreuse sont culbutés ; plusieurs fois, ils reviennent vainement à la charge, en hurlant trois hourras, mais toujours ils sont refoulés dans le ruisseau de la Mance.

Malgré les obus, malgré les attaques des IIIe et VIIIe corps au sud et de la 18e division (IXe corps) au nord, quatre mille Français tiennent tête à soixante-quinze mille Allemands et gardent le bois envers et contre tout.

Le côté sud seulement est évacué, en partie, par suite de la prise de Saint-Hubert, mais les ennemis ne peuvent qu'amorcer, en quelque sorte, leur attaque sur un coin de la petite forêt.

Et même, comme on le verra tout à l'heure, à la nuit ils l'évacueront.

— Jusqu'à huit heures du soir, la canonnade a retenti avec une extrême violence sur le front du 3e corps. A ce moment elle s'arrête et s'éteint rapidement. L'ordre est donné aux troupes du 3e corps de bivouaquer sur leurs emplacements de combat.

Seule, la division Montaudon, qui se trouve exposée à avoir l'ennemi sur son flanc droit par suite de la retraite de l'aile droite de l'armée, se tient en armes, sur son terrain, sans bivouaquer.

La division Nayral a été digne, ce jour-là, de son ancien chef, le brave Castagny, blessé le 14, à Borny, par un éclat d'obus au côté gauche de la poitrine.

Vers huit heures du soir, toutes les compagnies du 90e de ligne sont réunies sur la lisière d'un seul bouquet de bois ayant à leur droite le 69e de ligne dans une position analogue et le 19e à gauche dans des tranchées-abris, ainsi que le 15e bataillon de chasseurs.

— Le 41e de ligne a été porté, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, vers la droite afin de soutenir le 4e corps.

— Le 69e de ligne s'est couvert de gloire dans sa défense héroïque du bois des Génivaux.

Un clairon de la 1re compagnie du 1er bataillon de ce régiment, du nom de Deliquet, était avec ses camarades détachés en éclaireurs dans le bois et faisait vigoureusement son devoir.

Tout à coup de nouvelles troupes prussiennes, surgissant de flanc, exposent à un feu croisé nos tirailleurs, qui sont forcés de se replier. A ce moment, un de ces tirailleurs tombe blessé. Alors, au lieu de suivre le mouvement de retraite, Deliquet reste exposé au double feu des fusils à aiguille et s'élance vers son ami. Il le relève, l'emporte tout sanglant et ne le quitte qu'après l'avoir placé dans un fossé, à l'abri des balles.

Le sergent Adam, de la même compagnie, blessé très grièvement, voit accourir vers lui deux soldats qui veulent l'emporter. L'énergique sous-officier refuse leurs services.

« Je suis hors de combat, leur dit-il. Allez combattre, vous qui êtes encore valides. Pourquoi vous exposer pour moi qui ne suis plus bon à rien. »

Le caporal Rossi, de la 2e compagnie du 1er bataillon de ce même régiment, est atteint d'une balle en pleine poitrine. Il se sent frappé à mort. « Je suis perdu, dit-il à ses camarades qui s'empressent autour de lui. Eh bien! Vive la France! »

— Protégé par d'excellentes positions, le 90e de ligne a seulement perdu dans cette journée huit hommes tués dont le capitaine Drapier et trente-sept blessés.

— Vers six heures du soir, au moment où la canonnade devenait plus vive et plus distincte sur le côté droit ainsi qu'en arrière de la division de Nayral, le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval, attaché à cette division, avait reçu l'ordre de se replier jusqu'à la lisière du bois de Châtel-Saint-Germain et de prévenir le général de Nayral dans le cas où les mouvements de l'ennemi, en se rapprochant, tendraient à tourner les positions occupées par nos troupes.

Arrivé au point indiqué, le commandant de cet escadron longe le bois situé à l'est d'Amanvillers et, après avoir constaté la présence de nombreux escadrons au repos à la sortie de ce bois, vient rejoindre ses chasseurs.

A dix heures et demie du soir, l'escadron, afin d'éviter toute surprise, s'éloigne un peu du bois et, à onze heures, son commandant fait prévenir le général de Nayral, qui se tient à pied près de la ferme de Moscou, encore en flammes, que l'escadron est à quelques centaines de mètres, en arrière de ses lignes et à sa disposition.

Le général, étonné d'apprendre que l'escadron est encore là,

en témoigne sa satisfaction à l'officier qui s'est rendu auprès de lui et ordonne aux cavaliers de mettre pied à terre, sans débrider leurs chevaux.

— Pendant toute cette journée, qui a été surtout au centre un long combat d'artillerie, la division Metman est restée immobile sous la grêle des projectiles allemands.

A la nuit elle conserve ses positions, en se faisant éclairer et garder en avant des tranchés, vers le fond du ravin de la Mance.

— Le 7e bataillon de chasseurs est resté, pendant plus de quatre heures, inébranlable à l'entrée du bois des Génivaux et a défendu cette position jusqu'à la nuit, sans lâcher d'une semelle. Ce n'est qu'à bout de munitions qu'il bat en retraite sous une pluie d'obus et va rallier la division Metman, qui est restée dans les tranchées-abris pendant toute l'action.

— Au 7e de ligne, les pertes sont des plus minimes. Ce régiment compte seulement un homme tué, deux blessés et quelques contusionnés, dont le lieutenant Paris, en dehors de la 6e compagnie du 1er bataillon, qui, en tirailleurs, a perdu une vingtaine d'hommes tués, blessés ou disparus.

— Le 1er bataillon du 29e de ligne est également demeuré en ligne de bataille sur le plateau.

Dès la matinée du 18, le sous-lieutenant Biot de la 5e compagnie de ce bataillon, commandée par le capitaine Riu, en voyant les batteries allemandes s'amonceler sur les hauteurs en arrière du bois des Génivaux et pendant que nos sapeurs du génie ébauchent des tranchées-abris, a envoyé chercher par ses hommes des fagots qui se trouvent déposés en grands tas en arrière de notre ligne et les fait placer sur les épaulements de ces tranchées, afin de mieux protéger les hommes.

Dans cette position, le 1er bataillon du 29e de ligne, qui se trouve à côté des épaulements couvrant les trois batteries de la division Metman, essuie, toute la journée, le feu épouvantable des batteries ennemies.

Sous cette véritable trombe de fer et de plomb, ce bataillon, qui compte beaucoup de soldats non instruits, tels que des hommes de la seconde portion du contingent à peine dégrossis, et n'ayant jamais tenu un fusil chassepot avant le 14 août, ce bataillon, disons-nous, reste impassible.

Le colonnel Lalanne se fait remarquer par son sang-froid. Debout, ainsi que tous ses officiers, derrière les tranchées où nos troupiers sont couchés, il anime le courage de ses hommes et montre le plus grand mépris de la mort.

Au moment où le tir de l'artillerie prussienne est le plus

intense, un soldat du 29e de ligne s'affaisse, frappé d'un éclat d'obus. Il se relève aussitôt de toute sa hauteur, comme poussé par un ressort, épaule son fusil, fait feu, en s'écriant : « Sales cochons de Prussiens ! ! » puis retombe raide mort.

A l'instant où les caissons des réserves des batteries de la division Metman arrivaient sur le plateau, afin d'apporter des munitions à la batterie de 4 du 11e d'artillerie, placée à la gauche du bataillon du 29e de ligne, le feu de l'artillerie ennemie redouble de violence. Les obus tombent et éclatent de tous côtés.

Les chevaux des caissons de réserve s'arrêtent, à quarante mètres en arrière de la batterie, affolés par ces explosions multiples et, malgré le fouet et les éperons des conducteurs, refusent d'avancer.

A cette vue un jeune sous-officier d'artillerie, paraissant âgé de vingt-cinq ans environ, sort de la batterie, court au convoi de ravitaillement et, se jetant sur les chevaux de tête du premier caisson, les saisit par la bride, s'y cramponne et les traîne littéralement jusqu'auprès des pièces de canon.

La nuit est complète lorsque le feu cesse. Les 2e et 3e bataillons du 29e (commandants d'Aubigny et Amyot) qui ont été successivement envoyés dans le bois des Génivaux, se retirent de ce bois et viennent rejoindre le 1er bataillon sur leurs positions du matin, près de la ferme de Moscou.

Ces deux bataillons, le 3e surtout, ont disputé pied à pied ce bois à l'ennemi, qui l'a, de son côté, également évacué.

Dans ce combat à travers les fourrés et les taillis, nos soldats ont fait preuve d'une extrême énergie.

Fait digne de remarque : parmi les troupes allemandes qui combattent sur ce point, figure le 29e régiment prussien, qui a plus particulièrement à lutter contre le 29e de ligne français.

Dans cette véritable lutte corps à corps, au fond du ravin de la Mance, un soldat du 3e bataillon de notre 29e est tout à coup saisi par un Allemand de haute stature, qui cherche à l'étouffer en le serrant dans ses bras robustes.

Se sentant défaillir et se voyant perdu, le Français, dans un effort désespéré, tranche d'un coup de dent le nez de son ennemi ; celui-ci roule à terre, entraînant son adversaire, mais un troupier du 29e dégage son camarade, en clouant le Prussien dans le sol d'un furieux coup de baïonnette.

Sur un autre point du bois des Génivaux, le sous-lieutenant Biottot (2e compagnie du 3e bataillon), jeune officier à peine sorti de Saint-Cyr, est entouré avec sa section, dans le ravin de la Mance, par tout un bataillon ennemi.

Après une résistance désespérée, il est obligé de se rendre avec

ses hommes, mais sa défense a coûté cher à l'ennemi. Aussi les Prussiens, n'écoutant pas d'autre sentiment que la colère qu'ils en éprouvent, saisissent le sous-lieutenant Biottot et le conduisent en arrière de leurs lignes, en le traitant avec une brutalité des plus révoltantes. Pendant ce trajet ce brave officier subit les traitements les plus indignes, insulté, frappé à coups de pied, à coups de poing, à coups de crosse, le visage ensanglanté et tuméfié.

Ces misérables Teutons lui arrachent ses armes, ses galons, son képi, lui volent sa montre et son argent et déchirent ses vêtements. Enfin M. Biottot a la chance de rencontrer un officier, qui parvient à l'arracher des mains de ces brutes et à le mettre à l'abri.

Quelle différence dans la conduite des soldats des deux nations!

Le 16 au soir, de nombreux prisonniers allemands, parmi lesquels on comptait des uhlans bleus, des houzards rouges et des cuirassiers blancs, défilaient près du 29e de ligne, placé en réserve en arrière de Gravelotte.

A la vue des uniformes ennemis, plusieurs de nos soldats, exaspérés de ne pouvoir prendre part à l'action, voulurent leur jeter l'injure, mais les officiers français s'interposèrent aussitôt, et, à partir de ce moment, aucun cri, aucune menace ne furent adressés aux prisonniers ennemis.

La bataille de Saint-Privat coûtait au 29e de ligne : le sous-lieutenant Baumel tué; les capitaines Vigneaux, de Boubée; les lieutenants Bertin, Pelliat, Aimont, blessés ; le sous-lieutenant Biottot, disparu. Troupe : neuf tués, quatre-vingt-treize blessés et soixante-deux disparus.

— Le 59e de ligne (2e brigade de la 3e division) avait essuyé des pertes cruelles en officiers. Le chef de bataillon Bochet avait été tué. Treize officiers étaient blessés : MM. Duez colonel; Suisse, lieutenant-colonel; Fauchon, médecin-major; Percheron, médecin aide-major; Boucherie, Paysan, de Champs, Brusley, Sohier de Gand, capitaines; Dantec, Comte, Étienne, lieutenants: Stouvenel, sous-lieutenant.

La troupe comptait trente-trois hommes tués et cent trente-trois blessés.

— Le 71e de ligne (2e brigade, 3e division) avait lutté jusqu'au dernier moment.

A six heures du soir, le 2e bataillon de ce régiment avait été envoyé pour soutenir la brigade Clinchant de la 1re division, qui occupait le bois d'Amanvillers.

A la fin de l'engagement, chaque bataillon avait envoyé une

section en avant, pour couvrir son front par une ligne de tirailleurs.

Dès la tombée de la nuit, ce régiment avait été joint à la division Montaudon (1re du 3e corps) et participait aux opérations de cette division.

Vers dix heures, le général de Montaudon vient prendre le 2e bataillon du 71e, qui occupait la lisière du bois d'Amanvillers et conduit en personne une reconnaissance de nuit, ayant pour objet d'explorer les bois et la route de Briey à Châtel-Saint-Germain avant d'y engager sa division.

Cette reconnaissance prend ensuite l'avant-garde de la division Montaudon, au moment où celle-ci se replie sur Metz au petit jour.

La bataille de Saint-Privat avait coûté au 71e de ligne, trois officiers blessés : MM. Schmedter, capitaine; Pauvrehomme et Poli-Marchette, lieutenants; cinquante et un sous-officiers et soldats tués et douze blessés.

— La division Metman avait donc perdu dans cette journée, où elle n'avait été engagée que partiellement, cinq cent quatre-vingt-quatre officiers et soldats mis hors de combat.

Ces pertes étaient relativement faibles, comparées au nombre d'hommes atteints par le feu ennemi le 14 août, à Borny, où cette division avait perdu cinquante-quatre officiers et neuf cent quatre-vingt-un sous-officiers et soldats tués ou blessés.

— Le 6e escadron du 10e chasseurs à cheval, attaché à la division Metman, avait été mis dans la soirée à la disposition du colonel d'artillerie de la Jaille, dont les batteries s'étaient placées en bataille sur le haut du plateau de Moscou et y étaient restées jusqu'à trois heures du matin.

— Vers la fin de la journée, la division Aymard (4e du 3e corps) occupait les positions suivantes :

Le 44e de ligne (brigade de Brauer) tenait l'extrême droite, ayant lui-même, à sa droite, la division Metman; le 60e de ligne (brigade de Brauer) était au centre; la brigade Sanglé-Ferrier (80e et 85e de ligne) formait l'aile gauche; le 11e bataillon de chasseurs était placé en réserve.

Vers six heures du soir, la canonnade ennemie se ralentit. On s'attend à une attaque vigoureuse de l'infanterie allemande.

La nuit arrive. Le maréchal Bazaine fait monter sur le plateau le 3e régiment de voltigeurs de la garde, qui vient prendre position dans le bois de Châtel-Saint-Germain, en arrière du 11e bataillon de chasseurs, pour parer à toute éventualité.

Mais l'énergie et la constance de la division Aymard rendent ces précautions inutiles : c'est en vain qu'un parti de cava-

lerie prussienne tente une charge; il échoue avant d'être lancé : quant à l'infanterie ennemie, qui est embusquée dans le ravin de la Mance, elle se borne à tirailler chaque fois que, de notre côté, elle aperçoit le moindre mouvement; mais elle ne fait pas même mine de vouloir aborder nos positions.

Vers sept heures, la canonnade ennemie reprend avec une nouvelle violence. Les positions de la division Aymard sont couvertes de projectiles; au bout d'une heure cependant, le feu de l'artillerie prussienne cesse complètement, mais les détonations ne font qu'aller toujours en croissant sur la droite de notre ligne, vers le village de Saint-Privat-la-Montagne, où l'on pense que, de part et d'autre, il se produit un grand effort.

Vers le soir, les compagnies du 44e de ligne, placées dans les tranchées, se trouvent accablées de fatigue et à bout de munitions. Le lieutenant-colonel Chanteclair, commandant le régiment depuis la mort du brave colonel Fournier à Borny, conduit dans ces tranchées les réserves des bataillons et le 44e bivouaque sur ces positions si énergiquement défendues.

Le vaillant chef de bataillon Avrial, qui, comme nous l'avons déjà raconté, a été blessé au fort de la lutte, est évacué sur Metz à l'ambulance du grand séminaire, où il devait malheureusement succomber le 11 octobre suivant, au moment où il venait de recevoir le commandement du 11e bataillon de chasseurs à pied.

Cet officier supérieur était un des plus braves officiers de notre armée. Déjà au Mexique il avait eu la bouche brisée par un coup de feu. Il était à peine âgé de trente-cinq ans, officier de la Légion d'honneur et laissait une jeune femme et deux enfants.

Citons aussi parmi les soldats du 44e qui s'étaient particulièrement distingués ce jour-là, les sergents Grossetti et Lepiouffe.

— Le 60e de ligne avait, lui aussi, vaillamment rempli son devoir.

Signalons le trait admirable de stoïcisme d'un sous-officier de ce régiment.

Au moment où le jour commençait à baisser, les médecins de l'ambulance de la division Metman, — qui avaient déjà dû changer deux fois de place pour essayer de se mettre à l'abri des éclats d'obus et de la mitraille, et dont les derniers blessés allaient prendre le chemin du village de Châtel-Saint-Germain — les médecins de cette ambulance, disons-nous, virent arriver un sergent du 60e de ligne, dont le bras avait été broyé par un éclat d'obus.

Ce brave soldat venait seul du champ de bataille et marchait d'un pas ferme, supportant d'une main son bras cassé, qui ne

tenait plus que par un lambeau de chair et un fragment d'étoffe.

« Qu'on l'emmène au village avec les autres », dit le médecin major en le voyant arriver. Le digne abbé de Meissas, chapelain de Sainte-Geneviève à Paris et aumônier de la division Metman, intercède pour qu'on lui applique de suite un premier pansement.

« Docteur, je vous en prie, dit l'aumônier, voyez quelle horrible blessure, et il est venu seul, à pied, du champ de bataille.

— Eh bien, mon cher abbé, dit aussitôt le major, voulez-vous m'aider à le tenir, et, quoiqu'il se fasse tard, nous allons le tirer d'embarras ! »

Tous deux font asseoir le sous-officier un peu à l'abri contre le talus. Le docteur Allaire, avec une merveilleuse dextérité, a bientôt fait de rectifier la blessure, de scier les pointes de l'os brisé et il achève de détacher le bras.

Le sergent est admirable d'énergie, regardant fixement l'abbé de Meissas, car le docteur Allaire lui a défendu de tourner la tête de son côté. Quand tout est fini, l'aumônier place, sur les épaules du blessé, sa capote en glorieux lambeaux. Celui-ci refuse de prendre place sur un cacolet.

« Si le village est à dix minutes, dit-il, j'irai bien à pied.

— Je vais vous conduire à travers la prairie et vous mettre sur le chemin », lui répond l'abbé de Meissas, en le prenant par son bras restant. A peine ont-ils fait quelques pas, que le sergent s'arrête : un obus vient d'éclater, à quelques pas seulement, enfonçant un fourgon, tuant un cheval et blessant deux hommes.

Jusqu'à ce moment la douleur a été si vive qu'il ne s'est pas aperçu de l'effroyable canonnade, qui couvre de projectiles cette partie du champ de bataille.

« Est-ce qu'ils en voudraient encore à mon autre bras ? » s'écrie-t-il presque gaiement, en tournant ses regards vers la ferme de Moscou, que l'artillerie prussienne bat avec fureur.

« Quel beau soldat vous êtes, dit l'aumônier avec admiration ! quelle force et quel courage vous avez ! »

L'héroïque sergent tire alors de sa poche un petit livre tout couvert de sang versé pour la patrie :

« Voilà, monsieur l'aumônier, dit-il, ce qui me donne la force et le courage. » C'était l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Combien d'autres ont combattu et sont tombés en héros !

L'histoire malheureusement ne dira pas leurs noms et la postérité ne saura pas leur gloire ; c'est pourquoi nous sommes tout heureux de pouvoir sauver de l'oubli un de ces obscurs

héros du 18 août 1870. Il s'appelait André Saboul, sergent au 60e de ligne.

— La brigade Sanglé-Ferrier (2e de la 4e division : 80e et 85e de ligne) est restée victorieusement sur ses positions, sans que l'ennemi ait pu entamer ses lignes.

Les Allemands, qui sont entièrement épuisés, n'ont pu s'emparer, qu'au prix des plus grandes difficultés, de postes avancés comme le bois des Génivaux et la ferme Saint-Hubert; ils n'ont pu mordre au vif de la position.

Moscou, le Point-du-Jour et toute la haute chaîne de collines sont restés en notre pouvoir.

Et, à la nuit, l'ennemi se juge aventuré dans ce bois des Génivaux si chèrement conquis; cette position lui semble menacée: il l'évacue.

A coup sûr, sans le mouvement des Saxons et de la garde royale prussienne sur Saint-Privat, mouvement auquel Bazaine n'avait voulu opposer ni la garde impériale, ni l'artillerie de réserve, nous étions vainqueurs.

Nous voudrions, nous le répétons encore ici, pouvoir graver dans le cœur de tous les Français, que cette bataille de Saint-Privat eût été une grande victoire, si les Saxons et la garde prussienne eussent trouvé la garde impériale et notre réserve générale d'artillerie devant eux, à notre extrême droite.

— Cependant la nuit est venue; l'ordre, pour les troupes du 3e et du 2e corps, est de bivouaquer sur leurs positions, en attendant que le mouvement de retraite puisse se faire.

Tout le monde est en éveil; chacun s'attend à une attaque de masses d'infanterie ennemie, qui ont été signalées dans le ravin de la Mance, mais qui ne bougent point. Les soldats allument de grands feux et dînent d'un morceau de biscuit; en outre, les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie, depuis cinq heures du matin, n'ont ni mangé, ni bu, mais il n'y a pas à songer à les mener à Châtel-Saint-Germain, avec l'encombrement qui règne sur la route.

La nuit est aussi fraîche que la journée a été chaude. Les hommes s'allongent autour des feux, où flambent des tonneaux défoncés, des débris de charrettes et de palissades. Mais bientôt il faut éteindre ces feux, car ils se voient au loin et attirent les balles des tirailleurs ennemis sur les troupes établies en avant de la ferme de Moscou.

Le ciel est magnifique et la lune éclaire tous les environs. Le silence de la nuit n'est troublé que par la chute des débris de la ferme de Moscou, qui brûle toujours, et par quelques fusillades subites de part et d'autre.

— Fait triste à dire, plusieurs des blessés de la bataille du 16, qui ont été déposés dans cette ferme, n'ont pu en être retirés à temps, et périssent brûlés vifs. Parmi ces malheureux, citons un jeune engagé volontaire au 5e hussards, nommé de Mertian, mis hors de combat le 16, quand son escadron, qui servait d'escorte au maréchal Bazaine, avait été chargé par les houzards de Brunswick. Transporté à la ferme de Moscou, le pauvre garçon, qui était admissible à Saint-Cyr, y mourut de cette mort horrible.

Le cadavre du général de Marguenat, qui avait été tué le 16 août, en chargeant à la tête de sa brigade d'infanterie (1re de la 4e division du 6e corps) fut également consumé, sans laisser aucune trace, dans cet incendie de la ferme de Moscou.

Voici comment le corps de ce brave général avait été retrouvé sur le champ de bataille et conduit à la ferme de Moscou.

Quand, le 16 août au soir, la nouvelle de la victoire de Rézonville était arrivée à Metz, un des honorables négociants du pays, M. Etlin, avait demandé des hommes de bonne volonté, pour aller relever sur le champ de bataille nos braves soldats tombés en combattant : six personnes se présentèrent. C'étaient MM. P. Vidal et L. Baudoin, de Paris ; Gœtz, de Nancy ; Gillet, de Lyon ; le comte Sponeck, jeune gentilhomme danois et le docteur anglais Ward.

Ces dévoués citoyens, munis de brassards et d'un drapeau, se mettent en route pour Gravelotte, dans un break que M. Etlin a mis gracieusement à leur disposition. Arrivés à ce village, ils requièrent d'office tous les cacolets disponibles ainsi que les chariots de transport, au moyen desquels ils relèvent et pansent plus de six cents blessés, dans toute la nuit du 16 et la journée du 17.

Heureusement ils ont trouvé parmi les officiers prussiens, rencontrés sur le champ de bataille, des hommes parfaitement convenables, qui se font un devoir de conduire nos ambulanciers aux endroits où se trouvent nos blessés.

Leur service, des plus pénibles, vu les difficultés de transport pour les blessés, peut néanmoins être continué par eux jusqu'au soir du 17 août.

A six heures, au moment où nos ambulanciers se disposent à partir de nouveau pour aller relever quelques-uns des nôtres, qui se trouvaient dans un petit bois, à trois kilomètres de Rézonville, presque au milieu du camp prussien, le hameau de Flavigny, où s'étaient arrêtés ces ambulanciers, est tout à coup occupé par un bataillon d'infanterie prussien. Le major, commandant ce détachement, leur interdit aussitôt de continuer

leur service. Sur les observations, que lui font les Français, qu'ils sont là pour secourir leurs compatriotes blessés, l'officier allemand leur répond fort brutalement que l'on compte les employer pour panser les Prussiens, qui gisent en grand nombre dans les environs; et nos ambulanciers sont faits prisonniers, avec défense expresse de sortir de Flavigny.

Heureusement pour eux, deux aumôniers prussiens ramènent, à ce moment, au village, le corps d'un général français trouvé mort sur le champ de bataille ; nos ambulanciers sollicitent alors du major ennemi la permission d'accompagner jusqu'aux avant-postes français le cadavre du malheureux général, qui est celui du général de Marguenat.

Après quelques paroles échangées avec un général allemand, qui arrive à ce moment même à Flavigny, le major ennemi permet à deux des ambulanciers d'accompagner le corps du général : les quatre autres doivent rester prisonniers. MM. Gœtz et de Sponeck sont désignés par lui. Deux autres de leurs camarades, MM. Baudoin et Vidal, parviennent à les rejoindre.

Tous les quatre se présentèrent aux avant-postes français du 3e corps et remirent le corps du général de Marguenat, qui fut déposé dans la ferme de Moscou. On sait ce qu'il en advint.

— Mais revenons à la brigade Sanglé-Ferrier.

Vers dix heures du soir, une forte colonne ennemie sort de la ferme de Saint-Hubert, et arrive, grâce à l'obscurité, à quelques mètres du front de trois compagnies du 80e de ligne (4e compagnie du 1er bataillon; 4e et 5e compagnies du 2e).

Les Allemands, confiants dans leur supériorité numérique et croyant trouver nos soldats endormis, se jettent, la baïonnette en avant, en poussant de formidables hourras ; mais, ces compagnies, qui sont sur leurs gardes, reçoivent les assaillants par une décharge à bout portant, puis, les abordant à l'arme blanche, les repoussent et les culbutent dans le ravin de la Mance.

Pendant la journée, le porte-drapeau Klasy, du 80e de ligne, originaire d'Alsace, était tombé blessé en s'écriant avec rage : « Je ne pourrai donc pas continuer la guerre et contribuer à flanquer ces Prussiens dans le Rhin ! »

Au moment où la dernière attaque ennemie s'est produite contre le 80e de ligne, le capitaine Apchié, croyant le drapeau compromis, a donné l'ordre au lieutenant Gruet, qui a pris ce drapeau des mains du sous-lieutenant Klasy, de le rapporter au 2e bataillon. Mais au moment où il donne ses instructions au lieutenant Gruet pour la route qu'il a à suivre, ce brave capitaine s'affaisse, mortellement frappé d'une balle.

Cependant le moment arrive de relever ce brave régiment, qui est à bout de forces. A onze heures et demie, la marche de la division Aymard et celle du 80e de ligne se font entendre vers Châtel-Saint-Germain, accompagnées du refrain de la retraite.

Un bataillon du 66e de ligne (2e division du 2e corps) vient remplacer, sur la position du Point-du-Jour, les compagnies du 80e de ligne. Le 3e bataillon et les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon de ce régiment, se ralliant derrière les débris enflammés des deux corps de bâtiment de cette ferme, se portent vers Châtel-Saint-Germain, tandis que la 4e compagnie du 1er rejoint dans sa tranchée le demi-bataillon, dont elle fait partie, et qui est resté sous les ordres du capitaine Renouard.

Le capitaine Raynal prend alors le commandant de ce détachement.

Dans le ravin de la Mance, du côté de Saint-Hubert, on entend comme un bruit de foule; le canon s'est tu depuis plusieurs heures; quelques coups de fusil isolés rompent seuls le silence.

La ferme de Moscou brûle à droite et la flamme, atteignant l'étable à porcs, arrache à ces animaux des cris stridents. A gauche, les bâtiments du Point-du-Jour ne sont plus qu'un brasier. En face, quelques maisons de Gravelotte sont également en feu.

Un bataillon du 44e de ligne, le 1er bataillon du 85e, les 3e, 4e, 5e, et 6e compagnies du 1er bataillon du 80e garnissent la tranchée-abri, depuis la ferme de Moscou jusqu'à la Voie romaine. Un bataillon du 66e, ayant lui-même à gauche le 76e de ligne (1re division du 2e corps), occupe la route de Metz, depuis sa rencontre avec la Voie romaine jusqu'au Point-du-Jour. Un autre bataillon du 66e se replie en potence, face à Rozérieulles. En seconde ligne, derrière ce dernier, le 3e bataillon du 66e de ligne et derrière les tranchées-abris le 8e de ligne en entier (2e division du 2e corps), les uns et les autres couchés à terre.

Le 3e corps, à l'abri de ce rideau, va, aux premières lueurs du jour, s'écouler à son tour par Châtel-Saint-Germain, se retirant vers Lessy.

Vers minuit, l'ennemi, comptant sans doute trouver le plateau désert, essaye une nouvelle tentative : une colonne ennemie, sortie de Saint-Hubert, s'avance en silence vers la tranchée que garde le 1er bataillon du 85e, sous les ordres du commandant Luccioni.

Accueillis à bout portant par une décharge de ce bataillon, surpris et déconcertés, les Allemands se rejettent en désordre

dans le fond du ravin de la Mance, poursuivis par une vive fusillade de toute la première ligne française, dont les sonneries répétées des clairons arrêtent bientôt le feu.

Ce fut le dernier effort des Prussiens entre les fermes de Moscou et du Point-du-Jour.

Cette journée avait coûté au 85e de ligne quatre officiers blessés : MM. Nottet, commandant; Faucon et Wanhout, capitaines; Prat, lieutenant; — troupe : six hommes tués; quatre-vingt-treize blessés et six disparus.

— Vers la fin de la journée, deux batteries appartenant à la réserve d'artillerie du 3e corps, les 1re et 2e du 17e d'artillerie, avaient reçu l'ordre, au moment où le jour baissait, de se porter sur la droite, vers Montigny-la-Grange et Amanvillers. L'ennemi venait de s'emparer de Saint-Privat. On voulait l'empêcher de se porter de là sur Amanvillers et d'occuper les routes de Lessy et de Châtel-Saint-Germain.

Ces deux batteries se mettent donc en marche, en colonne par pièce, et défilent à l'abri des vues de l'ennemi, derrière les bouquets de bois qui s'étendent au delà de la ferme de Leipzig; mais, en arrivant au fond d'un pli de terrain que domine la ferme de Montigny-la-Grange, alors en feu, elles reçoivent l'ordre d'arrêter leur mouvement et de regagner leur position de bataille primitive pour y passer la nuit, les pièces restant attelées. La nuit était alors complètement venue.

— Comme on l'a vu, la division de dragons du général de Clérembault, qui formait, avec la brigade de chasseurs du général de Bruchard, la cavalerie du 3e corps, n'avait été, ce jour-là, d'aucune utilité, sur le terrain coupé de bois et de ravins que nos troupes occupaient.

La brigade légère avait été disloquée par suite du départ successif, dans la matinée du 18, des 2e et 3e chasseurs à cheval, qui, avec leur général, avaient été envoyés au 6e corps, et se trouvait réduite au 10e chasseurs à cheval.

Quatre escadrons de ce régiment servaient de cavalerie divisionnaire aux quatre divisions du 3e corps, un cinquième escadron faisait le service d'escorte du maréchal Lebœuf. Il ne restait donc plus de cette brigade légère qu'un seul escadron : le 1er du 10e chasseurs à cheval, avec le colonel.

A sept heures et demie du soir, cet escadron avait repris l'emplacement qu'il occupait le matin avant la bataille et y avait trouvé les bagages de tout le régiment.

A ce moment, plusieurs projectiles viennent éclater autour de cet escadron, et, par un hasard inouï, comme à Rézonville, pas un seul homme n'est atteint.

A huit heures du soir, l'ordre est donné à la cavalerie du 3e corps de battre en retraite. Le 1er escadron du 10e chasseurs est placé à la gauche des dragons du général de Clérembault.

Toute cette division rompt par pelotons à gauche pour reprendre, en suivant la lisière du bois, le ravin très resserré, véritable défilé, qui conduit à la rampe de Châtel-Saint-Germain. Notre cavalerie passe ainsi près de la ferme de Moscou en flammes.

L'entrée du défilé est couverte par une forte batterie de la réserve d'artillerie du 3e corps, qui s'est placée à « l'Arbre sec », d'où elle répond vigoureusement aux batteries allemandes.

Celles-ci, qui savent que ce défilé est la seule ligne de retraite du 3e corps, ont recommencé à tonner de très près et avec une extrême furie sur la gauche, et font pleuvoir de nombreux obus dans ce ravin.

La colonne de cavalerie n'avance qu'avec peine, très lentement, et reste longtemps dans ce chemin encaissé et étroit, atrocement pierreux. A chaque pas, les dragons sont coupés par des canons, des caissons, des voitures du train, des bagages, des bestiaux abandonnés, des cacolets de blessés que l'on évacue du champ de bataille. Parfois un essieu se brise et laisse un lourd chariot pour barrer la voie à tout ce qui vient derrière.

Des fantassins redescendent vers Châtel-Saint-Germain par bandes de six ou sept. Ces soldats, dont les mains noires de poudre et la culasse encrassée de leurs chassepots disent assez quelle part ils ont prise à la bataille, sont furieux contre leurs adversaires.

« Ces gueux-là, disent-ils, lèvent la crosse en l'air et, quand nous avançons, croyant qu'ils se rendent, ils nous tirent dessus. »

A chaque instant, on entend soudain un sifflement qui s'accentue et devient sinistre, puis, tandis que les fantassins se jettent à plat ventre et que les cavaliers se rasent sur le cou de leurs chevaux, une explosion soulève, près du défilé, la terre et les pierres; on reconnaît à leur bourdonnement, qui ressemble à celui d'énormes mouches, les éclats de fonte et de plomb qui circulent dans l'air, cherchant une tête à fracasser, une poitrine à ouvrir, des membres à lacérer.

Par un hasard providentiel, personne n'est atteint. Les escadrons, qui sont en tête de la colonne de cavalerie, conservent constamment l'allure du pas, mais, soit qu'il y ait beaucoup de temps d'arrêt à cause de l'obscurité et des encombrements de troupes, soit que les premiers régiments de dragons aient exécuté des dédoublements quand la largeur du chemin l'a permis,

le 1er escadron du 10e chasseurs à cheval, qui, on le sait, est à la gauche de la colonne, est toujours au trot ou au galop pour ne pas perdre la direction suivie ; or, il cause, par la vivacité de son allure, une sorte de panique parmi les nombreux soldats arrêtés dans les maisons isolées ou pillant les voitures chargées de vivres et abandonnées pêle-mêle par les convoyeurs.

La division de Clérembault, en raison du grand encombrement, est obligée de traverser, *en colonne par un*, le village de Châtel-Saint-Germain, où sont établies des ambulances ; elle se croise avec des détachements de lanciers de la garde et de dragons de l'impératrice marchant en sens contraire.

De Châtel-Saint-Germain, en suivant toujours la rampe, la colonne arrive à Longeau et de là se dirige à Moulins, pour y reprendre la grande route de Metz.

La nuit est très noire ; aussi les colonels ont-ils soin de placer, de distance en distance, des trompettes qui sonnent le refrain de leurs régiments, afin de faire suivre les pelotons, qui se sont reformés au sortir de Châtel-Saint-Germain.

Grâce à cette précaution, les régiments de la division de Clérembault sont complètement ralliés au delà de la zone d'encombrement.

Arrivée à Moulins-lès-Metz, où la route est déblayée, la colonne part au grand trot, et de onze heures du soir à une heure du matin, la division de cavalerie du 3e corps se trouve tout entière réunie à son ancien bivouac du 15 août, situé à la maison des Planches en face la porte de Thionville.

CHAPITRE XXIII

La retraite sous Metz.

Examen et conséquences de la bataille de Saint-Privat, d'après le général Frossard. — Belle conduite de nos commandants de corps d'armée. — Inertie de Bazaine. — Son plan secret. — Positions intactes. — Ordre de retraite sous Metz. — Positions à occuper. — Abandon des blessés. — La retraite. — Indignation des officiers et soldats. — Retraite du 2e corps par le ravin de Châtel. — Retraite de la division de cavalerie de Valabrègue. — Marche dans les défilés. — Retraite de l'artillerie de réserve. — Résistance énergique du 2e corps. — La division Fauvart-Bastoul se replie sur le Saint-Quentin. — Halte à Scy. — Retraite de la division Vergé. — Les derniers coups de feu à la ferme de Moscou. — La brigade mixte Lapasset à l'extrême arrière-garde. — Les volontaires du 84e de ligne. — Positions nouvelles du 2e corps. Villages mis en état de défense. — Retraite du 3e corps. — La division Montaudon se retire à Tignomont. — Marche de la division de Navral dans le défilé de Châtel. — Marche du 41e de ligne. — Marche de nuit du 5e escadron du 10e chasseurs à cheval — La division Metman descend sur Châtel. — Les 1er et 3e bataillons du 71e à la ferme de la Folie. — Fusillade avec les Allemands. — Engagement contre les uhlans. — Retraite de la division Aymard. — Quatre compagnies du 80e abandonnent les dernières, le champ de bataille. — Marche des batteries de la réserve du 3e corps. — Reconnaissance du lieutenant de Boucheron du 2e dragons sur Maizières. — Retraite du 4e corps. — Marche de la brigade Véron de Bellecourt. — Bivouac à la Ronde. — Dénuement des officiers et soldats. — La brigade Pradier reste sur le champ de bataille. — Pertes du 89e de ligne. — La 3e compagnie du 3e bataillon du 98e est décimée. — Mort du capitaine Barnéon, de son lieutenant et de son sous-lieutenant. — Officiers tués et blessés. — Mort des lieutenants Pierson et Laperruque. — La hausse Muller. — Les caissons de munitions du 98e. — Le sous-officier Schnitzer. — Mort du capitaine Louis. — L'aube du

19 août. — La brigade Pradier évacue Montigny-la-Grange. — En retraite. — Résistance contre les uhlans. — Retraite de la division de Lorencez. — Retraite de la réserve d'artillerie du 4e corps — Campement de la division de cavalerie du 4e corps dans les jardins du Sansonnet. — Retraite du 6e corps. — Le ralliement à Woippy. — Positions du 6e corps entre la Moselle et Woippy. — Reconstitution de la cavalerie du 6e corps et de la réserve d'artillerie. — Le 4e voltigeurs remplace le 1er voltigeurs sur la hauteur de Chatel. — Méprise du fort Saint-Quentin. — Ruse d'un parlementaire allemand. — Retraite de la garde sur le ban Saint-Martin. — Camps de la Ronde et du Sansonnet. — La réserve générale d'artillerie au pied du Saint-Quentin. — La réserve de cavalerie à l'île Chambière. — Le quartier de Bazaine à la villa Moralis au ban Saint-Martin. — Une véritable souricière.

« Cette bataille d'Amanvillers ou de Saint-Privat, à laquelle les Prussiens ont donné le nom de Gravelotte, — dit un témoin, qui ne saurait être accusé de partialité, le général Frossard, — pouvait-elle être gagnée par l'armée française?

« Qu'on nous permette de dire, sans aucune pensée de critique, que nous pouvions avoir toutes chances favorables et grandes espérances, si, dès le matin du 18, lorsque les mouvements reconnus de nos ennemis n'ont plus laissé de doutes sur l'imminence d'une attaque, le corps de la garde impériale avait été porté en arrière de notre aile droite, avec la réserve générale d'artillerie de l'armée. C'était le point faible, le seul point faible de notre ligne.

« Cette puissante réserve, troupes d'élite et artillerie, dissimulée par les bois, en arrière de Saint-Privat-la-Montagne, se fut montrée quand le XIIe corps saxon est entré en ligne de ce côté. C'est à elle que les Saxons auraient eu affaire!

« L'ennemi avait été repoussé à plusieurs reprises à sa droite, contenu vaillamment au centre. Son aile gauche saxonne venant à être culbutée par le choc de la garde impériale, quelle chance lui restait-il? N'insistons pas.

« Nous devons peut-être avoir plus de regrets de cette bataille perdue, que de tous nos autres malheurs.

« La victoire, ce jour-là eût été le salut !! »

Le maréchal Bazaine avait réussi à livrer aux Allemands les trois routes de Verdun; il était maintenant séparé de Briey, comme de Conflans et de Mars-la-Tour. Ce résultat ne lui parut pas suffisant: il voulut y joindre une précaution nouvelle.

Tout le monde s'était bien conduit pendant cette glorieuse et fatale journée de Saint-Privat : Canrobert, du Barail et le 6e corps avaient été sublimes ; de Cissey n'avait fléchi qu'au

dernier moment; de Ladmirault avec ses deux autres divisions et Lebœuf avec tout le 3e corps étaient demeurés inébranlables; Frossard avait broyé les bataillons germains et le 2e corps avait pris une glorieuse revanche de son échec à Spickeren. Tous ces vaillants avaient fièrement redressé la tête et montré à l'Allemagne un front sans peur, un œil illuminé d'éclairs patriotiques.

Un seul homme n'avait pas fait son devoir et cet homme, c'était le général en chef. Il allait mettre le comble à ses torts, quand les canons prussiens eurent terminé leur œuvre homicide.

Pendant toute la journée du 18, on n'avait vu que généraux et officiers cherchant leurs corps, ou demandant leur chemin; les officiers d'état-major accouraient effarés au quartier général de Plappeville et venaient implorer des ordres. Les uns racontaient les mécomptes de la journée, les autres se plaignaient du manque absolu de direction et d'instruction, et on leur répondait à tous :

« Vous aviez des positions, vous deviez y rester; c'est votre faute si vous êtes maintenant dans l'embarras. »

Le maréchal Bazaine n'avait plus quitté sa résidence; c'est là que les nouvelles lui sont apportées; c'est là qu'il apprend, peu à peu, les événements qui viennent de se passer et dont il semble avoir voulu méconnaître la gravité.

Cette dissimulation était dans son rôle. Il avait voulu livrer aux Prussiens la troisième route de Verdun, en sacrifiant son aile droite: il avait réussi. Quand il fut seul, un éclair de joie perfide dut briller dans ses yeux et un sourire infernal effleurer ses lèvres.

Il importe de rappeler ici que Bazaine avait d'abord voulu laisser la route de Briey entièrement inoccupée; dans son ordre de bataille, il avait placé le 6e corps en flèche à Verneville. C'est seulement sur les observations de Canrobert, qu'il lui permit de s'établir à Saint-Privat et de le défendre. Mais il prit ses mesures, comme on l'a vu, pour faire accabler « le brave des braves » et ses troupes.

Deux de nos corps d'armée cependant (les 2e et 3e), ainsi que des fractions du 4e, ont heureusement gardé intactes les positions formidables, qui dominent à l'ouest le cours de la Moselle; on est en droit d'espérer qu'avec leur énergie et l'appui qu'on leur donnera, on pourra se maintenir sur ces hauteurs, et en repartir bientôt pour reprendre ce terrain si malencontreusement perdu et jugé aussi indispensable à notre sécurité qu'à notre action militaire.

M. Bazaine ne le comprend pas ainsi.

Déjà, dans la soirée, les commandants de nos corps d'armée du centre et de la gauche ont reçu du maréchal, commandant en chef, la lettre suivante :

« A la suite des événements d'aujourd'hui, M. le maréchal Canrobert me fait connaître qu'il se voit dans l'obligation de se retirer, par la route de Briey, de la position qu'il occupait à Saint-Privat-la-Montagne. Ce mouvement découvre notre droite et je m'empresse de vous en prévenir, afin que vous recommandiez la plus grande vigilance de ce côté.

« J'ajoute que vous recevrez, pendant la nuit, c'est-à-dire bientôt après la présente lettre, mes instructions relatives aux dispositions à prendre, pour nous mettre dans les positions que commande la situation actuelle. »

Pendant la nuit, en effet, Bazaine, *complétant lui-même le résultat que les Prussiens ont en vue*, donne l'ordre de faire replier le lendemain matin, sur Metz, les corps du général Frossard et du maréchal Lebœuf (2e et 3e), qui ont bivouaqué sur leurs emplacements de combat. Il abandonne ainsi toute la ligne des hauteurs à l'ennemi, et nos vaillants soldats, les héros des trois journées du 14, du 16 et du 18 août 1870, vont, par son ordre, aller s'établir dans l'intérieur du camp retranché d'où ils ne devront sortir, dix semaines plus tard, que désarmés et prisonniers.

L'armée française occupera donc, sur la rive gauche de la Moselle, les hauteurs et les pentes des monts Saint-Quentin et de Plappeville, sous l'appui des deux forts qui couronnent ces hauteurs.

Le 2e corps, sur le versant sud du Saint-Quentin, sa gauche à Longeville.

Le 3e, sur le plateau de Plappeville, sa gauche à Lessy.

Le 4e corps, à partir de Lorry, sur le contrefort du Coupillon.

Le 6e corps a sa droite au Sansonnet (ensemble de villas et maisons de campagne) et dans la plaine, en avant du saillant nord du fort Moselle.

La garde impériale sur les pentes est du Saint-Quentin, vers le ban Saint-Martin où est placé le grand quartier général.

Enfin, la réserve de cavalerie dans l'île Chambière.

— Bazaine veut, comme on le voit, être bloqué, ou paraître bloqué dans Metz: il ne doit donc pas conserver un poste avantageux, d'où il pourrait continuer la lutte en rase campagne.

Assez tard, dans la nuit, cet artisan de manœuvres ténébreuses a communiqué aux troupes ses ordres absolus ; la discipline militaire ne lui sert qu'à mieux perdre son armée. Il est

enjoint à celle-ci de venir s'abriter derrière les forts, livrant ainsi toute la campagne aux Prussiens.

Ajoutons ce dernier et sinistre détail qu'un grand nombre de blessés sont abandonnés, le maréchal Bazaine ayant négligé de prévenir l'intendant en chef; en outre, les ambulances du grand quartier général sont restées à Plappeville !

Dans les premières heures de la matinée du 19, les corps d'armée de Frossard et de Lebœuf, qui ont si vaillamment repoussé la veille les quatre-vingt-seize mille Allemands de Steinmetz et de Franzecky, abandonnent leurs positions et se retirent en silence comme des vaincus.

Ce silence, très explicable au fond, et qu'on observerait certainement aujourd'hui, n'était pas encore entré dans nos habitudes de guerre et ne pouvait être inspiré ici, que par le trouble et l'humilité d'une mauvaise conscience.

Un commandant en chef, comprenant bien le tempérament des soldats d'alors, eût dû éviter toute prescription, qui pût être interprétée par eux, comme l'aveu de la défaite. Il n'eût pas dû, dans un ordre de mouvement en retraite, laisser échapper un paragraphe paraissant s'adresser, à cette époque, à des vaincus.

« Les troupes, dit ce paragraphe, se mettront en mouvement à quatre heures et demie du matin, *sans sonneries et sans bruit, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi.* »

N'est-ce pas aux yeux des soldats français de cette époque abandonner furtivement, honteusement, des positions défendues avec tant de bravoure, pendant une lutte acharnée?

On doit marcher sans bruit, retenir son souffle, ne pas éveiller l'attention des Prussiens!

Officiers et soldats sont au désespoir et consternés de ces ordres qu'ils ne peuvent comprendre :

« Qu'on nous parle, disent la plupart, que se passe-t-il? Notre régiment a repoussé l'ennemi et nous reculons! » Oui, par la volonté de Bazaine, les champions de la France vont reculer jusqu'au déshonneur, jusqu'à la captivité, jusqu'à la mort!

C'est un spectacle navrant que cette retraite. — Plus d'un soldat, dévoré par la faim, sent ses forces physiques trahir sa volonté, ses jambes fléchissent et la nature veut reprendre ses droits, mais sous le fouet de l'impérieuse nécessité, il triomphe de sa faiblesse et murmure :

« Non, la France, peut encore avoir besoin de moi! »

Aucun bruit de voix ne se fait entendre; tous marchent dans le plus grand silence.

Quelques-uns, officiers ou soldats, s'embrassent avec effusion. Ce sont deux amis, deux compagnons d'armes, souvent même

des ennemis de la veille, que la communauté du danger, le baptême du feu reçu en même temps, a rapprochés et qui, perdus pendant la bataille, se retrouvent au milieu de cette cohue et dont l'étreinte fraternelle exprime toutes les angoisses de leur cœur.

Plus loin, de vieux officiers, pâles et mornes, des larmes de rage dans les yeux, semblent marcher à l'aventure.

L'indignation se lit sur leur visage. Tous se retournent encore, le regard menaçant.

Ils pressent dans leurs mains nerveuses leurs sabres rougis de sang, et, comme involontairement, ils déchirent leurs vêtements avec une rage muette et concentrée.

Tous les corps d'armée cheminent ainsi. De longues files d'hommes accablés de lassitude, dont un grand nombre sont couverts de sang, marchent en penchant la tête, pour aller occuper les positions qui leur sont assignées.

Grandes sont leurs souffrances, car ils se croient déshonorés. Et cependant, nulle armée n'a jamais été plus vaillante, plus dévouée. Jamais le patriotisme n'a parlé plus haut que dans les rangs de cette brave armée de Metz.

2e Corps. — Le 2e corps quitte les bords du ravin de la Mance et descend par Rozérieulles, dans le couloir de Châtel-Saint-Germain.

Déjà la division de cavalerie du général de Valabrègue a pris les devants, le 18, dans la soirée. Spectatrice immobile de la bataille, à laquelle elle ne pouvait se mêler, vu la nature accidentée du terrain, cette division n'en était pas moins exposée au feu de l'artillerie ennemie, dont les obus commençaient à pleuvoir dans l'entonnoir de Châtel-Saint-Germain, où elle se trouvait. Puisque sa présence y devenait inutile, inutile aussi était l'obligation d'y braver plus longtemps le danger.

A six heures du soir, le général de Valabrègue reçoit l'ordre de quitter Châtel-Saint-Germain. Le canon continue à se faire entendre avec violence et une batterie de la garde, établie sur le Saint-Quentin, envoie, de temps en temps, des obus dans la direction du village de Vaux.

La brigade de dragons (7e et 12e) part d'abord, puis la brigade de chasseurs à cheval (4e et 5e) et enfin le 3e lanciers.

Pour sortir de cet entonnoir, toute cette cavalerie franchit le petit ruisseau qui coule au fond de la vallée, prend le chemin de fer, encore inachevé, de Metz à Verdun et suit, sur les flancs du Saint-Quentin, des sentiers très escarpés et parfois si resserrés, que l'on ne peut y passer que par un.

Les régiments, cavalier après cavalier, chacun tenant son

cheval par la bride, toujours montant ou descendant, déroulent, pendant quatre heures, leurs longues files, à travers les ravins et les broussailles, sur ces sentiers étroits, tortueux, à pic, praticables aux seuls piétons, depuis les fonds de Châtel-Saint-Germain jusqu'aux hauteurs de Plappeville, et de Plappeville, en traversant Lessy, au ban Saint-Martin, dans la vallée de la Moselle, au pied du fort Saint-Quentin.

Les derniers arrivent quatre heures après les premiers. Les chevaux restent sellés. On établit le bivouac vers minuit, dans une grande prairie, qui s'étend au sud-ouest du ban Saint-Martin, entre le pied des pentes du Saint-Quentin et la Moselle. La brigade de dragons est en première ligne avec le 3e lanciers. Le 5e chasseurs à cheval campe en dernière ligne, entre le 4e chasseurs à cheval et le ban Saint-Martin.

— A deux heures du matin, l'artillerie du 2e corps reçoit l'ordre de se diriger sur le ban Saint-Martin et de descendre le ravin au bas duquel elle est attendue par ses réserves, sur la route de Saint-Privat à Moulins.

Le mouvement de retraite commence par les batteries de la réserve (10e et 11e batteries du 5e d'artillerie; 6e et 10e du 15e; 7e et 8e du 17e) suivies elles-mêmes par celles de la 1re division (5e, 6e et 12e du 5e). Les batteries de la 2e division (7e, 8e et 9e du 5e) viennent ensuite.

Ce mouvement est favorisé par le beau temps et un magnifique clair de lune. Les réserves des batteries prennent leur place dans la colonne au bas du ravin. A mesure qu'on approche de Metz, la route s'encombre et la marche se ralentit.

Les batteries de la réserve s'arrêtent sous le fort Saint-Quentin, à gauche de la route de Metz à Verdun, à quelque distance et au-dessus de Longeville.

Les batteries divisionnaires campent, au hasard, sur le champ de manœuvre, déjà couvert de troupes, chacune sur le morceau de terrain qu'elle trouve disponible.

Les 8e et 9e batteries du 5e d'artillerie quittent le ban Saint-Martin, à huit heures du matin et vont se placer en avant de la réserve près de Longeville.

— Le 2e corps s'est retiré le dernier. Sa défense, comme on l'a vu, a été admirable. L'état-major prussien, lui-même, a dit en propres termes dans son rapport sur la journée du 18 : « Tous les efforts de notre droite vinrent se briser contre des tranchées-abris admirablement défendues par le 2e corps français. »

On avait à la hâte exhaussé les talus bordant la route de Metz à Gravelotte et c'est ce qui explique le mot de tranchée-abri dont se sert le rapport allemand.

— La division du général Fauvart-Bastoul (2e) commence le mouvement de retraite de l'infanterie du 2e corps, vers quatre heures du matin et évacue tranquillement le plateau, son extrême arrière-garde protégée par le 5e escadron du 5e chasseurs à cheval. Cette division descend dans le ravin de Châtel-Saint-Germain, traverse ce village ainsi que Moulins-lès-Metz et va camper sur les pentes du mont Saint-Quentin, au-dessus de Longeville. L'ennemi n'inquiète pas sa retraite.

— La 1re division (général Vergé), qui doit se retirer la dernière, a passé la nuit sur ses positions, dans le poste d'honneur qui lui a été confié.

La 1re brigade (3e bataillon de chasseurs à pied, 32e et 55e de ligne) part à cinq heures du matin, descend également dans le ravin de Châtel-Saint-Germain et va prendre position en avant de Longeville.

Ce n'est que vers six heures que la 2e brigade (76e et 77e de ligne), se conformant au mouvement général, bat en retraite à son tour, en suivant le chemin déjà parcouru par les autres troupes du 2e corps.

Le 76e est à la queue de la colonne. Au moment où il se met en marche, après avoir vu filer les autres régiments de la division, une fusillade partie de la ferme de Moscou, que l'ennemi a occupée quelques instants auparavant, et des autres grand'gardes prussiennes, vient assaillir nos soldats. Mais ceux-ci ripostent vigoureusement et continuent ensuite leur retraite.

Le 76e et le 77e, après une halte d'une heure dans le village de Sey, halte qui permet aux hommes épuisés de faire le café, traversent Longeville où l'on peut faire enfin une distribution de vivres, dont on a grand besoin : ces deux régiments atteignent le ban Saint-Martin et, vers une heure après-midi, campent sur les pentes sud du mont Saint-Quentin et en arrière de Longeville, ayant devant eux la 1re brigade, le 76e en avant du 77e.

— Ce mouvement de retraite du 2e corps a été protégé par la brigade mixte Lapasset, qui forme l'extrême arrière-garde et qui occupe en échelons, les positions successives entre lesquelles le gros des troupes défile.

Cette brigade a passé la nuit dans les positions qu'elle occupait le 18 août au soir. Chaque compagnie est restée à son poste de combat. La plus grande surveillance a été exercée par nos troupes.

Au point du jour, le général Lapasset reçoit l'ordre de rester en position jusqu'au passage entier du 2e corps. Le 2e bataillon

du 84e de ligne doit être d'extrême arrière-garde. Chaque com

Carte pour servir à la retraite de l'armée française sous Metz, après la bataille de Saint-Privat.

pagnie descend à son tour sur la droite : chaque bataillon se reforme dans le bas-fond de Châtel-Saint-Germain.

Afin de couvrir ce mouvement de retraite, le général Lapasset a fait demander, dans chaque compagnie du 84e de ligne, six volontaires décidés à se sacrifier pour défendre les hauteurs de Rozérieulles, pendant une heure après le départ de la brigade mixte. Il s'est présenté dix hommes par compagnie, qui ont été placés sous le commandement du sous-lieutenant Moretti (2e compagnie du 3e bataillon). Ces volontaires, appuyés pendant un quart d'heure, par une section de la 4e compagnie du 3e bataillon et par la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs à pied, se déploient en tirailleurs et défendent les hauteurs de Rozérieulles durant une heure et quart.

Le sous-lieutenant Moretti et ses hommes gagnent ensuite les vignes dans la direction de Sey où ils font halte pour attendre les traînards. Quelques uhlans se montrent sur les hauteurs de Rozérieulles, que nos soldats viennent d'abandonner. Ces cavaliers s'avancent avec beaucoup de précautions. Ils sont environ une dizaine se dirigeant sur Sainte-Ruffine et Moulins. Un coup de fusil parti du premier de ces deux villages les met en fuite. Ils regagnent aussitôt la crête de Rozérieulles au galop.

Les volontaires continuent leur marche sur la voie ferrée et vont rejoindre le 84e à gauche de la route de Metz, en avant de Longeville, après avoir annoncé au général Lapasset que les Prussiens ne cherchent pas à inquiéter la retraite du 2e corps, mais continuent à investir notre armée, en appuyant vers la Moselle.

La brigade mixte traverse alors le village de Longeville et va camper près du ban Saint-Martin, partie dans les vignes, partie le long de la voie ferrée.

Ainsi donc, le 2e corps est venu s'établir, les 1re et 2e divisions d'infanterie de ligne, sur le flanc sud du mont Saint-Quentin jusqu'à la Moselle, en avant de Longeville, avec des postes avancés dans les villages de Sey et de Chazelles. La brigade mixte Lapasset campe en arrière de Longeville; la cavalerie et l'artillerie de la réserve, au pied des pentes.

Les sapeurs des 2e, 9e et 12e compagnies du 3e régiment du génie mettent en état de défense les villages de Longeville, de Sey, de Chazelles et organisent des lignes composées de tranchées et de batteries en terre, avec points d'appui en avant pour les grand'gardes.

Dans la matinée du 18, des chasseurs à cheval du 5e régiment, envoyés en éclaireurs, retrouvent, sur le plateau du Point-du-Jour, des voitures abandonnées appartenant au train ou à l'artillerie et les font reconduire à leur corps.

Les soldats du 2e corps d'armée n'ont plus ni havresacs, ni

tentes, car tout est resté sur le champ de bataille de Rézonville. Les officiers, aussi peu chanceux que leurs hommes, ont perdu tous leurs bagages, dans la journée du 16. Un grand nombre d'entre eux, blessés ce jour-là, mais n'étant pas à bout de forces, ont voulu continuer leur service et portent encore le linge ensanglanté, qui les couvrait l'avant-veille.

3e Corps. — De son côté, le 3e corps a battu en retraite, le 19 au matin, en longeant le front du champ de bataille jusqu'à Amanvillers, et à partir de cet endroit, a suivi lentement la gorge de Châtel-Saint-Germain, par la route du fond de la vallée.

Le maréchal Leboeuf, suivi de son état-major et de son escadron d'escorte (3e du 10e chasseurs à cheval), se retire sur Metz par Saint-Vincent et Lorry et établit son quartier général sous le fort de Plappeville, vis-à-vis la porte de Thionville.

— A deux heures du matin, la division Montaudon, qui a couché sur le champ de bataille, sans être inquiétée, se réunit en arrière de la ferme de la Folie. Au petit jour, elle se met en marche et se dirige sur Amanvillers en flammes. Là, elle descend dans le ravin de Châtel-Saint-Germain.

Le 81e de ligne, chargé de couvrir la retraite, abandonne, à cinq heures du matin seulement, le bois des Génivaux et se retire par Montigny-la-Grange, puis traverse les bois de Châtel et de Lorry.

La route suivie par la division Montaudon est encombrée de troupes de différents corps : cette division tourne à gauche à l'entrée du village de Châtel-Saint-Germain et arrive sur le plateau de Lorry, sous le fort de Plappeville, à dix heures du matin.

A six heures du soir, la division Montaudon se porte sur le revers de la colline et s'établit entre le fort et le village de Tignomont, où elle campe, en colonne par bataillon; ses trois batteries divisionnaires (5e 6e et 8e du 4e d'artillerie) sont parquées sur les glacis du fort.

Dans la soirée, le 1er escadron du 10e chasseurs rejoint, sous les ordres de son colonel.

Le campement, établi dans les vignes ombragées d'arbres fruitiers et particulièrement par des pruniers de l'espèce dite mirabelle, une célébrité du pays, est des plus pittoresques. De cet endroit l'on découvre, à travers les arbres, une vue sur tous les environs.

— La division de Nayral a dû également quitter, au point du jour, son emplacement de la veille. A deux heures du matin, le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui est attaché à cette

division, reçoit l'ordre de se porter sans bruit à la sortie de la rampe de Châtel-Saint-Germain, d'y attendre la division de Nayral, qui doit rétrograder sur Metz, de la laisser défiler devant lui et de former ensuite son arrière-garde.

A cinq heures du matin, le 69e de ligne commence le mouvement de retraite, suivi par le 15e bataillon de chasseurs, les 9e, 11e et 12e batteries du 4e d'artillerie, et le 19e de ligne. Le 90e de ligne ferme la marche avec une section d'artillerie.

Ces troupes traversent le défilé de Châtel-Saint-Germain, défendu par le 1er voltigeurs de la garde. Arrivées au village de ce nom, elles sont rejointes par le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui est resté jusqu'à six heures dans sa première position et a ensuite descendu la rampe, en formant l'extrême arrière-garde.

A dix heures du matin, la division de Nayral fait halte au plateau dominant le village de Lessy et établit son campement sur les hauteurs situées en avant des forts de Plappeville et du Saint-Quentin, qui la couvrent au moyen de leurs feux. L'escadron de chasseurs va camper dans une prairie, à un kilomètre au delà du village de Lessy.

Là, la division est rejointe par le second régiment de sa 1re brigade, le 41e de ligne, qui, dans la bataille de la veille, a été engagé avec les troupes du 4e corps.

Ce régiment, qui a pris les armes, le 19, à trois heures du matin, pour protéger la retraite de la brigade Pradier, n'a quitté le terrain qu'à six heures du matin. Par un sentier traversant le bois de Châtel, il gagne la route de Briey, à douze kilomètres environ de Metz, et suit cette route jusqu'à Châtel-Saint-Germain. Là, il prend une direction au nord-est et, par une marche très lente dans un sentier, il arrive à onze heures du matin, sous le fort de Plappeville, près de Lessy, où il campe à côté des autres régiments de sa division.

Toutefois, comme l'emplacement, occupé par nos troupes, se trouve à côté du bois qui s'étend le long du chemin de fer et de la route de Verdun, et qu'étant en outre à portée des batteries prussiennes, il n'offre pas une sécurité suffisante, la division de Nayral reçoit, à la chute du jour, l'ordre de se retirer en arrière du fort de Plappeville, près du village de ce nom.

A sept heures du soir, les troupes décampent et vont, vers dix heures, s'établir dans la petite gorge située entre les deux forts que nous venons de nommer. (Cette gorge, connue sous le nom de col de Lessy, descend sur Longeville-lès-Metz).

De son côté, le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval a également reçu l'ordre d'aller bivouaquer en arrière du village de

Plappeville, en passant par le col de Lessy. Mais cette désignation de *col de Lessy*, toute technique qu'elle soit, est trop scientifique pour les habitants de la localité, qui ne savent pas indiquer le vrai chemin à suivre ponr traverser ce col. Les uns veulent que l'on prenne à droite, les autres à gauche ; l'obscurité complète de la nuit vient s'ajouter à cette incertitude ; bref, l'escadron s'égare, et, ne sachant plus quelle direction prendre, il gravit, à l'aventure et sans autres guides que quelques feux de bivouac scintillant au loin, le versant occidental du mont Plappeville.

C'est à une heure du matin seulement qu'il arrive au pied des ouvrages extérieurs du fort de ce nom, où il passe la nuit.

— A trois heures du matin, la division Metman a reçu l'ordre de se porter en retraite par la gauche, précédée du 6e escadron du 10e chasseurs à cheval. Les 1er et 3e bataillons du 71e de ligne sont portés à la ferme de la Folie. Ils doivent, pendant que l'armée achève de se replier sous les forts de Metz, se maintenir dans cette position, jusqu'au moment où ils recevront l'ordre de retraite du général Metman lui-même.

La division descend par la Voie romaine sur Châtel-Saint-Germain et s'y trouve pêle-mêle, avec des corps de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie. Cette division reçoit l'ordre de traverser le col de Lessy, où elle trouve les grenadiers, les voltigeurs et l'artillerie de la garde ; elle monte ensuite les pentes du Saint-Quentin du côté de Plappeville et arrive sur le plateau du Saint-Quentin, où la 1re brigade s'établit sur trois lignes. La droite est contre le chemin, qui descend à Sey ; le 7e de ligne ayant à sa droite le 7e bataillon de chasseurs, et un peu en arrière dans cette même direction le 25e de ligne, et à sa gauche le fort Saint-Quentin.

Le 59e et le 2e bataillon du 71e campent également dans la même formation, en arrière de la 1re brigade.

Quant aux 1er et 3e bataillons de ce dernier régiment, ils sont restés autour de la ferme de la Folie, où ils ont bivouaqué deux heures environ, suivant des yeux le mouvement de l'armée sur Metz.

Vers sept heures du matin, les troupes allemandes s'avancent pour occuper les positions abandonnées par l'armée française : une colonne prussienne suit avec la plus grande confiance et une parfaite quiétude le chemin, qui aboutit à la ferme de la Folie.

Sur l'ordre de leurs chefs, les deux bataillons du 71e de ligne chargent leurs armes, se postent de façon à ce que leurs feux

puissent enfiler les têtes des colonnes prussiennes, puis attendent bravement l'ennemi.

Quand le premier rang des Allemands est arrivé à deux cents mètres environ de distance de la ferme, un coup de feu retentit sur la droite de la position française. C'est un de nos soldats qui s'est hissé sur un arbre et qui, voyant les ennemis s'avancer, a tiré sur eux.

Les deux bataillons du 71e exécutent alors plusieurs feux de salve; l'ennemi s'enfuit dans le plus grand désordre.

A la suite de cette fusillade inattendue, le général Metman, qui a placé ces deux bataillons, s'aperçoit de l'oubli qu'il a commis et envoie immédiatement à ces deux bataillons un de ses officiers d'ordonnance, pour leur donner l'ordre de se retirer.

Toutefois, vu l'urgence, le général a omis de préciser formellement l'évacuation du poste qu'ils occupent, comme la sauvegarde de l'honneur militaire exigera toujours qu'il faille le faire en pareil cas.

« Que voulez-vous ? dit à cet envoyé, le plus ancien des deux chefs de bataillon ; si le général ne vient pas lui-même nous relever, nous restons ici et tiendrons jusqu'au dernier. »

Ceci se passe après la retraite des têtes des colonnes prussiennes, qui se reforment en arrière. L'officier d'ordonnance pique des deux près de son général et lui raconte le fait.

Celui-ci lui remet aussitôt l'ordre écrit d'évacuer la ferme de la Folie, et ce n'est que sur cette injonction, que les 1er et 3e bataillons du 71e de ligne quittent la position, qui leur a été confiée, et se retirent par les vallées de Châtel-Saint-Germain et de Lessy.

Pendant sa retraite, cette vaillante troupe ne cesse de faire le coup de feu contre les cavaliers, que l'ennemi lance en éclaireurs sur toutes les routes de Metz.

A deux heures et demie du soir, les deux bataillons du 71e rejoignent le 2e bataillon et l'état-major de leur régiment sous le fort du Saint-Quentin et y prennent leur campement.

— A trois heures du matin, la division Aymard quitte ses positions de nuit et prend la route du Saint-Quentin par Châtel-Saint-Germain et Lessy, en suivant la Voie romaine. Le 11e bataillon de chasseurs à pied forme l'arrière-garde. Déjà le 2e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui est attaché à cette division, a reçu l'ordre d'opérer rapidement sa retraite sur Metz. Cet escadron traverse le bois de Châtel-Saint-Germain et vient bivouaquer sous les murs de Metz, à la porte de France, où il arrive à quatre heures du matin.

Cette retraite de la division Aymard n'est nullement inquiétée par l'ennemi.

Vers trois heures du matin, les bataillons des 44e et 85e de ligne (division Aymard), des 66e et 8e de ligne (division Fauvart-Bastoul — 2e corps) ont successivement effectué leur retraite. Les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du 1er bataillon du 80e de ligne, n'ayant pas reçu l'ordre de retraite, sont restées aux tranchées-abris contre le Point-du-Jour; mais, voyant le jour venir et distinguant déjà des mouvements du côté de l'ennemi, ces compagnies se retirent en bon ordre, vers quatre heures du matin, sans recevoir un coup de fusil de la part des occupants de la ferme Saint-Hubert; et pourtant ceux-ci voient bien le détachement français s'éloigner, à moins de cinq cents mètres d'eux.

Ce détachement rejoint au coin du bois de Châtel la 1re et 2e compagnies de son bataillon (1er) et le 3e bataillon, moins la 6e compagnie. Le capitaine Francey, ayant pris le commandement du tout, se dirige vers Lessy, où il reçoit l'ordre de se porter sur le versant ouest du Saint-Quentin, en avant du fort des Carrières; c'est là qu'il est rejoint, vers onze heures du matin, par le 2e bataillon du 80e, l'état-major et le drapeau.

Ce 2e bataillon s'était, on se le rappelle, rallié en arrière de la crête, après avoir été contraint d'évacuer la ferme Saint-Hubert; il suit, dans la soirée, le mouvement de la division Aymard.

Cette division, arrivée à huit heures du matin dans ses positions, est allée camper sur les versants occidental et oriental du fort du Saint-Quentin, auprès de l'artillerie de la garde.

Le 2e bataillon du 44e de ligne, étant retenu en arrière-garde, a occupé militairement le village de Lessy, en présence des avant-postes ennemis.

A trois heures de l'après-midi, la division Aymard est rejointe par le 2e escadron du 10e chasseurs à cheval.

— Les batteries de la réserve d'artillerie du 3e corps (7e et 10e du 4e d'artillerie; 11e et 12e du 11e; 1re, 2e, 3e et 4e du 17e), ont soutenu, la veille, jusqu'au soir, l'effort de l'ennemi; puis la nuit étant survenue, ces batteries ont regagné leur campement du matin.

Vers trois heures du matin, on éveille rapidement les hommes sans bruit; les voitures, attelées au plus vite, prennent aussitôt le petit chemin, qui descend du plateau de Moscou au village de Châtel-Saint-Germain et gagnent, par le col de Lessy et le village de Plappeville, le terrain de Devant-les-Ponts, près du ban Saint-Martin, qu'elles atteignent vers sept heures du matin.

— Déjà, comme nous le savons, la cavalerie du 3e corps a

opéré sa retraite la veille au soir, ne pouvant être d'aucune utilité, vu la nature du terrain où s'est livrée la bataille.

Mentionnons un minime incident au compte de cette cavalerie.

Dans la matinée du 19 août, le lieutenant de Boucheron, du 2e dragons, reçoit l'ordre d'aller chercher du fourrage à Maizières sur la route de Thionville, et s'y rend, accompagné de deux dragons ainsi que d'un officier du 4e régiment de la même arme, chargé d'une pareille mission. Cet officier ramène une dizaine de voitures de foin, mais un des deux dragons chargé d'escorter la dernière voiture, le nommé Denet, est enlevé par les uhlans prussiens.

Ainsi donc, le 3e corps est campé, moitié sur le plateau de Plappeville, moitié dans le col de Lessy, sa gauche appuyée à ce dernier village.

4e Corps. — Après une marche de nuit relativement longue et pénible, les débris des régiments du 4e corps se sont repliés sur Woippy, où ils s'établissent dans des campements provisoires, et se rallient dans la journée du 19 août. Heureusement pour nous, les Saxons n'ont pu atteindre ce point important; le 6e corps s'y installe sans être inquiété, tandis que le 4e corps se replie sur le plateau de Plappeville, où il occupe l'arête du Coupillon jusqu'au Sansonnet.

— Le 20e bataillon de chasseurs à pied s'est reformé sur l'emplacement fixé, à deux cents pas environ des glacis de la porte de Thionville. Le bataillon compte alors dix officiers présents au bataillon de guerre et un détaché au petit dépôt; à chaque instant des trainards rejoignent et bientôt l'effectif du bataillon peut compter quatre cents hommes.

Ces chiffres en disent plus que de longs commentaires; le 20e bataillon a fait vaillamment son devoir.

Dans la matinée, il est rejoint par le détachement du capitaine Cugnier, lequel a pu le rallier facilement, sur les indications que le maréchal Canrobert a données à cet officier, au sujet de l'emplacement des corps d'armée. Le bataillon se dirige ensuite près de Longeville, où il campe au pied du fort de Plappeville.

— De Woippy, les trois bataillons du 1er de ligne vont camper au milieu des vignes du Sansonnet, sur l'arête du Coupillon.

— Le 6e de ligne, après avoir marché toute la nuit du 18 au 19, s'est arrêté, vers quatre heures du matin, à la gare de Devant-les-Ponts. Là il reçoit l'ordre de se rendre à Woippy; il bivouaque autour de ce village pendant quelques heures, puis vient enfin s'établir dans les vignes au-dessus du village du Sansonnet.

— La 2e brigade de la division de Cissey (57e et 73e), après avoir

achevé de se rassembler sur les glacis de la porte de Thionville, sous les ordres du colonel Giraud du 57e de ligne, (qui remplace le général de Goldberg, blessé la veille), va camper dans les vignes entre Plappeville et Woippy : le 57e en arrière, et à droite de ce dernier village; le 73e, au Sansonnet.

— Le 19 août, les diverses fractions des trois batteries de la division de Cissey (5e, 9e et 12e du 15e d'artillerie), séparées la veille, se rejoignent au camp du Sansonnet.

La 5e batterie reçoit vingt chevaux et vingt conducteurs du 1er régiment du train, pour combler ses vides; mais elle est réduite à quatre pièces, à cause du petit nombre de servants qui lui restent. La 12e batterie ne peut plus également utiliser que quatre mitrailleuses.

— Le 18, vers dix heures du soir, la 1re brigade (général Véron de Bellecourt) de la 2e division (général Grenier) a abandonné, on se le rappelle, sa dernière position des carrières d'Amanvillers et s'est mise en marche pour descendre vers Lorry.

La route est encombrée par les troupes qui se rallient, et par les ambulances dont le défilé est, à chaque instant, suspendu ou arrêté.

Cette brigade traverse, vers onze heures du soir, le village de Lorry, qui semble désert et inhabité ; toutes les maisons sont hermétiquement closes et l'on n'aperçoit pas un filet de lumière à travers les fentes des volets. A quelque distance, au delà de Lorry, les troupes tournent à droite, et suivent la route de Saulny à Metz, jusqu'à la Ronde, où le 5e bataillon de chasseurs achève de passer la nuit dans une grange dépendant de la maison de campagne du collége des Jésuites. Les hommes des 13e et 43e de ligne bivouaquent, assis ou couchés, près de grands feux allumés par des artilleurs égarés dans cette brigade.

Le 19, dès le réveil, on s'occupe de pourvoir aux besoins les plus urgents des soldats, qui, à jeun depuis vingt-quatre heures, n'ont rien à manger.

On réussit à leur procurer du lard et du biscuit et à leur faire une distribution d'eau-de-vie.

Bientôt la brigade Véron de Bellecourt se met en marche et va bivouaquer sur les hauteurs du Coupillon à droite de la route du Coupillon.

Le lendemain, le 5e bataillon de chasseurs quitte cet emplacement, pour aller s'établir dans le vallon de la Bonne-Fontaine.

L'artillerie divisionnaire (5e, 6e et 7e batteries du 1er d'artillerie) est parquée au Chêne.

Le dénuement des officiers et des soldats de la brigade de Bellecourt est indescriptible. Plus de havresacs, plus de linge,

plus d'effets de campement. Les officiers n'ont plus rien qu'une tunique en lambeaux, un pantalon usé, déchiré par le rude service des avant-postes au milieu des bois et des marches de nuit et de jour dans les terrains boueux, dans les vignes rocailleuses, et enfin des bottes percées. Ils remplacent ces effets hors de service par une capote et un pantalon de soldat, pris dans la petite réserve des régiments à Metz, et complètent ce nouvel uniforme en faisant coudre sur les manches de la capote des galons de grade.

Dans l'après-midi du 19, les hommes reçoivent des tentes et des couvertures de campement. Au lieu de havresac, on leur donne un étui-musette. On a plus de peine à remplacer les marmites, qui font complètement défaut dans les magasins du campement. On y supplée, comme on peut, avec des ustensiles de toutes formes et de toutes dimensions. Quatre jours après la rentrée dans le camp retranché de Metz, nos pertes matérielles sont suffisamment réparées pour qu'on puisse se remettre en mouvement.

— La 2e brigade (général Pradier : 64e et 98e de ligne) de la division Grenier n'a pas bronché, le 18 au soir, des hauteurs d'Amanvillers pendant que toute la ligne située à sa droite s'écoulait sous Metz.

Ces deux régiments, le 98e de ligne surtout, ont fait preuve, pendant la bataille, d'une ténacité indomptable sous la grêle d'obus qui les accablait.

Ce dernier régiment surtout est décimé et compte, comme nous l'avons déjà dit, dix-sept officiers et cinq cents hommes environ mis hors de combat. Son 3e bataillon éprouve les plus fortes pertes. La 3e compagnie perd, à elle seule, cinquante-cinq hommes et voit tomber successivement ses trois officiers frappés à mort.

Le capitaine Barnéon de cette compagnie, qui sort des grenadiers de la garde où il était lieutenant, est coupé en deux, vers trois heures du soir, par un obus de plein fouet. Son lieutenant le remplace dans le commandement de sa compagnie. Trois minutes après, une balle le renverse sans vie ; bientôt le sous-lieutenant a lui-même le même sort. Le sergent-major Carle, un Niçois, est alors obligé de prendre la direction de cette compagnie, que l'on renforça plus tard en y versant les musiciens du régiment.

Le colonel Duchêne est blessé au mollet gauche : le lieutenant-colonel Regley de Kœnigsegg se met alors à la tête du 98e de ligne et électrise tous les soldats par sa bravoure inouïe.

Le chef de bataillon Oliveau, du 3e bataillon, est mis hors de

combat; son capitaine adjudant-major Cabaret tombe grièvement blessé. Cet officier fut amputé le lendemain du bras droit et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur, le 24 août suivant, mais bientôt il mourut des suites de cette terrible blessure.

Le lieutenant Pierson, le doyen des officiers de son grade au 98e, est frappé mortellement; tandis qu'on l'emporte à l'ambulance sur deux fusils croisés, son ami, le lieutenant Laperruque du 2e bataillon, officier des plus distingués, s'approche de lui :

« Hélas! mon pauvre Pierson, lui dit-il, dans quel état ces brigands-là t'ont-ils mis! »

Presque aussitôt cet ami s'aplatit à terre, le visage en avant : un obus vient de lui couper les deux pieds. Ses soldats le transportent à la grande ambulance établie dans la ferme de Montigny-la-Grange et le placent auprès du lieutenant Pierson :

« Comment! toi aussi, lui dit ce dernier, au moins, sommes-nous vainqueurs? » Au bout de quelques heures ces deux vaillants officiers rendent le dernier soupir, après avoir enduré les plus horribles souffrances.

Le lieutenant Cardot est blessé et reste sur le champ de bataille, où il est fait prisonnier.

Le lieutenant Muller, du 3e bataillon, est également mis hors de combat; mais il put rapidement se guérir et, attaché à l'état-major du général de Ladmirault, il rendit les plus grands services, pendant le blocus de Metz, en inventant une hausse dite *hausse Muller*, laquelle hausse, adaptée sur les chassepots, permettait à nos soldats de tirer sur les ennemis, jusqu'à une distance de dix-huit cents mètres [1].

L'adjudant Laurent du 2e bataillon, dans la chaleur de l'action,

1. On ne donna cette hausse qu'à quelques hommes seulement, c'est-à-dire aux compagnies de *francs-tireurs* (reminiscence de l'armée de Crimée, au siège de Sébastopol), qui furent créées à raison d'une par régiment, sauf ceux de la garde, pour soulager un peu la masse des troupes, de la fatigue inhérente à certains services réclamant plus ou moins de résistance ou d'activité, notamment celui des avant-postes.

Au reste, ces compagnies, dont le personnel était prélevé sur l'ensemble du régiment parmi les hommes les plus ingambes, ceux qui avaient bon pied, bon œil et passaient pour les meilleurs soldats, en même temps qu'ils étaient, autant que possible, les plus adroits tireurs, ces compagnies, disons-nous, à part quelques petits coups de main, exécutés dans la zone des avant-postes ennemis, quelques reconnaissances assez hardies et une participation plus constante aux engagements partiels, livrés autour de Metz, n'ont pas rempli le rôle imposé d'ordinaire à ce qu'on appelle des « corps francs » et ne doivent pas présenter à l'esprit l'idée qu'on pourrait se faire des *partisans*, c'est-à-dire des troupes spécialement destinées à certaines petites opérations de guerre et agissant en conséquence avec autant d'indépendance que d'initiative.

De ces partisans, notre armée en a fait usage au Mexique, et dans les opérations des armées de province, comme nous le verrons plus tard au cours de notre relation,

jette son sabre et, prenant le fusil d'un homme tué, fait le coup de feu, avec la plus grande intrépidité.

Tandis que les deux caissons de munitions des 2e et 3e bataillons du 98e de ligne sont restés abrités derrière la grande ambulance de Montigny-la-Grange, celui du 1er bataillon de ce régiment s'est avancé jusqu'à cent cinquante mètres en arrière de son bataillon.

Bientôt cette voiture isolée devient le but des canons allemands, qui la prennent pour une pièce d'artillerie. En moins de trois minutes, le conducteur du train d'artillerie qui conduit ce caisson et ses deux chevaux sont successivement renversés par les projectiles ennemis.

Le sergent Schnitzer, du 98e de ligne, chargé de la direction de ce caisson, court avertir son chef de bataillon, M. Chatel, de l'incident qui vient d'avoir lieu et lui demande ses instructions.

« A la guerre comme à la guerre, lui répond le commandant, agissez selon ce qu'il vous paraîtra convenable. »

En revenant à son caisson, le sous-officier Schnitzer rencontre le capitaine Louis, du 2e bataillon, lequel, grièvement blessé par un éclat d'obus à la ceinture, se retire lentement du théâtre de l'action, et lui raconte son cas.

« En cas de retraite, lui déclare cet officier, vous n'avez qu'à ouvrir votre caisson, vous retirer à une cinquantaine de mètres de distance et envoyer un coup de feu au milieu des paquets de cartouches, afin de le faire sauter. »

A ce même instant, ce brave officier tombe, mortellement frappé d'un nouvel éclat d'obus, mais cette fois à la tête, et il est évacué sur l'ambulance de Montigny-la-Grange, où il rend le dernier soupir.

Enfin le capitaine Rossel, commandant la 10e compagnie de sapeurs du 2e régiment du génie qui est attachée à la division Grenier, voyant la détresse en laquelle se trouve le caisson régimentaire du 1er bataillon du 98e, détache deux de ses hommes pour chercher des chevaux, afin de le tirer de ce mauvais pas. Le caisson du 2e bataillon du 98e, qui est resté en arrière de l'ambulance de Montigny-la-Grange, consent à envoyer son attelage, et c'est ainsi qu'on peut ramener le caisson du 1er bataillon.

Cependant, les troupes placées à la droite de la brigade Pradier se sont retirées : à la gauche il ne reste plus que deux régiments et un bataillon de chasseurs à pied appartenant à la division

mais ils répondaient à d'autres idées et à d'autres fins. Ces francs-tireurs de l'armée de Metz n'étaient pas, en somme, autre chose que des compagnies *éventuelles* d'élite formées dans le sein même des corps de troupe et n'exigeant pas d'en faire partie

Montaudon du 3e corps; ces unités commencent, vers cinq heures du matin, leur mouvement de retraite, par un épais brouillard.

A six heures, ce brouillard s'étant levé, le général Pradier reconnaît que sa brigade, qui a gardé toute la nuit sa position de Montigny-la-Grange, reste isolée au milieu du champ de bataille et donne l'ordre de se replier.

Les hommes font et chargent leurs havresacs, et ils n'abandonnent aucun de leurs effets sur le champ de bataille; les voitures destinées au transport des bagages des officiers ont été, la veille, avant le combat, envoyées vides à Metz pour chercher des vivres et des munitions; la fatigue des hommes, justifiée par cinq jours de marches et de combat, presque sans sommeil et sans nourriture, est excessive et l'on ne peut penser à augmenter leur charge, en leur faisant sauver les effets de leurs officiers; ceux-ci font le sacrifice de tous ces éléments de surcharge.

Les nombreux blessés, qui ont été réunis dans cette ferme de Montigny-la-Grange, ne peuvent être enlevés, faute de moyens de transport et sont abandonnés.

Le caisson de munitions du 1er bataillon du 98e emporte, sous la conduite du sergent Schnitzer, deux officiers blessés de ce régiment : le chef de bataillon Oliveau et le capitaine adjudant-major Cabaret.

Un troisième officier blessé, le lieutenant Muller, est recueilli dans une voiture de cantinier.

Le mouvement de retraite commence :

Le 3e bataillon du 98e, avec le colonel et le drapeau, suit les troupes de la division Montaudon, auxquelles il sert d'arrière-garde, sur la route d'Amanvillers à Metz, par Châtel-Saint-Germain. Les deux premiers bataillons du 98e gagnent la même route par Lorry et les bois ; derrière eux marchent les deux premiers bataillons du 64e; l'extrême arrière-garde est formée par la 5e et la 6e compagnies du 1er bataillon du 98e, qui étaient de grand'garde.

Ces deux compagnies sont inquiétées, au moment du départ, par plusieurs escadrons de uhlans, qu'elles attendent à quatre cents mètres et qu'elles saluent à cette distance d'un feu de salve, qui démonte une dizaine de cavaliers : à partir de ce moment, elles ne sont plus suivies qu'à longue distance. La retraite s'effectue en très bon ordre.

Vers neuf heures et demie du matin, la brigade Pradier rejoint la 1re brigade de sa division établie près de la ferme du Chêne, à un kilomètre de Lorry et y bivouaque également.

Dans la journée, les deux premiers bataillons du 64e sont

ralliés par leur 3e bataillon, qui, la veille, a suivi, jusqu'au soir, tous les mouvements de la division de Lorencez.

Le lendemain, le 1er et le 3e bataillons du 64e de ligne vont camper sous Plappeville le 2e reste à la ferme du Chêne avec le 98e de ligne; il rentre au bivouac de Plappeville, le 22, et s'y installe.

— La division de Lorencez (3e du 4e corps) après s'être maintenue jusqu'à minuit sur le plateau en arrière d'Amanvillers, s'est mise en retraite pour rallier son corps d'armée.

Au point du jour, vers quatre heures du matin, la division arrive au village de Devant-les-Ponts et s'établit en colonne entre la route de Metz à Briey, par Woippy et le chemin de fer de Metz à Thionville, à trois cents mètres environ de l'enceinte fortifiée de la ville.

A cinq heures et demie du soir la 1re brigade (général Pajol : 2e bataillon de chasseurs à pied, 15e et 33e de ligne,) va prendre position à Tignomont, entre Lorry et Plappeville.

Dans la nuit du 19, la 2e brigade (général Berger : 54e et 65e de ligne) lève à son tour son campement de Devant-les-Ponts, passe sur pied la nuit et, dans la matinée du 20, vient camper dans les vignes, entre les villages de Lorry et de Tignomont.

— Les trois batteries de la division de Lorencez (8e, 9e et 10e batteries du 1er d'artillerie) après être restées, le 18, jusqu'à minuit à leur campement du matin, où elles s'étaient ralliées, se mettent en marche et vont parquer, le 19, à quatre heures du matin, au village de Devant-les-Ponts.

— Le général Lafaille, commandant la réserve d'artillerie du 4e corps, ayant donné l'ordre à cette réserve de se retirer sur Metz, les six batteries qui la composent (10e et 11e du 1er d'artillerie; 6e et 9e du 8e; 5e et 6e du 17e) se mettent en marche au milieu de la nuit, rejoignent, à travers bois, la route de Briey à Metz, traversent Saulny et, après une marche des plus pénibles, vont parquer, au petit jour, près de Woippy.

Dans la journée, le campement est transporté au Polygone.

— Toute la division de cavalerie du 4e corps s'est réunie de nouveau et est venue camper, à l'aube, sur les glacis de Metz, au Sansonnet. Là, des démarches sont aussitôt faites pour remplacer le campement de la division, qui a été détruit et brûlé, dès le commencement de la bataille de la veille.

Jusqu'à midi, les hussards et les dragons restent sur les glacis, inquiets, agités, anxieux. De longues files de charrettes se pressent aux portes de Metz. Ce sont les paysans, qui, de toutes parts, fuient épouvantés devant l'invasion. Les charrettes sont chargées de meubles, de matelas, de femmes et

d'enfants. De longs troupeaux de bestiaux suivent, encombrant les avenues.

Enfin vers midi, des ordres arrivent. Un campement précis est indiqué pour chaque corps.

Les régiments de cavalerie entrent dans de superbes jardins maraîchers, au milieu d'irrigations savantes et de plates-bandes fleuries : en un clin d'œil, les chevaux dénudent ces jardins. La place est rendue nette. Les cordes sont tendues, les quelques tentes sauvées de la destruction du campement sont dressées, les chevaux mis à l'entrave.

Çà et là, s'élèvent de gentilles petites maisonnettes, aux trois quarts enfouies dans le chèvrefeuille et la vigne vierge; habitations des maraîchers ou petites bastides des bourgeois de Metz. Élevées dans la zone des servitudes militaires, toutes ces maisons doivent disparaître et déjà le génie militaire commence à rôder autour d'elles [1].

— Ainsi, comme nous venons de le dire, le 4e corps s'est établi sur les pentes nord de ce massif montueux du Saint-Quentin, et occupe, à partir de Lorry, le contrefort ou arête du Coupillon, se couvrant par des postes défensifs, portés sur les mouvements de terrain, en avant de ses positions.

— 6e CORPS. — Le corps d'armée du maréchal Canrobert s'est également retiré sur Metz, et, comme on l'a vu, après une marche de nuit des plus fatigantes, est arrivé, à bout d'efforts, vers quatre heures du matin, au village de Woippy, qui se trouve sous la protection des forts de Metz.

— La division Tixier, après s'être constituée régulièrement, quitte Woippy, à sept heures et demie du matin, pour bivouaquer une heures après, sur les glacis des fortifications de Metz.

Vers deux heures de l'après-midi, cette division se transporte, sur la rive gauche de la Moselle, au nord de la ville et en avant de l'île Chambière, au lieu dit la Maison de Planches, un peu en arrière de la Maison-Blanche et s'établit en ligne [2] par brigades accolées, face au nord et dans l'ordre suivant :

La brigade Péchot est à la droite : le 9e bataillon de chasseurs à

1. On sait qu'aux termes des règlements en vigueur, alors comme aujourd'hui, lorsqu'une place, déclarée en état de guerre, est menacée d'hostilités, le gouverneur militaire peut, s'il y est autorisé par décret et même en cas d'urgence, — et il y a urgence, dès que les troupes ennemies se rapprochent à moins de journées de marche — de sa propre initiative : 1° inonder ou occuper les terrains nécessaires à la défense, sans qu'il y ait lieu de distinguer s'ils font, ou non, partie des zones de servitudes ; 2° ordonner la destruction ou la démolition totale ou partielle des maisons, clôtures et autres constructions situées sur le terrain militaire et dans les zones de servitudes.

2. Bien qu'à cette époque, l'usage fut d'employer l'expression *en bataille* par opposition à celle de *en colonne*, pour indiquer la format on d'une troupe en ordre déployé,

pied à mi-distance entre le fort Moselle et la Grange-aux Dames, sous le commandement du capitaine Giovaninelli. Ce bataillon occupe ainsi l'extrême droite et couvre jusqu'à la Moselle.

Le 1e de ligne, réduit à seize cents hommes, de près de deux mille quatre cents qu'il avait à la date du 15 août précédent, est en première ligne, à gauche du 9e bataillon de chasseurs.

En seconde ligne se trouve le 10 régiment d'infanterie, au lieu dit la Halle, en avant de la maison Ducan, ayant à sa gauche le chemin conduisant à la Petite-Maxe. Les trois bataillons de ce régiment sont placés, l'un derrière l'autre, à cent pas de distance.

La brigade Le Roy de Dais occupe la gauche de la division Tixier : le 12e de ligne, en première ligne, un peu en arrière de la ferme Saint-Éloi, à droite de la route de Thionville ; le 100e de ligne en deuxième ligne.

Les quatre batteries attachées à la division Tixier (5e, 7e, 8e et 12e batteries du 8e d'artillerie) parquent dans la plaine, en aval du fort Moselle.

— Le 9e de ligne, qui compose à lui seul la 2e division du 6e corps est alors commandé par le capitaine Plumejaud, le plus ancien officier de ce grade ; après s'être réuni à Devant-les-Ponts et y avoir passé une partie de la journée du 19, le régiment est envoyé par ordre du général Bisson, sur un nouvel emplacement, à droite de la route de Metz à Thionville et s'établit à la gauche de la brigade Le Roy de Dais.

Les hommes, ayant pour la plupart, pendant la lutte de la veille, jeté leurs sacs, dont le poids, disaient-ils, en portant sur la nuque, les empêchait de tirer couchés, passent plusieurs nuits

comme on dit aujourd'hui « en ligne » et « en colonne », il était déjà admis, que, pour les formations relatives au mode de stationnement des troupes, on dut dire de préférence : *en ligne*, au lieu de *en bataille*, s'il s'agissait de parler d'une troupe disposée dans le sens de l'étendue, plutôt que de la profondeur et sur une seule et même ligne.

Dans ce cas, en effet, il n'y a pas lieu de maintenir, à une expression, une idée de bataille, de combat, car un camp doit être supposé hors de portée de l'ennemi, couvert qu'il est par le service d'avant-postes et parce qu'il n'est pas admissible qu'on attende que l'ennemi soit à portée du camp pour le recevoir.

Il n'est donc pas indispensable que ce mode de stationnement affecte un dispositif de combat, soit *en bataille*.

Il suffit qu'il ait une forme générale, en ligne ou en colonne, suivant le terrain, qui permette aux troupes de le qualifier et de passer plus ou moins promptement d'un ordre de marche à un ordre *préparatoire* de combat, mais seulement préparatoire, sans rien préjuger à l'avance des formations à prendre pour livrer une action.

C'est pourquoi, pour le lecteur surtout, comme pour la génération militaire d'aujourd'hui, il vaut mieux dire *en ligne* qu'en *bataille*, pour désigner le dispositif général de troupes, ayant en vue, non de livrer bataille, mais simplement de se mettre en état de repos.

sans abris. Ce n'est qu'après une visite du maréchal Canrobert, qu'un nouveau matériel leur est distribué.

— La division Lafont de Villiers (3e du 6e corps) s'est dirigée de Woippy sur les glacis de Metz, entre les portes de France et de Thionville et, de là, va s'établir à gauche de la voie ferrée de Thionville et du 9e de ligne, dans la partie de la banlieue nommée Devant-les-Ponts.

Cette division fait face au nord.

1re brigade : Le 75e de ligne est compris entre le chemin de fer de Metz à Thionville et le chemin de Woippy, à environ dix-huit cents mètres des glacis de la place. Là, il se relie au 91e, dont la gauche touche le chemin de Woippy.

2e brigade : Le 93e est placé à environ cent cinquante mètres en arrière du 91e. Le 94e est campé entre ces deux régiments ; mais bientôt il change ce campement et va bivouaquer à la droite du 93e, derrière le 75e de ligne.

Les 5e et 6e batteries du 14e d'artillerie sont placées à la droite du fort Moselle ; la 7e batterie du même régiment s'est d'abord établie au Sansonnet, mais bientôt elle est envoyée à la Ronde, de l'autre côté du chemin de fer de Thionville.

— La 4e division du 6e corps (général Levassor-Sorval), après avoir battu en retraite dans la nuit du 18 août, suivant la route de Saint-Privat, par Saulny, est arrivée à une heure du matin, à la plaine en avant de Woippy et, après s'y être ralliée, a établi son bivouac sous les murs de la place.

Dans la journée, cette division va occuper les positions suivantes :

A droite, la 1re brigade, commandée provisoirement par le colonel Gibon : le 25e de ligne s'établit sur la hauteur en arrière de Woippy et à gauche du chemin de fer de Thionville, le front couvert par une tranchée-abri. Le 26e de ligne est campé en arrière de l'arête du Coupillon, à deux kilomètres au nord-ouest de Metz.

A gauche, la 2e brigade, général de Chanaleilles : le 28e et le 70e occupent le plateau dominant Woippy, au-dessus du cimetière. Un bataillon de chaque régiment de la brigade, devant servir de soutien en cas d'attaque, occupe, à tour de rôle, le château du Rucher sur la route de Woippy au Sansonnet. On s'occupe activement de fortifier ces deux positions.

Les 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie, attachées à la 4e division du 6e corps, vont d'abord parquer au ban Saint-Martin et se transportent de là à Devant-les-Ponts.

— Les 9e et 10e batteries (12 rayé) du 13e d'artillerie, servant de réserve au 6e corps, le 18 au soir, après l'entier épuisement de

leurs munitions, se sont retirées sur Metz, par la route de Briey et sont allées bivouaquer, vers une heure du matin, au ban Saint-Martin. Dans la journée du 19, elles vont s'établir à l'est de la route de Metz à Thionville, non loin du camp retranché.

— Le 2e chasseurs d'Afrique, après avoir, le 18 au soir, donné toutes ses cartouches à l'infanterie du 6e corps, s'est retiré lentement sur Metz. Malgré les embarras de la route, encombrée de bagages, de fourgons, de convois de blessés, etc., le régiment en entier rentre au camp du ban Saint-Martin, où il s'installe à onze heures du soir.

Les 2e et 3e régiments de chasseurs à cheval de la brigade du général de Bruchard, détachés de la cavalerie du 3e corps, pour renforcer celle du 6e corps, réduite au seul 2e chasseurs d'Afrique, vont bivouaquer à leur ancien campement de la Maison de Planches, près du Polygone, sur la rive gauche de la Moselle.

Dans la journée, le 6e escadron du 3e chasseurs de France opère une reconnaissance sur Maizières, à douze kilomètres environ de Metz. Cet escadron signale la présence de l'ennemi et ramène au quartier général un paysan, porteur d'une lettre du général commandant la place de Verdun, adressée au maréchal Bazaine. Cette lettre est remise en mains propres au commandant en chef par le capitaine Pina, commandant le 6e escadron du 3e chasseurs de France.

Les deux batteries du 19e d'artillerie 5e et 6e), attachées à la division de cavalerie du général du Barail, sont, à partir du 19 août, classées à la réserve d'artillerie du 6e corps et campent sur les glacis du fort Moselle, devant la porte de Thionville.

Ainsi donc, le 6e corps est installé à droite du 4e corps, entre la route de Saulny et la Moselle, en avant du saillant nord du fort Moselle et occupe solidement, par la brigade de Chanaleilles, le village de Woippy. Nos troupes font ainsi face au nord, comme si notre armée devait tenter de déboucher dans la direction de Thionville.

Garde impériale. — Dans la nuit du 18, la 2e division d'infanterie de la garde (général Picard: zouaves et grenadiers) a regagné, à onze heures du soir, son campement de Plappeville.

La 1re division (général Deligny : chasseurs à pied et voltigeurs) occupe fièrement, jusqu'au lendemain, les hauteurs de Châtel-Saint-Germain.

Vers sept heures du matin, ordre est donné au 4e voltigeurs d'aller occuper les hauteurs, où se trouve, depuis la veille, le 1er régiment de voltigeurs. Le 4e voltigeurs arrive sur cette position, vers neuf heures du matin, et y relève le 1er voltigeurs, lequel, après avoir transmis ses instructions aux nouveaux arri-

vants, rentre au camp du Saint-Quentin, vers onze heures du matin.

Les deux premiers bataillons du 4e voltigeurs sont établis dans les tranchées situées à l'entrée du plateau des Génivaux, en face de la ferme de Moscou ; le 3e bataillon est placé un peu à gauche. En avant de ce bataillon, se trouve un ravin très profond et, de l'autre côté, un petit bois, qui est fouillé dans tous les sens par une compagnie du 2e bataillon.

Vers midi, les artilleurs du fort Saint-Quentin, croyant cette position occupée par les Prussiens, lancent quatre obus, qui viennent tomber au milieu des quatre dernières compagnies du 3e bataillon.

On fait aussitôt la sonnerie : « Cessez le feu ! », qui est répétée par tous les régiments placés entre les hauteurs de Châtel-Saint-Germain et le mont Saint-Quentin. Les voltigeurs agitent leurs mouchoirs ou leurs bonnets de police au bout de leurs fusils : le feu cesse ! Par un bonheur inexplicable, personne n'a été atteint !

Par ordre du maréchal Bazaine, le 1er voltigeurs devait évacuer Châtel-Saint-Germain, sans y être remplacé. Cet ordre avait été transmis au commandant du fort Saint-Quentin, qui, voyant des troupes sur ce point, avait pensé que ce ne pouvait être que des Prussiens et qui, sans examiner leur costume, s'était mis à tirer.

L'ordre disant de ne pas remplacer le 1er voltigeurs n'avait donc pas été transmis au 4e voltigeurs. La faute en était à qui? A l'état-major général, sans aucun doute.

Le 4e voltigeurs a reçu, au contraire, l'ordre de garder, à tout prix, cette position de Châtel-Saint-Germain, afin de permettre aux régiments placés en arrière, d'opérer leur mouvement de retraite sur Metz.

Les défenseurs de Châtel-Saint-Germain ne sont pas inquiétés. Quelques cavaliers ennemis se montrent, il est vrai, de temps en temps, à droite et à gauche du bois qui fait face au 3e bataillon ; mais nos voltigeurs leur laissent si peu le temps de reconnaître nos positions, qu'ils empêchent, pendant plus de deux heures, un parlementaire prussien de s'approcher de nos lignes. Ce parlementaire venait demander des voitures pour faire enlever des blessés français, qui se trouvaient, depuis la veille, retenus dans la ferme de Montigny-la-Grange.

C'était là, il est vrai, de la part de nos ennemis, un honnête prétexte pour venir voir de près, sans aucun risque, ce qui se passait, à ce moment-là, dans le camp retranché de Metz.

Si, en effet, c'était un sentiment de pure humanité, qui leur faisait désirer de porter secours à nos blessés, les Allemands

n'avaient qu'à se servir des voitures d'ambulance et autres en grand nombre, dont ils disposaient, pour transporter ces blessés, soit dans leurs lignes, soit dans les nôtres, après nous avoir offert de nous les rendre, avec toutes les négociations ou formalités, usitées en pareil cas. Mais on sait que, dans l'esprit du grand état-major allemand, il s'agissait de rejeter notre armée sur Metz, et qu'il importait alors de grossir, le plus possible, le nombre de nos rationnaires, cette place ne devant pas vraisemblablement, — ils devaient d'ailleurs savoir à quoi s'en tenir sur ce point, — être approvisionnée pour la subsistance et le service sanitaire d'une armée aussi considérable que la nôtre.

Que, si l'on objecte qu'un parlementaire, ayant les yeux bandés, pendant qu'on lui fait traverser les lignes adverses, ne saurait voir grand'chose, nous répondrons qu'un parlementaire, couvert par le drapeau blanc, dont il est ordinairement accompagné, peut toujours s'approcher assez près avant d'être « reçu » pour avoir une vue de la physionomie présentée par le camp ennemi, sans compter que, dans son entrevue avec les chefs de ce camp, il peut quelquefois saisir bien des indices utiles ou significatifs.

N'a-t-on pas vu d'ailleurs, à l'armée de Metz, des officiers allemands aller et venir entre les deux grands quartiers généraux, traversant en voiture ou autrement, tous nos bivouacs, sans avoir le moins du monde les yeux voilés.

— Vers sept heures du soir, le général Deligny envoie l'ordre au colonel Ponsard d'évacuer avec son régiment la position de Châtel-Saint-Germain. Il est temps que cet ordre arrive, car, une demi-heure après le départ du 4e voltigeurs, deux batteries prussiennes viennent s'établir à droite et à gauche du bois dont nous venons de parler, et mitraillent la position que ce régiment a occupée pendant toute la journée du 19.

Le 4e voltigeurs se met aussitôt en marche, à sept heures; et, après avoir descendu le ravin au fond duquel se trouve le chemin de fer en construction de Metz à Verdun, il atteint la route de Plappeville. Il laisse sur sa droite le village de Lessy, ne trouve plus sa division, qui a changé de campement ainsi que toute la garde et, après une marche des plus pénibles que le régiment ait faites pendant la campagne, ne rejoint sa division qu'à onze heures et demie du soir, à son nouveau camp du Sansonnet.

Le général Bourbaki a reconnu, en effet, pendant la journée, que le campement, où se trouvait la garde, était menacé par l'établissement possible de batteries que l'ennemi pouvait installer sur les positions occupées la veille par le 2e corps et abandonnées dans

la matinée du 19 : c'est pourquoi il a donné l'ordre à ses troupes de se mettre en mouvement dans la soirée et d'aller camper sur les pentes est du Saint-Quentin, vers le ban Saint-Martin.

La division de voltigeurs, moins le 4e régiment, qui ne doit rejoindre que plus tard, part la première à sept heures et demie du soir avec ses trois batteries. Elle traverse les rues tortueuses de Plappeville, descend vers le ban Saint-Martin et, après un arrêt de deux heures, arrive au village de Devant-les-Ponts. De là, elle va s'établir, vers onze heures et demie du soir, dans les vignes, sur les pentes orientales du mamelon que couronne le fort de Plappeville, au lieu dit du « Sansonnet » à côté de la maison de campagne des Jésuites de Saint-Clément.

— Les quatre batteries à cheval de la réserve d'artillerie de la garde suivent le mouvement de la 1re division et descendent du mont Saint-Quentin au ban Saint-Martin. Partout, elles trouvent les voies encombrées par d'autres troupes et leur mouvement, qui s'exécute sur un parcours seulement de trois kilomètres, n'est terminé qu'à trois heures du matin.

— La 2e division d'infanterie de la garde part la dernière avec ses trois batteries, vers minuit. Malgré l'heure avancée, les troupes sont remplies d'entrain. On se raconte dans les rangs que Mac-Mahon a télégraphié à Bazaine : « Tenez bon cinq ou six jours, j'arrive avec cent-vingt mille hommes ! »

La division arrive vers quatre heures du matin au village de Devant-les-Ponts, et établit son campement sur le territoire de la Ronde, hameau bâti au sud de celui du Sansonnet.

Désormais le camp de cette division sera connu sous le nom de *camp de la Ronde* et celui de la 1re division sera appelé le *camp du Sansonnet*.

Les troupes du général Picard ont été cruellement décimées, la 2e brigade surtout, par la bataille du 16. Les deux bataillons du 3e grenadiers n'en forment plus qu'un seul, sous le commandement du capitaine Morand, le plus ancien officier de ce grade dans ce régiment.

— La division de cavalerie de la garde quitte seulement le 20, à une heure de l'après-midi, son bivouac de Plappeville, avec les deux batteries du régiment d'artillerie à cheval de la garde, qui lui sont attachées et va installer ses tentes au ban Saint-Martin.

— Réserve générale d'artillerie. — Le 19 août, vers quatre heures et demie du matin, la réserve générale de l'artillerie (six batteries de 12 du 13e régiment et huit batteries à cheval du 18e régiment) suivant le mouvement de l'armée descend au ban Saint-Martin et va camper au pied du Saint-Quentin, où elle

reçoit de nouvelles munitions de l'arsenal de Metz. Chaque batterie a ses avant-trains et ses caissons complètement chargés.

— Réserve de cavalerie. — La division de cavalerie de Forton, après avoir passé la nuit du 18 au bivouac, au ban Saint-Martin, sous le fort Saint-Quentin, va prendre place, dans la journée du 19, sur l'esplanade de l'île Chambière avec les deux batteries à cheval du 20e d'artillerie (7e et 8e), qui lui sont attachées.

— Quartier général du commandant en chef. — Bazaine a transporté son quartier général dans la villa Moralis, au ban Saint-Martin. Le 1er escadron du 2e chasseurs à cheval qui lui sert d'escorte, ainsi que le 5e escadron du 5e hussards, vont camper dans le champ de foire de cette petite localité, dont la plus grande partie fut d'abord occupée par la cavalerie de la garde, puis par du train d'artillerie et différentes troupes, lorsque la division Desvaux fut s'installer définitivement dans l'île Chambière.

— Tous nos régiments étaient ainsi groupés à l'ouest de Metz, serrés les uns contre les autres, dans l'intervalle des forts Plappeville, Saint-Quentin et l'enceinte.

Ces positions étaient celles que le maréchal Bazaine avait fait reconnaître dans la matinée du 18, avant la bataille, par le colonel Lewal et qui avaient été indiquées ensuite aux divers chefs de corps pendant l'action, comme pour mieux montrer que l'intention de Bazaine n'était pas de profiter des résultats heureux obtenus par le courage des soldats!

Deux jours après, ces positions furent d'ailleurs modifiées, en ce sens que le 3e corps fut porté sur la rive droite de la Moselle, ce qui permit aux autres corps de se desserrer sur la ligne courbe par laquelle l'armée tenait les hauteurs de la rive gauche.

L'armée avait donc fait encore un pas en arrière; ce n'était plus un appui extérieur qu'elle demandait à Metz, *place de manœuvre* : c'était un refuge qu'elle venait chercher sous la protection des forts, dans le *camp retranché* de Metz.

Ce camp retranché était un piège, une véritable souricière, où nos malheureuses troupes venaient de se laisser enfermer, où une sournoise ambition allait engourdir leur courage, étouffer leur zèle patriotique, pour laisser aux Prussiens le temps de culbuter l'empire et de ruiner la France.

CHAPITRE XXIV

Conséquences de la bataille du 18.

L'orage du 19 août. — L'investissement est complet. — La ligne des Ardennes est coupée. — Le dernier courrier de Paris. — Souffrances *morales* et *matérielles*. — Réflexions des soldats, le soir de Saint-Privat. — Courage des commandants des corps d'armée. — Pertes de l'armée allemande. — Aspect du champ de bataille. — Trois Français tués pour six Allemands. — Pertes de l'armée française. — Vaillance des troupes françaises. — Considérations tactiques sur la bataille du 18. — Se battre *défensivement* et *offensivement*. — Les colonnes de compagnie. — Tactique surannée de notre armée. — Supériorité de l'artillerie allemande sur la nôtre. — Nouvelle tactique des Allemands. — Une cataracte de feux. — Supériorité du chassepot sur le Dreyse. — Rapidité de marches de l'armée allemande. — Relâchement de la discipline. — Importance de la bataille de Saint-Privat. — Les forts en thème. — Le soi-disant assaut de Saint-Privat. — Examen approfondi d'une page d'historique régimentaire. — Une accusation infâme.

Par ce mouvement de retraite sur Metz, nous avions perdu notre suprême espoir de pouvoir regagner la France, par Briey, Montmédy, Stenay. Les Prussiens pouvaient désormais étendre leur aile gauche, et former autour de notre armée annihilée et entassée sur les glacis de la place, un cercle formidable de deux cent cinquante mille hommes et de sept cents pièces d'artillerie.

Et pourtant la France aurait eu si besoin de cette admirable armée de Metz!

— Dans la journée du 19, un effrayant orage éclate vers deux heures et vient ajouter aux difficultés. Le bruit court que les ressources en cartouches et en vivres sont des plus minimes. Le courrier de Briey revient, sans avoir pu gagner cette ville, et, pour comble de malheur, le dernier fil télégraphique, qui relie Metz à la route des Ardennes, vient d'être coupé. Dans la soirée arrive le dernier courrier de Paris.

Les communications avec l'extérieur sont désormais interrompues. L'investissement est complet.

De ce jour, 19 août, date le blocus de l'armée de Metz; il ne se terminera que par la capitulation!

Les Prussiens ne peuvent assiéger une place défendue par cent soixante-dix mille hommes.

C'est un blocus. Il y a trois semaines déjà, le *Times* disait que le plan de M. de Moltke était de rejeter l'armée française sous Metz.

Le désespoir est dans toutes les âmes. Notre armée a bien moins souffert *matériellement* le 18 que le 16, à Rézonville; mais *moralement* elle a souffert davantage. A Saint-Privat, à partir de quatre heures, nos soldats ont eu le sentiment de la défaite et même celui du désastre.

Le soir de Rézonville on se disait : « Pourquoi reculer! Ne pourrait-on pas au contraire aller de l'avant et jeter tous ces Allemands dans la Moselle. »

Le soir de Saint-Privat, les troupiers disaient avec un à-propos qui frappa leurs officiers : « Que se passe-t-il? Pourquoi ne nous parle-t-on pas? Notre régiment a repoussé l'ennemi et nous reculons! Et la garde! la garde! Pourquoi ne s'est-elle montrée sur le champ de bataille que lorsque la partie était déjà perdue? Est-ce que ce n'est pas « une trahison » de nous avoir laissé tourner à droite, quand on avait là, à Metz, cette vaillante garde impériale qui aurait pu empêcher le mouvement tournant, plutôt que de rester à un endroit où elle ne servait à rien. Pourquoi donc, au lieu d'attendre que les Prussiens vinssent nous chercher, n'est-on pas allé à eux pour les rejeter dans les bois de la Cusse et des Génivaux? On aurait eu le temps après cela, si on n'y avait pas réussi, de défendre Amanvillers, Sainte-Marie-aux-Chênes et Saint-Privat.

« Et le maréchal Bazaine, pendant le combat, où était-il? que faisait-il? Personne ne l'a vu! »

En effet, le commandement ne s'était pas mis en communication avec les troupes. Il n'y avait ni ordres du jour, ni félicitations.

Une chose remarquable, c'est qu'on n'entendit pas un seul

reproche à l'adresse des commandants de nos corps d'armée, Frossard, Leboeuf, de Ladmirault, Canrobert et Bourbaki. Ces braves officiers généraux avaient fait tout ce qu'il était possible de faire dans la situation où les avait placés Bazaine. La retraite du 6e corps, le plus éprouvé de tous, s'était effectuée en *très bon ordre*, à part quelques légères débandades de groupes isolés, qui n'avaient eu que le temps de se jeter à travers champs, en dehors de la voie de retraite assignée, lors de l'occupation presque défensive de Saint-Privat, pour rejoindre leurs régiments, et cela, sous peine d'en être coupés.

La relation prussienne ne parle-t-elle pas de « l'incontestable habileté », avec laquelle le mouvement, ordonné par Bazaine, fut exécuté?

Les distributions étaient insuffisantes, et, pour vivre, nos soldats déterrèrent les pommes de terre, dans les champs : « Les pommes de terre ont sauvé l'armée », disait un officier de troupe.

Un autre officier fut accosté par un paysan requis, depuis le commencement du mois d'août, pour les convois; ce paysan voulait retourner dans son village; son frère y avait été tué par les Prussiens; ses quatre chevaux avaient été enlevés par l'ennemi. La ruine et la misère étaient partout : « Il n'y a donc plus de soldats en France, pour que l'ennemi vienne ainsi nous cerner jusque dans Metz! » disait ce fils du terroir.

Le lendemain de Saint-Privat, nos soldats, accablés de fatigue, disaient : « Il faut reculer! On ne peut pas ne pas reculer. »

— Dans cette grande bataille du 18 août, où l'armée française avait combattu en si forte disproportion numérique, presque un contre deux, les pertes des Allemands furent énormes et attestent la bravoure des nôtres et le parti qu'on aurait pu tirer de leur intrépidité.

Le prince Frédéric-Charles leur rendit justice : « Après un combat aussi acharné, — car les Français, dit-il dans son rapport, s'étaient battus avec une bravoure digne de leur ancienne renommée, — les pertes furent terribles de part et d'autre. »

Les Allemands avaient payé leur succès du sang de plus de vingt-deux mille de leurs meilleurs soldats tombés devant nos lignes. La garde prussienne du vieux Guillaume était à jamais couchée dans les prairies entre Sainte-Marie-aux-Chênes et Saint-Privat-la-Montagne.

Neuf cent cinquante-deux officiers allemands avaient péri ou étaient atteints de blessures plus ou moins graves, y compris les généraux Craushaar, tué; Pape, Medem et Blumenthal, blessés. Certains régiments avaient subi des pertes excessives, principalement dans la garde.

Voici les chiffres que nous transcrivons d'après l'ouvrage de Borbstaëdt :

	OFFICIERS	HOMMES
Garde royale	315	7.875
VIIe corps	104	2.010
VIIIe corps	189	3.220
IXe corps	120	2.341
IIe corps	58	1.278
Saxons	89	1.862
Hessois	77	1.721
Ce qui donne un total de	952	20.307

Mais Borbstaëdt ne parle pas du IIIe et du Xe corps. Ces deux corps, il est vrai, ont été fort peu engagés ; le chiffre vingt mille est donc déjà dépassé et il reste les IIIe et X^e corps. On peut donc estimer à vingt-deux mille le total des Allemands mis hors de combat dans la journée du 18.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer les pertes relativement considérables qu'a essuyées, dans cette sanglante bataille de Saint-Privat, l'artillerie allemande, dont la portée des pièces était pourtant si supérieure à celle des nôtres, et qui a tiré trente-cinq mille deux cent soixante-dix coups (chiffre officiel), soit un peu plus de soixante-cinq coups de canon par minute, contre un front de combat n'excédant pas une lieue. (Le combat a duré neuf heures.)

Les pertes de l'artillerie allemande, d'après les documents les plus authentiques, ont été, le 18 août 1870, de neuf cent neuf hommes et quatorze cent soixante-douze chevaux hors de combat.

Elles se décomposent ainsi :

Tués (ou morts de leurs blessures.)

17 officiers, 719 hommes, 991 chevaux.

Blessés.

59 officiers, 719 hommes, 481 chevaux.

C'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de l'action de notre infanterie, en face d'une artillerie aussi écrasante que l'était l'artillerie allemande.

Le champ de bataille de Saint-Privat jusqu'au Point-du-Jour présentait un spectacle hideux : de tous côtés on voyait des

cadavres entassés par piles et, dans certains endroits, les monceaux s'élevaient à une hauteur de plus d'un mètre ; par-ci, par-là, on trouvait des corps étroitement enlacés. Plus loin, on pouvait juger de l'œuvre meurtrière des mitrailleuses : sur certains points du ravin de la Mance, les cadavres allemands étaient tellement pressés les uns contre les autres, qu'ils n'étaient pas tombés. Les corps de ces malheureuses victimes se soutenaient arc-boutés contre les élévations du terrain.

On ne relevait qu'une moyenne de trois Français sur neuf cadavres, ce qui prouve que, comme dans les engagements précédents, la perte du côté des Allemands était beaucoup plus considérable. Du reste ces derniers l'admettent dans leurs rapports.

Néanmoins, cette journée du 18 avait été également dure pour notre armée et lui coûtait onze mille six cent quatre-vingt-quatre sous-officiers ou soldats et cinq cent quatre-vingt-neuf officiers de tout grade, morts ou blessés sans aucun avantage pour leur patrie. Toutefois, dans ce chiffre furent comptés deux à trois mille hommes des 6e et 4e corps, que la retraite précipitée de la soirée entraîna jusqu'à Metz, où ils restèrent trois ou quatre jours, sans qu'on pût les retrouver. Peu à peu ces hommes rejoignirent leurs drapeaux et recomptèrent à l'effectif ; de sorte, qu'on doit évaluer à dix mille cinq cents seulement le total de nos pertes à cette mémorable bataille.

Six généraux étaient hors de combat : de Goldberg, Henry, Véron de Bellecourt, Colin, Pradier, blessés ; Plombin blessé et disparu. Le 6e corps était le plus éprouvé (trois généraux, deux cent treize officiers et quatre mille huit cent quatre-vingt-trois sous-officiers et soldats hors de combat) ; le 2e corps n'avait eu que peu à souffrir (cinq cent quatre-vingt-quatorze hommes et vingt-sept officiers atteints).

Si les pertes de ce dernier corps avaient été relativement faibles, nous l'avions dû, sans aucun doute, aux précautions prises pour abriter nos combattants, par des tranchées, par des levées de terre et des épaulements sur les points importants ; nous l'avions dû aussi aux recommandations de profiter de toutes les dépressions ou excavations du terrain, non pour y faire coucher à terre les troupes et les tenir inertes sous les obus, mais pour les protéger tout en les faisant agir par leur feu.

Nous n'avons pas vu encore un exemple aussi marqué des avantages que donne cette disposition de retranchements improvisés dans la défensive *passive*. Nous le signalons à l'attention de ceux qui exerceront des commandements dans l'avenir.

Ainsi donc, à la fin de cette journée terrible, trente-deux mille cinq cents morts ou blessés des deux nations trempaient la terre de leur sang.

Contre les deux cent soixante-dix mille Allemands qui *combattirent*, nous n'avions en ligne que quatre corps d'un effectif moyen de vingt-six à vingt-sept mille hommes et trois seulement furent sérieusement engagés (2e, 4e et 6e).

Un point qui doit attirer l'attention, c'est celui de la forte proportion de pertes subies par nos différents corps d'armée.

L'armée dite *du Rhin*, qui comptait sous Metz, d'après les chiffres officiels, le 13 *août* 1870 : cent soixante-douze mille deux cent quatre-vingt-treize hommes, perdit, depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à la capitulation, par le feu : tués, blessés ou disparus : *quarante-deux mille six cent soixante-quatre* hommes, ou, à partir du 14 août : *trente-huit mille cinq cents hommes*. (La différence représente les pertes du 2e corps à Spickeren.)

La proportion générale des pertes (depuis le 11 août), à l'effectif total, est presque exactement du quart (9,223).

Si nous considérons le 6e corps en particulier, nous trouvons que, sur un effectif présent sous Metz, le 13 août, de trente-un mille trente-deux hommes, il en avait perdu à la fin du blocus : *onze mille deux cent soixante-dix-huit*, soit plus du tiers (10,344) de son effectif. C'est de beaucoup la plus forte proportion atteinte, non seulement dans l'armée du Rhin, mais dans la *totalité des forces qui ont pris part à la guerre*. En cinq mois, les troupes, qui ont défendu Paris, n'ont eu que onze mille hommes mis hors de combat.

Il faut remarquer aussi que tous nos disparus ont été tués ou très grièvement blessés et laissés sur place. Aux pertes par le feu, il faut ajouter les pertes par les maladies : deux mille sept cent quarante-trois à Metz même et environ deux mille cinq cents en Allemagne. L'ensemble des *décès* de l'armée du Rhin pendant la guerre a été ainsi de *vingt-un mille cinq cents* hommes, soit environ un huitième de l'effectif de cette armée, ou douze et demi pour cent. La proportion de douze hommes *tués* sur cent, est une proportion très forte, car il a été toujours admis que, dans les guerres les plus meurtrières, il n'y a pas plus d'un dixième de l'effectif qui succombe, et c'est déjà beaucoup.

Les batailles de Rézonville et de Saint-Privat sont au nombre des plus meurtrières, non seulement de notre époque, mais de tous les temps. Depuis le commencement du XIXe siècle on ne peut mettre en comparaison que Eylau, la Moskowa, Leipzig et Waterloo.

— L'armée française s'était admirablement battue : elle avait rempli noblement son devoir; elle a combattu toute la journée sans faiblir, luttant pied à pied, tant que le combat n'avait été qu'inégal. Elle n'avait cédé que sous les feux écrasants et irrésistibles de l'artillerie allemande, n'exécutant toutefois la retraite qu'à son heure et pour ainsi dire à sa convenance, alors que l'obscurité ne permettait plus de diriger les coups et de discerner les mouvements de l'ennemi. Elle avait fait subir à l'armée allemande des pertes énormes; Frédéric-Charles l'avoue lui-même dans cette phrase de son rapport :

« Plus de trente mille hommes morts ou blessés prouvent l'acharnement de ce combat, qui dura neuf heures, et dans lequel la vaillance des Allemands ne triompha qu'à grand'peine de l'opiniâtre résistance des Français. »

Peu de jours après cette journée, nos populations lorraines purent, de leurs propres yeux, lire l'aveu funèbre de ces pertes dans le bulletin royal, affiché sur les murs de Pont-à-Mousson, sous le titre triomphant de *victoire de Metz*. C'est là le nom que les Allemands donnèrent à la bataille de Saint-Privat, dans le principe; il résumait pour eux les sacrifices successifs, qu'ils avaient dû faire autour de notre première place forte, dans les engagements du 14 et du 16, et, principalement, dans la grande journée du 18 août.

Le kronprinz raconta plus tard dans ses Mémoires, qu'en rejoignant son père à Pont-à-Mousson, le 21 août, il lui trouva le moral très affaissé, par suite des terribles pertes subies par ses troupes, les 14, 16 et 18 août autour de Metz.

— C'est à cette bataille de Saint-Privat qu'on put voir tout ce que pouvait donner notre brave petit troupier quand il est énergiquement commandé. Sauf quelques défaillances inévitables, quelques inerties qu'explique et qu'excuse même la composition de nos régiments, dans lesquels avaient été jetés, pour ainsi dire sans préparation, un tiers environ de soldats de la réserve des classes 1863 et 1864 (2e portion du contingent), — sauf ces éléments de faiblesse, notre soldat a prouvé là qu'il est capable de se battre *tout seul* sans avoir derrière lui, comme nous l'avons vu quelquefois derrière des rangs prussiens, des officiers le revolver au poing[1].

1 Il ne faut pas comprendre ces *réservistes* comme on les entend aujourd'hui. Maintenant des réservistes sont des jeunes gens qui ont fait au moins un an de service actif. (Nous ne parlons pas des *dispensés* de l'article 17 de la loi du 27 juillet 1827 qu'on a commencé à instruire en 1887.) En 1870, ces réservistes — comme on disai plus communément alors, ces « *soldat de réserve* » — étaient des hommes de la deuxième portion du contingent, n'ayant fait en temps de paix que de trois à cinq mois d'instruction (répartis en deux périodes) et susceptibles d'être rappelés sous les dra-

Nos petits fantassins, nous parlons de ceux qui étaient en service permanent, bien qu'ils n'eussent pas en moyenne plus de deux années et demie de service, avaient été splendides : ils s'étaient battus, chacun comme quatre, avec une ténacité dans la défensive qu'on ne leur avait peut-être jamais connue.

Même dans les retours offensifs, dont l'élan avait été malheureusement trop retenu par les vues du commandement supérieur, nos soldats avaient montré cette vieille *furia*, qu'il est si facile de réveiller dans notre race, quand on marche en avant.

Certainement les soldats français de Saint-Privat ne se battirent pas moins énergiquement que les intrépides légionnaires de Sontay et de Formose, ou autres fantassins du corps expéditionnaire du Tonkin, lequel a eu affaire à des adversaires moins militarisés sans doute, infiniment moins bien conduits, mais autrement braves *personnellement* que les soldats du roi de Prusse.

A Saint-Privat, nos troupes n'abandonnèrent pas un trophée, pas un canon démonté aux mains de l'ennemi, mais notre armée sentait déjà de toutes parts l'étreinte des Allemands autour de cet immense camp retranché, qui allait devenir sa prison.

L'anneau de fer était rivé.

La manœuvre prussienne avait réussi.

— Si le 18, la ligne Saint-Privat-Roncourt avait été garnie par une division occupant solidement ce dernier village ; si, en outre, Saint-Privat eût été mis en état de défense par des troupes pourvues d'outils et soutenues par une nombreuse artillerie (les onze batteries qui manquaient au 6e corps avec six régiments de cavalerie pour éclairer et couvrir notre front et notre flanc droit, jamais les Saxons ne nous en eussent délogés.

Il suffisait, du reste, de tenir une heure de plus, deux tout au plus, pour que chacun couchât sur ses positions et nous avions encore intacte la garde et la réserve générale d'artillerie. Or, les Prussiens avaient employé toutes leurs forces arrivées à proximité du champ de bataille ; ils ne communiquaient avec leur base d'opération qu'par Ars et Novéant : le moindre mouvement, prononcé dans cette direction, pouvait les en couper et amener

peaux, en cas de guerre. Il y avait aussi, dans les classes 1863 et 1864, des hommes de la première portion (contingent actif) qui, avant l'expiration de leur temps de service actif, avaient été envoyés en congé renouvelable. On avait surtout introduit dans notre organisation, cette dernière catégorie pour faire bénéficier les appelés, de la rétroactivité de la loi du 1er février 1868, (qui substituait le service de cinq ans à celui de sept), mesure assez juste d'ailleurs.

pour eux un désastre dont ils ont eu peur à certains moments de la bataille de Saint-Privat.

Nous sommes donc convaincu, et nous le répétons, que la face des choses eût pu facilement changer, si nous avions eu cet appoint, et cela, malgré les fautes antérieures qui avaient été commises, malgré l'inconcevable inertie (?) de Bazaine, malgré son désir de ne pas quitter Metz. Ce désir, on ne saurait trop le redire, est absolument démontré par son ordre, donné le 18 au matin, avant tout engagement, aux commandants des corps d'armée, d'avoir à venir reconnaître des emplacements de cantonnements plus en arrière, et il fut poussé par Bazaine jusqu'au point de faire infliger un échec à Canrobert et d'en subir un lui-même, pour pouvoir réaliser sa funeste idée.

Ce jour-là, le point décisif pour une contre-attaque française, c'était le village de Verneville, contre lequel on pouvait déboucher par les ravins des fermes de Champenois, de l'Envie et de Chanterenne. La garde impériale, si elle eût été amenée entre les fermes de Montigny-la-Grange et de la Folie, pouvait, en s'adjoignant la division de Lorencez du 4e corps et la brigade Duplessis (2e division) du 3e corps, s'emparer facilement et rapidement de Verneville, sans souffrir beaucoup du feu de l'artillerie allemande du IXe corps, que nos tirailleurs du 4e corps avaient presque réduite à l'impuissance dès quatre heures du soir.

La prise de Verneville, la défaite du IIIe corps prussien et l'occupation du bois de la Cusse auraient séparé la première armée allemande de la deuxième et c'était infliger un rude échec à la Ire armée allemande ainsi qu'à l'aile droite de la IIe. Qu'on se rappelle la *panique* et la déroute du IIe corps prussien, ce jour-là, après qu'il eut débouché de la ferme de Saint-Hubert par la route de Gravelotte!

Des tacticiens nous objecteront, sans doute, que pour porter ainsi notre réserve générale entre deux armées et le faire à propos, *rapidement*, il fallait une infanterie qui sût évoluer suivant les vicissitudes du terrain; que nous n'avions plus qu'une infanterie capable de *manœuvrer* sur la place d'exercice, vu ses réglements surannés; que les Prussiens avaient les *colonnes* (très maniables) *de compagnie*, tandis que nous en étions encore aux *colonnes* (plus lourdes) *de bataillon* [1].

1. C'est dans la période de 1848-1850 que fut adoptée en Prusse la formation en *colonnes de compagnie*, c'est-à-dire la formation de combat d'une compagnie opérant avec indépendance, et le déploiement d'un bataillon en petites masses. L'origine de cette formation est due, en Prusse, aux procédés suivis dans les guerres de 1813-

Nous répondrons que, faute de mieux, nous pouvions employer les *colonnes de division* et même *de peloton*, que tous nos officiers connaissaient, auxquelles ils avaient été exercés et qui permettaient de passer partout en se pliant à toutes les exigences du terrain. Et puis, notre fantassin est si leste, si mobile *quand il marche en avant?...*

On nous a fait battre *défensivement*, le 18, comme partout du reste, dans cette campagne, c'est-à-dire contre notre nature; qu'eût-ce été si on nous eût fait combattre selon notre tempérament et notre tradition, c'est-à-dire *offensivement?...*

Il ne faut pas, il est vrai, et cela va sans dire, tout critiquer, dans les opérations des Allemands, qui, en somme, nous ont battus; nous aurions mauvaise grâce à vouloir prouver le contraire. Nous avons été *bel* sinon *bien* ou *bien*, sinon *bellement* battus. Soit. Mais il importe que le public saisisse exactement, touche du doigt que, tels que nous étions à Metz, nous pouvions vaincre, avec un autre général que Bazaine.

Cet homme fatal a pu se tromper, dès le matin du 18 — à peine pourrait-on l'admettre à la rigueur — en croyant que, dans sa position, il ne devait tout d'abord que se tenir sur la défensive. Mais il devait savoir qu'une armée, à moins d'être

1815 pendant lesquelles toutes les batailles, tous les combats furent livrés autour des *localités* et qui, par suite, donnèrent lieu à une dislocation, à une plus grande décomposition, voulons-nous dire, de l'unité d'action produite jusqu'alors par l'élément tactique le plus usuel, le *bataillon*. Une affaire fut ainsi morcelée en plusieurs engagements partiels, plus ou moins combinés, plus ou moins simultanés, suivant les circonstances et le terrain, et ces engagements furent conséquemment soutenus par de plus petits paquets, de plus petites unités constituées, agissant avec plus d'indépendance et d'initiative. Une telle décentralisation des procédés de lutte, en élevant la *compagnie* au rang de sous-unité tactique, fit qu'on passa naturellement de la formation plus habituelle des troupes en *colonne de bataillon* à la formation nouvelle en *colonne de compagnie*.

Mais il n'est peut-être pas hors de propos de rappeller que c'est en France que, bien avant les guerres de 1813-1815, le rôle important des colonnes de compagnie dans le combat a été pressenti, par un de nos plus illustres hommes de guerre, le vainqueur de Fontenoy; nous lisons, en effet, dans un chapitre de « Mes Rêveries » du maréchal de Saxe, ayant pour titre « De la manière de former les troupes pour le combat » le passage suivant:

« Supposons donc deux bataillons, chacun de 600 hommes, qui seraient disposés, « l'un suivant l'usage, c'est-à-dire formant un front à quatre de hauteur et sans in- « tervalles; l'autre, suivant sa méthode, à huit de hauteur *avec des intervalles*, au « moyen desquels le mien occuperait le même front que celui qui est à quatre, et je « pourrais même lui en faire occuper un plus grand. Pour le déborder, je n'ai qu'à « donner un pas ou deux de plus à mes intervalles, et je demeure plus fort que lui « Je suis toujours à huit de hauteur contre des gens qui ne sont qu'à quatre; je n'ai « ni flottement, ni doublement à craindre; rien qui m'arrête; je ferai deux cents pas « plus vite qu'il n'en fera cent. A l'arme blanche, je l'aurai percé en un moment, et « s'il tire, il est perdu. Que fera-t-il? Se rompra-t-il devant moi pour me prendre dans « les flancs de mes divisions? Il ne l'oserait; mes intervalles sont trop petits; les « armes de longueur s'y croisent; il serait percé et en confusion, en faisant ce mou- « vement, etc., etc. »

N'est-ce pas là, en germe, toute notre *école de compagnie?*

étroitement bloquée, ce qui n'était pas notre cas, ne doit jamais se laisser réduire à la défensive exclusivement, car il y a toujours en rase campagne de la place assez pour évoluer et se donner de l'air.

Dans tous les cas, une bataille défensive doit toujours ou presque toujours, à un moment donné, sur un point prévu, se transformer en bataille offensive. Pour cela, il faut se ménager une réserve habile à se mouvoir en masse, à évoluer, que l'on puisse jeter inopinément là où les conditions et les péripéties de la lutte ont appris que la contre-attaque peut procurer la victoire.

Or, à cet égard, n'était-il pas criminel à Bazaine de placer sa réserve générale (la garde) à une aile (l'aile gauche) déjà appuyée sur le camp retranché de Metz, et qui n'en avait que faire?...

— Oui, nous le répétons, notre tactique était surannée. Suivant les traditions du premier empire et sans tenir compte de la puissance considérablement accrue de l'armement, notre armée avait conservé, en 1870, les procédés d'antan, d'ouvrir le combat, en engageant d'abord une ligne d'infanterie soutenue par les pièces de campagne.

On cherchait à mettre le désordre dans les rangs ennemis; ensuite, quand le moment de frapper les coups décisifs semblait venir, on appelait la réserve d'artillerie, puis les réserves de troupes disponibles, et on s'efforçait d'enlever la victoire.

Ce mode de gradation n'était plus conforme à la tactique moderne, qui veut qu'on mette d'abord en œuvre l'engin le plus puissant.

Pour quiconque a bien étudié les batailles livrées depuis 1854 et celles de cette campagne de 1870, il y a lieu d'être frappé des modifications radicales que l'armement et la tactique de l'armée prussienne ont introduites dans l'art de la guerre.

Après Sadowa, le fusil à aiguille, par la rapidité de son tir et sa portée, a eu tous les honneurs du succès : les canons prussiens, se chargeant par la culasse, étaient encore jugés inférieurs à ceux dont nous nous étions servis pendant la campagne de 1859.

Nos pièces rayées, se chargeant par la bouche, étaient considérées comme le meilleur perfectionnement et, malgré les rapports faits par des hommes spéciaux et en position de bien voir (le colonel d'artillerie Stoffel, par exemple) nous n'avions pas voulu nous persuader qu'il y avait mieux que ce que nous possédions.

Mais l'artillerie prussienne avait fait de grands progrès et

nous avons pu nous convaincre, par une fatale expérience, que les pièces rayées en acier fondu, se chargeant par la culasse, avaient une portée, une justesse plus grandes que nos canons, avec un chargement plus rapide. Avec ces avantages, l'artillerie prussienne avait, en outre, été considérablement augmentée par division, quand la nôtre restait numériquement fort inférieure.

Notre artillerie, dans tous les corps, fit son devoir, comme toujours, avec dévouement et audace; mais son infériorité matérielle nous paraît avoir été plus manifeste encore le 18 août, que dans les autres journées.

Les Prussiens l'emportaient sur nous, non seulement, comme nous venons de le dire, par le nombre des pièces (trois au moins contre deux), mais aussi et surtout par la puissance du projectile, par la portée, et, pourquoi ne le dirions-nous pas, par la précision du tir.

Nous ne pouvons pas ne point remarquer le soin apporté, par eux, dans le choix des positions qui convenaientpour leur artillerie, leur entente pour défiler leurs batteries, pour leur construire rapidement des moyens artificiels de protection, enfin leur adresse à provoquer par un tir d'essai, d'apparence timide, les batteries de l'adversaire, pour l'amener ou le forcer à dévoiler leur présence et leur importance, et pouvoir leur opposer un nombre très supérieur de pièces

Cette supériorité d'armement était trop réelle pour que l'armée prussienne n'en tirât pas tout le parti possible; aussi, dans ce but, avait-elle modifié sa tactique.

Celle-ci consistait à déployer en avant et à démasquer dès le début la plus nombreuse et la plus puissante artillerie possible et à couvrir le champ de bataille de projectiles creux, à très nombreux éclats, lancés de trois mille ou trois mille cinq cents mètres, à diriger sur nos batteries un feu très vif, avec une justesse d'autant plus grande que, nos pièces n'atteignant pas les leurs, la rectification du tir était facile et sans danger; à frayer ainsi la voie à leur infanterie, qui, au commencement de la bataille, était tenue embusquée hors de portée et massée dans les bois ou derrière les plis de terrain, parce que son rôle, à ce moment, était jugé sans efficacité.

Les Prussiens redoutaient de mettre leur infanterie de miliciens aux prises avec nos soldats *aguerris* et bien armés, avant d'en avoir ébranlé le moral.

Ils entamaient donc le combat en essayant de démonter d'abord notre artillerie et en écrasant ensuite nos lignes d'infanterie par de véritables cataractes d'obus à fusées percutantes, entre-

mêlés de *shrapnels* (obus à balles) et de boîtes à balles ou à mitraille[1].

Quand nos soldats étaient découragés et ébranlés par cette grêle de projectiles, les Allemands, qui avaient, autant que possible, écarté pour eux le danger de l'attaque à la baïonnette, si familière à notre armée, faisaient, selon l'intensité ou la marche du combat, entrer en scène leur infanterie en colonnes profondes et alors, tandis que s'avançaient vers nos rangs décimés d'innombrables tirailleurs, précédant des colonnes de compagnie, suivies elles-mêmes de troupes de plus en plus compactes, les gros bataillons en colonnes profondes, prononçaient un mouvement tournant sur une de nos ailes; on voyait entrer en ligne de nouvelles masses d'artillerie, particulièrement sur un flanc, qui affaiblissaient nos feux, les éteignaient quelquefois et les Allemands lançaient enfin leur infanterie, quand celle-ci était à peu près sûre de décider le succès.

C'est ainsi que par leur artillerie à longue portée, et grâce aussi à notre tactique surannée, les Prussiens paralysaient l'élan de l'infanterie française, et que, par cette même artillerie, ils contre-balançaient l'action de nos chassepots, dont la portée était supérieure à celle du fusil à aiguille prussien.

Aussi aurions-nous dû mettre toutes nos réserves d'artillerie en avant dès le début de l'action et ménager notre infanterie, en la tenant également à l'abri jusqu'au moment décisif.

Nous avons donc fait, dans cette guerrre, la triste épreuve de l'action des armes perfectionnées, action qui était prévue par beaucoup de personnes et sur laquelle il avait déjà été dit et écrit beaucoup de choses d'une vérité trop grande malheureusement. En 1863, dans une brochure intitulée : *Influence des inventions modernes sur l'art de la guerre*, l'auteur, prévoyant les transformations successives des différentes armes, disait : « Après le canon rayé se chargeant par la bouche, viendra le canon rayé se chargeant par la culasse et nous prévoyons pour l'artillerie une prépondérance très grande et très fâcheuse, car l'artillerie est l'arme de la destruction ; pour l'infanterie un changement dans la manière de combattre, pour la cavalerie une modification presque complète.

« Peut-être les grandes batailles seront-elles plus rares, car les grandes batailles ne sont plus que de grandes tueries. Le talent, le génie auront bien moins d'action sur le résultat final

1. D'après les statistiques officielles, l'artillerie allemande, dans la journée du 18 août 1870, sur 35,270 coups de canon, qu'elle a tirés, a lancé : 35,071 obus, 179 shrapnels et 20 boîtes à balles.

d'une campagne qu'ils n'en ont eue jusqu'à présent. Les vastes combinaisons stratégiques seront encore possibles hors de la portée de l'ennemi; les grandes combinaisons tactiques seront plus difficiles en face des moyens destructeurs employés par les armées, ou du moins les combinaisons tactiques devront être modifiées en raison des armes nouvelles. »

Ces lignes semblent avoir été écrites tout exprès pour les circonstances que nos armées ont traversées en 1870; il n'y a qu'une objection à faire, c'est que l'artillerie n'est pas essentiellement l'arme de la destruction, c'est plutôt l'arme de l'intimidation [1].

Un feu de mousqueterie bien nourri fait beaucoup plus de victimes que l'artillerie, et si, autour de Metz, nous avons fait éprouver à nos ennemis des pertes considérables et toujours plus grandes que les nôtres (de leur propre aveu), c'est que nos chassepots étaient des armes tout à fait supérieures et que leur portée était même beaucoup plus étendue que nous ne le supposions, car on constata que la balle de cette arme avait encore une grande force de pénétration à une distance de près de deux mille mètres.

Si l'infanterie des Allemands était médiocre, leur cavalerie, les uhlans surtout, était bonne dans son service de reconnaissances.

Pour seconder les avantages de leur artillerie et de leur cavalerie, les Allemands disposaient de masses considérables d'hommes, qui leur ont, partout et toujours, permis de tenter des mouvements enveloppants, de renouveler plusieurs fois, dans les batailles, leurs lignes de combattants et de garder pour la fin des réserves importantes composées de leurs meilleures troupes, et appuyées par une masse d'artillerie.

C'est à Saint-Privat surtout que cette tactique leur fut avantageuse, quand ils dirigèrent sur la position occupée par le 6e corps, cent vingt pièces d'artillerie, la garde royale, et le XIIe corps, réservés pour l'effort final.

L'armée allemande nous a aussi toujours étonnés par la rapidité de ses marches; dans les circonstances où nous espérions la devancer, nous la trouvions sur nos pas et devant nous. Sans trêve, ni repos, les soldats allemands marchaient la nuit, le jour, quand le besoin l'exigeait, et, pour les familiariser avec cet exercice, dont on faisait pour eux une habitude, les régiments faisaient incessamment des mouvements d'un bivouac à

1. Napoléon a dit : « La plus terrible machine de guerre que l'homme ait inventée, c'est le fusil » ; et il disait cela d'un fusil qui ne portait pas plus loin et n'était guère plus juste que l'arc ou la fronde des anciens. Que dirait-il aujourd'hui ?

un autre. Chaque jour, autour de Metz, nous pouvions constater des déplacements de troupes, qui n'avaient d'autre but que de faire travailler les hommes et de les soumettre à des exercices qui perdent, par l'habitude, une partie de ce qu'ils ont de pénible.

C'est par les marches rapides de l'ennemi qu'a été préparée la catastrophe de Sedan ; c'est encore par sa marche rapide que nous fut barrée la route de Verdun.

Puisque nous faisons un examen des conditions organiques des deux armées, nous ne pouvons négliger un des plus grands éléments de succès : nous voulons parler de la *discipline.*

Il faut le reconnaître, il y avait alors dans notre armée une tendance fâcheuse au relâchement de la discipline. Le prestige de l'autorité était affaibli; l'obéissance s'amoindrissait, les ordres étaient commentés; les qualités des chefs étaient passées au creuset des appréciations de chacun; tout le monde voulait en savoir plus que celui qui commandait. On entendait même des sous-officiers discuter avec des soldats l'opportunité d'un ordre donné. C'était souvent à qui serait le plus raisonneur.

Quand on en vient là, l'autorité est perdue et avec elle la discipline.

La raison en était certainement dans la mollesse qui avait été apportée, durant les dernières années de l'empire, à la répression des fautes : au laisser-aller toléré par les chefs et aux insinuations adroitement et traîtreusement répandues dans les masses, peut-être même avec l'or de l'étranger, et d'après lesquelles le soldat ne devait pas être une machine obéissant passivement.

Devant l'ennemi, ces théories avaient plus que de l'inconvénient, elles préparaient les désastres. Le plus grand nombre faisait bravement et loyalement son devoir, mais ceux qui étaient pénétrés de l'idée que le soldat devait avoir son libre arbitre, en profitaient quelquefois pour déserter leur poste au moment de l'action.

Depuis quinze années, la discipline, cette « force principale » cette âme des armées, avait beaucoup baissé.

L'armée de Crimée était remarquable par sa subordination, son abnégation, par sa bravoure à toute épreuve : en Italie, déjà, nous trouvions des germes d'indiscipline, après le rappel des hommes en congé renouvelable, et, en 1870, nous étions forcés de constater que l'armée n'avait plus cette force de cohésion que donnent le respect de l'autorité et la soumission aux devoirs.

Il est vrai que cette cohésion, cet esprit militaire ne s'acquiè

rent que par le séjour au régiment où chacun se connaît, s'apprécie, et s'efforce de faire preuve de qualités.

Malheureusement, au début de cette campagne de 1870, la moitié de notre armée était étrangère à l'autre; nos régiments recevaient chaque jour des hommes de la réserve qui n'avaient jamais tiré un coup de fusil ou même vu un chassepot ; sans exercice préalable, on incorporait ces soldats d'occasion et on les envoyait au feu, le jour même de leur arrivée, comme cela s'est fait à Borny; aussi ne devons-nous pas être trop sévères pour les défaillances de quelques-uns; nous ne les signalons que pour tout dire sur cette campagne, en historien fidèle et impartial.

Ce n'est pas seulement le côté matériel qu'il faut soigner chez le soldat, c'est surtout son côté moral.

— La bataille de Saint-Privat tient une place des plus considérables dans notre histoire contemporaine, car il a dépendu de son gain ou de sa perte, que l'empire d'Allemagne fût ou ne fût pas.

Il est bien acquis, en effet, que les armées régulières, une fois prises — et Saint-Privat a amené le blocus d'abord, la reddition ensuite, de la plus belle armée de la France, — il est bien entendu, disons-nous, qu'une fois débarrassés de ces armées, les Allemands ne pouvaient plus rencontrer devant eux que des masses d'hommes, mais non des troupes de soldats.

C'est donc bien à Saint-Privat, où l'ennemi a mis en ligne près des deux tiers des forces avec lesquelles il avait envahi notre pays, que se sont jouées les destinées de la France contemporaine. Les conséquences de l'issue fatale de cette journée devaient amener Sedan, la capitulation de Metz et tous les désastres qui sont venus depuis fondre sur notre malheureuse nation.

Nous pouvions, nous devions gagner cette bataille de Saint-Privat qui eût sauvé notre pays.....

— Les combats de 1870-71 ont, en effet, une physionomie toute particulière, et c'est ce qu'il importe de bien saisir pour ne pas forfaire au respect dû à la majesté de l'histoire. Nous nous expliquons :

Les Allemands, persuadés qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire, affectent de nous présupposer des intentions stratégiques et des préméditations tactiques qu'ils auront eu ensuite le mérite de dévoiler ou de déjouer, mais qui, en réalité, les trois quarts du temps, n'ont existé, *de parti pris* que dans l'imagination des *arrangeurs* de la relation prussienne.

Le plus souvent les actions qui s'engagèrent entre les deux

armées adverses ne furent, *de notre part*, que des actions *de rencontre*. On ne peut donc pas tabler d'une façon positive sur de pareilles affaires pour porter un jugement fondé sur l'excellence intrinsèque d'une armée par rapport à l'autre.

Supposons, en effet, que les rôles soient intervertis : les Prussiens quittent Metz et leur général en chef ne sait pas au juste s'il veut s'isoler définitivement de cette place, pour opérer en rase campagne, ou s'il va tâcher de se replier vers l'intérieur du pays sur une position mieux choisie. Les Français, au contraire, bien commandés, supérieurs en nombre, ont arrêté dans leur esprit de barrer la marche aux Prussiens et de les *rancurrer* dans le soit-disant camp retranché de Metz. Et alors, au lieu de rester passifs sur une situation défensive, attendant inertement l'assaillant (ce qui est contraire à leur tempérament militaire) ils prennent résolument l'offensive, marchent en avant et attaquent les positions que leur oppose l'ennemi.

Croit-on qu'en pareil cas, nous eussions drogué autant que les Prussiens ? — Non, n'est-ce pas ? Notre cavalerie elle-même, au lieu d'être molestement et inutilement répartie par petites[1] divisions derrière nos corps d'armée et rendue par ce fractionnement divisionnaire incapable d'un effort décisif, se serait massée sur notre aile enveloppante, prête à balayer toutes les réserves générales que l'ennemi eût pu présenter, en chargeant par grosses lignes d'escadrons.

En un mot, si l'on suppose des Français à la place des Prussiens dans la journée du 18 août et des Français conduits, par exemple, par le vaillant Canrobert, au lieu de durer *neuf heures*, l'affaire était enlevée en *six* et notre cavalerie arrivait dans les murs de Metz avant même les têtes de colonne des Prussiens en retraite.

C'est ce qui nous fait dire qu'à la bataille de Saint-Privat, les Allemands ne nous ont montré qu'une valeur de « forts en thème », qu'ils ont d'ailleurs bien soin de justifier par leur application *méthodique* de leur instruction de compagnie[2] ou, pour parler techniquement, de leur école de compagnie.

Et ils en ont tellement conscience de cette valeur à peu près exclusive de forts en thème, qu'ils ont voulu prévenir en leur faveur l'opinion européenne et celle de la postérité, qui pourraient trouver avec raison que l'effort et la valeur déployés

1. Nous disons *petites*, parce qu'elles n'avaient en 1870, que quatre régiments au lieu de six, qu'elles ont aujourd'hui, comme la cavalerie allemande.

2. L'histoire officielle de la *guerre franco-allemande* par le grand état-major prussien n'est que l'histoire générale des compagnies, batteries et escadrons de l'armée allemande. C'est une histoire synthétique.

par les Allemands n'ont pas été du tout *proportionnels* à la résistance à surmonter.

Il était à craindre pour eux, que, jugeant impartialement entre deux champions, les bons esprits ne se disent un jour :

« Mais qu'est-ce que c'est donc que ce lutteur, qui, pour ramasser un poids de dix kilos, fait une aussi grande dépense de force; qui se congestionne la face, se tend tous les nerfs et se gonfle tous les muscles ? C'est un lutteur de pacotille. »

Nous disons que les Allemands ont prévenu de semblables réflexions (de nature à rompre le charme, à nuire à leur prestige *nécessaire* et enfin à faire douter de leur puissance réelle), en exagérant, comme à plaisir, les difficultés à vaincre.

C'est ainsi que, de Saint-Privat comme de Sainte-Marie-aux-Chênes, ils ont fait, dans leur relation officielle, de véritables postes fortifiés.

Au reste, voulant définitivement substituer leur prédominance militaire à la nôtre, sous tous les rapports, et effacer nos fastes guerriers par les leurs, ils souffraient dans leur orgueil de n'avoir pas eu, à leur actif, pendant le cours d'une guerre de huit mois, de ces coups de chien, de ces coups de boutoir, qui s'appellent de notre temps Zaatcha, l'Alma, Inkermann, Sébastopol, Malakoff, Magenta, Palestro, Solferino, Peï-Ho, Puebla, Plevna, Schipka, Kars, la Montagne verte et qui frappent l'imagination des peuples, en auréolant le vainqueur.

C'est pourquoi ces braves Teutons ont pensé à se donner aussi l'éclat d'une prise d'assaut. Ils ont *fait* et *écrit*, comme nous l'avons déjà raconté, l' « *assaut de Saint-Privat* » l'opposant implicitement à nos actions de vigueur antérieures.

Il est de notre devoir de Français de déjouer ces arrière-pensées, de démolir cet arrangement, qui ne visent à rien moins qu'à se faire décerner par la postérité et surtout par le *contribuable* allemand un brevet d'infaillibilité.

Pour les hobereaux allemands, il faut à tout prix, qu'on n'élève jamais la moindre objection, le moindre doute contre les nécessités (budgétaires notamment) d'une armée comme la leur!

Il est si essentiel, pour eux, qu'aux yeux du peuple allemand, tout, dans la mise en œuvre de la machine militaire, paraisse si bien mesuré, si bien calculé, si *supérieur* en un mot, que lui refuser un centime, ce serait compromettre une partie de son jeu sur l'échiquier de la politique militaire!..

Nous le répétons : si les Allemands n'ont pas échappé à la coquetterie nationale de mêler l'éclat, le luxe de quelques assauts, tels que celui de Saint-Privat, à l'exécution terre à terre d'une leçon bien apprise, à la savante et méthodique

évolution de petites unités bien coordonnées et reliées seulement par la communauté du but; s'ils ont voulu ainsi, eux des militaires pratiques, utilitaires, se poser en gens qui savent aussi, à l'occasion, sacrifier, à l'art pour l'art, à la galanterie agréable du mousquetaire, méritant par là de s'attribuer le « omne tulit punctum quimis cuit utile dulci » du poète latin[1] il faut réduire tant de vanité à sa juste expression.

A cet égard et pour mieux faire ressortir l'enseignement souvent contenu dans les feuilles des historiques de nos régiments, malgré leur concision, nous appellerons toute l'attention de nos lecteurs sur l'historique d'un de ces régiments (le 93e de ligne par exemple. (Bataille du 18 août).

« A ce moment, dit cet historique, l'infanterie ennemie, *bien supérieure en nombre* à la nôtre, force la partie du régiment qui se trouve en dehors de Saint-Privat, à rentrer dans ce village. Pendant près de *deux heures*, le régiment tient l'ennemi *en échec* devant des OBSTACLES INSIGNIFIANTS, jusqu'au moment où il reçoit l'ordre de suivre le mouvement de retraite de l'armée sur Metz. »

Que de choses dans ces quelques lignes :

1° L'ennemi est très supérieur en nombre ;

2° A ce point qu'il force une troupe adverse à se replier ;

3° Pourtant cette même troupe, forcée à se replier et sur laquelle il a la supériorité que donne toujours l'initiative de l'attaque, l'arrête sur ses propres talons ;

4° Et l'arrête devant quoi? Devant des obstacles INSIGNIFIANTS, tellement insignifiants, qu'il y avait une heure que flambaient les toitures des maisons auxquelles nos fantassins étaient pour ainsi dire adossés. Car c'étaient en majeure partie des constructions légères, des GRANGES, qu'on n'a jamais songé à pouvoir préserver du canon. C'était appuyés sur de telles fortifications, que nous continuions à arrêter les Prussiens au bout de nos canons de fusil et de nos baïonnettes et à les tenir en respect.

5° Et pendant combien de temps encore? Pendant une heure; soit, en tout, deux heures.

6° Et quand cette mise en échec de l'ennemi a-t-elle cessé pour lui? Quand le défenseur, *non délogé, mais prenant le parti de se retirer*, a jugé à propos (et dans un intérêt supérieur à la défense particulière de sa position) de se retirer.

7° Et quand en a-t-il jugé ainsi, ou plutôt, quand lui a-t-il

1. Celui-là remplit toutes les conditions, qui sait mêler l'utile à l'agréable.

été imposé d'en juger ainsi? Quand il a reçu l'ordre de se conformer au mouvement général.

8° Et en quoi consistait ce mouvement général? Dans la retraite *en bon ordre* (encore qu'il en était temps), de tout un corps d'armée, qui eût pu être coupé sans cela de sa ligne de retraite, (et qui eût dû l'être depuis longtemps, par des troupes ne perdant pas leur temps, à droguer devant des obstacles insignifiants).

9° Et qui est-ce qui a déterminé ce mouvement général? La pression directe de l'ennemi, sans doute, sa sommation effective en quelque sorte? — Non: Bazaine, de son libre arbitre.

10° Et dans quelle direction s'est-il effectué ce mouvement de retraite? — Où l'on a pu sans doute, l'ennemi n'ayant pas dû laisser le choix de la direction?

11° Non, dans la direction qui nous ramenait dans nos bivouacs, où nous sommes arrivés en bon ordre, sans avoir été entamés par une très nombreuse cavalerie qui, en somme, n'a pas fait de poursuite et n'a montré dans cette journée aucune audace, aucun entrain. (Il faut dire que la réception qui lui avait été faite par nos cavaliers à Rézonville avait sans doute refroidi son ardeur.)

Ainsi donc, il ressort bien clairement de ce qui précède:

1° *L'insignifiance des obstacles* contre lesquels une armée allemande[1] est venue droguer pendant plusieurs heures, tenue en échec par une poignée de fantassins sans artillerie.

2° *Le manque de hardiesse* des masses de cavalerie allemande contre une armée qui allait s'entasser dans un soit-disant camp retranché, très mal défendu de toutes façons et autour duquel une armée victorieuse de deux cent soixante-dix mille hommes a été immobilisée, pendant près de *deux mois et demi.*

Il est urgent de rendre à notre nation la confiance en elle-même, qu'elle n'a pas encore entièrement retrouvée, car il n'y a pas de guerre de revanche possible sans cet élément moral.

A ce propos, nous reconnaissons que les événements de 1870-71 ont été pour nous tellement *complexes*, au double point de vue politique et militaire, tellement imprévus pour la masse des Français, que, dans l'ahurissement qui s'en est suivi, nous n'avons pas jugé les événements comme ils méritaient de l'être.

« Accablés par la douleur, dit le très érudit colonel V. Derrécagaix, dans *La guerre moderne*, et obéissant d'instinct à l'impressionnabilité de notre race, nous n'avons songé qu'à nous

1. Le corps d'armée de la garde, le XIIe corps (saxon), deux corps d'armée et le IIIe en réserve, cela fait bien une armée.

accuser de nos fautes et nous avons laissé nos adversaires raconter seuls leur campagne et leurs exploits.

« Notre armée de Metz a livré des combats disproportionnés et des luttes qui, dans d'autres temps, malgré l'échec final, auraient été qualifiés d'héroïques. *Nous les avons dédaignés, refusant même de recueillir l'honneur qui en revenait à nos soldats.*

« Des batailles ont été gagnées, auxquelles il ne manquait pour sanction du succès, que l'occupation du terrain abandonné par l'ennemi, ou bien un mouvement en avant qu'aucun obstacle ne pouvait arrêter! Nous avons laissé l'histoire les enregistrer comme des défaites pour nous et des triomphes pour nos adversaires.

« Enfin, nous n'avons cessé de déplorer la continuité de nos revers et l'implacable fatalité d'un destin sans pitié, tandis qu'en réalité, nos généreux efforts maintenaient l'honneur du drapeau et témoignaient d'une nation assez fière pour combattre encore avec énergie, alors même qu'elle était abattue! »

Au surplus, il y a, ce nous semble, une chose qu'on n'a peut-être pas assez mise en relief à propos de cette guerre, c'est la quantité de désastres que la belle conduite de quelques-uns a évités à notre pays. On a bien parlé du mal qu'ont fait les Prussiens et surtout de celui qu'on a pu aussi leur faire, mais on n'a point insisté sur celui que nous les avons empêchés de réaliser.

Mais il y a un crime, dont tous ceux qui ont fait partie de l'armée du Rhin, ont toujours gardé le ressentiment.

Ce crime, le voici :

Bazaine, cet homme aussi incapable que traître, très certainement, mais à qui le manque absolu de sens moral avait fait perdre tout jugement et toute conscience des hommes et des choses ; Bazaine qui n'a jamais expié trop lamentablement son manque de foi militaire et patriotique ; qui jouait au billard à Plappeville, tandis que ses soldats mouraient à Amanvillers, à Sainte-Marie-aux-Chênes, à Roncourt, à Saint-Privat et ailleurs, pour l'honneur des armes ; Bazaine, qui, déjà honteux de lui-même, au lieu de parcourir à cheval le front de ses troupes comme n'ont cessé de le faire les maréchaux Canrobert et Lebœuf, les généraux Bourbaki, de Ladmirault et Frossard pendant toute la journée du 18, mettant le feu au ventre de tous, semblait vouloir se dérober à la vue accusatrice de son armée ; Bazaine, oui, Bazaine, voyant du haut du fort de Plappeville quelques blessés ou quelques tirailleurs, qui, dès le début de la bataille, se repliaient vers l'ambulance ou vers une meilleure

position, a osé proférer contre nos soldats le plus abominable blasphème : affectant de prendre ces isolés pour des fuyards, il a osé s'écrier, comme nous l'avons déjà raconté, et répéter devant tout son état-major :

« Que voulez-vous que je fasse avec des hommes qui ne tiennent pas !!! »

Sans doute, il espérait faire ainsi excuser sa criminelle inaction.

Voilà ce que nous devons venger pour l'histoire, pour la postérité, en mettant sous les yeux du public de toutes les nations, qui jugera, la façon dont les soldats de la France, de la meilleure armée française, ont tenu dans des positions intenables pour d'autres que pour eux.

Ainsi, non seulement ce misérable a livré la plus belle armée que le second empire eût jamais mise en ligne, mais il a essayé, pour se justifier, de la déshonorer en la calomniant.

Anathème sur cet infâme qui portait ce nom à jamais maudit : *Bazaine!!!*

20 novembre 1883.

FIN

TABLE

CHAPITRES.		PAGES.
I.	— La retraite sur les lignes d'Amanvillers	1
II.	— La journée du 17 août	29
III.	— La veille de la bataille	51
IV.	— Le matin avant la bataille	70
V.	— Premier engagement du 4e corps	81
VI.	— Défense de la division Montaudon	110
VII.	— Défense de la division Nayral	123
VIII.	— Défense de la ferme de Moscou	132
IX.	— Défense de la brigade de Brauer	141
X.	— Défense de Saint-Hubert	149
XI.	— Défense du 2e corps	162
XII.	— Défense de Sainte-Marie-aux-Chênes	179
XIII.	— Inaction coupable de Bazaine	210
XIV.	— Défense du Point-du-Jour	227
XV.	— Défense d'Amanvillers	258
XVI.	— Première attaque de Saint-Privat	275
XVII.	— Défense de Roncourt	309
XVIII.	— Dernière défense de Saint-Privat	332
XIX.	— Retraite du 6e corps	384
XX.	— Bourbaki protège la retraite	395
XXI.	Dernière résistance du 4e corps	410
XXII.	— Le 3e corps conserve ses positions	444
XXIII.	— La retraite sous Metz	463
XXIV.	— Conséquences de la bataille du 18	493

IMPRIMERIE MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 86284

HF.
L8615f
148661
Author Lonlay, Dick de
Title Français & Allemands histoire anecdotique de

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU